

Magie volée

Trudi Canavan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

TRUDI
CANAVAN
MAGIE VOLÉE

LA LOI DU MILLÉNAIRE - TOME 1



Trudi Canavan

Magie volée

La Loi du Millénaire – tome 1

Traduit de l'anglais (Australie) par Isabelle Troin

Bragelonne

PREMIÈRE PARTIE

Tyen

Chapitre premier

Les doigts raides et flétris du cadavre ne lâchèrent le baluchon qu'à contrecœur. Dépouiller un mort lui semblait irrespectueux ; aussi Tyen procéda-t-il lentement, soulevant sa main avec douceur lorsqu'un de ses ongles noircis s'accrocha au cuir de l'enveloppe. Le jeune homme avait déjà touché tant de dépouilles anciennes que cela avait cessé de l'effrayer ou de lui donner la nausée. Leur chair desséchée ne pouvait plus lui transmettre de maladies, et il ne croyait pas aux fantômes.

Quand le mystérieux baluchon fut enfin libéré, Tyen se redressa avec un sourire triomphant. Dans la récupération d'artefacts, il ne se montrait pas aussi impitoyable que son professeur et ses camarades, mais s'il ne rapportait rien de cette expédition de recherche, il ne décrocherait pas son diplôme de sorcier-archéologue. Il se concentra pour approcher sa minuscule flamme magique.

Tout comme l'occupant de la tombe, l'enveloppe du baluchon était sèche et raide. Personne n'avait dû y toucher depuis environ six siècles, d'après les estimations de Tyen. Le cuir épais, assombri par le passage du temps, ne portait aucune marque et aucun ornement – pas de pierres ni de métaux précieux. Quand Tyen tenta de l'ouvrir, l'emballage céda brusquement, laissant échapper son contenu. Le poulx du jeune homme accéléra comme il rattrapait l'objet...

Puis son cœur se serra. Ce n'était pas un trésor : juste un livre, et même pas serti de bijoux ou incrusté d'or.

Certes, un livre pouvait avoir une valeur historique élevée, mais comparé aux trésors scintillants que les deux autres élèves du professeur Kilraker avaient déterrés au nom de l'Académie, ça restait une découverte décevante. Après tous ces mois de voyage, de recherche, d'excavation et d'observation, Tyen avait fini par trouver une sépulture qui n'avait pas déjà été visitée par des pilleurs de tombes, et que contenait-elle ? Un simple cercueil de pierre, un cadavre quelconque et un vieux bouquin. Quelle piètre récompense pour tous ses efforts !

Néanmoins, les fossiles de l'Académie ne regretteraient pas d'avoir financé son expédition si le livre se révélait intéressant. Tyen l'examina de plus près. Contrairement à celui de l'emballage, le cuir de la couverture paraissait souple, et la reliure bien préservée. Sans les autres indices entourant sa découverte, Tyen aurait estimé son âge à

un siècle maximum. Aucun titre ne se lisait sur le dos ; peut-être s'était-il effacé avec le temps.

Tyen ouvrit le livre. La première page était blanche. Il la tourna. La suivante l'était aussi, et en feuilletant le reste de l'ouvrage, le jeune homme s'aperçut que celui-ci ne contenait pas la moindre inscription.

Il fronça les sourcils, incrédule. Pourquoi quelqu'un se serait-il donné la peine d'enfouir un livre vierge dans une tombe, de l'emballer soigneusement et de le placer entre les mains de l'occupant ? Tyen détailla le cadavre, mais celui-ci ne lui fournit nulle réponse. Puis quelque chose ramena l'attention du jeune homme vers le livre, toujours ouvert à l'une des dernières pages. Tyen regarda de plus près.

Une marque venait d'apparaître.

Près d'elle, une tache sombre se forma, suivie par des dizaines d'autres qui grandirent et se rejoignirent.

— *Bonjour. Je m'appelle Vella.*

Tyen lâcha un mot que sa mère aurait été choquée d'entendre si elle avait encore été de ce monde. Le soulagement et l'émerveillement balayèrent sa déception initiale. Le livre était magique ! Même si la plupart des ouvrages de sorcellerie portaient des charmes mineurs ou frivoles, ils restaient si rares que l'Académie les gardait toujours dans sa collection. Ainsi, son expédition n'avait pas été vaine.

À quoi servait donc ce livre ? Pourquoi le texte n'apparaissait-il que lorsqu'on l'ouvrait ? Pourquoi avait-il un nom ?

D'autres mots se formèrent sur la page.

— *J'ai toujours eu un nom. Autrefois, j'étais une personne. Une femme qui vivait et respirait.*

Tyen les regarda fixement. Un frisson lui parcourut l'échine ; en même temps, il éprouvait une excitation familière. La magie était parfois perturbante et souvent inexplicable. Tyen aimait qu'on ne la comprenne pas entièrement, parce que cela laissait la place à de nouvelles découvertes. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle il avait choisi d'étudier la sorcellerie parallèlement à l'histoire : les deux domaines lui offraient la possibilité de se faire un nom.

Mais il n'avait encore jamais entendu parler d'une personne qui s'était changée en livre. *Comment est-ce possible ?* se demanda-t-il.

— *J'ai été créée par un puissant sorcier, répondit l'ouvrage. Il s'est emparé de ma chair et de mon savoir, et il m'a transformée.*

La peau de Tyen le picotait. Le livre venait de répondre à la question qu'il s'était posée dans sa tête.

— *Veux-tu dire que ces pages sont fabriquées à partir de ton corps ?*

— *Oui. Ma couverture et mes pages sont taillées dans ma peau, reliées à l'aide de mes cheveux, d'aiguilles façonnées dans mes os et de colle extraite de mes tendons.*

Tyen frissonna.

— *Et tu es toujours consciente ?*

— *Oui.*

— *Tu m'entends penser ?*

— *Oui, mais seulement quand tu me touches. Faute de contact avec un humain vivant, je suis sourde et aveugle, prisonnière dans les ténèbres et privée de toute notion du temps qui passe. Je ne dors même pas. Je ne suis pas tout à fait morte. Les années de ma vie s'écoulaient sans servir à rien.*

Tyen ne pouvait détacher son regard du livre. Les mots remplissaient presque toute une page à présent, sombres sur le vélin crème. Le vélin qui était la peau d'une femme.

C'était une idée macabre, et pourtant... le vélin était toujours fabriqué à partir de peau. Que celui-ci soit de provenance humaine plutôt qu'animale ne changeait rien à sa texture. Il était également souple et agréable à toucher, pas du tout répugnant comme la peau desséchée d'un vieux cadavre.

Et tellement plus intéressant ! Converser avec ce livre, c'était comme parler à une morte. S'il était aussi ancien que la tombe, il devait savoir maintes choses sur l'époque qui avait précédé son enfouissement. Tyen sourit. Il n'avait peut-être pas trouvé d'or ni de bijoux pour payer sa part de l'expédition, mais les informations historiques que fournirait le livre compenseraient largement.

Une autre phrase se forma sur le vélin.

— *Contrairement aux apparences, je ne suis pas un objet.*

Peut-être était-ce un effet de la lumière, mais les mots semblaient un peu plus grands et un peu plus sombres que le début du texte. Tyen sentit ses joues s'échauffer.

— *Désolé, Vella. C'était impoli de ma part. Je t'assure que je ne voulais pas t'offenser. Ce n'est pas tous les jours qu'un homme a l'occasion de s'adresser à un livre qui parle, et je ne sais pas trop comment m'y prendre.*

Vella était une femme, raisonna-t-il. Il n'avait qu'à appliquer l'étiquette qu'on lui avait apprise. Cela dit, même en observant toutes les règles, converser avec une femme pouvait se révéler affreusement compliqué. Par exemple, il serait impoli de commencer par interroger Vella sur le passé. Les bonnes manières voulaient que Tyen s'enquière d'abord de son bien-être.

— *Alors... ça te plaît d'être un livre ?*

— *Quand je suis tenue et lue par quelqu'un d'agréable, oui.*

— *Mais pas dans le cas contraire ? Ce doit être embêtant. Cela dit, j'imagine que tu avais anticipé ça avant de devenir un livre.*

— *Je l'aurais anticipé si j'avais su ce qui m'arriverait.*

— *Donc, tu n'as pas choisi ton sort. Pourquoi ton créateur t'a-t-il fait ça ? Pour te punir de quelque chose ?*

— *Non, même si c'était peut-être le châtiment naturel que méritaient mon ambition et ma vanité. Je cherchais à attirer son attention, et j'en ai*

reçu plus que je n'en désirais.

— Pourquoi cherchais-tu à attirer son attention ?

— Il était célèbre. Je voulais l'impressionner. Je pensais que mes amies seraient jalouses.

— Et il t'a changée en livre juste pour ça ? Quel genre d'homme peut se montrer aussi cruel ?

— C'était le sorcier le plus puissant de son époque, Roporien le Perspicace.

Tyen retint son souffle, et un frisson lui parcourut l'échine.

— Roporien ! Mais il est mort voici un millénaire !

— En effet.

— Donc, tu es...

— Au moins aussi vieille que lui. Même s'il était malséant de commenter l'âge d'une dame de mon temps.

Tyen sourit.

— Ça l'est toujours, et je pense que ça le restera. Encore toutes mes excuses.

— Tu es un jeune homme poli. Je vais aimer t'appartenir.

— Tu veux m'appartenir ?

Soudain, Tyen se sentit mal à l'aise. Il considérait désormais le livre comme une personne, et posséder une personne, c'était de l'esclavage : une pratique immorale et barbare devenue illégale plus d'un siècle auparavant.

— Ce sera toujours mieux que passer mon existence dans l'oubli. Même magiques, les livres ne sont pas éternels. Garde-moi. Utilise-moi. Je peux t'apporter d'immenses connaissances. Tout ce que je te demande en échange, c'est de me tenir le plus souvent possible, afin que je sois consciente et éveillée.

— Je ne sais pas trop... L'homme qui t'a créée a fait des choses terribles... Tu es bien placée pour le savoir. Je ne veux pas suivre ses traces. (Puis Tyen eut une pensée qui lui donna la chair de poule.) Pardonne-moi d'être aussi direct, mais n'importe lequel de ses instruments aurait pu être conçu dans un dessein maléfique. Est-ce ton cas ?

— Je n'ai pas été conçue pour faire le mal, mais ça ne signifie nullement qu'on ne peut pas m'utiliser dans ce but. Un instrument n'est jamais aussi maléfique que la main qui l'utilise.

Tyen fut à la fois surpris et rassuré par ce dicton familial. Le professeur Weldon, un vieil historien qui s'était toujours méfié de la magie, aimait à le citer.

— Comment puis-je savoir que tu ne mens pas ?

— Je ne peux pas mentir.

— Vraiment ? Et si tu mentais aussi à ce sujet ?

— Tu vas devoir te faire ta propre opinion.

Les sourcils froncés, Tyen cherchait un moyen de mettre Vella à

l'épreuve quand il se rendit compte que quelque chose bourdonnait près de son oreille. Il eut un mouvement de recul, puis poussa un soupir de soulagement en voyant que c'était Scarabée, sa petite création mécanique. Mieux qu'un jouet, mais pas tout à fait l'égal d'un familier, il s'était révélé un compagnon très utile durant cette expédition.

L'insectoïde grand comme la paume d'une main se posa sur l'épaule de Tyen, replia ses ailes bleu irisé et siffla trois fois pour l'avertir que...

— Tyen !

... Miko, son ami et camarade dans l'étude de l'archéologie, approchait.

Sa voix résonna dans le court passage menant depuis le monde extérieur jusqu'à la tombe. Tyen jura entre ses dents et jeta un coup d'œil au livre.

— *Désolé. Je dois y aller.*

Les pas atteignirent l'entrée de la sépulture. Faute de temps pour glisser Vella dans son sac, Tyen la fourra dans sa tunique, bien calée contre la ceinture de son pantalon. Elle était tiède, ce qu'il trouva un peu perturbant sachant qu'elle était consciente et faite de chair humaine. Mais il n'eut pas le loisir de s'attarder sur cette pensée. Il se retourna vers la porte au moment où Miko pénétrait dans la tombe, chancelant.

— Tu n'as pas pensé à apporter une lampe ? lança Tyen.

— Pas le temps, haleta son camarade. Kilraker m'a envoyé te chercher. Les autres sont retournés au camp pour plier bagage. On quitte Mailand.

— Maintenant ?

— Oui, maintenant.

Tyen promena un regard à la ronde. Même si le professeur Kilraker aimait qualifier ces expéditions de chasses au trésor, ses pairs s'attendaient à ce que les étudiants rapportent des preuves que ces voyages étaient avant tout éducatifs. Copier les décorations à peine lisibles sur les murs de la tombe leur aurait fourni quelque chose à noter. Tyen pensa avec regret aux nouveaux graveurs instantanés que certains des professeurs et des aventuriers les plus riches utilisaient pour répertorier leurs découvertes. Leur prix dépassait de très loin la maigre pension du jeune homme. Et même dans le cas contraire, Kilraker aurait refusé d'en emporter un parce qu'ils étaient trop lourds et trop fragiles.

Ramassant sa sacoche, Tyen en souleva le rabat.

— Scarabée. Rentre.

L'insectoïde descendit rapidement le long de son bras. Lorsqu'il eut disparu dans son sac, Tyen passa celui-ci en bandoulière et envoya sa

flamme dans le passage.

— Il faut nous dépêcher, le pressa Miko en prenant les devants. Les autochtones ont entendu dire que tu fouillais ici. Probablement par un des gamins que Kilraker avait engagés pour nous livrer de la nourriture. Ils sont en train de remonter le long de la vallée en soufflant dans leurs cors de bataille.

— Ils ne voulaient pas qu'on fouille ici ? Personne ne me l'a dit !

— Kilraker nous l'a interdit. Il pensait qu'après toutes les recherches que tu avais effectuées, tu trouverais forcément quelque chose d'intéressant.

Miko atteignit le trou que Tyen avait ouvert pour pénétrer dans le passage et se faufila dehors. Son ami le suivit, laissant mourir sa flamme dans la vive lumière de l'après-midi.

Une chaleur sèche l'enveloppa aussitôt. Miko escalada maladroitement une des parois de la tranchée. Arrivé en haut, Tyen jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. La tombe ne contenait plus rien qui soit susceptible d'intéresser des pillards, mais le jeune homme ne voulait pas la laisser exposée à la vermine, et il se sentait coupable d'avoir fouillé dans un endroit que les autochtones ne voulaient pas voir dérangé. Déployant sa volonté, il attira à lui suffisamment de magie pour pousser à l'intérieur de la tranchée la terre et les rochers massés sur les bords.

— Qu'est-ce que tu fous ? lança Miko, exaspéré.

— Je rebouche, expliqua Tyen.

— On n'a pas le temps ! (Son ami lui saisit le bras et le fit pivoter de force. Il tendit un doigt.) Tu vois ?

Les flancs de la vallée étaient des falaises presque verticales. Aux endroits où elles s'étaient effritées avec le temps, des piles de gravats formaient une pente abrupte. Les deux jeunes gens se tenaient au sommet de l'une d'entre elles.

Au fond de la vallée, des gens se déplaçaient en une longue file, le visage levé et le regard inquisiteur. Un bras se tendit pour désigner Tyen et Miko. Les autochtones s'arrêtèrent et brandirent le poing.

Un frisson de peur et de culpabilité mêlées parcourut Tyen. Même si les habitants des vallées isolées de Mailand ne descendaient pas de la race ancienne qui avait enfoui ses morts ici, ils pensaient qu'en violant leurs sépultures, on risquait de réveiller des fantômes. Ils l'avaient exprimé très clairement à l'arrivée du professeur Kilraker et de tous les archéologues qui l'avaient précédé, mais leurs protestations s'étaient toujours cantonnées au registre verbal, et ils avaient précisé que certaines zones étaient moins importantes que d'autres à leurs yeux. Ils devaient être vraiment très en colère pour que Kilraker décide de mettre un terme prématuré à l'expédition.

Tyen ouvrait la bouche pour poser une question quand le sol

explosa près de lui. Les deux jeunes gens levèrent les bras pour se protéger le visage contre les retombées de cailloux et de terre.

— Tu peux nous faire un bouclier ? réclama Miko.

— Oui. Laisse-moi une seconde...

Tyen rassembla davantage de magie. Cette fois, il immobilisa l'air autour d'eux. La plupart du temps, les actions d'un sorcier consistaient à déplacer ou à arrêter des choses – parfois de façon très focalisée et très intense, comme lorsqu'il augmentait ou diminuait la température.

Quand la poussière retomba au-delà de son bouclier, Tyen vit que les autochtones s'étaient rassemblés derrière une femme vêtue de couleurs vives, qui faisait office à la fois de prêtresse et de sorcière. Tyen s'avança vers elle.

— Tu es fou ? s'étrangla Miko.

— Que pouvons-nous faire d'autre ? Nous sommes coincés ici. Il faut leur parler, leur expliquer que je ne voulais pas...

Le sol explosa de nouveau, beaucoup plus près d'eux cette fois.

— Ils n'ont pas l'air d'humeur à bavarder, fit remarquer Miko.

— Ils n'oseront pas faire de mal à deux fils de l'Empire lératien, raisonna Tyen. Mailand est l'une de nos colonies les plus sûres, et elle en tire grand profit.

Miko ricana.

— Tu crois vraiment que les villageois s'en soucient ? Ils ne voient jamais la couleur des bénéfices.

— Mais s'ils s'en prennent à nous, les Gouverneurs les puniront, insista Tyen.

— Ça n'a pas l'air de trop les préoccuper pour le moment. (Miko se retourna vers la falaise.) En tout cas, moi, je n'ai pas l'intention d'attendre pour voir s'ils bluffent ou pas.

Il s'éloigna le long de la corniche que formaient les gravats à l'endroit où ils rencontraient la paroi rocheuse.

Tyen le suivit d'aussi près que possible pour ne pas avoir à étendre son bouclier afin de les couvrir tous les deux. Jetant des coups d'œil aux autochtones en contrebas, il vit que ceux-ci escaladaient la pente le plus vite possible, mais que les cailloux roulaient sous leurs pieds et les ralentissaient. Quant à la sorcière, elle avait choisi de longer le pied de l'éboulis parallèlement à leur trajectoire. Tyen espéra qu'elle avait vidé de sa magie l'endroit où elle se tenait à l'origine et qu'elle devait se déplacer pour en trouver d'autres, parce que ça signifierait qu'elle avait une allonge inférieure à la sienne.

Soudain, la femme s'arrêta, et l'air ondula devant elle comme une onde fusait vers Tyen. Voyant que Miko avait pris de l'avance, le jeune homme aspira davantage de magie pour étendre son bouclier et couvrir son camarade.

De la terre et des cailloux fusèrent tout près de leurs pieds. Ignorant

les projectiles qui rebondissaient sur son bouclier, Tyen allongea le pas pour rattraper Miko. Son ami avait atteint une fissure à flanc de falaise. Agrippant les bords de l'étroite ouverture et calant ses pieds contre les parois, il se mit à grimper. Tyen renversa la tête en arrière. Même si elle s'élevait assez haut, la fissure n'atteignait pas le sommet de la falaise. Arrivée à mi-hauteur, elle s'élargissait pour former une caverne.

— Ça m'a tout l'air d'une mauvaise idée, marmonna Tyen.

Même s'ils réussissaient à ne pas tomber et se casser une jambe, ou pire, une fois dans la caverne, ils seraient coincés.

— C'est la seule solution. Si on descend, ils nous attraperont, déclara Miko d'une voix tendue – car il était très concentré sur son ascension. Ne regarde pas en haut. Ne regarde pas en bas non plus. Grimpe, c'est tout.

Même si la fissure était presque verticale, ses bords inégaux et vérolés offraient un tas de prises pour les pieds et les mains. Déglutissant, Tyen fit passer sa sacoche dans son dos pour ne pas écraser Scarabée. Puis il commença à grimper.

Au début, ce fut plus facile qu'il ne s'y attendait, mais bientôt, ses doigts, ses bras et ses jambes commencèrent à lui faire mal. *J'aurais dû me muscler un peu avant de venir ici. Intégrer un club de sport pour faire de l'exercice.* Il secoua la tête. *Non, rien n'aurait pu préparer ces muscles-là hormis des séances d'escalade, et personne n'a jamais considéré ça comme une activité récréative.*

Derrière lui, son bouclier trembla sous un assaut violent. Tyen l'alimenta en magie, tout en s'efforçant de ne pas s'imaginer écrasé contre la paroi tel un insecte. Miko avait-il raison au sujet des autochtones ? Oseraient-ils le tuer ? Ou la prêtresse comptait-elle sur le fait qu'il était assez bon sorcier pour arrêter ses attaques ?

— On y est presque, lança Miko.

Ignorant la brûlure de ses doigts et de ses mollets, Tyen leva les yeux et vit son ami disparaître dans la caverne. *Plus qu'un petit effort,* se dit-il. Il força ses membres épuisés à tirer et à pousser, le propulsant vers la gueule noire de l'abri. Des coups d'œil répétés vers le haut lui apprirent qu'il ne se trouvait plus qu'à un mètre cinquante de son but... plus qu'à une longueur de bras...

Une vibration parcourut la pierre sous ses mains, et des éclats rocheux se détachèrent de la paroi non loin de lui. Tyen trouva une autre anfractuosité où caler son pied, poussa sur sa jambe, attrapa une saillie avec sa main, tira sur son bras, sentit l'ombre fraîche de la caverne sur son visage...

Puis des bras le saisirent sous les aisselles et le hissèrent en sécurité.

Miko continua à le traîner jusqu'à ce que ses jambes soient à l'intérieur. Celle-ci était si étroite que les épaules de Tyen touchaient

les parois. Baissant les yeux, le jeune homme vit qu'il n'y avait pas de plancher : simplement, les murs de la grotte se rapprochaient sous lui pour former une fissure. Miko avait calé ses bottes sur les parois de chaque côté.

Et ce plancher qui n'en était pas un formait une pente descendante, de sorte que la tête de Tyen se trouvait désormais plus bas que ses jambes. Le jeune homme sentit le livre glisser à l'intérieur de sa chemise et tenta de le rattraper, mais les bras de Miko l'en empêchèrent. Le livre tomba dans la fissure. Tyen jura et créa rapidement une flamme. Même si ses bras avaient été assez fins pour se s'insinuer dans l'ouverture, le livre aurait été hors de sa portée.

Miko lâcha son ami et se retourna prudemment pour examiner leur refuge. Sans lui prêter attention, Tyen se redressa en position accroupie, fit passer sa sacoche devant lui et l'ouvrit.

— Scarabée, siffla-t-il.

La petite machine s'anima, se hâta de sortir de la besace et de remonter le long du bras de son propriétaire. Tyen lui désigna la fissure.

— Va chercher livre, ordonna-t-il.

Les ailes de Scarabée bourdonnèrent son assentiment, puis son petit corps vibrant plongea dans la fissure. Il dut écarter grand les pattes pour s'introduire dans l'espace étroit où le livre s'était logé. Tyen poussa un soupir de soulagement en voyant ses pinces se refermer sur le dos de l'ouvrage. Quand Scarabée émergea de la fissure, le jeune homme le glissa dans sa sacoche en même temps que Vella.

— Dépêche-toi ! Le professeur est là !

Tyen se leva. Le regard tourné vers le plafond, Miko pressa un doigt sur ses lèvres tandis qu'un léger bruit rythmique se répercutait dans la caverne.

— Avec l'aérochar ? (Tyen secoua la tête.) J'espère qu'il sait que la prêtresse nous jette des rochers à la tête, sans ça, le voyage de retour risque d'être très long.

— Je suis sûr qu'il a de quoi se battre. (Miko se détourna et continua à avancer le long de la fissure.) Je crois qu'on peut grimper par ici. Approche avec ta lumière, réclama-t-il.

Tyen obtempéra. Plus loin, la fissure s'étrécissait de nouveau, mais les gravats avaient rempli l'espace, formant un escalier naturel aussi abrupt qu'inégal. Au-dessus d'eux, le jeune homme aperçut une fente de ciel bleu. Miko se mit à grimper, mais les cailloux roulèrent sous ses pieds.

— Zut. On est tout près, se lamenta-t-il, le nez en l'air. Tu pourrais me soulever jusque-là ?

— Peut-être.

Tyen se concentra sur la magie dans l'atmosphère alentour.

Personne ne l'avait utilisée depuis très longtemps dans cette caverne ; elle était bien répartie et aussi immobile que la surface d'une mare par un jour sans vent. Et il y en avait énormément.

Tyen ne s'était toujours pas habitué à la quantité de magie disponible à l'extérieur des villes et des cités. Dans la métropole, elle filait toujours vers une mission plus importante, mais ici, elle l'enveloppait et le léchait tel un doux brouillard. Depuis son arrivée à Mailand, Tyen n'avait été confronté à la Suie – le résidu de magie qui s'attardait partout en ville – que sous forme de petites bouffées rapidement dissipées.

— Je pense que oui. Tu es prêt ?

Miko acquiesça.

Tyen prit une grande inspiration. Il rassembla de la magie et l'utilisa pour immobiliser l'air devant Miko sous la forme d'un petit carré plat.

— Fais un pas en avant, ordonna-t-il.

Miko obéit. Renforçant le carré pour soutenir le poids de son ami, Tyen le déplaça lentement vers le haut. Miko écarta les bras pour maintenir son équilibre et partit d'un petit rire nerveux.

— Avant de me faire sortir, laisse-moi vérifier que personne ne nous attend là-haut, lança-t-il en baissant la tête vers Tyen. (Il jeta un coup d'œil par l'ouverture et se fendit d'un large sourire.) La voie est libre.

Tandis qu'il descendait du carré, un cri résonna à l'entrée de la caverne. Pivotant, Tyen vit un des autochtones se hisser à l'intérieur. Il aspira de la magie pour le repousser dehors, puis hésita. La chute pourrait tuer l'homme. Au lieu de ça, il créa un autre bouclier autour de l'entrée.

Regardant autour de lui, il perçut la brèche dans l'atmosphère à l'endroit où il l'avait entamée, mais celle-ci se refermait déjà. Il préleva encore un peu de magie pour former un second carré puis, espérant que les autochtones ne feraient rien pour briser sa concentration, il monta dessus et le fit s'élever vers l'ouverture du plafond.

Tyen n'avait jamais aimé soulever quelqu'un de la sorte – lui-même y compris. S'il se déconcentrait ou tombait à court de magie, jamais il n'aurait le temps de recréer son carré. Certes, il était possible de déplacer une personne plutôt que d'immobiliser l'air sous elle, mais un manque de coordination pouvait entraîner une blessure, voire la mort.

Tyen atteignit l'ouverture et émergea dans la lumière du soleil. Une grosse capsule en forme de losange, remplie d'air chaud, flottait dans le ciel un peu plus loin : l'aérochar du professeur Kilraker. Tyen mit pied à terre et se hâta de rejoindre Miko au bord de la falaise.

L'aérochar descendait vers la vallée, la masse de sa capsule dissimulant le châssis suspendu dessous à la vue de Tyen. Les villageois s'étaient rassemblés au pied de la fissure, dont certains

avaient entrepris l'escalade. À mi-hauteur de l'éboulis, la prêtresse avait levé la tête pour observer l'aérochar.

— Professeur ! hurla Tyen, même s'il savait que les occupants du châssis ne l'entendraient probablement pas par-dessus le vacarme des propulseurs. Par ici !

L'aérochar continua à s'éloigner de la falaise. En contrebas, la prêtresse fit un geste théâtral, uniquement pour le spectacle étant donné que l'usage de la magie ne nécessitait aucun mouvement physique. Tyen retint son souffle comme une ondulation de l'air fusait vers le haut, puis poussa un soupir de soulagement lorsque la force invisible se dispersa sous le châssis avec un choc sourd dont l'écho résonna à travers la vallée.

L'aérochar commença à prendre de l'altitude, et bientôt, Tyen put voir sous la capsule. Le châssis long et étroit, qui avait plus ou moins la forme d'un canoë, était doté de bras propulseurs sur les côtés et d'un gouvernail en éventail à l'arrière. Le professeur Kilraker occupait le siège du pilote, à l'avant ; son serviteur, un homme d'âge mûr nommé Drem, et son autre étudiant, Neel, se tenaient debout, s'accrochant au bastingage de corde et aux supports de la capsule. Ils n'auraient eu qu'à pivoter légèrement pour voir Miko et Tyen. Ce dernier s'époumona en agitant les bras, mais les trois hommes continuèrent à regarder vers le bas.

— Crée une lumière, suggéra Miko, fébrile.

— Ils ne la verront pas, objecta Tyen.

Mais il aspira quand même assez de magie pour former une nouvelle flamme plus grande et plus vive que les autres, dans l'espoir que ça la rendrait plus visible en plein jour. À sa grande surprise, le professeur tourna la tête vers eux et les aperçut.

— Oui ! se réjouit Miko. Par ici !

D'une rotation des propulseurs bourdonnants, Kilraker fit pivoter l'aérochar vers le bord de la falaise. Des sacs et des caisses pendaient aux deux extrémités du châssis, indiquant que les occupants n'avaient pas eu le temps de charger leurs bagages dans la cavité prévue à cet effet. Au moins le chariot apportait-il avec lui une bouffée d'odeurs familières : tissu couvert de résine, bois poli et fumée de pipe. Tyen s'en remplit les poumons avec un sourire. Miko empoigna le bastingage de corde, rentra la tête dans les épaules pour passer dessous et monta à bord.

— Désolé, les garçons, cria Kilraker. L'expédition est terminée. Quand les autochtones se mettent dans des états pareils, mieux vaut ne pas traîner dans les parages. Gare à vos tympanes : on va prendre de l'altitude.

Tout en faisant de nouveau passer sa besace dans son dos pour monter à bord, Tyen pensa à ce qu'elle contenait. Il ne rapportait pas

de trésor, mais au moins, il avait trouvé quelque chose d'intéressant. Il passa sous le bastingage de corde et s'assit sur le pont étroit, les jambes pendant dans le vide. Miko s'installa à côté de lui. Et tandis que l'aérochar prenait de l'altitude, son nez pivota lentement dans la direction de chez eux.

Chapitre 2

Impossible de rester de mauvaise humeur quand on volait avec un vent arrière constant par une belle nuit étoilée. Les rouges et les orangés flamboyants du crépuscule avaient mis un terme aux bavardages de Miko et de Neel, et un silence contemplatif s'était installé à bord. Belton, capitale de la Lératie et siège de l'Académie, pouvait offrir de magnifiques couchers de soleil, mais ceux-ci étaient toujours gâchés par la fumée et la vapeur.

De la façon dont Tyen percevait les choses, l'aérochar était porté par une vague avant. Contrairement à celles de la mer, l'ondulation de l'atmosphère était provoquée, non par le déplacement, mais par la soustraction de quelque chose – en l'occurrence, la magie plutôt que l'eau. Aux endroits où elle avait été prélevée subsistait l'ombre de la Suie, qui formait derrière eux comme un sillage de fumée.

Difficile de décrire la Suie à quelqu'un qui ne la percevait pas. Il s'agissait d'une simple absence de magie, mais lorsqu'elle était encore récente, celle-ci possédait une texture, comme si la disparition de la magie avait laissé un résidu. Et elle se déplaçait elle aussi, se contractant au fur et à mesure que la magie s'étalait pour combler lentement le vide.

Tout en aspirant davantage de magie pour alimenter les propulseurs et chauffer l'air contenu dans la capsule, Tyen savoura cette occasion de l'utiliser sans contrainte. C'était une sensation agréable – non pas, songea-t-il, un plaisir physique, mais l'équivalent de l'excitation qu'on éprouvait quand on fabriquait quelque chose qui fonctionnait exactement comme prévu. Scarabée, par exemple, et les autres petites machines qu'il avait vendues pour financer partiellement ses études.

Même si ce n'était pas difficile, piloter l'aérochar nécessitait une certaine concentration. Tyen savait que ses talents de sorcier lui avaient garanti une place au sein de l'expédition : s'il venait, le professeur Kilraker ne serait pas obligé de se taper tout le pilotage.

— Il commence à faire frisquet, lança Drem à la cantonade.

Un peu plus tôt, le serviteur de Kilraker avait fouillé dans les bagages en prenant bien garde à n'en faire tomber aucun par-dessus bord. Il avait sorti leurs vestes, leurs capuches, leurs écharpes et leurs gants de voyage aérien. Tyen avait été soulagé de découvrir que ses compagnons n'avaient pas oublié son sac à Mailand dans leur hâte de

s'enfuir.

Une main lui toucha l'épaule. Levant les yeux, il vit le professeur lui faire un signe de tête.

— Va te reposer, Tyen. Je prends le relais jusqu'à Palga.

Relâchant la magie, Tyen agrippa la corde du bastingage pour s'extirper du siège et contourna Kilraker afin de lui céder sa place. Il hésita à lui demander pourquoi il l'avait laissé faire des fouilles à un endroit interdit par les Maillandais, mais au fond, il connaissait déjà la réponse. Kilraker se fichait des sentiments et des traditions des autochtones. L'Académie s'attendait à ce qu'il rapporte des trésors, et cela comptait davantage pour lui.

Sur tous les autres plans, Tyen admirait Kilraker et aspirait à devenir comme lui, mais durant ce voyage, il s'était rendu compte que le professeur avait aussi de gros défauts. Comme tout le monde, sûrement, lui y compris. Miko lui disait toujours qu'il était si bien élevé qu'il en devenait ennuyeux. Cela ne les rendait pas antipathiques, Kilraker et lui – du moins, Tyen l'espérait.

Miko et Neel étaient assis les jambes dans le vide au point central du châssis – le plus large –, tandis que Drem avait pris place en tailleur de l'autre côté pour équilibrer l'ensemble. Il était étonnamment souple pour un homme de son âge. Tyen s'installa à quelque distance de lui. Il ôta ses gants, les fourra dans la poche de sa veste et tira le livre de sa sacoche. Celui-ci était encore tiède. Peut-être avait-il imaginé cette chaleur plus tôt, et peut-être ne provenait-elle maintenant que de la proximité avec son corps.

Durant les heures écoulées depuis la découverte de l'ouvrage, Tyen avait presque réussi à se convaincre qu'il avait rêvé cette conversation avec Vella, même s'il espérait bien que tel n'était pas le cas. Il aurait dû la remettre immédiatement à Kilraker, mais le professeur était occupé, et Tyen voulait d'abord établir la nature exacte de son butin.

— Alors, Tyen, lança Neel. Miko dit que cette tombe contenait un sarcophage. Tu as trouvé des trésors à l'intérieur ?

Tyen baissa les yeux vers le livre.

— Non, s'entendit-il répondre.

— Même pas des bijoux, ou des babioles comme celles que contenaient les autres cavernes ?

— Rien de ce genre. L'occupant devait être pauvre au moment de sa mort. Le couvercle de son cercueil n'était même pas sculpté.

— Personne n'ensevelit un homme pauvre dans un cercueil de pierre. Des pillards avaient dû te précéder. Tu dois être drôlement déçu, après avoir passé tout ce temps à déterminer qu'il y avait une tombe à cet endroit.

— Si des pillards sont passés par là, ils devaient être pleins de considération, répliqua Tyen sur un ton légèrement agacé, parce qu'ils

avaient remis le couvercle du cercueil en place.

Miko rit.

— Je pense plutôt qu'ils avaient le sens de l'humour. Ou qu'ils craignaient que le cadavre ne se lance à leur poursuite.

Tyen secoua la tête.

— Il y avait des peintures intéressantes sur les murs. Si jamais on y retourne...

— Je doute fort que quiconque soit le bienvenu là-bas avant un bon moment. Les Mailandais ont tenté de nous tuer, fit remarquer son ami.

— L'Académie arrangera ça. Et puis, si je me contente de recopier les dessins sans rien emporter, les villageois n'y verront peut-être pas d'objection.

— Sans rien emporter ? Le jour où tu seras assez riche pour financer tes propres expéditions, peut-être, répliqua Neel sur un ton indiquant qu'il ne s'attendait pas à ce que ce jour arrive.

C'est facile pour lui. Il est con comme une brique, mais il vient d'une famille si riche et si haut placée qu'il décrochera son diplôme quelles que soient ses notes, songea Tyen. Pourtant, Neel s'intéressait sincèrement à l'histoire, et il travaillait dur. Il idolâtrait les explorateurs célèbres, et voulait être capable de tenir une conversation avec l'un d'eux si l'occasion se présentait.

Avec un soupir, Tyen ouvrit le livre. Il faisait trop noir pour voir la page à présent, aussi le jeune homme créa-t-il une flamme minuscule qu'il fit flotter au-dessus de ses mains. Produire une flamme nécessitait de déplacer une toute petite quantité d'air assez vite pour qu'elle chauffe et commence à brûler l'oxygène alentour. La réduire à ce point réclamait de la concentration, mais une fois qu'il l'avait créée, Tyen pouvait se focaliser sur autre chose. C'était un peu comme lorsqu'on avait intégré un pas de danse compliqué et qu'on pouvait l'exécuter sans plus y réfléchir.

En feuilletant le livre, Tyen fut déçu de constater que le texte avait disparu. Il secoua la tête. Il allait refermer l'ouvrage quand une ligne se forma en travers du vélin crème.

— *Tu as menti en disant que tu n'avais rien trouvé.*

Tyen cligna des yeux, mais il avait bien lu.

— *Tu n'es pas ce que mes camarades considéreraient comme un trésor. Mais attends... Comment sais-tu ce qu'ils m'ont dit ? Tu n'étais pas ouverte à ce moment-là.*

— *J'ai seulement besoin que tu me touches pour former une connexion avec ton esprit.*

— *Tu peux lire dans mes pensées ?*

— *Bien sûr. Sans ça, comment formerais-je des mots dans ta langue ?*

— *Est-ce que tu peux m'influencer ?*

— *Non.*

— *J'espère que tu n'as pas menti en disant que tu ne pouvais pas mentir.*
— *La connexion marche dans les deux sens. Je te suis aussi ouverte que tu m'es ouvert. Si tu me demandes une information, je dois te la donner. Mais bien entendu, tu dois d'abord savoir que cette information existe et que je la connais.*

Tyen fronça les sourcils.

— *Je me doutais bien qu'il y avait un prix à payer pour t'utiliser. C'est toujours le cas avec les objets magiques.*

— *C'est de cette façon que j'acquiers des informations véridiques, et que je les acquiers rapidement.*

— *Donc, c'est moi qui fais la meilleure affaire. Tu peux contenir beaucoup plus d'informations que moi, même si ça dépend du niveau de connaissance de tes anciens propriétaires. Alors, que peux-tu me dire ?*

— *Tu étudies l'histoire et la magie. De toute évidence, je ne peux rien te raconter sur les six derniers siècles, parce que j'étais enfermée dans cette tombe, mais avant ça, j'ai existé pendant bien des années. J'ai appartenu à de puissants sorciers, ainsi qu'à des historiens, des philosophes, des astronomes, des scientifiques, des guérisseurs et des stratèges.*

Tyen sentit son poulx accélérer. Avec un ouvrage comme celui-ci à sa disposition, ce serait si facile d'apprendre et d'impressionner ses professeurs ! Plus besoin de faire des recherches à la bibliothèque et d'étudier jusque tard dans la nuit.

... Ou du moins, pas autant. Les connaissances de Vella dataient de six siècles. Beaucoup de choses avaient changé depuis. Une grande révolution de la pensée et de la pratique scientifique avait eu lieu. Vella pouvait se tromper. Après tout, elle tenait ses informations d'êtres humains, et même les plus célèbres, les plus brillants d'entre eux commettaient des erreurs qui n'étaient parfois rectifiées que beaucoup plus tard.

D'un autre côté, si l'Académie avait une vision erronée d'événements historiques qui s'étaient produits du temps de Vella, Tyen ne pourrait pas utiliser celle-ci pour convaincre ses professeurs. Pour commencer, ils n'accepteraient jamais qu'une source unique, si remarquable soit-elle, vienne contredire ce qu'ils tenaient pour la vérité. Ils ne considéreraient sa parole comme une preuve que lorsqu'ils auraient pu établir l'exactitude de ses propos. Alors, ils décideraient qu'elle était bien trop précieuse pour la laisser entre les mains d'un simple étudiant, qui l'utiliserait juste pour satisfaire sa curiosité ou faciliter l'obtention de son diplôme.

— *Tes amis et ton professeur gardent certaines de leurs découvertes pour eux. Pourquoi n'en ferais-tu pas autant ?*

Tyen jeta un coup d'œil à Kilraker. Grand et mince, avec des cheveux coupés court et une moustache enroulée aux extrémités comme le voulait la mode actuelle, il était aussi grandement apprécié

par ses étudiants que par ses collègues. Ses aventures lui valaient le respect de tous et lui fournissaient maintes histoires avec lesquelles impressionner ou charmer ses interlocuteurs. Les femmes l'admiraient ; les hommes l'enviaient. Il était la meilleure des publicités pour attirer les étudiants à l'Académie.

Pourtant, Tyen savait que Kilraker n'était pas tout à fait à la hauteur de sa légende. Il se montrait cynique vis-à-vis de son métier et des bénéfices que celui-ci apportait au reste du monde, comme s'il avait perdu la curiosité et la capacité d'émerveillement qui l'avaient conduit à embrasser l'archéologie en premier lieu. La seule chose qui l'intéressait désormais, c'était de trouver des choses qu'il pourrait vendre ou qui impressionneraient les autres.

— *Je ne veux pas devenir comme lui*, dit Tyen à Vella. *Et en te gardant, je priverais l'Académie d'une découverte unique, potentiellement importante.*

— *Fais ce que tu crois être le mieux.*

Le jeune homme détourna les yeux de la page. Le ciel était complètement noir à présent. Des étoiles piquetaient le firmament, bien plus brillantes et plus nombreuses loin de l'éclat et du brouillard d'une grande métropole. Un peu plus loin en contrebas, on distinguait des lignes et des groupements de lumières plus terrestres que célestes : la ville de Palga. Tyen estima qu'ils arriveraient dans une heure environ.

Le livre – non, Vella – avait déjà établi par deux fois une connexion avec son esprit. Savait-elle déjà tout sur lui ? Si oui, son prochain propriétaire pourrait le découvrir aussi. Il suffirait qu'il le lui demande. Vella avait avoué elle-même être obligée de fournir toutes les informations dont elle disposait à l'individu qui la tenait entre ses mains.

D'un autre côté... qu'est-ce que Tyen pouvait bien avoir à cacher ? Rien d'assez important pour éprouver des réticences à utiliser Vella. Rien qui ne vaille pas le risque que d'autres découvrent des choses embarrassantes sur lui et s'en servent pour le taquiner. Rien qu'il n'échangerait très volontiers contre le savoir glané par Vella pendant les siècles où de grands hommes l'avaient manipulée.

Notamment ces « puissants sorciers » qu'elle avait mentionnés – dont Roporien en personne. Tyen reporta son attention sur la page. Il n'atteindrait pas l'Académie avant plusieurs jours. Peut-être lui pardonnerait-on de garder Vella jusque-là. Après tout, Kilraker n'aurait sans doute pas le temps de l'examiner correctement pendant le trajet de retour. Autant que Tyen en profite pour apprendre le plus de choses possible.

— *Sais-tu tout ce que Roporien a fait ?*

— *Pas tout, non. Il savait que pour être un bon réceptacle de*

connaissances, je devais pouvoir accéder à l'esprit de ceux qui me toucheraient, mais il avait des secrets qu'il n'était pas prêt à révéler. Donc, il a pris garde à ne jamais me toucher après ma fabrication. Quand il avait besoin de savoir quelque chose, il se débrouillait pour me faire manipuler par quelqu'un d'autre, mais ça n'arrivait pas souvent.

— Parce qu'il était presque omniscient ?

— Non. Mais puisqu'un sorcier peut lire dans l'esprit d'un sorcier moins fort que lui, Roporien n'avait pas besoin de moi pour espionner les pensées de qui que ce soit. La plupart du temps, ceux auxquels il voulait soutirer des informations ne résistaient pas. Ils les lui fournissaient parce qu'ils le respectaient, ou parce qu'ils avaient peur de lui.

L'esprit en ébullition, Tyen tenta d'imaginer des sorciers avec la capacité de lire dans les pensées d'autrui. Ils devaient être vraiment très puissants.

— Mais pourquoi Roporien s'est-il donné la peine de créer un livre qu'il ne pouvait pas utiliser ?

— Il pouvait m'utiliser indirectement. En me donnant à toucher à d'autres gens, il pouvait leur enseigner presque n'importe quoi.

— Un objectif d'une noblesse inattendue de la part d'un homme tel que Roporien, fit remarquer Tyen.

— Il agissait ainsi pour son propre bénéfice. J'enseignais les arts martiaux à ses guerriers, le meilleur moyen de le servir à ses domestiques, et j'inspirais les plus grands artistes du monde afin que Roporien puisse employer la magie produite par leurs créations.

— La magie produite par leurs créations ? Attends, tu ne veux pas dire que... ?

— Que leur créativité générait de la magie ? Si.

Consterné, Tyen fixa la page du regard.

— Ce ne sont que des superstitions idiotes.

— Pas du tout.

— Bien sûr que si. Les plus grands esprits de notre époque considèrent qu'il s'agit d'un simple mythe.

— Comment l'ont-ils prouvé ?

Tyen fut irrité de se rendre compte qu'il n'en savait rien.

— Il faudra que je cherche. Ça doit forcément être noté quelque part. Mais... il se peut que personne n'ait prouvé que c'était faux, et qu'on n'ait simplement jamais pu prouver que c'était vrai.

— Donc, si quelqu'un y parvenait, tu accepterais d'y croire ?

— Bien sûr. Mais ça me semble peu probable. Rejeter les croyances et les peurs primitives pour ne se fier qu'à ce qui peut être scientifiquement établi est le fondement même d'une époque moderne et éclairée comme la nôtre. Collecter et examiner des preuves a permis d'effectuer maintes grandes découvertes, de produire maintes inventions qui ont amélioré la vie des êtres humains.

— *Cet aérochar dans lequel tu voyages, par exemple.*

— *Tout à fait. Ça et les aéronefs. Les traîneaux sur rails et les bateaux à vapeur. Les machines qui produisent des biens plus rapidement – les métiers qui tissent plus vite que vingt femmes, les presses capables d'imprimer des milliers d'exemplaires d'un même livre en quelques jours.*

Tyen sourit en pensant à tout ce qui avait changé dans le monde depuis que Vella s'était « endormie ». Que penserait-elle des progrès que les humains avaient réalisés, particulièrement au cours du dernier siècle ? Il était sûr qu'elle serait très impressionnée. Un sentiment qui ressemblait beaucoup à de la fierté enfla en lui, lui donnant une autre raison de retarder le moment où il la remettrait à Kilraker et à l'Académie.

Vella devait savoir à quel point le monde avait changé. Elle devait mettre ses connaissances à jour. Tyen devrait lui enseigner beaucoup de choses avant de la transmettre à ses aînés. Après tout, si elle croyait encore à des superstitions idiotes, ils risquaient de la considérer comme une source non seulement inexacte, mais potentiellement dangereuse.

L'estomac de Tyen se souleva d'une façon familière qui lui apprit que l'aérochar entamait sa descente. Le jeune homme leva les yeux. Palga était beaucoup plus proche à présent. Refermant Vella, il la glissa dans sa sacoche, qu'il n'avait pas enlevée depuis leur fuite de Mailand, et laissa sa flamme s'éteindre. Mais tandis qu'ils descendaient lentement vers la petite ville, Tyen ne put penser à rien d'autre qu'au livre.

Je suppose qu'elle ne peut pas être considérée comme une source d'informations fiable, étant donné qu'elle ignore tout des progrès réalisés ces six derniers siècles, et qu'elle ne sait rien de plus que les personnes qui l'ont manipulée avant moi. Mais cela fait d'elle une fascinante porte ouverte sur le passé. En échange de ce qu'elle m'apprendra, il me semble juste de lui fournir le savoir qu'elle a été conçue pour absorber. Les gens de l'Académie ne s'intéresseront qu'à ce qu'ils pourront tirer d'elle. Donc, je dois m'en occuper avant de la leur remettre.

Comme dans la plupart des villes, le terrain d'atterrissage de Palga se trouvait un peu à l'extérieur, dans un champ en bordure de la route principale. Deux autres aérochars reposaient déjà dans l'herbe, leur capsule qui refroidissait soigneusement arrimée près de leur châssis.

Tandis que Kilraker s'apprêtait à se poser, Tyen se déplaça à l'avant pour saisir la corde munie d'un nœud coulant. Drem et Miko se faufilèrent sous le bastingage pour pouvoir sauter à terre de chaque côté. Neel, lui, devait s'occuper du nœud coulant arrière.

— C'est l'aérochar de Gowel, non ? lança Miko comme ils dépassaient les autres véhicules en stationnement.

— Tout à fait ! gloussa Kilraker. Espérons qu'il vient juste d'arriver,

sans quoi, il ne restera pas une goutte de crépusculaire décente à *L'Auberge de l'Ancre*. Prêts ?

Drem et Miko aboyèrent qu'ils l'étaient.

— Sautez ! ordonna le professeur.

Comme ils s'exécutaient, l'aérochar ralentit et, soudain moins lesté, commença à reprendre de l'altitude. Kilraker leva les yeux vers la capsule. Des rabats s'écartèrent, laissant échapper l'air chaud. Le chariot se stabilisa, puis recommença à descendre.

— Amarrage !

Tyen jeta son nœud coulant à Drem, qui le rattrapa au vol et tira sur la corde. Ils avaient déjà posé le chariot plusieurs fois au cours de cette expédition, et ils étaient bien rodés à la manœuvre. Comme le châssis touchait terre, Tyen jeta un anneau dans l'herbe et utilisa de la magie pour l'enfoncer. Puis Drem fit passer la corde dans l'anneau pendant que Tyen gagnait l'arrière de l'appareil pour faire la même chose avec Miko.

Le châssis ainsi amarré, Kilraker, Neel et Tyen purent descendre à leur tour. Le professeur s'éloigna pour leur trouver un moyen de transport jusqu'à l'hôtel de l'Académie, tandis que Drem entreprenait de détacher leurs bagages.

— Mettez ce qui doit être enfermé dans le châssis à droite, et ce que vous emportez à l'hôtel à gauche, dit-il aux étudiants en brandissant un premier sac.

— À gauche, réclama Miko. Dépêche-toi, Drem. Gowel est resté à l'étranger plus d'un an. Il doit avoir des tas d'histoires à raconter.

— Je fais aussi vite que possible, jeune Miko, répliqua sèchement Drem. Et il vous reste bien assez de temps jusqu'à l'heure ridicule à laquelle Gowel nous laissera enfin aller nous coucher.

— Oh, je suis sûr que le professeur te permettra de te retirer bien avant, le rassura Tyen. Il faudra bien que l'un de nous soit assez lucide pour faire décoller cette bouzine demain matin.

— Ouais. Demain après-midi, plutôt, grommela Drem.

Le temps qu'ils finissent de trier les bagages, la capsule avait suffisamment refroidi pour qu'ils puissent l'amarrer elle aussi. Un char à louer s'était approché d'eux, et Kilraker avait négocié un prix raisonnable. Tyen aida Drem à ranger une moitié des bagages dans le châssis. Le serviteur verrouilla la trappe, puis ils empoignèrent tous leurs sacs et s'entassèrent à bord du char à louer.

Kilraker souriait de toutes ses dents. *Il doit avoir hâte d'échanger des nouvelles avec son ami et néanmoins concurrent*, songea Tyen. *Je me demande si...* Peut-être devrait-il planquer Vella dans sa chemise. Elle apprendrait sans doute beaucoup en écoutant discuter les deux archéologues-aventuriers.

Chapitre 3

L'Académie possédait un hôtel dans chaque ville et chaque cité de l'empire qui méritait qu'on la visite. Même si Palga était trop petite pour qu'on la qualifie de telle, Tyen ne jugeait pas surprenant qu'on y trouve un hôtel de l'Académie : les vents favorables en faisaient une escale toute désignée pour les voyageurs aériens ou maritimes, dont beaucoup étaient diplômés de l'Académie dans une branche ou l'autre.

Pourtant, Tyen fut stupéfait par la taille de l'établissement. Celui-ci semblait énorme pour une bourgade aussi modeste, dont il employait directement ou indirectement la plupart des habitants. Mais même si le service et le confort y étaient exemplaires, Kilraker assura à ses compagnons que c'était à *L'Auberge de l'Ancre*, située de l'autre côté de la route, que les jeunes diplômés se bousculaient pour « mordre » dans une crépusculaire en se vantant de leurs exploits aux confins de l'empire, voire au-delà. L'auberge était également fréquentée par des aventuriers étrangers ou n'appartenant pas au milieu universitaire, et souvent disposés à raconter quelques histoires.

Comme Tyen pénétrait dans la grande salle en compagnie de Kilraker et des autres, le brouhaha et la chaleur l'enveloppèrent. Le jeune homme avait conscience du livre fourré dans sa chemise et dissimulé par son gilet. Drem avait insisté pour que les étudiants se changent et enfilent leur tenue de ville habituelle : chemise, gilet, pantalon, veste et chapeau portés pour la dernière fois quand ils avaient traversé Palga à l'aller – après quoi, ils les avaient troqués contre des vêtements en toile couleur de poussière et les accessoires fourrés indispensables aux déplacements aériens.

Kilraker accrocha son chapeau à un des clous plantés dans le mur le plus proche de l'entrée. Les étudiants l'imitèrent et le suivirent vers un groupe de quatre hommes assis à l'une des tables à tréteaux. L'un d'eux leva les yeux et, à la vue des nouveaux arrivants, se fendit d'un sourire qui fit étinceler ses dents dans son visage bronzé.

— Vals ! rugit-il. Je croyais que tu ne rentrais que dans une semaine ou deux !

— Moi aussi, répondit le professeur, contournant la table pour pouvoir donner une grande claque sur les épaules de son interlocuteur en guise de salut. On a eu un petit problème avec les autochtones. Rien dont je n'aurais pu me débrouiller si j'avais été seul, mais je ne

voulais pas mettre les garçons en danger. (Il se tourna vers ses étudiants.) Il me semble que tu as déjà rencontré Tyen Fondacier et Neel Long, et voici le jeune Miko Verbar. Les garçons, je vous présente Tagor Gowel, le célèbre aventurier.

— Célèbre ? (Gowel eut un geste désinvolte.) Seulement parmi nos semblables, qui accordent moins d'importance à la célébrité qu'à l'amitié. (Il désigna tour à tour ses propres compagnons.) Kargen Veilleur, Mins Speer et Dayn Zo, avec qui je voyage. Mes amis, je vous présente Vals Kilraker, professeur d'histoire et d'archéologie à l'Académie. (Il reporta son attention sur les nouveaux venus.) Maintenant, asseyez-vous et racontez-moi ce que vous avez fait à Mailand. (Il héla une serveuse qui passait.) Quatre verres de plus !

— Dis-moi d'abord où tu étais, toi, répliqua Kilraker. J'ai entendu dire que tu avais traversé les monts Latudinaires Inférieurs et poussé jusque dans le Grand Sud.

Gowel eut un large sourire qui étira sa moustache.

— On t'a bien renseigné.

— Avec ce minuscule aérochar à côté duquel nous nous sommes amarrés sur le terrain d'atterrissage ?

— Tout à fait.

— L'air ne s'est pas raréfié au-dessus des montagnes ?

Les quatre hommes opinèrent du chef.

— Mais nous avons trouvé une sorte de passe entre les sommets.

— Et qu'y avait-il de l'autre côté ?

La serveuse revint avec les verres supplémentaires, dans lesquels Gowel versa une généreuse rasade de crépusculaire riche et sombre. Puis il remplit de nouveau son propre verre et celui de ses amis.

— Le Grand Sud est tel que l'a décrit le Découvreur Charpentier, répondit-il en poussant les verres pleins vers Kilraker et ses étudiants. Les animaux y sont étranges, et les gens plus encore. L'atmosphère regorge de magie, et ce qu'ils font avec... (Ce souvenir fit briller ses yeux.) Nous avons contemplé la légendaire Tyeszal – dont Charpentier avait traduit le nom en « l'Aiguille » : une cité taillée dans un promontoire rocheux aussi haut qu'un pic. Des plates-formes suspendues font circuler habitants et marchandises à la verticale le long d'un puits creusé en son centre, et à l'extérieur, des enfants transportent messages et petits objets en volant.

Kilraker but une bonne rasade de crépusculaire sans quitter Gowel des yeux.

— Donc, il n'exagérerait pas en fin de compte. (Tyen crut voir un muscle frémir ou se crispier le long de la mâchoire du professeur, trahissant brièvement sa jalousie.) Comment sont les autochtones ?

— Civilisés. Leur roi se montre amical envers les étrangers, et ouvert au commerce. Leurs sorciers sont érudits et tiennent une petite

école. Bien qu'ils soient loin derrière nous en matière d'innovation technologique, ils ont développé et mis en application un certain nombre de méthodes que je n'avais jamais rencontrées auparavant. (Gowel haussa les épaules.) Mais je peux me tromper. Je ne suis pas expert en magie, comme tu le sais. Je n'étais pas en mission pour l'Académie, mais pour *Tor et Brown Associés*, qui m'avaient chargé de découvrir des ressources non exploitées et de nouveaux débouchés commerciaux, ainsi qu'une route aérienne à travers les montagnes.

Kilraker finit son verre.

— Et tu les as trouvés ?

Gowel acquiesça. Il sortit de sa veste un gros volume relié de cuir qu'il feuilleta, révélant des croquis et des textes rédigés d'une écriture très nette. Il s'arrêta sur une page où il décrivait les plantes et les animaux, aussi bien domestiques que sauvages, rencontrés durant son expédition. Puis il montra à Kilraker une carte sur laquelle il désigna l'habitat de différents peuples. Tyen remarqua une ligne qui traversait une chaîne montagneuse bordant le haut de la carte. S'agissait-il de la route que les aventuriers avaient empruntée ?

Quand Gowel se tut, Kilraker détacha son regard du carnet et le leva vers son ami en souriant.

— Ne me dis pas que c'est tout ce que tu rapportes ?

— Oh, non. J'ai prélevé les échantillons habituels de faune, de flore, de minéraux et de textiles.

— Pas de trésors à vendre à l'Académie ?

Gowel secoua la tête.

— Rien qui aurait risqué de nous mettre en surcharge.

— Il est vrai que l'or et l'argent sont foutrement lourds, concéda Kilraker avec un grognement.

— Et puis, la connaissance vaut plus cher que n'importe quel métal précieux, affirma Gowel. Actuellement, mes livres et mes conférences me rapportent davantage que la vente de trésors, même si l'Académie me traite de menteur – ou peut-être justement grâce à ça ! (Il regarda tour à tour Miko, puis Neel et Tyen.) Ne laissez pas cette vénérable institution vous rétrécir l'esprit, gamins. Voyagez, et décidez par vous-mêmes ce qui relève du folklore et ce qui est la stricte vérité.

— Tout ça est très bien pour un homme riche dans ton genre, Gowel, contra Kilraker. Mais la plupart d'entre nous ne peuvent pas se permettre de rentrer les mains vides. Nous devons justifier le financement de l'Académie en ajoutant au savoir ou à la richesse de la « vénérable institution » – de préférence, à sa richesse.

— Et puis, nous ne voulons pas être expulsés de l'Académie comme vous, ajouta Neel en jetant à Gowel un regard de défi que seul un jeune homme issu de sa classe sociale pouvait se permettre.

Kilraker gloussa.

Gowel soutint le regard de l'étudiant.

— Contrairement à ce que racontent les torchons à scandale, je n'ai pas été expulsé : j'ai démissionné de mon poste.

Neel fronça les sourcils.

— Pourquoi avez-vous fait une chose pareille ?

L'aventurier eut un sourire amer.

— Autrefois, j'ai découvert une merveille, un objet d'une valeur monétaire dérisoire, mais dont le grand potentiel magique aurait pu bénéficier à des milliers de gens. Ils l'ont mis sous clé dans un endroit où ils seraient les seuls à pouvoir le contempler et l'utiliser.

Tyen sentit son cœur manquer un battement. *Feront-ils pareil avec Vella ? L'enfermeront-ils là où personne ne pourra la toucher ? Elle détesterait ça.* Mais non. Quand les membres de l'Académie auraient compris combien elle pouvait être utile, ils la consulteraient tout le temps. Elle serait manipulée par des hommes bien plus sages et plus intelligents que lui. Comment aurait-il pu lui refuser d'accomplir le dessein pour lequel elle avait été conçue ?

— J'aurais dû le garder, marmonna Gowel, l'air sombre. (Et Tyen fut surpris de voir Kilraker acquiescer.) D'après ce que m'a dit Vals, il gît abandonné et inutilisé au fond du caveau. Les dirigeants de l'Académie sont cupides et égoïstes. La connaissance et les merveilles du monde devraient être accessibles à tous, afin que chacun puisse améliorer son sort s'il le désire. Mon rêve est de construire à Belton une grande bibliothèque où les gens pourraient venir gratuitement et s'instruire autant qu'ils le voudraient.

C'était un rêve admirable, et Tyen éprouva un pincement de culpabilité. Garder Vella pour lui serait égoïste. D'autres devaient pouvoir bénéficier de son savoir. Mais... si l'Académie la traitait comme l'objet que Gowel avait découvert, personne n'en profiterait. Et même si les paroles de Kilraker avaient rappelé à Tyen l'autre raison pour laquelle il devrait remettre Vella à ses professeurs, procéder ainsi dans le seul but d'obtenir de meilleures notes ne serait-il pas tout aussi égoïste ?

Quoi qu'il fasse, Tyen devait commencer par mettre à jour les informations que Vella détenait, et découvrir s'il était exact qu'elle disait toujours la vérité. Cela augmenterait les chances que l'Académie lui accorde de la valeur et l'utilise fréquemment. Cela donnerait également à Tyen le temps de prendre une décision.

Plus longtemps il la garderait, plus il serait dans le pétrin s'il choisissait de la remettre à l'Académie. Aussi devrait-il procéder rapidement, et saisir chaque occasion de lui enseigner quelque chose. Visiblement, lui dire qu'elle se trompait ne suffisait pas à modifier les informations qu'elle contenait : quand il avait tenté de la détromper sur la relation entre créativité et magie, Vella avait résisté. Il avait

besoin d'une preuve pour la convaincre de son erreur. Et d'ici à ce qu'il la remette à l'Académie, il devait être capable de démontrer qu'on pouvait la corriger.

Tyen regarda autour de lui. Il aurait tant voulu commencer tout de suite ! S'il sortait Vella et se mettait à la lire au milieu de l'auberge, il attirerait l'attention sur elle ; en revanche, s'il rentrait à l'hôtel, plusieurs heures s'écouleraient avant que les autres le rejoignent. Miko et Neel seraient stupéfaits qu'il renonce à écouter les histoires de Gowel – et à boire de la crépusculaire gratuite –, mais la journée avait été longue et fatigante, et Tyen en avait passé une bonne partie à piloter leur aérochar. Donc, s'il prétendait qu'il était crevé, les autres le croiraient. Le jeune homme vida son verre, le reposa et bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

— Excusez-moi, dit-il, mais je crois que je vais aller me coucher.

Ses camarades le dévisagèrent avec surprise, mais Kilraker acquiesça d'un air compatissant.

— La journée a été longue. Vous devriez peut-être y aller tous les trois, suggéra-t-il.

— Je ne suis pas fatigué du tout, protesta Neel.

Miko se redressa et hocha vigoureusement la tête. Tous deux jetèrent un regard de biais à Tyen. Celui-ci fit mine d'hésiter, comme s'il ne voulait pas que les autres se moquent de lui, puis secoua la tête.

— J'écoperai probablement du premier tour de pilotage demain, leur dit-il tout bas.

Il se leva, adressa un signe de tête poli à Gowel et à ses compagnons, puis à Kilraker, et récupéra son chapeau avant de monter les marches qui conduisaient à l'entrée de l'auberge.

Il se faufila dehors et traversa la rue. Tout était calme à l'hôtel de l'Académie. Il ne restait que quelques employés, et deux hommes âgés qui lisaient le journal dans la salle commune. Tyen se hâta de monter dans le dortoir où il logeait avec les autres étudiants. Plus spartiate que la suite de Kilraker, la pièce restait néanmoins plus confortable que la chambre que Tyen partageait avec Miko à l'Académie.

Le jeune homme déposa ses sacs sur le lit qu'il avait choisi en arrivant et ôta ses bottes. Puis il s'assit dos au mur et sortit Vella de sa chemise. L'ouvrant à la première page, il attendit que des lettres se forment.

— *Bonsoir, Tyen.*

— *J'ai quelques heures devant moi avant le retour des autres. Je peux te poser des questions ?*

— *Bien sûr. C'est pour fournir des réponses que j'ai été créée.*

— *Par où commencer ? Il y a tant de choses à te demander... D'où viens-tu ? Que faisais-tu avant de devenir un livre ? Pourquoi Roporien t'a-t-il choisie ? Comment t'a-t-il fabriquée ?*

— Une seule question à la fois, c'est mieux. Chaque nouvelle question annule la précédente.

— Désolé. Donc... d'où viens-tu ?

— Je suis née dans la cité d'Ambarlin, au pays d'Amma, sur le monde de Ktayl.

— Le monde de Ktayl ? Veux-tu dire qu'il existe d'autres mondes ?

— Oui.

— Combien ?

— Nul ne le sait. Même le grand Roporien l'ignorait.

— Beaucoup, donc.

— Oui.

Tyen éprouva un frisson d'excitation. C'était une théorie dont on débattait souvent à l'Académie. La plupart des sources historiques mentionnaient d'autres mondes que le leur, pourtant, personne n'avait réussi à prouver leur existence. Certains Académiciens très respectés y croyaient dur comme fer. Ils avaient formé la Société des Outremondiens, un groupe qui suscitait les moqueries, mais moins que d'autres associations tout aussi étranges.

— Tu peux prouver leur existence ?

— Je peux t'apprendre à voyager de l'un à l'autre, si tu en as la force – ou disons, si tu possèdes l'allonge nécessaire, pour reprendre ta propre expression.

Le pouls de Tyen accéléra. Explorer d'autres mondes... Il deviendrait encore plus célèbre que Gowel !

— C'est quoi, l'allonge nécessaire ?

— Tout dépend de la quantité de magie que contient ce monde. D'après ce que j'ai vu dans ton esprit jusqu'ici, je doute que ce soit à la portée de qui que ce soit hormis les sorciers les plus puissants.

Le cœur de Tyen se serra. Il savait qu'il possédait une bonne allonge, mais il devait exister des tas de sorciers plus forts que lui.

— Pourrais-tu prouver qu'il existe d'autres mondes, même si je n'ai pas la capacité de les atteindre ?

— À en juger par ta réticence à me croire quand je t'ai dit que la créativité génère de la magie, probablement pas.

Tyen rit tout bas.

— Parle-moi de toi, réclama-t-il. Comment as-tu rencontré Roporien ?

— Quand j'étais jeune adulte, je me suis rendue à Uff, une grande cité qui attirait les artistes et les écrivains de tout Ktayl. Je m'y suis établie en tant que sorcière-relieuse, et mes marchandises ont eu un tel succès que j'ai commencé à devenir riche et célèbre.

— En fabriquant des livres ?

— Oui. Non seulement les miens étaient magnifiques, mais ils utilisaient la magie de façon novatrice pour révéler, préserver et dissimuler leur contenu. Certains brillaient pour qu'on puisse les lire dans le noir. D'autres

contenaient un verrou magique, ou prenaient feu spontanément si on les éloignait de leur propriétaire. Mes clients étaient riches et puissants : des sorciers, des artistes reconnus, des intellectuels, des nobles... des membres de la famille royale, même. Voilà comment Roporien a entendu parler de moi. Il a vu un de mes livres et compris que je savais quelque chose qu'il ignorait. Donc, il est venu me voir pour me soutirer mes secrets.

— Et tu as refusé de les lui donner ?

— Bien sûr que non ! Je connaissais Roporien, comme tous les gens qui fréquentaient les puissants de notre monde. Seul un imbécile se serait attiré son courroux. Et comme il pouvait lire dans mon esprit de toute façon, il était inutile d'essayer de lui cacher quoi que ce soit. L'arrogance fut ma seule erreur. Roporien m'approcha un soir où je buvais un verre avec des amis. Tous étaient des artistes d'un genre ou d'un autre, et je vis bien que Roporien les effrayait. Je voulus les impressionner en leur prouvant que tel n'était pas mon cas ; aussi invitai-je Roporien chez moi. Il accepta.

— En fait, tu avais peur ? devina Tyen.

— Un peu. Mais Roporien était très séduisant – du moins, je le pensais à l'époque. J'appris plus tard qu'il pouvait altérer son apparence de manière à accentuer ce qu'une femme trouvait attirant chez lui. On disait qu'il accordait beaucoup de valeur aux artistes, pour la raison que tu qualifies de superstition idiote.

Tyen relut les derniers paragraphes.

— Tu veux dire que...

— Que je l'ai pris pour amant, oui.

Il regarda fixement le livre en se remémorant qu'il conversait avec un ensemble de pages reliées et non avec une femme de chair et d'os. Ainsi, peut-être lui serait-il plus facile d'accepter cette révélation sans que Vella chute dans son estime. Elle vivait à une autre époque et dans un autre lieu – un tout autre monde, si ce qu'elle raconte est vrai. Son comportement n'avait peut-être rien de choquant pour une femme respectable.

— Ce n'était pas aussi scandaleux que ça le serait ici et maintenant. Mais c'était quand même stupide de ma part.

— Parce que du coup, il t'a transformée en livre ?

— Ce n'est pas à cause de ça qu'il l'a fait, du moins, pas directement. Mais il est toujours dangereux de fréquenter de trop près quelqu'un qui a vécu si longtemps que les sentiments d'autrui ont cessé de lui importer.

— Il était... Tu as couché avec un vieillard ?

— Oui et non. Roporien était âgé de plusieurs siècles, mais comme beaucoup de gens qui ne vieillissent pas, il avait conservé le corps d'un homme dans la force de l'âge.

— Qui ne vieillissent pas ? Mais l'histoire ne mentionne Roporien que durant une période d'une cinquantaine d'années.

— Parce qu'il a découvert ce monde dans les cinquante dernières années

de sa vie. Comme je viens de te le dire, il en existe des tas, et même quelqu'un d'aussi vieux que Roporien pouvait encore en découvrir de nouveaux.

Tyen voulait poser d'autres questions sur Roporien, et en même temps, il ne voulait pas s'éloigner de l'histoire de Vella.

— Alors, qu'est-ce qui l'a finalement poussé à te changer en livre ?

— Je lui ai montré mes créations, y compris la plus récente qui permettait à son propriétaire d'écrire dedans par la seule force de sa pensée. Mais en la fabriquant, j'avais eu une autre révélation, et trouvé un moyen de faire en sorte que le texte demeure invisible tant qu'un lecteur ne souhaiterait pas le faire apparaître. Roporien fut très impressionné. Au matin, lorsque je me levai, je le trouvai en train d'examiner le livre soigneusement. Il me souleva et m'allongea sur la table, mais je compris trop tard que ça n'était pas pour remettre le couvert. Au lieu de ça, il entreprit de fabriquer son propre livre en utilisant mon corps comme unique matière première.

Tyen frissonna.

— Il t'a tuée.

— Je ne suis pas morte.

— Mais tu ne parles ni ne respirez plus. Ne me dis pas que tu es heureuse de ton sort ?

— Heureuse, non. Mais je ne suis pas malheureuse non plus.

— Tu étais jeune, riche et belle – du moins, je l'imagine. Il t'a volé tout ça ! À ta place, je serais furieux.

— Je n'éprouve plus d'émotions de la même manière que si je possédais un corps indemne pour les exprimer. Je sais que ce que Roporien m'a fait était cruel et injuste. J'ai conscience de l'absence de mon corps de la même façon qu'un amputé a conscience de son membre fantôme. Mais sans lui, je ne peux pas vraiment éprouver de colère ou de chagrin.

— Et de la douleur ?

— Non plus. Pas depuis le début de la transformation.

— Donc, tu n'as pas eu mal pendant qu'il te changeait en livre ?

— Pas très longtemps. Il a pu travailler beaucoup plus facilement après m'avoir rendue insensible.

— Comment... ? Non, je ne veux pas le savoir.

— Si, tu en meurs d'envie, mais tu crains que je ne sois offensée par ton dégoût ou bouleversée par ce souvenir. Souviens-toi que je n'éprouve plus d'émotions.

Tyen observa le livre ouvert entre ses mains, remarquant pour la première fois l'élégance de l'écriture, et une grande tristesse le submergea. Vella n'avait pas demandé à être changée en livre. Si elle n'éprouvait plus rien, elle avait perdu la capacité de ressentir non seulement de la peur et du chagrin, mais aussi de l'amour et de l'espoir. Elle avait peut-être un millier d'années, mais elle ne les avait

pas vécues en tant que personne.

Entendant un rire familier dans le couloir, Tyen soupira, referma le livre et le glissa dans sa sacoche.

J'espère vraiment que l'Académie prendra bien soin de toi, Vella, songea-t-il. Tu as enduré trop d'épreuves pour finir ta vie inconsciente et moisir lentement au fond du caveau.

Chapitre 4

Durant la nuit passée à Palga, la brise secourable qui les avait aidés à quitter Mailand s'était muée en vent fort et autoritaire. Celui-ci poussait le chariot aérien par à-coups brutaux qui forçaient les passagers à chevaucher le fond du châssis en s'accrochant au bastingage comme s'ils montaient un animal sauvage. Ils volaient aussi bas que possible au cas où ils devraient se poser en catastrophe, ce qui les obligeait à faire un large détour pour éviter les obstacles de haute taille.

Du moins le vent soufflait-il dans la bonne direction. Plusieurs fois, Kilraker avait envisagé d'atterrir pour attendre que cessent les rafales, mais l'avantage de celles-ci, c'était qu'elles pouvaient réduire la durée de leur voyage – de plusieurs semaines à quelques jours seulement. Et elles pouvaient très bien se prolonger longtemps.

Mais par un temps pareil, les explorateurs n'osèrent pas survoler les détroits Septentrionaux. Aussi, en atteignant la cité de Widport qui était sur le continent Ouest la plus proche de l'île de Lératie, ils se terrèrent jusqu'à l'arrivée d'un bateau à vapeur. Une fois à bord, malgré leurs boyaux tordus, Tyen, Miko et Neel se relayèrent pour monter la garde dans la cale auprès de l'aérochar pendant les trois longues journées de traversée.

Ayant regagné le continent, ils embarquèrent dans le traîneau sur rails dont la ligne Est-Ouest avait récemment été prolongée, et la dernière étape de leur voyage de retour se déroula de façon beaucoup plus civilisée. Même s'il n'était pas aussi excitant qu'un voyage en aérochar, le rail restait le moyen de transport le plus rapide et le plus confortable développé au cours du dernier siècle. C'était aussi le plus fiable, car les traîneaux n'étaient pas arrêtés par les tempêtes si dangereuses pour les bateaux et les aérochars.

Ils pénétrèrent dans la gare lératienne Est-Ouest le lendemain après-midi. Tandis que Kilraker supervisait le transfert par grue de son aérochar depuis le traîneau jusqu'au charlong qui les attendait, Tyen écouta la pluie marteler la verrière très haut au-dessus de leur tête. Il n'arrivait pas à décider s'il était soulagé ou déçu de rentrer. D'un côté, il avait soif du confort pourtant spartiate de sa chambre d'étudiant ; de l'autre, il répugnait à se défaire de Vella.

Pourrait-il retarder encore un peu le moment de la remettre à

l'Académie ? Depuis la nuit à Palga, il n'avait eu que très peu d'occasions de converser avec elle. Il avait encore tant de choses à lui apprendre avant de se séparer d'elle !

Si tant était qu'il décide de le faire.

Tyen sursauta comme une main s'abattait sur son épaule.

— Je sais, ce n'est pas aussi pratique que de nous poser sur la pelouse de l'Académie, mais au moins, nous sommes tous en un seul morceau, dit Kilraker en souriant. Beau travail, jeune Tyen Foncier. Tu as bien mérité ta place dans cette expédition. Je te reprends comme copilote quand tu veux. Tu es vraiment doué.

Tyen se sentit rosir sous l'effet du compliment.

— Merci, professeur.

— Bien. Je vais rentrer en charlong avec l'aérochar, mais il n'y a pas de place pour vous. Prenez un trois-places jusqu'à l'Académie. Je ferai envoyer vos bagages dans vos chambres. (Le sourire de Kilraker s'élargit tandis qu'il se tournait vers Neel et Miko.) On se revoit en classe, chers collègues aventuriers !

Il donna une petite tape sur son chapeau pour les saluer, se dirigea d'un pas vif vers le charlong et se hissa dans le siège passager. Tandis que le véhicule s'éloignait, Miko s'approcha de ses camarades et leur posa une main sur l'épaule.

— Vous pouvez m'avancer le prix de la course, chers collègues aventuriers ? Je suis fauché.

Tyen haussa les épaules et acquiesça. Il pouvait payer la moitié de la course. Puis son estomac se noua comme Neel faisait un signe de dénégation.

— Ma mère insiste toujours pour que je lui rende visite dès mon retour de voyage. On se voit plus tard à l'Académie.

Ajustant le bord de son chapeau, Neel se dirigea vers la sortie.

Miko jeta un regard incrédule à Tyen mais ne dit rien. Tous deux emboîtèrent le pas à leur camarade. Neel aurait facilement pu vivre chez lui et faire les allers et retours quotidiens vers l'Académie en une place, voire avec le fiacre familial, mais il avait profité de cette occasion d'échapper à ses parents en réclamant une chambre dans les dortoirs étudiants. *En tout cas, c'est ce qu'il raconte*, songea Tyen. *Si ça se trouve, ce sont ses parents qui l'obligent à loger ici, parce qu'ils savent très bien que Neel ne se traînerait jamais en cours si ses professeurs ne l'avaient pas constamment à l'œil.*

En émergeant de la gare, ils furent aussitôt enveloppés par le brouhaha habituel de la ville, auquel venait s'ajouter le bruit de la pluie qui martelait le sol et s'écoulait en glougloutant dans les canalisations. Par chance, elle réduisait aussi la puanteur ambiante. Les collecteurs de fumier se précipitaient pour ramasser les bouses des mornis, les animaux aux pattes fines qui tiraient les fiacres, avant

qu'elles ne soient emportées par le ruissellement.

Même si la plupart des chars avaient déjà été loués par d'autres passagers des traîneaux sur rails, il restait encore des tas de une-place dont les conducteurs étaient juchés sur les mornis de petite taille adaptés à ces véhicules légers. Neel se dirigea vers l'un d'eux, qui l'emporta très vite sous la pluie battante. Tyen et Miko, eux, se placèrent dans la file d'attente des deux-places, sous l'auvent de la gare. Quatre véhicules arrivèrent et repartirent avant que vienne leur tour. Manque de chance, le suivant avait une capote qui fuyait, et il était tiré par un morni hirsute qui semblait sur le point d'expirer – ce que Miko fit remarquer au conducteur pour tenter de lui faire baisser son prix. Mais l'homme refusa tout net : pourquoi aurait-il accepté quand des tas d'autres passagers trempés étaient prêts à sauter dans son char sans demander leur reste ?

La ville était congestionnée par la circulation. Les égouts débordaient, forçant les véhicules à rouler au milieu de la chaussée où ils se croisaient à moins d'un doigt de distance. Tyen fourra sa sacoche à l'intérieur de son manteau et frémit comme l'eau projetée par les roues des autres chars lui éclaboussait les jambes. La pluie rebondissait sur le flanc des véhicules et sur les auvents des boutiques pour venir s'écraser sur ses cuisses et celles de Miko avec une précision infaillible.

Tyen aurait pu créer un bouclier afin de les protéger, mais ce faisant, il aurait pris le risque de recevoir une amende. L'enceinte de l'Académie était le seul endroit où il avait le droit d'utiliser la magie pour autre chose que défendre son pays ou sa propre vie. Partout ailleurs, on en avait besoin pour faire fonctionner les traîneaux sur rails et les diverses autres machines industrielles. *Et je n'ai vraiment pas envie qu'un aéronef tombe du ciel à cause de moi*, songea le jeune homme.

Tout autour de lui, il sentait la magie se déplacer en réponse aux besoins des citoyens, descendant du ciel tel un nuage bouillonnant avant de s'éparpiller dans toutes les directions. Ce flux constant avait quelque chose d'assez excitant. Par comparaison, l'atmosphère magique à l'extérieur des villes demeurait presque toujours immobile – la surface d'un lac plutôt qu'un torrent impétueux.

Comme un fiacre de bonne taille croisait leur deux-places, une cascade d'eau se déversa de son toit et en plein sur Miko. Le jeune homme poussa un petit cri de surprise et d'agacement. Lorsqu'il saisit le col de son manteau et le releva pour empêcher l'eau de lui couler dans la nuque, son claguesac glissa de ses genoux. Tyen se pencha en avant pour le retenir, mais ne réussit à attraper qu'une des bretelles. Le sac tomba sur le côté et s'ouvrit brusquement.

Si on l'appelait un claguesac, c'était à cause de son ouverture mue

par un ressort et articulée comme les mâchoires d'une créature des marais. Un objet rond, poli et brillant, s'en échappa. Tyen le saisit avant qu'il puisse rouler sur la chaussée. Dans sa paume reposait une balle dorée, à la surface couverte d'inscriptions gravées.

Miko s'en empara d'un geste vif, redressa son sac, fourra la balle dans le fond et fit claquer le fermoir.

— Je n'ai pas rêvé : c'était bien une pohible ? demanda Tyen.

— Oui, répondit Miko, maussade, en serrant son sac contre sa poitrine. (Il foudroya son ami du regard.) Toi, tu as ta magie pour t'aider à payer ta participation aux expéditions. Moi, je n'ai rien de tel. Il faut bien que je me débrouille.

Tyen ouvrit la bouche afin de répliquer que ça n'était pas aussi facile pour lui que Miko semblait le croire, mais il se ravisa. *Si je le soutiens dans sa décision de cacher quelque chose aux membres de l'Académie, peut-être fera-t-il de même au cas où il découvrirait l'existence de Vella avant que je ne sois prêt à m'en défaire.* Tout de même, il devait protester, sans quoi, ça aurait eu l'air louche.

— Au moins, tu as trouvé quelque chose, toi.

Miko plissa les yeux et, ne lisant pas de désapprobation sur le visage de son ami, redressa le dos en grimaçant.

— Ouais. Tu n'as vraiment pas eu de bol avec cette tombe.

Tyen soupira et détourna les yeux.

— Je ne rapporte rien sinon tous les calculs que j'ai effectués pour la trouver.

— Si ça peut te consoler, Kilraker s'attribuera probablement le crédit de toutes nos découvertes, grinça Miko. Il doit déjà être en train de les montrer à ses amis de l'Académie.

— Il ne les laissera toucher à rien tant que tout n'aura pas été étiqueté et classifié, lui assura Tyen. Une tâche qui nous échoira probablement après les cours.

Miko grogna.

— Du moment qu'on nous laisse les soirs de marché libres pour aller à la ruelle du Nectar.

Tyen plissa les yeux.

— Je croyais que tu étais fauché ?

— Plus pour longtemps, se réjouit Miko en tapotant son sac.

— N'oublie pas de me rembourser la course avant de dépenser tout le reste de ton argent.

— Bien sûr !

Le deux-places s'arracha enfin aux embouteillages et prit un peu de vitesse. Tyen et Miko s'accrochèrent aux poignées en poussant des cris de joie tandis que le morni filait entre les véhicules plus lents pour récupérer un peu du temps perdu dans les rues encombrées autour de la gare. Bientôt, il adopta une allure plus mesurée, ralentissant aux

carrefours ou lorsqu'un obstacle se dressait sur sa route, jusqu'à ce que les piliers de pierre et la grille en fer forgé de l'Académie apparaissent devant eux. Le conducteur tira sur les rênes et dirigea l'animal vers la cour intérieure.

Quelques étudiants se massaient dans l'encadrement des portes, mais il n'y avait aucun professeur en vue, et pas la moindre trace du charlong que Kilraker avait loué. Tyen supposa qu'il était passé par une des entrées de service. Il paya le conducteur, et les deux jeunes gens descendirent. Miko se rapprocha de Tyen, puis leva les yeux et grimaça en sentant la pluie lui couler sur la figure.

— Pas de bouclier ?

— Non.

Même si l'usage de la magie était légal dans l'enceinte de l'Académie, il restait mal vu de la gaspiller dans un but frivole.

— Faut-il toujours que tu sois si discipliné ? maugréa Miko avant de s'élancer vers l'entrée du bâtiment le plus proche.

Tyen gloussa et le suivit d'un pas rapide, mais sans se donner la peine de courir : il était déjà trempé après leur trajet en deux-places. Alors qu'il traversait le vestibule, le jeune homme fut surpris de se sentir aussi détendu tout à coup. *Je suis peut-être plus soulagé que déçu d'être rentré, en fin de compte.*

C'était rassurant de se trouver en terrain connu et en sécurité. Comme il passait devant la bibliothèque, Tyen inspira profondément. Pourquoi n'avait-il jamais remarqué combien l'odeur des livres était fabuleuse ?

Au-delà des salles de cours magistraux, Miko et lui s'engagèrent dans un couloir où planait une odeur d'encaustique et de poussière. Plutôt que de traverser la cour intérieure détrempée, ils firent un détour par les laboratoires dont s'échappaient une myriade de sons et de parfums, du plus enchanteur au plus répugnant. Leur nez n'était pas encore tout à fait remis quand ils atteignirent les quartiers étudiants, aussi l'odeur du dîner en train de cuire ne les incita-t-elle pas à s'arrêter.

Tout en grimpant l'escalier vers leur chambre, ils échangèrent des saluts avec quelques-uns de leurs camarades. Tyen se surprit à jeter machinalement un coup d'œil à la grande horloge ronde de la salle à manger. Encore une heure avant le dîner – assez de temps pour se changer et défaire leurs bagages.

Les étages supérieurs étaient occupés par les étudiants les plus pauvres, les riches préférant s'épargner la montée quotidienne des escaliers. La chambre de Miko et Tyen se trouvait au quatrième et avant-dernier. Lorsqu'ils s'arrêtèrent enfin devant leur porte, les deux jeunes gens étaient un peu essoufflés. Ils laissèrent tomber leurs sacs par terre, se débarrassèrent rapidement de leur veste mouillée et se

jetèrent sur leurs lits respectifs.

— C'est bon de rentrer chez soi, commenta Miko.

— Ouais, acquiesça Tyen.

— J'ai faim.

— Le dîner est dans une heure.

Miko joignit le bout des doigts.

— Dans ce cas, je vais emmener mes affaires à la buanderie. Tu veux que je prenne aussi les tiennes ?

— Volontiers, merci.

Ils commencèrent à défaire leurs bagages, et peu de temps après, Miko s'en fut avec un baluchon de linge sale sous un bras. Resté seul dans leur chambre, Tyen jeta un coup d'œil au reste de son équipement étalé sur son lit, puis entreprit de ranger chaque chose à sa place.

Miko avait vidé le contenu de son sac sur son bureau, mais celui de Tyen était couvert d'outils et de pièces mécaniques. Des scarabées, des libellules et des arachnides inachevés reposaient au milieu des composants nécessaires à leur achèvement. Les domestiques savaient qu'ils ne devaient rien déranger, de sorte que tout était recouvert d'une couche de poussière plus épaisse sur les bords et pleine de traces de doigts vers le centre. En général, Tyen révisait et rédigeait ses devoirs assis sur son lit.

Je me demande si Kilraker me fera cataloguer les découvertes de Neel et de Miko. Peut-être aura-t-il pitié de moi, puisque je rentre les mains vides. Du coup, je pourrai terminer ça. Il n'avait jamais de mal à trouver des acheteurs pour ses insectoïdes, surtout ceux qui possédaient des capacités spéciales comme jouer de la musique, ou qui obéissaient à des ordres spécifiques.

— Scarabée, appela Tyen. (Un bourdonnement s'éleva de sa sacoche comme la petite machine s'animait.) Viens.

Un côté du rabat se souleva, laissant apparaître l'insectoïde qui se dirigea vers le bord du lit en remuant ses antennes.

— Garde chambre, ordonna Tyen.

Des ailes irisées se déployèrent brusquement, se mirent à battre si vite qu'elles devinrent floues aux yeux du jeune homme et emportèrent Scarabée jusqu'à la porte. L'insectoïde se faufila sous le battant, et Tyen sourit. Miko avait la sale habitude d'entrer sans frapper ; c'était l'une des raisons pour lesquelles il avait fabriqué Scarabée à la base.

Après avoir rangé la plupart de ses affaires, Tyen s'allongea à plat ventre sur son lit. Il sortit Vella de sa sacoche et se demanda où il allait la ranger.

Je pourrais la cacher, songea-t-il. Mais avec sa chance, Miko ferait probablement irruption dans la pièce au moment où il la sortirait. Je

pourrais parler d'elle à Miko. Tyen secoua la tête. Certes, il avait confiance en lui, mais son ami était incapable de garder un secret quand il avait bu. Enfin... il était incapable de garder les secrets des autres. Pour les siens, il y arrivait. Et comme Tyen avait vu la pohible, peut-être ne dirait-il rien à propos du livre magique.

Ce qui entraîna une autre pensée. *Si Miko conserve une de ses découvertes, pourquoi n'en ferais-je pas autant ?*

Parce que Vella n'est pas une simple babiole. Tyen soupira alors que les mêmes arguments repassaient en boucle dans sa tête pour la centième fois depuis leur départ de Mailand. D'un côté, ça le chiffonnait d'enfreindre le règlement. De l'autre, l'idée que les membres de l'Académie gaspillent des découvertes, ainsi que l'avait affirmé Gowel, le préoccupait beaucoup.

Il avait besoin de temps pour réfléchir. En attendant... en présence de Miko, il se comporterait comme si Vella était un ouvrage ordinaire. Peut-être même pourrait-il la lire en présence de son ami, à condition de la tenir de façon que Miko ne voie pas le texte apparaître sur le papier. Il n'aurait qu'à dire que c'était un vieux manuel de cours ennuyeux. *Non, Miko n'y croira pas s'il me voit avec tout le temps.* Un livre sur la magie, alors – quelque chose qui aurait l'air compliqué et rébarbatif. Et si Miko avait quand même la curiosité d'y jeter un coup d'œil ? *Vella peut peut-être se donner l'apparence d'un vieux manuel de cours ennuyeux.*

Ouvrant la couverture, Tyen regarda fixement la première page entièrement vierge.

— *Non, je ne peux pas. Ce serait un mensonge, et je suis incapable de mentir.*

— *Dans ce cas, peux-tu te contenter de ne rien dire du tout ?*

— *Non. Souviens-toi, je suis forcée de répondre aux questions dont je connais la réponse. Or, les gens pensent souvent sous forme de questions. Il suffirait que ton ami se dise : « C'est quoi, ça ? » ou « Pourquoi Tyen lit-il un livre vierge ? », pour voir apparaître du texte sous ses yeux.*

— *Je comprends. Mais honnêtement, il y a plus de chances qu'il demande : « À quelle heure on dîne ? » ou « Tu peux m'avancer de l'argent ? »*

— *S'il connaît la réponse d'avance, je la connaîtrai aussi, et je devrai la lui fournir.*

Tyen gloussa en s'imaginant cette conversation. Miko trouverait-il la franchise de Vella aussi rafraîchissante que lui, ou s'en offenserait-il ?

— *D'après ce que je vois de lui dans ton esprit, ce qu'il recherche chez les femmes, ce sont des interactions de nature physique plutôt qu'intellectuelle.*

— *Tu as... J'ai sans doute raison.*

Miko était capable d'interagir avec des femmes sur un plan au

moins. *Contrairement à moi. D'ailleurs, je me demande si Vella pourrait m'aider.*

— *Sans doute. Déjà, tu te trompes en pensant que tu ne comprends rien aux femmes. Tu les comprends plus que tu ne crois. Leur esprit n'est pas aussi différent du tien qu'on te l'a enseigné.*

— *Les choses ne fonctionnaient pas de la même façon quand tu étais humaine. Tu l'as dit toi-même.*

— *La seule chose qui change, c'est la culture : les traditions, les idées sur le bien et le mal, la nature de la civilisation et ce qui la menace. Les gens, eux, sont toujours les mêmes. Ta société a une conception très stricte des rôles féminins et masculins, des classes sociales, des bonnes manières et de l'éthique, mais parallèlement, elle a su s'ouvrir à l'innovation technologique et à une certaine compréhension de l'univers.*

Tyen acquiesça. Toutes ces règles servaient peut-être à fournir un sentiment de stabilité dans une société en perpétuelle évolution. Ce qui lui rappelait ses obligations envers Vella.

— *J'ai beaucoup de choses à te montrer, mais je ne serai pas libre de sortir en ville avant plusieurs jours.*

— *Emmène-moi quand même avec toi. Montre-moi l'Académie.*

— *Je peux difficilement sortir un livre et me mettre à lire en plein milieu d'un cours.*

— *Ça ne sera pas nécessaire. Il te suffira de me garder contre ta peau pour que je voie tout ce que tu verras et que j'entende tout ce que tu...*

Un sifflement aigu fit sursauter Tyen. Baissant les yeux, le jeune homme vit Scarabée se faufiler sous la porte de la chambre. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Miko revenait. Pourtant, Tyen se força à rester comme il était. La porte s'ouvrit, et son ami agrippa le chambranle d'une main avant de se pencher à l'intérieur.

— Le dîner est servi. Tu lisais ?

Tyen referma Vella et la jeta sur son lit.

— Sorcellerie et statistiques. On reprend le chemin des écoliers dès demain. Autant me mettre en condition tout de suite.

Miko grimaça, puis fit un signe de tête en direction de l'escalier.

— Viens. Neel est de retour, et il s'est déjà trouvé un public. Il doit être en train d'inventer des histoires sur nous.

— On ne peut pas le laisser faire, convint gravement Tyen.

Il fourra Vella dans sa sacoche et tint celle-ci ouverte en appelant :

— Scarabée. Rentre.

L'insectoïde plongea docilement. Tyen suspendit sa sacoche au dos de sa chaise de bureau et suivit Miko dans le couloir.

Des rires montaient depuis le rez-de-chaussée. Ils trouvèrent Neel assis sur une table, en train de gesticuler devant un cercle d'autres étudiants. Alors qu'ils ne les avaient pas portés depuis des jours, Neel avait enfilé sa veste de voyage aérien par-dessus ses vêtements

ordinaires, noué son écharpe sous son menton et passé la lanière de ses lunettes autour de son front.

Tyen s'arrêta sur le seuil de la salle à manger.

— Que... Pourquoi il porte ces trucs ?

— Apparemment, c'est du dernier chic d'être sapé comme si tu venais de descendre d'un aérochar. Les femmes adorent.

— Il a l'air ridicule.

— Un vrai poseur, acquiesça Miko.

Tyen gloussa.

— Il faut vraiment qu'on s'assoie à côté de lui ?

— Je crains que oui.

Secouant la tête, les deux jeunes gens pénétrèrent dans la salle à manger. *Ce que je ne comprends pas, ce n'est peut-être pas tant les femmes que la raison pour laquelle les hommes se conduisent comme des imbéciles à cause d'elles*, songea Tyen. D'un autre côté, c'était sans doute ses camarades masculins que Neel cherchait à impressionner ce soir-là : les seules femmes autorisées à pénétrer dans ce bâtiment étaient des servantes. L'Académie comptait bien quelques étudiantes, mais elles logeaient à l'autre bout de l'enceinte, sous le regard vigilant de leurs Matrones.

Chapitre 5

Vella soigneusement planquée dans sa chemise, Tyen franchit le portail de l'Académie. Il n'était pas sorti en ville depuis cinq jours, mais cela lui avait semblé beaucoup plus long, et l'expédition lui apparaissait déjà comme un souvenir distant de plusieurs mois.

Comme il s'en doutait, le professeur Kilraker les avait embauchés, Miko, Neel et lui, pour cataloguer après les cours les artefacts qu'ils avaient rapportés de Mailand. Il les avait fait travailler si tard chaque soir que Tyen n'avait pas pu s'occuper de l'éducation de Vella. Mais finalement, Kilraker avait cédé aux requêtes incessantes de Miko pour qu'on leur laisse le premier jour de marché, histoire qu'ils puissent rendre visite à leur famille ou s'acquitter d'obligations diverses.

Tyen doutait fort que Miko ou Neel aient quelque obligation que ce soit. Mais peu importait. Ne voulant pas perdre cette première occasion de montrer à Vella les grandes avancées du monde moderne, le jeune homme s'était faufilé hors de son dortoir de très bonne heure. Il avait décidé de commencer par un endroit que Vella trouverait à la fois familier et très différent.

Derrière lui, une voix appela :

— Tyen, attends !

Il ralentit, puis se maudit pour sa réaction. Entendant deux personnes courir pour le rattraper, il comprit que faire la sourde oreille ne lui aurait servi à rien de toute façon. Et puis, c'était mesquin d'en vouloir à ses camarades parce qu'ils recherchaient sa compagnie. Alors, Tyen se retourna et les attendit.

— Où vas-tu comme ça ? s'enquit Miko en s'arrêtant devant son ami.

Neel adressa un large sourire à Tyen.

— À l'imprimerie, révéla ce dernier.

Miko fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

— Je vais faire composer un pamphlet dénonçant les membres de l'Académie comme pilleurs de tombes.

Le sourire de Neel s'évanouit, mais Miko s'esclaffa.

— Non, mais sérieusement ? Tu as rendez-vous avec une fille dont tu ne nous as pas parlé, peut-être ?

Tyen haussa les épaules.

— Non, je vais vraiment à l'imprimerie pour voir comment ça fonctionne.

Miko leva un sourcil.

— Tu le sais déjà.

— En théorie, oui, mais je n'ai jamais vu fonctionner les presses.

Et toi ?

À la grande surprise de Tyen, Neel hocha la tête.

— C'est comme pour Mailand. Tu peux lire des tas de choses dessus, mais tu ne connais pas vraiment le pays avant d'y avoir été. (Il fit un pas vers Tyen.) Ça m'intéresse. Je t'accompagne.

Cela n'arrangeait pas du tout les affaires de Tyen.

— Bon, très bien, grimaça Miko. Mais c'est moi qui décide où on va ensuite.

— Chacun son tour, approuva Neel.

Il dévisagea Tyen comme s'il attendait quelque chose. Réprimant un soupir, le jeune homme opina du chef.

— Et toi, Neel, tu voudras aller quelque part ?

L'intéressé eut un geste évasif.

— Si je pense à quelque chose, et si on a le temps.

Les imprimeries se trouvaient à une demi-heure de marche – plus proches que beaucoup d'autres industries, parce que l'Académie faisait partie de leurs bons clients, mais pas assez pour que le bruit et les odeurs dérangent professeurs et étudiants. Choissant le nom d'une compagnie qu'il connaissait – *Plombattu & Fils* –, Tyen s'approcha de la réception et demanda si ses amis et lui pouvaient voir comment fonctionnaient les presses.

Désireux de satisfaire de futurs clients potentiels, M. Plombattu en personne leur offrit une visite guidée des lieux. Il commença par leur montrer des échantillons de papier.

— Nous nous fournissons chez les meilleurs fabricants de l'ouest de la Lératie, leur assura-t-il.

— Et du vélin, ils en font aussi ?

Plombattu hocha la tête.

— Ils peuvent nous en fournir, oui. Mais on nous en demande rarement, parce que c'est un matériau coûteux pour lequel nous proposons des alternatives très satisfaisantes.

Il se dirigea vers un meuble aux tiroirs larges et peu profonds, dont il tira une petite feuille de teinte crémeuse. Puis il prit sur un présentoir ce qui ressemblait à un livre, mais qui se révéla être une liasse d'échantillons de papier cousus entre eux. Plaçant les deux sur une table, il ouvrit le catalogue à une page vers la fin.

— Examinez-les, et dites-moi si vous voyez une différence.

Tyen passa un doigt sur la feuille puis sur l'échantillon, attentif à leur texture et à leur souplesse, avant de les remettre à ses amis.

— Je ne suis pas capable de les distinguer, avoua-t-il.

Avec un sourire, M. Plombattu désigna le catalogue.

— Le papier peut imiter le vélin, mais cela nécessite un traitement supplémentaire et entraîne donc un surcoût. Dans la plupart des cas, le papier ordinaire suffit. Il me semble que les gens se sont habitués à sa rigidité et à la façon dont il se plie quand on tourne une page. Voulez-vous voir les presses ?

— Oui, volontiers.

Il les entraîna vers une lourde porte. Lorsqu'il poussa celle-ci, les perceptions des jeunes gens furent assaillies par une cacophonie et un mélange d'odeurs aussi déplaisantes que familières. Ils suivirent Plombattu dans une longue pièce remplie d'hommes et de machines. Tyen remarqua aussitôt les « bras » qui reliaient chacune d'entre elles à un axe rotatif qui s'étendait en travers du plafond jusqu'à un trou dans le mur du fond. Toutes n'étaient pas utilisées, mais les bras de celles qui fonctionnaient pompaient régulièrement. Plombattu suivit le regard de Tyen.

— Nous sommes connectés au même moteur que quatre autres imprimeries, expliqua-t-il en criant pour se faire entendre par-dessus le vacarme. (Il désigna le mur du fond.) Là-dedans.

Tyen s'en doutait un peu. L'établissement était noir de Suie. Si le jeune homme avait eu besoin d'utiliser la magie, il aurait eu du mal à en trouver à sa portée. À *moins que...* Il étendit ses perceptions au-delà du haut plafond et sentit la magie s'écouler vers le bas juste derrière le mur du fond. Autrement dit, un sorcier se tenait dans la pièce voisine, dirigeant le flot qui alimentait le moteur.

Un jour, je pourrais très bien faire ce genre de boulot, moi aussi.

Comme toujours, cette pensée inspira à Tyen des sentiments mélangés. Son père avait été opérateur de machines pendant la plus grande partie de sa vie. C'était un travail subalterne mais bien payé – assez bien pour qu'il puisse envoyer son fils à l'Académie dans l'espoir que Tyen ferait quelque chose de plus intéressant avec son propre don. *Le problème, c'est que les boulots intéressants et bien payés dans le domaine de la magie sont rares et très recherchés.* Voilà pourquoi le jeune homme avait choisi d'étudier également l'histoire. S'il ne réussissait pas à faire son trou en tant qu'archéologue et chasseur de trésors, il pourrait toujours rester à l'Académie et enseigner.

M. Plombattu s'était arrêté devant une table à deux plateaux. Un homme aux doigts noircis choisissait des caractères dans des plateaux posés devant lui et les rangeait dans un instrument qui ressemblait à une pelle à poussière. Tandis que l'imprimeur expliquait les principes de la composition à ses jeunes visiteurs, puis leur montrait l'encrage des caractères et l'opération consistant à presser le papier sur la plaque, Tyen se concentra sur le livre dissimulé à l'intérieur de sa

chemise et se demanda ce que Vella pensait de tout ceci. *La démonstration ne va-t-elle pas trop vite ? Comprend-elle tout ce qu'on nous montre ? Dommage que je ne puisse pas la sortir pour voir si elle a des questions.*

Ils passèrent ensuite aux machines chargées de la découpe et du pliage des feuilles imprimées avant l'étape de la reliure. Une rangée d'hommes cousaient les cahiers ainsi obtenus. M. Plombattu entraîna les jeunes gens dans un coin qui sentait fortement la colle. Là, un individu aux cheveux gris, portant un tablier de cuir, les regarda à travers la lentille cerclée fixée au bord de son chapeau.

— Monsieur Baume est notre fabricant de couvertures, expliqua M. Plombattu. (Il se tourna vers son employé.) Pourriez-vous montrer à ces futurs Académiciens comment vous procédez ?

L'homme haussa les sourcils, mais opina du chef et leur fit signe de s'approcher d'une table. Il poussa sur le côté des piles de rectangles de toile amidonnée, puis se tourna vers ce qui ressemblait à une poubelle remplie de chutes et en sortit un bout de tissu vert foncé.

— La toile n'est pas là seulement pour faire joli, commença-t-il. C'est aussi elle qui articule la reliure. Nous utilisons deux épaisseurs de carton. Celle-ci pour les plats de devant et de derrière... (Il prit sur une étagère deux rectangles de carton probablement découpés selon des mesures standards.) ... Et celle-ci pour le dos, dit-il en coupant une bande dans un rouleau de carton plus mince et plus flexible. Ensuite, on encolle.

Avec des gestes rapides et précis, il saisit un pinceau dans un gros pot de colle et badigeonna un côté des trois morceaux de carton. Il posa les plats, face encollée en dessous, de part et d'autre d'un large rectangle de tissu, laissant entre eux la place nécessaire pour la mince bande de carton.

— Maintenant, on coupe.

À l'aide d'un couteau spécial, il découpa habilement la toile qui dépassait tout autour des morceaux de carton, ne laissant qu'un bord de quelques centimètres. Puis il ôta un triangle à chaque coin.

— On encolle de nouveau, et on plie.

Il enduisit la toile qui dépassait encore et, saisissant un outil en os, entreprit de la rabattre par-dessus les plats. Il commença par les coins pour les assembler proprement, avant de se concentrer sur les bords.

— L'ouvrage doit sécher dans une presse pour éviter qu'il ne se déforme. Je vous ai montré la reliure la plus basique, mais nous pouvons créer des reliefs en collant sur les plats des motifs en carton fin évidé avant de tout recouvrir de toile, ou ajouter de la ficelle pour créer des bosselures décoratives sur le dos afin d'imiter une forme de reliure antique. Vous avez des questions ?

Tyen ouvrit la bouche, mais Miko le prit de vitesse.

— Comment faites-vous tenir les pages à l'intérieur ?

Le vieil homme désigna une longue table située au centre du coin reliure, où des hommes faisaient fonctionner des machines de petite taille.

— Vous le verrez dans un moment, mais en gros, nous les collons sur l'avant et l'arrière au moyen d'une feuille de papier épais appelée « garde ».

— Cela vous arrive-t-il parfois de confectionner des reliures en cuir ? interrogea Tyen.

Baume acquiesça, un sourire creusant les rides autour de ses yeux.

— Oui, pour les ouvrages les plus précieux. C'est un matériau très agréable à travailler.

— Vous le préparez vous-même ?

— Non. (Le vieil homme grimaça.) Le tannage est un procédé malodorant, qu'il vaut mieux effectuer hors des villes. Il faut tremper la peau dans de la chaux, la racler pour en retirer tous les poils, puis la tendre et la travailler pour l'assouplir. Il paraît que c'est une vraie puanteur.

— Comme votre colle ? risqua Miko.

L'employé rit.

— Son parfum est des plus agréables comparé à l'odeur du tannage.

Tyen grimaça. *Il doit être habitué, après tout ce temps.*

— D'autres questions ? s'enquit Baume.

Tyen hésita à poser celle qu'il avait en tête : ses amis penseraient qu'il était fou... Mais il ne pouvait pas laisser passer cette occasion.

— Nous sommes étudiants en histoire, dit-il, se préparant à se ridiculiser. Je m'intéresse aux vieux livres bizarres. Vous avez déjà entendu parler d'un ouvrage fait d'os, de peau et de poils ?

Baume leva les sourcils.

— Non. (Il prit un air pensif.) Mais je suppose que c'est possible. Le vélin est de la peau. Les poils pourraient servir de fil. Les os pourraient remplacer les plats de couverture, à condition d'en trouver qui aient la bonne forme. Je ne m'y connais pas assez en animaux pour savoir si ça existe. (Il haussa les épaules.) Il faudrait demander à un boucher. (Puis il sourit.) Vous écrivez un livre là-dessus, c'est ça ? Un livre sur les livres ?

Tyen eut un geste vague.

— Peut-être. Ça dépendra s'il y a suffisamment de choses à raconter. Le vieil homme rit.

— Alors, bonne chance à vous.

M. Plombattu, qui s'était éloigné, revint et entraîna les étudiants vers les étagères où l'on stockait les ouvrages finis, attendant d'être livrés à leur propriétaire. Tyen le remercia d'avoir pris le temps de leur faire une visite guidée, et lui dit qu'il avait beaucoup appris.

M. Plombattu les raccompagna et leur dit au revoir sur le seuil de l'imprimerie. Tandis qu'ils rentraient à pied à l'Académie, Tyen ne put penser à rien d'autre qu'à la masse de Vella pressée contre son torse. Il brûlait de la sortir de sa chemise et de lui demander ce qu'elle avait retiré de cette visite – un excellent exemple de processus industriel alimenté par la magie. Avait-elle des questions ? Qu'aimerait-elle apprendre la prochaine fois ?

Rétrospectivement, Tyen espéra que ça ne l'avait pas dérangée qu'il demande à M. Baume si celui-ci avait déjà entendu parler d'un livre fait d'os, de peau et de poils. *C'était peut-être un peu trop personnel. Si ça se trouve, elle préfère que j'ignore les détails.*

Une main se glissa dans le creux de son coude.

— C'était plus intéressant que je ne m'y attendais, déclara Miko en entraînant son camarade vers une ruelle latérale. Mais cette odeur ! On ferait bien de s'arrêter boire un coup pour s'éclaircir les idées.

Neel rit.

— D'habitude, l'alcool produit plutôt l'effet contraire.

— Et tu as promis qu'on pourrait aller où je voudrais ensuite, rappela Miko à Tyen.

Celui-ci frissonna en pénétrant dans l'ombre fraîche de la ruelle. Des hommes et des femmes en tenue d'ouvriers allaient et venaient d'un pas vif, le dos courbé et la mine renfrognée.

— Où nous emmènes-tu ? s'inquiéta Tyen.

Miko lui lâcha le bras pour prendre la tête de leur petit groupe.

— Ne t'en fais pas, c'est juste un raccourci. Je sais très bien où nous sommes ; je suis déjà passé par ici.

La ruelle décrivait tours et détours, sans jamais rester droite assez longtemps pour permettre aux jeunes gens d'apercevoir son autre extrémité. Ils se rencognèrent sous une porte pour laisser passer une femme lourdement chargée, et suivie par deux enfants qui titubaient sous le poids de leur propre fardeau.

Quelques centaines de pas plus loin, Miko tourna dans une autre ruelle aussi encombrée que la précédente, et une odeur familière chatouilla les narines de Tyen – un mélange de parfum douceâtre et entêtant, d'alcool bon marché et d'égouts bouchés. *Ça me rappelle...*

— La ruelle du Nectar ? suggéra Neel.

— Non, répondit Miko. (Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et grimaça.) Sa cousine plus respectable, la cour des Fleurs.

— Plus respectable ? marmonna Tyen. Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire.

Neel le regarda avec curiosité, mais Miko secoua la tête d'un air amusé.

— Au risque de me répéter, tu es beaucoup trop sage, Tyen.

Vexé, le jeune homme répliqua :

— Dans combien de ces bouges devrai-je t'accompagner pour te persuader du contraire ?

Miko éclata de rire, et un frisson d'appréhension parcourut l'échine de Tyen. Certes, grâce à ses amis, il avait déjà fréquenté des lieux de perdition, mais jamais en compagnie d'une femme – même métamorphosée en livre.

— Il fait encore jour. Ça ne sera pas ouvert.

Miko tapota la poche de son manteau.

— Ils ne refuseront pas de nous servir, même si nous arrivons un peu tôt.

— Comment comptes-tu payer... ? (Tyen se rendit compte que Miko avait dû vendre la pohible.) Hé ! Tu ne m'as pas encore remboursé la course de l'autre jour !

Son ami s'était déjà détourné.

— Je t'offre un verre, jeta-t-il par-dessus son épaule.

Ils descendirent un escalier décrépit. L'humidité s'intensifia, et le parfum douceâtre fit de même, comme pour compenser. Tyen entendit un brouhaha de voix qui s'amplifiait à chaque pas. La dernière volée de marches tournait vers la droite et débouchait dans une cour grouillante d'agitation.

Regardant par-dessus son épaule pour s'assurer que ses amis le suivaient, Miko entreprit de se frayer un chemin à travers la foule. Près des murs, les gens bavardaient et buvaient, debout ou assis sur des tonneaux et des caisses. Au centre, ils vaquaient à leurs occupations en essayant de ne pas se bousculer. Pour ce que Tyen pouvait en voir, tous les commerces qui donnaient sur la cour étaient des tavernes. Des jardinières ornaient les fenêtres des étages supérieurs, mais à juger par les couleurs criardes et la raideur des fleurs qu'elles contenaient, Tyen devina qu'elles étaient artificielles.

Neel et lui suivirent Miko à l'intérieur d'un des troquets. La grande salle était meublée de chaises et de tables solides, ainsi que d'un comptoir flanqué de hauts tabourets. Il y avait moins de clients dedans que dehors, mais il était encore tôt, et tous semblaient attendre que ça commence à s'animer. Miko se hissa souplement sur un tabouret et fit signe au barman, qui discutait avec une jeune femme mince aux grands yeux bleu vif.

— Une tournée de votre meilleure crépusculaire, réclama-t-il.

Tyen soupira. Il ne reverrait jamais son argent. Et il n'avait pas envie de boire de l'alcool à cette heure-ci, mais il savait qu'il serait inutile de refuser. Miko l'accuserait d'être un véritable éteignoir, et insisterait jusqu'à ce que son ami finisse par céder.

Le barman acquiesça et, tout en remplissant leurs verres, reprit sa conversation avec la femme. Celle-ci observait Miko d'un air approbateur. Le jeune homme lui rendit son regard avec un large

sourire. Elle fit une petite moue charmeuse, et Tyen grogna intérieurement.

Il n'avait que trop conscience de la présence de Vella contre sa peau. *Sans Miko, jamais je n'aurais mis les pieds dans un endroit pareil*, se dit-il. Mais une partie de lui ne regrettait pas que son ami l'ait entraîné là – elle s'en réjouissait, même. Seul, jamais il n'aurait eu le courage de venir. *Parce que Père me l'a bien déconseillé*. Pourtant, tout le monde s'attendait à ce que les étudiants de l'Académie profitent des plaisirs de la ville. *Simplement, j'aurais préféré que Miko choisisse un autre jour*, songea Tyen.

Son ami se tourna vers la femme qui s'approchait de lui.

— Je m'appelle Gija. Apparemment, vous avez quelque chose à fêter, lança-t-elle comme le barman poussait leurs verres vers les jeunes gens.

Miko en prit un et le tendit à la femme.

— Enchanté, Gija. Nous rentrons juste d'un voyage à Mailand.

— Ah ? Que faisiez-vous là-bas ?

— De la chasse aux trésors.

— Et vous en avez trouvé ?

— Aucun de comparable à la merveille qui se tient devant moi.

Gija sourit et baissa les yeux. Tyen poussa un long soupir et saisit son verre. Le sucre ne parvenait pas à masquer l'amertume de l'alcool bon marché. « *Meilleure crépusculaire* », tu parles ! Neel but une gorgée, grimaça et vida le reste d'un coup.

— Qu'est-ce qui vous amène ici ? interrogea Gija en portant délicatement son verre à sa bouche.

Elle trempa à peine ses lèvres dans l'alcool avant de les lécher sensuellement, de se pencher vers Miko et de lui murmurer quelque chose à l'oreille.

— Vous êtes seule ? demanda le jeune homme.

Gija jeta un coup d'œil à Tyen et à Neel.

— J'attends des amies. Elles ne devraient plus tarder.

Tyen donna un coup de coude à Miko.

— Ne t'occupe pas de moi. Je n'ai pas les moyens.

Miko haussa les épaules.

— Comme tu me le rappelais tout à l'heure, je te dois toujours l'argent de la course.

— Ce n'était pas si cher que ça.

— Bah, je peux bien t'offrir un petit cadeau. Ça se fait, entre amis.

Un cadeau, hein ? Plutôt une faveur que je devrai te rendre tôt ou tard, songea Tyen. Mais alors que deux autres femmes encore plus jolies descendaient l'escalier et rejoignaient Gija d'un pas sautillant, le jeune homme dut admettre en son for intérieur qu'il n'aurait guère résisté s'il n'avait pas eu Vella avec lui. Peut-être pourrait-il la glisser dans la

poche de son manteau ?

Les présentations faites, Miko offrit une nouvelle tournée. Se retrouvant avec deux verres, Tyen suivit l'exemple de Neel et en vida un cul sec. L'alcool lui brûla la gorge au passage. Une douce chaleur envahit son ventre et se propagea à ses membres. Bien que de piètre qualité, la crépusculaire était costaud.

Miko se lança dans une conversation à bâtons rompus avec l'une des nouvelles arrivantes, une brune au visage rond. Gija reporta son attention sur Neel, qui semblait la trouver exagérément fascinante. *Il n'a jamais tenu l'alcool*, songea Tyen. Baissant les yeux vers son verre, le jeune homme se demanda s'il était bien sage de le vider. Puis des doigts déliés le lui prirent de la main. Pivotant, Tyen vit la plus petite des trois femmes lui sourire d'un air charmeur.

— J'ai beaucoup mieux que ça dans ma chambre, déclara-t-elle.

Ils se dirigèrent tous vers l'escalier. La tête de Tyen tournait un peu. Le jeune homme ne se souvenait plus de pourquoi il ne voulait pas monter à l'origine.

D'un pas titubant, ils atteignirent le palier du premier étage, où les filles partirent dans des directions différentes. Neel gloussait bêtement. Tyen eut juste le temps de voir Miko le saluer de la main avec un large sourire avant que la brunette ne l'entraîne dans une des chambres. Neel et Gija s'éloignaient aussi quand Tyen se sentit poussé dans une petite pièce sombre à l'odeur douceâtre. Des mains empoignèrent les revers de son manteau pour le lui ôter. Le mouvement le déséquilibra, et il tomba sur le lit.

Il entendit un rire étouffé. Péniblement, il se redressa en position assise et se tint la tête à deux mains jusqu'à ce que son vertige cesse. Quand il rouvrit les yeux, la fille plantée devant lui sourit et lui offrit un verre.

— C'est bien meilleur que ce qu'ils servent en bas, promit-elle.

Tyen tendit machinalement la main.

— Merci, euh...

— Mia.

La fille se laissa tomber à genoux. Ses jupes bruissèrent comme elle se glissait entre les jambes de Tyen et attrapait sa chemise d'une main.

— Et toi ?

— Oh. Tyen.

— Bois, ordonna-t-elle en commençant à défaire les boutons. Ne gaspille pas.

Tyen porta le verre à ses lèvres et se figea tandis qu'une main froide descendait le long de sa poitrine et butait sur le bord du livre caché là.

Vella. Le jeune homme s'empourpra en se souvenant tout à coup de pourquoi il avait répugné à accepter la générosité de Miko. Une brusque inquiétude lui éclaircit les idées tandis que Mia sortait le livre

de sa chemise. Elle le regarda un moment, puis haussa les épaules et le posa sur une table basse couverte de vêtements.

— Attends.

Tyen tendit le bras et saisit le livre. Même s'il savait que c'était une chose étrange à faire dans cette situation, il l'ouvrit et fixa des yeux la première page en s'efforçant de réunir ses esprits pour formuler une excuse.

La crépusculaire est droguée. Les catins ont l'intention de vous détrousser, toi et tes amis.

Tyen relut les mots plusieurs fois. Puis il referma le livre et le glissa de nouveau dans sa chemise. Posant son verre sur la table, il repoussa la fille gentiment mais fermement, se leva, récupéra son manteau et sortit d'un pas titubant.

Une fois dans le couloir, il s'arrêta juste le temps de reboutonner sa chemise pour que Vella ne risque pas de tomber s'il devait arracher ses amis – ou les affaires de ses amis – à leurs partenaires.

Les dix minutes suivantes virent voler bon nombre d'injures, dont toutes ne sortaient pas de la bouche des catins. Mais finalement, les trois jeunes gens s'éloignèrent, Tyen et Miko soutenant Neel entre eux, et remontèrent l'escalier qui les avait conduits à la cour des Fleurs.

— Comment tu as su qu'elles allaient nous détrousser ? demanda Miko pour la troisième fois.

— J'ai fait semblant de dormir, et Mia a commencé à faire les poches de mon manteau, mentit Tyen.

— Mais... pourquoi tu as fait semblant de dormir ?

— Mon petit doigt me disait qu'elles mijotaient quelque chose.

— Ton petit doigt ? répéta Miko, incrédule.

— Mon intuition, si tu préfères.

— Tu n'as aucune intuition.

— Bien sûr que si !

— Non. C'est pour ça que tu n'as rien trouvé à Mailand. Tu as perdu tout ton temps à mesurer et à chercher des façons logiques de déterminer l'emplacement des cavernes au lieu de creuser tout bêtement comme Neel et moi. Pas vrai, Neel ?

L'interpellé secoua la tête. Il avait le visage blême et marbré. Il leva des yeux écarquillés vers Tyen.

— Merci de nous avoir sauvés, bredouilla-t-il.

Puis il s'arrêta, se plia en deux et vomit sur les chaussures de Miko.

Chapitre 6

— Alors... ce que nous a expliqué le relieur... c'est comme ça que tu as été fabriquée ?

— Plus ou moins. (Comme toujours, l'écriture sur la page était gracieuse et pleine d'assurance.) Avec de la peau en guise de toile et de papier, des cheveux à la place du fil, des os à la place du carton, et de la colle extraite de mes tendons bouillis.

— Donc, il existe dans le corps humain des os assez grands et assez plats pour faire une couverture de livre ?

— Non, mais les os peuvent être remodelés magiquement, tout comme l'apparence d'une personne, à condition qu'un sorcier possède les connaissances nécessaires et la matière première. Roporien pouvait se rendre plus séduisant ou plus effrayant aux yeux d'autrui, quand il estimait que ça en valait la peine.

— Je n'avais jamais entendu parler de ça, mais je suppose qu'il n'aurait pas eu besoin de se transformer beaucoup dans notre monde, vu qu'il impressionnait déjà chacun. En revanche, remodeler tes os, fabriquer de la colle, tanner ta peau... ça a dû prendre du temps, non ?

— Le processus peut être accéléré magiquement.

— Mais tout de même, tu devais être, euh...

— Consciente ? Oui et non. La partie de moi qui est devenue un livre l'est restée. Le reste est mort avec les vestiges de mon corps. Et aussi, j' imagine, avec l'essentiel de mon esprit.

— Tu imagines ? Tu n'en es pas sûre ?

— Je ne peux pas mentir. Je ne peux pas m'empêcher d'entasser des informations et de répondre aux questions qu'on me pose. Je ne ressens aucune émotion. J'en déduis qu'une partie de mon esprit a été oblitérée – et pas seulement celle qui servait à contrôler le corps que je ne possède plus.

— Tu crois qu'on pourrait remplacer ce que Roporien t'a pris ? Refaire de toi une femme à part entière ?

— Je l'ignore.

— Personne n'a jamais essayé ?

— Un jeune sorcier, une fois.

— De toute évidence, il a échoué. Aimerais-tu redevenir un être humain ?

— Je sais que je suis incomplète, mais je n'en souffre pas, contrairement à ce que tu crains.

— Forcément, puisque tu n'éprouves rien. Je me demande si, en cet âge de découvertes et d'inventions, on ne pourrait pas trouver un moyen de te rendre ta forme initiale. Si tu le désirais, bien sûr. Redevenue humaine, tu vieillirais et mourrais probablement, donc, je n'essayerais pas sans ton accord. D'un autre côté... pardonne-moi de le mentionner, mais tu as déjà vécu beaucoup plus longtemps que si Roporien t'avait laissée tranquille.

— Oui, mais si tu comptes seulement les périodes où j'ai été consciente, je n'ai pas encore vécu aussi longtemps que je l'aurais pu en tant qu'humaine.

— Si tu restais sous forme de livre pendant quelques siècles de plus, tu finirais peut-être par dépasser l'espérance de vie d'une humaine. Après tout, tu es en excellente condition pour un livre vieux d'un millénaire. Ce que je veux te demander, c'est... si tu pouvais redevenir humaine, le souhaiterais-tu ?

— Oui, car sous ma forme actuelle, je suis une servante dans le meilleur des cas, et une esclave dans le pire. J'aimerais éprouver de nouveau des sensations, connaître toute la panoplie des expériences humaines.

— J'aimerais bien te rencontrer en tant que femme à part entière.

— Et réciproquement. M'apprendrais-tu à vivre dans ce nouveau monde, avec ses fabuleuses machines et ses règles étranges ?

— J'en serais très honoré. Je...

Le livre sauta dans les mains de Tyen et se mit à bourdonner. Le jeune homme leva les yeux, le cœur battant la chamade, et prit conscience que le bruit ne venait pas de Vella, mais de Scarabée qui voletait au-dessus d'elle. L'insectoïde émit un sifflement rauque, comme si son mécanisme d'alarme était rouillé.

Puis la porte s'ouvrit à la volée. Miko entra et la claqua d'un coup de pied derrière lui, faisant sursauter Tyen qui se hâta de refermer le livre.

— C'était comment, les cours de sorcellerie ? lança Miko.

Sans attendre de réponse, il enchaîna :

— Neel n'est pas venu aujourd'hui. Je suis passé le voir dans sa chambre : apparemment, il est toujours malade. Quoi ?

Tyen se rendit compte qu'il était toujours pétrifié par la surprise et regardait fixement Miko. Il se secoua.

— Rien. Tu m'as fait peur.

Scarabée vola jusqu'à son bureau et se posa parmi les composants mécaniques, comme chaque fois qu'il avait besoin d'être réparé. Miko aperçut Vella et leva les yeux au ciel.

— Encore en train de lire ce bouquin ? Ce que tu peux être rasoir !

Il se rapprocha pour mieux voir. Tyen dut réprimer son impulsion de mettre Vella hors de sa portée : ce faisant, il ne réussissait qu'à convaincre Miko qu'il cachait quelque chose. Son ami tendit un bras et lui arracha le livre des mains.

— Tu ne m'avais pas dit que ça parlait de statistiques ou d'algèbre ? Il n'y a rien de marqué sur la couverture.

Tyen haussa les épaules malgré les battements affolés de son cœur.

— Il est vieux. Le titre s'est effacé.

Il se pencha en avant pour reprendre Vella, mais Miko s'écarta du lit. L'estomac de Tyen se noua comme son camarade feuilletait rapidement le livre et l'ouvrait au hasard.

— Il n'y a rien d'écrit là-dedans. (Miko secoua la tête.) Pourquoi tu... ? Oh.

Pris de nausée, Tyen ravala un juron. Il regarda les yeux de Miko aller et venir de gauche à droite, puis s'écrouler et se lever vers lui.

— Un livre magique !

— Je t'ai dit que c'était un manuel de sorcellerie.

— Comme si c'était un livre ordinaire qui ne faisait que *traiter* de sorcellerie.

— Je n'ai pas été aussi spécifique. (Tyen tendit la main.) Rends-le-moi.

Miko avait de nouveau baissé les yeux vers la page. Comme Tyen se levait pour lui reprendre Vella, il l'évita en faisant un pas sur le côté.

— Le livre dit que tu l'as trouvé dans la tombe à Mailand. Que tu ne l'as pas remis à l'Académie même si tu savais que tu aurais dû. (Il jeta un coup d'œil à Tyen et grimaça.) Donc, tu es capable d'enfreindre les règles quand tu le décides.

Cette fois, Tyen jura tout haut.

— Mais tu as l'intention de le faire plus tard, poursuivit Miko. Après avoir remédié à son ignorance sur les six derniers siècles d'histoire et les progrès réalisés durant cette période. Pourquoi veux-tu faire une chose pareille ? Ça me dépasse.

— La remettre aux dirigeants de l'Académie, ou compléter les informations qu'elle détient ?

Miko rendit le livre à Tyen avec une moue pensive.

— Les deux, je suppose. À ta place, je lui soutirerais tout ce qu'il sait, puis je le vendrais. Je n'avais jamais entendu parler d'un livre semblable. Il doit être très rare.

Tyen récupéra Vella et la glissa dans la poche intérieure de sa veste.

— Elle l'est. C'est pour ça que je dois la remettre aux dirigeants de l'Académie. (À ces mots, le cœur du jeune homme se serra.) Mais pas avant qu'elle ne soit prête.

— Ce sera toujours mieux que de la... le garder.

Tyen fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

— Les objets magiques peuvent être dangereux, fit valoir Miko. Ils doivent être manipulés par un expert.

Tyen secoua la tête. Jamais il n'aurait cru que son ami était aussi

superstitieux.

— Elle n'est pas dangereuse. Son seul pouvoir consiste à entreposer des informations – comme n'importe quel livre dans la bibliothèque de l'Académie, juste en plus grande quantité.

— Le savoir peut être dangereux, insista Miko très sérieusement, s'il tombe entre les mains de la mauvaise personne au mauvais moment. Et pourquoi dis-tu « elle » en parlant de ce bouquin ?

Tyen sourit.

— Autrefois, c'était un être humain. Une femme.

Mais mieux vaut ne pas préciser qu'elle a été transformée par Roporien : ça achèverait de le convaincre qu'elle est dangereuse.

Miko haussa les sourcils.

— Vraiment ? Elle t'a montré un portrait d'elle ?

— Non.

— Tu ne le lui as pas demandé ?

— Euh, non.

— Tu n'es pas curieux ?

— Non. Enfin, maintenant, si.

— Si ça se trouve, elle était mignonne. (Miko alla s'asseoir à son bureau.) Moi, c'est la première chose que je lui aurais demandée.

Tyen ricana.

— Évidemment. Et la deuxième, ça aurait été de te montrer un portrait d'elle sans ses vêtements.

Il se dirigea vers son propre bureau.

— Aha ! Voilà donc pourquoi tu passes tout ton temps le nez plongé dans ce bouquin. Je comprends mieux, s'esclaffa Miko.

— Tu n'y es pas du tout, répliqua Tyen.

Avec un soupir, il se saisit de Scarabée. *Je devrais réviser, mais la réparation ne devrait pas me prendre longtemps.* Ce serait bientôt l'heure du dîner, puis Miko et lui devraient rejoindre le professeur Kilraker pour continuer à étiqueter et à cataloguer les découvertes rapportées de Mailand.

— Ne parle de Ve... du livre à personne, Miko, tu veux bien ? Pas encore, du moins.

— Je ne sais pas. Tu me donnes quoi en échange ?

— Je ne parle à personne de la pohible en or que tu as vendue.

Au grand soulagement de Tyen, Miko éclata de rire.

— Bien vu. Je garderai ton secret.

Pendant l'heure qui suivit, chacun travailla à son bureau dans un silence amical. Scarabée avait juste besoin qu'on resserre quelques-unes de ses vis et qu'on huile un peu ses articulations. Quand il en eut fini avec lui, Tyen s'attela à terminer un des arachnides si populaires chez les étudiants farceurs, et une libellule musicale qu'un professeur lui avait commandée pour l'offrir à sa fille.

Il avait à moitié terminé cette dernière quand un léger carillon signala l'heure du dîner. Scarabée au fond de sa poche et Vella soigneusement rangée dans sa veste, il suivit Miko au rez-de-chaussée, où ils trouvèrent Neel en train de boire de la soupe et de grignoter un morceau de pain sec. La drogue administrée par les catins avait irrité son système digestif sensible. Et même s'il affirma qu'il se sentait mieux, ce fut sur un ton assez peu convaincant.

— Bon, dit Miko quand Tyen et lui eurent fini leur repas. Si tu vas assez bien pour manger, tu vas assez bien pour venir faire de l'étiquetage avec nous.

Neel frémit.

— Je...

— Je crois qu'on peut lui laisser encore une soirée de repos, l'interrompit fermement Tyen en donnant un coup de pied à Miko sous la table. Pour récupérer, et en guise d'excuse.

Miko eut l'air de vouloir protester, puis soupira et se leva.

— D'accord. Mais juste une, dit-il à Neel en désignant Tyen du pouce. Après ça, tu auras une dette envers moi pour m'avoir laissé le supporter seul.

— Hé ! s'écria Tyen, vexé, en se levant à son tour.

Neel parvint à conjurer un sourire et leur fit signe de décamper.

— Allez, ouste. Plus vite vous vous y mettez, moins il me restera à faire demain soir.

Tyen prit Miko par le coude et le guida hors de la salle à manger avant que son ami ne décide d'emmener Neel de force. Ils se dirigèrent vers le bâtiment réservé aux collections, où le professeur Kilraker les attendait dans la réserve qui lui avait été allouée à son retour.

— Neel est toujours malade ? demanda-t-il, les sourcils froncés, en voyant les deux autres arriver seuls.

— Apparemment, répondit Miko de mauvaise grâce.

— Oui. Pas autant qu'hier soir, mais son estomac a du mal à se remettre, précisa Tyen.

Kilraker haussa les épaules et désigna deux caisses sur une table voisine.

— De toute façon, il ne reste plus grand-chose. Vous devriez avoir fini de classer la plupart de nos découvertes ce soir.

Il ouvrit la première caisse et se mit à débiller son contenu. C'étaient des sphères à la surface gravée d'inscriptions et de dessins – le même genre d'artefact que Miko avait gardé pour lui et vendu. Certaines étaient en bois, d'autres en argile ou en pierre, et quelques-unes avaient été façonnées dans des métaux précieux.

— Étrange, commenta Kilraker en fouillant parmi les matériaux d'emballage. J'étais sûr d'en avoir ramené une autre en or.

— Celle-là ? suggéra Miko en brandissant une sphère en or peu

décorée.

Kilraker secoua la tête.

— Non, je me souviens d'une autre beaucoup plus travaillée.

J'espère que nous ne l'avons pas égarée... ou perdue dans notre fuite.

— Drem n'a pas laissé tomber une des caisses ? Il me semble que Neel avait mentionné quelque chose du genre.

Kilraker plissa les yeux.

— Non.

Miko baissa la tête.

— Je ne voulais pas accuser Drem de maladresse. C'est un serviteur très compétent.

Le professeur se radoucit.

— Je lui demanderai s'il se rappelle une autre pohible en or. Il est possible que...

Des coups frappés à la porte l'interrompirent. Il se leva en désignant les pohibles, les caisses, les étiquettes, les instruments de mesure et le catalogue étalés sur la table.

— Commencez sans moi.

Tyen s'empara du catalogue et d'un stylo-plume tandis que Miko saisissait la plus humble des pohibles, faite d'argile crue qui s'effritait. La porte de la réserve s'ouvrit avec un cliquetis. Entendant une voix familière, Tyen jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le professeur Delly, responsable du département de Sorcellerie, entra dans la pièce.

— Numéro 209, récita Miko. Pohible en argile.

Tyen nota docilement dans le catalogue. Pendant que Miko mesurait le diamètre de la sphère avec un pied à coulisse, il entendit la discussion des deux professeurs.

— ... confirmerait notre théorie, disait Kilraker.

— Possible. Possible, acquiesça Delly.

— Gardons ça pour nous jusqu'à nouvel ordre. D'autres risqueraient de chercher à détruire les preuves.

— Vous voulez dire... les radicaux ?

La réponse de Kilraker fut couverte par la voix de Miko annonçant la mesure qu'il venait d'effectuer. Tyen reporta celle-ci dans le catalogue tout en tendant l'oreille pour capter la suite de la conversation.

— ... ce qu'ils croient.

Delly semblait perplexe.

— Mais pourquoi... ?

Miko tira la balance vers lui avec un raclement qui engloutit la fin de la question.

Kilraker haussa la voix.

— S'il était possible de puiser la magie de ces autres mondes, la haine que les rebelles vouent aux machines apparaîtrait enfin pour ce

qu'elle est : une simple crainte de la modernité, doublée d'une jalousie de la richesse générée par l'innovation.

— Poids : neuf plats trois quarts, annonça Miko. (Il tendit la pohible à Tyen.) Tu devrais reproduire les dessins. Tu es beaucoup plus doué que moi.

Tyen prit la sphère d'argile et entreprit de copier le plus soigneusement possible les inscriptions à sa surface. Miko se pencha vers lui.

— Le soir où on était à *L'Auberge de l'Ancre*, Kilraker et Gowel se sont disputés à propos de la théorie dont ils sont en train de parler, murmura-t-il à Tyen. Gowel a dit que nous devrions éteindre quelques machines et voir de quelle façon ça affecterait l'atmosphère magique de la ville, et je te jure que j'ai cru voir de la fumée sortir des oreilles de Kilraker. J'imagine que Gowel est devenu un radical.

Tyen dévisagea son ami. Miko semblait très sérieux – une expression assez rare chez lui pour sembler étrange. À l'autre bout de la pièce, ils entendirent Kilraker émettre un grognement de dégoût.

— Je préférerais le détruire moi-même que le laisser tomber entre leurs mains.

— Je vous assure qu'il n'y aura nul besoin d'en arriver à de telles extrémités, le rassura Delly.

Le silence qui s'ensuivit se prolongea si longtemps que Tyen ne put s'empêcher d'imaginer les deux professeurs les observant, Miko et lui, et se demandant ce qu'ils pouvaient bien entendre. Il continua à faire courir sa plume sur le catalogue ; son diagramme achevé, il souffla dessus pour faire sécher l'encre et tourna la page.

— Numéro 210, dit Miko en saisissant une autre pohible.

La porte se referma doucement derrière eux. Puis les pas d'une seule personne se rapprochèrent de la table. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Tyen vit Kilraker se diriger vers eux, l'air sombre. Comme son regard croisait celui de son étudiant, le professeur se radoucit.

— Les guerres d'idées sont aussi dangereuses que celles qu'on livre avec des armes et de la magie, dit-il en se rasseyant. Autant de vies sont en jeu, sinon davantage. Nous devons conserver une position des plus fermes face aux mensonges et aux superstitions.

Puis il tira l'autre caisse vers lui et entreprit de déballer son contenu.

Chapitre 7

Le jour de marché suivant, lorsque Tyen et Miko se réveillèrent, la ville de Belton était enveloppée par le brouillard impénétrable qui l'avait rendue célèbre.

— *Toutes mes excuses, Vella, songea Tyen en saisissant le livre. Même si je sortais, tu n'y verrais rien avec cette purée de pois, et comme les ferries ne circulent pas, la plupart des entreprises seront en sous-effectif, donc peu enclines à accorder des visites guidées à un étudiant de l'Académie.*

— Comment va-t-on s'occuper ? s'interrogea Miko à voix haute en regardant par la petite fenêtre de leur chambre.

Il était appuyé contre le bureau de Tyen, sa main dangereusement proche d'une rangée de fragiles ailes de papier verni.

— Personnellement, j'ai l'intention de fabriquer quelques insectoïdes, si tu ne casses pas mes pièces, puis d'étudier.

Miko baissa les yeux et retira sa main. Son regard se posa sur Vella.

— D'étudier, hein ? Inutile de te demander quoi : c'est la seule chose qui t'intéresse en ce moment.

— C'est faux, contra Tyen.

— C'est à peine si tu jettes encore un œil à tes cours, insista Miko. (Il se rembrunit.) Ça ne te ressemble pas.

Tyen haussa un sourcil.

— Et ça ne te ressemble pas de t'inquiéter à propos de mes révisions.

Miko eut une petite grimace.

— En effet. (Puis il croisa les bras sur sa poitrine.) Elle te donne un avantage déloyal.

Tyen secoua la tête.

— Pas autant que tu le crois. Les informations qu'elle détient sont si anciennes que je dois tout vérifier avant de rendre un devoir ou de faire une expérience. (Miko était-il jaloux ? Tyen sourit à son ami.) Tu veux que je lui demande quelque chose pour toi ?

Mais Miko ne semblait pas avoir entendu. Il s'était de nouveau rembruni.

— Je n'arrive pas à croire que j'aie dit « elle » en parlant de ce bouquin. Et toi... tu te conduis comme si c'était ta petite amie. Comme si tu étais amoureux d'elle. Amoureux d'un livre. Tu es cinglé. (Secouant la tête, il se dirigea vers la porte.) Bon, ben je vais à la

bibliothèque. Les Bonnets ont enfin reçu la permission de l'utiliser quand bon leur semble.

Tyen sourit. Les étudiantes les plus déterminées avaient adopté le couvre-chef vieillot qui leur valait ce surnom afin de persuader leurs Matrones qu'elles souhaitaient se rendre à la bibliothèque dans un but éducatif, et non pour y rencontrer leurs homologues masculins.

— Ne fais rien qui puisse pousser les hautes instances à changer d'avis ; sans ça, les filles ne te le pardonneront jamais.

— Je serai sage, promit Miko.

Mais la lueur malicieuse qui brillait dans son œil n'inspirait qu'une confiance limitée. Tyen soupira comme la porte de leur chambre se refermait derrière son ami. Avec sa chance habituelle, Miko ne tarderait pas à se faire expulser de la bibliothèque et à revenir tout penaud.

Je devrais peut-être commencer par parler à Vella.

Il alla s'asseoir sur le lit, un oreiller calé entre son dos et le mur. Ouvrant le livre, il retint son souffle et attendit que des mots apparaissent sur la page.

— *Bonjour, Tyen. Ne sois pas déçu. On ne peut pas changer le temps qu'il fait, et tu m'as déjà beaucoup appris ces dernières semaines. Pour changer un peu, je pourrais peut-être t'apprendre quelque chose aujourd'hui ?*

— *Toi aussi, tu m'as déjà beaucoup appris, et j'ai eu mon compte de leçons d'histoire et de sorcellerie cette semaine. C'est jour de marché. On devrait parler d'autre chose.*

— *Un sujet qui t'intéresse en particulier ?*

Tyen pensa immédiatement à la conversation qu'il avait surprise entre les professeurs Kilraker et Delly.

— *Tu m'as dit qu'il existait des tas d'autres mondes. Combien en as-tu visité ?*

— *Mille six cent quarante-neuf.*

— *Tu les as comptés ?*

— *Oui. Ma raison d'être est d'enregistrer des informations. Ce n'est pas difficile pour moi.*

— *Roporien est-il le seul à t'avoir fait voyager entre les mondes ?*

— *Non. Il lui arrivait de me prêter à un sorcier en qui il avait confiance, et une fois, j'ai été volée. Mais après la mort de Roporien, je n'ai plus bougé d'ici. Aucun de mes propriétaires suivants n'était capable de voyager entre les mondes.*

— *Tu as passé beaucoup de temps dans ces autres mondes ?*

— *Parfois plusieurs semaines, parfois quelques instants à peine.*

Contrairement à la plupart des autres sorciers, Roporien était capable de se déplacer d'une dimension à l'autre aussi facilement que les humains ordinaires changent de pièce.

— Existe-t-il des mondes plus importants que d'autres ?

— Tout dépend de ce que tu considères comme important. Le monde où tu es né et où tu as grandi aura toujours beaucoup d'importance émotionnelle à tes yeux, fût-ce pour des raisons déplaisantes. Pour les sorciers capables de se déplacer entre les dimensions, les mondes les plus importants sont ceux où la magie est la plus forte. Ils tendent à s'y installer et à diriger des empires depuis ce siège. Mais ces mondes ne restent importants que jusqu'à ce que leurs dirigeants meurent ou décident de s'implanter ailleurs. Parmi les sorciers conquérants que je connaissais autrefois, j'ignore lesquels sont toujours en vie et où ils se trouvent à l'heure actuelle.

Le cœur de Tyen fit un bond dans sa poitrine.

— Veux-tu dire que certains d'entre eux ne vieillissaient pas, à l'instar de Roporien ?

— Oui.

— Combien étaient-ils ?

— Je l'ignore. Sans doute quelques milliers.

— Tant que ça !

— En réalité, si tu compares ce chiffre à la population totale de l'univers, ça fait très peu. Chaque monde est habité par des millions de gens. Parmi ces millions de gens, il naît, disons, une personne par siècle capable de préserver son corps, et la plupart d'entre elles ne survivent pas assez longtemps pour découvrir le secret qui leur permettrait de le faire. L'existence d'un sorcier est souvent dangereuse, et ceux qui connaissent les techniques permettant d'arrêter le vieillissement ne les partagent pas volontiers.

— Pourtant, des êtres aussi puissants ne doivent pas avoir grand-chose à redouter.

— Rien ni personne n'est invulnérable, et les gens puissants se retrouvent beaucoup plus souvent que les autres en position de s'attirer l'inimitié de leurs pairs.

Tyen frissonna. Finalement, il avait de la chance de vivre dans ce monde et de n'être pas aussi puissant que ces fameux sorciers. Le plus grand risque qu'il courait, c'était de finir opérateur de machines et de s'ennuyer pendant toute sa carrière. C'était peut-être pour cette raison que si peu de sorciers puissants visitaient son monde : parce qu'il était sûr mais peu excitant.

— Pourquoi un sorcier décide-t-il parfois de quitter le monde qu'il considérerait comme le plus important jusque-là ?

— Les mondes sont comme les humains : ils changent au fil du temps. Les empires finissent toujours par décliner. Les terres peuvent devenir stériles parce qu'on les a trop exploitées, ou se désertifier pour des raisons climatiques. Sur certains mondes, les saisons durent plusieurs siècles, si bien que les gens prospèrent et dépérissent tour à tour. D'autres

refroidissent ou se réchauffent petit à petit, deviennent lentement plus humides ou plus secs. Des épidémies, des plantes nocives, des créatures nuisibles peuvent apparaître et décimer les populations. Les ressources qui avaient fait la richesse d'un monde peuvent se tarir ; des guerres peuvent le ravager ou le vider de sa magie. J'en ai connu trois qui avaient été dévastés par d'énormes cailloux tombés du ciel, et un autre qui a tremblé si fort que le sol s'est ouvert et a vomi de la roche fondue. Des légendes parlent de mondes qui ont disparu en ne laissant derrière eux qu'un vide dépourvu d'air, ou une lumière aveuglante au bout du chemin qui conduisait jusqu'à eux.

Le chemin ? L'imagination vivace de Tyen se représenta un ruban étincelant que les voyageurs pouvaient arpenter dans les deux sens. Serait-il assez large pour un fiacre ? Est-ce que les gens construisent des routes entre les mondes ?

— Pas de la façon à laquelle tu penses. On ne peut pas marcher dessus physiquement. Mais chaque déplacement laisse une trace, comme des empreintes dans de la terre molle. Plus ces chemins sont utilisés fréquemment, plus ils se marquent, mais si on cesse de les emprunter, ils s'estompent lentement, telle une route engloutie par la végétation.

— Ou la Suie remplacée par la magie ?

— En effet, ces chemins ressemblent beaucoup à un vide magique. Certains pensent qu'ils relèvent du même phénomène.

Donc, il pouvait exister des chemins qui menaient à son monde ou qui en repartaient, songea Tyen. Mais seulement si des sorciers étaient souvent venus en visite. Or, si ça avait été le cas, tout le monde aurait été au courant – ou du moins, les dirigeants de l'Académie l'auraient été.

— Il semble plus probable que les sorciers en visite ne se soient pas fait connaître, ou seulement de gens qui avaient accepté de tenir leur présence secrète.

— Mais pourquoi ?

— Pour avoir la paix. Pour qu'on les traite comme des personnes ordinaires. La célébrité peut devenir très gênante, voire dangereuse.

Un peu plus tôt, Tyen s'était dit que de puissants sorciers jugeraient sans doute son monde trop ennuyeux. Mais du coup, ils pourraient venir s'y cacher de leurs ennemis, raisonna-t-il.

— Peut-être. Mais pas ceux qui ont cessé de vieillir, parce que ça brûle une quantité de magie considérable, et que ton monde en contient encore moins aujourd'hui qu'il y a six siècles.

— Tu veux dire que la magie de ce monde s'affaiblit ?

— Oui.

— Tu en es certaine ?

— Oui.

— Sur quoi te bases-tu pour le dire ?

— *Autrefois, la Suie disparaissait plus vite.*

Tyen frissonna.

— *Et si la magie venait à se tarir complètement ? Un monde sans magie peut-il continuer à exister ?*

— *Je l'ignore. Je n'en ai jamais connu aucun. Je ne pourrais d'ailleurs pas y subsister, puisque j'ai besoin de magie pour fonctionner.*

Tyen retint son souffle. Ébranlé par la perspective d'un avenir sans machines, il n'avait pas pensé à ce que l'absence de magie signifierait pour Vella.

— *Mais te réveillerais-tu si on te ramenait dans un monde où il y a de la magie ?*

— *Tout dépendrait de combien de temps je serais restée inactive. Je stocke toujours un peu de magie pour tenir le coup quand elle est épuisée autour de moi, sans quoi, je ne survivrais pas à la traversée d'une zone de Suie. Mais si la magie de ce monde venait à se tarir complètement, je périrais sans aucun doute, puisqu'il serait impossible de me transporter dans un autre monde.*

Tyen regarda fixement la page.

— *À ton avis, combien de temps faudra-t-il pour que la magie de ce monde se tarisse complètement ?*

— *Je manque des données nécessaires pour effectuer une estimation valable. Mais si toutes les machines utilisent la magie au même rythme que celles que j'ai vues jusqu'ici, elle doit diminuer bien plus rapidement que dans n'importe quel autre monde où je suis passée, à l'exception de ceux qui étaient la proie d'un grand conflit magique.*

Tyen se mordit la lèvre inférieure. Il repensa aux paroles du professeur Kilraker : « *S'il était possible de puiser la magie de ces autres mondes...* » Delly et lui n'en auraient pas discuté s'ils n'étaient pas déjà au courant que la magie de leur monde était en train de se tarir. Ce que Kilraker proposait était-il réellement faisable ?

— *Je sais que ça a été tenté dans plusieurs autres mondes, mais sans succès.*

Tyen secoua la tête. Il devait forcément exister un moyen de renouveler la magie de leur monde. L'estomac du jeune homme se noua comme il se souvenait de la suggestion antérieure de Vella.

— *Tu crois sans doute que la solution, c'est que tout le monde soit plus créatif afin de générer davantage de magie ?*

— *Oui, mais ça ne serait ni facile ni rapide. Même si j'arrivais à te convaincre que ça marcherait, tu aurais du mal à en persuader la population de ce monde. Tes semblables ne renonceraient pas volontairement à leurs merveilleuses machines.*

Tyen soupira. Sur ce point au moins, Vella avait raison. Mais il n'était pas prêt à renoncer.

— *Nous vivons une époque d'inventions et de découvertes. Nous*

trouverons sûrement un moyen. Parle-moi de ces fameuses tentatives pour puiser la magie d'autres mondes. Nous réussirons peut-être là où...

Le jeune homme fut interrompu par un sifflement. Il ravala un juron et leva les yeux, s'attendant à voir Miko entrer dans leur chambre. Mais quand la porte s'ouvrit, elle révéla un visiteur beaucoup plus âgé.

— Professeur Kilraker ! (Tyen referma le livre et se leva d'un bond. Puis, comme un second homme pénétrait dans la pièce, il fit un pas de côté pour lui laisser de la place.) Professeur Delly.

— Jeune Fondacier, le salua Kilraker sur un ton sévère. (Il baissa les yeux vers les mains de Tyen.) Est-ce le livre que tu as trouvé à Mailand ? demanda-t-il en tendant une main impérieuse.

Le cœur de Tyen gela dans sa poitrine, puis son pouls accéléra follement. Le jeune homme regarda fixement Vella. Que devait-il faire ? Mentir ? *Non, c'est inutile. Rien ne dissuadera les professeurs de l'examiner, et dès qu'ils l'auront entre les mains, ils comprendront sa véritable nature.* Tyen prit une grande inspiration.

— *Désolé, Vella. Je dois te remettre à un nouveau propriétaire. Merci pour tout ce que tu m'as enseigné, et j'espère t'avoir appris assez de choses en retour.*

Kilraker fit un pas en avant et prit le livre des mains de Tyen.

— Alors ? insista-t-il.

— Oui, admit le jeune homme. C'est Miko qui vous en a parlé ? Les sourcils froncés, Kilraker examina la couverture.

— En effet. Il craignait que tu n'aies été envoûté d'une façon ou d'une autre. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Tyen haussa les épaules.

— Comme vous pouvez le voir, ce n'est pas un objet très impressionnant. Je pensais que personne ne voudrait croire qu'il avait de la valeur.

— Un livre magique ? s'exclama le professeur Delly, peu convaincu. Bien entendu qu'il a de la valeur ! Pourquoi... ?

— Ça dépend, l'interrompt Kilraker. Quel est son pouvoir ?

Il dévisagea Tyen, ses doigts frémissant sur la couverture comme s'il mourait d'envie de l'ouvrir mais craignait que ce soit dangereux.

Tyen écarta les mains.

— Il absorbe et entropose les connaissances de son propriétaire, et répond à ses questions en utilisant les informations accumulées grâce à ses propriétaires précédents.

Delly scruta le livre d'un regard avide.

— Une banque de données !

— Mais qui n'a pas été mise à jour depuis des siècles, ajouta Tyen, et dont la fiabilité dépend entièrement de l'état des connaissances de ses propriétaires antérieurs. (Il haussa les épaules.) Naturellement, j'ai vérifié tout ce que j'ai appris dans ces pages en le comparant aux

archives de l'Académie.

— Si c'est une source aussi douteuse, pourquoi as-tu continué à le lire ? interrogea Kilraker.

— Je le trouve intéressant pour d'autres raisons. (Tyen marqua une pause, cherchant le meilleur moyen de s'expliquer.) Ce livre était autrefois une personne – une femme. Lui parler, c'est comme remonter le temps et rencontrer quelqu'un du passé. (Il secoua la tête.) J'ai toujours eu l'intention de la remettre à l'Académie une fois que j'aurais compris sa véritable nature.

Pendant que Tyen parlait, Kilraker avait lentement haussé les sourcils. Il se frotta la moustache du pouce et jeta un regard pensif à Delly.

— Nous ferions mieux de ne pas l'ouvrir avant d'avoir pu organiser un examen dans les règles, dit-il, posant une main sur la couverture. (Il reporta son attention sur Tyen.) Ta présence sera requise.

Le jeune homme acquiesça.

— Bien entendu.

Le professeur Delly émit un petit bruit de protestation. Kilraker se tourna vers lui.

— Nous devons l'interroger sur la façon dont il a utilisé ce livre avant que n'importe qui d'autre prenne le risque de le lire.

Les coins de la bouche de Delly s'abaissèrent.

— Oui, je suppose que ça vaut mieux, capitula-t-il. Je vais prendre les dispositions nécessaires. (Il adressa un signe de tête à Tyen.) Je te communiquerai l'heure et le lieu de la réunion.

— Merci, professeur Delly.

Kilraker sortit à reculons, refermant la porte de l'épaule. Tyen regarda fixement le battant, puis baissa les yeux vers ses mains. Tandis que les battements de son cœur s'apaisaient, sa panique initiale céda la place à un sentiment de perte. *Ce n'est qu'un livre. Et de toute façon, j'aurais fini par m'en séparer*, se raisonna-t-il.

Mais Vella n'était pas un livre ordinaire. C'était avant tout une personne. Une femme qui n'avait jamais demandé qu'on la transforme en objet et qu'on l'utilise comme tel. Certes, elle n'était plus un être humain normal et complet, mais Tyen avait apprécié sa conversation et sa compagnie. *J'ai l'impression d'avoir perdu une amie*, songea-t-il. *Un peu comme si Miko...*

Miko. Tyen se rembrunit. Où était donc le traître ? Quand reviendrait-il la tête basse, en prétendant qu'il s'inquiétait pour Tyen et que c'était mieux ainsi ? Peut-être serait-il tellement persuadé d'avoir bien agi qu'il lui dirait juste de passer à autre chose. Miko n'était pas du genre à s'excuser. Mais pour avoir pris le risque que Tyen révèle le vol de la pohible en or, il devait réellement se faire du souci.

Ou bien, il est jaloux. N'a-t-il pas dit que Vella me donnait un avantage déloyal ?

Tyen fit face à la fenêtre, les poings serrés. Sans s'en rendre compte, il avait passé les dernières minutes à faire les cent pas dans la petite chambre. Regardant dehors, il se rendit compte qu'il recommençait à distinguer le paysage. Le brouillard se dissipait. *Mieux vaut que je ne sois pas là quand Miko reviendra. Je risquerais de l'étrangler.* Tournant les talons, il se dirigea vers sa penderie pour y prendre son manteau, son écharpe et son chapeau.

— Scarabée, appela-t-il. Poche.

Un doux bourdonnement emplît la pièce comme l'insectoïde venait se poser sur l'épaule de Tyen. Sans attendre qu'il soit descendu jusqu'à sa poche, le jeune homme ouvrit la porte de la chambre et sortit.

Il s'arrêta brièvement devant le portail de l'Académie. À l'origine, il n'avait pas l'intention d'aller plus loin, mais sa colère était loin d'être retombée. Alors, il resserra son manteau autour de lui et s'engagea dans les rues de la ville. Il connaissait assez de sorcellerie pour repousser la plupart des agresseurs éventuels. En fait, il souhaitait presque que quelqu'un l'attaque pour avoir une raison légale d'utiliser la magie. Scarabée n'en consommait qu'un filet minuscule, et tant qu'il resterait caché, seul un sorcier particulièrement vigilant le remarquerait.

Au bout de quelques centaines de pas, Tyen commença à se sentir un peu mieux. *J'avais peut-être juste besoin de sortir de l'Académie. Parfois, c'est facile de se laisser absorber par nos petites histoires sans importance.* Sauf que Vella avait de l'importance pour lui.

Dès qu'ils l'ouvriront, ils se rendront compte qu'elle n'est pas un livre ordinaire, mais une personne. Que feraient-ils alors ? Nul n'avait le droit de posséder un autre être humain. C'était de l'esclavage. Tyen s'arrêta net. *Donc... c'est probablement illégal pour l'Académie de s'approprier Vella !*

Mais il doutait que les dirigeants voient la situation de cet œil, ou même que son argumentation fasse le poids devant un tribunal. Vella elle-même ne se considérait pas comme une personne à part entière. Et si, par extraordinaire, la loi convenait qu'elle était suffisamment humaine pour que la posséder revienne à pratiquer l'esclavage, elle ne pourrait pas davantage appartenir à Tyen qu'à l'Académie. Elle ne pourrait appartenir à personne ; donc, elle serait enfermée quelque part, abandonnée et oubliée.

Tyen poussa un gros soupir et se remit en marche. *Peut-être vaut-il mieux que l'Académie la garde. Ça lui permettra de rencontrer des tas de gens plus intelligents et plus cultivés que moi. Et elle sera en sécurité. Après tout, si cette catin avait réussi à me droguer et à me détrousser, Vella aurait pu être vendue à quelqu'un qui ne l'aurait jamais ouverte, voire qui*

l'aurait mise à la poubelle ou jetée au feu.

Dans la lumière pâle qui filtrait à travers le brouillard, Tyen entendit un rire. Il leva les yeux. Il passait devant l'un des nombreux « *saldels* » – le diminutif de « *salon de délibérations* » – qui pullulaient autour de l'Académie. Ces petits commerces accueillaien les intellectuels en quête de débats sociaux hors de l'atmosphère renfermée de l'Académie. Si les professeurs comme les étudiants prenaient goût à fumer et à consommer des boissons stimulantes, c'était en grande partie par leur faute.

Soudain, Tyen prit conscience de la froideur et de l'humidité de l'air. Il n'aimait pas beaucoup la fumée qui planait dans les *saldels*, mais ça ne serait pas pire que le brouillard pour ses poumons. Il n'y aurait probablement personne qu'il connaissait, mais ça ne le dérangeait pas de rester seul à sa table le temps nécessaire pour savourer une boisson chaude. Et quand il aurait fini, peut-être se sentirait-il prêt à regagner l'Académie.

Poussant la porte, il fut amusé de constater qu'on y voyait à peine mieux dedans que dehors. Le plus gros de la fumée semblait provenir d'un large groupe d'hommes assis au fond de la salle, et qui mobilisait l'attention de deux serveurs. Tyen regarda autour de lui en quête d'une table isolée. Un client était assis seul dans une alcôve voisine. Tyen mit quelques instants à le reconnaître. Au même moment, l'homme leva la tête vers le nouveau venu et, surpris, cligna des yeux.

— Gowel, le salua Tyen en touchant le bord de son chapeau.

C'est vraiment un radical ? se demanda-t-il, se remémorant la discussion entre Kilraker et l'aventurier rapportée par Miko.

Gowel le détailla sévèrement.

— Tu es l'un des élèves de Kilraker, c'est bien ça ?

— Oui. Tyen Fondacier. Nous nous sommes rencontrés à Palga il y a quelques semaines, à *L'Auberge de l'Ancre*.

Gowel acquiesça.

— C'est toi qui es parti te coucher de bonne heure. Vals a vanté tes qualités de pilote et dit que tu étais sans doute son meilleur élève. Qu'est-ce qui t'a poussé à sortir de l'Académie par un temps pareil ?

Tyen haussa les épaules et décida que ce serait une réponse suffisante. L'aventurier gloussa.

— À voir ta tête, tu avais besoin d'air.

— Oui, et j'ai mal choisi mon jour.

Gowel s'esclaffa.

— En effet. Mais je te comprends. Moi aussi, j'avais souvent l'impression d'étouffer avant de quitter l'Académie. (Un des serveurs apparut près de Tyen.) Joins-toi donc à moi, suggéra l'aventurier en désignant une des trois chaises vides autour de sa table.

— Merci.

Tyen prit le siège qui lui permettrait de regarder par la vitrine de l'établissement, puis décida de s'offrir un pot de lall – une boisson préparée à partir des graines moulues d'un arbre qui poussait à l'autre bout du monde. Le lall lui fut servi rapidement, brûlant et accompagné d'une soucoupe de sirop solidifié. Tyen dut en mettre plusieurs morceaux dans sa tasse pour adoucir suffisamment l'amertume du breuvage à son goût.

Pendant tout ce temps, Gowel observa le brouillard en silence. Les rides qui creusaient son visage buriné semblaient plus profondes que la dernière fois, et son expression trahissait davantage de tristesse que de sagesse. Tyen se rendit compte qu'il regardait en direction de l'Académie.

— Ça vous manque ? demanda-t-il.

Gowel s'arracha à la contemplation de la rue et sourit faiblement.

— Parfois.

— Vous comptez rendre visite au professeur Kilraker ?

L'aventurier pinça les lèvres.

— Non. Nous ne voyons plus les choses avec les mêmes yeux.

C'était une vieille expression qu'affectionnaient les gens du Nord. Tyen croyait se souvenir qu'elle provenait d'une histoire dans laquelle deux étrangers, observant le même paysage, remarquaient des choses entièrement différentes et en concluaient que ce devait être la faute de leurs yeux.

Cette divergence de points de vue impliquait-elle que Gowel était un radical, comme Miko le soupçonnait ? *Je ne devrais peut-être pas lui parler. Que penserait Kilraker s'il apprenait que j'ai bu avec lui ?* Mais Tyen ne pouvait pas partir sans se montrer impoli envers cet homme qui, s'il n'était pas un radical, pouvait se révéler un allié utile. En restant, il aurait une chance de découvrir les véritables opinions de Gowel ; il déciderait alors s'il valait mieux l'éviter à l'avenir.

Tyen posa sa tasse.

— La multiplicité des points de vue n'est-elle pas bénéfique pour l'Académie ? Plus les gens ont des idées différentes, plus ils ont de chances, à eux tous, de découvrir la vérité, non ?

Gowel sourit.

— Si. Mais les dirigeants actuels... ils ont trop peur de certaines vérités potentielles pour examiner les preuves qui se trouvent juste sous leur nez.

— Qu'est-ce qui peut bien les effrayer à ce point ? interrogea Tyen.

Gowel haussa les sourcils.

— Si je te le dis, tu vas me cataloguer comme radical.

Le jeune homme détourna les yeux. Confronté à un aveu si franc, il ne savait pas quoi répondre. Il devait au moins chercher une excuse pour s'en aller...

Gowel soupira.

— Apparemment, tu m'as déjà catalogué. Dis-moi, jeune Fondacier, d'où penses-tu que vienne la magie ?

Tyen reporta son attention sur l'aventurier.

— De l'atmosphère.

— Mais comment est-elle arrivée là ?

— Elle est générée par le soleil, ou par la foudre.

— Des théories dont la véracité n'a jamais été prouvée. (Gowel se pencha en avant.) Durant ton séjour à Mailand, tu as dû remarquer que plus tu t'éloignes des villes – et particulièrement de Belton –, plus la magie devient dense. En fait, il vaudrait mieux dire l'inverse : plus tu te rapproches des grandes agglomérations, plus la magie se raréfie. Quelle que soit sa source, elles l'utilisent trop vite pour lui permettre de se reconstituer. Es-tu d'accord avec moi sur ce point ?

Tyen haussa les épaules.

— Je suppose que oui.

— Donc, que devons-nous faire ?

— Utiliser moins de magie ?

Gowel opina du chef.

— Et en créer davantage.

Tyen s'efforça de dissimuler sa consternation. L'aventurier gloussa de nouveau.

— Je vois bien que je te fais peur. Ne te méprends pas à mes propos. Je ne suis pas en train de dire que la créativité génère de la magie. C'est une idée trop stupide pour être vraie. À ce compte, ta grand-mère pourrait générer de la magie en reprenant tes chaussettes ! Néanmoins, même une idée stupide peut contenir une graine de vérité. Autrefois, la magie était plus abondante dans les villes que dans les campagnes. L'histoire nous le confirme. Et elle reste très dense dans les villes qui n'emploient pas ou peu de machines. Donc, la première question que tu dois te poser est la suivante : pourquoi y a-t-il davantage de magie dans ces villes-là ?

Tyen secoua la tête pour indiquer qu'il n'avait pas de réponse à fournir.

— Parce qu'il y a plus de gens.

Gowel ponctua son dernier mot d'un léger coup de poing sur la table, faisant sursauter Tyen qui, de ce fait, croisa le regard de l'aventurier bien malgré lui.

— On peut facilement avoir l'impression que la créativité génère de la magie, poursuivit Gowel. Les gens sont tout le temps en train de fabriquer des choses, donc, pourquoi ne pas en déduire qu'ils fabriquent de la magie en même temps ? C'est bon pour les affaires. Ça suscite les commandes des riches et des puissants. (Il eut un geste comme pour écarter cette idée.) Mais il est bien plus probable que la

magie ait des origines très triviales, qu'elle soit un produit secondaire de l'existence humaine, comme la sueur, les excréments ou la chaleur corporelle.

— La population de Belton se monte à plus d'un million d'individus, objecta Tyen. Ça devrait faire une sacrée quantité de... produit secondaire.

Gowel acquiesça.

— Tout à fait. Et qu'est-ce qui différencie Belton des autres grandes villes ? Ses machines ! Qui dévorent la magie plus vite qu'un million d'habitants ne peuvent la remplacer.

Tyen détourna son regard des yeux brillants de l'aventurier. Comparer la magie à de la sueur ou des excréments n'était pas une théorie très séduisante ; pourtant, l'idée qu'elle soit une simple émanation de la présence humaine avait quelque chose de plaisant dans sa simplicité. *Et même si les gens se trompent, à la base, ils devaient bien avoir une raison de penser que les artistes et les artisans génèrent de la magie.*

— Donc... nous devons nous débarrasser des machines ? suggéra Tyen.

Gowel eut un rire bref.

— Bien sûr que non. Mais nous devrions en faire un usage plus judicieux, cesser de gaspiller la magie pour des futilités, rendre les machines plus efficaces.

Tyen acquiesça. C'était une théorie basée sur les faits et la logique. Elle se tenait. Les radicaux n'étaient donc pas aussi fous qu'on avait voulu le lui faire croire. Du moins, Gowel ne l'était pas.

— Vous pouvez le prouver ? interrogea Tyen.

Gowel soupira.

— Difficilement. Pour convaincre les sceptiques, il faudrait les emmener très loin de Belton, dans les contrées que j'ai visitées et où les villes regorgent de magie.

— Pourquoi ne pas le faire ? Refusent-ils de vous accompagner ?

— Oui, ou bien ils disent qu'à leur retour, on les accusera d'être des radicaux eux aussi.

— Dans ce cas, vous devez trouver un autre moyen de faire pencher l'opinion publique en votre faveur, déclara Tyen.

Gowel lui jeta un regard approbateur. Le jeune homme sentit son visage s'empourprer. Il était en train de soutenir un point de vue radical ! *Évidemment, Gowel pourrait mentir. Mais je ne vois pas bien pourquoi il se donnerait cette peine. Comme je regrette que Vella ne soit pas là ! Je pourrais faire en sorte qu'il la touche, puis lui demander s'il dit la vérité, et... oh !*

Tyen se redressa brusquement. Quand les dirigeants de l'Académie comprendraient le fonctionnement de Vella, ils pourraient se servir

d'elle pour confirmer la véracité des propos de Gowel. À condition, bien entendu, que l'aventurier consente à la tenir. Et si les dirigeants de l'Académie avaient aussi peur de la vérité que Gowel l'affirmait, quelle chance Tyen avait-il de les convaincre d'essayer ? Son excitation retomba aussi vite qu'elle était montée, et le jeune homme soupira.

— Tu vois ? grimaça Gowel. Je t'avais prévenu que mes idées radicales te feraient peur.

Tyen secoua la tête.

— Ce n'est pas ça. Je savais déjà que la magie diminuait. Et j'ai cru que j'avais un moyen de prouver votre théorie, mais je doute que ça fonctionne.

— On peut toujours essayer. De quoi s'agit-il ? interrogea Gowel.

Tyen le dévisagea longuement avant de répondre.

— Vous devriez accepter que... qu'un livre lise dans votre esprit.

Comme les rides de l'aventurier composaient l'expression de la plus parfaite stupeur, Tyen sourit. Puis il entreprit de lui expliquer.

Chapitre 8

Au grand soulagement de Tyen, le professeur Kilraker le convoqua le soir même, après le dîner. Le jeune homme avait hâte d'expliquer son idée, et il espérait bien ne pas devoir attendre plusieurs jours, voire plusieurs semaines, pour le faire.

Mais son soulagement s'évapora comme le domestique qui était venu le chercher le conduisait au bureau du directeur de l'Académie. Une brusque anxiété serra la gorge de Tyen, qui croassa péniblement un « merci » tandis que le serviteur ouvrait la porte et s'effaçait pour le laisser passer.

Même si la pièce était grande, le regard perçant des cinq hommes qui l'observaient, la fumée de leur pipe et la chaleur du feu qui brûlait dans l'âtre donnèrent à Tyen l'impression d'étouffer. Kilraker lui adressa un signe de tête et un sourire bienveillant. Tyen s'avança à contrecœur. Outre Delly, il y avait là un autre professeur d'histoire, Cutter, ainsi qu'un professeur de sorcellerie, Hapen, qui enseignait aux étudiants de dernière année. Delly et Hapen dévisageaient Tyen d'un air renfrogné.

— Tyen Fondacier, tonna le directeur Ophen derrière son bureau. Viens là.

Il lui fit signe d'approcher jusqu'à ce que le jeune homme ne se trouve plus qu'à quelques centimètres de sa table de travail. Alors seulement, il laissa retomber sa main et saisit un objet familier.

— Est-ce bien le livre que tu as rapporté de Mailand ?

— Je crois.

Tyen tendit une main pour le prendre, mais le directeur le reposa sur son bureau et garda le bout de ses doigts appuyé sur la couverture.

— Raconte-nous comment tu es entré en sa possession.

— Il était dans la tombe que j'ai découverte. À l'intérieur du sarcophage. Le cadavre le tenait entre ses mains. Il était enveloppé d'un morceau de cuir.

— Je me suis laissé dire que tu t'étais donné beaucoup de mal pour localiser la tombe en question. Y cherchais-tu quelque chose de particulier ?

— Non. Je n'avais aucune idée qu'elle serait différente des autres. Je souhaitais seulement m'épargner de vaines excavations.

Le directeur sourit.

— Utiliser son intelligence et ses connaissances pour travailler de manière plus efficiente est une approche louable. Quand as-tu découvert la nature magique du livre ?

— Juste après l'avoir déballé et ouvert. Au début, j'ai été surpris de voir que ses pages étaient blanches. Puis des mots sont apparus.

— Que disaient-ils ?

— Si mes souvenirs sont exacts... « Bonjour, je m'appelle Vella. »

— En quel langage étaient-ils ?

— En lératien.

Ophen haussa un sourcil et tordit la bouche.

— Comment est-ce possible, si ce livre était scellé dans une tombe depuis six siècles ? Et quand bien même l'inscription aurait été en lératien, il n'aurait pu s'agir que d'une forme antique, presque indéchiffrable. Sais-tu lire le vieux lératien ?

— Non. Mais Vella – le livre – peut adopter la langue de la personne qui la tient.

Le directeur fronça les sourcils.

— Et comment fait-elle... fait-il ?

— Elle lit dans son esprit. C'est ainsi qu'elle collecte des informations, révéla Tyen.

Ophen ôta très vite sa main de la couverture. Il détailla le livre un moment, puis leva les yeux vers Kilraker.

— Vous ne m'aviez pas dit ça.

— Parce que je l'ignorais. Toutefois, je vous ai mis en garde contre...

— Oui, oui. Je ne l'ai pas ouvert, l'interrompit le directeur, irrité.

Tyen ouvrit la bouche pour leur dire qu'un simple contact suffisait à Vella, mais il se ravisa. Ces hommes semblaient déjà se méfier d'elle, et les dégâts éventuels étaient faits. Kilraker, Delly et Ophen – à tout le moins – avaient eu le livre entre les mains.

Le directeur reporta son attention sur Tyen.

— Tu l'as examiné plusieurs fois depuis qu'il est entré en ta possession. Qu'as-tu appris ?

— Vella a plus d'un millénaire. Elle vient d'un autre monde. Elle a été créée à partir d'une femme, et elle n'est consciente que lorsqu'un humain vivant la touche. Elle a été conçue pour collecter et restituer des informations. Posez-lui une question, et elle vous répondra au mieux de ses connaissances. Elle ne peut pas mentir.

— Ingénieux, souffla Kilraker. (Il se tourna vers Tyen et le dévisagea, les yeux plissés.) Et tu as estimé qu'elle n'était pas assez précieuse pour la remettre à l'Académie ?

Tyen frémit.

— Au début, oui.

— Quand as-tu compris ton erreur ?

— Quand je... Même si, en fait... (Tyen soupira.) Au moment où j'ai compris qu'elle n'était pas prête pour ça.

Le directeur s'adossa à son siège et croisa les bras sur sa poitrine.

— Explique-toi.

Tyen soutint son regard.

— Elle venait de passer six siècles enfermée dans une tombe. Donc, ses informations étaient dépassées, et certaines des idées qu'elle renfermait, totalement archaïques.

— Par exemple ?

Prenant une grande inspiration, Tyen se força à leur dire ce qu'ils découvriraient bientôt par eux-mêmes de toute façon.

— Elle pense que la créativité génère de la magie.

Le professeur Delly gloussa.

— Difficile de prouver le contraire, alors qu'on ne sait toujours pas d'où provient la magie.

— Si elle... si ce livre renferme de telles superstitions et qu'il est à ce point ignorant de l'histoire moderne, pourquoi le considérer comme fiable ? s'enquit gravement Hapen.

— J'ai vérifié en comparant avec d'autres sources, expliqua Tyen. Toutes ses informations ne sont pas erronées : elles sont seulement basées sur la sagesse accumulée par les humains de son époque. Nous réévaluons constamment ce que nous savons en lumière des nouvelles découvertes réalisées, et Vella fait de même. Comme celle de notre bibliothèque, son utilité dépend des informations qu'elle contient, mais en raison de son faible encombrement, il est plus facile de la transporter pour augmenter son savoir et... peut-être, en profiter pour éduquer les gens du dehors.

— Parce que partager les secrets de l'Académie avec le reste du monde serait une idée grandiose, lâcha Ophen d'un air orageux qui démentait ses propos.

— Nous devons seulement prendre garde à ne pas lui communiquer nos propres secrets, murmura Kilraker.

Cette fois, Tyen ne put s'empêcher de frémir. Il devrait leur dire que Vella avait déjà lu dans leur esprit, mais il hésitait. *Ils s'en apercevront dès que l'un d'eux la lira. Le fait qu'ils ne le sachent pas encore prouve qu'aucun d'eux ne s'est risqué à l'ouvrir. Peut-être ont-ils tous des secrets qu'ils craignent de voir révélés. Et... si j'offrais de la manipuler à leur place ? Mais oui !* Ainsi, il pourrait continuer à lui parler, et l'Académie l'utiliserait dans le but pour lequel elle avait été conçue.

— Vous n'êtes pas obligés de la lire vous-même pour l'utiliser, expliqua Tyen. Roporien chargeait quelqu'un d'autre de le faire pour lui.

Cinq têtes se tournèrent vivement dans sa direction, et le jeune homme jura en son for intérieur comme il prenait conscience de sa

bévue.

— Roporien ? répéta Delly, les yeux écarquillés.

— Tu ne m'avais pas dit..., commença Kilraker.

— D'un autre côté... qui d'autre aurait pu fabriquer un tel instrument ? lança Hapen. (Il eut un petit rire.) Et à partir d'une pauvre femme innocente, de surcroît.

Le directeur Ophen avait posé ses deux mains sur son bureau comme pour repousser son fauteuil aussi loin que possible de Vella. Mais son regard brillait d'avidité, comme si le livre l'attirait et le répugnait en même temps.

— Comment es-tu certain qu'elle doit dire la vérité ? demanda-t-il en levant les yeux vers Tyen. L'as-tu mise à l'épreuve ?

— Non, concéda le jeune homme. Je n'ai pas eu le temps de concevoir une méthode pour le faire. Mais j'ai pu vérifier qu'elle ne m'avait jamais menti jusqu'à présent, y compris quand cela aurait été dans son intérêt.

Ophen tourna lentement la tête comme pour refuser la tentation qui s'offrait à lui.

— Non, marmonna-t-il. Non, non, et non. C'est trop dangereux. Si cet objet tombait entre les mains des radicaux... (Se levant, il prit Vella et la tendit à Delly.) Mettez-la sous clé.

L'estomac de Tyen se changea en pierre.

— Mais elle n'est consciente que lorsque...

— Directeur..., protesta Kilraker en même temps.

— Non, les interrompit fermement Ophen en dévisageant d'abord le professeur, puis l'étudiant. Nul ne lira cet ouvrage ni même ne le touchera sans ma permission. (Il reporta son attention sur Kilraker.) Et j'interdis également que l'on discute des usages qui pourraient en être faits.

Delly glissa délicatement le livre dans une de ses poches.

— Je vais le confier au bibliothécaire.

Ophen acquiesça et se rassit.

— Dites-lui de venir me voir une fois qu'il l'aura enfermé dans le caveau. (Il se tourna vers Tyen.) Quant à toi, je suis persuadé que tes intentions étaient bonnes, mais il ne dépend pas de toi de juger à quel moment l'Académie doit entrer en possession d'un artefact qui lui appartient déjà de fait. Tu aurais dû nous remettre ce livre dès ton arrivée à Belton. Non, en réalité, tu aurais dû le remettre à Kilraker immédiatement après l'avoir découvert.

Tyen baissa la tête.

— Vous avez raison. Veuillez m'excuser.

Le directeur souffla un grand coup, puis agita une main magnanime.

— Kilraker décidera d'une sanction appropriée, puisque c'était lui ton responsable durant cette expédition. Cette affaire étant réglée,

vous pouvez tous vous retirer.

Les quatre professeurs hésitèrent, comme s'ils n'avaient pas l'habitude d'être congédiés de la sorte. Puis ils se détournèrent et se dirigèrent vers la porte. Tyen se força à les suivre. Si Kilraker n'était pas prêt à s'opposer au directeur, un simple étudiant ne réussirait qu'à s'attirer le courroux de ce dernier en s'attardant pour plaider sa cause.

Je n'ai même pas pu aborder la théorie de Gowel et expliquer comment nous pourrions utiliser Vella pour la prouver, songea-t-il. Si je reviens une autre fois, quand Ophen sera de meilleure humeur, peut-être m'écouterait-il ? Surtout si je mets en avant le fait que Vella pourrait servir les intérêts de l'Académie. Et si j'arrive à obtenir le soutien de Kilraker...

Comme s'il avait entendu son nom dans les pensées du jeune homme, le professeur se retourna et lui adressa un sourire contrit.

— Je crains de devoir veiller à ce que tu sois dûment puni. Si possible de manière publique.

Tyen acquiesça.

— Je sais.

Mais il doutait que Kilraker puisse concevoir un châtiment pire que savoir qu'il venait peut-être de condamner Vella à un sommeil éternel.

Chapitre 9

Trois jours plus tard, Tyen entreprit de se trouver un boulot.

Il faisait un temps froid et ensoleillé qui compensait la grisaille beaucoup plus fréquente en hiver à Belton, mais même le ciel bleu et la lumière vive ne suffisaient pas à remonter le moral du jeune homme. Dans une des poches de son manteau, il avait glissé les offres d'emploi du *Chroniqueur* auxquelles pouvait postuler un étudiant de l'Académie. Il avait rangé Scarabée dans son autre poche, au cas où une occasion se présenterait de décrocher une nouvelle commande.

Il s'attendait à ce que les offres d'emploi soient beaucoup plus nombreuses, mais n'ayant jamais eu à chercher de travail en ville auparavant, peut-être se faisait-il des idées. En guise de punition, le professeur Kilraker l'avait suspendu pour le reste du semestre. Autrement dit, Tyen ne pourrait pas valider ce dernier, et devrait le recommencer entièrement au début de la session suivante.

Les autres professeurs n'auraient rien accepté de moins, avait expliqué Kilraker à son élève. Ils trouvaient déjà bien beau que Tyen n'ait pas été sanctionné directement par Ophen. Certains pensaient que le jeune homme aurait dû être renvoyé pour avoir « volé » un trésor qui appartenait de droit à l'Académie. De toute évidence, ils ignoraient à quel point ce genre de larcin était commun. Et Tyen avait été très tenté de révéler que Miko avait subtilisé une pohible – pire, qu'il l'avait revendue pour son gain personnel.

Mais cette vengeance mesquine ne lui aurait rien rapporté, et elle lui aurait coûté un ami. Même si Tyen devait admettre que les choses n'étaient plus du tout pareilles entre eux. Chaque matin, Miko quittait leur chambre de bonne heure, et quand ils s'y trouvaient tous les deux dans la journée, il avait toujours l'air coupable ou sur la défensive. Tyen avait beau se dire qu'il avait enfreint sa promesse parce qu'il s'inquiétait pour lui, il ne parvenait plus à lui faire totalement confiance.

Il aurait tellement voulu en discuter avec Vella ! Il jura entre ses dents. Aucun des professeurs ne voulait lui parler d'elle, et le directeur ne répondait pas à ses demandes d'entretien. *Au moins, peu importe qu'il me faille quelques semaines, quelques mois ou même quelques années pour la sortir de ce caveau : elle n'a pas conscience du passage du temps.*

Tyen ne voyait pas bien comment il allait s'y prendre pour la

libérer, mais il était déterminé à le faire. Suivant les conseils de son père, il avait divisé sa mission en étapes intermédiaires. Il devait obtenir la permission d'utiliser Vella. Pour ça, il devait convaincre le directeur que ce serait à la fois sans danger et bénéfique pour l'Académie. Ses chances d'y parvenir seraient meilleures s'il bénéficiait du soutien de Kilraker. Il devait donc remonter dans l'estime de son professeur en excellant dans ses études. Et pour exceller dans ses études, il devait rester à l'Académie.

Or, le père de Tyen avait tout juste réussi à économiser de quoi envoyer son fils unique à l'Académie. La tâche la plus urgente consistait donc à gagner assez d'argent pour financer un semestre supplémentaire d'hébergement et de nourriture, ainsi qu'une nouvelle expédition puisque celle de Mailand ne serait pas prise en compte dans ses notes. Et puis, sans cours auxquels assister, Tyen allait se retrouver bien désœuvré jusqu'au début de la prochaine session.

Tournant à un croisement, le jeune homme découvrit enfin la rue qu'il cherchait. Il détailla les bâtiments tout propres et bien alignés, avec leurs enseignes dorées assorties, et hésita. Dépliant la page de journal, il vérifia l'adresse. La compagnie d'assurances *Grand & Pog* se trouvait au numéro 36. Tyen se tenait devant le numéro 2, qui abritait la firme d'investissement *Moulin & Fils*.

Comme il longeait la rue, le jeune homme comprit très vite qu'il se trouvait dans le quartier des principales sociétés de droit et de finance de Belton. Il doutait fort que des entreprises aussi respectables souhaitent employer un étudiant en sorcellerie et en histoire alors qu'elles devaient recevoir des tas de candidats plus qualifiés.

Une heure plus tard, ayant découvert que ses soupçons étaient fondés, Tyen revenait vers l'Académie quand un homme qui distribuait des prospectus s'avança pour lui en fourrer un dans la main.

— Au verso, marmonna-t-il.

Tout en continuant à marcher, Tyen baissa les yeux et sentit la nausée l'assaillir à la vue des mots en majuscules épaisses qui hurlaient :

« LA MAGIE S'ÉPUISE ! »

Sa main se crispa sur le papier. Il allait rouler le tract en boule et le jeter quand il se souvint des paroles de l'homme. Il le retourna.

« Retrouve-moi au saldel. »

Le cœur de Tyen se serra. Gowel. L'aventurier lui avait dit qu'il n'aurait qu'à laisser un message pour lui au saldel quand il aurait

réussi à organiser un entretien avec les dirigeants de l'Académie. Tyen n'avait pas eu le courage de lui dire que ses chances d'être entendu venaient de diminuer sérieusement.

Arrivé au portail de l'Académie, le jeune homme hésita et poursuivit son chemin au lieu d'entrer. Si Gowel l'attendait, autant lui annoncer la mauvaise nouvelle tout de suite. Il ne voulait pas lui faire perdre son temps. Et puis, l'aventurier aurait peut-être une idée sur la façon de persuader Ophen d'utiliser Vella.

En atteignant la rue des saldels, Tyen se rendit compte qu'il ne savait pas exactement dans lequel il était entré la fois précédente, à cause du brouillard à couper au couteau qui régnait sur la ville ce jour-là. Il dut regarder à travers les vitres pour repérer le bon. Une fois de plus, l'endroit était bondé et très enfumé. Tyen passa quelques minutes à chercher Gowel avant de conclure qu'il n'était pas là.

— C'est vous, Tyen ? lança une voix derrière lui.

Il se retourna vers le serveur qui venait de l'apostropher.

— Oui.

L'homme s'inclina légèrement avant de lui désigner un recoin.

— Asseyez-vous. Il ne tardera plus. Vous voulez boire quelque chose ?

— Du lall, s'il vous plaît.

Tyen alla s'installer dans le renforcement. Après avoir discrètement observé les autres clients pendant quelques minutes, il ressortit la page de journal de sa poche. Il la parcourut des yeux en biffant mentalement les postes dont il savait désormais qu'il ne les décrocherait jamais, et en reconsidérant d'autres emplois qu'il avait d'abord jugés trop subalternes ou indignes de lui. Après tout, il ne devait travailler que jusqu'au début de la prochaine session.

Lorsqu'il eut disséqué toutes les offres et bu le lall apporté par le serveur, Tyen sortit Scarabée de sa poche pour s'amuser avec lui. Mais devant les regards alarmés de certains clients, il le rangea très vite.

Parce qu'il s'ennuyait, il examina de nouveau le message de Gowel. Celui-ci avait dû décrire Tyen à l'homme qui distribuait les prospectus – à moins que le même message ait été inscrit au dos de chacun d'eux. Il était assez vague pour ne compromettre personne si l'homme le remettait au mauvais étudiant. Tyen se demanda combien de ses camarades s'étaient rendus dans un saldel ce jour-là pour rencontrer l'auteur du mystérieux message, ou en pensant qu'il s'agissait d'un de leurs amis.

Il retourna le papier.

« Citoyens de Lératie, prenez garde ! LA MAGIE S'ÉPUISE ! Nous fonçons droit vers un avenir sans sorcellerie. Sans guérisseurs. Sans défense contre les invasions. Sans machines. La Société de Préservation de la

Magie vous informe au sujet de ce péril imminent et des manières de l'éviter. »

Une date et un lieu étaient griffonnés au bas de la page.

Le message était peut-être une ruse pour inciter les passants à garder le prospectus, ou à l'abandonner dans un saldel en voyant que personne ne les attendait là – et ainsi attirer d'autres clients à la réunion des radicaux. Tyen soupira. Et dire qu'il était tombé dans le panneau...

— Tyen Fondacier.

Le jeune homme sursauta et leva les yeux. Gowel se tenait de l'autre côté de la table.

— Ah, Gowel ! (Tyen jeta un coup d'œil vers la porte de l'établissement. Il était certain de n'avoir entendu personne entrer. Puis il retourna le prospectus.) C'est vous qui m'avez envoyé ça ?

— Oui. (L'aventurier ôta son chapeau et s'assit sur la chaise d'en face.) Tu vas bien ?

Tyen haussa les épaules.

— Ça peut aller.

— Pour un étudiant temporairement suspendu ? (Gowel haussa les sourcils et eut un sourire sans joie.) J'ai appris la nouvelle par de vieux amis de l'Académie. J'imagine que ta réunion ne s'est pas passée aussi bien que tu l'espérais.

Tyen secoua la tête.

— J'en suis navré, compatit Gowel. La punition me semble un peu extrême. De mon temps, essayer de garder des trésors était le sport préféré des étudiants de l'Académie. Mais les dirigeants tentent peut-être de mettre un terme à cette pratique en faisant un exemple de toi. Ils ont gardé le livre ?

— Oui. Ophen l'a enfermée dans la bibliothèque et a interdit à qui que ce soit de la toucher.

— Quel dommage.

— Oui. J'espère encore les persuader de vous écouter, mais il ne servira à rien de mentionner votre théorie tant qu'ils n'auront pas confiance en Ve... en le livre.

— Je peux faire quelque chose ? s'enquit Gowel.

Tyen secoua la tête.

— À moins que... Connaissez-vous quelqu'un qui pourrait me donner du travail ?

L'aventurier haussa les sourcils.

— Tu comptes quitter l'Académie ?

— Non. Mais j'ai besoin de payer ma pension jusqu'à ce que je reprenne les cours, expliqua Tyen.

Gowel grimaça et fit un signe de dénégaration.

— Il n'y a pas beaucoup de boulot en ce moment, même pour un jeune homme honnête comme toi. La sorcellerie ne te servira à rien, puisque tu n'as pas le droit de l'utiliser. Les restrictions forcent les entreprises à délocaliser dans d'autres villes et d'autres pays, si bien que Belton grouille de chômeurs très qualifiés. Tu as de la famille ?

— Juste mon père, à Temmen.

— Tu ne peux pas retourner chez lui quelque temps ?

— Si je fais ça, je perdrai ma chambre à l'Académie, et je devrai louer un appartement en ville quand je reprendrai les cours.

— Ce qui te coûtera deux fois plus cher, soupira Gowel.

Tyen acquiesça.

— Je dois rester ici. Obtenir le soutien de Kilraker serait le meilleur moyen de regagner le respect et la confiance de tout le monde.

— Et comme on ne s'entend plus très bien, lui et moi, être vu en ma compagnie ne t'aidera pas, raisonna Gowel. Même si je m'efforce de garder mes distances avec la Société de Préservation de la Magie, j'y ai des amis que je ne suis pas prêt à cesser de fréquenter, ce qui me rend suspect par association.

L'estomac de Tyen se noua. Le jeune homme n'avait pas pensé que rencontrer Gowel pouvait compromettre ses chances de regagner les faveurs de Kilraker, et il était consterné d'entendre l'aventurier avouer qu'il entretenait des liens avec les radicaux.

Gowel haussa les épaules.

— Si tu ne veux plus qu'on se voie, je comprendrai. Mais... dans le cas contraire, je pourrai peut-être obtenir de mes amis qu'ils nous aident à récupérer le livre.

Comprenant ce qu'il proposait, Tyen le regarda fixement.

— Je ne suis pas fou. Bien entendu, je ne suggère ça qu'en dernier recours, pour le cas où toutes les autres solutions auraient échoué et où nous serions prêts à accepter les conséquences de notre geste, ajouta Gowel.

L'incrédulité initiale de Tyen fut remplacée par une vive tentation, elle-même dissipée par la perspective du châtiment qu'il encourrait en commettant un tel crime. Dans le meilleur des cas, il serait expulsé de l'Académie. Au pire, il finirait en prison.

Puis Tyen se souvint de quelque chose, et comprit que Gowel devait plaisanter – ou le tester.

— Le livre est dans le caveau de la bibliothèque.

Gowel sourit.

— Ça ne sera pas un problème.

Tyen haussa les sourcils sans essayer de masquer son scepticisme.

— Tu ne me crois pas. (Gowel gloussa.) Bien entendu, je ne peux pas te révéler comment mes amis procéderaient, mais je t'assure que c'est possible de le faire – sans préparatifs interminables, et sans que

tu doives te compromettre. Mais s'ils acceptent de prendre ce risque, ils voudront que tu les laisses accéder au livre. Y consentirais-tu ?

Accéder au livre, ou le garder ? se demanda Tyen. D'un autre côté, peut-être vaudrait-il mieux que Vella soit utilisée par les radicaux plutôt qu'enfermée dans la bibliothèque de l'Académie.

— Je... je suppose que oui.

— Cela dit, de mon point de vue, mieux vaudrait trouver un moyen qui implique la coopération de l'Académie, reprit Gowel. Et tu auras de meilleures chances de réussite si on ne te voit pas avec moi. Je verrai ce que je peux faire pour te procurer un travail. Si j'y arrive, l'employeur te contactera directement. D'ici là, continue à chercher pour que personne ne trouve ça bizarre le jour où ça arrivera.

Tyen se força à acquiescer et à sourire avec une gratitude qu'il n'éprouvait pas tout à fait.

— Merci.

— Je ne te promets pas que ce sera en rapport avec la magie. (Gowel soupira et se leva.) J'espère que tu n'avais pas l'intention de faire carrière dans la sorcellerie. Si seulement les radicaux voyaient juste ! Il nous suffirait de nous mettre à la peinture, ou quelque chose du même genre, pour disposer de toute la magie dont nous avons besoin. Ce fut un plaisir de discuter avec toi, jeune Fondacier.

Tyen se leva.

— Et réciproquement.

Mal à l'aise, il regarda l'aventurier récupérer son chapeau sur une patère et sortir par la porte principale du saldel. Il attendit une minute avant de reprendre à son tour la direction de l'Académie.

En chemin et pendant tout le reste de l'après-midi, Tyen ne put se défaire du trouble suscité par leur conversation. Il tenta de s'occuper l'esprit en travaillant. Il finit trois insectoïdes et les livra dans la foulée à leurs acheteurs. Cette rentrée d'argent aurait dû le mettre de bonne humeur, mais il ne cessait de repenser aux propos de Gowel. Après le dîner, il se hâta de remonter dans sa chambre. Avant que Miko revienne, il dégagea un coin de son bureau, s'empara d'un carnet et d'un stylo-plume et commença à écrire :

« 1. Gowel ne croit pas que la créativité génère de la magie.

2. Gowel a des amis au sein de la Société de Préservation de la Magie, et eux, ils le croient.

3. Gowel dit que ses amis peuvent voler quelque chose dans le caveau de la bibliothèque, qui est censé être l'endroit le plus sûr de l'Académie. »

Puis il dressa une liste de questions :

« Pourquoi les gens de la SPM voudraient-ils m'aider à voler Vella ? »

La réponse la plus évidente, c'était que Vella partageait leurs convictions au sujet du lien entre créativité et magie. Sauf qu'ils l'ignoraient. Ils ne connaissaient même pas son existence... à moins que Gowel leur ait déjà parlé d'elle.

« Pourquoi Gowel voudrait-il m'aider à voler Vella ? »

Pour convaincre l'Académie que sa théorie sur la source de la magie était la bonne. Mais il n'y parviendrait pas en volant Vella. Si le livre disparaissait, Ophen ne pourrait pas se rendre compte qu'il était fiable et décider de l'utiliser.

Mais peut-être n'étaient-ce pas les hautes instances de l'Académie que Gowel espérait convaincre. S'il gagnait suffisamment de citoyens à sa cause, l'Académie serait bien forcée d'enquêter. Gowel n'aurait qu'à recruter des gens haut placés, capables d'influer sur l'entrée en vigueur d'une loi réduisant l'usage autorisé de la magie.

Si Gowel avait raison, il avait besoin que ses amis de la SPM volent Vella, ce qu'ils ne feraient probablement pas sans une bonne raison. Tyen reporta son attention sur la question précédente.

« Pourquoi les gens de la SPM voudraient-ils m'aider à voler Vella ? »

Gowel espérait peut-être que Vella les ferait changer d'avis, et qu'ils se rallieraient à sa propre théorie, mais il ne pouvait pas leur présenter les choses de cette façon. Il leur dirait probablement que le livre partageait leurs croyances ; ainsi, ils ne le voleraient pas pour aider Tyen, mais pour leur propre bénéfice. De la même façon, Tyen doutait fort que Gowel s'implique dans le seul but d'aider un étudiant qu'il connaissait à peine. Quand l'aventurier lui avait assuré qu'il n'aurait pas à se compromettre, il voulait sans doute dire qu'il n'avait pas besoin de la participation du jeune homme.

Reconsidérant ses questions, Tyen barra deux fois les mots « m'aider à ». Puis il s'adossa à sa chaise et contempla son carnet.

Si Gowel a raison et que les gens de la SPM peuvent voler un objet dans le caveau, je vais peut-être perdre Vella pour de bon. La seule chose qui les a empêchés de s'emparer d'elle jusqu'ici, c'est qu'ils ne connaissaient ni son existence ni son pouvoir.

Gowel savait que Vella lisait dans les esprits, mais ses amis l'ignoraient. S'ils l'apprenaient, seraient-ils prêts à la voler pour l'utiliser ? Tyen pensa à quelque chose qui le fit grimacer. Il n'avait

encore dit à personne qu'un contact physique suffisait à Vella : il craignait que le directeur ne décide qu'elle était trop dangereuse ne serait-ce que pour qu'on la sorte du caveau.

Ce qui était peut-être le cas. D'après leurs propos et le soin qu'ils avaient mis à ne pas ouvrir Vella, il semblait évident qu'Ophen et les professeurs cachaient quelque chose. Quelque chose que Gowel et ses amis de la SPM découvriraient s'ils volaient le livre.

Le cœur de Tyen se serra. Et si Vella avait collecté des informations dangereuses, dont la découverte constituerait une menace envers l'Académie, voire tout l'Empire lératien ?

Même si Tyen en voulait à Ophen d'avoir enfermé Vella, il ne souhaitait absolument pas nuire à l'Académie. D'abord, il espérait y trouver un poste d'enseignant plus tard, mais surtout, comme beaucoup de Lératiens, il était fier de ses objectifs nobles et de tout ce qu'elle accomplissait. Il avait travaillé dur pour être admis dans les rangs de ses élèves. Décrocher un jour son diplôme de l'Académie était son rêve le plus cher – et aussi celui de son père.

Alors, Tyen comprit qu'il n'avait jamais sérieusement envisagé de voler Vella, tout comme il n'avait jamais eu l'intention de la garder pour lui à terme. Pourtant, il était bien décidé à ne pas l'abandonner à son sort. Il souhaitait la libérer, non seulement pour elle-même, mais dans l'intérêt de l'Académie qui pourrait l'utiliser afin d'améliorer et de propager ses connaissances. Leur association ne pourrait être que mutuellement bénéfique.

Et elle ne se réaliserait jamais si quelqu'un emportait Vella.

Par ailleurs, si Tyen avertissait ses professeurs que les radicaux se croyaient capables de voler quelque chose dans le caveau, « sans préparatifs interminables », comme l'avait dit Gowel, cela lui permettrait peut-être de regagner partiellement leur confiance.

Un frisson parcourut son échine. Reportant son attention sur sa première liste, Tyen réfléchit au point numéro 3 et ajouta « et ce, sans préparatifs interminables » à la fin. Son cœur défaillit comme il regardait fixement les mots. Les radicaux pouvaient passer à l'action très vite. Mais quand, précisément ? *Dès ce soir, peut-être ?*

Tyen devait prévenir l'Académie immédiatement. Il se leva, saisit son manteau, glissa son carnet dans sa poche et sortit en trombe.

Chapitre 10

Il vit Miko trop tard pour s'arrêter et le percuta de plein fouet.

Les deux jeunes gens poussèrent un grognement. Puis Miko partit d'un rire embarrassé.

— Tu as l'air bien pressé ! Où cours-tu comme ça ?

— Il faut que je parle à Kilraker.

— Je suis tombé sur lui tout à l'heure – pas aussi littéralement que sur toi à l'instant. Il allait à la bibliothèque.

Au caveau ? Avait-il découvert la menace ?

— D'accord, merci.

Contournant Miko, Tyen fonça vers l'escalier qu'il descendit quatre à quatre. Comme il traversait l'Académie au pas de course, il croisa quelques étudiants et un professeur. Les premiers ne lui prêtèrent aucune attention ; le second lui jeta un coup d'œil soupçonneux.

Lorsque Tyen fit irruption dans la bibliothèque, quelques personnes tendirent le cou pour voir qui faisait tant de raffut. Kilraker n'était nulle part en vue, mais ce n'était que le premier des cinq niveaux de la bibliothèque, et depuis l'entrée, on ne voyait guère que la large allée centrale avec ses tables de lecture. Tyen s'avança en regardant entre les rangées d'étagères des deux côtés.

Soudain, une voix lança au-dessus de sa tête :

— Qui cherches-tu donc, jeune Fondacier ?

Tyen s'arrêta net et leva les yeux. Le bibliothécaire était penché par-dessus la balustrade du deuxième niveau. Personne n'avait jamais dit son nom à Tyen, et il était difficile de deviner son âge. Sa chevelure était striée de fils d'argent ; il avait le dos légèrement voûté et portait des lunettes, mais peu de rides creusaient son visage, et ses dents restaient en bon état.

— Bonsoir, bibliothécaire. J'ai besoin de parler au professeur Kilraker.

— Il est passé tout à l'heure, mais je crains que tu ne l'aies manqué. Puis-je t'aider de quelque façon que ce soit ?

Tyen ouvrit la bouche pour répondre par la négative, puis se ravisa. S'il passait toute la soirée à pourchasser Kilraker dans les couloirs de l'Académie, Vella risquait d'être volée entre-temps. Le bibliothécaire était responsable du caveau ; mieux valait le mettre en garde contre le risque d'intrusion.

— Oui. (Tyen regarda autour de lui, craignant que sa voix ne porte trop dans l'espace caverneux.) On pourrait discuter quelque part en privé ?

Le bibliothécaire haussa les sourcils.

— Dans mon bureau. Je descends.

Tandis que ses pas se dirigeaient vers l'escalier, Tyen se demanda comment il allait le convaincre – lui, ou n'importe quel professeur – que ses craintes étaient fondées. Jusqu'où devrait-il pousser les aveux ? Prévenir l'Académie d'un danger imminent pouvait le faire remonter dans l'estime des hautes instances, mais avoir fraternisé avec Gowel risquait de provoquer l'effet inverse.

Ayant rejoint Tyen, le bibliothécaire l'entraîna le long d'une rangée d'étagères vers une pièce minuscule, meublée d'un bureau et de deux chaises. L'expression du jeune homme le fit sourire.

— Je n'ai pas besoin de beaucoup de place, expliqua-t-il. (D'un large geste, il désigna les rayonnages au-dehors.) Et puis, si tu considères que la bibliothèque entière est mon espace de travail, en réalité, j'ai le plus grand bureau de toute l'Académie ! Je t'en prie, assieds-toi, et dis-moi ce qui te tracasse.

Tyen obtempéra.

— Eh bien... je n'ai pas de preuve tangible, commença-t-il.

Seulement des conclusions tirées d'éléments qui relèvent peut-être d'une simple coïncidence. (Il marqua une pause avant de reprendre.) Aujourd'hui, j'ai été approché par un homme qui n'est pas un radical, mais qui les fréquente, et qui a proposé de m'aider à voler Ve... le livre que j'ai trouvé à Mailand.

Le bibliothécaire haussa les sourcils.

— Vraiment ?

— Il m'a dit que la Société de Préservation de la Magie pouvait s'introduire dans le caveau, sans préparatifs interminables.

— Donc, tu lui avais révélé l'endroit où se trouve le livre.

Tyen se sentit rougir.

— J'ai été assez bête pour ça, oui.

Le bibliothécaire sourit.

— Il t'a prêté une oreille attentive ? Il s'est montré serviable, et du coup, tu as eu envie de l'aider en retour ? Tu t'es dit qu'il ferait peut-être un bon allié ? (Tyen acquiesça, et le bibliothécaire soupira.) Les meilleurs manipulateurs procèdent toujours ainsi. Des gens plus malins que toi et moi ont révélé des informations autrement plus cruciales pour des raisons autrement plus douteuses. (Il se leva.) Ta découverte est en sécurité.

Tyen se mordit la lèvre inférieure.

— Vous en êtes certain ? Il semblait très sûr de lui.

Le bibliothécaire gloussa.

— Je vois que je n'arriverai pas à te convaincre à moins de te montrer.

Le cœur de Tyen fit un bond dans sa poitrine. Très peu d'étudiants avaient le privilège de visiter le caveau. L'accès ne leur en était pourtant pas interdit, mais ils ne pouvaient y pénétrer qu'en compagnie d'un professeur ou du bibliothécaire, généralement dans l'intention d'effectuer des recherches.

Tyen se leva et suivit l'homme hors de son bureau, puis le long de l'allée centrale jusqu'au mur du fond. Le bibliothécaire ouvrit une des cinq portes identiques qui se découpaient là. Une flamme magique apparut devant lui et s'avança en flottant dans les airs pour révéler une petite pièce ronde au plafond en forme de dôme – et au plancher inexistant. Les parois du puits s'abîmaient dans les ténèbres. Le bibliothécaire fit un pas à l'intérieur...

... et au lieu de tomber, il demeura suspendu dans le vide, comme s'il se tenait sur un plancher invisible. En y regardant de plus près, Tyen vit l'air onduler à travers la pièce et sentit la Suie former autour du bibliothécaire une aura de fines lignes irradiances. Il comprit alors que l'homme était un sorcier assez doué. En tissant la magie selon un motif aussi délicat, il évitait de vider complètement une zone donnée. Plus les traînées étaient minces, plus vite la Suie s'estompait et était de nouveau remplacée par de la magie, même si celle-ci resterait globalement moins abondante dans la pièce jusqu'au rééquilibrage complet de l'atmosphère.

Le bibliothécaire fit signe à Tyen. Faisant taire l'anxiété qui lui picotait tout le corps, le jeune homme s'avança. Sous ses pieds, il sentit une résistance spongieuse qui lui donna l'impression qu'il allait s'enfoncer au travers du plancher invisible. Quand le bibliothécaire et lui commencèrent à descendre lentement, il crut d'abord que c'était ce qui se passait, et il hoqueta.

— N'aie crainte, jeune Fondacier. Nous ne tombons pas. Tu étudies la sorcellerie. N'as-tu pas encore appris à t'élever dans les airs ?

— Pas officiellement.

— Et officieusement ?

— Comme je devais piloter l'aérochar de Kilraker durant notre dernière expédition, il m'a semblé utile de prendre un peu d'avance sur mes cours.

— Sage précaution, gloussa le bibliothécaire. Touche donc le mur.

Tyen obéit. La surface nue était complètement lisse, presque glissante.

— Difficile à escalader, n'est-ce pas ? (La flamme descendait avec eux dans le puits, si bien que Tyen ne voyait plus le plafond et ne pouvait dire à quelle profondeur ils se trouvaient.) Maintenant, on tourne.

Une sorte de plancher vint à la rencontre de leurs pieds. Il n'était pas plat, mais incurvé comme l'intérieur d'un gros tube.

— Quelqu'un pourrait descendre en se servant d'une corde, mais ensuite, il n'aurait plus rien à quoi l'attacher pour remonter dans la section suivante, expliqua le bibliothécaire.

D'un index tendu, il désigna la partie supérieure du tube. Une lame de métal dentelé était sortie dans la pierre.

— Même s'il utilisait une corde assez longue et réussissait à lancer l'autre bout par-dessus le virage suivant, la lame la sectionnerait. Et même s'il parvenait à protéger sa corde ou à neutraliser la lame, il n'y a de l'autre côté rien à quoi un grappin puisse s'accrocher, à moins de laisser ouverte la porte suivante.

La plate-forme invisible leur fit franchir un virage, remonter, franchir un autre virage et descendre de nouveau.

— Le seul moyen pour un non-sorcier de pénétrer dans le caveau sans aide magique ou une chance incroyable serait d'avoir un allié déjà dans la place. Quant aux sorciers...

Un nouveau plancher apparut au-dessous d'eux. Cette fois, il était plat. Comme leurs pieds touchaient le sol, le bibliothécaire se tourna vers une porte dont seul le tracé était visible. Il sortit une chaîne du col de sa chemise. Au bout de celle-là pendait un tube perforé de plusieurs séries de trous sur toute sa longueur. Le bibliothécaire l'introduisit dans la serrure et tourna plusieurs fois vers la droite, puis vers la gauche et de nouveau vers la droite.

— La combinaison change chaque fois qu'on l'ouvre, expliqua-t-il à Tyen. Seuls quelques rares élus connaissent la formule.

Avec un doux soupir, la porte pivota vers l'intérieur. Elle était aussi épaisse que la cuisse d'un homme. Les visiteurs s'avancèrent dans un court passage, et le bibliothécaire referma derrière eux. Plusieurs petites alcôves s'ouvraient dans le mur d'en face, de part et d'autre d'une deuxième porte. Le bibliothécaire plongea un bras à l'intérieur sans que Tyen réussisse à voir ce qu'il faisait.

— Là encore, un mécanisme dont seules quelques personnes connaissent le code d'ouverture, et qui ne fonctionne que si la première porte est fermée, révéla-t-il.

Lorsqu'un bruit sec se produisit, il retira sa main. La porte pivota vers l'intérieur, et le guide de Tyen l'entraîna dans ce qui ressemblait à une seconde bibliothèque, mais de dimensions plus modestes. C'était une longue pièce divisée par d'épaisses colonnes carrées, remplie de placards vitrés plutôt que d'étagères ouvertes, avec des coffres énormes à la place des tables de lecture – si énormes que Tyen ne comprit pas comment ils avaient pu passer la porte.

Ainsi, voilà le caveau.

En temps normal, le jeune homme aurait été très excité et plein de

curiosité. Peu d'étudiants pénétraient dans la pièce la mieux protégée de l'Académie, et certains professeurs ne devaient jamais y avoir mis les pieds faute d'une bonne raison. Pourtant, c'était une résidence bien froide et bien solitaire pour Vella. Et même si Tyen aurait dû être rassuré par toutes les défenses dont le caveau était équipé, il savait qu'il ne serait tranquille qu'après avoir posé les yeux sur elle.

Les placards contenaient des coffrets qui ne différaient que par leur taille et par le numéro indiqué sur une petite plaque. Le bibliothécaire ouvrit une porte vitrée pour se saisir de l'un d'eux.

— Bien entendu, tu n'as pas le droit de le toucher, dit-il en souriant à Tyen.

Il souleva le couvercle, et le cœur de Tyen fit un bond à la vue de Vella. Celle-ci reposait sur un tissu épais qui l'isolait des parois du coffret et lui donnait l'air d'un précieux trésor. La flamme magique conférait une teinte rougeâtre à son cuir, à moins qu'on ne l'ait enduite d'huile pour préserver sa couverture.

— Tu vois ? Il est toujours là, ajouta le bibliothécaire.

Tyen acquiesça. C'était frustrant de se trouver si près de Vella sans pouvoir communiquer avec elle, mais c'était aussi un soulagement de constater qu'elle était bien là où elle devait être. *Si seulement je pouvais lui dire qu'elle est en sécurité, et que je compte la libérer !* Peut-être percevrait-elle ses pensées s'il se tenait suffisamment près d'elle. Tyen projeta ses perceptions en quête de la légère chaleur dont il se souvenait, ou d'un autre signe que Vella était consciente, mais en vain.

Avec un gros soupir, il leva les yeux vers le bibliothécaire et opina du chef à contrecœur. L'homme referma le coffret et le rangea dans le placard.

— Alors, estimes-tu notre protection adéquate ? demanda-t-il avec un large geste.

Tyen sourit.

— Tout à fait. Je n'aurais pas dû douter que le caveau de l'Académie était un endroit sûr. Vous viendrez la... vous viendrez vérifier qu'il est toujours là de temps en temps ?

Mais le bibliothécaire ne l'écoutait plus. Les sourcils froncés, il regardait quelque chose au-delà de la colonne la plus proche.

— C'est bizarre, murmura-t-il. Reste ici.

Sa brusque inquiétude raviva l'anxiété de Tyen.

Le bibliothécaire se dirigea vers un des énormes coffres, dont le couvercle laissait dépasser un morceau de tissu. Il le souleva complètement, et le tissu glissa de nouveau à l'intérieur. Avec un soupir de soulagement, le bibliothécaire plongea un bras dans le coffre pour arranger quelque chose. Puis il referma le couvercle et se tourna vers Tyen.

— Pas d'inquiétude. Certaines personnes sont juste incapables de remettre les choses dans l'état où elles les ont trouvées. (Il entraîna Tyen vers la sortie.) Qu'est-ce que je disais, déjà ? Ah oui. Tu as eu raison de venir me parler. Nulle chambre forte ne peut être inaccessible aux voleurs sans être également inaccessible à ceux qui auraient un besoin légitime d'y entrer. Mais il me semble que la nôtre est assez bien protégée, ne trouves-tu pas ?

— Si, si, acquiesça Tyen.

Ils rebroussèrent chemin en silence. Maintenant qu'il savait ses craintes infondées, Tyen ne trouvait plus rien à dire, et le bibliothécaire irradiait une satisfaction tranquille. Lorsqu'ils eurent regagné le rez-de-chaussée, Tyen remercia son guide et se dirigea vers sa chambre.

En passant devant une horloge, il vit l'heure et fut un peu surpris. Deux heures seulement s'étaient écoulées depuis le dîner, mais il avait l'impression qu'il était beaucoup plus tard que ça. Il se dit que la journée avait été longue : d'abord, sa recherche d'un travail, puis sa rencontre avec Gowel...

Pourquoi celui-ci avait-il prétendu qu'il pouvait l'aider à voler Vella ? Était-ce un test destiné à voir si Tyen était prêt à agir contre l'Académie, et pourrait donc faire une bonne recrue pour la SPM ? Ses amis radicaux lui avaient-ils menti quant à l'étendue de leurs capacités ?

Tyen repensa aux paroles du bibliothécaire : « *Nulle chambre forte ne peut être inaccessible aux voleurs sans être également inaccessible à ceux qui auraient un besoin légitime d'y entrer.* » Ce qui signifiait qu'un voleur éventuel compterait forcément parmi les gens ayant accès au caveau.

Tyen s'arrêta. *Le bibliothécaire insinuait-il que seul un des professeurs pourrait tenter de dérober Vella ?* Même s'il était à l'autre bout du bâtiment désormais, le jeune homme regarda par-dessus son épaule. Non. Son guide avait seulement voulu dire que même si un larcin n'était pas impossible, il restait hautement improbable.

Avec un soupir, Tyen se détourna et se remit en marche. Il aurait du mal à dormir ce soir-là. Outre sa solitude, sa honte et son inquiétude pour Vella, il serait tourmenté par une peur nouvelle. Il aurait bien voulu en parler à quelqu'un, quelqu'un qui saurait le convaincre qu'il se faisait du souci pour rien. Miko ? Non, il était encore trop tôt. Neel ? Non, Neel l'évitait depuis quelques jours comme s'il craignait d'être contaminé par sa disgrâce.

Kilraker ? Tyen n'aurait pas dû le déranger hors des heures de cours. Mais le professeur serait peut-être intéressé par les propos de son ancien ami – et mieux à même de juger de quoi Gowel était réellement capable. *Je préfère prendre le risque de le déranger que de négliger de lui parler. S'il ne semble pas inquiet, je m'excuserai, et je le*

laisserai tranquille. Changeant de direction, Tyen prit le chemin de la sortie.

Comme il traversait le jardin vers le bâtiment où étaient logés les professeurs, le jeune homme se réjouit d'avoir mis son manteau. La nuit était claire, et en l'absence de nuages pour retenir la chaleur dégagée par les industries de Belton, il faisait glacial. Tyen avait entendu dire qu'un tunnel chauffé permettait aux enseignants de se rendre jusqu'à leurs salles de cours et d'en revenir sans mettre le nez dehors, mais le tunnel en question était interdit aux étudiants.

Enfonçant les mains dans ses poches, le jeune homme sentit quelque chose de lisse et de métallique sous ses doigts. L'espace d'un instant, il se demanda ce que c'était avant de se souvenir qu'il avait emporté Scarabée ce matin-là.

Les quartiers de Kilraker se trouvaient au premier étage. Le hall et l'escalier étaient déserts, mais des voix étouffées, des rires et même de la musique s'échappaient des divers appartements. Tyen atteignit la porte de Kilraker et frappa. Il attendit assez longtemps pour se persuader que le professeur était absent. Mais alors qu'il tournait les talons, il entendit un bruit de l'autre côté du battant. Il pivota au moment où celui-ci s'ouvrait.

Kilraker apparut dans l'encadrement et dévisagea Tyen d'un air étrange. Le jeune homme fit un pas en arrière.

— Je vous dérange, professeur... ?

Kilraker secoua la tête.

— Non. Mais j'étais justement en train de penser à toi, et te voilà. Que puis-je faire pour toi à cette heure avancée, jeune Fondacier ?

Tyen résista à l'envie de promener un regard à la ronde, qui aurait trahi ainsi la nature secrète de sa visite.

— Pouvons-nous parler en privé ?

Kilraker hésita avant d'ouvrir la porte tout grand.

— Entre.

Il se dirigea vers une petite table flanquée par deux chaises en osier et s'assit. Une flasque et des verres reposaient sur un plateau ; l'un d'eux contenait un doigt de liquide ambré.

— De la crépusculaire ?

Comme Kilraker se resservait déjà, Tyen haussa les épaules et acquiesça. Il s'assit sur la chaise libre et regarda autour de lui. Les appartements des professeurs étaient quatre fois plus grands que les chambres des étudiants, composés d'un salon, d'une chambre à coucher et d'une salle de bains séparée. Leurs serviteurs logeaient dans un autre bâtiment, avec les domestiques de l'Académie.

Le salon de Kilraker était rempli d'objets que celui-ci avait ramenés de ses différentes expéditions, et qui n'avaient ni valeur ni intérêt pour l'Académie. Quelques-uns semblaient assez précieux, et Tyen supposa

que Kilraker les avait achetés avec ses propres fonds. C'était un décor fascinant ; chaque fois que Tyen s'arrachait à la contemplation d'un artefact exotique, son attention était aussitôt attirée par un autre.

— De quoi voulais-tu me parler ? le pressa Kilraker.

Tyen se détourna d'une statuette en argile grossière représentant une femme nue aux attributs exagérés.

— Je suis tombé sur Gowel aujourd'hui. Je pensais que vous voudriez le savoir.

Kilraker plissa les yeux.

— Je me suis laissé dire qu'il était à Belton. Que t'a-t-il raconté ?

— Il avait eu vent de ma suspension, et il a compati, répondit Tyen.

Kilraker se radossa à sa chaise.

— Quoi d'autre ?

— Il avait entendu parler du livre. Et il a proposé de m'aider à le voler. J'ignore s'il était sincère, ou s'il cherchait juste à me tester.

Un léger sourire retroussa la commissure des lèvres de Kilraker.

— Ça ne m'étonne pas vraiment de sa part. C'est du Gowel tout craché. Tu as accepté ?

— Je n'ai ni accepté ni refusé. J'étais trop choqué. Mais après coup, j'ai craint qu'il ne se soit pas vanté en disant qu'il pouvait faire une chose pareille.

— Donc, tu es allé voir le bibliothécaire, qui t'a emmené dans le caveau pour te montrer à quel point il était sûr.

— Oui.

— Te sens-tu rassuré ?

— Plutôt. Mais il a quand même dit quelque chose...

Des coups frappés à la porte interrompirent Tyen. Kilraker sursauta, et un pli soucieux barra son front avant qu'il ne se ressaisisse.

Adoptant une expression neutre, il se leva pour aller ouvrir. Tyen entendit la voix de Drem dans le couloir.

— Vous êtes prêt, professeur ?

— Presque. J'ai un visiteur. Laisse-nous quelques minutes.

Drem répondit quelque chose à voix basse. Kilraker jeta un coup d'œil à Tyen.

— Un instant, jeune Fondacier, dit-il avant de se faufiler dans le couloir et de refermer la porte derrière lui.

Tyen but une gorgée de crépusculaire et reposa son verre. Kilraker ne semblait pas inquiet outre mesure, et de toute évidence, son élève le dérangeait. Avait-il d'autres informations importantes à lui communiquer ? Tyen réfléchit. *Non. Je ferais mieux de prendre congé.* Il se leva, mais ne voulant pas interrompre une conversation privée, profita de cette occasion pour examiner de plus près la collection de Kilraker.

En s'approchant d'une vitrine, il jeta un coup d'œil par la porte

entrouverte de la chambre et aperçut plusieurs formes rectangulaires. Des malles. Le professeur partait en voyage. Une nouvelle expédition, peut-être ? C'était curieux qu'il n'en ait pas informé ses élèves, mais après tout, Tyen n'avait pas assisté à ses cours depuis plusieurs jours.

Ne voulant pas que Kilraker le surprenne en train de loucher sur ses effets personnels, Tyen se détourna et reporta son attention sur les étagères. Certains des bibelots étaient étranges, voire carrément hideux, et le jeune homme ne voyait pas bien pourquoi Kilraker avait eu envie de les garder. À moins qu'ils ne soient magiques ? Tyen sonda l'atmosphère en quête de Suie, et n'en perçut qu'une minuscule traînée s'échappant de dessous une défense gravée d'inscriptions noires. Il s'approcha de celle-ci et se pencha pour mieux voir. On aurait dit... le dos d'un livre. Un livre du même format que...

Un frisson parcourut Tyen. D'elle-même, sa main se tendit pour toucher l'ouvrage. Et dès le premier contact familier, il *sut*.

— Non, souffla-t-il. C'est impossible.

Comme il ouvrait le livre, des mots se formèrent sur la page.

— *Tyen, Kilraker compte te faire accuser de ma disparition.*

Il ne pouvait ni réfléchir, ni bouger, ni même respirer. Quand la porte de l'appartement s'ouvrit, il eut à peine le temps de refermer Vella.

— Ah, lâcha Kilraker.

Tyen se força à lever les yeux vers lui en espérant que son visage ne révélait ni sa peur ni son sentiment de trahison.

— Pourquoi ? demanda-t-il seulement.

Kilraker écarta les mains.

— Nous savions que Gowel voulait tenter de la voler. Alors, nous avons mis une contrefaçon dans le caveau.

Menteur, songea Tyen.

Puis une pensée bien plus choquante lui vint à l'esprit. Et si c'était Vella qui mentait ? Et si elle avait seulement prétendu être obligée de dire la vérité ? Et si elle était prête à raconter n'importe quoi pour éviter qu'on ne l'enferme de nouveau ?

Kilraker tendit une main pour que Tyen lui remette le livre.

Si je la lui donne et que Vella a raison, il va crier pour rameuter des témoins, puis affirmer que je l'avais volée. Ce sera sa parole contre la mienne. Mais s'il dit la vérité...

— Non, s'entendit lancer Tyen d'une voix forte. Je la garde. Allons voir le directeur Ophen. C'est à lui que je la remettrai, et à personne d'autre.

Kilraker le dévisagea sans répondre. Tyen se demanda à quoi il pensait. Était-il seulement perplexe et agacé par son attitude ? Ou ruminait-il le fait que son plan criminel avait été percé à jour ? Tyen espérait de tout son cœur que la première explication était la bonne.

D'un autre côté, raisonna-t-il, cela signifierait que Vella était bien l'artefact incontrôlable et dangereux pour lequel Ophen la prenait. Cette déception serait toutefois préférable à une trahison de Kilraker : si le professeur décidait d'user de la force pour lui reprendre le livre, Tyen ne pensait pas pouvoir l'en empêcher.

Kilraker sourit.

— Tu as raison d'être prudent. (Il se tourna vers la porte.) Allons donc voir Ophen.

Tyen fut envahi par un mélange de soulagement et de déception.

— Merci, dit-il. J'ai envie de vous faire confiance, mais cette journée a été... (Il secoua la tête.) ... très perturbante.

Kilraker ouvrit la porte et laissa passer Tyen. Fourrant Vella dans sa chemise, le jeune homme sortit dans le couloir. Drem, qui attendait là vêtu d'une veste d'aérochar, lui jeta un regard méfiant et, sur un ordre murmuré par Kilraker, entra dans l'appartement.

Ce fut d'un air assez détendu que Kilraker entraîna Tyen dans l'escalier. Mais arrivé au rez-de-chaussée, il continua à descendre. Le jeune homme s'arrêta.

— Où allez-vous ?

Son professeur leva un regard amusé vers lui.

— Tu n'as jamais entendu parler de notre raccourci ?

Le passage souterrain, se remémora Tyen. Il se remit à suivre Kilraker en se traitant d'idiot.

L'escalier du sous-sol débouchait dans un long couloir décoré avec autant de goût que les bâtiments les plus raffinés de l'Académie. Des tableaux étaient accrochés aux murs ; des statues nichaient dans des alcôves, et des lampes brûlaient tous les vingt pas. Kilraker attendit que Tyen arrive à son niveau pour marcher à côté de lui.

— Le tunnel s'achève où ? interrogea le jeune homme.

— Près du vestibule.

Ce qui devait être bien pratique pour les soirées nécessitant une tenue de gala. Il faisait bon dans le passage, et l'air ne sentait pas du tout le renfermé. Tous les cent pas environ, un petit escalier en colimaçon montait vers le rez-de-chaussée.

— Ils donnent où ? ne put s'empêcher de demander Tyen.

— Dans les jardins, pour le cas où il y aurait une inondation ou un incendie.

Au loin, le jeune homme distinguait le bout du tunnel. Celui-ci était désert et extrêmement silencieux.

Kilraker soupira.

— Il faut que je te dise quelque chose, Tyen, mais je ne sais pas trop comment m'y prendre puisque tu n'es pas d'humeur à me croire. L'Académie a l'intention de détruire Vella.

Tyen sentit son cœur se changer en pierre dans sa poitrine.

— Pourquoi feraient-ils ça ? C'est un objet rare et précieux !

— Parce que, étant donné que tu as négligé de nous dire qu'un contact lui suffisait pour lire dans nos pensées, elle contient des secrets qui ne doivent pas sortir de l'Académie, répondit Kilraker un peu sèchement.

Tyen sentit son visage s'empourprer.

— Oh. Je voulais vous en parler mais... le temps que je puisse le faire, il était trop tard.

Kilraker ralentit, puis s'arrêta et fit face à Tyen.

— Je ne suis pas d'accord avec eux, dit-il en baissant la voix. C'est pour ça que je l'ai remplacée par une contrefaçon.

Ainsi, il avouait ! Un frisson de triomphe parcourut Tyen.

— Tu veux bien m'aider à la sauver ? demanda Kilraker.

Tyen le dévisagea, l'espoir et la méfiance se livrant bataille en lui.

— Vella dit que vous comptez me faire porter le chapeau. (Il cligna des yeux en comprenant soudain.) C'est pour ça qu'il y avait quelque chose de déplacé dans le caveau, n'est-ce pas ? Pour que le bibliothécaire détourne son attention de moi un moment, et qu'il ne puisse pas dire si j'avais ou non effectué l'échange pendant qu'il regardait ailleurs.

Le sourire de Kilraker s'estompa.

— Ah. Oui. Il fallait bien que je me protège. S'il pouvait jurer qu'il ne t'avait pas quitté des yeux, tout le monde l'aurait cru, et les soupçons se seraient reportés sur les autres gens qui étaient descendus dans le caveau récemment. Mais comme le livre n'aurait pas été retrouvé en ta possession, on n'aurait pas pu te condamner pour l'avoir volé.

— Mais je serais devenu suspect. Plus personne ne m'aurait fait confiance ni ne m'aurait donné ma chance.

— Un faible prix à payer pour libérer Vella, non ? Si tu m'aides, je te laisserai lui parler.

Tyen secoua la tête.

— Non. Si elle contient des secrets dangereux sur l'Académie, nous devons la remettre dans le caveau, puis convaincre le directeur qu'elle est trop précieuse pour qu'on la détruise.

— Nous n'en aurons pas la possibilité. Ils ont l'intention d'agir demain, révéla Kilraker, l'air grave. Vella représente une source de connaissance plus grande que la bibliothèque de l'Académie, et c'est aussi un meilleur professeur que tous ceux que tu pourras trouver ici. Elle est trop précieuse pour qu'on prenne le risque de la perdre. Que ferons-nous si ces imbéciles refusent d'entendre raison ?

Tyen appuya une main sur sa poitrine, à l'endroit où le livre reposait contre sa peau. *Je ne peux pas les laisser la tuer.* Vella avait vu juste : Kilraker comptait le piéger. Que devait-il faire ? Défaisant le

premier bouton de sa chemise, Tyen sortit le livre et l'ouvrit. Des mots se formèrent sur le vélin.

— *Ne lui fais pas confiance.*

Quelque chose d'invisible saisit les poignets de Tyen et serra, lui faisant presque lâcher Vella. Le jeune homme leva les yeux. Kilraker regardait fixement le livre, les sourcils froncés par la concentration. Il fit un pas en avant et tendit la main pour s'en emparer.

Tyen agrippa la couverture un peu plus fort et voulut reculer, mais impossible. Les doigts de Kilraker se refermèrent sur Vella et commencèrent à tirer. Sachant qu'il ne pourrait pas la retenir longtemps, Tyen aspira de la magie et immobilisa l'air autour du bras du professeur.

L'air gela. Tyen sentit la poigne de Kilraker faiblir comme ses muscles refroidissaient brusquement. La force invisible qui immobilisait les poignets de Tyen défaillit. Le jeune homme triomphant parvint à se dégager et fit quelques pas titubants en arrière. Son regard croisa celui de Kilraker. Avec une grimace furieuse, celui-ci se jeta sur son élève.

L'attaque fut à la fois physique et magique. Tyen la bloqua avec un bouclier d'air solidifié. Kilraker jura comme ses poings s'écrasaient dessus. Il recula légèrement. Alors, de la Suie remplit le tunnel derrière lui, et le bouclier de Tyen se mit à vibrer.

Figé, le jeune homme élargit son mur protecteur. Kilraker frappait assez fort pour le tuer ; Tyen était tellement consterné qu'il ne voyait pas quoi faire d'autre. Il n'avait encore jamais livré de bataille magique, même s'il avait lu le récit de beaucoup d'entre elles.

Puis les ténèbres l'enveloppèrent, et son esprit choqué reçut l'avertissement de ses perceptions. La magie diminuait rapidement autour de lui ; s'il ne réagissait pas très vite, Tyen ne serait bientôt plus en mesure de se défendre.

C'était une situation typique, se remémora-t-il. Si l'un des deux combattants ne parvenait pas à vaincre l'autre par la force ou la ruse, tous deux finissaient généralement par épuiser la magie à leur disposition. Ils devaient se déplacer jusqu'à une nouvelle source avant de se retrouver impuissants.

Or, Kilraker bloquait l'extrémité la plus lointaine du tunnel ; Tyen n'avait donc pas d'autre choix que reculer. Son professeur risquait de contourner son bouclier pour absorber la magie derrière lui. Pour l'en empêcher, le jeune homme pouvait pomper la magie le premier ou reculer plus vite. Ou mieux encore : faire les deux à la fois.

Il battit en retraite, absorbant toute la magie qui l'entourait sur son passage. Kilraker le suivit. Au grand soulagement de Tyen, il avait cessé d'attaquer. Peut-être n'avait-il plus assez de magie pour ça.

Tyen envisagea brièvement de riposter. *Non*, décida-t-il. *Je risquerais*

de le tuer, et je ne veux pas. D'une part, je ne pense pas que ce soit nécessaire, et d'autre part, c'est à l'Académie qu'il appartient de punir les siens.

— Que se passe-t-il ici ?

Sans laisser retomber son bouclier, Tyen jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Trois hommes se précipitaient vers eux. Le premier était le professeur de sorcellerie qui avait assisté à la réunion dans le bureau du directeur – Hapen. Les deux autres enseignaient une matière différente.

— Il..., commença Tyen.

— Arrêtez-le ! cria Kilraker. Il a volé l'artefact dans le caveau !

Les trois hommes baissèrent les yeux vers Vella, et Hapen se rembrunit.

— Plus vite nous le détruirons, mieux ça vaudra.

— Je n'ai pas...

Les protestations de Tyen s'étranglèrent dans sa gorge comme une force invisible lui enserrait la poitrine. Des lignes de Suie irradiaient autour du professeur Hapen.

Je suis coincé, songea désespérément le jeune homme. *Je ne peux même plus parler.* Et Hapen venait de confirmer que les dirigeants de l'Académie avaient bel et bien l'intention de détruire Vella.

Il ne pouvait pas les laisser faire. Mais comment les en empêcher ? Il était prisonnier. Puis Tyen se rappela l'escalier qui montait vers la surface. Si seulement il pouvait l'atteindre...

Et ensuite, que ferait-il ? Il s'enfuirait, laissant derrière lui tout ce pour quoi il avait travaillé si dur ?

Son estomac se noua comme il comprenait qu'il avait déjà perdu sa place à l'Académie. D'après la façon dont les trois nouveaux venus le regardaient, ils le considéraient comme un voleur. Quelle chance aurait-il de les persuader de son innocence si c'était la parole de Kilraker contre la sienne ?

Il devrait rester, se battre pour laver son nom et prouver que Kilraker était le vrai coupable, mais jamais il n'y parviendrait avant que Vella ne soit détruite. En revanche, s'il s'enfuyait, il pourrait la mettre en sécurité, puis revenir pour établir la vérité.

À condition d'échapper à Hapen.

Tyen était entouré de Suie ; autrement dit, il ne disposait que de la magie qu'il avait absorbée et pas encore utilisée. À moins de réussir à en puiser plus loin.

Prenant une grande inspiration, il projeta ses perceptions au-delà des murs du tunnel, au-delà des quatre hommes qui convergeaient vers lui, dans les profondeurs du sol et vers le ciel depuis lequel il avait si souvent senti cascader la magie. Il fut surpris de se rendre compte jusqu'où il pouvait aller quand il essayait vraiment.

Tyen aspira toute la magie à sa portée. Il en utilisa une partie pour repousser la force qui l'immobilisait, et une autre pour former un bouclier. Une pluie de coups s'abattit sur ce dernier tandis que le jeune homme fonçait vers l'escalier le plus proche. Des cris résonnèrent dans le tunnel, et leur écho le poursuivit alors qu'il grimpait les marches bien trop courtes et trop tarabiscotées pour une fuite rapide.

Une rainure circulaire dans le plafond suggérait la présence d'une trappe, mais celle-ci refusa de bouger quand Tyen la poussa des deux mains.

— Une chance qu'il n'y ait ni inondation ni incendie, marmonna le jeune homme en modelant un peu de magie pour faire jaillir la trappe vers le haut.

Il émergea dans un massif de fleurs au milieu duquel l'ouverture formait comme une plaie béante. Des bruits de poursuite résonnaient en contrebas. Tyen s'élança, trébuchant sur la bordure du massif et évitant de justesse deux domestiques qui passaient par là.

Je suis dans les jardins, quelque part entre les quartiers des professeurs et le bâtiment principal. Et maintenant, je vais où ? Je sors de l'Académie ? De quel côté penseront-ils à me chercher d'abord ? Du côté de la sortie la plus proche, décida Tyen. Aussi devait-il prendre une autre direction.

Pour l'instant, il fonçait vers les quartiers des professeurs. Avantage : ses poursuivants ne s'attendraient pas à ce qu'il aille par là. Inconvénient : le chemin en ligne droite et bien dégagé ne lui offrait aucune couverture. Dès que Kilraker et les autres émergeraient par la trappe, ils verraient Tyen.

Arrivé à un croisement, le jeune homme tourna dans une allée plus étroite qui contournait les quartiers des professeurs. Comme il franchissait l'angle du bâtiment, Tyen s'arrêta dans une embardée. Devant lui s'étendait une cour dépourvue de toute végétation et de toute décoration, où il n'aurait aucune chance de se cacher.

Mais au centre de cette cour, capsule gonflée et prête à décoller, attendait un aérochar que le jeune homme connaissait bien.

Ravalant un rire, il s'élança de nouveau.

DEUXIÈME PARTIE

Rielle

Chapitre premier

Comme les portes du temple s'ouvraient, la vive lumière du soleil repeignit tout en blanc. Rielle suivit ses camarades dehors, les repérant essentiellement au son de leur voix. Même lorsque sa vision se fut ajustée, la cour pavée lui parut décolorée, et il lui sembla que la chaleur faisait scintiller les maisons couvertes de boue.

— Uh. C'est vraiment horrible dehors, marmonna Bayla. Je voudrais pouvoir rentrer tout de suite.

— Au marché, ce sera moins affreux, promit sa jumelle Tareme avant de se tourner vers Rielle. Tu veux venir avec nous ?

Rielle eut un sourire reconnaissant.

— J'aimerais bien, mais je ne peux pas. Ma tante m'attend.

— Ako sera là, insista Tareme. Il a dit qu'il voulait te revoir. Il a dû te trouver intéressante.

Rielle se força à continuer de sourire. Elle n'était pas le moins du monde séduite par le frère de ses camarades. Elle avait perdu tout respect pour lui quand elle avait dû repousser ses avances pressantes durant une stupide partie de cache-cache, pendant la fête d'anniversaire des jumelles.

Toutefois, Bayla et Tareme l'ignoraient. Personne d'autre n'avait assisté à la scène, et si Rielle se plaignait de lui, Ako nierait certainement. Incapable d'expliquer pourquoi elle le méprisait désormais, la jeune fille ne pouvait que feindre un simple manque d'intérêt. Si Bayla et Tareme avaient le droit de critiquer leur frère pour ses défauts, il eût été malvenu que quelqu'un d'extérieur à la famille fasse de même – surtout une femme.

— Ça m'étonne beaucoup, répondit Rielle. Il a dû me confondre avec quelqu'un d'autre. Il croyait que j'avais été engagée pour divertir les invités !

Tareme grimaça.

— Il agit toujours sans réfléchir. Ça fait partie de son charme. Il a un tel appétit de vivre, tu ne trouves pas ?

Rielle haussa les épaules. *De vivre ? Non, il a faim de quelque chose de beaucoup plus spécifique. Même s'il ne fait pas le difficile quant à l'objet de son appétit.*

— Amusez-vous bien au marché. On se voit le prochain quart-jour. Comme les jumelles descendaient rapidement l'escalier et

s'éloignaient dans la cour, Rielle éprouva un pincement de regret. Elle se réjouissait à l'idée de prendre une leçon de peinture avec sa tante cet après-midi, mais les invitations à sortir avec les autres filles après les cours étaient rares et précieuses. Quand elle avait commencé à fréquenter le temple, Rielle ne s'attendait même pas à en recevoir. Les premières fois que ses camarades lui avaient parlé, ça avait été pour manifester leur surprise et leur soulagement que Rielle ne sente pas mauvais.

Toutes les filles qui venaient là étaient issues des familles les plus riches et les plus puissantes de Fyre. Toutefois, celle de Rielle était moins bien considérée que les autres, à cause de la réputation qui collait aux gens travaillant dans l'industrie de la teinture. Bien entendu, Rielle n'avait jamais eu à se salir les mains. Ses parents engageaient des gens pour ça, et outre leur salaire, ils leur fournissaient la nourriture et le logis. Leurs donations généreuses aux temples garantissaient que personne n'oserait les snober ouvertement à cause de leur profession, mais les grandes familles de Fyre avaient d'autres moyens plus subtils d'exclure les gens qui ne leur plaisaient pas.

Le problème avec la teinturerie, c'était que les substances qui fournissaient les plus belles couleurs étaient souvent les plus pestilentielles et les plus répugnantes. Urine et excréments, extraits de créatures marines, végétation pourrie et larves d'insectes écrasées, notamment. Même les mordants et les fixateurs mettaient l'odorat à rude épreuve – en outre, certains étaient toxiques ! Pour toutes ces raisons, les teinturiers devaient s'installer à la lisière des villes et des cités, en aval du reste de la population.

Malheureusement, cela signifiait que le chemin depuis le temple jusque chez Rielle était très long. La jeune fille tira son foulard sur sa tête et rejeta les coins ornés de pampilles par-dessus ses épaules. Il faisait trop chaud pour qu'elle le noue autour de sa gorge, et dans cette petite ville, la plupart des filles de son âge trouvaient qu'un foulard noué faisait trop mémère. Néanmoins, Rielle devrait l'attacher correctement avant d'arriver chez elle, sans quoi, sa mère lui ferait un sermon sur la pudeur.

De toute façon, il n'y a personne pour me voir, raisonna Rielle en vérifiant que sa bourse était bien à l'abri sous sa jupe et sa tunique.

Traversant la cour, elle prit la direction de chez elle. La route du Temple, une des artères principales de Fyre, l'emmènerait une grande partie du chemin. À cette heure-ci un quart-jour, entre les leçons et les prières du matin et le marché de l'après-midi, même cette avenue habituellement grouillante de monde était presque déserte. Pendant la quatrième quatraine, qui marquait la fin d'une demi-saison, les citoyens les plus pieux restaient à la maison pour jeûner et prier.

Bizarrement, Rielle se sentait moins en sécurité que d'habitude, comme si la menace de rencontrer des voleurs s'amplifiait en l'absence de témoins potentiels. D'après ce qu'elle avait entendu dire, les larcins étaient pourtant plus fréquents au sein d'une foule qui faisait diversion.

Devant elle, un prêtre s'engagea sur la route, et Rielle se détendit. C'était Sa-Gest, un jeune homme mince comme un roseau qu'elle avait repéré au temple. Les autres filles se moquaient de lui dans son dos. Ses robes grises, tachées de transpiration sous les aisselles et autour du col, le désignaient comme un membre inférieur de l'ordre auquel il appartenait. Sa-Gest tourna dans une rue latérale. Curieuse, Rielle jeta un coup d'œil au passage et vit le prêtre s'éloigner d'un pas vif.

Les petites rues étaient plus fréquentées que la route principale, peut-être parce qu'elles offraient davantage d'ombre et de fraîcheur. Rielle avait exploré leur labyrinthe bien des fois en compagnie de son cousin Ari, avant que ce dernier ne se mette à travailler dans l'importation avec le frère aîné de la jeune fille. Des auvents pareils à ceux des étals du marché, mais tissés de motifs complexes, s'étendaient au-dessus de la chaussée. Les croisements formaient des cours bordées de boutiques où les gens s'asseyaient sur des bancs scellés dans les murs couverts de boue pour manger, boire et échanger des ragots.

Dans cette partie de la ville, connue comme le quartier des artisans, les auvents tissés par les habitants eux-mêmes arboraient des motifs de fil noir. Les maisons avaient des façades délavées. Chaque année, pour le Festival des Anges, on appliquait une nouvelle couche de boue et de peinture de couleur vive. Mais le prochain festival aurait lieu dans une demi-saison, et durant les huit dernières quatraines, la plupart des façades avaient pâli dramatiquement sous le soleil d'été.

Même si elle marchait sans se presser, Rielle transpirait déjà. Une petite brise aurait été la bienvenue, mais quand la jeune fille passa devant une autre rue latérale et qu'une bouffée d'air l'enveloppa, elle ne sentit que sa chaleur et la poussière qu'il charriait. Elle fut tentée d'allonger le pas juste pour se mettre à l'abri plus vite et boire un verre d'eau fraîche.

Elle poursuivit son chemin. Un second prêtre, plus âgé que Sa-Gest, émergea d'une ruelle et prit la direction opposée, comme s'il venait à la rencontre de Rielle. La jeune fille ne le connaissait pas, mais d'après ses robes gris-bleu, il occupait une position supérieure à celle de Sa-Gest. Plus vous vous éleviez dans la hiérarchie, plus la teinte de vos robes se rapprochait de celle des Anges.

Les cheveux grisonnants de l'homme étaient humides de sueur. S'il remarqua Rielle, il n'en laissa rien paraître, et à son air distrait, la jeune fille devina qu'il pensait à des choses beaucoup plus

importantes.

Enfin, elle atteignit la rue des Tanneurs, qui coupait à travers une boucle de la route du Temple. Elle savait que sa mère aurait préféré qu'elle reste sur l'avenue, mais son cousin lui avait dit que des tas de gens utilisaient ce raccourci, et Rielle estimait qu'elle n'avait rien à craindre tant qu'elle ne s'en écartait pas. La rue des Tanneurs était d'ailleurs plus fréquentée que la route du Temple, remarqua-t-elle.

S'efforçant de prendre une mine alerte et assurée, la jeune fille rasa le mur du côté où les bâtiments projetaient une mince bande d'ombre. Ari lui avait appris que les malandrins s'attaquaient de préférence aux gens qui avaient l'air timide et apeuré.

Quelques centaines de pas plus loin, un nuage de fumée noire et bouillonnante qui jaillissait d'une ruelle latérale bloqua le chemin de Rielle. La jeune fille se figea en l'apercevant, puis mit très vite un genou à terre et rajusta sa chaussure dans l'espoir que si quelqu'un l'observait, il penserait qu'elle s'était arrêtée pour ça.

La Crasse ! Rielle en avait rarement vu à l'extérieur du temple, et seulement après une procession. C'était à cette occasion, alors qu'elle tentait de toucher la trace sombre générée par la magie du prêtre, que sa tante avait découvert qu'elle percevait la Crasse.

« Tu devras toujours faire semblant de ne pas la voir », avait recommandé Narmah à sa jeune nièce. « Ne dis à personne que tu en es capable, pas même aux gens en lesquels tu as le plus confiance. Ne l'écris pas ; ne le dis pas à voix haute même lorsque tu crois être seule. Si les prêtres le découvrent, ils t'emmèneront. »

Rielle avait demandé si cela signifiait qu'ils lui apprendraient la magie.

« Les femmes ne peuvent pas devenir prêtres – seulement les hommes approuvés par les Anges », avait répondu sa tante sur un ton si sévère que Rielle n'avait jamais osé faire aucune des choses qu'elle lui avait interdites.

Tout le monde connaissait l'origine de la Crasse. Un prêtre avait dû utiliser de la magie dans les parages – une grande quantité de magie. Et comme Rielle n'en voyait aucun dans la rue des Tanneurs, il devait se trouver quelque part à l'intérieur de la ruelle adjacente.

Je ne peux pas rester ici à tripoter ma chaussure, sans quoi, il finira par me remarquer. Il faut que je continue mon chemin.

Mais pour cela, Rielle devrait traverser le nuage de Crasse. Elle savait bien que ça ne lui ferait pas de mal ; pourtant, l'idée le répugnait. Après tout, c'était la souillure que la magie laissait derrière elle. Les prêtres devaient effectuer des rituels de purification secrets pour en contrer les effets. Mais Rielle ne connaissait pas ces rituels.

D'un autre côté, traverser la rue pour éviter le nuage aurait l'air suspect. Alors, elle inspira un bon coup et se força à reprendre sa

marche. Résistant à l'envie de jeter un coup d'œil dans la ruelle pour voir ce que fabriquait le prêtre, elle retint son souffle et pénétra le nuage.

... Puis hoqueta en heurtant quelque chose de dur et d'invisible.

Une main lui saisit le bras et la tira sur le côté. La première pensée de Rielle fut que la Crasse n'était pas censée être solide. La deuxième fut qu'au moins, elle ne s'était pas trahie en hoquetant, car le prêtre devait bien s'attendre à une réaction de la part de quelqu'un qui percutait une surface dure. La troisième fut que l'homme qui lui tenait le bras n'était pas un prêtre. Dépenaillé, il avait le teint cendré et les yeux écarquillés. Dans une main, il tenait un couteau qu'il brandit sous le nez de Rielle. La jeune fille frémit.

— La ferme. Tu te tais, et tu fais ce que je te dis, aboya l'homme. Pigé ?

La bouche sèche et le cœur battant la chamade, Rielle acquiesça sans quitter le couteau des yeux.

L'homme se détourna et l'entraîna dans la ruelle avec lui. Les forces de Rielle l'abandonnèrent, et la jeune fille faillit tomber à genoux, mais son agresseur la força à rester debout et à avancer. Visiblement, la rue des Tanneurs n'était pas si sûre que ça, et avoir l'air alerte et assuré ne protégeait pas des masses. Que comptait lui faire cet homme quand il s'arrêterait ? La détrousser ? Comment Rielle devait-elle réagir ?

La ruelle était déserte. Si l'homme était rapide, il pouvait la délester de sa bourse avant d'être interrompu par quelqu'un. Mais il ne faisait pas mine de s'arrêter. L'estomac de Rielle se noua. Il devait vouloir autre chose, et la jeune fille ne put s'empêcher d'imaginer le pire. De nouveau, la peur fit mollir ses genoux.

Elle avait toujours pensé qu'elle préférerait mourir plutôt que de subir ça. Que si on l'attaquait, elle se défendrait. Elle s'était imaginée repoussant ses agresseurs, voire les traînant jusqu'aux prêtres afin qu'ils soient punis. Mais l'homme avait une poigne de fer, et il la halait comme si elle ne pesait rien. Pourtant, il était maigre et guère plus grand qu'elle.

Il est plus fort que toi, mais tu peux te montrer plus maligne que lui, songea Rielle. *Réfléchis !*

La jeune fille se força à refréner sa panique pour récapituler ce qu'elle savait de lui. Au souvenir de la Crasse, son sang se glaça. Il n'y avait pas de prêtre ni personne d'autre dans les environs ; donc, c'était forcément cet homme qui avait utilisé de la magie.

Un impur. Quelqu'un qui avait choisi d'apprendre à utiliser la magie, et qui était prêt à la voler aux Anges sans se soucier que ces derniers taillent son âme souillée en pièces après sa mort. Qu'est-ce qui avait bien pu le pousser à choisir un sort aussi atroce ? Et puisqu'il

avait déjà renoncé à son âme immortelle, quelles autres choses terribles était-il disposé à faire, des choses d'autant plus terribles qu'il commandait à la magie ?

La peur envahit Rielle, tempérée cependant par le souvenir du nuage de Crasse. Nébuleux et mal contenu, celui-ci semblait indiquer que l'homme ne maîtrisait pas bien la magie. La Crasse générée par les prêtres formait comme un halo régulier autour d'eux.

En théorie, Rielle aussi pouvait utiliser la magie. Tous ceux qui voyaient la Crasse en étaient capables, mais la jeune fille ne savait pas comment s'y prendre, et même si elle s'en servait pour survivre, elle renoncerait à la vie éternelle. Entre la mort de son corps maintenant et la mort de son âme dans de nombreuses années, que choisirait-elle ?

Avant qu'elle puisse y réfléchir vraiment, l'homme ralentit à l'approche d'un carrefour. Il jeta un coup d'œil à l'angle de la ruelle avant d'entraîner de nouveau Rielle à sa suite. Il guettait quelque chose – ou quelqu'un. La jeune fille pensa immédiatement aux deux prêtres qu'elle avait vus plus tôt, dans l'avenue écrasée par la chaleur alors qu'ils auraient été beaucoup mieux dans la fraîcheur du temple. Son cœur se gonfla d'espoir. Cherchaient-ils l'impur ? Se trouvaient-ils dans les parages ? Et était-ce pour cela que l'homme l'avait enlevée ? Afin de l'utiliser comme otage, une innocente qu'il menacerait de tuer si les prêtres l'attrapaient ?

En approchant d'un nouveau carrefour, l'homme jeta un coup d'œil dans la rue perpendiculaire et recula subitement. Puis il fit demi-tour et rebroussa chemin sans lâcher Rielle. La jeune fille prit une inspiration pour appeler à l'aide, mais se ravisa. Et si son ravisseur tentait juste d'éviter les passants ? Elle risquait de mettre quelqu'un d'autre en danger.

L'homme continua à la traîner derrière lui sans jamais que sa poigne ne se relâche. Les dents serrées, Rielle récita dans sa tête tous les jurons que son cousin lui avait enseignés. Prononcé tout haut une fois où elle se croyait seule, le moins salé d'entre eux lui avait valu une bonne calotte de sa mère. Mais se les répéter en son for intérieur l'aidait à se calmer, à faire refluer la terreur qui l'affaiblissait.

À sa grande surprise, l'homme s'engagea dans des rues très fréquentées. Les gens qu'ils croisaient restaient indifférents, ou les regardaient passer avec une mine calculatrice que Rielle avait souvent vue sur le visage des clients de ses parents. Ici aussi, les façades se paraient de couleurs vives, mais la peinture craquelée tombait par morceaux. Les volets étaient de travers, et une puanteur presque aussi terrible que celle de la teinturerie imprégnait tout. Même la fumée odorante des encensoirs ne parvenait pas à la masquer.

Je suis dans le quartier pauvre, comprit Rielle, à la fois stupéfaite et atterrée qu'ils aient parcouru une telle distance. Les prêtres devaient

être bien loin de là. Pourtant, l'homme ne ralentit pas ni ne relâcha sa vigilance. Il continua à vérifier avant chaque virage et chaque croisement que la voie était libre.

Rielle commençait à trouver cette prudence inutile quand, soudain, son ravisseur se rejeta en arrière à un carrefour et, regardant autour de lui, s'enfonça sous une porte cochère. D'un geste brusque, il arracha le foulard de la tête de Rielle et la fit pivoter vers la rue, mais tout en la tenant par la ceinture de sa jupe pour l'empêcher de fuir. La jeune fille sentit quelque chose de pointu se presser contre ses côtes. Elle se figea.

— Ne bouge pas, et tais-toi. Ne fais rien qui puisse attirer l'attention sur toi.

Elle demeura aussi immobile que possible. Jetant un coup d'œil dans la rue d'où ils arrivaient, elle vit que les autres femmes qu'ils avaient croisées ne portaient pas de foulard elles non plus. Plantées dans l'ombre à intervalles réguliers, elles semblaient attendre quelque chose. Le tissu naturel de leurs vêtements était si fin qu'on voyait leur peau brune au travers. Adossé à un mur un peu plus loin, un homme discutait avec l'une d'entre elles.

Quelqu'un traversa le croisement, et l'agresseur resserra sa prise sur Rielle. La jeune fille ne connaissait pas ce prêtre en robe bleue, qui semblait bien peu à sa place dans un quartier aussi malfamé. Il était grand, plus âgé que Sa-Gest et surtout d'un rang très supérieur. Quand il balaya la rue du regard, il aperçut Rielle sous la porte cochère. La jeune fille s'attendait à ce que son visage exprime le dégoût, mais elle ne lut que de l'amusement sur ses traits.

Le prêtre regarda par-dessus son épaule, en direction du croisement, et secoua la tête. Rielle frissonna d'espoir comme il reportait son attention sur la rue et se remettait en marche vers elle. *Aidez-moi*, songea-t-elle désespérément lorsqu'il passa devant elle. Mais consciente de la lame pressée contre ses côtes, elle ne pipa mot.

Le prêtre la détailla rapidement et poursuivit son chemin. Les autres femmes, qui ne semblaient pas du tout avoir honte, minaudèrent sur son passage. Écœurée, Rielle détourna les yeux. *Comme si un prêtre allait recourir à vos services !* Elle l'entendit s'arrêter et demander à une des femmes si elle n'avait pas vu un homme maigre et crasseux se planquer dans les parages. La femme répondit que cette description pouvait correspondre à beaucoup de gens dans le quartier. Le prêtre continua sa route.

Rielle tourna légèrement la tête vers le carrefour en se souvenant de la façon dont il avait regardé derrière lui et secoué la tête. Pour faire signe à quelqu'un qui se trouvait un peu plus loin ? Un autre prêtre, peut-être ? Un faible espoir se ranima dans le cœur de la jeune fille, et un plan se forma dans son esprit. C'était risqué, mais elle décida que le

jeu en valait la chandelle.

— Il est parti ? grogna son ravisseur.

Rielle jeta un coup d'œil vers le bout de la ruelle. Le prêtre venait de tourner au coin.

— Oui, répondit-elle.

L'homme retira son couteau et la saisit de nouveau par le bras. Il passa devant elle, se dirigea vers le carrefour et jeta un coup d'œil à l'angle de la ruelle.

— Je crois qu'il revient, mentit Rielle. Oui, il revient !

L'homme regarda par-dessus son épaule, mais la jeune fille se déplaça de façon à lui boucher la vue.

— Dépêchez-vous, chuchota-t-elle en le poussant en avant.

Son ravisseur fit un pas hors de la ruelle. Rielle le suivit, puis fit semblant de trébucher et se laissa tomber à genoux en poussant un cri. Jetant un coup d'œil dans la direction vers laquelle le prêtre avait fait un signe de tête, elle aperçut un prêtre d'âge mûr – celui qu'elle avait croisé plus tôt – qui venait de tourner son regard vers elle. Son ravisseur jura et voulut la forcer à se relever.

Des ténèbres fleurirent autour du prêtre. C'était le halo de la Crasse que Rielle avait contemplé tant de fois auparavant, les mêmes lignes en étoile qui entouraient les Anges peints sur les murs du temple, à ceci près que les lignes des Anges étaient blanches comme si la jeune fille avait contemplé les images saintes trop longtemps et, fermant les yeux, les avait vues en négatif derrière ses paupières closes.

La main de son ravisseur lui lâcha le bras. Un cri étranglé résonna au-dessus d'elle, et le couteau tomba par terre. Pivotant, Rielle vit que l'homme se tenait la gorge, soulevé de terre par une magie invisible. Elle supposa qu'il était dangereux de rester entre lui et le prêtre ; alors, elle rampa vers le mur.

De la Crasse bouillonna autour de son ravisseur telle de l'encre se répandant dans de l'eau.

— Non, fit fermement le prêtre. Nous ne tolérons pas ça ici.

L'homme suspendu dans les airs cria et se débattit. L'estomac révulsé, Rielle se mit debout et se retira dans la ruelle... où elle se retrouva face à face avec le prêtre en robe bleue. Celui-ci plissa les yeux en la reconnaissant, puis fit un geste du pouce par-dessus son épaule.

— Écarte-toi, mais reste dans le coin.

Rielle se hâta de s'enfoncer dans la ruelle, mais ralentit en approchant des prostituées. Fascinées, celles-ci regardaient l'homme se tordre dans les airs au carrefour. *Il m'a dit de rester dans le coin, mais où puis-je attendre ?* se demanda Rielle. Comme les cris se taisaient derrière elle, la jeune fille sentit la tête lui tourner de soulagement.

Des mains la prirent par les épaules pour la retenir. Surprise, elle

leva les yeux vers l'homme qui discutait avec une des prostituées un peu plus tôt. Celui-ci lui sourit, et Rielle tomba aussitôt sous le charme. Il était un peu plus vieux qu'elle, mais encore jeune, avec des cheveux noirs et raides, des sourcils bien dessinés et des pommettes saillantes.

Honteuse de l'avoir dévisagé ainsi, Rielle baissa très vite les yeux. *Qu'est-ce qu'il est beau !* songea-t-elle. Mais peut-être en avait-elle juste l'impression parce que c'était la première personne qui se montrait gentille envers elle depuis des heures.

— C'est très malin ce que tu viens de faire, Ais, la complimenta l'inconnu.

Surprise, Rielle cligna des yeux.

— Ah bon ?

— Oui. (Il se tourna vers le croisement.) On dirait qu'il capitule.

Rielle suivit la direction de son regard. Son ravisseur gisait désormais face contre terre, encadré par les deux prêtres qu'enveloppait un nuage de Crasse. La jeune fille résista à une forte envie de détourner les yeux. C'était comme si toute la lumière et la couleur avaient brûlé autour d'eux.

— Pitié ! Je n'ai pas fait exprès d'apprendre, gémit l'homme prostré. J'ai été piégé !

— On a toujours le choix, répliqua le plus âgé des deux prêtres.

L'homme laissa retomber sa tête.

— Ça valait le coup, dit-il si bas que Rielle l'entendit à peine. Même si je meurs à la seconde, ça valait le coup.

— Lève-toi, ordonna le prêtre.

— Finissons-en tout de suite. Tuez-moi.

— Ce n'est pas à toi d'en décider.

Le prêtre le plus âgé fit signe à son compagnon, qui s'avança pour relever leur prisonnier de force. Puis il jeta un coup d'œil dans l'allée, et Rielle frémit comme leurs regards se croisaient. Abandonnant le prisonnier sous la garde de son confrère, le prêtre s'approcha de la jeune fille avec une mine inquiète.

— Je m'appelle Sa-Elem. Tu n'es pas blessée, Ais ?

Rielle secoua la tête.

— Quel est ton nom ?

— Rielle Lazuli.

Le prêtre haussa les sourcils.

— La fille d'Ens Lazuli ? Comment t'es-tu retrouvée en compagnie d'un impur ?

— Je rentrais chez moi après les cours au temple quand il m'a sauté dessus et forcée à l'accompagner. Il a un couteau.

— Plus maintenant. (Le prêtre regarda autour de lui.) Nous ne pouvons pas t'abandonner ici, dans un quartier que tu ne connais pas,

mais nous devons d'abord nous occuper de l'impur. Je crains que tu ne doives revenir avec nous au temple.

Refaire tout ce chemin à l'envers ?

— Je... j'arriverai à retrouver ma route seule, bredouilla Rielle. Je veux juste rentrer chez moi. Ma famille va s'inquiéter.

Le prêtre se rembrunit.

— Mais après ce que tu viens de subir, tu devrais vouloir une escorte, fit-il remarquer.

— Je...

Rielle hésita. Son désir de ne pas faire le chemin seule était aussi fort que celui de rentrer chez elle.

— Sa-Elem, puis-je accompagner Ais Lazuli ? demanda le beau jeune homme.

Le prêtre le dévisagea sévèrement.

— Et tu es... ?

— Izare Saffre.

— Le peintre. (Le prêtre hocha la tête et reporta son attention sur Rielle.) Je suppose qu'étant donné les circonstances exceptionnelles, ce serait une solution acceptable, si cette jeune femme est d'accord.

Rielle acquiesça très vite.

— Je le suis.

— Dans ce cas, vas-y, Aos Saffre. Mais ne traîne pas en chemin. Nous aurons besoin de l'interroger plus tard.

— Je vous promets de la ramener chez elle saine et sauve le plus rapidement possible.

Cela parut satisfaire le prêtre.

— Tu n'auras plus besoin de quitter la sécurité de ton foyer, Ais Lazuli, assura-t-il à la jeune fille. Nous te rendrons visite dès que nous nous serons occupés de l'impur.

Rielle hocha la tête.

— Je préviendrai mon père.

Le prêtre traça une bénédiction en l'air puis rejoignit son compagnon, qui tenait leur prisonnier par le bras aussi fermement que ce dernier avait tenu Rielle. Des vivats et des sifflements s'élevèrent autour de la jeune fille ; levant les yeux, elle vit que les habitants du quartier étaient penchés à leurs fenêtres ou avaient passé la tête par leur porte pour observer la scène.

— Tu l'as entendu, dit Izare en adressant à Rielle un nouveau sourire aussi éblouissant que le premier. Je dois te ramener chez toi sans tarder. Suis-moi.

Chapitre 2

Ils marchaient depuis quelques minutes lorsque Izare se tourna vers Rielle.

— Grâce à toi, la ville n'a plus rien à craindre.

La jeune fille baissa les yeux.

— J'ignorais qu'il y avait un impur en liberté à Fyre.

— Les prêtres le cherchent depuis des semaines. (Izare désigna une rue latérale.) Par ici.

Plus tôt, il lui avait fait traverser la tache de Crasse laissée par les prêtres, et n'ayant pas d'autre choix que de le suivre, Rielle avait retenu son souffle avant de s'avancer. Ce nuage-là n'avait opposé aucune résistance. Soulagée, la jeune fille avait emboîté le pas à Izare. Elle se sentait un peu intimidée par cet homme séduisant. Les rues du quartier pauvre étaient à peine assez larges pour deux personnes, et elle ne voulait pas bloquer le passage des gens qui arrivaient dans l'autre sens. Mais comme ils atteignaient des rues plus larges, Izare ralentit afin qu'elle marche à côté de lui.

Il est vraiment très beau, songea-t-elle. Et pas juste parce qu'il s'est montré amical quand j'en avais bien besoin. Le jeune homme avait des cheveux noirs très raides, et une peau parfaite de la même couleur que les copeaux de bois-tempête dont les teinturiers se servaient pour obtenir du brun doré. Comme il lui jetait un regard en coin, Rielle remarqua que ses yeux étaient d'un vert-jaune fauve. Et il se déplaçait avec une grâce dont il n'avait sans doute pas conscience, en balançant souplement les bras. Rielle l'observa à la dérobée, s'interrogeant sur ce qui le rendait aussi attirant. Ses pommettes hautes ? Le dessin de sa mâchoire ?

De nouveau, le jeune homme se tourna vers elle.

— Comment te sens-tu ? Tu sembles t'être très vite ressaisie.

— Ah bon ? (Rielle haussa les épaules.) Je suis vivante ; c'est une bonne raison de me réjouir. Même si...

— Même si... ?

Elle secoua la tête.

— Je suis un peu déçue.

— Déçue ? répéta Izare, incrédule.

— Par ma réaction. J'ai toujours imaginé que je m'en sortirais mieux que ça s'il m'arrivait quelque chose de similaire.

— Tu as forcé l'impur à se révéler à un prêtre. C'était très courageux de ta part.

— Oui, mais avant ça, je ne m'étais même pas débattue. Il me tenait trop fort.

— Les hommes sont généralement plus costauds que les femmes, fit remarquer Izare. Tu pouvais difficilement te battre contre lui. Alors, tu as recouru à la ruse. Tu aurais pu paniquer, ou ne pas oser provoquer son courroux, mais tu as gardé la tête froide et pris un risque calculé.

Rielle soupira.

— Je suppose que tu as raison. Mais... je regrette de ne pas être plus forte.

Izare grimaça.

— Pour avoir de gros bras musclés ? Non, merci. Tu es très bien comme tu es. Je te trouve... (Il s'arrêta brusquement, fit un pas en arrière et détailla la jeune fille.) ... pas vraiment belle, mais agréable à regarder. Bien proportionnée. Assez grande pour que tes membres soient gracieux, mais pas trop minces. Et tu as un visage... (Il se rapprocha d'elle en la scrutant avec attention.) ... très intéressant. Une forme pas classique, mais unique, qu'il faut prendre son temps pour apprécier.

Personne n'avait jamais osé parler ainsi à Rielle ; après tout, elle venait d'une famille riche. Cela suscita en elle des sentiments contradictoires : d'un côté, elle était blessée et outrée par la franchise brutale d'Izare ; de l'autre, elle devait admettre avec un certain amusement que le jeune homme avait raison. Elle n'était pas belle au sens conventionnel du terme : elle avait la peau trop claire, le nez trop droit. Pourtant, quand Izare avait décrit son visage, sa voix s'était adoucie, et ses étranges compliments avaient donné à Rielle un frisson de gêne et de plaisir mêlés.

Izare se redressa.

— Désolé. Je t'embarrasse. C'est une mauvaise habitude due à ma profession. Remettons-nous en route.

— Ta profession ? Ah, c'est vrai. Tu es peintre, se souvint Rielle comme ils recommençaient à marcher.

— Oui.

— Tu peins quoi ?

— Ce que les gens me paient pour peindre. Beaucoup de spiritins. Quelquefois des portraits.

Les spiritins étaient la toile de fond des petits autels que l'on trouvait dans chaque foyer à Fyre. Même les étrangers qui observaient des traditions différentes en achetaient un pour leurs invités. Tante Narmah avait peint celui des Lazuli, qui représentait une scène de nuit – l'heure où les Anges étaient le plus tranquilles et communiquaient le plus volontiers. Le bleu marine intense dont elle

s'était servie pour le ciel était fabriqué à partir d'un pigment très rare provenant de la lointaine Surlan, et il coûtait plus cher que l'or : un bon indicateur, non seulement de la piété de la famille, mais aussi de sa richesse.

On trouvait sur le marché des spiritins moins onéreux, peints avec des couleurs plus communes. Izare était-il l'auteur de certains d'entre eux ? Le prêtre Sa-Elem connaissait son nom, ce qui suggérait un travail d'une qualité supérieure.

— Tu peins aussi pour le plaisir ? s'enquit Rielle.

— Quand j'ai le temps.

— Et tu peins quoi, dans ce cas ?

— Mes amis, ou... n'importe quelle personne que j'arrive à convaincre de poser pour moi. Et toi ?

— Ma tante. Les ouvriers. Les objets dans notre maison. La vue sur la rivière. Mais seulement pour le plaisir, bien entendu.

Surpris, Izare cligna des yeux.

— Tu peins aussi ?

— Oui. C'est ma tante qui m'a appris. Elle est très douée.

Le jeune homme acquiesça, mais distraitement, comme ils émergeaient du quartier pauvre dans une grande avenue. Rielle reconnut la route du Temple et s'arrêta.

— C'est bon, je sais où je suis. Je peux continuer seule, si tu dois retourner à ton travail.

— Quand je fais une promesse, je la tiens toujours, répliqua Izare. (Mais il n'avait pas bougé, et il la dévisageait pensivement.) J'aimerais beaucoup faire ton portrait, Ais Lazuli.

La jeune fille écarquilla les yeux, stupéfaite. Izare lui sourit. Machinalement, elle leva une main pour rajuster son foulard sur sa tête, mais ne le trouva pas et en éprouva une vive inquiétude.

— Oh, mon foulard ! J'ai dû le perdre.

— Tu l'avais encore quand je t'ai vue pour la première fois. (Izare regarda derrière eux.) Je le chercherai après t'avoir ramenée chez toi.

— Non, je dois le retrouver maintenant. Si ma mère me voit tête nue, elle sera furieuse.

Rielle voulut rebrousser chemin vers le quartier pauvre, mais Izare s'interposa.

— Il me semble que tu as une très bonne excuse. Et puis, Sa-Elem a bien dit que tu devais rentrer tout de suite. Ce n'est qu'un foulard. Je suis certain qu'une fille comme toi en a des tas d'autres.

Cette allusion si désinvolte à la richesse de sa famille fit monter le rouge aux joues de Rielle. Mais Izare avait raison. Prenant une grande inspiration, la jeune fille se tourna de nouveau vers la route du Temple.

Tout en marchant à côté du jeune peintre, elle se demanda quel

genre de questions Sa-Elem lui poserait lorsqu'il viendrait chez elle. Il voudrait sûrement savoir de quelle façon elle avait été enlevée. Rielle ne pourrait pas lui parler du nuage de Crasse qu'elle avait vu, mais elle n'en aurait sans doute pas besoin. Voir la Crasse n'était pas un délit en soi – sa tante avait exagéré pour lui faire peur en disant que les prêtres l'emmèneraient juste pour ça –, mais si les prêtres apprenaient que Rielle en était capable, ils la surveilleraient constamment pour voir si elle avait appris à utiliser la magie. Et si cela venait à se savoir, le commerce de sa famille pourrait en être affecté.

Les gens évitaient ceux qui voyaient la Crasse. Certains pensaient que c'était une capacité héréditaire, qui se transmettait de génération en génération ; d'autres, qu'il s'agissait d'une punition infligée aux pécheurs. Dans tous les cas, cela limitait les possibilités de faire un bon mariage.

Se souvenant de la façon dont l'impur avait hurlé, Rielle frissonna. Elle ne comprenait vraiment pas pourquoi quelqu'un aurait voulu apprendre la magie. À cause de la Crasse, il était impossible d'en dissimuler l'usage. Un jour ou l'autre, les prêtres arrêtaient les impurs, et nul ne savait réellement ce qu'il advenait d'eux : juste qu'ils étaient emmenés loin de Fyre, dans un endroit de l'autre côté du désert.

Mais Sa-Elem n'était que l'une des deux sources de l'inquiétude de Rielle. Sa mère serait horrifiée d'apprendre que la jeune fille avait été traînée à travers le quartier pauvre. Elle lui interdirait peut-être de rentrer seule du temple désormais. Elle la ferait accompagner par une des servantes, ou une des teinturières qui confirmerait les préjugés des autres filles de sa classe. *Pourtant, ce n'est pas leur faute si elles sentent mauvais. Elles se lavent quand c'est nécessaire, et elles n'y peuvent rien si l'odeur persiste.* Mais sa mère ne s'en souviendrait qu'au dernier moment, et la fille n'aurait pas le temps de prendre un bain. Tout le monde était occupé à préparer le prochain Festival des Anges, y compris les parents de Rielle.

— Alors, lança Izare, brisant le silence. Tu veux bien poser pour moi ?

Amusée par son insistance, Rielle lui jeta un regard de biais.

— Tu cherches une nouvelle cliente, c'est ça ?

— Oh, je ferais ton portrait gratuitement.

Elle le dévisagea avec une incrédulité non dissimulée. *À quoi il joue ?* se demanda-t-elle. *Il veut vraiment faire mon portrait, ou il essaie d'obtenir quelque chose en me flattant ?*

— Je doute que ma mère accepte.

— Tu doutes. C'est déjà quelque chose. Ça veut dire que tu n'exclus pas complètement la possibilité qu'elle le fasse.

— Il serait plus exact de dire : « Ma mère n'acceptera jamais »,

rectifia Rielle. Donc, je suis forcée de décliner ton offre.

Elle s'attendait à ce qu'Izare le prenne mal, mais il se contenta de soupirer et de hocher la tête.

— N'y a-t-il aucune situation dans laquelle elle t'autoriserait à poser pour un portrait ?

— Aucune qui me vienne à l'esprit.

— Si jamais il s'en présente une, surtout, préviens-moi immédiatement. C'est ta maison ?

Levant les yeux, Rielle aperçut les murs familiers de la teinturerie au loin. Une douce chaleur l'envahit.

— Oui.

— Et dire que je suis passé devant tant de fois sans savoir que ses murs abritaient une jeune femme aussi intrigante.

Tant de flatterie fit hausser les sourcils à Rielle. Izare grimaça.

— C'est trop, hein ?

— Beaucoup trop.

Il rit.

— Tu as des frères, j'imagine ? Quand une femme est immunisée contre les compliments, c'est toujours la faute de ses frères.

— Un cousin. Mon frère est bien plus vieux que moi ; nous n'avons jamais joué ensemble quand j'étais petite.

— J'aimerais beaucoup rencontrer ton cousin.

— Si tu penses pouvoir lui vendre un portrait, tu seras déçu. Il gère les commandes de l'entreprise familiale ; c'est lui qui trouve les pigments et le tissu à importer et qui fait en sorte qu'ils arrivent jusqu'ici.

— Donc, tu vis seule ?

— Bien sûr que non. J'ai toute ma famille à la maison.

— Je veux dire : il n'y a personne de ton âge chez toi ?

Les paroles d'Izare suscitèrent une tristesse inattendue chez Rielle. Ari lui manquait, et désormais, les enfants des teinturiers avec qui elle avait grandi travaillaient à l'atelier, s'occupaient de leurs propres enfants ou étaient partis vivre ailleurs après leur mariage. *Ce qui ne tardera pas à m'arriver non plus si Mère a son mot à dire.* Trouver un époux était la raison principale pour laquelle Rielle assistait aux cours du temple. En fréquentant des filles de son âge et de sa classe sociale, ses parents espéraient qu'elle rencontrerait des prétendants convenables parmi leurs frères et leurs cousins.

Et Izare n'est définitivement pas ce qu'ils considéreraient comme un prétendant convenable.

À cette idée, Rielle secoua la tête. *Pourquoi je pense à ça ? Je le connais à peine. Je ne sais même pas s'il me plaît. Du moins, pour autre chose que son physique avantageux et les compliments qu'il me fait.* Elle se rembrunit. *Et puis, il n'était pas en train de négocier avec une prostituée la*

première fois que je l'ai vu ?

Ils avaient atteint la teinturerie. Comme ils se dirigeaient vers la porte de l'atelier, celle-ci s'ouvrit à la volée, et Rielle frémit en voyant sa mère surgir dans la rue.

— Rielle ! Où étais-tu passée ? Qu'as-tu fait de ton foulard ? (Ses yeux se posèrent sur le compagnon de sa fille.) Qui êtes-vous ? demanda-t-elle sur un ton plus mesuré.

Le jeune homme s'inclina.

— Je m'appelle Izare Saffre. J'ai offert de ramener votre fille à la maison après que les prêtres l'ont sauvée.

La mère de Rielle le dévisagea avant de reporter son attention sur l'intéressée.

— Sauvée ?

— J'ai été... Je me suis fait... C'est une longue histoire. (Rielle soupira.) Sa-Elem va venir plus tard ; il t'expliquera tout.

Sa mère haussa les sourcils et regarda de nouveau Izare.

— Très bien. J'imagine que vous espérez...

— ... Pouvoir repartir maintenant que votre fille est en sécurité chez elle. Au revoir, Ais Lazuli.

Izare s'inclina devant Rielle, puis se détourna et s'en fut.

Mal à l'aise, la mère de la jeune fille le suivit des yeux.

— Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Izare Saffre.

— S'il t'a réellement sauvée, je suppose qu'on pourra toujours le retrouver et le récompenser.

Il ne veut pas de récompense, c'est pour ça qu'il est parti aussi vite.

Après tout, ce n'est pas lui qui m'a sauvée : ce sont les prêtres. Une fois de plus, sa mère n'avait pas écouté. Comme elle semblait sur le point de s'élancer à la poursuite d'Izare, Rielle lui barra le chemin.

— Je ferais mieux de me changer avant l'arrivée de Sa-Elem.

Narmah apparut sur le seuil de l'atelier.

— Tu vas bien ? s'inquiéta-t-elle.

— Je suis tout à fait indemne, la rassura Rielle. La seule chose qui a souffert, c'est mon amour-propre.

— J'ai bien entendu ? Il t'est arrivé quelque chose, et un prêtre doit venir ? Et pourquoi ne portes-tu pas ton foulard ?

Rielle sourit.

— Oui, tu as bien entendu, mais inutile de t'en faire. Je vous raconterai tout une fois à l'intérieur.

Chapitre 3

Les cailloux et la poussière qui se déversèrent du broc à l'intérieur du mortier étaient d'un brun très riche. Narmah saisit une pierre ronde et lisse pour les réduire en poudre.

— Au travail, ordonna-t-elle à Rielle.

Baissant les yeux vers l'épaisse dalle de pierre polie devant elle, la jeune fille soupira.

— Tu avais dit qu'on peindrait.

— On n'a plus le temps maintenant, mais autant faire bon usage du peu qui nous reste.

Saisissant un pot sur une étagère, Rielle mesura une partie de la craie qu'il contenait et la déposa sur la dalle. Elle ajouta de la sève déjà réduite en poudre (ce dont elle se réjouit) et remua le tout avec un racloir. Le temps qu'elle finisse, Narmah avait filtré ses pigments à l'aide d'un tamis et les avait transvasés dans un bocal plus petit. Rielle prit ce dernier, y versa le mélange qu'elle venait de préparer et touilla soigneusement. Puis elle ajouta de l'eau et une giclée de nectar conservateur, continuant à remuer avec son racloir jusqu'à ce que toute la poudre soit bien humide. Ainsi obtint-elle une pâte rouge sang granuleuse. S'emparant du pilon, elle posa sa large tête ronde au milieu, saisit le manche à deux mains et se mit à moudre.

C'était un travail fatigant et ennuyeux, mais pour une fois, Rielle le trouvait apaisant. Elle laissa ses pensées vagabonder au gré de ses mouvements. Des souvenirs de la journée défilèrent en désordre dans son esprit : le nuage bouillonnant de Crasse qui s'était interposé en travers de son chemin, le sourire éblouissant d'Izare, le prêtre qui l'avait dépassée dans la ruelle du quartier pauvre, l'impur qui hurlait et se tordait de douleur...

Rielle s'interrompit. La peinture s'était étalée sur la dalle, formant une large tache rouge. La jeune fille la repoussa vers le centre à l'aide de son racloir et recommença à moudre.

Ça avait été affreux de voir souffrir cet homme, mais le prêtre cherchait juste à l'empêcher d'utiliser de la magie, rien de plus. Après tout, l'impur avait appris quelque chose d'interdit. Il avait volé les Anges, et il avait traîné Rielle contre son gré jusqu'au quartier pauvre – même si la jeune fille se demandait toujours pourquoi. Espérait-il se servir d'elle comme otage au cas où on l'accuserait ? Les

prêtres l'auraient-ils laissé partir pour éviter qu'il ne fasse du mal à Rielle ? Aurait-il emmené la jeune fille pour s'assurer que personne ne le suive ?

Frisonnant, Rielle ramena une fois de plus la peinture éparse au centre de la dalle.

Malgré tout, elle ne pouvait se défendre contre une certaine sympathie pour cet homme. Comme elle, il avait dû grandir en se sachant capable de faire quelque chose d'interdit. Mais la similitude entre eux s'arrêtait là. L'impur avait succombé à la tentation ; pas Rielle. Enfant, elle s'était demandé ce qu'elle pourrait accomplir avec la magie, et avait regretté de ne pouvoir le découvrir. Mais chaque fois qu'elle regardait les peintures des Anges dans les temples et sur les spiritins, chaque fois qu'on lui parlait de leur immense bonté, elle avait tellement envie d'en rencontrer un qu'elle ne pouvait se résoudre à encourir leur colère.

Baissant les yeux vers les spirales grandissantes de peinture, Rielle se souvint du nuage de Crasse généré par son ravisseur. Avait-il remarqué qu'elle le percevait ? Le dirait-il aux prêtres ? Ceux-ci le croiraient-ils ? À l'aide du racloir, Rielle forma un petit tas de pigments au centre de la dalle et l'écrasa de nouveau avec le pilon. Si la réponse à ses questions était « oui », elle ne pouvait rien y faire.

Les prêtres disposaient de rituels de purification pour effacer la souillure que l'usage de la magie laissait sur leur âme. Autrefois, Rielle aurait voulu entrer dans leur ordre. Elle trouvait injuste que les femmes ne puissent devenir prêtres, mais ce désir s'était estompé au fil du temps. La vie offrait d'autres satisfactions. L'amour. Les enfants. La peinture. Le visage d'Izare s'imposa à son esprit, et Rielle manqua d'éclater de rire. Il était intéressant, mais pas en tant qu'époux potentiel. Elle était surtout curieuse de voir son travail.

— Pourquoi souris-tu ? s'enquit Narmah.

Rielle secoua la tête.

— Pour rien.

— Quand quelqu'un sourit comme ça, ce n'est jamais pour rien, répliqua sa tante en continuant à moudre des pigments, ne s'interrompant que pour les tamiser et les verser dans le bocal au fur et à mesure qu'elle les avait réduits en une poudre assez fine. C'est à cause du jeune homme qui t'a raccompagnée, pas vrai ?

— Oui et non. Je me demandais s'il était bon peintre.

— Izare Saffre ? Oh, il est excellent.

Rielle s'interrompit et pivota vers sa tante, les yeux écarquillés.

— Tu as déjà vu son travail ?

Narmah sourit.

— Oui, et toi aussi. C'est lui l'auteur des fresques de notre temple de quartier.

— Vraiment ?

Rielle frissonna. Leur temple de quartier, de taille modeste, avait été bâti quelques années plus tôt à deux ou trois rues de la teinturerie. Depuis lors, les Lazuli y assistaient à toutes les cérémonies régulières et à tous les sacrifices. Rielle aurait préféré prendre aussi ses cours là-bas, mais les filles des familles que sa mère souhaitait la voir fréquenter allaient au temple principal de Fyre.

Dès qu'elle les avait vues, Rielle avait été fascinée par les fresques de leur temple de quartier. Les Anges semblaient tellement réels qu'elle n'aurait pas été surprise de les voir bouger et parler. Le soleil était si bien rendu qu'elle avait presque envie de lever une main pour se protéger les yeux, et les nuages d'orage irradiaient une menace presque palpable. Sa mère n'aimait pas ces fresques : elle les trouvait trop peu conventionnelles. Raison pour laquelle Rielle les adorait encore plus.

Reportant son attention sur la dalle couverte de peinture, la jeune fille se mit à décrire des cercles avec son pilon. La révélation de sa tante modifiait son impression initiale d'Izare et les sentiments qu'il lui inspirait. Elle avait du mal à croire qu'il ait pu réaliser des fresques aussi glorieuses. Il était... trop direct, trop culotté. Un artiste religieux aurait dû avoir une attitude digne et pieuse. Mais peut-être était-ce le fait de l'avoir vu parler à une prostituée qui le rabaisait dans l'opinion de Rielle.

Mmmh, songea la jeune fille. *Que faisait-il dans cette rue ?*

— Il voulait faire mon portrait, dit-elle à sa tante pour voir la réaction de celle-ci. Je lui ai dit que Mère n'accepterait jamais.

— Non, en effet, acquiesça Narmah. (Elle leva les yeux vers sa nièce.) Tu as eu raison de refuser.

Rielle haussa les épaules.

— Mais j'ai fait ton portrait, et celui d'Ari, et celui de certains des ouvriers.

— Des gens de ta famille, ou que tu connais bien et en qui tu as confiance. Izare Saffre est un homme jeune, et toi, tu es une séduisante jouvencelle. Les gens penseraient qu'il fait bien davantage que ton portrait. Et peut-être est-ce son intention.

Rielle éclata de rire.

— Personne ne me voit aussi belle que toi, ma tante.

Lui excepté. Elle s'interrompit pour rassembler de nouveau la peinture, puis hésita.

— Et si les séances de pose avaient lieu ici ?

Narmah se redressa et mit ses mains tachées sur ses hanches.

— N'y pense même pas. Et puis, c'est toi l'artiste.

— Je ne suis pas la seule ici, sans quoi, tu ne me donnerais pas de leçons. (Rielle se remit à moudre.) Et s'il est aussi bon que ça, peut-

être apprendrions-nous quelque chose en le regardant faire.

Sa tante fronça les sourcils.

— Pourquoi veux-tu tellement qu'on fasse ton portrait, tout à coup ?

— Oh, ça m'est égal, mais si Izare est doué à ce point, et puisqu'il est prêt à travailler gratuitement, pourquoi ne pas... ?

— Gratuitement ? (Narmah haussa les sourcils.) Ça, c'est louche. (Elle ouvrit la bouche, la referma et pencha la tête sur le côté.) Je crois que... oui. Le prêtre est là. Tu ne t'es pas tachée, j'espère ? Non. Donne-moi ton tablier.

Rielle défit les liens de celui-ci et le remit à sa tante.

— Tu viens ?

— Oui, mais avant, je termine ça. Vas-y, dépêche-toi. Ne parle pas trop, et évite d'émettre des avis péremptoirs : c'est vulgaire chez une femme. Oh, et n'oublie pas ton foulard.

Saisissant ce dernier sur le dossier d'une chaise voisine, Rielle sortit de l'atelier de sa tante et s'engagea dans le couloir. Des voix étouffées provenaient du salon situé tout au bout. Narmah avait laissé la porte entrouverte pour entendre quand le prêtre arriverait.

Tout en marchant, Rielle réfléchit à ce qu'elle dirait à Sa-Elem. Ou plutôt, à ce qu'elle se garderait bien de lui dire. *Je ne mentionnerai pas que j'ai vu de la Crasse, ni que je prenais le raccourci de la rue des Tanneurs.* Mais elle comprit très vite qu'elle ne pourrait pas mentir quant à l'endroit où elle se trouvait. Personne ne croirait que son ravisseur l'avait enlevée sur la route du Temple sans qu'il y ait de témoins. Le prêtre chercherait de la Crasse sur la route du Temple, ou en trouverait dans la rue des Tanneurs ; il saurait que Rielle avait menti, et il se demanderait pourquoi.

Sa mère allait être furieuse.

Pourtant, dès l'instant où Rielle lui avait raconté qu'elle avait été enlevée par un impur qui l'avait menacée d'un couteau, sa mère avait tout oublié du foulard disparu. Blêmissant, elle avait étreint sa fille en une rare démonstration d'affection.

— Ma petite, avait-elle chuchoté. J'aurais pu te perdre.

Narmah avait alors insisté pour que Rielle prenne quand même sa leçon de peinture. Et dès qu'elles avaient été seules, elle avait demandé à sa nièce si celle-ci avait vu quoi que ce soit dont elle ne pouvait pas parler.

Rielle avait soigneusement choisi ses mots.

— Oui. Mais j'ai fait comme si de rien n'était, et je n'en parlerai à personne.

— C'est bien.

En atteignant le salon, Rielle drapa son foulard sur sa tête, noua les extrémités dans sa nuque, puis prit une grande inspiration avant de pousser la porte et d'entrer.

Trois personnes se tenaient près du spiritin : ses parents et Sa-Elem. Des taches sombres s'estompaient de la pierre que le prêtre avait éclaboussée avec de l'eau. Rielle ne put s'empêcher de penser à la Crasse. Elle détourna les yeux et sourit comme les adultes pivotaient vers elle.

Sa-Elem lui rendit son sourire.

— Rielle Lazuli. T'es-tu remise de ta frayeur ?

— Je crois. (La jeune fille haussa les épaules.) Je me sens bien.

— Asseyons-nous, proposa sa mère en désignant les bancs de pierre sculptée que sa famille se transmettait depuis plusieurs générations.

Le prêtre marqua une pause à la vue des coussins bleus brodés de fils argentés, aux couleurs du spiritin.

— Quel bel ouvrage !

— C'est l'œuvre de Rielle et de ma sœur.

— Tu es très douée, dit Sa-Elem à la jeune fille.

Celle-ci inclina la tête pour le remercier du compliment. C'était dans cette pièce que ses parents recevaient leurs plus gros clients, aussi prenaient-ils soin de la décorer avec des objets qui mettaient leur travail en valeur. Mais Rielle détestait la broderie ; elle lui préférait de loin la peinture.

Sa-Elem s'assit.

— Alors, Rielle. Raconte-moi comment tu as rencontré cet impur.

— Je rentrais à la maison après mes leçons au temple. Il faisait chaud ; aussi, ai-je décidé de prendre un raccourci en passant par la rue des Tanneurs. Je m'y étais à peine engagée quand j'ai buté sur un obstacle solide mais invisible...

Il était rare que l'étiquette lui permette de parler librement à un visiteur. En règle générale, elle n'était censée ouvrir la bouche que si l'on s'adressait à elle, et répondre de la façon la plus brève possible. Mais savoir raconter une histoire était un talent très prisé au temple, et une des choses que l'on y apprenait. Tout en décrivant sa mésaventure, Rielle tenta de respecter les principes qu'on lui avait inculqués. Décrire le lieu de l'action, décomposer les faits et gestes des protagonistes, conserver l'attention des auditeurs, ne pas s'écarter de la trame principale, conclure et tirer la morale de l'histoire.

— Si j'étais restée sur la route du Temple, rien de tout ça ne serait arrivé, acheva Rielle, penaude.

— Oh, la rue des Tanneurs n'est pas plus dangereuse que la route du Temple, la détrompa Sa-Elem. On nous rapporte autant de crimes dans l'une que dans l'autre. Non qu'il y en ait beaucoup de manière générale, se hâta d'ajouter le prêtre devant l'air alarmé de la mère de Rielle. Et bien que ça m'attriste de le dire, si tu étais restée sur la route du Temple, l'impur courrait toujours. Par tes actions, tu nous as permis de le capturer, et nous t'en sommes reconnaissants.

Rielle baissa modestement les yeux, même si elle mourait d'envie de se rengorger. Le prêtre l'avait félicitée. Elle n'aurait pas d'ennuis avec ses parents.

Sa mère haussa les épaules.

— Au moins, il sera sorti quelque chose de bon de toute cette histoire.

— C'est le troisième impur arrêté depuis un an, lança son père.

Surprise, Rielle leva les yeux vers lui. Il semblait vouloir ajouter quelque chose, mais se rendant compte que sa fille l'observait, il referma la bouche sans rien dire.

Sa-Elem opina du chef.

— Vous n'êtes pas le seul à l'avoir remarqué. (Il soupira.) Je crains que nous n'ayons un corrupteur à Fyre.

— L'impur a dit qu'on l'avait piégé, intervint Rielle, ce qui lui valut un froncement de sourcils de sa mère.

L'expression du prêtre se durcit.

— En effet. Il a refusé de nous en dire davantage. Mais nous lui soutirerons la vérité, je te l'assure.

La mère de Rielle prit la main de sa fille.

— Je ferai en sorte que Rielle ne rentre plus seule du temple à partir de maintenant. Le corrupteur n'aura pas l'occasion de la tenter.

Le regard que lui jeta Sa-Elem glaça le sang dans les veines de Rielle. Horrifiée, la jeune fille dévisagea sa mère en se demandant si Narmah avait changé d'avis et lui avait parlé de sa capacité à voir la Crasse. Le prêtre reporta son attention sur Rielle et lui sourit.

— Je suis certain qu'un corrupteur n'aurait aucune raison de s'intéresser à Rielle.

La mère de la jeune fille s'empourpra en comprenant ce qu'elle venait d'insinuer sans le vouloir.

— Je ne voulais pas dire que... Rielle ne...

— Bien sûr que non, l'interrompit Sa-Elem. Quant aux gens qui auraient des raisons de se laisser tenter, nous saurons les en dissuader très vite. (Il se leva, et conformément aux règles de politesse en vigueur, ses hôtes l'imitèrent.) Je ne vais pas vous déranger plus longtemps. Je dois également remercier Izare Saffre d'avoir ramené Rielle saine et sauve.

— Vous le connaissez ? s'enquit le père de la jeune fille en raccompagnant le prêtre.

— Oui.

Pour la plus grande déception de Rielle, Sa-Elem n'ajouta rien, et elle ne put rien déduire du ton de sa voix. Quand la porte d'entrée se fut refermée sur les deux hommes, la jeune fille ouvrit la bouche pour informer sa mère qu'Izare était l'auteur des fresques de leur temple de quartier ; puis elle se souvint que sa mère détestait ces fresques, et elle

se ravisa.

La porte du salon s'ouvrit, livrant passage à Narmah. Celle-ci regarda autour d'elle.

— Je l'ai manqué ?

La mère de Rielle pinça les lèvres.

— Oui.

— Tout s'est bien passé ? demanda Narmah à sa nièce.

— Très bien, répondit la mère de la jeune fille à sa place.

Et elle se détourna. Rielle en profita pour acquiescer discrètement. Alors seulement, sa tante parut se détendre.

— Dans ce cas, nous avons une leçon de peinture à finir avant le dîner. Viens, Rielle. Il faut terminer ce que nous avons commencé.

Dégageant sa main de celle de sa mère, Rielle suivit docilement sa tante hors de la pièce.

Tandis qu'elles longeaient le couloir, la jeune fille repensa à son entrevue avec le prêtre. Sa mère ne s'était pas fâchée qu'elle ait pris un raccourci, sans doute à cause de ce que Sa-Elem avait précisé concernant la sécurité de la route du Temple. Rielle ne pensait pas avoir dit quoi que ce soit suggérant qu'elle pouvait voir la Grasse. Mais le commentaire malavisé de sa mère risquait d'avoir éveillé les soupçons du prêtre.

Dans des occasions comme celle-là, Rielle regrettait amèrement que sa mère ne soit pas plus encline à suivre la règle selon laquelle les femmes devaient toujours garder le silence quand on recevait des visiteurs masculins. D'un autre côté, son père n'était pas du genre bavard, et il fallait bien que quelqu'un fasse la conversation.

Sa-Elem a vu que j'étais consternée par les propos de Mère, et Mère elle-même a été mortifiée en se rendant compte de ce qu'elle venait de dire. Il sait forcément qu'elle n'est pas aussi maligne qu'elle le croit. Jamais elle n'arriverait à garder un secret pareil, contrairement à tante Narmah qui sait depuis le début.

Mais à la place du prêtre, Rielle aurait dû envisager la possibilité qu'il s'agisse d'une authentique gaffe et noter ça dans un coin de sa tête.

Avec un millier d'autres commentaires insignifiants. Les prêtres sont sûrement formés à faire la différence entre une remarque idiote et une véritable allusion à une capacité pour la magie.

En tout cas, il fallait qu'elle le croie – et qu'elle arrive à ne plus y penser. Suivant sa tante dans son atelier, Rielle résolut de se concentrer uniquement sur la confection de la peinture pour le reste de la soirée.

Chapitre 4

Quatre jours plus tard, Rielle était assise parmi les filles des familles les plus riches et les plus anciennes de Fyre. Elle tira son foulard en arrière pour pouvoir laisser lentement dériver son regard sur l'immense demi-dôme peint qui s'incurvait au-dessus de l'autel, comme elle le faisait chaque fois que Sa-Baro, leur affable vieux professeur, se mettait à radoter.

Même si le temple principal était bien plus grand que le temple de quartier de la famille Lazuli, la fresque de son plafond paraissait statique et vieillotte en comparaison. La scène était divisée en quatre parties. Dans celle de gauche, tout était idyllique. Des arbres parfaits, aux branches chargées de fruits mûrs, surplombaient des champs de céréales et des jardins pleins de fleurs. De la pluie tombait d'improbables nuages qui entachaient à peine le bleu pâle du ciel. Des gens s'affairaient à ramasser les récoltes ou s'absorbaient dans une conversation symbolisée par les petites lignes qui sortaient de leur bouche ouverte. Cette époque était connue comme le Commencement.

En continuant vers la droite, la scène devenait plus sombre, à la fois dans ses couleurs et dans ce qu'elle dépeignait : la Lutte. Des nuages orangeux oblitéraient le ciel. Des hommes se battaient un contre un ou en petits groupes, puis des armées en affrontaient d'autres. De la magie rouge se déversait des mains des sorciers, enveloppant leurs victimes de flammes cruelles. Des femmes pleuraient leurs enfants à l'agonie sous le regard des prêtres dont les mains vides et en coupe indiquaient leur impuissance : ils n'avaient pas de magie pour guérir.

Venait ensuite une scène de désolation : un paysage de terre noircie, d'arbres morts, de squelettes et de maisons délabrées ou en ruine occupées par des gens maigres et malades. C'était la période du Déclin. Mais dans le fond, une silhouette radieuse se tenait à la tête d'une foule scintillante : un prêtre entouré de ses adeptes. Des nuages masquaient toujours le ciel ; dans le dernier quart, ils s'écartaient et battaient en retraite pour marquer la Restauration.

Tout à fait sur la droite, le monde avait changé. Des récoltes poussaient de nouveau, mais dans un paysage désertique. Des prêtres se tenaient parmi les gens du peuple. Deux d'entre eux, entourés d'un halo noir, encadraient un homme enchaîné et à genoux, cerné par de minuscules flammes rouges.

Vers le haut, la fresque s'assombrissait. Une multitude de points argentés, représentant les étoiles, piquetaient une vaste étendue d'un bleu profond mais lumineux. Dix Anges flottaient au-dessus du monde. Ils avaient une peau couleur de lait, encore plus blanche que celle des méridionaux au teint rose qui venaient parfois en visite à Fyre. Leurs cheveux étaient du même bleu que le ciel nocturne, et un halo de fines lignes argentées les enveloppait. *Impossible de les prendre pour des humains*, songea Rielle.

Les Anges de gauche contemplaient la scène fertile avec un sourire serein. Leurs voisins pleuraient de détresse à la vue de la folie humaine. Ceux du troisième panneau arboraient une mine sévère, mais les derniers laissaient éclater leur joie. Chacun d'eux était le patron d'une grande force bénéfique ou destructrice : la naissance, la mort, la sécheresse, l'orage, les créatures sauvages, les créatures apprivoisées, le feu, la neige, la justice et l'amour.

Un peu plus bas, des silhouettes spectrales s'élevaient vers les Anges et disparaissaient dans la radiance de leur halo. Mais au-dessus de l'homme cerné par les flammes, son âme était déchiquetée par la main de l'Ange de la Justice.

Rielle frissonna en pensant à l'impur. Elle devait croire qu'il méritait son sort pour avoir appris la magie et volé les Anges, puis pour l'avoir enlevée et menacée avec un couteau, mais elle ne pouvait s'empêcher d'avoir pitié de lui. Et de se demander ce qui avait bien pu le pousser à agir de la sorte. *J'aimerais croire qu'il avait une bonne raison, parce que se détourner délibérément des Anges serait incompréhensible*. Mais peut-être était-elle naïve, incapable d'imaginer que des gens pouvaient faire le mal juste pour le plaisir.

Autour de Rielle, les filles soupirèrent en chœur, puis se tournèrent les unes vers les autres et commencèrent à bavarder. Arrachée à ses pensées, Rielle promena un regard à la ronde. La leçon était terminée. Pourvu que Sa-Baro n'ait pas remarqué combien elle était distraite ! Le prêtre s'était détourné et se dirigeait vers la porte du temple intérieur, où l'attendait Sa-Gest. Le regard de ce dernier croisa celui de Rielle, et sa bouche s'étira en un large sourire. Se souvenant de ce que ses camarades chuchotaient sur le jeune prêtre, Rielle lui rendit un faible sourire et détourna très vite les yeux.

Elle se leva pour suivre Tareme et Bayla dans l'allée centrale. Une fois dehors, les jumelles et plusieurs de leurs camarades se massèrent autour d'elle, les yeux écarquillés et pleins de curiosité.

— Alors, c'était comment ?

— Tu as eu peur ?

— Il t'a fait quelque chose ?

— Il a utilisé de la magie ?

Rielle n'avait pas le temps de finir de répondre à une question que

quelqu'un l'interrompait pour lui en poser une autre. Elle venait de renoncer quand une voix tonna par-dessus celles de ses camarades :

— Vos bavardages troublent la sérénité du temple !

Pivotant, les jeunes filles virent Sa-Baro planté sur le seuil, les bras croisés sur la poitrine.

— Filez avant que les Anges ne descendent pour vous prendre votre voix !

Tandis qu'elles s'éparpillaient, Tareme saisit le bras de Rielle et entraîna sa camarade dans l'escalier du temple, vers l'angle du bâtiment et hors de la vue du prêtre. Bayla les suivit.

— Alors, que s'est-il passé ?

Rielle leur raconta son enlèvement de façon aussi succincte que possible. Tout en parlant, elle chercha un visage familier parmi les rares personnes qui attendaient dans la cour, mais elle ne vit aucun employé de la teinturerie chargé de la raccompagner chez elle.

Tareme et Bayla poussèrent de petites exclamations de stupeur et de soulagement.

— Apparemment, tu as su garder la tête froide, commenta Bayla. Je n'aurais jamais osé le manipuler comme tu l'as fait.

— Je crois qu'à ce stade, j'étais trop épuisée pour avoir peur, répondit Rielle. Nous avons traversé la moitié de la ville, ou du moins, j'en avais l'impression.

— En tout cas, tu ne devrais pas... (Tareme fronça les sourcils et regarda par-dessus l'épaule de Rielle, puis rajusta son foulard et grimaça.) Vous ne devinerez jamais qui nous observe. (Elle agrippa le bras de sa sœur.) Non, ne vous retournez pas.

Rielle se figea.

— Alors, qui est-ce ? s'enquit Bayla.

— Devine. Brun. Séduisant. Célibataire, énuméra Tareme.

— Un homme, donc ? déduisit sa sœur.

— Bien sûr, gloussa Tareme. Vous voulez d'autres indices ?

Bayla et Rielle acquiescèrent en chœur.

— Célèbre. Talentueux. On peut admirer son travail dans certains temples.

Rielle sentit son estomac faire la culbute.

— Oh ! Izare Saffre ?

— Oui ! confirma Tareme, les yeux flamboyants d'excitation.

— Mais... pourquoi nous observe-t-il ? s'étonna sa sœur.

— Il était dans les parages quand les prêtres ont capturé l'impur, expliqua Rielle. Il a proposé de me raccompagner chez moi.

Tareme plaqua une main sur sa bouche.

— Par les Anges ! Et tu as accepté ?

— Les prêtres ont eu l'air de penser que c'était une bonne idée, donc... oui.

Les jumelles étouffèrent des exclamations stupéfaites. Tareme jeta un nouveau coup d'œil derrière Rielle.

— Il est toujours là, et il nous regarde. J'imagine qu'il t'attend. (Elle prit sa camarade par l'épaule et la força à se retourner.) Appelle-le.

— Non. Mais...

De fait, Izare se tenait à une vingtaine de pas d'elles, constata Rielle. Il sourit à la jeune fille et s'approcha.

— Ais Lazuli, la salua-t-il. Une fois de plus, nous nous trouvons au même endroit au même moment.

La jeune fille sentit ses joues s'échauffer.

— En effet, Aos Saffre.

Le sourire d'Izare s'élargit, et il tendit légèrement le cou.

— Mais je vois que tu es déjà avec des amies. Tu ne me présentes pas ?

Rielle se tourna vers Tareme et Bayla, qui rayonnaient. Les deux filles venaient juste d'échanger les salutations d'usage avec le peintre quand quelqu'un les appela. L'estomac de Rielle se noua comme elles s'écartaient pour laisser leur frère entrer dans le cercle.

Ako n'avait d'yeux que pour Rielle.

— Ais Lazuli, il paraît que tu es devenue une véritable héroïne, le genre de femme à qui on ne s'attaque pas impunément.

— Je suis ravie que tu le penses, répondit Rielle en s'efforçant de ne pas adopter un ton lourd de sous-entendus – ce en quoi elle échoua.

Ako reporta son attention sur Izare. Réprimant un soupir, Rielle présenta les deux hommes.

— Aos Saffre l'a ramenée chez elle une fois son calvaire terminé, ajouta Bayla. (Elle passa le bras sous celui de son frère.) Comme tu devrais le faire avec nous maintenant.

Tareme se rembrunit, mais Ako opina du chef.

— Bien sûr. Au revoir, Ais Lazuli et Aos Saffre.

Il offrit son autre bras à Tareme, qui le prit à contrecœur en foudroyant sa sœur du regard.

Perplexe, Rielle les suivit des yeux tandis qu'ils s'éloignaient. Pourquoi Bayla avait-elle fait en sorte qu'ils partent sur-le-champ ? Elle semblait aussi désireuse que Tareme de faire la connaissance d'Izare. Peut-être craignait-elle que leur frère n'offense Izare ou ne les embarrasse devant lui. Ou peut-être ne souhaitait-elle pas qu'un membre de la famille la voie fréquenter un homme d'un statut social inférieur.

— Alors, Ais Lazuli. Tu n'allais quand même pas rentrer de nouveau seule, j'espère ? lança Izare.

Rielle se tourna vers lui.

— Non. Ma mère est censée m'envoyer quelqu'un, que je risque de manquer si je reste ici. Excuse-moi, Aos Saffre, mais je ferais mieux

d'aller me mettre là où mon accompagnateur me verra.

Et elle rebroussa chemin vers le milieu de la cour.

Le jeune homme la suivit.

— Je n'ai vu personne qui attendait dehors ou qui surveillait la sortie.

— Il a pu arriver après que Tareme et Bayla m'ont entraînée ici, et croire que j'étais déjà partie... même s'il aurait dû rester pour le cas où je me serais attardée à l'intérieur.

Rielle frémit en entendant l'irritation dans sa propre voix. Il était plus probable que ses parents aient oublié d'envoyer quelqu'un. En arrivant au centre de la cour, elle scruta les visages et les ombres alentour sans reconnaître personne – hormis Izare. Tous deux attendirent quelques minutes en silence avant que Rielle ne capitule.

— Bon, je ferais mieux de rentrer.

— Dans ce cas, je ferais mieux de t'escorter.

Elle le dévisagea et le regretta aussitôt. Izare était tout à fait sérieux, mais quand elle croisa son regard, il lui adressa un de ses sourires éblouissants, et l'estomac de la jeune fille fit une petite culbute.

— Je suppose, répondit-elle faiblement, que je suis obligée d'accepter.

Izare rit.

— À t'entendre, ça te dégoûte d'avance.

Rielle s'empourpra et baissa les yeux.

— Ce n'est pas ça, c'est que... si je rentre avec toi, ma mère pensera que j'ai fait exprès d'éviter mon accompagnateur.

— Pourquoi ferais-tu ça ? gloussa Izare, amusé.

Rielle plissa les yeux, et eut la satisfaction de voir le jeune homme rougir.

— J'ai l'air d'aller à la pêche aux compliments, c'est ça ? grimaça-t-il.

— Ce n'est pas ce que tu faisais ?

Il ouvrit la bouche pour répondre, la referma, secoua la tête et désigna la route du Temple.

— Je te promets de te laisser dès que nous arriverons en vue de chez toi, assez loin pour que personne de ta famille ne voie qui t'a escortée.

Rielle prit une grande inspiration et la relâcha en priant les Anges de lui donner la force – même si elle ne savait pas trop pour quoi. Puis elle acquiesça.

— Merci, Aos Saffre.

— Appelle-moi Izare, réclama le jeune homme comme ils se mettaient en marche côte à côte.

Grâce à la chaleur redevenue supportable, la route du Temple était plus fréquentée que lors du quart-jour précédent. Rielle scruta tous les

gens qui se dirigeaient vers le temple au cas où l'un d'eux aurait été son accompagnateur. Izare ne disait rien ; peut-être attendait-il qu'elle relance la conversation. À moins qu'il ne s'ennuie déjà. Il avait sûrement mieux à faire que la ramener chez elle.

— J'espère que ça ne te fait pas un trop gros détour, hasarda Rielle.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Pas du tout. J'habite non loin de chez toi, dans la partie la plus humble du quartier des artisans.

Par « plus humble », il voulait dire « plus pauvre ». Rielle se souvint que la première fois qu'elle l'avait vu, il parlait à une prostituée, et elle détourna les yeux. Tareme et Bayla seraient scandalisées si elles savaient.

— Pourquoi vis-tu là ?

— Comme la plupart de mes amis, parce que le loyer n'y est pas cher ! Les revenus d'un artiste sont un peu comme une rivière, tantôt en crue, tantôt complètement à sec. Sauf que ça ne dépend pas des saisons, et que c'est moins prévisible.

— Je ne t'empêche pas de travailler, j'espère ? s'inquiéta Rielle.

— Non. Je suis entre deux commandes.

— En quoi consistait la dernière ?

— C'était un spiritin, un gros. J'ai dû dissuader le client d'y inclure toute l'histoire des Anges.

— Ça aurait été très encombrant, concéda Rielle. Et aussi très lucratif pour toi, si tu es payé à l'heure.

Izare secoua la tête.

— Pour les commandes, on fixe toujours un tarif forfaitaire.

— Je vois. Sur quoi vas-tu travailler ensuite ?

— J'attends une confirmation pour un portrait.

— Tu en peins beaucoup ? Qui t'a servi de modèle ? Des gens que je connais ?

Le jeune homme sourit.

— Pas autant que j'aimerais. Surtout des amis, même s'il m'arrive d'en faire pour de riches clients.

— Et qui doit poser pour le prochain ?

— Quelqu'un que tu connais très bien.

Rielle lui jeta un coup d'œil et vit une lueur malicieuse briller dans ses yeux.

— Tu attends une confirmation, c'est ça ? (Elle secoua la tête.) Je t'ai bien dit que mes parents n'accepteraient jamais.

Izare grimaça.

— Oui, mais est-ce que toi, tu accepterais ?

La jeune fille haussa les sourcils.

— Tu voudrais que je désobéisse à mes parents ?

— Pour leur désobéir, il faudrait qu'ils te l'interdisent, et ils ne te

l'interdiront pas s'ils ignorent que tu comptes le faire.

— Tu voudrais que je leur mente ?

Izare écarta les mains.

— Non plus. Ne me dis pas que tu leur demandes la permission chaque fois que tu lèves le petit doigt. J'imagine que tu ne les consultes pas pour savoir ce que tu vas porter tel ou tel jour, ce que tu vas manger ou ce que tu vas peindre, n'est-ce pas ?

Rielle était si contente qu'il se soit rappelé qu'elle peignait aussi, qu'elle faillit en oublier de répondre à sa question.

— Les parents sont des guides plus que des instructeurs, déclara-t-elle doctement. Ils empêchent leurs enfants de prendre de mauvaises décisions.

— Et poser pour un portrait en serait une ?

— Oui.

— Pourquoi ?

Incapable de lui rapporter les paroles de Narmah, qui craignait que le peintre attende autre chose d'elle qu'une simple séance de pose, Rielle détourna les yeux. Évoquer le sujet eût été embarrassant, et risquait de produire une impression opposée à celle que la jeune fille souhaitait donner.

— Il faut que tu me laisses faire ton portrait, insista Izare avec une intensité étrange. Ou au moins un croquis rapide. (Il gloussa.) Et puis, quand j'ai décidé de peindre une fille, je la relance jusqu'à ce qu'elle accepte. Donc, si tu ne veux plus jamais me revoir, il te suffit d'accepter.

Et si je veux te revoir, il me suffit de refuser ? voulut s'enquérir Rielle, mais elle devinait qu'il prendrait cela comme une invitation. Au lieu de ça, elle demanda :

— Et que fais-tu une fois qu'elle a dit oui ?

Alors elle rougit en se rendant compte que cette question était aussi tendancieuse que l'autre, sinon plus.

Izare hésita, puis baissa les yeux.

— Euh... généralement, on devient amis.

Le voyant ainsi déstabilisé, Rielle réprima un petit rire. Se montrer audacieuse avait peut-être des avantages.

— Du coup, tu dois avoir des tas d'amies.

— Oui. Enfin, non, mais... (Izare fronça les sourcils et ralentit pour regarder par-dessus son épaule.) C'est bizarre...

L'avenue était de plus en plus bruyante et encombrée, constata Rielle. Autour d'eux, les gens s'arrêtaient pour se retourner vers le temple désormais masqué par un virage. D'autres émergeaient des rues voisines ou s'encadraient aux fenêtres des maisons. Au loin, une cloche sonnait – un son dont Rielle n'avait eu que vaguement conscience tant qu'elle parlait.

La jeune fille remarqua également qu'elle était déjà à mi-chemin de chez elle. Elle n'avait pas vu le temps passer.

Izare s'arrêta. Rielle l'imita à contrecœur et le rejoignit. Le son de cloche s'amplifia comme quelqu'un émergeait du virage en traînant les pieds. Rielle retint son souffle en voyant que l'homme portait des fers aux chevilles, qu'il avait les mains attachées dans le dos et qu'il était tenu en laisse au moyen d'une chaîne fixée à un collier métallique.

Trois prêtres le suivaient. Rielle reconnut Sa-Elem et Sa-Gest ; en revanche, elle voyait pour la première fois leur compagnon au visage barré d'une cicatrice. Frissonnant, elle reporta son attention sur le prisonnier. Elle mit un moment à identifier son ravisseur. Couvert de boue, il ne portait qu'un pantalon en lambeaux et une paire de sandales.

Rielle eut à peine le temps de se demander où il avait bien pu se salir ainsi quand la foule massée de part et d'autre de l'avenue se mit à le bombarder. La plupart des missiles étaient humides et explosèrent sous l'impact, mais Rielle en vit quelques-uns faire frémir l'homme. Un des prêtres cria quelque chose que la jeune fille ne comprit pas. À partir de ce moment, les projectiles tombèrent en morceaux avant de toucher le prisonnier, comme s'ils avaient heurté une barrière invisible. Mais quelques pas plus loin, ils recommencèrent à l'atteindre. La foule s'en réjouit bruyamment et intensifia son bombardement.

— Ça va ? demanda une voix douce à l'oreille de Rielle.

La jeune fille sursauta et se tourna vers Izare. Voyant son expression inquiète, elle se détendit légèrement.

— Oui, je crois.

Izare haussa les sourcils et fit un petit signe du menton.

— Tu veux lui jeter quelque chose ?

Il désignait une marchande entreprenante qui précédait l'impur, un énorme panier au bras.

— Fruits pourris. Bouses d'animaux. Une copée le sac ! criait-elle.

Rielle secoua la tête. Des gens se déversaient des rues voisines, formant une foule désorganisée et ne s'écartant que lorsque le prisonnier arrivait à vingt pas d'eux. Quelqu'un bouscula la jeune fille, et quelqu'un d'autre manqua de la faire tomber. Izare jura.

— Je voudrais bien sortir d'ici, lança Rielle d'une voix forte, sans savoir si son compagnon l'avait entendue.

Une main lui saisit le bras, et elle se figea en se souvenant de la poigne de son ravisseur – une sensation qui la réveillait encore en sursaut quand elle faisait des cauchemars. Izare la dévisagea, puis fit glisser sa main le long du bras de Rielle et entrelaça ses doigts avec ceux de la jeune fille. Celle-ci frissonna de nouveau, mais de plaisir cette fois, et laissa le peintre leur fendre un chemin à travers la foule.

Les rues latérales étaient aussi encombrées que l'avenue, sinon davantage. Izare entraîna Rielle vers une porte cochère, disant aux deux jeunes hommes plantés là quelque chose qui les persuada de se déplacer, bien que de mauvaise grâce. Rielle comprit pourquoi ils répugnaient à se pousser quand ses pieds butèrent sur une marche. Elle se hissa dessus en compagnie d'Izare et, se retournant, constata qu'elle y voyait désormais par-dessus la tête des gens.

L'impur passait justement devant eux en traînant les pieds, la tête baissée pour se protéger contre la pluie de fruits et d'excréments. *À moins qu'il n'ait honte*, songea Rielle. *Difficile à dire*. Une fois de plus, elle se demanda ce qui avait bien pu le pousser à agir de la sorte.

Graves et vigilants, les prêtres surveillaient la foule autant que leur prisonnier. Même Sa-Gest paraissait intimidant. Rielle ne put s'empêcher de penser qu'ils guettaient des signes de compassion – ou de culpabilité.

Soudain, l'impur se plia en deux comme un projectile dur heurtait le sol. Sa-Elem poussa un cri et désigna quelqu'un. *Où qu'ils l'emmènent, ils le veulent vivant et indemne*, songea Rielle.

— Pourquoi ne le protègent-ils pas en permanence ? s'étonna-t-elle.

— Ils doivent faire plaisir à la foule, répondit Izare.

— Ils font toujours traverser la ville aux impurs comme ça ? s'enquit Rielle, se souvenant de la remarque de son père selon laquelle c'était le troisième arrêté cette année-là.

— Pas toujours. Parfois, on ne les revoit jamais. Je suppose qu'ils sont emmenés de nuit, ou dans un chariot couvert.

— Et personne ne sait où ils finissent ?

Izare haussa les épaules.

— Dans une prison quelconque, j'imagine.

Rielle suivit le prisonnier des yeux. *Va-t-on juste l'enfermer, ou l'éliminer loin des yeux de la foule ?* Les assassins étaient exécutés en public. Et si l'un d'eux était un impur ? S'il avait utilisé la magie pour tuer quelqu'un ? Une exécution publique se révélait peut-être plus compliquée ou plus dangereuse dans ce cas-là. Peut-être ne pouvait-elle être effectuée que par un prêtre. *Et ils préfèrent sans doute que nous ne les considérions pas comme des bourreaux.*

La petite procession était passée, et les gens lui emboîtaient le pas ou retournaient à leurs occupations précédentes. Izare suivit les prêtres des yeux. Rielle se rendit compte qu'il lui tenait toujours la main. Elle aurait dû se dégager, mais y répugnait étrangement. Pourtant, plus la foule se dispersait, plus il devenait évident qu'elle laissait faire le jeune homme.

Avec un soupir, elle retira sa main de celle d'Izare. Celui-ci lui jeta un coup d'œil surpris, comme s'il avait complètement oublié qu'il la tenait. Puis il descendit de la marche.

— C'était un drôle de spectacle, commenta-t-il. Pas très réjouissant.

Rielle le suivit, le cœur gonflé de gratitude pour sa présence. Seule, elle aurait trouvé bien plus effrayant d'être prise au milieu de la foule et de revoir son ravisseur. *Et puis, Izare ne s'attend pas à ce que je me taise, et il se fiche que je sois impertinente. Au contraire, il a l'air d'aimer ça.*

— On se demande vraiment ce qui peut bien pousser quelqu'un à apprendre la magie, non ? hasarda-t-elle.

Izare grimaça et se mit à marcher, mais lentement, pour ne pas rattraper la procession.

— Le désespoir, répondit-il. On raconte... (Il s'arrêta pour dévisager Rielle.) J'ai entendu dire qu'il l'avait fait pour sauver sa femme mourante.

Rielle écarquilla les yeux.

— Mais il a prétendu qu'on l'avait piégé.

Izare haussa les épaules.

— Un homme qui se voit perdu est prêt à raconter n'importe quoi pour sauver sa peau.

— Quelqu'un a bien dû lui apprendre, insista Rielle.

— Quelqu'un qui savait comment éviter de se faire prendre, acquiesça Izare.

— Mais pourquoi faire une chose pareille ? Pourquoi enseigner la magie à quelqu'un en sachant que ça le condamnera ?

— Pour de l'argent, répondit le jeune homme avec une expression funeste. Un individu prêt à voler les Anges n'a aucun scrupule à voler son prochain. Il se fiche de souiller une âme et de gâcher une vie. (Il soupira.) Et nombreux sont les gens désespérés et vulnérables dans cette ville. Si les prêtres ne le trouvent pas, nous assisterons à d'autres parades de la honte comme celle-ci.

Chapitre 5

Rielle étouffa un bâillement puis, se souvenant de pourquoi elle était aussi fatiguée, sentit son poulx accélérer de nouveau. Elle s'était réveillée bien trop tôt ce matin-là, et à partir du moment où elle avait pensé qu'elle reverrait peut-être Izare, elle n'avait pas pu se rendormir. En ce moment même, malgré la sobriété du temple et la sérénité de son atmosphère, le cœur de la jeune fille battait la chamade.

C'est ridicule, songea-t-elle. Il veut juste faire mon portrait. Et même s'il désirait plus que ça... même si je désirais plus que ça... jamais mes parents ne le considéreraient comme un époux convenable.

Tandis que le vieux Sa-Baro prenait la parole, la jeune fille se força à lui prêter attention.

— Désormais, vous devez toutes savoir que l'impur capturé il y a deux quatraines, grâce à la bravoure de l'une des nôtres... (Sa-Baro s'interrompt pour désigner Rielle d'un signe de tête.) ... n'était pas le premier découvert à Fyre au cours de la dernière année. Sa-Elem a décidé qu'il convenait de prendre des mesures pour rappeler à la population le châtement encouru par ceux qui contreviennent aux édits des Anges.

Il brandit une pile de papiers.

— Aujourd'hui, vous allez donc prendre un de ces paquets chacune et former des groupes de quatre. Vous passerez la matinée dans la rue, à distribuer ces tracts aux citoyens de Fyre. Des questions ?

— Serons-nous escortées par des prêtres ? s'enquit une fille.

— Non. Vous ne risquerez rien tant que vous resterez ensemble, même s'il y a des rues moins fréquentables que d'autres. J'ai fait copier des plans sur lesquels sont indiqués les endroits où vous devrez aller et ceux que vous devrez éviter. Maintenant, levez-vous et formez des groupes.

Rielle suivit Tareme et Bayla jusqu'au bout de la rangée de sièges. Quelques-unes de leurs camarades grognaient et protestaient, mais pas très fort. C'était une belle journée, chaude mais pas trop grâce à la petite brise qui rafraîchissait les rues. Distribuer des tracts les changerait un peu des sermons, des lectures et des questions que le prêtre leur posait pour voir si elles avaient bien retenu leurs leçons.

Lorsque les groupes furent formés, Sa-Baro se dirigea droit vers

Rielle et lui tendit un paquet de tracts.

— Je t'ai attribué la zone la plus proche de chez toi, lui dit-il à voix basse, pour que tu n'aies pas trop de chemin à faire seule quand tu auras terminé.

Rielle acquiesça, prise d'un élan de gratitude et d'affection envers le vieil homme. Savait-il que sa mère avait complètement oublié de lui envoyer quelqu'un pour la raccompagner le quart-jour précédent ? Quand Rielle l'avait interrogée à ce sujet, elle avait pris une mine coupable, puis prétendu qu'elle y avait pensé, mais qu'elle avait eu besoin de toute la main-d'œuvre disponible à la teinturerie en cette période très occupée, et qu'il n'y avait plus de danger puisque l'impur avait été capturé.

À moins que Sa-Baro n'ait vu Rielle quitter la cour en compagnie d'Izare, et qu'il veuille éviter que ça ne se reproduise ?

Comme le prêtre s'éloignait, Rielle baissa les yeux vers son plan et soupira. *Dans tous les cas, je ne verrai pas Izare aujourd'hui.* Se redressant, elle vit Tareme, Bayla et Famire, la quatrième fille de leur groupe, se regarder en fronçant les sourcils. Cette assignation rallongerait leur chemin et les forcerait à passer près du quartier pauvre.

Izare vivait là-bas. Peut-être le croiseraient-elles...

— Nous allons dans le quartier des artisans, dit Rielle à ses camarades. Je m'y suis déjà promenée avec mon frère. Il est tout à fait propre et sûr. On y trouve de petites places carrées où les gens se rassemblent, et qui seraient idéales pour distribuer ces tracts.

Tareme sourit.

— Très bien. On te suit.

Peu de temps après, les filles sortaient du temple et s'égaillaient dans les rues de la ville. Rielle entraîna ses amies sur la route du Temple.

Famire ne tarda pas à se plaindre qu'elle avait mal aux pieds, aussi durent-elles ralentir. Quand elles atteignirent enfin la rue des Tanneurs, Rielle tourna sans hésitation, mais longea les murs du côté opposé à celui qu'elle avait pris la dernière fois et évita de trop regarder l'endroit où la Crasse lui avait barré le chemin. Pourtant, elle eut conscience de l'ombre qui s'attardait là, plus petite mais toujours aussi ténébreuse.

Ouvrant le paquet, elle répartit les tracts entre ses camarades et elle. Le papier était coloré pour masquer sa piètre qualité ; le texte y était imprimé à l'encre noire, et aux endroits où celle-ci avait moins pris, on distinguait le grain du bloc de bois.

Les filles entamèrent leur distribution : Rielle avec le sérieux approprié à leur tâche, Famire de mauvaise grâce et avec une mine boudeuse, les jumelles en gloussant et en flirtant avec les passants.

Se fiant à leur plan, Rielle les emmena ensuite vers l'une des places dont elle se souvenait. Elle se perdit un peu mais, guidée par un petit air guilleret, finit par déboucher sur une autre place semblable. Des échoppes vendant nourriture et boisson s'alignaient contre les murs. Au centre, un musicien soufflait dans une flûte tandis qu'un autre grattait les cordes de son instrument, improvisant de joyeuses mélodies. Des tables et des bancs, occupés par un mélange de clients locaux et étrangers, étaient disposés sous les auvents unis.

— J'aime bien, commenta Tareme. Arrêtons-nous pour boire quelque chose.

Sans attendre l'accord des autres, elle se dirigea vers une table libre. Sa sœur s'assit près d'elle, et Famire se laissa tomber sur un banc comme si elle était à bout de forces. Rielle frémit en les voyant jeter leurs tracts ensemble au milieu de la table, parmi les flaques de liquide renversé.

Soudain de meilleure humeur, Famire commanda des jus de fruits à un serveur amusé, visiblement ravi d'avoir pour clientes ces quatre jeunes filles riches et sans chaperon. Quand il apporta leurs verres, Rielle fut consternée de sentir qu'il y avait de l'alcool dans leurs boissons. Elle sirota la sienne très lentement. Si elle rentrait chez elle éméchée, sa mère serait furieuse.

— Alors, Rielle, lança Tareme. Qu'est-ce qu'Izare Saffre avait à te dire, le dernier quart-jour ?

Famire leva brusquement la tête, ce qui n'échappa pas à Rielle. Celle-ci haussa les épaules.

— Il voulait juste me demander si je m'étais remise de ma rencontre avec l'impur.

— Et rien de plus ? J'en doute, répliqua Bayla avec un sourire entendu.

— Il s'est très bien comporté.

Tareme leva un sourcil.

— Il ne se souciait pas seulement de ton bien-être, c'est évident. Je crois que tu l'intéresses pour une raison ou pour une autre, sans ça, il ne t'aurait pas attendue. Alors, de quoi s'agit-il ?

Rielle secoua la tête.

— De rien.

— Tu es une très mauvaise menteuse. Si tu refuses de nous le dire, nous allons imaginer le pire, insinua Tareme.

Rielle soupira.

— Ce n'est pas ce que vous croyez. Il m'a demandé de poser pour un portrait. Bien entendu, j'ai refusé.

Ses camarades écarquillèrent les yeux.

— Oh ! Mais pourquoi ? s'étonna Bayla. Il paraît que c'est un très bon peintre.

- Excellent, acquiesça Tareme.
- Mes parents ne voudront jamais, fit remarquer Rielle.
- Pourquoi ? Quel mal y a-t-il à poser pour un portrait ? demanda Tareme.
- Aucun, du moment que tu gardes tes vêtements, s'esclaffa Bayla.
- Tareme et Famire gloussèrent, mais Rielle ne put produire qu'un rire forcé. Tareme lui tapota le bras.
- On te taquine. Est-ce que ça te plairait qu'il fasse ton portrait ?
- Rielle sentit ses joues s'échauffer, même si elle n'avait aucune raison de se sentir embarrassée.
- Eh bien, oui, admit-elle. Mais seulement pour...
- Comment se fait-il qu'un homme puisse servir de modèle sans que ça choque personne, mais pas une femme ? l'interrompit Bayla.
- Parce que les artistes sont des hommes, répondit Famire.
- Rielle se tourna vers elle.
- Je peins. Et ma tante aussi.
- Mais vous n'êtes pas des professionnelles, contra Tareme.
- Cela dit, vous pourriez l'être. Ça n'aurait rien de scandaleux, précisa Bayla.
- Bien sûr que si ! se récria sa sœur.
- Une femme artiste, c'est peu courant, mais acceptable, argua Bayla. Une femme modèle, c'est à peine mieux qu'une prostituée. Les deux vendent leur corps à un homme.
- Et si l'artiste était une femme ? interrogea Rielle.
- Ses amies réfléchirent.
- Alors, ça ne serait pas aussi grave, décida Bayla.
- Mais Tareme secoua la tête pour indiquer son désaccord.
- Ma tante et moi avons chacune fait le portrait de l'autre, révéla Rielle. Habillées, bien entendu. Vous trouvez que ça ressemble à de la prostitution ? Vous trouvez ça scandaleux ?
- Pas tant que ça reste en famille, répondit Tareme. Et j'imagine que vous ne vous êtes pas payées l'une l'autre.
- Rielle secoua la tête.
- Quelle est l'importance de l'argent, au juste ? Si une femme pose pour un artiste sans qu'il la paie, est-ce que c'est toujours de la prostitution ? Et si une femme paie un homme afin qu'il pose pour elle ?
- Bayla gloussa.
- Alors, c'est lui le prostitué !
- Cette déclaration absurde les fit toutes éclater de rire. Tareme hélé le serveur.
- La même chose pour nous toutes, réclama-t-elle.
- Pas pour moi. (Rielle regarda les tracts.) Il faut encore qu'on distribue ça.

— On n'a qu'à les laisser ici, suggéra Famire. Si les gens les veulent, ils les prendront. Dans le cas contraire, Sa-Baro ne saura pas ce que nous en avons fait.

— Et si tu as peur de rentrer chez toi seule, tu n'as qu'à prétendre que tu es crevée après avoir passé toute la matinée à distribuer des tracts, et aller tout droit te reposer dans ta chambre, ajouta Tareme. Reste assez loin d'eux pour qu'ils ne puissent pas te sentir, et ils ne se rendront compte de rien.

Bayla ricana. Sa sœur la foudroya du regard. La jeune fille rougit, jeta un coup d'œil à Rielle et se couvrit la bouche d'une main. Ce ne fut pas tant le ricanement que le coup d'œil qui, confirmant que sa camarade se moquait d'elle, poussa Rielle à se raidir. *Tareme a déjà eu à contenir l'impolitesse de sa sœur*, devina-t-elle. *Peut-être qu'elles rient de moi ensemble derrière mon dos.*

Le serveur apporta la deuxième tournée de jus de fruits alcoolisés. Mais Rielle n'avait plus aucune envie de s'attarder. Saisissant une pile de tracts, elle se leva.

— Je préfère ne pas courir le risque que Sa-Baro vérifie ce que nous avons fait. Quelqu'un m'accompagne ?

Les trois autres s'entre-regardèrent et firent un signe de dénégation. Un éclair de colère traversa Rielle, qui se détourna et s'éloigna avant de dire quelque chose qu'elle regretterait plus tard.

Dans son dos, elle entendit Bayla objecter à voix basse :

— On est censées rester ensemble.

— Laisse-la partir. Elle a dit qu'elle connaissait le quartier, répliqua Tareme.

— Et je n'en doute pas, railla Famire.

Choisissant une rue au hasard, Rielle s'y engagea. Mais à peine avait-elle fait quelques pas que sa détermination s'évanouit. Sa-Baro leur avait effectivement ordonné de rester ensemble. Rielle rebroussa chemin vers la place. Arrivée au coin de la rue, elle vit que ses camarades riaient de nouveau.

— Oh, tout le monde sait bien pourquoi elle est là. Mais elle n'a aucune chance, déclara Famire.

Tareme acquiesça.

— J'ai de la peine pour elle. Les seuls qu'elle pourrait avoir, c'est ceux dont nous ne voulons pas : les moches, les idiots et les radins.

— Comme Ako.

— Aucun risque ! Il ne se mariera pas à moins d'y être forcé, et Père n'acceptera jamais qu'il épouse la fille d'un teinturier. Si nous avons un frère cadet, il l'envisagerait peut-être, à condition que l'union soit assez profitable pour notre famille.

Rielle se détourna et s'éloigna de nouveau. *Je m'en doutais. Je ne suis pas assez bien pour ces gens. Toutes ces leçons au temple, toutes ces*

tentatives pour me faire des amies parmi mes camarades... c'était une perte de temps. Elle baissa les yeux vers les tracts et envisagea de les jeter. Mais la vue du mot « impur » lui rappela que les prêtres, à tout le moins, essayaient de faire le bien.

Elle se mit à tendre des tracts à tous les gens qu'elle croisait. Peu d'entre eux les acceptaient ; néanmoins, à chaque pas, la colère de Rielle diminuait un peu.

Malheureusement, elle fut remplacée par une peur croissante.

La jeune fille revit son agresseur la traîner le long de rues semblables à celles-ci. Elle se souvint du couteau pressé dans son dos. Chaque fois que quelqu'un la regardait, s'attardant sur ses vêtements coûteux, elle se sentait un peu moins à sa place, un peu plus vulnérable. Même si elle ne portait jamais de bijoux pour aller au temple, elle ne pouvait pas se montrer à ses camarades avec une jupe et une tunique de mauvaise qualité.

Puis elle repensa à Izare, et ce fut comme si une brise fraîche chassait la chaleur estivale. En la raccompagnant la deuxième fois, il lui avait dit où il habitait, ajoutant que c'était près de chez elle et que le quartier était tout à fait sûr. Il avait parlé affectueusement de ses voisins – des artistes, des baladins et des ivrognes, voire les trois à la fois – et de la façon audacieuse dont ils avaient décoré leur logis. Ses descriptions avaient donné envie à Rielle de voir ça de ses propres yeux. Bien entendu, ça faisait partie de la tactique du jeune homme pour la convaincre de poser pour lui. Mais elle avait quand même envie de voir ça.

Alors, elle continua à marcher en direction de sa rue. Même si ce quartier était densément peuplé, la plupart des passants refusaient ses tracts, mais ils le faisaient poliment et avec le sourire. L'anxiété de la jeune fille s'estompa quelque peu. Les murs aux couleurs vives la rassérénaient.

Bientôt, elle atteignit une zone où les contours de portes et de fenêtres étaient décorés à l'aide de motifs. En passant devant l'entrée d'une ruelle, elle aperçut un dessin qui couvrait tout un mur et ne put s'empêcher de s'approcher pour mieux voir. C'était un arbre gigantesque, aux branches festonnées de toutes sortes d'objets.

Plus loin, la ruelle débouchait sur une autre petite cour aux murs peints. Rielle suivit deux femmes qui allaient dans la même direction, et le spectacle qu'elle découvrit lui fit tourner la tête. Toutes les maisons étaient couvertes de dessins de gens, d'animaux et de plantes. Des portes et des fenêtres en trompe-l'œil ouvraient sur des paysages inconnus ; l'une d'elles montrait même un Ange en train de dormir sur un nuage. Rielle tourna lentement sur elle-même pour tout regarder.

— Tu es perdue ? lança une voix.

Une des femmes que Rielle avait suivies, et qui était en train de

remplir une cruche à la fontaine située au milieu de la cour, dévisageait la jeune fille. Sculptée en forme de bête à quatre têtes, dont chacune des gueules crachait un jet d'eau, la fontaine était aussi remarquable que les dessins.

— Non, répondit Rielle. Je cherche Izare Saffre.

La femme détailla ses vêtements et sourit. Du menton, elle désigna une rue sur la droite.

— Il habite dans la troisième maison.

— Merci.

Rielle prit la direction que la femme lui avait indiquée. La rue était étroite, encombrée de chaises branlantes et dépareillées. Assis là, de jeunes gens des deux sexes riaient et buvaient dans des coupes vernies bon marché. Des enfants de tailles diverses se poursuivaient en poussant des cris aigus, horde hurlante qui fonçait entre les chaises. En approchant de la troisième maison, Rielle vit que la porte s'ornait d'Anges au style familial, ainsi que des mots « Izare Saffre, peintre ».

Voyant le nom du jeune homme, elle s'arrêta, paralysée par un doute subit. Était-ce vraiment une bonne idée ? Et si ses camarades racontaient à Sa-Baro où elle avait été ? Et si sa tante avait raison quant aux véritables motivations d'Izare ? *Et surtout : qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui dire ?*

— Ais Lazuli ?

Rielle sursauta et se retourna. Un des jeunes gens s'était levé de sa chaise et se dirigeait vers elle. Il lui fallut quelques instants pour reconnaître l'individu échevelé et débraillé qui lui faisait face.

— Aos Saffre ? dit-elle, dubitative.

Celui-ci grimaça et baissa les yeux pour s'examiner.

— Euh, oui. Désolé pour ma tenue. Je suis levé depuis peu.

— Depuis peu ! s'exclama une autre voix masculine. (Un homme de haute taille se leva et s'approcha pour poser une main sur l'épaule d'Izare, qui se dégagea immédiatement.) Nous l'avons traîné dehors il y a déjà un bon moment. Mais pour être honnête, nous ne l'avons pas laissé se débarbouiller. Nous étions en train de parier sur le temps qu'il lui faudrait pour se laver si... (L'homme s'interrompt, puis fit un pas vers Rielle.) Attends un peu. (Il prit une des mains de la jeune fille.) Qui est cette belle dame ?

— Rielle Lazuli, répondit Izare tandis que l'intéressée retirait vivement sa main.

— Ah. (L'autre homme sourit.) Je vois pourquoi tu tenais tellement à être à l'heure.

Redevenant sérieux, il dévisagea Rielle d'un regard intense, puis la détailla de la tête aux pieds. La jeune fille lui rendit la pareille, notant que sa peau était plus foncée que celle de la plupart des Fyriens, son menton mal rasé, et qu'il avait les mains et les vêtements couverts de

taches multicolores. Un autre artiste ? Cela expliquerait la façon analytique dont il la disséquait des yeux. *Au moins, Izare m'a regardée comme une personne avant de me considérer comme un sujet.*

— Voici Dorr. Décorateur et comédien au sein de la Troupe du Ciel, dont les trois autres font également partie.

Du menton, Izare désigna les jeunes gens en train de boire.

— *Artiste* et comédien, rectifia Dorr en souriant. Viens, je vais te présenter.

Rielle regarda Izare, qui haussa les épaules.

— Il ne te laissera pas tranquille tant que tu n'auras pas accepté.

Elle suivit les deux hommes jusqu'à la table et hocha la tête en souriant tandis qu'ils lui présentaient leurs trois compagnons. Greya, Jonare et Merem étaient tous acteurs, en train de fêter une représentation particulièrement lucrative. Greya avait les cheveux blonds et la peau claire – une demi-méridionale, sans doute. Les deux autres ressemblaient à des Fyriens. Jonare tenait un enfant endormi contre elle.

Tous trois arboraient encore des traces de maquillage, et à en juger celles-ci, Merem avait joué le rôle d'une femme. C'était le genre de personnes que Rielle regardait jouer en temps normal – pas le genre de personnes avec qui elle discutait. Elle n'était pas certaine que ses parents auraient approuvé qu'elle les fréquente ; d'un autre côté, elle ne pensait pas qu'ils les auraient jugés dangereux.

— Assieds-toi, ordonna Dorr, et bois un coup d'iquo.

Il lui tendit une coupe, mais Rielle refusa poliment.

— Alors, c'est toi la fameuse fille du désert, commenta Greya. Izare ne parle que de toi depuis trois quatraines.

Rielle éprouva un frisson de plaisir, mais tenta de le dissimuler en plissant les yeux.

— Quel genre d'histoire vous a-t-il raconté ?

Les jeunes gens éclatèrent de rire.

— Rien de bien terrible, la rassura Greya. Je ne l'avais pas vu aussi excité à propos d'un visage depuis... (Elle fronça les sourcils et haussa les épaules.) Ça doit faire plus d'un an.

— Normalement, tu suis des leçons au temple à cette heure-ci, pas vrai ? s'enquit Jonare.

Rielle acquiesça.

— Oui, mais aujourd'hui, les prêtres ont décidé qu'on devait rappeler aux citoyens de Fyre les dangers de l'apprentissage de la magie, expliqua-t-elle en brandissant ses tracts.

Dorr en prit un, le lut et le lui rendit en marmonnant :

— Ce n'est pas comme si on avait besoin de rappel après le harcèlement de la dernière...

— Ils vous ont envoyées dehors toutes seules ? l'interrompit Izare.

— Non, par groupes. Mais mes amies étaient plus intéressées par... (Rielle regarda les bouteilles et les coupes vides sur la table.) Elles ont décidé de jeter les tracts pour faire ce qui leur chantait.

Dorr sourit.

— Donc, tu as continué seule. Rassure-toi : nous aurions difficilement pu ne pas remarquer les agissements néfastes des utilisateurs de magie ces derniers temps. Nous n'avons pas besoin qu'on nous mette en garde contre eux.

— Tout de même, insista la jeune fille, je dois finir ma distribution au cas où les prêtres vérifieraient.

— Comment veux-tu qu'ils sachent ce que tu as fait ou non ? lança Greya. De toute manière, personne ne prendra tes tracts dans le quartier.

— Ce n'est pas une raison pour ne pas essayer.

Rielle commença à se lever.

— Attends, protesta Izare en lui posant une main sur le bras. Tu t'en vas déjà ? Je n'ai même pas commencé ton portrait !

Rielle saisit ses tracts.

— Je n'ai jamais dit que j'étais venue pour ça.

— Mais quand aurons-nous une meilleure occasion ?

Alors que la jeune fille ouvrait la bouche pour rappeler à Izare que ses parents désapprouveraient, Dorr lui prit les tracts des mains.

— On s'en occupe. Laisse-le au moins te croquer.

— Mais...

— Un petit croquis, ça ne peut faire de mal à personne. Il te suffit de rester assise là. Tu peux même faire semblant de ne pas remarquer qu'il te dessine.

Izare se leva d'un bond.

— Je vais chercher du papier et du fusain.

Comme il fonçait vers la porte de sa maison, Rielle se laissa retomber sur sa chaise. Les autres l'observaient, et elle était incapable de dire s'ils souriaient parce que la situation les amusait, ou s'ils compatissaient à son désarroi. La retiendraient-ils si elle tentait de fuir ?

Que faire ?

Pensant à Famire et aux jumelles, Rielle sentit rejaillir sa colère antérieure. Narmah n'aurait pas du tout été d'accord avec ses camarades. Poser pour un portrait, ça n'avait rien à voir avec de la prostitution. Quant aux amis d'Izare, qui se peignaient le visage pour jouer la comédie en public, ils trouveraient cette idée ridiculement prude.

La porte de la maison d'Izare s'ouvrit de nouveau. Le jeune homme revint au pas de course, tenant une planche sur laquelle il avait fixé une feuille de papier. Ses cheveux bien peignés luisaient encore

d'humidité, et il avait enfilé une chemise propre. Rielle réprima un sourire.

Izare contourna la table, agitant la main comme pour chasser Jonare. La jeune femme lui céda aussitôt son siège, et l'enfant blotti contre sa poitrine murmura dans son sommeil.

— Il vaudrait mieux qu'on se sépare pour couvrir tout le quartier pauvre, suggéra Dorr en répartissant les tracts entre Merem, Greya et lui.

Les jeunes gens se levèrent et dirent au revoir à Rielle, promettant à Izare de repasser plus tard pour admirer son dessin. Puis ils s'en furent. Jonare les suivit en appelant à elle deux autres enfants qui se détachèrent de la horde pour la rejoindre.

Le grattement du fusain sur le papier ramena l'attention de Rielle vers Izare. Elle observa le jeune homme travailler en s'efforçant de rester immobile. Jamais elle ne s'était sentie aussi gênée quand Narmah avait fait son portrait. Izare la regardait intensément, mais comme un sujet plutôt que comme une personne cette fois, sans chercher à communiquer avec elle. Il procédait en silence, si concentré sur son dessin que Rielle avait presque l'impression d'être seule à la table.

Du coup, elle se sentit libre de détailler Izare en retour. Si elle devait peindre ses yeux, elle commencerait avec de la terre jaune, qu'elle recouvrirait presque complètement de flocons de vert-de-cuivre, décida-t-elle. Pour sa peau, elle utiliserait un riche ton de brun, avec une pointe de bleu sourd pour les ombres – sans doute de la bérîte. La saphine employée pour le spiritin familial était trop coûteuse pour qu'on la gaspille ainsi.

Izare se radossa à sa chaise et hocha la tête, satisfait.

— C'est un bon début.

Surprise, Rielle cligna des yeux.

— Tu as déjà fini ?

Le jeune homme tourna sa planche vers elle, et Rielle retint son souffle. Son portrait lui rendait son regard tel un reflet dans le miroir – un miroir qui aurait réduit son image au noir du fusain et au blanc cassé du papier bon marché. Pourtant, chaque ligne était un délié dont la simplicité éloquente exprimait à la perfection le dessin de sa mâchoire, la courbe de ses cils ou les plis de son foulard.

— Tu es vraiment doué ! s'exclama Rielle.

Elle s'attendait à ce qu'Izare se rengorge ; au lieu de quoi, il secoua la tête.

— Je peux faire beaucoup mieux. Tu... tu me laisserais réessayer ?

Un frisson parcourut la peau de la jeune fille.

— Beaucoup mieux, dis-tu ? Il faut que je voie ça !

Izare la dévisagea, puis jeta un coup d'œil vers la porte de son logis

et sourit.

— J'ai quelques tableaux décents à l'intérieur. Tout ce qui s'interpose entre toi et eux, c'est un escalier, quelques murs et ta méfiance.

Rielle hésita.

— Tu dis être un homme d'honneur. Si tu me promets de ne rien faire d'autre que me montrer tes tableaux...

Il plaça une main sur son cœur.

— Je te promets que tu ressortiras de ma maison aussi indemne que je t'ai ramenée à la tienne les deux derniers quarts-jours.

Rielle réfléchit un instant à cette promesse. Puis elle hocha la tête et se leva. Calant le croquis sous son bras, Izare la précéda vers son logis. Malgré sa promesse, Rielle avait le cœur qui battait très fort – mais pas de peur. Plutôt d'appréhension... *Et encore*, songea-t-elle. *Pas sûr*. Une partie d'elle appréciait cette sensation nouvelle.

Izare ouvrit la porte et s'effaça pour la laisser entrer. Rielle pénétra dans un petit couloir étroit, avec une porte sur un côté et un escalier qui montait tout au fond. Une odeur étrange planait dans l'air, similaire à celle de l'encaustique, mais plus piquante. Se souvenant des paroles d'Izare, la jeune fille commença à monter les marches.

L'escalier débouchait dans une vaste pièce. De la lumière se déversait à flots par les fenêtres munies de fins voilages blancs. La peinture des murs s'écaillait dans la partie supérieure ; la partie inférieure était dissimulée par une multitude d'étagères, de vêtements suspendus à des crochets, de morceaux de tissu, de toiles à divers stades de la préparation, et de tableaux retournés de sorte qu'on ne voyait pas ce qu'ils représentaient.

Ici, l'odeur était plus forte. Le regard de Rielle fut attiré par une petite table couverte d'objets dont elle reconnaissait certains. Elle s'attendait à trouver là des flacons de pigments et un mortier pour fabriquer de la peinture. Même si elle n'avait jamais travaillé debout devant un chevalet, ces choses lui étaient familières. En revanche, elle ignorait à quoi servaient les étranges petits outils en forme de pelle, les tubes enroulés à une extrémité et le liquide jaune huileux.

Izare saisit une des toiles et la retourna pour la montrer à Rielle, qui retint son souffle. Comparé à ce tableau, le croquis qu'il avait fait d'elle ressemblait aux traces de griffes d'un oiseau sur de l'écorce. On aurait dit un miroir dans lequel le reflet du modèle se serait figé pour rester intact à tout jamais.

— Il n'a pas plu à la cliente, sourit Izare. Trop fidèle à la réalité. Elle a refusé de me payer.

En observant le portrait de plus près, Rielle comprit pourquoi. Le sujet était une femme d'âge mûr à l'expression méchante.

— Comment as-tu fait pour peindre sa peau ? Je ne vois pas de

traces de pinceau.

— Question d'estompage, répondit Izare comme si c'était une explication suffisante. (Il saisit un autre tableau.) Celui-là, je l'ai fait pour mon plaisir, parce que je trouvais le visage de la fille intéressant.

Et de fait, son modèle avait des yeux particuliers. Mais ce fut son regard qui retint l'attention de Rielle, un regard dont on n'aurait su dire s'il exprimait de la tristesse ou du contentement.

Le troisième portrait qu'Izare montra à la jeune fille était celui d'un vieil homme qu'il avait trouvé un jour endormi sur le pas de sa porte. Rielle s'était à peine remise de son réalisme brutal que, déjà, Izare passait aux suivants.

Mais tandis qu'elle examinait un tableau saisissant après l'autre, la jeune fille commença à percevoir des défauts : un col de travers, un foulard trop raide, des cheveux au tombé peu naturel, des yeux trop blancs... Sa tante aimait répéter que le blanc des yeux n'était pas réellement blanc, mais d'une couleur crèmeuse qui reflétait toutes les autres, fonçait et refroidissait dans l'ombre de l'arcade sourcilière.

Izare n'était pas aussi doué pour peindre les vêtements, les cheveux et les yeux, mais ce qu'il était capable de faire avec la peau emplissait Rielle d'un mélange de jalousie et de désir.

La jeune fille reporta son attention sur la table. Une palette reposait sur la dalle à moudre, maculée de taches de couleurs qui se mélangeaient et se fondaient les unes avec les autres. La peinture brillait. Rielle la toucha du bout de l'index et la sentit céder sous la pression : elle était encore humide. La jeune fille en frotta un peu entre deux doigts. Lisse et épaisse, la peinture s'étala uniformément sur sa peau, sans que sa couleur perde en intensité pour autant. Rielle la renifla, et ne fut pas surprise de sentir la même odeur qui flottait dans toute la maison – en plus fort. Planté de l'autre côté de la table, Izare la regardait faire en souriant.

— De l'huile, comprit Rielle. Tu mélanges tes couleurs avec de l'huile. (Scrutant le fatras du regard, elle remarqua l'absence de certains ingrédients qu'elle s'attendait à trouver.) Plutôt qu'avec de la sève, de l'eau et du nectar.

Le jeune homme acquiesça.

— Ça sèche plus lentement, ce qui me permet d'estomper mes couleurs et m'évite d'en repréparer constamment. De plus, je peux aussi bien l'appliquer en couche épaisse et opaque qu'en couche fine et translucide.

— Tu m'apprendras ? réclama Rielle.

Izare hésita, méfiant. Puis il sourit.

— Seulement si tu me promets de ne montrer cette technique à personne d'autre, pas même à ta tante. Je dois faire attention à ne pas perdre les avantages dont je dispose sur mes concurrents. Beaucoup

d'entre eux essaient de mélanger de l'huile à leurs pigments, mais ils ne savent pas laquelle utiliser, ni dans quelles proportions, et encore moins comment appliquer la peinture obtenue.

— Moi aussi, je peins, fit remarquer Rielle.

— Mais tu ne vends pas tes tableaux. Donc, tu n'es pas une concurrente pour moi, répliqua Izare.

Ne trouvant rien à redire à cet argument, la jeune fille opina du chef.

— Et puis, je n'ai pas le temps de te montrer maintenant. Il faudra que tu reviennes prendre des leçons. Et il y aura un prix à payer, annonça Izare.

— C'est normal, convint Rielle. Combien prends-tu de l'heure ?

— Pour toi ? Rien du tout. Je veux juste que tu poses pour ce fameux portrait.

Elle éclata de rire.

— Évidemment. J'aurais dû m'en douter.

Izare contourna la table.

— Alors, tu acceptes ?

Rielle regarda d'abord les tableaux, puis les couleurs qui luisaient sur la palette.

— Comment faire ? Mes parents n'accepteront jamais, et même si je ne leur dis rien... je doute d'avoir souvent l'occasion de distribuer des tracts.

— Tu rentres chez toi en longeant la route du Temple, qui n'est pas un chemin direct. Je peux te montrer un raccourci. Tu arriverais un peu plus tard que d'habitude, mais tu pourrais dire que tu as bavardé avec tes amies après les cours, qu'il y avait du monde dans les rues ou que tu étais fatiguée. (Izare fronça les sourcils.) Ah, mais tes parents envoient quelqu'un te chercher, non ?

— Non, répondit Rielle. Mère a besoin de tous les ouvriers à la teinturerie, et elle dit qu'il n'y a plus de danger maintenant que l'impur a été arrêté.

Izare se rembrunit.

— Moi, ça ne me plaît pas que tu rentres seule. Ce serait plus sûr que je te rejoigne au temple et que je te raccompagne chez toi après la séance de pose.

Rielle sourit de son inquiétude, puis se souvint de la mise en garde de Narmah.

— Et ici, serai-je en sécurité ?

— Évidemment. Qu'est-ce qui pourrait bien te menacer ?

— Ma tante dit que tu ne te satisferas pas d'un simple portrait. Que tu attendras autre chose de moi.

Le jeune homme haussa les sourcils.

— Oh. Quoi, par exemple ?

Devait-il la forcer à s'exprimer aussi franchement ? Tant pis. Rielle ne donnerait pas son accord avant d'être certaine qu'il comprenait les limites de leur arrangement.

— Que tu voudras me faire poser nue. Peux-tu promettre de ne rien me demander d'inapproprié ?

Izare partit d'un grand rire franc.

— Jamais je n'oserais réclamer que tu te déshabilles, Ais Lazuli.

— Tu le jures ?

— Je jure de ne jamais rien te demander qui te mette mal à l'aise.

— Dans ce cas, je poserai pour toi en échange de leçons de peinture à l'huile, déclara Rielle.

À la vue du sourire d'Izare, elle sentit son cœur manquer plusieurs battements.

— Merveilleux ! Nous n'avons pas le temps pour une leçon aujourd'hui, mais nous en avons assez pour un autre croquis rapide. Tu veux bien t'asseoir près de la fenêtre ?

Avec un soupir destiné à masquer combien elle était ravie, Rielle se dirigea vers la chaise qu'il lui indiquait.

Chapitre 6

Rielle ne fut guère surprise que ses parents n'aient pas remarqué qu'elle rentrait un peu plus tard chaque quart-jour, mais elle s'étonna que cela ait échappé à Narmah. À l'approche du festival, toute la famille était très occupée à exécuter des commandes, depuis la préparation des pigments et des teintures jusqu'à la livraison des peintures et des tissus ; peut-être était-ce pour cela que sa tante ne faisait pas attention à Rielle. Ou peut-être qu'elle avait remarqué, mais qu'elle supposait que sa nièce traînait dans les rues pour retarder le moment de se mettre au travail. Chaque matin, quand ses parents l'envoyaient recevoir les clients, nettoyer la boutique ou aider aux préparatifs familiaux, Narmah lui adressait un sourire compatissant.

Sous une forme ou sous une autre, le festival occupait désormais tout le temps que Rielle ne passait pas à dormir, à manger, à assister aux cérémonies et aux cours du temple, ou à poser pour Izare. Elle se serait peut-être déjà lassée de leurs séances si ça ne l'avait pas soulagée de se tenir immobile un moment – tout en lui fournissant une excuse pour contempler le jeune homme autant qu'elle voulait.

Une fois, voyant qu'Izare ne cessait de regarder ses mains, Rielle baissa les yeux. Sa mère l'avait recrutée pour vérifier la qualité et la teinte exacte de chaque lot de tissu fraîchement teint, et souvent encore mouillé. Même si la jeune fille faisait très attention, elle avait constamment les doigts tachés.

— J'aurais dû te prévenir de ne pas inclure mes mains dans ton tableau, s'excusa-t-elle.

Izare haussa les épaules.

— Dès que la forme sera bonne, je demanderai à Jonare de poser pour la couleur de la peau.

Rielle soupira.

— J'ai essayé de les nettoyer avec du détachant.

— Peu importe. (Izare leva une de ses propres mains couvertes de peinture.) Les miennes non plus ne sont jamais complètement propres.

— La peinture est plus facile à nettoyer que la teinture, répliqua Rielle. Et ce n'est pas seulement pour toi que j'aimerais être présentable.

— Ah bon ? (Le jeune homme haussa les sourcils.) Qui essaies-tu d'impressionner ?

— Personne. Au contraire, je voudrais éviter d'attirer l'attention.
— Tu as peur de faire mauvaise impression ? (Izare secoua la tête.)
Tu n'y arriverais pas même si tu essayais.

Rielle réprima un sourire.

— Tout le monde n'est pas de cet avis. Beaucoup de gens me regardent de haut parce que je vis dans une teinturerie puante.

— Ce sont des imbéciles, déclara Izare, catégorique, en regardant tour à tour les mains de son modèle et le portrait qu'il était en train de peindre.

Repensant à Tareme et à Bayla, Rielle soupira de nouveau. Maintenant, quand elle arrivait au temple, Famire était toujours avec les jumelles. Snob, paresseuse et dotée d'un sens de l'humour cruel, elle ne perdait jamais une occasion de la rabaisser. Ce qui aurait pu être tolérable si les autres ne s'étaient pas mises à l'imiter. Le matin même, Rielle avait fini par se montrer désagréable envers elles, puis elle avait été forcée de s'excuser.

Famire trouvait particulièrement amusant de suggérer des époux potentiels à Rielle sous prétexte d'être serviable. Elle informait gentiment sa camarade qu'Untel et Untel ne la trouveraient pas assez bien pour eux, puis soupesait les avantages et les inconvénients des candidats qui restaient, lui demandant quels défauts elle était prête à tolérer.

La plupart des quarts-jours, Rielle aurait été pressée de quitter le temple le plus vite possible même si Izare ne l'avait pas attendue.

Le raccourci qu'il lui avait indiqué faisait traverser à la jeune fille des parties du quartier des artisans inconnues d'elle jusque-là. Ni décrépits ni luxueux, la plupart des bâtiments étaient un mélange de logis, de lieux de travail et de boutiques. Les Lazuli auraient pu vivre là si, en tant que teinturiers, ils n'avaient été obligés de s'installer en lisière de la ville. Autrement dit, ils n'étaient pas tellement plus respectables que les artisans qui habitaient dans les rues autour de chez Izare.

Des coups frappés à la porte, au rez-de-chaussée, firent lever les yeux au ciel au jeune artiste.

— Que les Anges les foudroient. Ils sont en avance.

Rielle sentit son cœur se serrer comme il essayait son pinceau et le déposait dans un bocal de solvant. Même si les amis d'Izare étaient intéressants et bien plus amicaux que ses camarades du temple, le jeune homme ne pouvait pas travailler à son portrait en leur présence, et elle avait si peu de temps à passer avec lui ! Jusque-là, il lui avait à peine montré comment préparer de la peinture à l'huile et rectifier la consistance si nécessaire.

Il se dirigea vers l'escalier.

— Montez ! cria-t-il.

Rielle entendit la porte d'entrée s'ouvrir, puis un bruit de pas et plusieurs voix – certaines familières, d'autres pas. Un large sourire éclaira le visage d'Izare.

— Errek ! Tu es revenu !

Un Fyrien mince émergea de l'escalier et étreignit Izare. Il fut suivi par Greya et Jonare, qui embrassèrent leur hôte sur la joue, tout comme Merem. Les artistes et les comédiens qui composaient le cercle des fréquentations d'Izare étaient du genre affectueux, et Rielle trouvait ça très agréable même si elle n'avait pas l'habitude des contacts physiques. Narmah, elle, aurait jugé ces salutations trop familières et inappropriées.

Le nouveau venu apportait une bouteille d'iquo lourde et ronde. Le cœur de Rielle se serra. Une fois qu'ils commenceraient à boire, il ne serait plus question de peindre. Errek s'avança dans le studio. Quand il vit la jeune fille, il s'arrêta en souriant.

— Qui est-ce ?

— Le dernier sujet en date d'Izare, répondit Jonare tandis que les visiteurs se dirigeaient vers les sièges en bois où ils s'asseyaient généralement.

— Je te présente Ais Lazuli, dit Izare en la désignant d'un geste théâtral.

Errek regarda immédiatement le portrait de la jeune fille, et son sourire se crispa. *De la jalousie*, nota Rielle. *Il envie le talent d'Izare*. Le jeune peintre fit signe à son modèle.

— Viens que je te présente Errek. Il rentre juste de Doem, où il a réalisé le spiritin du temple principal.

— Restauré, rectifia l'intéressé.

Rielle se leva et s'approcha d'eux. L'expression d'Errek se modifia de nouveau, et son regard se fit intensément analytique : celui d'un artiste confronté à un sujet potentiel. Rielle commençait à y être habituée.

— Je suis très honorée de faire ta connaissance, dit-elle poliment.

Errek lui prit la main.

— Pas autant que moi. (Il secoua la tête.) Mais où Izare déniché-t-il toutes ces beautés ?

Il nous flatte tous les deux simultanément. C'est très habile de sa part, songea Rielle.

— Pour une fois, pas dans la ruelle des Catins, répondit-elle sur un ton léger.

Elle avait appris à ses dépens que, si sa famille désapprouvait la prostitution, il n'en allait pas de même pour les amis d'Izare, qui considéraient certaines des « professionnelles » du quartier pauvre comme des amies. Néanmoins, elle ne voulait pas que le nouveau venu la prenne pour l'une d'entre elles. Errek rit et hocha la tête, l'air de

dire qu'il comprenait.

Izare émit une faible protestation.

— Mes modèles ne sont pas toujours des prostituées. Et je ne peux pas passer mon temps à peindre toujours les cinq mêmes amis, surtout quand certains partent s'installer à Doem pendant deux ans. Alors, Errek, tu es rentré pour de bon ?

Le jeune homme se planta devant le chevalet.

— Pour le moment, rectifia-t-il en examinant le portrait d'un regard encore plus intense.

Et de nouveau, Rielle fut stupéfaite par le mélange subtil des couleurs dont Izare s'était servi pour peindre sa peau, par l'habileté de ses coups de pinceau qui, de loin, suggéraient plus de détails qu'il n'y en avait réellement. Elle était un peu gênée qu'il l'ait représentée sans foulard, mais imaginait que personne ne verrait le tableau hormis lui et ses amis.

Errek recula d'un pas.

— Tu as bientôt fini ?

— Je ne peux pas le savoir à l'avance, répliqua Izare.

— J'espère que non, intervint Rielle. Il m'a promis des leçons en échange, et nous avons à peine commencé.

Errek redressa les épaules et se tourna vers elle.

— Quand il en aura fini avec toi, voudras-tu bien poser pour moi ?

Rielle le dévisagea, surprise, puis jeta un coup d'œil à Izare en espérant qu'il lui indiquerait comment réagir. Le jeune homme semblait mécontent, mais il haussa les épaules comme pour dire que c'était à elle de décider. Quel mal y aurait-il à ça ? Elle avait posé pour lui, pourquoi pas pour Errek ? Mais plus il existerait de portraits d'elle, plus grand serait le risque que quelqu'un qui connaissait sa famille en voie un et le dise à ses parents. D'un autre côté, Rielle ne voulait pas offenser un ami d'Izare alors qu'elle était si peu avancée dans ses leçons.

— Eh bien... il me semble que c'est moi qui devrais pouvoir faire le portrait de quelqu'un après ça, répondit-elle lentement.

Greya sourit.

— Ah mais oui ! J'ai très envie de te voir peindre.

Jonare et Merem acquiescèrent.

— Mais qui te servira de modèle ? interrogea Errek.

Rielle voulut se tourner vers Izare, mais se ravisa. *Non, pas encore. Il est déjà assez prétentieux.* Elle balaya les autres du regard. Jonare lui fit un petit signe de tête, alors, Rielle la désigna.

— Jonare.

Son estomac se noua comme Izare se rembrunissait. *Oh oh. J'espère ne pas l'avoir blessé au point qu'il refusera de terminer mes leçons – ou mon portrait. Et s'il ne voulait plus me voir ?*

— Mais... pas avec de la peinture à l'huile, ajouta-t-elle précipitamment, de crainte que ma maladresse de débutante ne rejaillisse sur mon professeur.

Izare plissa les yeux.

— Non, mais il n'y a pas de raison pour que tu ne puisses pas réaliser des croquis préparatoires dès maintenant. Tiens.

Il prit une planche, du papier et du fusain et les tendit à Rielle.

La jeune fille baissa les yeux. C'étaient des fournitures familières et rassurantes ; pourtant, son cœur battait très vite soudain. Elle avait conscience que les autres l'observaient, conscience qu'ils ne la considéreraient que comme le dernier sujet en date d'Izare jusqu'à ce qu'elle leur prouve ce dont elle était capable. *Je peux le faire*, se dit-elle. Izare approcha une chaise et la lui désigna sans un mot. Rielle s'assit, cala la planche sur son genou et se mit à dessiner.

Grâce au ciel couvert, la lumière qui entrait par les fenêtres était plutôt sourde. Jonare restait immobile et détendue : visiblement, elle avait l'habitude de poser pour des artistes. Rielle commença par marquer les distances entre ses traits ; puis elle remplit les ombres, tenant son fusain en biais afin d'obtenir de larges traits peu appuyés. Elle ajouta les détails en faisant varier l'épaisseur et l'intensité du fusain. Des arabesques amples pour les cheveux. Des hachures discrètes pour suggérer le foulard drapé autour du cou de Jonare. Une courbe précise pour les narines. Des virgules aussi douces que des plumes pour les sourcils. Un petit manque dans les prunelles pour suggérer le reflet de la lumière, puis un balayage rapide afin d'adoucir le blanc des yeux.

Après avoir mis les touches finales, Rielle prit une grande inspiration et examina le résultat. *Pas mal*, se dit-elle en hochant la tête. Quand elle leva la tête, elle vit que Greya et Merem avaient quitté leur siège pendant qu'elle dessinait, même si elle était trop concentrée pour s'en apercevoir sur le moment.

— C'est incroyable ! lança une voix féminine par-dessus l'épaule de Rielle.

En se retournant, celle-ci vit que Greya, Merem et Errek se tenaient derrière elle en compagnie d'Izare. Greya affichait un air admiratif et Merem hochait la tête, mais les deux peintres demeuraient de marbre.

— Fais-moi voir, réclama Jonare. (Rielle tourna la planche vers elle, et la jeune femme écarquilla les yeux.) Tu es vraiment une artiste ! s'écria-t-elle.

— Oui, concéda Izare en croisant les bras sur sa poitrine, mais il lui reste encore beaucoup à apprendre.

Rielle haussa les épaules.

— Si je ne le pensais pas, je ne serais pas ici, lui rappela-t-elle.

Leurs regards se croisèrent, et l'expression du jeune homme

s'adoucit.

Errek tapota l'épaule d'Izare.

— Je soupçonne que c'est elle qui va t'enseigner des choses, ricana-t-il.

Izare plissa de nouveau les yeux mais n'eut pas le temps de répliquer, car de nouveau, on frappa à la porte d'en bas. Comme il se dirigeait vers l'escalier, Rielle entendit le battant s'ouvrir et des pas rapides longer le couloir. Une tête apparut derrière la balustrade. C'était Dorr.

— Les prêtres font une inspection, annonça-t-il.

Des jurons résonnèrent à travers la pièce. Izare et ses amis semblaient tous très contrariés. Le peintre se hâta de prendre le portrait de Rielle sur le chevalet. Jonare se leva et toucha le bras de la jeune fille.

— Tu ferais mieux d'y aller.

Le cœur de Rielle se serra. Si les prêtres la trouvaient là, ils le diraient à Sa-Baro. Elle était certaine qu'il la croirait si elle jurait qu'elle ne faisait rien de mal, mais il serait quand même obligé d'en informer ses parents.

Izare glissa son portrait entre plusieurs autres toiles inachevées appuyées contre le mur, puis il saisit un spiritin qu'il avait presque fini et le plaça sur le chevalet.

— À la prochaine quatraine, lui lança Rielle en lui rendant sa planche et son fusain.

Le jeune homme acquiesça, les sourcils froncés et l'air inquiet.

— Je devrais te raccompagner chez toi, mais s'ils nous voient ensemble...

— Je vais avec elle, offrit Jonare. Aucun impur n'osera s'attaquer à nous deux.

Rielle sentit son estomac se nouer plus encore.

— C'est pour ça qu'ils font une inspection ? On a déjà découvert un autre impur à Fyre ?

Izare mit le dessin de côté pour prendre les mains de la jeune fille.

— Oui. Mais tu seras en sécurité avec Jonare.

Il fit un pas vers elle et, avant que Rielle ne comprenne ce qu'il faisait, l'embrassa sur la joue. Un frisson parcourut tout le corps de la jeune fille, qui se trouva soudain incapable de faire autre chose que regarder fixement le sol. Son visage était brûlant, et son cœur battait très fort.

— Viens, dit Jonare en glissant une main sous son bras. On ferait mieux de se dépêcher.

Rielle se laissa entraîner vers l'escalier d'un pas chancelant. Juste avant de descendre, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Izare lui adressa un sourire qui ne parvint pas à dissimuler

l'inquiétude dans ses yeux.

Les deux femmes sortirent dans la rue où il faisait sombre comme à l'approche de la nuit. Rielle remonta hâtivement sur sa tête le foulard qu'elle portait autour du cou. Dans le ciel, les gros nuages gris bouillonnants étaient du genre à promettre la pluie sans jamais la laisser tomber. Les passants marchaient vite, la tête rentrée dans les épaules, en jetant des coups d'œil derrière eux. Rielle entendit des voix crier sur le ton de l'avertissement, mais ne put distinguer ce qu'elles disaient.

— Le temps que les prêtres arrivent, l'impur sera loin, murmura-t-elle.

Jonare haussa les épaules.

— Oh, je doute qu'il ou elle vienne du quartier des artisans. Aucun de nous ne veut prouver que ce qu'on raconte à notre sujet est vrai.

— Qu'est-ce qu'on raconte à votre sujet ? s'enquit Rielle.

Jonare la dévisagea, incrédule.

— Que les artisans ont plus de chances que n'importe qui d'autre de se laisser corrompre.

Rielle en resta bouche bée.

— Personne ne m'avait jamais dit ça.

Jonare eut un sourire triste.

— C'est que tu as mené une vie très protégée. À moins que les teinturiers ne soient considérés différemment.

Elles marchaient vite, Jonare guidant Rielle dans les rues étroites d'abord familières, puis plus du tout. Elles ne croisèrent aucun prêtre.

— Heureusement que j'ai laissé les enfants chez ma sœur aujourd'hui, dit Jonare. Ils adorent jouer avec les voisins d'Izare, mais les prêtres leur font peur. (De nouveau, Rielle lui jeta un regard surpris, mais sa compagne ne s'en aperçut pas.) Izare aussi adore qu'ils viennent. Il est doué avec les enfants. Il fera un bon père un jour, tu ne crois pas ?

Comme Jonare lui coulait un regard en biais, Rielle réprima un soupir. Ce n'était pas la première fois qu'un des amis d'Izare cherchait à la sonder pour voir si elle considérait le jeune homme comme un époux potentiel, et elle n'aurait su dire s'ils le faisaient pour la mettre en garde ou pour l'encourager. Alors, la jeune fille préféra changer de sujet.

— Donc, c'est ta sœur qui s'occupe de tes enfants quand tu joues ?

— Oui, et je m'occupe des siens quand elle travaille.

— Que fait-elle ?

— Oh, des tas de choses. De la lessive. De la cuisine.

Jonare regarda autour d'elle et ralentit. Rielle l'imita, remarquant que les gens qu'ils croisaient n'étaient plus aussi pressés ni tendus.

— Alors, qu'as-tu pensé d'Errek ? lui demanda Jonare.

Rielle haussa les épaules.

— C'est difficile à dire au bout de quelques minutes, mais il a l'air gentil. Izare et lui... ils sont en conflit à propos de quelque chose ?

Jonare rit.

— Simple rivalité artistique. Ils sont très doués tous les deux – et très séduisants, non ?

— Je trouve Errek beaucoup moins beau qu'Izare, répliqua vivement Rielle.

Jonare haussa les sourcils.

— Tant mieux, dit-elle en souriant. Ça m'arrange.

Rielle la dévisagea un instant et comprit.

— Errek te plaît ?

— Oui. (Jonare soupira.) Malheureusement, je soupçonne que ça n'est pas réciproque.

— Mais... et ton mari ? s'étonna Rielle.

— Mon mari ?

La jeune fille rougit de sa bévue.

— Euh... le père de tes enfants.

— Oh, leurs pères se fichent de savoir ce que je fais. En ce qui concerne le premier, ce n'est pas plus mal, et en ce qui concerne le second... (Jonare haussa les épaules.) De son vivant, il était déjà aussi inutile qu'une épuisette dans le désert.

— Je suis désolée.

— Il n'y a pas de quoi. Il n'embête plus que les Anges maintenant. (Les deux femmes tournèrent au coin d'une rue.) Nous ne sommes plus très loin de la route du Temple.

Devant elle, Rielle apercevait des maisons familières. La rue débouchait bel et bien sur la route du Temple, mais à quelque distance de chez les Lazuli. Toutefois, elle n'aurait qu'à longer une ruelle latérale pour se retrouver quasiment sur le pas de sa porte.

— Je sais où je suis, dit-elle en se tournant vers Jonare. Je peux finir toute seule, si tu veux rentrer.

— Je ferais sans doute mieux de me presser, au cas où les prêtres fouilleraient chez ma sœur. (Jonare soupira.) Que les Anges les maudissent.

Sa véhémence fit frémir Rielle. Les gens qui, contrairement à sa famille, ne respectaient pas les prêtres la mettaient toujours mal à l'aise, sans doute parce qu'elle craignait qu'ils n'aient de bonnes raisons pour ça.

— Merci de m'avoir raccompagnée.

Jonare sourit.

— De rien. Je peux avoir le dessin que tu as fait de moi ?

Rielle hocha la tête.

— Bien sûr !

La jeune femme lui tapota le bras.

— J'ai hâte de voir un tableau de toi.

— Moi aussi, grimaça Rielle. Mais je commence à me demander si Izare a l'intention de remplir sa moitié de notre accord.

Jonare recula en riant.

— Oh, il le fera. Il veut juste que tu aies une raison de continuer à lui rendre visite une fois que ton portrait sera terminé.

Elle adressa un clin d'œil à Rielle, puis se détourna et rebroussa chemin.

La jeune fille la suivit des yeux en levant une main pour toucher sa joue à l'endroit où Izare l'avait embrassée. À ce souvenir, un nouveau frisson la parcourut. Il faisait la même chose pour saluer ses amies ou leur dire au revoir, mais... et si Jonare avait raison ? S'il voulait continuer à la voir ?

Se détournant, elle prit la direction de la teinturerie. Peu importait qu'Izare ne s'intéresse pas à elle seulement en tant que modèle ou qu'élève. Jamais ses parents n'approuveraient qu'elle le fréquente.

À moins que... y a-t-il tant de différences entre un artiste et un teinturier ? Nous travaillons tous la couleur. En fait, le savoir d'Izare pourrait être très utile à l'atelier. Mère et Père respectent le talent de Narmah, et ils m'ont encouragée à apprendre le dessin. Je peux peut-être les convaincre qu'un autre artiste serait une parfaite adjonction à la famille, d'autant que je n'arrive pas à trouver un mari parmi les...

Soudain, des ténèbres l'enveloppèrent. La jeune fille s'arrêta net et regarda autour d'elle. Elle venait de déboucher à un croisement de rues pas tout à fait assez grand pour qu'on le qualifie de cour. Tout l'espace était envahi par des traînées noires. Percevant la limite de la zone touchée, Rielle tituba dans cette direction.

Lorsqu'elle en émergea, elle se retrouva face à une vieille femme toute ratatinée qui s'appuyait sur une canne. Et qui la dévisageait intensément.

— Ce n'est pas sale, dit-elle. C'est juste vide.

Le cœur de Rielle, qui avait battu la chamade pendant toute sa traversée du croisement, fit un bond douloureux dans sa poitrine. Un coup d'œil affolé à la ronde lui apprit que personne d'autre n'avait été témoin de sa réaction face à la Crasse, personne d'autre que cette vieille femme.

Celle-ci lui sourit.

— Ça te fait peur, hein ? Tu ne veux pas la voir, mais tu ne peux pas t'en empêcher.

Ce qui signifiait qu'elle la voyait aussi. *Elle ne dira rien pour ne pas se trahir en même temps que moi*, songea Rielle, soulagée. La jeune fille recula, mais pas trop pour ne pas pénétrer à nouveau dans le nuage de Crasse. La vieille femme rit et s'avança vers elle en frappant le sol de

sa canne.

— C'est ça, enfuis-toi. Enfuis-toi devant rien. Ce qui a provoqué ça s'est dissipé depuis belle lurette. Et d'après ce qu'on m'a dit, c'était pour une bonne cause. Ça a permis de sauver la vie de quelqu'un. Qui a le droit de condamner ça, hein ?

Qu'est-ce qui... ? Qui... ? Se pourrait-il que cette femme soit la corruptrice ?

Le sang de Rielle se glaça dans ses veines. Tournant les talons, la jeune fille s'enfuit.

Les murs défilèrent à toute allure sur sa gauche et sa droite, puis disparurent, et Rielle dut bondir sur le côté pour éviter une charrette pleine. Tout autour d'elle grouillait la circulation de la route du Temple. En regardant par-dessus son épaule, la jeune fille ne vit qu'une ruelle vide. La vieille femme ne l'avait pas suivie.

Comment l'aurait-elle pu, à son âge ? Mais si c'était une impure – et la corruptrice en personne –, seuls les Anges et elle savaient ce qu'elle pouvait faire avec la magie. Horrifiée, Rielle s'éloigna en hâte de la ruelle, affrontant la circulation pour gagner l'autre côté de l'avenue.

Je devrais parler de cette femme à quelqu'un. Raconter notre rencontre aux prêtres. Mais elle ne pouvait pas le faire sans révéler sa propre capacité à voir la Crasse. Prenant de grandes inspirations pour se calmer, la jeune fille rentra chez elle d'un pas vif.

Chapitre 7

Le ciel s'était éclairci quand Rielle et sa famille arrivèrent au temple, mais une odeur de pluie planait toujours dans les rues. Même si certains des participants à la parade semblaient un peu mouillés, ça ne les empêcherait pas de profiter du début du Festival des Anges. Les Lazuli, eux, étaient restés bien au sec grâce au large baldaquin en toile cirée de couleur vive que des serviteurs avaient tenu au-dessus de leur tête tandis qu'ils se dirigeaient vers le centre de la ville.

À présent, les serviteurs démontaient le baldaquin et enrôlaient la toile. Rielle et sa famille allaient enfin se fondre dans la foule, au grand soulagement de la jeune fille. Enfant, elle adorait faire partie du spectacle, mais désormais, cela l'embarrassait. Elle baissa les yeux pour s'examiner et soupira. Elle portait des vêtements neufs, teints dans un rouge orangé très vif et très coûteux. Des scènes religieuses étaient brodées sur sa tunique, et elle devait reconnaître que le travail de Narmah était magnifique, bien que trop voyant à son goût. Au moins avait-elle réussi à convaincre sa tante et sa mère que trop de bijoux en détourneraient l'attention.

Rielle regarda son frère, entièrement vêtu de bleu ciel, et ils se sourirent. Chaque année, Inot revenait pour le festival, et chaque année, Rielle était choquée de voir combien il semblait plus adulte, comme si l'écart de sept ans entre eux ne cessait de grandir. Elle était déçue qu'il n'ait pas emmené sa femme et ses enfants, mais Wadinee était enceinte de leur troisième et pas loin d'accoucher.

Leurs parents se dirigèrent vers le temple, et ils les suivirent en se frayant un chemin parmi la foule. Chacun d'eux tenait un drapeau enroulé aux couleurs de leur famille. Les gens les laissaient passer par respect envers les Lazuli : les meilleurs teinturiers de Fyre et ceux qui possédaient le plus grand atelier. Mais Rielle ne pouvait s'empêcher de se demander si ce n'était pas une réaction d'évitement habituelle de leur part. Son père finirait par s'arrêter quand les gens de devant ne s'écarteraient plus. *C'est l'une des façons dont les habitants de Fyre peuvent se situer dans la hiérarchie sociale, songea Rielle. Plus la foule vous laisse approcher du temple, plus vous avez un statut élevé.*

Quand ils s'immobilisèrent, la jeune fille fut surprise de constater que son père avait réussi à avancer autant. Les parents de Bayla et de Tareme se tenaient non loin d'eux, sans leurs enfants. Les deux

familles échangèrent des salutations polies. La mère de Rielle s'enquit d'Ako et des jumelles. Rielle capta les mots « jeunes » et « fête ».

— Tu ne vas pas à cette réception ? lui demanda sa mère à voix basse une fois la conversation terminée.

— J'ai pensé que vous voudriez que je vous accompagne, comme d'habitude, répondit la jeune fille.

Elle se moquait de n'avoir pas été invitée, mais savait que cela chagrinerait sa mère.

— Oh, tu aurais dû m'en parler. Mmmh, il n'est peut-être pas trop tard pour changer d'avis.

La foule commençait à se calmer.

— Comme je ne comptais pas y aller, je n'ai pas demandé où c'était.

— Leurs parents vont nous le dire.

— Non ! (Rielle saisit le bras de sa mère, ce qui lui valut un froncement de sourcils agacé.) Pas maintenant. La cérémonie va commencer.

Elle n'avait rien vu qui l'indiquât, mais par chance, la porte du temple ne tarda pas à s'ouvrir pour laisser passer les prêtres. Leur supérieur, Sa-Koml, s'adressa à la foule, commençant son discours habituel par une récapitulation des événements de l'année.

Rielle détailla les autres prêtres. Elle ne put s'empêcher de sourire à la vue de Sa-Baro, qui rayonnait. *Il aime tellement les célébrations*, songea-t-elle en se souvenant de la jubilation évidente avec laquelle il leur lisait les descriptions de festins et de réjouissances dans les histoires d'autrefois.

Rielle aperçut également Sa-Elem qui se tenait le dos très droit. Il balayait la foule en contrebas d'un regard sévère, et la jeune fille s'imagina qu'il cherchait ceux qu'il soupçonnait de posséder des capacités magiques.

Puis le prêtre la vit – ou du moins, ce fut ce qu'il sembla à Rielle, car il était un peu trop loin pour qu'elle en ait la certitude. Il s'immobilisa et baissa légèrement le menton avant de recommencer à scruter la foule. Rielle se demanda s'il venait vraiment de lui faire un signe de tête, ou si celui-ci était destiné à quelqu'un d'autre. S'il s'adressait à elle, quelle en était la raison ?

Saisie par l'impression qu'on l'observait, la jeune fille reporta instinctivement son attention sur l'homme qui se tenait à côté de Sa-Elem. Sa-Gest, le jeune prêtre, semblait lui aussi la regarder. Il souriait, mais Rielle était déjà si préoccupée que son sourire lui parut inquiétant plutôt qu'amical. Elle resserra son foulard autour de son visage et détourna les yeux vers son père, espérant que le prêtre – s'il l'observait bel et bien – penserait qu'elle réagissait ainsi parce que son père s'était adressé à elle.

Sa-Koml avait fini son compte-rendu et entamait une prière de

gratitude à laquelle il invita la foule à se joindre. Rielle chuchota ses remerciements aux prêtres et aux Anges pour l'avoir aidée à s'échapper des griffes de l'impur. *Et pour m'avoir fait rencontrer Izare*, ajouta-t-elle en son for intérieur. Personne n'avait mentionné le nouvel impur que les prêtres recherchaient, ni le corrupteur – ou la corruptrice – qui leur enseignait l'usage de la magie. Le festival avait pour but de célébrer les bonnes choses de la vie, pas de ressasser les mauvaises.

Dès que la prière prit fin, des centaines de drapeaux se déployèrent au-dessus de la foule. Rielle brisa le sceau qui fermait le sien et le sentit se dérouler entre ses mains. Elle le brandit en souriant à la vue de l'arc-en-ciel des Lazuli, qui venait s'ajouter à la myriade de couleurs des autres familles. Les occupants de la cour se mirent à chanter en décrivant des cercles autour du temple : le premier, pour remercier les Anges de leurs bienfaits de l'année passée, les suivants, pour attirer leurs faveurs durant l'année à venir.

Tout en marchant, ils laissaient tomber des pièces dans les grilles que l'on découvrait une seule fois par an à l'occasion de cette cérémonie, et qui donnaient sur des tunnels où les prêtres ramasseraient l'argent plus tard afin de l'utiliser pour des travaux d'intérêt public. Tout le monde ne prenait pas part à ce rituel : la population entière de Fyre n'aurait certainement pas tenu dans la cour du temple, ce qui libérerait les plus pauvres de l'obligation de donner.

À la lisière de la cour, des gens perchés sur des marches ou des appuis de fenêtre observaient la suite de la cérémonie. Les parents tenaient leurs enfants à bout de bras ou les portaient sur leurs épaules pour qu'ils puissent voir. Parmi eux, un visage familier retint l'attention de Rielle, qui sentit son cœur accélérer. *Izare*. Greya se tenait près de lui. Le jeune homme sourit à Rielle et lui fit signe de les rejoindre. Elle secoua la tête.

— Qui est-ce ? s'enquit la mère de Rielle.

Se retournant, la jeune fille fut soulagée de voir que sa mère scrutait la foule en train de décrire des cercles autour du temple. Il ne lui venait pas à l'idée que Rielle puisse connaître quelqu'un au-dehors.

— Des amis, répondit la jeune fille.

— Oh. Alors, tu devrais aller les rejoindre.

— Mais, et... ?

— Non, non. Narmah trouvera quelqu'un d'autre pour l'aider pendant la réception. Je suis certaine que la fête de tes amis sera encore plus somptueuse que la nôtre. Va les rejoindre, va. (La mère de Rielle lui prit son drapeau des mains.) Tâche juste de rentrer avant la tombée de la nuit.

Elle lui poussa l'épaule, et Rielle ne résista pas.

Le cœur battant de crainte et d'excitation mêlées, la jeune fille se

détourna. Il était encore tôt ; elle pourrait passer des heures tranquilles avec Izare. Mais ce n'était pas sans risque. *Si Mère parle de la fête avec les parents des jumelles, plus tard, ils lui diront que je n'y suis pas allée, et elle se demandera ce que j'ai fait pendant tout ce temps.*

D'un autre côté, il y aurait sans doute beaucoup de monde à la fête. Rielle pourrait toujours prétendre qu'elle était restée dans un coin, à discuter avec une ou deux personnes dont elle venait juste de faire la connaissance et dont elle avait oublié le nom. Si elle mentionnait un garçon qu'elle avait trouvé gentil ou séduisant, sa mère ne penserait plus qu'à découvrir de qui il s'agissait.

Les bords de la foule se déplaçaient plus vite que l'intérieur. Rielle se laissa emporter jusqu'à ce qu'elle atteigne l'endroit où elle avait aperçu Izare. Puis elle s'extirpa du torrent humain et scruta les visages alentour. Le jeune peintre n'était plus nulle part en vue. Avait-il tenté de suivre la foule, et se trouvait-il dans un tout autre coin désormais ?

Soudain, une main se glissa sous le bras de Rielle, qui sursauta et se retourna. Greya lui sourit.

— Qu'est-ce que tu es élégante, la félicita-t-elle.

— Merci, répondit Rielle, même si elle trouvait Greya beaucoup plus impressionnante qu'elle avec sa silhouette longiligne et son teint pâle.

— Il est par là, dit la jeune femme en l'entraînant.

Tandis qu'elles fendaient la foule des spectateurs, Rielle remarqua que les regards des hommes étaient bien plus attirés par sa guide que par ses propres vêtements criards. Toutefois, leurs réactions variaient. Certains d'entre eux semblaient juste apprécier la beauté et la grâce de Greya ; d'autres se rembrunissaient à la vue de la peau pâle et des cheveux blonds qui la désignaient comme une étrangère. Un mauvais pressentiment s'empara de Rielle.

— Binos, lança quelqu'un sur leur passage.

Rielle hoqueta, consternée par cette insulte – l'abréviation d'« albinos », insinuant que Greya était anormale.

— Quel grossier personnage, s'indigna la jeune fille.

Mais Greya se contenta de hausser les épaules.

— Ce n'est qu'un mot. Qu'il le considère comme une insulte est plus blessant pour les vrais albinos que pour moi.

Et soudain, Rielle comprit que Greya devait être confrontée à ce genre d'hostilité en permanence. Comment trouvait-elle le courage de monter sur scène ? Ou pire, de se promener seule dans les rues de la ville ? Peut-être restait-elle toujours avec ses amis pour bénéficier de leur protection.

— Depuis combien de temps vis-tu ici ? interrogea Rielle.

— Je suis née à Fyre. Mon père était acteur dans une troupe qui voyageait de ville en ville. Il a été séduit par une chanteuse locale. Je

le voyais chaque fois qu'il repassait par ici. Et dès que j'ai été assez grande pour chanter et me produire sur scène, je l'ai accompagné jusqu'à ce que je devienne adulte.

Ainsi, elle avait aussi du sang fyrien. Rielle la dévisagea avec admiration. Tous les amis d'Izare avaient des origines et une histoire si intéressantes ! Les femmes étaient pleines d'assurance et n'hésitaient pas à dire ce qu'elles pensaient.

— Pourquoi as-tu fini par t'installer ici ?

— Un des hommes de la troupe voulait coucher avec moi. Il ne me plaisait pas. J'ai dit au chef que s'il ne partait pas, c'est moi qui m'en irais. (Greya haussa les épaules.) Ah, voilà Dorr.

Le fringant comédien les rejoignit. Rassurées par sa présence, elles allèrent à la rencontre d'Izare, de Jonare et d'Errek. Izare se fendit d'un large sourire en voyant Rielle, et lui donna un baiser sur la joue. La jeune fille en eut le souffle coupé de bonheur. Les autres la complimentèrent sur son « costume ».

— Ils en ont encore pour une heure au moins, déclara Dorr en jetant un coup d'œil à la foule qui tournait autour du temple. J'ai faim, et soif.

— On retourne à la fontaine ? suggéra Izare.

— On retourne à la fontaine ! acquiescèrent les autres.

Ils prirent un chemin que Rielle connaissait bien désormais, et s'arrêtèrent dans la petite cour non loin de chez Izare. Les résidents avaient sorti des chaises et des tables sur lesquelles ils disposaient un festin. Izare apporta sa contribution : des plats de fruits secs et quelques bouteilles d'iquo bon marché. Ce serait un repas humble et rustique comparé à celui que Rielle aurait mangé chez ses parents, mais la jeune fille n'en avait cure. Ici, la compagnie était beaucoup plus intéressante.

Izare et ses amis la présentèrent à tant de gens qu'elle douta de se souvenir du nom d'un seul d'entre eux. Deux femmes annoncèrent crânement qu'elles étaient des prostituées, même si Rielle les soupçonna d'avoir juste voulu la choquer à cause de ses beaux vêtements. Un trio d'acrobates arriva et exécuta un numéro de culbute et d'équilibrisme pour les enfants. Quelqu'un se mit à chanter ; des instruments firent leur apparition, et les gens se levèrent pour danser.

Plusieurs heures s'écoulèrent. Comme les ombres s'allongeaient, les visiteurs rentrèrent chez eux tandis que les résidents s'asseyaient pour bavarder en sirotant de l'iquo.

— Monya, où est Dinni ? demanda Dorr à une des voisines.

Celle-ci grimaça.

— Toujours en pétard. Elle demande pourquoi elle devrait remercier les Anges de nous avoir ruinées.

— C'est si grave que ça ? s'enquit Jonare à voix basse.

— Pas vraiment. Elle peut encore terminer une nouvelle sculpture avant le mariage du client, à condition d'emprunter l'argent pour la pierre et de se mettre tout de suite au travail.

— Elle n'a même pas commencé ? s'étonna Izare.

La femme secoua la tête.

— Elle s'attache tellement à ses œuvres ! C'est comme si tu lui demandais de faire un enfant pour remplacer celui qui vient de mourir.

— Tu veux que je lui parle ? proposa Izare.

Monya acquiesça.

— Ça pourrait aider, oui. Mais pas aujourd'hui. Demain. Ou après-demain. (Elle leva les yeux vers une des maisons qui bordaient la cour.) Je ferais mieux d'aller voir comment elle va.

Après son départ, le silence s'installa. Rielle se mordit la lèvre inférieure. Elle était mystifiée par la conversation, mais ne voulait pas avoir l'air indiscrete en posant des questions. Tandis qu'Errek commençait à parler avec Merem, Greya se pencha vers la jeune fille.

— La femme de Monya est sculpteur, expliqua-t-elle tout bas. Elle avait presque fini la plus grosse commande qu'on lui avait jamais passée. Ça lui avait pris plusieurs demi-saisons. Et la statue a été... détruite.

Rielle prit une inspiration sifflante à la pensée de tout ce travail gâché.

— Par qui ? Des voleurs ?

Greya secoua la tête.

— Les prêtres, pendant leur dernière inspection.

— Mais... pourquoi ? La statue les avait-elle offensés ?

— Non.

— Alors, pourquoi ?

Greya haussa les épaules.

— Peut-être ne s'était-elle pas montrée assez respectueuse, intervint Dorr. Ou ne leur avait-elle pas fait un don assez important.

Rielle se rembrunit. Le comédien suggérait que l'argent remis aux prêtres servait à acheter leurs faveurs. Mais pourquoi la dénommée Dinni avait-elle besoin de les soudoyer ? Pour qu'ils ferment les yeux sur quelque chose ? *L'existence d'un impur, par exemple ?*

— Ce n'est pas une question d'argent, lança Jonare. C'est parce qu'elle est en couple avec Monya.

Donc, quand Greya a dit que Dinni était la femme de Monya, ce n'était pas une erreur, songea Rielle. C'est un peu bizarre, mais rien qui justifie une punition aussi sévère, non ?

— Vous savez quels prêtres c'étaient ? demanda la jeune fille.

Les autres ne répondirent pas, se contentant d'échanger des regards et de secouer la tête. Izare sourit tristement.

— De toute façon, ça ne servirait à rien de les dénoncer, affirma-t-il. Rien ne changerait, sinon que tu aurais révélé que tu nous fréquentes.

— Les prêtres harcèlent toujours les artisans, ajouta Dorr en haussant les épaules. On a l'habitude.

— Pourquoi ? Parce que les gens pensent que nous avons plus de chances de nous laisser corrompre ? Je n'avais jamais entendu dire ça jusqu'à ce que Jonare m'en parle. C'est ridicule ! s'emporta Rielle.

— Tu trouves ? répliqua Dorr. La plupart d'entre nous ne seront jamais riches. La pauvreté peut pousser les gens à commettre des actes désespérés. Comme l'a dit le grand poète Barhla : « Les artistes ne sont qu'un pouce au-dessus des catins et des esclaves. »

— À Keya, je connaissais des prostituées qui utilisaient la magie pour éviter de tomber enceintes, ajouta Greya. (Elle leva les yeux et sourit en voyant la gêne qu'elle venait de provoquer chez ses compagnons.) Évidemment, c'est interdit là-bas aussi.

— Comment font-elles pour qu'on ne les repère pas ? s'enquit Jonare.

Greya haussa les épaules.

— La Crasse s'attache à un lieu, pas à une personne. Je suppose qu'elles vont le faire dans un endroit où les prêtres ne se rendent jamais.

— Et personne ne les dénonce ? interrogea Dorr.

— Non. Les gens de Keya sont prêts à fermer les yeux sur de petites transgressions occasionnelles, surtout si c'est pour une bonne cause.

Rielle sentit son sang se glacer en repensant à la vieille femme qu'elle avait rencontrée. « *D'après ce qu'on m'a dit, c'était pour une bonne cause. Ça a permis de sauver la vie de quelqu'un. Qui a le droit de condamner ça, hein ?* » Elle frissonna.

— Assez parlé de magie pour aujourd'hui, décréta Izare. Nous sommes censés nous réjouir ! (Il dévisagea Rielle en penchant la tête sur le côté.) Je devrais peut-être profiter de ta présence pour travailler.

Le cœur de la jeune fille fit un bond dans sa poitrine. Comme Izare haussait un sourcil interrogateur, elle acquiesça.

— Ce serait dommage de laisser passer cette occasion, surtout qu'après le festival, ma tante risque de s'attendre à ce que je rentre plus tôt.

— Très bien, allez-y, les encouragea Dorr. (Il grimaça.) Et ne t'en fais pas, Izare : on ne gaspillera pas ton iquo.

Le jeune peintre se leva.

— Laissez-m'en au moins une bouteille.

— Une bouteille ! ricana Jonare. Tu auras de la chance si on t'en garde une coupe.

Rielle repoussa sa chaise en souriant aux amis d'Izare.

— Au cas où vous seriez partis quand nous aurons terminé, je vous souhaite une bonne année à tous.

À sa grande surprise, ils gloussèrent et échangèrent des coups d'œil entendus. Elle rougit en comprenant de quelle façon ils avaient interprété ses paroles.

— Quand nous aurons terminé de peindre, précisa-t-elle fermement. (Comme ils pouffaient de plus belle, elle leva les yeux au ciel.) Que les Anges préservent ma réputation.

Puis elle se détourna pour suivre Izare jusque chez lui.

— Ou au moins, qu'ils te donnent beaucoup de plaisir pendant que tu la piétineras, lança Errek dans son dos.

Rielle lui jeta un regard furibond par-dessus son épaule, provoquant l'hilarité du jeune homme.

Izare ne semblait pas se préoccuper des sous-entendus grivois de ses amis. Il ouvrit la porte de sa maison et s'effaça pour laisser entrer Rielle. La jeune fille fit un pas vers l'escalier, mais une main saisit la sienne pour l'arrêter. Elle entendit la porte se refermer derrière eux et sentit la chaleur des doigts d'Izare entrelacés aux siens.

Mais rien de tout cela n'avait d'importance comparé à ce que lui disaient les yeux du jeune homme.

Il la dévisageait intensément, mais pas de la même façon analytique que pendant qu'il la peignait. En lui, Rielle percevait une hésitation qu'elle n'avait jamais vue jusque-là. Soudain, une lueur étrange s'alluma dans les prunelles d'Izare, et il l'attira vers lui – un peu plus fort que la jeune fille ne s'y attendait, de sorte qu'elle perdit l'équilibre. Izare la rattrapa en lui prenant les épaules et... pressa sa bouche sur la sienne.

Tout en Rielle se figea, à l'exception de son cœur qui fit une folle culbute dans sa poitrine. Avant qu'elle puisse se ressaisir, Izare s'écarta d'elle et la dévisagea.

— Désolée, dit-elle d'une voix inhabituellement grave. (Puis elle gloussa en se rendant compte qu'Izare avait dit la même chose au même moment.) Tu m'as surprise, ajouta-t-elle.

— Agréablement, j'espère.

Rielle avait le sang en feu, et ce n'était pas une sensation déplaisante.

— Oui, répondit-elle lentement.

Si elle s'attendait au baiser suivant, il n'en fut pas moins excitant – mais certainement plus intéressant. Comme Izare semblait avoir l'habitude de ce genre de chose, Rielle fit exactement pareil que lui. Cela dura un certain temps, les mouvements s'enchaînant sans la moindre pause, ou presque. Rielle s'émerveilla qu'une action aussi simple puisse posséder autant de nuances et rester aussi euphorisante même sur la durée.

Petit à petit, la jeune fille prit conscience d'autres choses que de leurs bouches : la joue d'Izare qui frôlait la sienne, le contact de son dos robuste sous ses mains, la façon dont il emmêlait ses doigts dans ses cheveux (mais où était donc passé son foulard ?), suivait le tracé de ses oreilles, lui caressait le cou et les épaules, descendait le long de ses bras...

... et dans la continuité de son geste, posait les mains sur sa poitrine.

Rielle se figea. Elle ne s'écarta pas de lui, mais elle cessa de lui rendre son baiser. Pourquoi une étincelle d'indignation venait-elle de jaillir en elle ? Pourquoi une alarme résonnait-elle dans sa tête ? La jeune fille savait qu'elle aurait dû se dégager, qu'elle se laissait entraîner sur une pente savonneuse, mais en même temps, elle brûlait de curiosité et de désir.

Les pouces d'Izare lui effleurèrent le bout des seins. La sensation ne lui était pas inconnue – Rielle aurait difficilement pu manquer de remarquer que cette partie de son anatomie était devenue plus sensible ces dernières années –, mais cette fois, elle se propagea à tout son corps telle une vibration, suscitant un écho dans des endroits qui auraient également apprécié qu'on s'intéresse à eux.

En même temps, Rielle s'était sans trop savoir comment retrouvée si serrée contre Izare qu'elle ne put s'empêcher de noter chez lui une transformation physique correspondante, et autrement plus flagrante.

Des paroles dont elle ne souhaitait pas spécialement se souvenir résonnèrent dans sa tête : « *Les gens penseraient qu'il fait bien plus que ton portrait.* » C'était sa tante qui avait dit ça.

Rielle prit gentiment les poignets d'Izare et s'écarta de lui. Le jeune homme ne résista pas. Elle se rendit compte qu'elle haletait – et lui aussi. Ils se regardèrent un long moment, puis un sourire fleurit sur les lèvres d'Izare.

— On monte ?

Rielle acquiesça.

— Pour peindre. Tu as un portrait à finir.

— Et je te dois des leçons.

— C'est ça. Des leçons. De peinture.

Izare ne bougea pas.

— Tu crois que ta famille s'apercevra de quelque chose si tu continues à rentrer un peu en retard du temple ?

— Peut-être. On verra. Il faudra profiter au maximum du temps dont nous disposerons.

Le sourire du jeune homme s'élargit.

— Nous n'y manquerons pas.

Chapitre 8

— Donc, Mère essaie de te trouver un époux dans une des grandes familles de Fyre.

Rielle leva les yeux vers son frère. Inot lui sourit d'un air compatissant. Avec un soupir, elle acquiesça et reporta son attention sur la route devant eux.

— Oui.

— Si je comprends bien, ça n'a pas marché jusque-là ?

— Comme on pouvait s'y attendre.

Elle entendit son frère glousser.

— Ne sois pas si pessimiste. L'amour a un grand pouvoir de persuasion.

— Sur qui devrait-il l'exercer : sur moi, ou sur mon malheureux prétendant ?

Inot rit.

— N'importe lequel des deux.

Puis il se tut, et Rielle lui jeta un coup d'œil en biais. Il fronçait les sourcils.

— Qu'y a-t-il ?

Son frère tourna la tête vers elle.

— Narmah m'a parlé de l'impur. (Il secoua la tête.) Ça ne serait jamais arrivé si tu n'avais pas été seule.

Rielle frissonna de dégoût rétrospectif.

— J'ai joué de malchance, c'est tout. Les impurs ne courent pas les rues.

— Ils ne sont pas l'unique danger susceptible de menacer une jeune femme.

— C'est pour ça que tu as décidé de m'accompagner au temple ?

— Oui. Je dois également rendre visite à un ami, mais je me débrouillerai pour t'attendre à la sortie de tes leçons.

Le cœur de Rielle se serra, et la jeune fille se détourna pour masquer sa déception. *Mais il ne restera pas longtemps à Fyre. Je reverrai Izare quand il sera parti. Nous savions que je ne pourrais plus traîner chez lui autant, maintenant que les préparatifs du festival sont terminés.*

Néanmoins, l'idée de ne pas le voir du tout pendant plusieurs quatraines lui faisait mal. Même si elle culpabilisait de souhaiter le départ de son frère.

— La traversée du désert n'était pas trop difficile cette fois ? demanda-t-elle afin de changer de sujet.

Inot haussa les épaules.

— Je n'ai pas croisé de bandits. J'ai seulement eu droit à une tempête de sable.

— Aussi terrible que celle dont tu m'as parlé il y a... trois ans, je crois ?

À chacune de ses visites, Rielle bombardait Inot de questions au sujet de sa vie hors de Fyre. Elle-même savait qu'elle avait très peu de chances de sortir de la ville un jour. Et cela leur faisait un sujet de conversation dont ils auraient manqué autrement, à cause de leur grande différence d'âge. *Grâce à lui, je sais comment traverser le désert sans me perdre, comme traiter une morsure de tibba, trouver un puits et m'occuper des kapos.* Ce qui lui serait à peu près aussi utile que savoir mélanger des pigments ou préparer une toile aurait été utile à Inot, mais son frère la laissait toujours parler de ses propres activités sans l'interrompre.

Mais cette fois, Rielle n'avait pas envie de lui raconter sa vie. Elle n'avait rien appris de nouveau depuis l'année précédente, sinon à fabriquer la peinture à l'huile d'Izare, et si Narmah avait eu vent de ça, elle aurait risqué de deviner d'où Rielle tenait ce savoir. Alors, la jeune fille fit parler son frère de ses voyages, des endroits où il se fournissait et de sa famille. Lorsqu'ils arrivèrent au temple, Inot réitéra sa promesse de venir la chercher, puis s'éloigna à grands pas.

La plupart des autres filles étaient déjà arrivées au lieu de culte. Rielle fut soulagée de voir que Famire était absente. Tareme et Bayla discutaient d'un incident scandaleux qui s'était produit durant leur réception le jour du festival. Elles ne s'interrompirent pas à l'arrivée de Rielle. Ou bien elles ne se rendaient pas compte que leur camarade n'avait pas été invitée, ou bien elles s'en fichaient.

Sa-Baro apparut bientôt et ordonna aux filles de s'asseoir. Cela fait, il s'adressa à elles :

— Le Festival des Anges est l'occasion d'exprimer notre gratitude, ainsi que de célébrer la fin d'une année et le début d'une autre. En cette occasion, nous autres prêtres offrons aux citoyens de cette ville une occasion de discuter des sujets qui les préoccupent, et dans cet esprit, les professeurs se doivent de demander à leurs élèves ce qu'ils pensent de leurs cours et comment ils envisagent leur avenir. (Le vieil homme sourit.) J'espère que mes frères ont eu raison d'affirmer que ma tâche était la plus facile de toutes. Je vais m'entretenir en privé avec chacune de vous pendant que les autres liront le chapitre consacré à l'Ange de la Justice. Bayla, tu seras la première. Viens avec moi.

La jeune fille se leva et suivit Sa-Baro dans une salle voisine,

consacrée aux dévotions privées. Ses camarades échangeaient des coups d'œil, puis chacune d'elles saisit son *Livre des Anges* et l'ouvrit. Mais aux chuchotements qui ne tardèrent pas à résonner, Rielle devina que très peu d'entre elles lisaient vraiment.

Rielle connaissait toutes les histoires du livre par cœur, et même si elle avait ses préférées, elle n'arrivait à se concentrer sur aucune. Chaque fois que Sa-Baro revenait avec une des filles et en appelait une autre, elle sentait croître son appréhension. De quoi s'inquiétait-elle ? Elle n'avait pas grand-chose à dire sur ses leçons. Elle ne les trouvait pas difficiles, et Sa-Baro semblait toujours content de ses progrès.

Ce qu'elle ressentait n'était pas de l'appréhension, comprit-elle, mais plutôt de l'excitation. Il lui semblait confusément qu'elle tenait une occasion unique de résoudre un problème, mais elle ignorait lequel. Peut-être pourrait-elle mentionner la grossièreté des autres filles ? Mais à quoi cela servirait-il ? Aucun prêtre ne pourrait leur donner l'envie de la traiter en égale.

Ses camarades mises à part, avec qui avait-elle des comptes à régler ? Tout se passait aussi bien que possible chez elle, et si elle avait eu à se plaindre, elle aurait de toute façon dû le faire auprès du prêtre de son temple local.

Avec qui d'autre passait-elle du temps ? La réponse s'imposa immédiatement à elle. *Izare et ses amis*. Elle ne pouvait pas parler d'eux à Sa-Baro ; toutefois, elle pouvait discuter avec lui d'une question corollaire. Mais elle devrait se montrer très prudente.

Le temps lui parut ralentir. Rielle en profita pour chercher le meilleur moyen d'aborder le sujet, et ce qu'elle devait éviter de dire à tout prix. Quand Sa-Baro finit par l'appeler, elle eut un frisson d'appréhension. Puis elle se leva et le suivit dans la pièce voisine.

Un grand spiritin était accroché au mur. Il semblait très vieux, avec des personnages disproportionnés et si peu réalistes qu'ils en devenaient presque comiques. Mais ses couleurs étaient vibrantes : du moins avait-il été peint avec des pigments de bonne qualité, conclut Rielle.

Sa-Baro l'invita à s'asseoir sur une des chaises et prit place sur l'autre.

— Alors, Rielle. Ça fait maintenant un an que tu suis mes cours. Es-tu satisfaite de l'éducation que tu reçois ?

La jeune fille acquiesça.

— Es-tu contente de venir ici ? C'est plus loin pour toi que ton temple local.

— Oui, mais je trouve les cours plus intéressants.

Sa-Baro sourit, puis redevint sérieux.

— Dernièrement, j'ai remarqué que tu semblais soulagée quand ils se terminaient.

Rielle baissa les yeux vers ses mains et soupira.

— Mes parents m'ont envoyée ici dans l'espoir que je trouverais un mari dans la famille des autres filles, avoua-t-elle.

— Tu as sans doute raison, concéda Sa-Baro.

— Oh, j'en suis certaine. Ma mère n'a pas fait de mystères de ses intentions. Elle n'est pas ce que vous appelleriez une femme subtile. Mais... c'est une perte de temps. J'ai surpris des conversations entre les autres filles, et certaines ne se sont pas gênées pour me faire comprendre plus ou moins poliment qu'aucune de leurs familles ne voudrait de moi comme épouse pour un de leurs héritiers.

Sa-Baro hocha la tête.

— Ce n'est pas tout à fait faux. Les parents souhaitent toujours que leurs enfants améliorent le statut de leur famille, et pour les jeunes femmes, le mariage constitue le meilleur moyen d'y parvenir. Donc, tes camarades te considèrent comme une rivale. Ce n'est pas le cas de leurs frères.

Rielle secoua la tête.

— Si l'un d'eux envisage d'épouser une femme d'un statut inférieur à celui de sa propre famille, il le cache étrangement bien. Et ses parents doivent l'empêcher de m'approcher ou de me fréquenter.

Sa-Baro haussa les épaules.

— C'est normal qu'ils soient très regardants en ce qui concerne leur fils aîné, celui qui héritera de tout. Ils peuvent avoir déjà prévu des alliances avec d'autres familles.

Rielle hésita, puis baissa la voix.

— Les seuls hommes disponibles qu'on m'a présentés étaient des coureurs, des joueurs ou des ivrognes, ou bien ils avaient un handicap physique ou mental. J'aurais pu m'accommoder de ces derniers, s'ils ne s'étaient pas comportés comme s'ils se trouvaient trop bien pour moi.

Sa-Baro la dévisagea, les yeux mi-clos et l'air pensif. Le fait qu'il ne proteste pas donna quelque espoir à Rielle.

— Ce sont mes parents qui tiennent à ce que je fasse un beau mariage, pas moi, reprit-elle. Quelqu'un d'un statut équivalent voire inférieur me conviendrait parfaitement s'il était honnête et gentil.

Sa-Baro sourit.

— Ton humilité et ton pragmatisme te font honneur.

Rielle soupira.

— Vraiment ? Pour être franche, si la grossièreté de ces filles indique ce que je devrais supporter en permanence une fois mariée dans une de leurs familles, je préfère me tenir loin d'elles.

Sa-Baro fronça les sourcils et jeta un coup d'œil vers la grande salle.

— Je mentionnerai leur attitude à leurs parents. Ne t'en fais pas, je ne parlerai pas spécifiquement de toi : je dirai juste que leurs manières

laissent à désirer. (Il reporta son attention sur Rielle.) Bien. Envisages-tu un homme en particulier comme époux potentiel ?

Les joues de Rielle s'empourprèrent, et la jeune fille détourna les yeux. *Je ne peux pas lui dire ça !* Mentir à un prêtre était une chose terrible ; d'un autre côté, elle pouvait se contenter de lui faire une réponse vague.

— Peut-être un artisan, suggéra-t-elle. Quelqu'un qui exercerait une activité semblable à celle de mes parents. Si leurs intérêts coïncidaient, ça ne dérangerait peut-être pas trop ma famille qu'il ne soit pas d'un statut social supérieur au nôtre. Un tisserand ou un tailleur ? Ou un artiste.

Sa-Baro opina du chef.

— Plutôt le propriétaire d'un atelier de tissage qu'un tisserand, rectifia-t-il. Et... un artiste ? Inutile de descendre si bas. (Il fronça les sourcils.) Pourquoi un artiste ?

— Parce qu'ils s'y connaissent en couleurs, comme tous les bons teinturiers.

Le prêtre dévisagea Rielle en silence d'un air préoccupé.

— As-tu parlé à Izare Saffre depuis le jour de la capture de l'impur ? lui demanda-t-il à voix basse.

Surprise, Rielle cligna des yeux. Comment le simple fait de prononcer le mot « artiste » lui avait-il fait soupçonner qu'elle fréquentait Izare ? *Je ne peux pas lui mentir*, songea-t-elle, *mais je ne lui dirai pas la vérité à moins d'y être obligée.*

— Il m'a raccompagnée chez moi la quatraine d'après... l'incident, parce que ma mère avait oublié de m'envoyer une escorte.

— Et récemment ?

La jeune fille secoua la tête, décidant que « récemment » signifiait « ces derniers jours ». Sa-Baro opina du chef et détourna la tête.

— Je préfère ça. Je suis certain que tes parents ne voudraient pas d'Izare comme gendre.

Rielle leva les yeux au ciel.

— Que les Anges me viennent en aide ! C'est justement le problème, ne comprenez-vous pas ? (Alarmé, le vieil homme écarquilla les yeux.) Pas Izare spécifiquement, se hâta de le détromper Rielle. Je veux dire que les grandes familles ne veulent pas de moi, mais que mes parents rejettent tout prétendant qui n'appartiendra pas à l'une d'entre elles. Je commence à croire qu'ils cherchent juste à m'occuper jusqu'à ce que je sois trop vieille pour me marier, et que je ne puisse plus rien faire d'autre que gâter mes neveux et nièces et m'occuper d'eux quand ils seront vieux.

Sa-Baro se détendit.

— Je ne pense pas que ce soit leur objectif. Mais je leur parlerai si tu veux.

Rielle prit une grande inspiration et hocha la tête. Peut-être parviendrait-il à persuader ses parents d'*envisager* qu'elle puisse se marier hors d'une famille riche. Peut-être leur position sur le sujet s'adoucirait-elle au fil du temps. Peut-être même finiraient-ils par considérer Izare comme un mari convenable pour elle. *Non qu'il ait manifesté la moindre envie de m'épouser. Il est bien trop tôt pour ça !* Mais elle n'aurait pas tant d'autres occasions d'inciter ses parents à revoir leurs ambitions à la baisse par prêtre interposé, et ce serait toujours ça de gagné si les choses devenaient sérieuses entre Izare et elle.

— Oui. (Rielle souffla un grand coup et acquiesça.) Merci beaucoup. (Elle sourit.) Cela dit, malgré les autres filles, je souhaite continuer à prendre des cours ici.

Ce serait bien trop difficile de trouver un prétexte pour voir Izare si elle ne rentrait plus chez elle à pied chaque quart-jour.

Sa-Baro rayonnait.

— C'est le meilleur compliment qu'un professeur puisse espérer. J'ai d'autres questions plus pressantes à régler d'abord, et ne serai sans doute pas libre avant une ou deux quatraines, mais ensuite, je verrai ce que je peux faire.

Chapitre 9

— Ne le retravaille pas trop, dit l'ombre derrière son épaule.

Rielle leva les yeux du tableau qu'elle peignait.

— Tu trouves que ça suffit ?

Un étrange demi-sourire étira les lèvres d'Izare.

— Pour moi, il est terminé. Mais j'ai d'autres raisons plus égoïstes d'avoir envie que tu t'interrompes.

Rielle tenta de prendre une expression hautaine et méfiante, mais ne put s'empêcher de pouffer. Izare se pencha pour l'embrasser et lui prit son pinceau. Il voulut poser celui-ci sur la table, mais méjugea la distance et le fit tomber par terre.

— Alors... tu crois qu'il est terminé ? demanda Rielle au bout d'un moment.

Izare se tourna vers la petite nature morte qui représentait un panier de fruits.

— Peut-on jamais considérer un tableau comme terminé ? Je trouve toujours des détails à corriger sur les miens. En général, je m'arrête quand je suis à court de temps ou d'argent. Ou que je commence à m'ennuyer. Tu te débrouilles bien. Tu as juste besoin de pratique et de quelqu'un pour te guider un peu. (Il fit un pas en arrière et hocha la tête.) Oui, si tu y touches encore, tu risques de tout gâcher. C'est une erreur assez commune chez les débutants.

Rielle renifla.

— Je ne suis pas une débutante.

— En peinture à l'huile, si. C'est une technique moins précise que celles dont tu as l'habitude.

— Pourtant, elle donne l'illusion d'être plus réaliste.

Izare soupira.

— J'aime que tu le comprennes. Que tu me comprennes, moi.

Le cœur de Rielle fit un bon dans sa poitrine et cogna plusieurs fois très fort avant de ralentir de nouveau. *Ne t'emballe pas*, se raisonna la jeune fille. *Il n'a pas dit qu'il était amoureux de toi.*

Pourtant, elle ne put réprimer son excitation comme ils recommençaient à s'embrasser.

Izare et elle se rapprochèrent bientôt des vieilles chaises groupées dans un coin. Ils répugnaient à faire chaque mouvement nécessitant de décoller leurs lèvres, mais ce changement de position leur permit de

varier la façon dont leurs deux corps se pressaient l'un contre l'autre.

Rielle adorait caresser la peau d'Izare, si lisse et si tiède. Elle avait été la première à entreprendre des explorations charnelles, glissant ses mains sous la chemise d'Izare. Elle ne s'attendait pas à ce que le jeune homme lui rende la pareille, mais elle aurait difficilement pu protester – d'autant que cela s'avéra avoir des conséquences très plaisantes.

Toutefois, elle refusait qu'ils se déshabillent, et sa pudeur – ou sa retenue – faisait soupirer Izare.

— Tu sais que je ne peux pas coucher avec toi ? lui avait-elle demandé en partant, le jour du festival.

Le jeune homme avait souri.

— Tu ne peux pas, ou tu ne veux pas ?

— Je ne veux pas, avait-elle répondu.

Comme elle brûlait d'ajouter « pour le moment » !

— Je sais. (Izare était redevenu sérieux.) Je te désire, mais il est hors de question que tu sois blessée ou diminuée par ma faute, Rielle. Or, je ne pourrais pas l'éviter si tu devais choisir entre ta famille et moi.

Je crois que c'est là que je suis tombée amoureuse de lui, songea-t-elle. Du moins, consciemment.

Une porte claqua au rez-de-chaussée. Les deux jeunes gens sursautèrent. Comme des pas approchaient précipitamment, ils s'écartèrent l'un de l'autre. Rielle rajusta très vite ses vêtements, tandis qu'Izare se levait de sa chaise et tirait sur le bas de sa chemise en se dirigeant vers l'escalier pour regarder qui arrivait.

— Que se passe-t-il, Errek ?

Les pas s'arrêtèrent.

— Des prêtres traînent dans le coin. C'est peut-être une nouvelle inspection. Rielle est là ?

Izare soupira.

— Oui. Merci pour l'avertissement.

Rielle s'approcha de la rambarde et baissa les yeux en souriant au visiteur.

— Merci, Errek.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Entre amis, c'est normal.

Puis il se détourna et rebroussa chemin en agitant la main avant de sortir.

— Misère. Je demanderais bien aux Anges de les maudire, mais ça m'étonnerait qu'ils fassent ça à leurs propres prêtres, marmonna Rielle.

— Demande-leur plutôt de maudire les impurs qu'ils recherchent, répliqua Izare, l'air sombre. Ou la personne qui leur enseigne l'usage

de la magie. C'est sa faute si on fouille nos maisons si souvent. (Il pivota vers Rielle et l'attira vers lui pour un baiser fougueux mais bref.) Vas-y. Et sois prudente. Il ne s'agirait pas que tu te fasses enlever une seconde fois.

L'estomac de la jeune fille se noua.

— Tu ne peux pas m'accompagner ?

Izare réfléchit, puis acquiesça.

— Si. Laisse-moi juste cacher deux ou trois choses avant.

Rielle noua son foulard autour de sa tête tandis qu'il réarrangeait quelques tableaux, glissant le portrait de la jeune fille dans le dos creux d'un spiritin inachevé. Devant la nature morte qu'elle était en train de peindre, il hésita. Rielle secoua la tête.

— Ne t'en fais pas. C'est juste un exercice.

— Mais ils pourraient deviner que je donne des cours.

— Et alors ? Tant qu'ils ne savent pas à qui...

Izare agita la main en direction de l'escalier.

— De toute façon, mieux vaut ne pas traîner. Remonte bien ton foulard et garde la tête baissée. Sors la première ; je te suis.

Rielle aurait préféré marcher avec lui, mais le savoir quelques pas derrière elle la rassurait quand même. Le jeune homme fredonnait pour lui indiquer qu'il était toujours là. Lorsqu'ils approchèrent de la route du Temple, Rielle sentit qu'on lui touchait le coude. Elle tourna la tête et vit qu'Izare l'avait rattrapée.

— Je ferais mieux de rentrer maintenant.

La jeune fille acquiesça. Izare lui sourit, et elle espéra qu'il allait l'embrasser, mais il y avait trop de gens autour d'eux. Il se contenta de lui faire un clin d'œil avant de se détourner et de s'éloigner à grands pas. Rielle continua son chemin en proie à une vive déception. Elle avait déjà trop peu de temps à passer avec Izare sans que les prêtres la forcent à partir plus tôt que prévu !

Soudain, elle s'arrêta. *Je ne peux pas rentrer chez moi en avance. Narmah et mes parents risqueraient de s'en apercevoir, et de se demander pourquoi je ne rentre pas à la même heure tous les quarts-jours.*

Mais... et si les prêtres s'étaient bel et bien aventurés dans cette partie de la ville parce qu'ils traquaient un impur ? Pensant à la dernière fois qu'elle avait vu de la Crasse, Rielle sentit son sang se glacer dans ses veines. Ce n'était pas très loin de là. Le souvenir de la vieille femme s'imposa à son esprit, et elle frissonna. Désormais, elle évitait ce croisement. Chaque fois qu'elle rentrait chez elle, elle se souvenait des propos étranges de l'inconnue, de ses insinuations qui l'avaient tant perturbée.

La jeune fille était effrayée à l'idée qu'elle avait peut-être rencontré la corruptrice, mais elle était aussi furieuse contre cette dernière pour tous les problèmes qu'elle avait causés et les vies qu'elle avait gâchées.

Et puis, elle se sentait coupable. *J'aurais dû parler d'elle à Sa-Baro. Il m'aurait suffi de ne pas mentionner que j'avais vu de la Crasse.*

Pourtant, les paroles cryptiques de la femme ne prouvaient pas qu'elle était la corruptrice. Elle pouvait n'être qu'une vieille folle capable de voir la Crasse, et qui dirait aux prêtres que tel était aussi le cas de Rielle. Et si elle était bien la corruptrice, les prêtres risquaient de trouver bizarre que Rielle ait été en contact à la fois avec elle et avec l'un des impurs. De là à ce qu'ils la soupçonnent d'utiliser la magie elle aussi...

Néanmoins, si ça pouvait permettre de capturer la personne qui corrompait tous ces gens, ça en vaudrait peut-être la peine.

Rielle se remit en marche. *Avant de prendre ce risque, j'ai besoin d'une preuve. Je dois la voir à l'œuvre.* Toutefois, il était peu probable que la vieille femme utilise sa magie au vu et au su de tous. Il faudrait l'y pousser. Rielle ralentit. *Et si je racontais que je veux apprendre la magie, puis que je faisais mine de changer d'avis ou d'échouer ?*

Ce serait dangereux. Personne ne pouvait dire comment une personne capable d'utiliser la magie réagirait en découvrant qu'elle avait été dupée. Et puis, si la vieille femme était bien la corruptrice, elle se garderait sûrement de se manifester deux fois au même endroit de crainte d'être capturée.

Donc, si elle est toujours là, ça prouvera que ce n'est pas elle. Ça ne coûtait rien de vérifier, songea Rielle. La jeune fille devait seulement prendre garde à ne pas réagir à la présence de la Crasse, si celle-ci ne s'était pas encore dissipée, de crainte que quelqu'un d'autre ne s'en aperçoive.

Comme de leur propre chef, ses pieds changèrent de direction, l'entraînant vers le croisement. Le cœur de Rielle se mit à battre très vite. La jeune fille se força à respirer lentement et à décontracter ses épaules avant de pénétrer dans la petite cour.

Ses perceptions s'agitèrent. De la Crasse s'attardait toujours là, mais le nuage avait rétréci et s'était effiloché. Une autre femme arrivait en sens inverse ; elle avait à peine dix ans de plus que Rielle et ne leva pas les yeux vers celle-ci.

La jeune fille traversa la cour, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule comme pour suivre la femme des yeux. En réalité, elle scruta l'entrée des autres ruelles. Mais il n'y avait personne. Avec un soupir de soulagement, elle reporta son attention devant elle...

... et vit que son chemin était bloqué par une créature rabougrie.

— Tu cherches quelqu'un ? siffla la vieille femme.

Rielle poussa un glapissement de surprise.

— Non ! répondit-elle très vite en contournant l'obstacle.

La vieille femme ne bougea pas, mais elle suivit Rielle des yeux sans ciller. La jeune fille lui tourna le dos et s'éloigna en hâte.

— Elle peut t'aider, dit doucement la vieille femme derrière elle.

Choquée, Rielle s'arrêta net. « *Elle* » ? La vieille femme n'était pas la corruptrice, mais elle la connaissait. *Elle repère les impurs potentiels pour les rabattre vers elle*, devina Rielle. Autrement dit, elle pouvait lui dire où la trouver.

Lentement, Rielle se retourna. Elle se sentait incapable de soutenir le regard de la vieille femme, mais ça devait être assez courant chez ceux qui cherchaient à apprendre l'usage de la magie.

— Comment ? chuchota-t-elle.

— Elle seule pourra te le dire.

La vieille femme se rapprocha et tendit une main. À contrecœur, Rielle lui présenta la sienne, paume vers le haut. Un morceau de papier tomba dedans. La vieille femme se pencha vers elle.

— Achète un foulard jaune et demande où est la boulangerie. Elle te trouvera.

Puis elle recula.

Rielle baissa les yeux vers le morceau de papier et replia ses doigts dessus tandis que la vieille femme disparaissait dans une ruelle voisine en traînant les pieds. Il n'y avait personne d'autre dans la cour.

Que dois-je faire ?

Rielle ouvrit le morceau de papier. Une carte y était dessinée, un minuscule morceau du plan de la ville, mais sans noms de rue et sans aucune autre indication. *Comment suis-je censée l'utiliser ?* se demanda Rielle.

Puis elle vit le point jaune. L'endroit où elle devait acheter le foulard, peut-être ? Une tache noire s'étendait à la convergence de plusieurs ruelles. *Malin. Seule une personne capable de voir la Crasse saurait ce que ça signifie.*

La boutique – si c'en était bien une – ne se trouvait pas loin de là. *Je ne suis pas obligée d'y aller. Je ne suis pas obligée de faire quoi que ce soit, sinon dénicher des informations susceptibles d'aider les prêtres dans leur tâche.* Prenant une grande inspiration, la jeune fille se mit en marche. Le plan n'indiquait pas de chemin spécifique parmi les trois possibles. Rielle opta pour celui qui faisait un détour par des ruelles ombragées et peu fréquentées.

Et si c'était un piège tendu par les prêtres, pour voir qui succombera à la tentation ? Peut-être refuseraient-ils de croire qu'elle cherchait juste à les aider. *Ils attendraient forcément que le piège se soit refermé, et qu'il ne subsiste aucun doute quant au fait que leur cible a bel et bien appris la magie, non ?*

En atteignant l'endroit marqué d'un point jaune sur la carte, Rielle ralentit. C'était une petite cour remplie de boutiques qui proposaient des bijoux, des meubles et du tissu. Quelques personnes traînaient au milieu : un musicien, un cordonnier occupé avec un client, deux

enfants qui vendaient des fleurs. Et dans un coin, sous un auvent à l'ombre bienfaisante, se dressait bel et bien une échoppe de foulards. Noués autour de tringles fixées au mur, ceux-ci formaient une frange multicolore.

Comme Rielle s'approchait pour les examiner, une femme apparut sur le seuil.

— Vous avez une couleur préférée ? demanda-t-elle.

Évitant son regard, Rielle toucha un foulard bleu qui était presque – mais pas tout à fait – de la teinte riche associée aux Anges. En guise de pampilles, des grelots argentés étaient cousus aux quatre coins.

— Il est minuit au large de la baie, et les vagues me chantent une berceuse, entonna une voix masculine.

Rielle se retourna à demi. Le musicien l'observait, grattant les cordes de son baam au ventre rond pour accompagner la balade populaire.

— Ne vous occupez pas de lui, dit la marchande. Il fait toujours ça. C'est un peu bizarre au début, mais ça ne cause de tort à personne, et certaines clientes aiment bien. Alors... le bleu ?

— Non.

Rielle fit semblant de réfléchir, laissant traîner sa main au-dessus des rares foulards jaunes. Son cœur se mit à battre plus fort. La femme devinerait-elle ses intentions d'après son choix ?

— J'aime bien le bleu, mais... c'est pour offrir.

— Le jaune est une couleur gaie, mais qui ne va pas à grand monde. Ceci est plus facile à porter.

Tandis que la femme détachait un foulard couleur de feuilles sombres, le musicien bascula vers la complainte d'un homme perdu dans la forêt. Rielle songea qu'elle n'avait jamais vu de forêt, ni été au bord de la mer. Secouant la tête, elle désigna le foulard jaune.

— Je connais bien cette personne. Elle aime le jaune.

La marchande eut l'air de vouloir la dissuader, mais au grand soulagement de Rielle, elle se contenta de hausser les épaules.

— Eh bien, si elle change d'avis, vous pourrez revenir l'échanger, à condition qu'il soit toujours en bon état.

Rielle acquiesça. Sa peau la démangea tandis qu'elle négociait un peu le prix, parce qu'il aurait été étrange qu'elle ne le fasse pas. Tandis qu'elle comptait ses pièces, le musicien changea de nouveau d'air, et un frisson parcourut l'échine de la jeune fille.

— Ton amour est comme le soleil, claironna-t-il avec un grand sourire.

Visiblement, il adorait ce petit jeu.

La marchande enroula soigneusement le foulard et l'enveloppa dans un morceau de tissu bon marché. Rielle la regarda faire en réprimant son impatience et son anxiété. Enfin, elle fut libre de partir. Elle avait

déjà tourné dans une étroite ruelle voisine quand elle se rendit compte qu'elle n'avait pas demandé où se trouvait la boulangerie. Lâchant un juron, elle regarda par-dessus son épaule.

Une femme qui la suivait à quelques pas de distance leva les yeux vers elle et lui sourit. Elle avait un visage buriné et portait des vêtements de la couleur du désert. Elle ne devait pas avoir tout à fait l'âge de Narmah, mais des rides plus profondes se creusaient entre ses sourcils et autour de sa bouche. Comme elle la détaillait ouvertement, Rielle sentit ses genoux mollir.

— C'est un très beau foulard que vous venez d'acheter, lança l'inconnue sans la quitter des yeux. Ma couleur préférée.

Elle semblait attendre une réaction bien précise de la part de Rielle. Celle-ci se figea, le cœur battant la chamade. *C'est elle ! C'est forcément elle ! Et maintenant, je fais quoi ? Je m'enfuis en courant ?* Elle s'imagina rattrapée par une force magique et soulevée de terre comme son ravisseur. Elle le revit se tordant de douleur... Prenant une grande inspiration tremblante, elle tendit le foulard emballé à la femme.

Celle-ci le prit d'une main aux doigts chargés d'anneaux, puis désigna quelque chose derrière Rielle. La jeune fille se retourna. Une carriole longue, aussi usée par les éléments que le visage de la femme, bloquait presque l'entrée d'une ruelle voisine. Elle était couverte d'une bâche de la même couleur que les vêtements de l'inconnue.

Une main saisit le bras de Rielle.

— Viens.

Le cœur battant, la jeune fille laissa la femme la guider vers l'arrière de la carriole. La corruptrice écarta un pan de toile. Rielle fut surprise de découvrir un espace confortablement meublé de petites malles de voyage et de coussins moelleux. Elle hésita. Si elle entrait la première, elle se retrouverait coincée.

Avec un léger sourire, la femme grimpa la petite échelle et rampa à l'intérieur. Puis elle se retourna pour tenir le pan de toile.

— Tu vois ? Tu n'as rien à craindre.

Rielle prit une grande inspiration, la relâcha lentement et se força à suivre la femme. Celle-ci s'installa parmi les coussins, assez près de la jeune fille pour pouvoir la toucher en tendant le bras. Un long moment, elles se regardèrent en silence.

— Tu as aimé le festival ? finit par lancer la corruptrice.

Rielle acquiesça.

— Tu l'as passé en famille ou avec des amis ?

— Les deux.

— Tu es native de Fyre, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Tu es déjà sortie de la ville ? s'enquit la femme.

Rielle secoua la tête, et son interlocutrice la dévisagea pensivement.

— Quelles instructions t'a-t-on données ?

Sans un mot, la jeune fille tendit le bout de papier. La femme le prit et le fourra sous un coussin.

— Tu n'es pas bavarde, fit-elle remarquer. C'est une bonne chose. Alors... dis-moi comment je peux t'aider.

Depuis qu'elle avait décidé de venir, Rielle avait intensément réfléchi à ce qu'elle répondrait si les choses en arrivaient là. Il lui fallait une preuve que cette femme enseignait la magie. Les gens qui s'adressaient à elle devaient être désespérés. Donc, Rielle devait s'inventer un problème grave, mais au sujet duquel il ne serait pas surprenant qu'elle change d'avis. Ou qu'elle n'avait pas besoin de résoudre immédiatement. Ce que Greya avait dit au sujet des femmes de son pays natal lui avait donné une idée. Les yeux toujours baissés, Rielle bredouilla :

— C-ce n'est pas pressé. C'est juste que... j'ai entendu dire qu'il existait un moyen pour empêcher qu'une femme... ne tombe enceinte.

La corruptrice sourit.

— Il en existe beaucoup. As-tu déjà essayé l'un d'eux ?

Rielle secoua la tête.

— J'ai entendu dire que certains rendaient malade, que d'autres ne fonctionnaient pas toujours ou, au contraire, qu'ils étaient permanents.

— Et la plupart d'entre eux sont interdits, ajouta la femme. Mais tu dois être disposée à passer outre ce problème, si tu es venue me voir.

Rielle opina du chef.

— Est-ce si important pour toi d'éviter une grossesse ? interrogea la femme.

Rielle grimaça et opina de nouveau du chef.

— En es-tu certaine ? La honte et les soucis que cela entraînerait, pour toi ou pour d'autres, ne sont rien comparés à ce qu'on te fera si on découvre comment tu t'y es prise pour ne pas concevoir.

— Je sais. Mais une fois mariée, je n'en aurai plus besoin. D'ailleurs, il se peut que je n'en aie pas besoin, même avant.

La femme soupira et tendit une main vers elle.

— Tu n'es pas déjà enceinte, hein ?

Rielle résista à l'envie de se dérober.

— N-non. Je ne crois pas, marmonna-t-elle tandis qu'une paume tiède se plaquait contre son ventre.

— Tant mieux, approuva la femme, son regard semblant fixer un point au-delà de sa main.

Deux couteaux se plantèrent symétriquement dans la chair de Rielle. La jeune fille poussa un cri, saisit le poignet de la femme et la repoussa. Elle s'attendait à voir du sang couler de ses blessures, mais quand elle baissa les yeux, ses vêtements étaient intacts, et aucune

tache rouge ne les maculait par en dessous.

— Qu'avez-vous fait ? demanda-t-elle.

La femme affichait une expression à la fois dure et amusée.

— Ce que tu m'as demandé.

— Je pensais que vous m'apprendriez...

— Quoi ? Un tour à exécuter chaque fois que tu t'accoupleras avec un homme ? Utiliser la magie dans un endroit fréquenté, et pas seulement par toi, augmente les chances qu'on y détecte de la Crasse. C'est plus sûr et plus efficace d'agir une seule fois, dans un lieu privé et clos. Après ce que je viens de faire, tu n'auras besoin d'utiliser la magie que lorsque tu seras prête à... ôter le barrage que j'ai mis en place.

Rielle la dévisagea, horrifiée. *Elle m'a rendue stérile !* Et le seul moyen de retrouver sa fertilité serait d'utiliser la magie.

La douleur initialement très vive s'était faite plus sourde, semblable à celle que la jeune fille éprouvait parfois au début de ses menstruations. *Je devrais me dépêcher de partir avant qu'elle fasse davantage de dégâts*, songea Rielle. Puis elle pensa à la tristesse insondable des femmes qui n'arrivaient pas à concevoir, et à Izare qui aimait tant les enfants, et elle ne put se résoudre à bouger.

Je n'aurai besoin de m'en servir qu'une seule fois. Croisant les bras sur son ventre, elle ferma les yeux et prit plusieurs grandes inspirations. *Une seule fois.*

Puis elle regarda la corruptrice bien en face.

— Dites-moi ce que je dois faire.

Chapitre 10

Rielle marchait comme dans un brouillard.

Qu'ai-je fait ? Quand je mourrai, les Anges sauront que j'ai utilisé de la magie. Ils tailleront mon âme en pièces.

Mais elle n'en avait utilisé que très peu, juste assez pour prouver qu'elle était capable de reproduire ce que la corruptrice lui avait montré. Juste assez pour créer un nuage de Crasse gros comme le poing. Les Anges lui pardonneraient-ils une transgression aussi minuscule ? Comprendraient-ils qu'elle n'était allée voir la corruptrice que pour la dénoncer aux prêtres ?

Ou le moindre usage de la magie, quelle qu'en soit la raison, suffisait-il à vous fermer les portes de l'au-delà ? *Ai-je fait le sacrifice ultime dans l'intérêt d'autrui ? Pour des gens qui me craindraient et me rejetteraient s'ils savaient ?*

Rielle trouvait incroyable que ce soit à peine le début de l'après-midi et que le soleil lui réchauffe le visage. Ça aurait dû être la nuit ; la ville aurait dû être enveloppée de ténèbres appropriées à la dissimulation d'actes interdits. Là, il y avait des gens partout. Ceux qui regardaient la jeune fille fronçaient les sourcils comme s'ils voyaient son âme souillée à travers sa peau. À moins que sa culpabilité ne soit clairement affichée sur son visage.

Ils ne peuvent pas savoir, se raisonna Rielle. Seuls les Anges savent, et seuls les Anges sauront jamais – à l'exception de la corruptrice. Elle n'imaginait même pas raconter ce qu'elle avait fait aux prêtres. Ils n'avaient pas besoin de savoir quoi que ce soit, hormis qu'elle avait découvert la corruptrice.

Qui, en cas de capture, dirait que Rielle avait utilisé de la magie.

Les prêtres ne la croiront pas. Mais ils demanderaient probablement à la jeune fille si c'était vrai. Rielle ne voulait pas leur mentir, mais si elle leur disait la vérité, ils l'exileraient – loin d'Izare et de sa famille. Alors, à quoi bon avoir appris à ôter le barrage que la femme avait mis en place ?

Un éclair de colère dissipa momentanément la peur qui rongait Rielle. *Elle n'avait pas le droit de faire ça !* Mais elle voyait combien c'était rusé de la part de la corruptrice. En la trahissant, les gens à qui elle avait appris la magie seraient forcés de révéler leur propre crime. Seule une personne prête à tout sacrifier ne se laisserait pas prendre à

ce piège.

Les Anges me pardonneront peut-être, songea Rielle. Les prêtres utilisaient la magie tout le temps, même s'ils se purifiaient après coup. Elle aurait bien voulu savoir en quoi consistaient leurs rituels. Sa peau la picotait. Elle avait besoin de prendre un bain. Mais se nettoyer physiquement ne suffirait sans doute pas. Il devait falloir prier et faire des offrandes. Ou peut-être, se repentir comme les gens qui demandaient le pardon pour leurs erreurs ou leurs écarts de conduite. Rielle pouvait faire les deux, encore plus que d'habitude, mais pas trop, de crainte que les prêtres ne soupçonnent ses raisons.

Enfin, elle atteignit la route du Temple. La courte distance qui lui restait à parcourir jusqu'à la teinturerie lui parut s'être allongée. Lorsqu'elle poussa la porte d'entrée, un des vendeurs était en train de servir un client. Il lui jeta un regard étrange. Rielle lui tourna le dos, luttant contre l'impression que tout le monde pouvait voir son âme souillée, et se dirigea vers les quartiers privés de sa famille. Une cloche sonna pour réclamer un autre vendeur.

La porte du salon s'ouvrit, et la mère de Rielle se pencha par l'entrebâillement. Mais au lieu de chercher le client des yeux, elle fixa immédiatement son attention sur Rielle.

— Te voilà enfin, dit-elle sur un ton coléreux. Viens ici tout de suite.

Rielle se figea en dévisageant sa mère visiblement furieuse. Elle se força à pénétrer dans le salon. Son père se tenait là, les bras croisés sur la poitrine et l'air orageux. Narmah était assise derrière lui, la tête baissée et le front barré par un pli soucieux comme chaque fois que Rielle avait fait quelque chose de mal ou d'irréfléchi.

— Pourquoi rentres-tu si tard ? interrogea la mère de la jeune fille.

Rielle se tourna vers elle.

— J'ai entendu parler d'une échoppe qui vendait de très beaux foulards, et j'ai eu envie d'aller voir, répondit-elle.

Sa mère plissa les yeux.

— Tu mens !

— Pas du tout, protesta Rielle. Je t'y emmènerai, si tu veux. La vendeuse se souviendra de moi.

— Peu importe, l'interrompit son père. Sa-Baro nous a dit qu'il l'avait vue partir. Le problème n'est pas de savoir ce qu'elle a fait ensuite.

Rielle regarda ses parents tour à tour.

— Sa-Baro est venu ici ?

— Oui. Il nous a dit à qui tu avais rendu visite sur le chemin du retour. Cet artiste, cracha sa mère.

Rielle fut d'abord frappée de consternation, puis immensément soulagée. Ils n'étaient pas au courant pour la corruptrice. Comment l'auraient-ils pu ? Mais ils étaient au courant pour Izare. Elle se

rembrunit. Comment l'avaient-ils appris ?

— Rielle, ma chérie. (Narmah se leva, s'approcha d'elle et lui prit les mains.) Je ne doute pas que ce jeune homme soit charmant. Tu ne te soucies sans doute pas que son statut social soit inférieur à celui de cette famille, mais la vie d'artiste est dure, même pour ceux qui réussissent. Les revenus sont fluctuants, et les grosses commandes rares. Tu serais pauvre la plupart du temps. Voudrais-tu vraiment élever des enfants dans de telles conditions ?

Rielle ouvrit la bouche pour répondre, mais aucun son n'en sortit. Elle avait besoin de temps pour réfléchir ; aussi feignit-elle de ne plus savoir où elle en était. Que lui avaient vraiment dit Narmah et ses parents ? Que Sa-Baro les avait informés qu'elle rendait visite à Izare ? Pas forcément. Personne n'avait encore prononcé le nom du jeune homme. Sa-Baro en était peut-être juste arrivé à cette conclusion après leur entrevue.

— Vous vous trompez complètement. (Rielle se tourna vers sa mère.) J'ai dit à Sa-Baro que vous vouliez me marier dans une grande famille, mais que les grandes familles faisaient en sorte de ne me présenter que la lie de leurs célibataires. Il est tombé d'accord avec moi sur le fait qu'il valait mieux que j'épouse quelqu'un de statut équivalent plutôt que quelqu'un de statut supérieur qui serait un ivrogne, un joueur invétéré, un homme cruel, un coureur ou...

— Oh, n'exagère pas, l'interrompit sa mère. Venant d'une famille riche, ils ne peuvent pas être si terribles. Nous devons toutes supporter certains défauts chez notre époux. Peu importe que le tien ait quelques travers s'il a les moyens de s'y adonner.

Rielle sentit son cœur se flétrir dans sa poitrine. Était-ce vraiment ce que sa mère voulait pour elle : qu'elle supporte un mari horrible pour avoir de l'argent et augmenter le prestige des Lazuli, peu importe qu'elle soit heureuse ou non ? Si oui, cela ne servirait à rien de discuter. La jeune fille se tourna vers son père.

— J'ai suggéré qu'un autre artisan conviendrait peut-être mieux. Pourquoi pas quelqu'un qui pourrait travailler ici ? Et oui, j'ai mentionné qu'un artiste pourrait faire l'affaire, mais...

— Tu voudrais qu'il vienne s'installer ici ? s'étrangla son père.

— Ce n'était qu'un exemple. Avec mes origines, il me semble évident que je dois envisager toutes les options.

Le fait que son père ne proteste pas que les Lazuli valaient aussi bien que n'importe quelle autre grande famille apprit à Rielle qu'il ne l'écoutait pas.

— Donc, tu dis que cet artiste auquel les prêtres t'ont vue rendre visite – cet Izare – n'est pas forcément l'homme que tu voudrais épouser ? Pourquoi es-tu allée chez lui tout à l'heure ?

Rielle hésita. Ils ignoraient la raison de ses visites à Izare. Mais Sa-

Baro l'avait suivie, et cette trahison la blessait. La jeune fille serra les dents pour ravalier sa colère. Elle savait depuis le début qu'il était beaucoup trop tôt pour que ses parents acceptent l'idée d'avoir Izare pour gendre.

— Il m'apprend à peindre, répondit-elle fermement. Je lui ai demandé de me donner quelques cours, c'est tout.

— Sans notre permission.

Rielle dégagea ses mains de celles de Narmah.

— Oui. Quelques jours après mon agression, alors que vous ne vouliez même pas m'envoyer une escorte au temple, Izare a offert de me raccompagner. Pourtant, vous me forcez à fréquenter des gens qui nous méprisent, et à côtoyer des hommes qui usent de leur influence pour tenter de prendre ma vertu.

Son père se rembrunit.

— Qui a osé... ?

Sa mère renifla.

— Elle ment. Ils n'oseraient pas.

Le père de Rielle jeta un regard sceptique à sa femme – mais pas assez sceptique. Redressant les épaules, il se tourna vers sa fille.

— Tu as raison : nous aurions dû envoyer quelqu'un pour te ramener à la maison. Ma seule excuse, c'est que tu semblais parfaitement remise. J'ai cru que tu avais assez de bon sens et que la ville était assez sûre pour que tu continues à rentrer seule. Mais je vois maintenant que cet incident avec l'impur a troublé ton jugement. Désormais, tu vois des menaces là où il n'y en a pas.

— Je ne..., commença Rielle.

— Si, intervint Narmah avec un sourire compatissant. Tes camarades ont été méchantes, tandis qu'Izare s'est montré serviable : pas étonnant que tu en sois venue à douter du bien-fondé de nos intentions vis-à-vis de toi. Mais tu ne dois pas juger toutes les grandes familles de Fyre d'après le comportement de quelques personnes. Leurs célibataires ne peuvent pas tous être aussi horribles que tu le dis. Tu finiras sûrement par trouver quelqu'un de gentil parmi eux – à condition de ne pas te compromettre avec cet artiste.

La gorge de Rielle se serra. Elle leva les mains d'un air dégoûté.

— Je voulais juste des cours de peinture !

— Même si c'était vrai, les gens ne le verraient pas ainsi, fit remarquer sa mère. Sa-Baro a promis de ne dire à personne que tu fréquentais Izare, et il n'a pas entendu de rumeurs à ton sujet. Tu as donc une deuxième chance.

Vraiment ? Je pense plutôt qu'il va s'empresse de répandre la nouvelle. J'ai bien vu à quel point je pouvais lui faire confiance ! Rielle déglutit péniblement. *Et ensuite ? Les grandes familles refuseront de s'allier avec nous, ou profiteront du scandale pour me refiler quelqu'un qui aurait été*

impossible à caser autrement.

— Tu ne sortiras plus d'ici sans escorte. À partir de maintenant, quelqu'un t'accompagnera au temple et te ramènera à la maison quand tu auras cours, afin de s'assurer que cet Izare ne puisse pas faire davantage de dégâts, ajouta son père. Même si nous devons embaucher une personne supplémentaire pour ça.

Le cœur de Rielle s'affola. *Je ne reverrai jamais Izare. Je ne pourrai même pas lui faire mes adieux !*

Narmah lui tapota le bras.

— Je suis désolée, Rielle. Tu finiras par l'oublier.

Irritée, la jeune fille se déroba. *Non, songea-t-elle, c'est lui qui m'oubliera. Il devait se douter que ça finirait par arriver. Il a eu le temps de se faire à cette idée.* Elle repensa aux paroles d'Izare le jour du festival. Il lui semblait que plusieurs demi-saisons s'étaient écoulées depuis lors. *« Je te désire, mais il est hors de question que tu sois blessée ou diminuée par ma faute, Rielle. Or, je ne pourrais pas l'éviter si tu devais choisir entre ta famille et moi. »*

S'il ne s'était pas soucié d'elle, il aurait pu l'attirer dans son lit et prendre son plaisir avec elle, sachant que personne ne le forcerait à l'épouser. Mais même s'il se doutait qu'ils finiraient par être séparés, il s'était retenu pour ne pas que la fin inévitable de leurs relations cause du tort à Rielle.

Pourtant, c'est quand même le cas – ou ça ne tardera plus. Non seulement je souffrirai les maux égoïstes du cœur, mais je subirai pour époux le premier homme qui consentira à s'encombrer de moi. Mère ne voudra jamais croire qu'un vice, si épouvantable soit-il, ne vaille pas la peine d'être enduré pour l'argent et le statut social. Et Père refuse d'envisager que les choses puissent être aussi terribles que je le dis.

Rielle suffoquait. Elle connaissait cette sensation de panique – celle d'un animal fourré dans une cage dont il devine qu'il ne ressortira plus jamais, et qui se débat en espérant faire lâcher prise à son geôlier pour pouvoir s'enfuir.

S'enfuir. Rielle s'imagina échappant à ses parents, courant dans les rues de la ville pour rejoindre Izare – à jamais, ou au moins pour lui faire ses adieux. Pourquoi pas ? songea-t-elle. Personne ne s'interposait entre elle et la porte. Ce serait peut-être sa dernière chance.

Ni ses parents ni Narmah n'esquissèrent le moindre geste lorsque Rielle s'élança. La jeune fille eut le temps de les apercevoir plantés là, les yeux écarquillés de surprise, avant de se faufiler entre deux clients de la boutique et d'ouvrir la porte d'entrée d'un grand coup d'épaule.

Le brouhaha de la route du Temple l'assaillit immédiatement. Il y avait beaucoup plus de monde que quand elle était rentrée chez elle. Tandis que Rielle zigzagait entre les carioles et les piétons, sa

jubilation initiale ne tarda pas à se dissoudre. *Qu'est-ce que je fais ? Je ne peux pas m'enfuir de chez moi !* Pourtant, elle ne s'arrêta pas. *J'ai besoin de temps pour réfléchir. Pour savoir que, si j'y retourne, ce sera parce que je l'ai choisi.*

Ayant gagné l'autre côté de l'avenue, la jeune fille s'enfonça dans la première rue latérale. Un cri résonna derrière elle. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Rielle aperçut trois hommes debout sur le seuil de la teinturerie : son père et deux vendeurs. L'un de ces derniers aperçut la fugitive et tendit un doigt.

Rielle s'élança de nouveau. De ce côté de la route du Temple, les rues étaient plus droites et plus larges. La jeune fille ne se perdrait pas ici, mais ses poursuivants non plus. Elle les sèmerait plus facilement dans le quartier pauvre.

À chaque pas, elle s'attendait à ce que quelqu'un la rattrape ou surgisse devant elle, mais les gens qu'elle croisait étaient tous des inconnus qui la regardaient au pire avec une curiosité modérée.

Les rues devinrent plus étroites et plus sinueuses. Rielle courut au hasard pendant quelques minutes mais ne tarda pas à se retrouver en terrain familier, non loin de la maison d'Izare. Et comme elle songeait qu'elle serait bientôt chez lui, elle se rendit compte que c'était le premier endroit où son père et les autres la chercheraient.

La jeune fille s'arrêta. Son père ignorait probablement où habitait Izare. Sa-Baro le lui avait peut-être dit, mais quelqu'un qui ne connaissait pas le quartier mettrait un moment à trouver la maison. Cela étant, même si elle arrivait avant ses poursuivants, ceux-ci ne tarderaient pas à la rejoindre, et son père la ferait traîner jusqu'à la maison par ses deux employés. Où pouvait-elle donc aller ?

Les amis d'Izare l'aideraient-ils ? À sa connaissance, ils n'avaient pas de raison de refuser. Rielle se dirigea vers la maison que partageaient Greya et Merem. Izare la lui avait montrée une fois en passant, alors qu'il la ramenait chez elle. La jeune fille ralentit, tirant son foulard sur sa tête pour dissimuler son visage et regardant à tous les coins de rue avant de tourner.

En atteignant la vieille bâtisse, Rielle la détailla d'un œil dubitatif. De profondes fissures indiquaient que plusieurs années s'étaient écoulées depuis l'application de la dernière couche de boue. Des enfants crasseux, vêtus de haillons, traînaient sur le pas des portes voisines, et des vieillards observaient Rielle avec curiosité.

La jeune fille prit une grande inspiration et se força à entrer. Montant au premier étage, elle s'arrêta devant la porte qui lui semblait être la bonne et écouta les voix étouffées à l'intérieur. Puis elle rassembla son courage et frappa.

Il y eut un silence, suivi par un murmure et un raclement. Des pas s'approchèrent de la porte, qui pivota vers l'intérieur.

— Il n'est pas là, lança Merem avant d'identifier la visiteuse et d'écarquiller les yeux. Rielle !

— Rielle ? répéta une voix féminine.

Greya apparut. Elle sourit à la jeune fille et lui fit signe.

— Entre.

Rielle obtempéra. Merem referma la porte derrière elle, puis Greya et lui levèrent les yeux vers le plafond craquelé. Une trappe s'ouvrit, révélant un visage familier.

— Rielle, constata Izare.

Il ne souriait pas. Sa tête disparut dans l'obscurité du plafond, laissant la place un instant plus tard à une paire de semelles. Le jeune homme se laissa tomber dans la pièce, s'accrochant au bras de Merem pour mieux se recevoir.

Rielle ne put s'empêcher de sourire. Ses cheveux et ses vêtements étaient couverts de poussière. Mais comme Izare la regardait, toute sa bonne humeur s'évapora, cédant la place à un mélange de bonheur, d'incertitude et de terreur. Il semblait si... hésitant. Méfiant, presque.

— Les prêtres ont découvert que tu me rendais visite, devina-t-il.

Rielle acquiesça.

— Sa-Baro m'a fait suivre. Il l'a dit à mes parents. Ils m'ont interdit de te revoir.

Izare la dévisagea un moment. Le coin de ses lèvres frémit.

— Pourtant, tu es là.

— Oui.

Son air sombre se dissipa. Il passa une main dans ses cheveux, puis se mit à épousseter ses vêtements. Rielle leva les yeux vers le plafond.

— À qui voulais-tu échapper ?

— Tes parents. Les prêtres.

— Donc, tu es déjà au courant.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Ce n'était pas une inspection. C'était Sa-Gest, venu me dire de ne plus m'approcher de toi.

Rielle se rendit compte qu'elle n'avait pas pensé à ce qu'il pourrait advenir d'Izare.

— Il a cassé quelque chose ?

Le jeune homme secoua la tête.

— Il était trop pressé. Ou il voulait laisser ce plaisir aux sbires de tes parents.

— Je ne crois pas que Père leur demanderait de faire une chose pareille.

Mais en était-elle sûre ? Elle commençait tout juste à accepter ce que les prêtres faisaient aux artisans durant leurs « inspections ». Ce n'était pas si dur d'imaginer sa famille se vengeant d'Izare. Elle pensa aux tableaux qu'il gardait chez lui et espéra qu'il avait eu le temps

d'en cacher certains avant sa fuite. Surtout le portrait qu'il avait fait d'elle.

La culpabilité l'assaillit. Elle lui avait causé tant de problèmes, même s'il l'avait cherché... Comment pourrait-elle lui demander de s'exposer à souffrir davantage, ou pire ? Et comment pourrait-elle mêler ses amis à cette histoire ?

— Tu penses qu'ils vont venir ici ?

Izare consulta Greya du regard. La jeune femme hocha la tête.

— Probablement.

— Il vaut mieux que je m'en aille. (Rielle dévisagea les trois autres tour à tour.) Où puis-je aller ?

— Tout dépend de ce que tu as l'intention de faire, répondit Merem.

Rielle secoua la tête.

— Je n'en sais rien. Je ne veux pas vous attirer des ennuis, mais... je ne veux pas non plus rentrer chez moi. J'ai... j'ai juste besoin de temps pour réfléchir.

Il y eut un long silence. Puis Izare lança :

— Je connais un endroit qui pourrait convenir. (Il fit un pas vers elle et lui prit la main.) Même si tu veux seulement me faire tes adieux.

La jeune fille le dévisagea et se sentit fondre.

— Et si je veux davantage ?

Izare sourit comme il le faisait toujours avant de l'embrasser.

— Une chose à la fois.

Rielle s'empourpra.

— Je ne voulais pas dire... du moins, pas...

— Je sais. (Izare posa un doigt sur ses lèvres, puis se tourna vers les autres.) On se voit demain.

Prenant la main de Rielle, il l'entraîna hors de la pièce, dans l'escalier et hors de la maison.

— Il faut faire vite, mais sans attirer l'attention, recommanda-t-il. Le secret, c'est d'avoir l'air pressé d'arriver quelque part plutôt qu'anxieux de fuir quelque chose.

Il prit une route en zigzag, n'hésitant pas à décrire des boucles complètes. Les minutes et les rues se succédèrent comme dans un brouillard, se fondant les unes aux autres.

Au début, Rielle avait très peur de tomber sur des prêtres, ou sur son père et ses employés. Mais plusieurs heures s'écoulèrent sans que personne ne les interpelle, et la jeune fille commença à espérer qu'ils s'en tireraient. Elle ne savait plus du tout où elle était, mais le quartier ne lui semblait ni aussi délabré ni aussi menaçant que celui où elle avait rencontré Izare pour la première fois.

Le jeune homme s'arrêta enfin devant une maison de voyageurs trapue mais parfaitement quelconque. Tout semblait immobile et

dépourvu de couleurs dans la lumière sourde du crépuscule.

— Ça devrait convenir, déclara Izare en ouvrant la porte et en s'effaçant devant Rielle.

La jeune fille entra et garda le silence tandis qu'il discutait avec la tenancière. Ils inspectèrent une chambre, et Izare négocia le tarif. Il dit à la femme que Rielle était en visite à Fyre et qu'un de ses parents étant tombé malade, elle ne pouvait plus loger chez sa famille. Il se pouvait qu'elle reparte dans quelques jours ou qu'elle décide de rester davantage.

La tenancière hocha la tête et murmura quelques paroles compatissantes, mais Rielle la soupçonna de ne pas croire un mot de ce que racontait Izare. Ce qui fut confirmé par son manque de commentaire ou d'objection lorsque le jeune homme s'enferma dans la chambre avec Rielle après son départ.

Rielle était bien trop fatiguée pour se soucier de ce que cette femme pensait d'elle. La pièce était minuscule : il y avait juste assez de place pour un lit, une petite table et une chaise. La jeune fille n'avait rien d'autre que les vêtements qu'elle portait et sa bourse, considérablement allégée par l'achat du vilain foulard jaune que la corruptrice avait gardé comme paiement.

La corruptrice. La magie. Les genoux de Rielle mollirent, et elle se laissa tomber sur le lit.

— Cette journée a été vraiment horrible, hoqueta-t-elle.

Izare tourna la chaise face à elle et s'assit.

— Pas complètement. Tu n'avais pas l'air de la détester au début.

La leçon de peinture. Il lui semblait que plusieurs jours s'étaient écoulés depuis. Rielle leva les yeux vers Izare, qui grimaça un sourire en coin. *Évidemment, il ignore ce qui s'est passé après mon départ. Et il ne l'apprendra jamais.* Elle se força à prendre une expression plus heureuse.

— Non, c'est vrai. Tu es la seule bonne chose qui me soit arrivée.

Puis elle baissa de nouveau les yeux avant qu'ils puissent trahir ce qu'elle avait fait.

Izare tendit une main et glissa deux doigts tachés de peinture sous le menton de Rielle, la forçant à lever la tête pour le regarder en face.

— En cherchant bien, tu t'apercevras qu'il ressort toujours quelque chose de bon des événements les plus sombres.

Puis il se pencha et l'embrassa.

Peut-être avait-il raison, songea Rielle tandis que la pièce lui semblait devenir plus claire et le fardeau sur ses épaules moins lourd. Comme le baiser se prolongeait, Izare l'attira vers lui, et la jeune fille ne put s'empêcher de penser : *Au moins, il n'y a plus aucun risque que je tombe enceinte.*

Cela aurait dû l'horrifier, mais ne lui inspira qu'un soulagement

mêlé de lassitude : un problème de moins dont elle avait à se soucier. Néanmoins, s'ils faisaient ce qu'elle envisageait, elle ne serait plus une épouse vertueuse pour son futur mari.

À condition qu'elle ose.

Et pourquoi pas ? Si ses parents la traînaient jusqu'à la maison et la forçaient à se marier au sein des grandes familles de Fyre, son époux serait un imbécile ou un monstre dont aucune autre femme n'aurait voulu. Il pourrait difficilement se plaindre qu'elle ne soit pas parfaite non plus.

Et Rielle en avait plus qu'assez de se considérer comme une marchandise précieuse. Elle voulait être comme les amies d'Izare, audacieuse et libérée des obligations de sa classe sociale.

Lorsqu'elle se leva, Izare s'écarta d'elle en fronçant les sourcils. Elle se dirigea vers la fenêtre minuscule. Celle-ci faisait face à un mur, si proche que Rielle aurait pu le toucher en tendant le bras. Pourtant, la jeune fille tira le rideau. Izare gloussa comme elle se tournait vers lui.

— Ferme la porte à clé, lui ordonna-t-elle.

Il haussa les sourcils mais s'exécuta sans discuter. Rielle défit son foulard et le posa sur la table. Puis elle ôta sa tunique. Le contact de l'air sur sa peau nue lui procura un sentiment de libération.

Izare se retourna vers elle et se figea.

— Tiens, tiens, dit-il tout bas. Je vois que tu t'es décidée.

Rielle acquiesça.

— Oui. Enfin, si tu... Je comprendrais que tu ne veuilles pas rester. Ça pourrait t'attirer de gros ennuis.

Le jeune homme leva les yeux vers son visage. Puis il se rapprocha d'elle et, plongeant son regard dans celui de Rielle, acquiesça.

— Bien sûr que je veux rester. Je t'aime.

Le souffle de Rielle s'étrangla dans sa gorge.

— Moi aussi, je t'aime, chuchota-t-elle.

Izare avait les yeux brillants mais l'air grave.

— Tu es sûre de toi ?

— Oui.

Soupirant, il fit courir ses doigts le long des bras nus de la jeune fille.

— Je ne pense plus qu'à toi. Je ne veux plus que toi. (Il grimaça.) Et des tas de grosses commandes pour qu'on devienne riches et qu'on puisse avoir une grande famille.

Rielle frémit et tenta de se ressaisir, mais trop tard. Les sourcils froncés, Izare secoua la tête.

— Désolé. Je ne voulais pas... Pourquoi je suis encore en train de parler ?

— Oui, pourquoi ? répéta Rielle.

Alors, Izare l'embrassa et l'attira sur le lit, et ils ne dirent plus

grand-chose pendant un long moment.

TROISIÈME PARTIE

Tyen

Chapitre 11

Levant les yeux, Tyen se demanda si des aérochars décrivaient des cercles au-dessus du brouillard. Seul l'éclat pâlisant des lampes de la gare de traîneaux sur rails trahissait que l'aube venait de se lever. Malgré l'humidité qu'il apportait, le brouillard jouait en faveur de Tyen, car la gare était très petite et dépourvue de salle d'attente où le jeune homme aurait pu se dissimuler en cas de recherches aériennes.

Bientôt, tout cela n'aurait plus d'importance. Le vol lui avait éclairci les idées. Il avait décidé qu'il devait rentrer à l'Académie et prouver son innocence, mais après avoir mis Vella en sécurité.

À présent, il faisait presque assez jour pour lui permettre de lire. Tyen brûlait de parler à Vella depuis leur départ de l'Académie, mais conduire l'aérochar de Kilraker et guetter d'éventuels poursuivants avait mobilisé toute son attention jusque-là. Comme c'était une nuit claire, le trafic aérien ne manquait pas. Plusieurs fois, Tyen avait cru que quelqu'un le suivait, et poussé un soupir de soulagement comme l'autre aérochar atterrissait ou changeait de cap.

Il ouvrit le claguesac de Kilraker, le plus petit des bagages que Drem avait accrochés au châssis. Avec un peu de magie, il n'avait pas été difficile d'éloigner le serviteur du véhicule sans lui faire de mal, puis de larguer les amarres avant son retour. Toutefois, Tyen n'avait pas eu le temps de détacher les bagages. Et même s'il avait été tenté de s'en débarrasser en plein vol, il avait décidé de les fouiller en quête de preuves que Kilraker lui avait tendu un piège.

Il s'était posé sur un terrain d'aérochar dans les environs de Belton et avait procédé à une inspection rapide mais méticuleuse, sans trouver autre chose que des vêtements, des affaires de toilette, du matériel de correspondance et une somme d'argent considérable. Il avait fourré tout ce qui lui semblait précieux dans le claguesac et utilisé une partie de l'argent pour payer le rapatriement du reste des bagages jusqu'à l'hôtel de l'Académie le plus proche. Quand il se retrouverait face à face avec ses professeurs, cette attention lui vaudrait peut-être un peu d'indulgence.

Pour s'en sortir, il devrait savoir le plus de choses possibles sur les manigances de Kilraker. Vella avait peut-être lu dans l'esprit de ce dernier quelque chose dont Tyen pourrait se servir pour prouver son innocence. Espérant qu'elle n'avait pas été affectée par l'humidité de

l'air, il la sortit en pensant à son plan et l'ouvrit à la première page. Son cœur se gonfla de joie comme des caractères noirs apparaissaient sur le vélin.

— *Tu comptes prendre un grand risque, Tyen.*

Le jeune homme secoua la tête.

— *Je n'ai pas le choix. Je dois leur révéler la vérité à propos de Kilraker et laver mon nom de tout soupçon. Que voudrais-tu que je fasse d'autre ? Que je continue à fuir ?*

— *Ce serait une solution.*

— *Mais qui me semble mauvaise. S'il existe ne serait-ce qu'une chance minuscule de les convaincre de mon innocence, je dois essayer. Ne t'inquiète pas, je ne les laisserai pas te reprendre. Je trouverai un endroit où te cacher d'abord.*

— *Merci.*

— *Mais avant ça, j'ai besoin de savoir tout ce que tu as vu dans l'esprit de Kilraker te concernant.*

— *Quand il m'a enlevée à toi, il pensait que, d'après ce que Miko lui avait dit, je pourrais lui apporter la gloire et la richesse dont ils rêvaient, Tangor Gowel et lui. Mais comme le professeur Delly m'avait vue aussi, il n'a disposé que d'un temps limité avant de devoir me remettre au directeur.*

— *Il m'a emportée dans sa chambre et interrogée sur beaucoup de choses. Il cherchait surtout des indications sur l'emplacement où les grands trésors du passé pouvaient être enfouis, mais aussi des connaissances magiques qui auraient été perdues au fil des âges. C'est à ce moment-là qu'il a décidé de me voler, et compris immédiatement que tu ferais un coupable idéal sur qui rejeter la faute. Avant de me remettre à Ophen, il s'est débrouillé pour qu'un maximum d'autres professeurs me touchent aussi, afin de pouvoir apprendre leurs secrets plus tard.*

» *La fois suivante où j'ai pu lire dans son esprit, il m'avait déjà récupérée dans le caveau, et il avait recruté Gowel pour l'exécution de son plan visant à te faire porter le chapeau. Il m'a interrogée au sujet de la diminution de la magie disponible dans le monde – ses causes et ses solutions potentielles. Il se disait que s'il parvenait à résoudre le problème, il deviendrait encore plus riche et plus célèbre. Il n'était pas très pressé, et il a été interrompu dans ses questions – peut-être par toi.*

Tyen réfléchit à ce qu'il venait d'apprendre. Ainsi, Kilraker voulait quitter l'Académie pour faire fortune. Première nouvelle. Faire accuser un élève à sa place avait été si facile pour lui ! À cette pensée, la colère noua l'estomac de Tyen.

Que pouvait-il bien faire pour prouver son innocence et démasquer Kilraker ? Le fait que celui-ci était ami avec Gowel tout en prétendant le contraire aiderait peut-être à établir sa duplicité, mais ne suffirait pas à établir sa culpabilité. Et puis, quelque chose clochait dans le récit de Vella...

— Kilraker et Gowel faisaient semblant d'être ennemis avant de découvrir ton existence. Miko m'a dit qu'ils s'étaient disputés après mon départ, le soir où nous étions à Palga. Pourquoi auraient-ils fait ça ?

— Ils ne faisaient pas semblant d'être ennemis : ils étaient juste en désaccord sur un point. Gowel pensait que Kilraker devrait tout simplement quitter l'Académie pour se joindre à lui, mais Kilraker ne voulait pas rompre ses liens avec elle sans nécessité. Il voulait la garantie qu'il ferait fortune seul avant de quitter son giron.

— Depuis combien de temps envisage-t-il de partir ?

— Cinq ans.

— A-t-il couché ses plans par écrit quelque part ?

— Il note dans un carnet les endroits où il pourrait trouver des trésors.

— Tous les archéologues font ça. J'ai besoin de quelque chose de plus accablant. Le détail de ses manigances pour me faire accuser, par exemple.

— Il n'a rien noté de tel. Il tient un journal, mais se garde bien d'y écrire des choses susceptibles de l'incriminer.

— Et dans tout ce que tu lui as dit, il n'y a rien qui pourrait prouver qu'il t'a eue en mains après que tu as disparu du caveau ? Des secrets d'autres professeurs, par exemple ?

— Non, il ne m'a pas interrogée là-dessus. Il n'a pas eu le temps de le faire avant d'être interrompu.

Tyen soupira et détourna les yeux. Kilraker avait pu écrire quelque chose d'accablant depuis lors, mais Tyen devrait convaincre l'Académie de s'emparer de son journal avant qu'il ne puisse le détruire, et espérer que son professeur d'ordinaire si méfiant aurait commis une imprudence pour une fois. Il reporta son attention sur Vella.

— Kilraker a-t-il fait autre chose que l'Académie désapprouverait, et qui permettrait de prouver que ce n'est pas une personne digne de confiance ?

— Il a conservé certains des objets précieux que ses élèves et lui ont découverts. Il lui est arrivé de voler des idées et des recherches à ses étudiants, et à un de ses camarades quand il était lui-même étudiant.

— Il n'est pas le seul. C'est contraire au règlement, mais trop courant pour dresser les autres professeurs contre lui.

Ce dont il avait besoin, songea Tyen, c'était d'une preuve que Kilraker avait pénétré dans le caveau ou planifié le vol de Vella. Et il ne pourrait la trouver qu'à l'Académie. Mais d'abord, il devait mettre Vella en sécurité.

Il pensa à son père. Pour rentrer chez lui, il devrait traverser tout Belton et effectuer une correspondance avec une autre ligne de traîneaux sur rails...

— Les professeurs t'attendent là-bas, l'avertit Vella. Ou bien ils te captureront à ton arrivée, ou bien ils attendront que tu repartes pour découvrir ce que tu as dit à ton père, et si tu lui as laissé quelque chose à

garder. Et si tu lui envoies quelque chose par la poste, ils l'intercepteront.

Tyen grimaça. Elle avait raison. Connaissait-il une autre personne de confiance, quelqu'un à qui les professeurs ne penseraient pas ?

— *Ils rendront visite à tous les membres de ta famille, à tous tes amis présents ou passés – tous les gens chez qui tu pourrais me laisser.*

— *Et si je te remettais à la presse ou à la police ?*

— *Tu n'as pas envie de révéler les secrets de l'Académie à la presse, et la police en défère à l'Académie pour toutes les questions ayant trait à la magie.*

— *Un riche collectionneur ? (Tyen secoua la tête.) Non, je n'en connais aucun assez bien. Je ne voudrais pas que tu finisses entre les mains d'un individu dénué de scrupules.*

— *Et un individu scrupuleux me rendrait à l'Académie dès qu'il apprendrait que j'ai été volée.*

Tyen jura entre ses dents. Il se doutait déjà de tout ce que Vella venait de lui dire, même s'il n'avait pas voulu l'admettre avant. Il ne voyait qu'une seule autre solution.

— *Je pourrais t'enterrer quelque part.*

— *Si tu pensais que c'était une bonne idée, tu l'aurais déjà fait. Mais tu sais que si tu retournes à l'Académie, il y a de grandes chances pour que tu ne parviennes pas à te disculper et qu'on te jette en prison.*

— *Et que tu te retrouves coincée à l'endroit où je t'aurai enterrée,* acheva Tyen. *Pour toujours, s'il m'arrive quelque chose. Alors, que dois-je faire, Vella ? Ai-je seulement une chance de réussir ?*

— *Très peu. Tu ne détiens aucune preuve que Kilraker m'a volée, ou même qu'il a envisagé de le faire, tandis qu'il peut produire des témoins qui t'ont vu m'arracher à ses mains dans le tunnel. Et tu as pris son aérochar pour t'enfuir, ce qui fait de toi un voleur à double titre.*

Tyen poussa un gros soupir.

— *Si seulement ils avaient cru que tu dis la vérité ! Mais ils ne veulent même pas tenter de vérifier si c'est le cas. Ils pensent que tu es dangereuse pour moi – et maintenant, c'est moi qui suis dangereux pour toi. Tu serais plus en sécurité avec un autre propriétaire.*

— *Je regrette de l'admettre, mais c'est exact. Cela dit, tu ne disposes que de très peu de temps pour m'en trouver un.*

Le jeune homme se frotta les yeux. Le manque de sommeil commençait à lui peser.

— *J'imagine que je vais devoir retarder mon retour à l'Académie. Me rendre dans un endroit où ils ne me trouveront pas. Il faudra que...*

Un sifflement aigu transperça le brouillard. Reconnaisant une corne de traîneau sur rails, Tyen leva les yeux. Mais il était encore trop tôt, et le bruit venait de la mauvaise direction.

— *À moins que... Si je veux éviter de me faire prendre, je ne dois pas traîner dans les parages. Il faut que je quitte Belton.*

Un autre sifflement plus long vibra dans l'air, et une ombre massive, irradiant des ondulations de chaleur, émergea de la brume. De la fumée produite par l'eau que la magie faisait bouillir dans sa chaudière s'échappait de sa locomotive, laissant une traînée bouillonnante de suie derrière elle. L'énorme machine ralentit et s'arrêta.

Tyen s'était délibérément placé à une extrémité de la gare, le plus loin possible des autres voyageurs. Il vit qu'une petite foule de silhouettes plus ou moins distinctes dans le brouillard s'était formée sur sa droite. La plupart d'entre elles avaient la tête tournée vers la locomotive.

Tyen se leva, traversa la ligne, contourna l'arrière du traîneau et monta à bord de la dernière voiture. Celle-ci était vide : peu de gens avaient besoin de quitter la ville à cette heure si matinale. Le jeune homme s'assit.

Un nouveau sifflement se fit entendre, et le traîneau s'ébranla. Glissant Vella dans la poche de son manteau, Tyen inventa une histoire à servir au contrôleur : désorienté par le brouillard, peu habitué à se lever aussi tôt, il avait acheté un ticket pour partir dans la mauvaise direction.

Chapitre 12

Très vite, Tyen sombra dans la déprime en pensant à tout ce qu'il laissait derrière lui, tout ce à quoi il renonçait. Son père s'inquiéterait pour lui – et il aurait honte, s'il croyait aux accusations portées par l'Académie. *Dès que je serai assez loin, je lui écrirai... en prenant garde que personne ne puisse déterminer d'où j'ai envoyé ma lettre.*

Songer à ses camarades ne lui inspirait pas tant de regret qu'il l'aurait cru. Miko l'avait trahi. Neel n'était loyal qu'envers lui-même et sa famille. Tyen n'avait pas vu ses anciens amis de Temmen depuis des années, et cela l'ennuyait qu'ils puissent le prendre pour un voleur.

Que deviendraient les affaires qu'il avait laissées à l'Académie ? Sans doute les renverrait-on à son père. Comme Tyen se lançait dans l'inventaire mental de ses possessions, il pensa à son bureau couvert d'insectoïdes inachevés, et son cœur se serra.

Il ne s'attendait pas à être aussi chagriné d'avoir laissé Scarabée derrière lui. C'était idiot de se sentir attaché à une mécanique, et encore plus idiot de la regretter davantage que tout autre objet ou toute autre personne. Tyen savait qu'il reverrait son père un jour, même si celui-ci devait lui rendre visite en prison, mais qui pouvait dire ce qu'il adviendrait de Scarabée ? Il doutait que celui qui le récupérerait soit capable d'apprécier la finesse de son travail. L'Académie risquait même de le jeter.

L'Académie. Tyen eut l'impression qu'on lui comprimait la poitrine dans un étau. Ses rêves de devenir professeur venaient de s'envoler en fumée. Il n'avait terminé qu'une petite partie des huit années d'études requises pour devenir sorcier ou historien – pas assez pour justifier un emploi plus qualifié que celui d'opérateur de machines. Même si ses chances de mourir d'ennui au travail n'étaient pas aussi grandes que ses chances de mourir d'ennui en prison.

La porte entre les voitures s'ouvrit, et le cœur de Tyen manqua un battement à la vue du vieil homme en uniforme, muni d'une poinçonneuse et d'une sacoche. Le contrôleur s'avança avec la démarche chaloupée de quelqu'un qui était habitué au balancement des traîneaux sur rails. Tyen lui tendit son ticket et feignit d'être surpris en apprenant qu'il n'était pas valable. Le vieil homme fronça les sourcils.

— Quelle destination avez-vous indiqué au guichetier ?

Tyen se creusa la tête en quête d'une réponse plausible. Y avait-il sur cette ligne une ville possédant un nom assez proche de Belton pour que le guichetier ait mal compris ? Voyant l'hésitation du jeune homme, le contrôleur grogna :

— Vous lui avez dit que vous alliez en ville, c'est ça ?

Tyen grimaça.

— Je crois. Je ne me souviens plus.

— Ou bien vous ne voyagez pas souvent, ou bien vous avez dû croire que le prix des tickets pour Barral avait considérablement baissé. (Le contrôleur ouvrit sa sacoche et fouilla dedans.) Ça vous coûtera deux-plate quatre de plus.

Tyen sortit son portefeuille de son manteau et paya.

— On arrive quand ?

— À deux heures et quart si tout va bien. On fait un arrêt prolongé à Millwend autour de midi, pour les voyageurs qui veulent se dégourdir les jambes.

Le contrôleur tendit un nouveau ticket à Tyen.

— Merci.

Le jeune homme rangea son portefeuille tandis que le contrôleur rebroussait chemin vers la voiture précédente. Puis il glissa la main dans son autre poche pour y prendre Vella. Il se disait que quand le contrôleur repasserait, il lui achèterait autant de plans et d'horaires des différentes lignes qu'il le pourrait, et qu'il les lirait en la tenant.

Quelque chose chatouilla le bout des doigts de Tyen, qui sentit une vibration à travers la doublure de sa poche.

— Scarabée ! Sors !

Soulagé et ravi, il regarda l'insectoïde lui grimper le long du bras et cligna des yeux pour en chasser ses larmes.

— Tu es ridicule, marmonna-t-il.

Mais il se réjouissait d'avoir emporté quelque chose de familier – fût-ce sans s'en rendre compte –, de ne pas avoir perdu tout ce à quoi il tenait.

Presque tout, corrigea-t-il en son for intérieur. Ordonnant à Scarabée de regagner sa poche au cas où le contrôleur reviendrait, il sortit Vella.

— *Alors, où dois-je aller ?* lui demanda-t-il.

— *Hors de portée de l'Académie*, répondit-elle.

Tyen gloussa.

— *Autant dire, hors de portée de l'empire. Il n'existe pas des milliers d'endroits qui ne soient pas sous son contrôle, ou qui n'aient pas signé avec lui de traité d'extradition des criminels.*

— *Mais il en existe quelques-uns.*

— *Oui : des endroits lointains et difficiles d'accès comme le Grand Sud, de l'autre côté des monts Latitudinaux Inférieurs que Gowel a explorés*

récemment ; les déserts de la Grande Île du Ponant, qui sont infestés de dangereux pirates des sables, ou l'archipel de Péora, également connu sous le nom d'îles Cannibales.

— Le Grand Sud semble plus sûr. D'après Gowel, les habitants de l'Aiguille sont hospitaliers.

Tyen acquiesça. Il regrettait de ne pas s'être attardé à *L'Auberge de l'Ancre* pour écouter le reste des histoires de l'explorateur, le soir où ils se trouvaient à Palga. En y repensant, il se souvenait que Gowel avait parlé d'une magie abondante et décrit une cité taillée à même la roche, où les gens montaient et descendaient dans des cages ou en volant. Jusqu'à quel point disait-il vrai ? Tyen ne pouvait pas le deviner. La crépusculaire coulait à flots ce soir-là, et les aventuriers étaient portés sur la vantardise et l'exagération.

— Tu as déjà été là-bas ?

— Oui, mais il y a très longtemps. C'était beaucoup moins développé à l'époque, et je n'ai jamais entendu parler d'un endroit appelé Tyeszal – l'Aiguille. La région se composait de nombreux royaumes de petite taille qui passaient leur temps à se chamailler. Mais l'instabilité politique, c'est toujours mieux que les pirates et les cannibales.

— Je voudrais bien avoir une copie de la carte de Gowel.

— Tu me tenais contre toi quand tu l'as vue, lui rappela Vella.

Des lignes apparurent sur la page, traçant frontières et reliefs. Tyen sourit.

— Ça, ce sera drôlement utile. Il me faudra un aérochar pour me rendre là-bas. Mais j'imagine que je pourrais en fabriquer un si j'avais le temps et les matériaux.

— Alors, je te conseille d'aller dans le Grand Sud.

Tyen leva les yeux pour regarder par la fenêtre du traîneau sur rails. La nuit précédente, il avait voyagé dans la direction nord-est. Et à en juger l'heure et la position des ombres, il filait actuellement plein est. Il allait devoir changer de traîneau. Et ensuite ? Peut-être embarquer sur un navire qui descendait dans le Sud, à Wendland. Il parlait assez bien le wendien, mais aucun autre langage méridional. Par chance, les gens comprenaient le Lératien dans beaucoup de contrées, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'empire.

Le traîneau ralentit. Comprenant qu'ils approchaient d'une gare, Tyen transféra rapidement une partie de l'argent de Kilraker dans son portefeuille – il préférerait le faire pendant que personne ne pouvait voir l'énorme quantité de billets. Quelques passagers montèrent dans sa voiture quand le traîneau s'arrêta, et lorsque le contrôleur repassa, Tyen lui demanda un plan du réseau ferroviaire. Le vieil homme ne put lui fournir que celui de la ligne sur laquelle ils circulaient. Tenant Vella d'une main, Tyen l'examina soigneusement, depuis le schéma mentionnant le nom des gares jusqu'à la table des horaires imprimée

au dos.

Après s'être assuré que Vella avait assimilé ces informations, il la rangea de nouveau dans sa poche et, ne pouvant rien faire d'autre pour le moment, il regarda le paysage défiler par la fenêtre. Les maisons et les usines de la ville avaient disparu, remplacées par des bâtisses solitaires et de vastes étendues de mauvaises herbes. Bientôt, celles-ci cédèrent la place à des champs cultivés et à de petits villages. La corne sifflait moins souvent pour prévenir les gardes-barrières d'arrêter la circulation sur les routes qu'ils coupaient.

Fatigué après avoir passé la nuit à piloter l'aérochar, Tyen se rendit compte qu'il s'était assoupi quand le contrôleur le secoua pour lui dire qu'ils étaient arrivés à Millwend, et qu'il ferait bien de se dépêcher s'il voulait « se dégourdir les jambes ».

Par chance, les toilettes des hommes étaient toutes proches. En remontant à bord, Tyen croisa deux garçons boulangers qui vendaient des pâtisseries. Il leur acheta leurs deux derniers triangles feuilletés et leur laissa un pourboire généreux : dépenser l'argent de Kilraker lui procurait une satisfaction vengeresse.

Les deux heures suivantes s'écoulèrent lentement. Le traîneau sur rails s'arrêtait moins souvent et parcourait davantage de distance entre deux gares. Le paysage se fit plus vallonné, et la ligne plus sinueuse. Regardant derrière eux au sortir d'un virage, Tyen vit la traînée de Suie qui marquait leur passage.

Ils empruntèrent un impressionnant pont métallique pour traverser une gorge abrupte, puis plongèrent dans un tunnel obscur. De l'autre côté, ils émergèrent au milieu de maisons qui devinrent de plus en plus petites et de plus en plus rapprochées jusqu'à ce qu'elles cèdent soudain la place à des bâtiments plus massifs – des usines et des entrepôts à perte de vue. Tyen ouvrit sa carte et compta les arrêts jusqu'à Barral qui, apparemment, devait être une cité essentiellement industrielle. Un épais nuage de Suie recouvrait la ville, se dissolvant au fur et à mesure que la magie s'écoulait de nouveau depuis le ciel.

Les rails s'incurvaient graduellement vers deux capsules en forme de losange qui flottaient dans le ciel. Tyen se souvint d'avoir vu sur la carte qu'il y avait un parc aérien non loin de la gare principale de Barral. Il semblait logique de rapprocher les deux terminaux afin de faciliter le transfert des passagers de l'un à l'autre réseau, même si cette cohabitation les obligeait à se partager la magie disponible.

Les capsules que Tyen apercevait dans le lointain semblaient être celles d'aéronefs de grande taille, servant à transporter plusieurs personnes sur des distances supérieures à celles que pouvaient couvrir les aérochars personnels. Comme le traîneau s'en rapprochait, l'une d'elles, qui descendait vers le sol, disparut à la vue de Tyen derrière les toits.

Les arrêts redevinrent plus fréquents, tout comme le passage du contrôleur. Tyen lui demanda s'il existait une ligne de traîneau qui, depuis Barral, descendait jusqu'à la côte sud.

— La ligne Goldman, répondit automatiquement le vieil homme. À l'origine, M. Goldman l'avait fait construire pour son usage privé, mais plus tard, il en a fait don à l'empire afin qu'on l'ouvre au public ; elle a alors été étendue au nord jusqu'à Barral et au sud jusqu'à Port-Sacal... du moins, jusqu'à la route de la Vallée. Pour connecter les deux lignes, il aurait fallu démolir quelques maisons de riches et traverser la propriété de Grand-Da' Gillweather. Même l'empereur n'avait pas assez d'influence pour convaincre ces gens d'accepter. (Il gloussa.) Vous devrez prendre un une-place jusqu'à la gare de Goldman.

Tyen savait que Port-Sacal était une localité côtière de taille modeste. Il remercia le contrôleur, qui ne réapparut pas jusqu'à ce que le traîneau pénètre sous l'arche de verre tenant lieu de plafond à la gare principale de Barral.

Tyen suivit des panneaux indiquant où l'on pouvait louer des véhicules. Pendant qu'il faisait la queue, il vit que l'homme qui le précédait lisait *Le Matin de Lératie*. Le dessin d'un visage se détachait au milieu des colonnes de texte. Trouvant ce visage familier, Tyen se pencha pour mieux voir. Comme il lisait ce qui était marqué dessous, son sang se glaça dans ses veines.

UN SORCIER DANGEREUX A FUI L'ACADÉMIE !

Le département de Police lératien vient de nous informer qu'il recherche un ancien étudiant de l'Académie. Tyen Fondacier, représenté ci-dessus, est considéré comme un sorcier dangereux. Si vous le voyez, ne l'approchez surtout pas, mais contactez...

Puis l'homme tourna la page. La suivante était entièrement occupée par une publicité pour des chapeaux féminins.

Tyen regarda autour de lui, cherchant un vendeur de journaux, mais n'en vit aucun à proximité. Il voulait vraiment savoir ce que racontait la suite de l'article ; pourtant, il résista à l'envie de sortir de la file afin de ne pas perdre sa place. *Moins je moisirai ici, mieux ça vaudra.*

Jusqu'où l'avertissement s'était-il propagé ? *Le Matin de Lératie* était imprimé dans la nuit et distribué le lendemain très tôt à travers tout le pays. Le rail constituait le moyen de transport le plus rapide. Donc, l'édition du jour avait pu arriver par le même traîneau que Tyen (auquel cas, cet homme venait juste de l'acheter). Mais il se pouvait aussi qu'elle soit arrivée par le traîneau précédent et que la nouvelle de son crime précède déjà le fugitif.

Des possibilités nouvelles et terribles se mirent à tourbillonner dans

l'esprit de Tyen, qui eut l'impression que sa tête allait exploser. Les traîneaux qui se rendaient directement à Port-Sacal depuis Belton arriveraient des heures avant lui. La ligne Goldman ne circulait peut-être pas la nuit, ce qui le forcerait à trouver un endroit où loger et le retarderait encore de plusieurs heures.

Et quand il atteindrait enfin la côte, la police ne serait pas la seule à l'attendre. Le journal le qualifiait de dangereux. Immédiatement après sa fuite dans l'aérochar de Kilraker, l'Académie avait dû lancer un appel aux sorciers du pays. Ceux-ci le guetteraient dans tous les endroits par lesquels il pourrait tenter de quitter la Lératie – notamment, Port-Sacal.

La peau de Tyen le picotait. Quelqu'un était peut-être déjà en place au terminus de la ligne Goldman, pour examiner les passagers qui descendaient de traîneaux en provenance de la Lératie. Et si d'autres gens fouillaient la gare de Barral en ce moment même ? Tyen jeta un coup d'œil à la ronde, s'attendant à voir des hommes en uniforme marcher sur lui, mais personne ne lui prêtait la moindre attention.

Il trouvait bizarre d'avoir pu aller aussi loin que la file d'attente des une-place. Ses poursuivants avaient dû retrouver l'aérochar de Kilraker, et calculer que c'était cette ligne que Tyen était le plus susceptible d'emprunter. Mais personne à Barral ne pouvait en être déjà informé : le rail était le moyen de transport le plus rapide, et dans le meilleur des cas, les poursuivants de Tyen n'avaient pu prendre que le traîneau d'après le sien. Donc, au pire, le jeune homme disposait d'une heure avant leur arrivée.

Si quelqu'un surveillait la gare, le reconnaîtrait-il ? Tyen baissa les yeux vers ses vêtements. Ils étaient propres et à la mode, mais pas spécialement luxueux. Tous les étudiants de l'Académie s'habillaient plus ou moins de la même façon ; cependant, comme l'Académie se trouvait à Belton et non à Barral, Tyen ne pourrait pas se fondre dans la foule ici. Il avait besoin de se changer, et vite.

Pour ne pas se faire remarquer, il devait adopter une apparence aussi banale que possible – disons, la tenue d'un ouvrier. De nouveau, il jeta un coup d'œil autour de lui dans l'espoir de trouver une boutique adéquate à proximité, et ne fut pas surpris qu'il n'y en ait aucune. Il n'aurait qu'à demander au conducteur du une-place.

— On peut vous aider ? lança une voix derrière lui.

Tyen se retourna vers les deux femmes d'âge mûr qui le suivaient dans la file, et dont la mise indiquait qu'elles appartenaient à la classe moyenne aisée. Comme elles lui adressaient le genre de sourire indulgent que les mères réservent à ceux qui leur rappellent leur fils, Tyen grogna intérieurement. Il avait perdu sa propre mère quand il était encore petit, et ne savait jamais comment se comporter lorsqu'on lui témoignait ce genre d'attention.

— Je parie que vous venez d'arriver en ville, lança la plus grande des deux femmes. Un visiteur, sans doute. Où voulez-vous aller ? Ne faites pas confiance aux chauffeurs de une-place : ils prendront le chemin le plus long et vous réclameront cinq fois le prix normal.

Tyen fut saisi par une inspiration. Deux autochtones particulièrement serviables, c'était exactement ce dont il avait besoin.

— Vous avez raison, admit-il. Je ne connais pas Barral, et j'ai un entretien d'embauche dans une heure. Sauriez-vous me dire où je pourrais trouver une paire de chaussures solides ?

La plus petite des deux femmes secoua la tête.

— Les meilleures boutiques sont sur la Parade, mais la plus proche...

Elle échangea un regard avec sa compagne, qui tendit un doigt vers l'autre côté de la route.

— Il y en a plusieurs là-bas, près du parc aérien.

— Nous allons vous accompagner. Nous avons le temps.

Ignorant les faibles protestations de Tyen, elles lui firent traverser la rue et l'entraînèrent à l'intérieur d'un immense bâtiment qui bordait le parc aérien.

Le jeune homme comprit aussitôt son erreur. Les vêtements vendus là étaient conçus pour des passagers qui avaient une heure ou deux à tuer avant le départ de leur vol pour la Lératie. Même si c'était du prêt-à-porter plutôt que du sur-mesure, ils s'adressaient à une clientèle riche, comme en témoignaient leur style et leur prix. Aucun ouvrier n'aurait pu s'offrir un billet d'aéronef – et la plupart des étudiants de l'Académie n'auraient pas pu non plus.

Cela lui donna une idée, une solution qui pourrait bien résoudre la totalité de ses problèmes du moment.

Moins d'une demi-heure plus tard, il portait un costume de laine fine flambant neuf, avec des chaussures et un chapeau assortis. Il avait fourré ses vieux vêtements dans le claguesac, et pendant que le vendeur avait le dos tourné, il avait rapidement transféré l'argent de Kilraker, Vella et Scarabée dans la sacoche en cuir dont il venait de faire l'acquisition.

Après avoir remercié les deux femmes pour leur aide en payant la course de retour jusque chez elles, il regagna le parc aérien pour acheter un billet. Comme il lui restait un quart d'heure avant l'embarquement, il profita des services d'un barbier qui s'était installé près du guichet afin d'intercepter les clients désireux d'arriver présentables à Barral.

Son cœur battait très fort de peur et d'excitation mêlées. Il n'avait encore jamais voyagé en aéronef, et il se réjouissait de le faire aux frais de Kilraker. Contrairement au châssis rudimentaire de l'aérochar du professeur, celui de l'appareil commercial était couvert pour

protéger ses passagers du froid, et équipé de sièges individuels séparés par une allée centrale. Tyen s'efforça de dissimuler son excitation tandis qu'un placeur le guidait jusqu'à son siège. Il était le dernier à monter à bord, et se vit donc attribuer une place dans le fond.

Peu de temps après, son estomac lui tomba au fond des chaussettes comme l'équipage larguait les amarres. L'aéronef s'éleva doucement dans le ciel. En regardant par le hublot sur sa gauche, à travers le plafond de verre de la gare, Tyen vit qu'un autre traîneau venait d'arriver et que ses passagers se déversaient dans la rue. L'un d'eux s'arrêta pour regarder autour de lui. Impossible de reconnaître quelqu'un à une telle distance, mais Tyen ne put s'empêcher d'imaginer que c'était Kilraker. Une autre personne vint à sa rencontre, et tous deux se tournèrent vers les une-place qui arrivaient pour charger de nouveaux passagers.

À moins qu'ils regardent plus loin, vers le parc aérien, songea Tyen.

Le bourdonnement des propulseurs enfla comme le pilote accélérât. Tandis que l'aéronef pivotait vers le sud, Tyen perdit la gare de vue. Il se détourna du hublot et s'adossa à son siège en espérant qu'il paraissait plus détendu qu'il ne l'était réellement.

Chapitre 13

— *Je m'inquiétais juste de savoir où on irait. Je ne pensais pas qu'on aurait du mal à quitter la Lératie, avoua Tyen.*

— *Au moins, ce problème-là est résolu.*

— *Nous atteindrons Wendland à minuit.*

— *Crois-tu que des gens te chercheront là-bas ?*

— *C'est probable. L'Académie y a des contacts, et le traité de coopération entre nos deux pays oblige les autorités de Wendland à renvoyer chez lui tout criminel recherché en Lératie.*

— *Mais tu penses qu'ils ne s'attendent pas à ce que tu arrives en aéronef.*

— *Aucun message envoyé par l'Académie ne pourra nous précéder, puisqu'il devra prendre le bateau ou un vol ultérieur. Heureusement que la Lératie est une île. Si les deux pays étaient reliés par le rail, je n'aurais aucune chance d'arriver avant un message, ou même avant le quotidien du jour.*

— *Tu trouves que le dessin dans le journal ne te ressemble guère, pas vrai ?*

— *Il me ressemble un peu, mais je ne me distingue pas beaucoup des autres Lératiens de mon âge. Pour une fois, avoir une apparence ordinaire me servira. Je me demande combien de jeunes hommes vont se faire aborder à cause de moi, ou verront les gens s'enfuir devant eux parce qu'ils les prendront pour un dangereux sorcier. J'espère que personne ne sera maltraité par ma faute.*

Tyen soupira. Jusqu'où l'Académie irait-elle pour lui mettre la main dessus ? À partir de quand ses professeurs estimerait-ils qu'ils avaient déjà gaspillé trop d'énergie et d'argent à chercher un vulgaire ancien étudiant et un livre qu'ils ne voulaient même pas conserver en premier lieu ?

— *Pas avant un bon moment, étant donné les secrets que je connais sur eux.*

Tyen sentit un frisson lui parcourir l'échine.

— *C'est si terrible que ça ?*

— *En tout cas, ils le pensent. En d'autres lieux et en d'autres époques, leurs transgressions pourraient être considérées comme sans importance, mais ici et de nos jours, les gens prennent ces choses plus au sérieux.*

— *Ne me dis rien.*

— *Je ne pourrai pas m'en empêcher, si tu me poses une question dont la réponse trahit un de leurs secrets.*

— *Dans ce cas... prévien-moi avant, pour que je puisse détourner les yeux.*

— *Tu crains que, dans le cas contraire, ils ne te laissent jamais reprendre ton ancienne vie même si tu prouves ton innocence ?*

— *Oui.*

— *Pourtant, tu sais qu'ils ne te croiront jamais si tu leur dis que je ne t'ai pas révélé leurs transgressions.*

Tyen ravala un juron. Vella avait raison. Autrement dit... Sa peau le picota. Il était dans une position encore pire qu'il ne l'imaginait. Ses professeurs avaient l'intention de détruire Vella pour se protéger, même si cela devait leur faire perdre un artefact magique précieux. Et Tyen, lui, n'avait rien de précieux.

Mais le vol n'était pas un crime assez grave pour justifier une exécution. À moins que Kilraker n'ait l'intention de lui faire endosser la mort de quelqu'un d'autre. Ou que l'Académie ne persuade l'empereur de l'accuser de trahison.

Non, je refuse de croire qu'ils pourraient aller jusque-là. Mais quoi qu'ils fassent, ils s'assureraient que Tyen ne puisse révéler leurs secrets à personne, ce qui signifierait la prison à vie dans le meilleur des cas.

— *Je ne pourrai jamais rentrer,* songea le jeune homme.

— *Pas si tu veux rester libre,* concéda Vella.

Le cœur de Tyen se serra douloureusement, et l'espace de quelques secondes, il ne parvint pas à respirer. Soudain, il prit conscience des autres passagers. Se forçant à se détendre et à inspirer lentement, il observa ses voisins du coin de l'œil. Son sang se glaça dans ses veines. Sans doute intrigué par son agitation, l'homme assis de l'autre côté de l'allée le regardait.

Ne voulant pas le dévisager ouvertement, Tyen se tourna vers le hublot dans l'espoir que la vitre lui renverrait son reflet. Ce qui fut le cas. Leurs regards se croisèrent, et l'homme baissa aussitôt les yeux vers le journal plié sur ses genoux. Tyen se figea, mais fut soulagé de constater que ce n'était pas *Le Matin de Lératie*. D'après les images et les gros titres consacrés aux courses d'aérochars, on aurait plutôt dit un journal sportif.

Si je peux voir ce qu'il lit, c'est sans doute réciproque, raisonna le jeune homme. Il examina le reflet de Vella – les mots inversés sur la vitre. Il avait cru qu'il pouvait la lire sans risque parce qu'il n'y avait personne pour regarder par-dessus son épaule ; il n'avait pas pensé qu'elle pourrait être visible d'autres façons.

— *Désolé, Vella.*

Refermant le livre, Tyen le rangea dans la poche de sa veste et fit mine d'admirer le paysage par le hublot. L'autre homme lui jeta

encore quelques coups d'œil, mais dans l'ensemble, il semblait absorbé par la lecture de son journal.

Les heures suivantes s'écoulèrent lentement. Tyen regarda les ombres s'allonger en contrebas tandis que le soleil déclinait vers l'horizon. Finalement, les ténèbres recouvrirent tout à l'exception des fenêtres éclairées de l'intérieur, dans les fermes isolées ou les maisons de village. L'étroit châssis de l'aéronef était si bien rempli de passagers que la température y demeurerait agréable, malgré le léger courant d'air indiquant l'existence d'un système de ventilation. La conversation entre les deux passagers des sièges avant parvenait étrangement étouffée aux oreilles de Tyen, sans doute parce qu'il s'était habitué au bourdonnement des propulseurs.

Finalement, un groupe de lumières plus important que les autres apparut droit devant l'aéronef. Une vaste étendue obscure s'étendait au-delà – la mer, devina Tyen. Il la regarda se rapprocher petit à petit, anticipant le moment où ils survoleraient la côte et laisseraient son pays natal derrière eux.

Quand le bourdonnement des propulseurs diminua soudain, tous les passagers levèrent la tête et regardèrent autour d'eux d'un air surpris. Le placeur passa dans l'allée centrale pour annoncer :

— Nous allons effectuer une halte imprévue à Port-Sacal.

L'estomac de Tyen dégringola comme une pierre – bien plus bas que le ventre de l'aéronef.

— Pourquoi ? demanda un des passagers.

Le placeur haussa les épaules.

— Nous l'ignorons pour le moment. Les communications à base de signaux lumineux sont assez limitées.

— Cela va-t-il beaucoup nous retarder ?

— Tout dépendra de la raison pour laquelle nous nous arrêtons.

— Pourrons-nous descendre de l'appareil ?

— Oui, mais ne vous éloignez pas. Nous redécollerons dès que possible.

Tyen prit une grande inspiration et la relâcha en s'efforçant de garder la tête froide pour réfléchir. La sensation de son cœur qui s'emballait commençait à lui devenir par trop familière. Il aurait bien voulu consulter Vella, mais n'osait pas en prendre le risque.

J'espère que le placeur dit la vérité, songea-t-il. S'il connaissait la présence d'un fugitif recherché à bord, il ne nous aurait pas autorisés à descendre.

Mais cela ne ferait aucune différence si la police l'attendait à l'atterrissage. Tyen serait coincé. À moins que... n'avait-il pas remarqué une porte à l'arrière de l'appareil en embarquant ?

— Vous vous sentez bien ?

Tyen sursauta en voyant le placeur se pencher vers lui. Il croisa son

regard et détourna les yeux très vite.

— Euh...

— Vous avez le mal de l'air, peut-être ? Ne vous en faites pas, ça arrive à beaucoup de gens. (Le jeune homme sortit quelque chose de sa poche et le tendit à Tyen.) Tenez. Juste au cas où.

Comme il poursuivait son chemin dans l'allée centrale, Tyen examina ce qu'il venait de lui donner. On aurait dit un morceau de papier brun. Il le déplia et constata avec amusement qu'il s'agissait d'un sac à la face intérieure couverte d'une sorte de vernis. Pour ne pas en mettre partout si jamais il vomissait, devina-t-il.

Il regarda derrière lui dans l'allée centrale. Le placeur s'affairait à l'extrémité du châssis – non loin d'une autre porte sur laquelle un panneau indiquait « RÉSERVÉ AU PERSONNEL ». Tyen se détourna et baissa les yeux vers son sac. Il tenait le début d'un plan d'évasion. Un plan désespéré, mais c'était toujours mieux que pas de plan du tout.

L'aéronef descendait si lentement vers Port-Sacal que Tyen se demanda si le pilote le faisait exprès pour le torturer. Il brûlait d'entendre le placeur annoncer que le signal avait changé ou avait été mal interprété et qu'en fin de compte, ils poursuivaient leur vol sans faire d'escale. Mais s'ils devaient vraiment atterrir, Tyen voulait en finir au plus vite.

Tandis qu'ils survolaient la ville, le jeune homme tenta de mémoriser la topographie des lieux. Le parc aérien était brillamment éclairé, attirant le regard et faisant paraître les rues alentour plus sombres par comparaison. D'après la disposition des lampadaires et des lampes domestiques, Tyen jugea que la ville s'incurvait autour de la baie en formant un croissant. Malgré l'altitude, il voyait que la côte descendait abruptement vers la mer, excepté au centre de la ville où le seul espace plat avait été réservé au parc aérien et à une petite place. Les rues ne rejoignaient pas les avenues à angle droit, mais en biais comme des arêtes de poisson afin de diminuer la raideur de la pente pour les véhicules. Pour les piétons, il y avait des escaliers directs. Les maisons étaient disposées en étages, chacune d'elles surplombant sa voisine du dessous. Vu de la mer, ce devait être très joli, décida Tyen.

Enfin, l'aéronef s'arrêta à l'aplomb de la baie d'embarquement de l'aéroparc, restant suspendu au-dessus du sol comme s'il hésitait à se poser. Le placeur se hâta de regagner l'arrière de l'appareil. Tyen entendit des écrouilles s'ouvrir et des câbles se dérouler. Un frisson parcourut le châssis comme les amarres se tendaient. À travers les vitres de la baie d'embarquement, Tyen aperçut un petit groupe de gens qui attendaient. La plupart d'entre eux étaient des employés chargés de souhaiter la bienvenue aux passagers, mais les autres portaient un uniforme de police.

Tyen se recroquevilla sur lui-même, serrant le sac en papier contre

lui et tâchant de ne pas se faire voir par le hublot. Comme l'aéronef se stabilisait, les autres passagers se levèrent pour débarquer. Tournant le dos au hublot, Tyen rassembla sa sacoche et son claquesac, puis appuya une épaule contre le dossier de son siège et pressa une main sur son front.

Le placeur fondit sur lui.

— Vous vous sentez mal ?

Tyen acquiesça.

— J'ai besoin d'air.

Le jeune homme eut une grimace compatissante.

— Tenez bon. Vous serez bientôt dehors.

Tyen regarda la porte derrière lui.

— Elle s'ouvre ?

Le placeur se retourna à demi et fit la moue.

Gonflant les joues, Tyen jeta un regard désespéré à la ronde, le claquesac de Kilraker dans une main, sa sacoche et le sac en papier dans l'autre. Il laissa délibérément échapper ce dernier.

— Oui. Venez par ici, le pressa le placeur en lui faisant signe d'approcher. (Il déverrouilla la porte.) Descendez l'escalier. Si quelqu'un vous demande ce que vous faites là, dites-lui que c'est Dila Descoux qui vous envoie. Les toilettes des hommes sont à droite au bout du couloir.

— Merci, hoqueta Tyen avant de refermer la bouche très vite et de déglutir comme s'il ravalait un haut-le-cœur.

La porte donnait sur un échafaudage métallique qui permettait aux employés chargés de la maintenance d'accéder à l'appareil. Tyen émergea sur une minuscule plate-forme. De là, un étroit escalier en colimaçon descendait sous la baie d'embarquement, hors de vue des policiers – et du placeur.

Tyen promena un regard rapide à la ronde. C'était une zone de service réservée au personnel. Cinq hommes se tenaient contre un mur voisin. Ils virent Tyen dévaler les marches mais ne parurent pas s'en alarmer.

— Les toilettes sont là-bas, lança l'un d'eux en désignant l'espace qui séparait le bâtiment principal de l'aéroparc d'un autre bâtiment plus petit. Deuxième porte. N'allez pas trop loin, ou vous atterrirez dans le quartier des dockers.

Tyen porta une main à son chapeau pour le remercier et se hâta dans la direction indiquée. Une fois dans le passage, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne l'avait suivi et que les dockers ne l'observaient pas, puis continua jusqu'au rectangle de lumière qui marquait la fin du bâtiment plus petit.

Arrivé là, il s'arrêta pour jauger le terrain. Une rue étroite mais propre filait à la perpendiculaire. Sur sa gauche, elle rejoignait une

route plus large dont Tyen devina qu'elle longeait l'entrée publique de l'aéroparc. Sur la droite, elle s'achevait en cul-de-sac un peu plus loin. Face à Tyen s'étendait une ruelle dépourvue de tout éclairage. Le jeune homme s'y engagea pour se dissimuler dans l'ombre.

Il se détendit légèrement. Il avait échappé à la police, mais combien de temps s'écoulerait avant que ses poursuivants apprennent qu'un passager malade était sorti par l'arrière de l'appareil pour utiliser les toilettes des hommes, et qu'il n'avait pas reparu ? Ils n'auraient pas de mal à deviner par où le fugitif était parti.

Par ailleurs, Tyen était vêtu comme un homme riche dans ce qui était sans doute l'un des quartiers les plus pauvres de la ville. Si les autochtones le voyaient, ils comprendraient instantanément que sa place n'était pas là. Certes, il pouvait utiliser la magie pour se défendre contre les malfrats qui chercheraient à le détrousser, mais il se ferait remarquer davantage. *Le Matin de Lératie* avait dû arriver depuis des heures ; il ne serait pas difficile de faire le rapprochement entre un sorcier égaré et le fugitif que l'Académie recherchait.

Il faut encore que je modifie mon apparence, songea Tyen. Il avait besoin de vêtements, et d'un endroit où se cacher jusqu'à ce qu'il trouve un moyen de quitter Port-Sacal.

Commençons par le commencement. Il rase les murs le plus discrètement possible. De temps en temps, il entendait des voix s'échapper d'une des maisons qu'il longeait, mais la ruelle était déserte. Les dockers devaient se lever tôt. Ou peut-être savaient-ils qu'il ne faisait pas bon traîner dehors la nuit.

Un escalier qui descendait apparut entre deux bâtisses. Tyen décida de l'emprunter pour compliquer la tâche de ses poursuivants. Il dut ralentir, car les planches étaient à moitié pourries et détachées par endroits, ce qu'il ne pouvait pas voir dans l'obscurité. L'escalier débouchait sur une autre ruelle déserte, dans laquelle le fugitif tourna.

Un peu plus loin, il aperçut un homme debout sur le pas d'une porte. Ça aurait eu l'air louche qu'il fasse demi-tour, aussi Tyen poursuivit-il son chemin comme si de rien n'était. Il sentit l'homme le suivre du regard et, au bout de quelques instants, entendit des pas derrière lui.

Il prit l'escalier suivant. Des gamins qui jouaient là s'interrompirent pour le dévisager. Ne pouvant faire semblant de ne pas les avoir vus, Tyen leur sourit tandis qu'il contournait leur petit groupe.

Avant même qu'il ne puisse la voir, un brouhaha diffus lui annonça qu'il approchait d'une avenue passante. Il ralentit, et son cœur se serra quand il vit que l'escalier ne descendait pas au-delà. Il n'avait que deux possibilités : longer l'avenue ou rebrousser chemin. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il vit que les enfants étaient toujours assis sur les marches, et qu'une silhouette descendait vers lui.

L'homme qu'il avait croisé dans la ruelle du dessus ? Tyen frissonna.

Peut-être vaudrait-il mieux tenter de se fondre dans la foule, même s'il se faisait remarquer à cause de ses vêtements. Tyen continua à descendre. Il envisagea brièvement de s'arrêter pour ouvrir son claguesac et enfiler son manteau d'étudiant, mais en apercevant les gens qui passaient au bas de l'escalier, il comprit que ça ne changerait rien : il serait toujours beaucoup mieux habillé que les autochtones.

En atteignant l'avenue, il fit halte pour regarder autour de lui. Des gens allaient et venaient, la plupart d'entre eux affichant la mine exténuée d'un ouvrier à la fin de sa journée de travail. Une petite foule se massait devant un des nombreux débits de boissons qui jalonnaient l'avenue.

Entendant les pas se rapprocher derrière lui, Tyen prit une grande inspiration, sortit de l'ombre et se mit à marcher. Il s'efforça d'avoir l'air détendu mais volontaire d'un homme qui sait où il va, et de ne pas broncher quand quelques-uns des clients du débit de boissons haussèrent les sourcils en le voyant passer. D'autres visages se tournèrent vers lui, mais Tyen n'y prêta pas attention.

Il ne pouvait rien faire d'autre que continuer à marcher droit devant lui. Des boutiques aux volets fermés succédèrent au débit de boissons. Apercevant une trouée entre deux bâtisses, Tyen espéra que c'était un escalier qui remontait. Mais pour l'atteindre, il devait passer devant un autre débit de boissons plus modeste que le premier. Celui-ci était en réalité un hôtel pour voyageurs bon marché, avec un bar sur le devant. Bien que très tenté par la perspective de s'écrouler sur un lit, Tyen n'osa pas entrer : l'histoire du riche étranger qui logeait dans un établissement miséreux atteindrait les oreilles de la police avant le lever du jour.

Ici, les clients étaient plus calmes, remarqua Tyen au passage. Quelques-uns semblaient se faire leurs adieux dans la rue avant de se séparer, et ce fut à peine s'ils lui jetèrent un coup d'œil. En revanche, les ouvriers qui rentraient chez eux le dévisageaient Tyen. Plus vite il s'éloignerait de cette avenue, mieux ça vaudrait. Fixant son regard sur la trouée entre deux bâtisses, le jeune homme allongea le pas.

— Ren ! cria une femme quelque part derrière lui. (Tyen entendit quelqu'un lui courir après et se rapprocher rapidement.) Attends-moi, Ren ! C'est moi, Sezee ! Ta petite demi-sœur !

Une main lui saisit le bras. Son cœur défailloit. Il envisagea de résister – de se dégager et de s'enfuir –, mais les bonnes manières que son père lui avait enseignées, couplées à sa peur de se faire remarquer davantage, le poussèrent à se retourner.

Trois choses lui apparurent immédiatement : il n'avait jamais vu cette femme de sa vie ; c'était une étrangère, et elle était très belle.

— Je suis navré, ma petite dame, commença Tyen. Vous vous

trompez de...

— Oh, Ren, je te reconnaîtrais n'importe où ! Mais tu ne m'as pas vue depuis que j'étais enfant, et j'ai la lumière dans le dos. (Souriant, l'inconnue passa son bras sous celui de Tyen.) Approche-toi du lampadaire.

Perturbé par son attitude familière et sa conviction inébranlable, Tyen ne sut pas comment réagir. De l'autre côté de l'avenue, les voyageurs s'étaient séparés ; certains avaient pénétré dans l'auberge tandis que les autres poursuivaient leur chemin sans prêter à attention à ces pseudoretrouvailles. Mais à moins de cent pas derrière les deux jeunes gens, un petit groupe d'hommes approchait sans lâcher le fugitif des yeux.

La femme se pencha vers Tyen et murmura :

— Viens avec moi. Ils n'oseront pas te suivre dans l'hôtel.

Malgré son appréhension, Tyen la suivit sans opposer de résistance. De deux choses l'une : ou bien l'inconnue l'entraînait dans un piège, ou bien elle le sauvait des gens qui voulaient le détrousser. Il remarqua que ses vêtements n'étaient ni loqueteux ni provocants comme ceux d'une catin. Elle avait la peau brun clair, et des cheveux noirs qui brillaient dans la lumière des lampadaires.

Elle le ramena vers la porte de l'hôtel, que Tyen ouvrit pour la lui tenir. Lorsqu'il entra à sa suite, les autres clients levèrent les yeux et, voyant ses beaux habits, le détaillèrent avec curiosité. Sezee – si tel était bien son nom – lâcha le bras de Tyen et se mit à louvoyer entre les tables comme si elle ne doutait pas qu'il la suivrait.

Et de fait, Tyen pouvait difficilement ressortir de l'hôtel. Aussi se laissa-t-il entraîner vers une petite table située près de la fenêtre de devant. Une femme plus âgée, et apparemment de la même race de Sezee – originaire des îles du Ponant, peut-être ? – était en train de dîner là. L'odeur de la nourriture fit gargouiller l'estomac de Tyen, qui se réjouit qu'on ne puisse pas l'entendre dans le brouhaha ambiant. Sezee s'assit, poussant une assiette et un verre vides au centre de la table.

— Tu te souviens de tante Veroo, Ren ? demanda-t-elle.

Elle avait sans doute de bonnes raisons de continuer à faire semblant. Tyen s'inclina.

— Je... C'était il y a longtemps.

— En effet, acquiesça Veroo avec un sourire amusé. On va te trouver une chaise.

— Ne vous donnez pas cette peine. (Tyen jeta un coup d'œil par la fenêtre. Les malfrats avaient disparu, et il ne voyait pas de policiers.) Je ne peux pas rester.

Sans prêter garde à ses protestations, Sezee demanda aux occupants de la table voisine si elle pouvait prendre une des chaises dont ils ne

se servaient pas. Le couple la dévisagea avec méfiance, mais comme la jeune femme désignait Tyen, ils acquiescèrent.

— Merci, dit Tyen en s'asseyant.

Sezee se pencha vers lui et baissa la voix.

— Pardonne-moi de te demander ça, mais que fais-tu dans le quartier ?

— J'avoue que je me suis perdu.

— Donc, tu viens d'arriver en ville ? Tu cherches ton hôtel, c'est ça ?

— Oui.

— Lequel est-ce ?

Tyen haussa les épaules.

— N'importe lequel, du moment qu'ils ont une chambre libre. Je n'ai pas réservé.

Sezee sourit.

— Tu as l'esprit aventureux. Ça me plaît. Un peu trop aventureux, peut-être, si tu pensais pouvoir te promener dans le coin avec cette tenue. (Elle se pencha davantage.) Tu vas faire quoi maintenant ?

— Aucune idée, admit Tyen. Je crains de devoir prendre le risque de rebrousser chemin vers le centre, sinon, toutes les chambres seront louées le temps que j'arrive.

— Tu pourrais loger ici. Ce n'est pas luxueux, mais il paraît que c'est propre. (La jeune femme regarda par-dessus l'épaule de Tyen.) Je me demandais... tu serais prêt à continuer de te faire passer pour mon riche demi-frère lératien ?

Tyen la dévisagea un moment, puis reporta son attention sur l'autre femme. Sezee semblait pleine d'espoir et peut-être un peu embarrassée, mais Veroo fronçait les sourcils. Était-ce un piège ? Avaient-elles découvert qui il était, et tentaient-elles de le retenir ?

D'un autre côté... si elles voulaient prétendre qu'ils étaient parents, ce serait une couverture parfaite pour lui.

— Pourquoi voudrais-tu que je fasse ça ? demanda Tyen.

— Nous essayons de trouver un endroit décent où loger depuis notre arrivée à Port-Sacal ce matin. Mais apparemment, tous les hôtels sont pleins – malgré les pancartes qui indiquent le contraire. (L'air orageux de Veroo indiqua à quel point elle jugeait cela plausible.) Nous avons l'habitude de recevoir ce genre d'accueil. J'ignore si c'est parce que nous sommes étrangères, ou parce que nous voyageons sans homme. Les deux, peut-être.

Tyen cligna des yeux.

— Tu veux dire que vous n'avez pas de chambre ici ?

— Non. Heureusement, ils ont bien voulu nous servir à boire et à manger. Nous allions partir quand j'ai vu ces hommes qui te suivaient.

— Tu veux que je vous accompagne à un autre hôtel ?

Sezee haussa les épaules.

— On les a déjà tous essayés. Si tu ne nous aides pas, je suppose qu'on devra se trouver un endroit tranquille pour dormir dehors.

C'était exactement ce que Tyen avait prévu de faire. Mais contrairement à lui, ces deux femmes n'étaient pas des fugitives : c'étaient deux innocentes sans défense.

Il aurait dû les laisser se débrouiller seules. Il aurait dû se chercher une cachette et un nouveau déguisement. Regardant par la fenêtre, il ne vit ni policiers ni autres poursuivants. N'avaient-ils pas deviné où il se trouvait ? Craignaient-ils de pénétrer dans le quartier des dockers la nuit ? Pour une fouille efficace, ils devraient s'arrêter dans toutes les maisons et affronter le courroux des habitants. Peut-être pensaient-ils que ce serait plus facile et plus sûr d'attendre le lendemain.

— Le patron n'était pas là quand tu es arrivé, poursuivit Sezee. Si tu demandes des chambres pour trois personnes...

— Tu penses qu'il me les donnera, devina Tyen.

Sezee acquiesça.

— Ça vaut la peine d'essayer. Je ne crois pas qu'il oserait refuser quoi que ce soit à quelqu'un d'aussi bien habillé.

Tyen était tout à fait d'accord avec elle sur ce point – et c'était justement la raison pour laquelle il ne pouvait pas rester à l'hôtel. Néanmoins, ça ne lui coûtait pas grand-chose d'aider ces deux femmes à obtenir un logement pour la nuit. Et l'hôtel avait peut-être une porte de derrière par laquelle il pourrait s'écarter discrètement au lieu de repasser par l'avenue si fréquentée même à cette heure tardive. Si seulement il pouvait se procurer des vêtements de rechange...

— Vous voulez rester combien de nuits ? demanda-t-il.

— Une seule. Nous repartons de bonne heure demain matin.

— À quoi ressemble le patron ?

— Il est gros et chauve, et il sent l'herbe à pipe.

Tyen trouva l'homme au fond de la salle, en train de fumer avec deux autres individus tout aussi gros et tout aussi chauves. En le voyant, le patron haussa les sourcils d'un air amusé.

— Vous auriez deux chambres libres ? s'enquit Tyen.

Surpris, l'homme cligna des yeux et se leva.

— Il nous en reste une seule, une double – mais rien de luxueux.

Tyen secoua la tête.

— Nous sommes trois, et je ne peux pas partager une chambre avec deux dames.

Il se détourna.

— Si ça ne vous dérange pas de partager avec quelqu'un d'autre, j'ai un lit disponible dans une autre double, dit très vite le patron.

Tyen fit mine de réfléchir.

— Très bien, concéda-t-il en soupirant. Je suppose que je devrai

m'en contenter.

L'homme exigea qu'il paie d'avance et refusa de négocier. Tyen insista pour examiner la chambre des dames avant de verser quoi que ce soit. Une fois hors de la vue du patron, il explora rapidement les lieux et découvrit une porte qui, bien que verrouillée, semblait donner sur l'extérieur. Puis il retourna au bar.

En voyant que ses compagnes étaient Sezee et Veroo, le patron sembla plus amusé que contrarié.

— Et comment se fait-il que vous soyez parents ? demanda-t-il comme les deux femmes s'approchaient pour rejoindre Tyen.

— Mon père a beaucoup voyagé dans sa jeunesse, répondit sèchement le jeune homme.

Le patron gloussa et recompta les pièces que Tyen lui avait données avant de lui tendre une seconde clé.

— La vôtre est juste à côté de la leur. Numéro 5.

Sezee suivit Veroo dans leur chambre, puis se retourna et surprit Tyen en lui administrant un baiser sur chaque joue.

— Merci. J'espère que tu arriveras à dormir.

Elle jeta un coup d'œil à la porte de la chambre numéro 5. On entendait l'autre occupant ronfler depuis le couloir.

Tyen retrouva enfin l'usage de sa voix.

— Faites bon voyage... où que vous alliez.

— Après l'accueil que nous avons reçu ici, le reste devrait nous sembler agréable par comparaison. Du moins nous as-tu prouvé qu'il y avait aussi des gens décents parmi les Lératiens. Tâche de ne pas te perdre demain soir.

Sezee sourit, puis entra dans la chambre et referma derrière elle.

Les ronflements se calmèrent quand Tyen déverrouilla la porte de la chambre numéro 5, mais reprirent de plus belle au bout d'un moment. L'autre occupant semblait un peu plus jeune que Tyen. Une odeur familière, mais que le fugitif ne put identifier, flottait dans l'air.

Comme ses yeux s'habituèrent à la maigre lumière qui entrait par une petite fenêtre, Tyen put distinguer d'autres détails. Quelque chose gisait sur le lit inoccupé. Il s'approcha sans faire de bruit.

Une chemise et un pantalon, disposés là pour le lendemain matin. Des chaussures reposaient par terre – des bottes de travail. Alors, Tyen reconnut l'odeur familière : c'était celle du cirage. Stupéfait par sa chance, il secoua la tête et reprima une brusque envie de glousser.

Lentement, pour ne pas faire de bruit, il ôta ses beaux habits, enfila ceux de l'inconnu et glissa Vella dans sa poche. Puis il étendit son pantalon de laine fine, sa belle veste et sa chemise raffinée sur le lit. Le ronfleur serait drôlement surpris de constater que ses vêtements s'étaient à ce point transformés pendant la nuit !

Les bottes faisaient une pointure de trop. Tyen s'excusa en silence

pour les ampoules que ses propres chaussures causeraient à l'inconnu. La pensée qu'il était en train de voler celui-ci le déprima tout à coup, et l'aida à laisser aussi le claquasac et ses vieux vêtements d'étudiant derrière lui. En revanche, il conserva sa belle sacoche : elle avait l'air trop neuve, mais il n'aurait pas de mal à la salir et à l'érafler un peu.

Au dos de la porte, une veste et un chapeau comme ceux qu'affectionnaient les conducteurs de une-place et les soigneurs de mornis étaient accrochés à une patère. Un fumet animal s'en échappait. Tyen prit les deux, puis ouvrit la porte et se faufila dans le couloir. Ne voulant pas faire plus de bruit que nécessaire, il ne referma pas tout à fait derrière lui.

Dans le couloir, il croisa un ivrogne titubant qui revenait des toilettes, et qui s'aperçut à peine de sa présence. Arrivé devant la porte de derrière, il posa une main sur le mur voisin et aspira un peu de magie à l'intérieur pour que la Suie qu'il laisserait soit invisible, sauf si quelqu'un possédant la capacité de la voir la cherchait activement. Il s'en servit pour forcer la serrure et dissimuler les dégâts. Ouvrant la porte, il jeta un coup d'œil dehors...

... et jura tout bas en découvrant deux marches abruptes qui descendaient vers une courte jetée en bois entourée par de l'eau. La façade de l'hôtel faisait partie d'un mur continu incurvé des deux côtés. Les bâtisses voisines possédaient elles aussi leur jetée privée.

Tyen ne s'était pas rendu compte qu'il se trouvait si près du bord de l'eau.

Des voix derrière lui attirèrent son attention. Des voix fortes, mais pas des voix d'ivrognes qui se souciaient comme d'une guigne de réveiller les autres clients. Tyen se retourna et tendit l'oreille.

— ... si vous vous trompez, il ne sera pas content, disait le patron de l'auberge. Vous ne voulez pas parler aux deux femmes qui l'accompagnaient ? Il a dit qu'ils étaient de la même famille.

— Non. Si ce n'est pas l'homme que nous cherchons, inutile de les déranger.

Le sang de Tyen se glaça dans ses veines. Il ne connaissait que trop bien la seconde voix.

Kilraker !

Le jeune homme sortit et referma la porte derrière lui, puis descendit les marches. Il n'avait que quelques instants pour se décider avant qu'on découvre son absence. Respirant un peu trop vite, il regarda des deux côtés. Les options n'étaient pas nombreuses.

À vrai dire, il n'en voyait aucune.

Chapitre 14

À travers la porte, Tyen entendit les pas s'approcher, puis s'éloigner, puis s'approcher de nouveau. Regardant sur le côté, il se demanda s'il serait assez habile pour se transporter jusqu'à la jetée voisine. Toute élévation magique nécessitait un appui sur une surface stable ; Tyen ignorait s'il pouvait se déplacer ainsi au-dessus de l'eau.

Il regretta brièvement de ne pas avoir appris à nager, puis se rendit compte que l'eau détruirait tout l'argent qu'il avait sur lui, à l'exception des pièces, et qu'elle risquait d'endommager Vella. Et même s'il parvenait à atteindre la jetée voisine, il serait encore bien en vue quand Kilraker et la police sortiraient par la porte arrière de l'hôtel.

Quelque chose bougea sous la jetée voisine. En regardant mieux, Tyen identifia la forme d'une barque, et une étincelle d'espoir jaillit en lui. Il s'approcha du bord de la jetée de l'hôtel et baissa les yeux. Oui : une petite embarcation était également amarrée là.

Une échelle s'enfonçait dans l'eau. Tyen mit sa sacoche en bandoulière et descendit prudemment.

Le bateau était attaché par une corde. Tyen se saisit de cette dernière pour l'attirer vers lui. Lorsqu'il monta à bord, l'embarcation tangua sous lui, et Tyen bascula en avant. Sa poitrine heurta le banc tandis que la coque ricochait sur un pylône et glissait de nouveau sous la jetée.

Au-dessus de lui, le fugitif entendit une porte s'ouvrir. Il se figea, n'osant ni bouger ni même lever les yeux.

— Il n'a pas pu sortir par là, lança quelqu'un.

— Non, en effet, acquiesça une voix familière.

— Il a dû repartir. Je savais qu'il y avait quelque chose de bizarre chez ce garçon.

— S'il est parti, il n'a pas pu aller bien loin. Dépêchons-nous, lança une voix moins forte depuis l'intérieur du bâtiment.

La porte se referma.

S'autorisant à respirer de nouveau, Tyen demeura immobile dans sa cachette au cas où quelqu'un serait resté dehors. Il n'entendait pas de bruit de pas sur les marches ou sur la jetée. Levant les yeux, il regarda entre les planches qui le surplombaient mais ne vit personne. Alors, il s'assit dans la barque et réfléchit à ce qu'il devait faire.

Il ne pourrait pas retourner à l'intérieur, même après le départ de Kilraker et de la police. Les deux étrangères et le patron le reconnaîtraient, et le ronfleur ne manquerait pas d'identifier ses vêtements. Non, il devait partir en bateau.

Il envisagea d'attendre au cas où quelqu'un ressortirait sur la jetée, peut-être pour mieux fouiller les environs, et le verrait s'éloigner à la rame. D'un autre côté, ce quelqu'un risquait aussi de regarder sous la jetée. Non, mieux valait filer pendant qu'il le pouvait.

S'installant sur le banc, Tyen repéra les rames et détacha la corde. Il se mit à ramer maladroitement, essayant, mais en vain, de ne pas faire de clapotis. Si seulement il avait prêté attention au bord de mer et pas seulement à la disposition des rues quand il avait observé la topographie de Port-Sacal depuis l'aéronef !

Il eût été idiot de rester dans les parages ou de débarquer sur la jetée d'une des maisons voisines, aussi Tyen mit-il le cap vers la côte.

Par chance, c'était une nuit calme, et les vagues clapotaient à peine à la surface scintillante de la mer. Des bateaux de plus grande taille étaient amarrés sur toute la longueur de la baie. Tyen se demanda s'il pourrait s'introduire à bord de l'un d'eux, mais en s'approchant, il vit que des hommes s'affairaient sur le pont, et que certains semblaient regarder dans sa direction.

Était-ce vraiment louche qu'un homme seul sorte en bateau au milieu de la nuit ? Tyen n'en avait pas la moindre idée. Les marins pouvaient être lératiens ou étrangers. Certains venaient peut-être juste d'arriver et n'avaient pas encore entendu parler du dangereux sorcier recherché par la police, mais Tyen n'avait aucun moyen de savoir lesquels.

Se sentant trop à découvert, il changea de cap pour revenir vers le rivage dans l'espoir de passer pour quelqu'un qui rentrait chez lui après une visite tardive à une connaissance.

Bientôt, il haleta et dut faire une pause. Il en profita pour scruter la baie. La crête qui entourait Port-Sacal découpait sa silhouette noire contre les nuages légèrement plus clairs. Dans l'aéronef, Tyen avait remarqué qu'il n'existait qu'une seule route permettant d'atteindre ou de quitter la ville. Et par la mer, il fallait traverser l'entrée de la baie – autrement dit, s'aventurer dans le canal qui séparait la Lératie de Wendland. Mieux valait ne pas s'y risquer avec une simple barque.

Le cœur de Tyen se serra comme le jeune homme se rendait compte qu'il était coincé. Les quatre moyens de quitter Port-Sacal – l'eau, l'air, le rail et la route – étaient chacun limités à un seul accès facile à surveiller. Il ne réussirait pas à se faire passer pour un riche passager d'aéronef une seconde fois, et l'aéroparc serait trop bien gardé pour qu'il puisse voler un aérochar. Il y aurait des sentinelles sur la route et sur les quais ; les traîneaux et les bateaux seraient fouillés.

Les bateaux étaient le mode de transport le plus important et le plus varié : à voile ou à vapeur, conçus pour des marchandises ou des passagers, petits vaisseaux privés ou navires affrétés par des compagnies maritimes. Malgré une activité importante, Port-Sacal restait un port de taille modeste. Les gros croiseurs propulsés magiquement n'y faisaient pas escale. Assez robustes pour endurer des tempêtes en mer, ils ne jetaient l'ancre que dans des grandes villes comme Belton. En outre, Tyen soupçonnait que la baie de Port-Sacal était trop peu profonde pour eux. Les petits bateaux de passagers pouvaient la traverser sans problème, mais la majorité des bâtiments transportaient sans doute des marchandises. Et à en juger par la quantité de lumières qui dansaient dans la baie, il n'y avait que l'embarras du choix.

Tyen n'y connaissait pas grand-chose en bateaux, mais le fait que la plupart d'entre eux aient jeté l'ancre dans la baie semblait indiquer qu'ils attendaient la marée haute pour accéder au port proprement dit. Depuis l'aéronef, le fugitif avait repéré deux quais, l'un situé près de l'aéroparc et l'autre plus éloigné du centre-ville. S'il voyait juste, les vaisseaux ancrés dans la baie ne disposeraient donc que de peu de temps pour décharger, embarquer leur cargaison suivante et repartir. Leur équipage n'aurait pas envie d'attendre pendant que la police les fouillerait un par un. Cela permettrait peut-être à Tyen de profiter du chaos pour se glisser à bord.

Le jeune homme pensa à l'autre quai. De là où il se trouvait, il pouvait voir que la paroi rocheuse sur laquelle était bâti son hôtel décrivait une courbe plus claire au-dessus du niveau maximum de la mer. Les bâtiments qui la bordaient étaient de taille et de forme variables. Devant l'aéroparc s'étendait une longue jetée où s'amarraient les transports de passagers.

Plus loin sur la droite, la falaise se divisait en deux sections. La plus basse était soutenue par des pylônes, tandis que de grandes constructions se dressaient sur la plus haute. Des entrepôts ? Il fallait bien stocker quelque part les marchandises qui arrivaient à Port-Sacal ou qui attendaient d'en partir. Ce devait être les docks, décida Tyen.

Il empoigna de nouveau les rames. Il ne pouvait pas rester là toute la nuit, et une fois qu'il aurait regagné la terre ferme, il devrait trouver un endroit où se cacher.

Le temps d'atteindre les docks, il tremblait de fatigue. Des rangées de pylônes soutenaient une jetée en bois très profonde. Tyen trouva une échelle qui montait jusque-là et s'y hissa prudemment. Puis, d'une poussée magique, il propulsa sa barque dans l'obscurité entre les pylônes.

Dès que les ténèbres l'eurent engloutie, il grimpa jusqu'à la jetée. Les planches craquèrent sous ses bottes, mais rien qui puisse attirer

l'attention parmi les autres bruits alentour. Il marcha jusqu'au premier des grands entrepôts et trouva sa double porte verrouillée contre les intrus. Même constat avec les suivants.

Tyen commençait à craindre qu'il n'y ait pas d'autre accès aux docks qu'à travers les entrepôts quand, arrivé à l'extrémité de la jetée, il découvrit un espace étroit entre le dernier des entrepôts et un bâtiment voisin fermé par un portail. Escalader celui-ci lui coûta ses dernières forces, et il s'affaissa contre un mur avant de trouver la volonté de se remettre en marche d'un pas chancelant.

Depuis combien de temps n'avait-il rien mangé ni bu ? Depuis le voyage en train du matin, qui lui semblait distant de plusieurs mois. Pouvait-il prendre le risque de chercher de la nourriture ? Non, pas maintenant. Autant rester ici, s'il voulait embarquer dans la matinée. Mais serait-il en sécurité ?

Atteignant une petite cour remplie de caisses brisées et de sacs vides, Tyen s'assit pour se reposer et réfléchir.

Soudain, une main se posa sur son épaule et le secoua. Réveillé en sursaut, Tyen cligna des yeux et vit que le jour s'était levé. Un homme à la peau tannée comme du cuir par une vie passée au soleil lui souriait gentiment.

— Debout, mon gars. Qu'est-ce que tu fais là ?

Tyen passa les mains sur sa figure et dans ses cheveux pour se donner le temps de trouver une réponse.

— Je... j'espérais acheter mon passage.

— Tu es arrivé bien tôt.

— Euh... (Tyen regarda autour de lui.) Oui.

— Les transports de personnes, c'est en ville, expliqua le vieil homme en se retournant et en gesticulant pour lui indiquer le chemin.

— Attendez. On m'a dit que si je ne voulais pas payer trop cher, je pouvais tenter ma chance ici.

— Dans ce cas, tu dois voir le capitaine des docks. La queue est par là.

Le vieil homme entraîna Tyen hors de la cour et du passage. Le fugitif se laissa faire. Si voir le capitaine des docks était le seul moyen de monter à bord d'un navire, il devrait courir le risque.

Une file d'attente s'était formée devant la capitainerie. La plupart des gens qui voulaient accéder aux docks étaient des hommes, sans doute des marins, supposa Tyen. Mais le fugitif aperçut également une femme accompagnée de deux jeunes enfants habillés comme pour un voyage en mer, et tout au bout... Un picotement d'appréhension le parcourut. Ce n'était quand même pas... ? Non, il ne pouvait pas être malchanceux à ce point.

Comme le vieil homme et lui approchaient du bout de la file, les deux étrangères écarquillèrent les yeux en reconnaissant Tyen. Celui-ci

se força à leur sourire et s'inclina devant elles.

— Bonjour, mesdames.

— Bonjour à toi aussi, répondit Sezee.

— Attendez ici, ordonna le vieil homme avant de tourner les talons et de s'éloigner.

— Je ne pensais pas qu'on se reverrait, ajouta Sezee à voix basse.

Tyen comprit qu'il devait filer, mais pas trop vite pour ne pas attirer l'attention sur lui.

— Je n'arrivais pas à dormir, improvisa-t-il. Alors, j'ai cherché un endroit plus accueillant.

— Après t'être procuré une tenue moins voyante ?

Sezee détailla ses vêtements en haussant les sourcils.

— J'ai honte de l'admettre. (Tyen baissa le nez d'un air penaud.)

J'espère que l'échange se sera avéré satisfaisant pour les deux parties.

Quand il releva la tête, Sezee l'observait les yeux plissés. Sur son visage, Tyen lut un mélange d'amusement et de méfiance. *Elle se doute de qui je suis. La police n'a pas été très discrète en fouillant l'hôtel.*

Si la jeune femme avait voulu le dénoncer, elle aurait pu le faire la nuit précédente. Mais elle s'était abstenue. Pourquoi ? Parce qu'elle lui était reconnaissante de son aide ? Parce qu'elle se disait que les Lératiens n'avaient qu'à régler leurs problèmes entre eux ? Se pouvait-il qu'elle le prenne pour un renégat audacieux, incompris et fascinant, comme les héroïnes de romances idiotes ? Il en doutait fort : il n'avait encore jamais réussi à charmer une femme – à plus forte raison, à en fasciner une.

— Eh bien, commença-t-il, je ferais mieux de...

— Partir ? Tu ne veux pas prendre le bateau ? l'interrompit Veroo.

Tyen haussa les épaules.

— Je...

— Il te faudra des papiers. (Soulevant son sac, elle fouilla à l'intérieur.) Tu en as ?

— O-oui, bredouilla Tyen, tandis que son estomac se nouait.

Il avait des papiers, mais à son nom. Regardant autour de lui, il vit que le chaos dont il pensait tirer profit ce jour-là n'existait que dans son imagination. Il ne voyait pas comment il aurait pu se faufiler en douce à bord d'un navire. Toute son idée lui semblait parfaitement absurde à la lumière du jour. Il ravala un juron. Son plan ne fonctionnerait jamais.

— Mais tu ne peux pas les utiliser, devina Veroo. Que penses-tu de ceux-là ?

De son sac, elle sortit un portefeuille en cuir – le genre dans lequel les voyageurs rangeaient leurs titres de transport et autres documents – et le tendit à Tyen. Perplexe, le jeune homme l'ouvrit et examina la seule chose qu'il contenait. Une pièce d'identité.

— Aren Coble, porteur, lut-il à voix haute.

La description était celle d'un homme plus jeune et plus grand que lui, né dans une région plus au nord. Au moins, la couleur des cheveux, des yeux et du teint correspondait-elle.

— Tu es sûre ? protesta Sezee à voix basse.

Levant les yeux, Tyen vit qu'elle regardait Veroo d'un air désapprobateur. L'autre femme haussa les épaules.

— Tu l'as dit toi-même : c'est une petite vengeance.

Sezee ricana doucement.

— C'est toi celle qui prend des risques, maintenant ? Qu'est-ce que ça fait de moi ?

— Celle qui manque de compassion ?

— Jamais.

— Au pire, s'ils le reconnaissent, on pourra toujours dire qu'il nous a bernées.

Veroo sourit à Tyen, mais son regard était plein de défi.

— Tout à fait, acquiesça le jeune homme. Je suis entièrement en votre pouvoir, et j'aurai une dette envers vous.

— Seulement si ça fonctionne, tempéra Sezee dans un murmure. En échange, tu dois accepter deux conditions.

— Lesquelles ?

— Tu paieras ton passage. Tu as de quoi, j'espère ?

— Oui. Quoi d'autre ?

— Tu ne feras de mal à personne.

— Bien sûr que non !

— Et tu nous diras la vérité, acheva Veroo. Qui tu es et ce que tu as fait.

— Ça me paraît juste. J'accepte vos conditions.

Sezee sourit.

— Très bien, Aren. Comme tu l'as remarqué, tu es notre porteur. Alors, prends nos bagages et ne dis rien tant que personne ne s'adressera à toi.

Elle lui jeta un regard hautain et s'éloigna. Veroo fit de même, le laissant avec leurs sacs. Le portail s'était ouvert, nota Tyen, et la file commençait à avancer. Très vite, il prit les affaires des deux femmes et les rattrapa.

Un homme muni d'un calepin s'arrêta près d'eux et leur demanda leur nom, ainsi que la raison de leur présence.

— Sezee et Veroo Anoil, des îles du Ponant. Nous avons réservé notre passage jusqu'à Darsh à bord de l'*Étoile de la nuit*.

L'homme leur fit signe de passer sans y regarder à deux fois ni prêter la moindre attention à Tyen.

Franchissant le portail, ils s'avancèrent sur la jetée désormais grouillante d'activité. Les portes des entrepôts étaient grandes

ouvertes, et les dockers allaient et venaient en transportant des marchandises. En chemin, Tyen et les deux étrangères durent esquiver plusieurs hommes lourdement chargés. Sezee marchait d'un pas assuré ; Veroo restait tout près d'elle comme pour la protéger, et Tyen s'efforçait de ne pas se laisser distancer malgré la fatigue qui faisait trembler ses jambes et tourner sa tête.

Au lieu d'approcher le capitaine des docks, Sezee se dirigea vers l'un des navires à quai et en gravit la passerelle inclinée permettant d'accéder au pont. Les marins lui jetèrent un coup d'œil mais ne parurent pas surpris. Ils continuèrent à descendre des tonneaux dans la cale sans plus s'occuper d'elle et de sa tante. L'homme qui leur donnait des ordres, en revanche, s'approcha des deux femmes pour les saluer.

— Capitaine Taga, le salua Veroo.

La conversation se poursuivit dans un langage inconnu de Tyen, qui ne put que tenter d'en deviner le sens. C'était surtout Sezee qui parlait, même si les commentaires occasionnels de Veroo donnaient l'impression qu'au final, c'était elle qui décidait. De toute évidence, le capitaine Taga les connaissait déjà, mais même si sa peau était plus brune que celle des Lératiens, il avait la minceur caractéristique des habitants du Grand Archipel. Il ne venait pas des îles du Ponant.

Captant le prénom « Aren », Tyen jeta un coup d'œil interrogateur à Sezee, mais celle-ci continua à s'entretenir avec le capitaine sans lui prêter la moindre attention. Taga jeta un bref coup d'œil au jeune homme, puis haussa les épaules et lui tendit la main.

— Donne-lui tes papiers, Aren, ordonna Sezee sans se retourner.

— Oui, da' Sezee.

Tyen sortit le portefeuille qu'il avait fourré sous son bras et le remit au capitaine. Celui-ci parcourut rapidement le document des yeux et haussa de nouveau les épaules. Alors, Sezee lui adressa son sourire le plus éblouissant et lui posa une question. Le capitaine secoua la tête. Une brève négociation s'ensuivit, puis Sezee soupira, sortit sa bourse et en tira ce qui était sans doute le prix du passage de Tyen. La question réglée, elle lui fit signe et s'éloigna le long du pont. Tyen se hâta de ramasser les bagages et de la suivre. Le capitaine gloussa sur son passage.

— Tu es très courageux d'accompagner ces deux-là.

Sans comprendre ce qu'il avait voulu dire, Tyen suivit les étrangères le long du pont qui tanguait doucement. Ils franchirent une écoutille étroite, longèrent un couloir bas de plafond et pénétrèrent dans une minuscule cabine équipée de lits superposés. Ce dernier effort fit de nouveau tourner la tête de Tyen – à moins que ce ne soit le soulagement d'avoir trouvé un moyen légal de quitter Port-Sacal.

— Laisse les bagages ici, Aren, ordonna Sezee. (Elle grimaça.) Je

suis désolée, mais tu vas devoir dormir avec l'équipage.

Tyen ouvrit la bouche pour dire que ça ne le dérangeait pas. Mais le monde s'était mis à tanguer sous lui de façon alarmante.

— Aren ? s'inquiéta Veroo. Tu es malade.

Le jeune homme secoua la tête et ne réussit qu'à aggraver son cas. Des ténèbres engourdissantes se refermèrent sur lui. Quelqu'un lui agrippa les bras et l'entraîna... quelque part.

Chapitre 15

— *Au moins, tu as attendu d'être dans un lieu privé pour t'évanouir.*

Tyen frémit en voyant les mots apparaître sur la page. Il leva les yeux vers la mer et de nouveau, la mélancolie le saisit. Son pays natal s'étendait au-delà de l'horizon, à un jour et une nuit de navigation derrière lui. Chaque heure qui s'écoulait l'emportait un peu plus loin de chez lui. Son avenir incertain l'effrayait, mais tout ce qu'il pouvait faire pour apaiser ses inquiétudes, c'était penser à sa destination et surmonter un par un les obstacles qui s'interposeraient entre elle et lui.

Il s'était levé tôt pour pouvoir discuter tranquillement avec Vella. Même si elle avait tout su de ses mésaventures dès l'instant où il l'aurait touchée, il avait éprouvé le besoin de les lui relater par le menu pour mettre un peu d'ordre dans son esprit. Il baissa de nouveau les yeux vers la page.

— *Je ne me suis pas évanoui : j'ai perdu connaissance, protesta-t-il. Mais tout de même, ce n'était pas très viril.*

Qu'avait donc dit Sezee ? « D'après vos romans, ce sont les femmes qui sont censées tourner de l'œil à la plus petite frayeur. » Par « vos », elle entendait « les romans lératiens ». Mais après avoir appris depuis combien de temps Tyen n'avait ni bu ni mangé, elle s'était excusée de l'avoir taquiné.

« Ce genre de chose n'inquiète jamais les héros de la littérature », avait-elle ajouté sans la moindre trace de moquerie. Le monde réel est moins accommodant.

Il n'était resté inconscient que quelques instants, mais cela avait suffi pour que les deux femmes changent radicalement d'attitude envers lui. Veroo était partie lui chercher de la nourriture et de l'eau, et était revenue aussi vite que si elle les avait arrachées des mains de quelqu'un qui passait justement par là avec un petit en-cas. Sezee l'avait interrogé sur ses symptômes : quels étaient-ils, quand avaient-ils commencé à se manifester, combien de temps dureraient-ils ?

Par chance, le bout de pain et la tasse d'eau lui avaient rendu des forces. Les deux femmes avaient insisté pour qu'il reste dans leur cabine et dorme un peu, et comme il valait mieux qu'il ne se montre pas avant d'avoir quitté Port-Sacal, Tyen n'avait pas protesté.

Il était resté allongé, les yeux grands ouverts et l'estomac noué par

l'anxiété, jusqu'à ce que le bateau largue les amarres et commence à monter et descendre au gré des vagues. Alors, son estomac s'était contracté pour une tout autre raison. Il était monté sur le pont dans l'espoir que l'air frais ramènerait sa nausée à un niveau tolérable.

La nuit, il avait dormi avec l'équipage dans un hamac qui semblait atténuer les effets du roulis ; ceci mis à part, il avait passé la plupart de son temps sur le pont.

— *Qu'est-ce que je dois raconter à Sezee et Veroo ?* demanda-t-il à Vella.

— *Tu as promis de leur dire la vérité.*

— *Oui, mais je n'ai pas promis de leur dire toute la vérité.*

— *Un homme moins scrupuleux se contenterait de mentir.*

— *Je veux bien oublier mes scrupules si c'est pour survivre. Mais je préfère ne pas mentir. C'est trop facile d'oublier ce qu'on a déjà dit à quelqu'un.*

— *Elles ont forcément deviné que tu fuyais la police et l'Académie. Elles ont peut-être lu l'article dans Le Matin de Lératie qui te traitait de dangereux criminel... mais sans préciser que tu avais volé quelque chose.*

— *Donc, je n'ai pas besoin de leur en parler. Mais elles voudront probablement savoir pour quelle raison je suis recherché, et un vol, c'est moins grave que beaucoup d'autres crimes.*

— *Si tu veux éviter de mentir, elles n'auront qu'à te bombarder de questions pour finir par t'extorquer tous tes secrets.*

Un problème que Vella ne connaissait que trop bien. Par chance, les deux femmes n'avaient pas eu l'occasion d'interroger Tyen. La cabine qu'elles partageaient était trop minuscule pour contenir trois personnes porte fermée, et il eût de toute façon été inconvenant que deux femmes s'enferment avec leur porteur. Sans compter que les murs ne devaient pas être bien épais. Et sur le pont, il y avait toujours un ou deux marins dans les parages. Jusqu'ici, Tyen avait réussi à tenir deux de ses engagements : il n'avait fait de mal à personne, et il avait remboursé le prix de sa traversée jusqu'à Wendland.

— Aren.

La voix de Sezee se fit entendre par-dessus le sifflement incessant du vent. Tyen pivota. La jeune femme s'approchait de lui en se frayant un chemin parmi les marins et les divers obstacles qui jonchaient le pont. Refermant Vella, Tyen la glissa dans la poche intérieure de sa veste.

— Da' Sezee.

Le titre honorifique, qui servait à s'adresser à une femme d'une classe sociale supérieure, fit sourire la jeune femme.

— Comment te sens-tu ? Tu as bien dormi ?

Tyen haussa les épaules.

— L'avantage de n'avoir pas dormi plus de quelques heures en deux jours, c'est qu'une nuit dans un hamac t'apparaît comme un luxe.

— Un hamac, hein ?

— Oui. En plus, ça réduit le mal de mer.

Sezee grimacha.

— Tu crois qu'ils nous laisseraient essayer ?

— Vous avez passé une mauvaise nuit ?

Elle acquiesça en frissonnant.

— Mais nous arriverons bientôt à Darsh. Après, ça ira mieux. Tous les modes de transport ont leurs inconvénients, mais je préfère avoir autre chose à contempler que de l'eau à perte de vue pendant que je les endure.

— Tu as déjà voyagé en aéronef ?

Elle soupira.

— Pas encore. J'espérais bien qu'on aurait l'occasion de le faire pendant notre séjour en Lératie. J'imagine que je peux ajouter ça à la liste de nos déceptions.

— Es-tu libre de divulguer le but de votre visite à un simple porteur ? plaisanta Tyen.

Sezee eut un sourire en coin.

— Je suppose que oui. D'ailleurs, ça devrait bien t'amuser. Veroo souhaitait intégrer l'Académie. Moi, je suis venue pour vivre une aventure.

Tyen fronça les sourcils.

— J'imagine qu'ils n'ont pas voulu d'elle.

— Non. C'est à peine s'ils lui ont adressé deux mots. (Sezee se renfrogna.) Apparemment, quand ils disent que les femmes riches et jouissant d'un bon statut social sont les bienvenues, ils ne parlent pas des femmes étrangères. Ni même des autochtones, si elles veulent apprendre la sorcellerie. Il semblerait que nous ne soyons pas assez fiables pour qu'on nous enseigne quelque chose d'aussi dangereux, car notre tête est farcie de superstitions, et notre corps ne pourrait pas endurer la pression.

Tyen frémit. Il avait entendu ces arguments dans la bouche de certains professeurs parmi les plus conservateurs, mais comme il y avait des femmes à l'Académie, il avait supposé que les professeurs en question n'exerçaient guère d'influence sur les admissions.

D'un autre côté, c'est vrai que je ne connais pas d'étudiante en sorcellerie. J'ai bêtement cru qu'aucune femme n'avait réussi à se qualifier.

— Je... je suis désolé de l'apprendre.

— Pourquoi t'excuses-tu ? demanda Sezee en plissant les yeux. Serais-tu partiellement responsable de cette politique ?

— Eh bien, non, bredouilla Tyen, mais...

Il s'interrompt comme un marin passait près d'eux.

Sezee sourit.

— Il te semble que tu dois t'excuser pour tes compatriotes, acheva-t-

elle à sa place. (Elle détourna les yeux et haussa les épaules.) Tant pis pour eux. Je n'ai jamais vu aucun obstacle entamer la détermination et la curiosité de Veroo. Elle trouvera d'autres moyens d'approfondir ses connaissances et d'élargir ses compétences. Et nous avons bel et bien vécu une sacrée aventure. (Elle se retourna vers Tyen.) Tandis que la tienne commence à peine, j'imagine.

Le jeune homme acquiesça.

— Vous rentrez directement chez vous ?

— Oui, à moins que nous entendions parler d'un autre lieu d'apprentissage de la magie. J'imagine que tu n'en connais pas ?

— Non.

Tyen hésita. Dans sa description des royaumes du Grand Sud, Gowel lui avait parlé d'un endroit appelé l'Aiguille, dont les sorciers maîtrisaient des techniques inconnues de l'Académie, se souvenait-il.

— Mais récemment, j'ai entendu un explorateur raconter son voyage dans les contrées situées au sud des monts Latitudinaux Inférieurs, et il a mentionné une petite école de sorcellerie.

Les yeux de Sezee brillèrent.

— Ils acceptent les femmes ?

— Je n'en sais rien, avoua Tyen.

L'excitation de Sezee retomba aussi vite qu'elle avait jailli, mais son expression se fit pensive.

— On pourrait quand même se renseigner.

— C'est un endroit difficile d'accès, tempéra Tyen. Les montagnes sont infranchissables à pied et difficiles à traverser par les airs, mais selon nos estimations, de vastes territoires s'étendent au-delà.

Sezee eut un large sourire.

— J'adore quand tu fais ton érudit.

Tyen entendit un gloussement étouffé. Tournant la tête, il vit un autre marin s'éloigner en hâte.

— Un porteur finit toujours par apprendre des choses de ses employeurs, se justifia-t-il dans l'espoir que le marin ne soupçonnerait pas qu'il n'était pas ce qu'il prétendait être – même si l'homme se trouvait sans doute hors de portée d'ouïe à présent.

— J'ai hâte que tu nous racontes ça, dit Sezee en haussant les sourcils d'un air entendu. Dès que Veroo et moi aurons un moment pour t'interroger sur les raisons pour lesquelles tu as quitté ton employeur précédent. (Elle se rapprocha de Tyen.) Tu crois que tu pourrais lui enseigner quelques trucs ? demanda-t-elle à voix basse.

Tyen se rembrunit. L'Académie avait des règles très strictes en matière d'apprentissage de la sorcellerie. Seuls ses élèves pouvaient étudier la magie, et ils n'étaient pas censés transmettre leur savoir à des gens de l'extérieur. Enfreindre une nouvelle règle nuirait à ses chances d'être réintégré. D'un autre côté, Tyen n'oubliait pas la

conclusion à laquelle il était arrivé dans l'aéronef au sujet de ce qu'il adviendrait probablement de lui s'il retombait entre les mains de ses professeurs.

— Ça dépend...

Comme un autre marin s'approchait d'eux, Tyen n'acheva pas sa phrase. Sezee eut un sourire en coin.

— Évidemment. Eh bien, il faudra voir si nous pouvons continuer à nous offrir tes services lorsque nous aurons atteint notre destination.

Tyen ouvrit la bouche pour protester mais se ravisa. L'argent de Kilraker – qu'il avait dû confier aux deux étrangères pour qu'elles le gardent dans leur cabine tandis qu'il dormait avec l'équipage – ne durerait pas éternellement. Et la perspective de poursuivre le voyage avec elles, en tant que porteur ou comme professeur, n'était pas déplaisante.

— Parle-moi de votre pays, réclama-t-il.

Surprise, Sezee cligna des yeux. Puis elle se retourna et, les coudes posés sur le bastingage, laissa son regard se perdre au-delà du grément.

— Nous sommes originaires de Bleze, la plus grande des îles du Ponant. Nous habitons à Loire, qui était un de nos forts principaux avant que les Lératiens ne nous envahissent il y a plus de cinquante ans. Aujourd'hui, c'est notre capitale.

— « Ne vous envahissent » ? Je pensais que vous nous aviez volontairement confié l'administration de vos contrées.

— Vos historiens ne considèrent pas l'occupation comme une forme de conquête, mais nous si. C'est une méthode aussi efficace qu'insidieuse. Mais je suis certaine que tu n'as aucune envie de discuter des exactions commises par l'empire dans le passé, aussi m'en tiendrai-je au présent. L'agriculture est notre principale ressource. Mon grand-père – un colon lératien du nom de Tomel Gardefeu – a fait fortune grâce à la culture du lall, et nous produisons encore un des meilleurs lalls du monde.

— Il faudra que je goûte ça.

— Oui. Il est vraiment excellent. Tu te demandes sans doute comment une petite-fille de colon lératien peut avoir la peau de cette couleur. En fait, ce bon vieux Tomel a acquis la moitié de ses terres en épousant la fille de la reine des îles du Ponant. Ce qui fait de tante Veroo, la onzième et la plus jeune de ses enfants, la fille de l'héritière déchu du trône de Bleze.

— Comment ça, « déchu » ? La famille royale est toujours reconnue dans les îles du Ponant.

— Une de ses lignées est toujours reconnue, mais ce n'est pas la lignée légitime. Les colons ont accepté le fils aîné de l'ancienne reine comme dirigeant, alors que jusqu'ici, la transmission se faisait toujours

de mère en fille.

Tyen secoua la tête, stupéfait à la fois par la façon dont le peuple de Sezee avait été traité – même si son séjour à Mailand lui avait permis de constater que toutes les colonies n’appréciaient pas les méthodes de gestion de l’empire – et par la révélation que Veroo avait du sang royal... et Sezee aussi, du même coup. À présent, il comprenait d’où elle tirait son assurance et son audace. Même si elle ne jouirait jamais de l’autorité de ses ancêtres, sa famille restait très puissante.

Soudain, la société lératienne, qui n’autorisait les femmes à posséder que leurs bijoux et leurs vêtements, parut beaucoup moins civilisée à Tyen. *C’est peut-être pour ça qu’elles ont développé une étiquette et des règles sociales aussi complexes : pour se donner l’impression de contrôler quelque chose et d’inspirer quand même un certain respect. Mais le plus bizarre, c’est que je n’ai jamais su comment me comporter avec elles, alors que je suis parfaitement à mon aise avec Sezee.*

Toutes les femmes des îles du Ponant lui ressemblaient-elles, ou Sezee possédait-elle un caractère et un aplomb exceptionnels... un peu comme Vella ? songea Tyen, qui n’avait pas fait le rapprochement jusqu’ici. *Mmmh. Intéressant.*

— Si tu appartiens vraiment à la famille royale de ton pays, comment se fait-il qu’on t’ait autorisée à voyager seule ?

Sezee ne répondit pas. Les sourcils froncés, elle regardait quelque chose derrière eux.

— Il vole drôlement bas.

Jetant un coup d’œil par-dessus son épaule, Tyen vit un aérochar dépasser le navire par bâbord, assez près pour qu’il puisse se rendre compte que le pilote avait la tête tournée vers eux. Il n’était pas rare qu’ils aperçoivent des véhicules aériens de toutes les tailles depuis leur départ de Lératie, mais celui-ci les avait presque frôlés. Saisi par la peur, Tyen lui tourna le dos.

Depuis qu’il avait émergé sur le pont ce matin-là, l’*Étoile de la nuit* longeait la côte septentrionale de Wendland. Ils ne tarderaient pas à atteindre Darsh. Et il était possible – non, probable – que des sorciers de l’Académie et la police locale attendent sur le quai pour regarder qui débarquerait.

L’estomac de Tyen se noua. À bord du navire, il avait profité d’un bref répit, une occasion de manger et de dormir. Mais ce serait bientôt terminé.

— Que feras-tu à notre arrivée ? s’enquit Sezee.

— Je n’en sais rien.

— Tu devrais rester en bas pour l’instant. Ne pas te montrer. (La jeune femme s’écarta du bastingage.) Allons chercher Veroo et demandons quelque chose à manger.

Durant les heures qui suivirent, Tyen fit comme s’il était un simple

voyageur en partance pour une aventure excitante. Ils mangèrent, puis Sezee insista pour qu'il reste dans leur petite cabine afin de se reposer et de garder leurs affaires pendant que Veroo et elle regarderaient approcher le port de Darsh depuis le pont du navire.

Les pensées du jeune homme revenaient sans cesse au même problème : comment débarquer sans se faire repérer ? Sa couverture de porteur des deux femmes lui suffirait-elle pour passer inaperçu ? Y avait-il un autre moyen pour lui de descendre à terre discrètement ? Pouvait-il, par exemple, payer un des marins pour qu'ils échangent leurs vêtements, et les autres pour qu'ils le laissent faire semblant de les aider à décharger les marchandises ?

Si Kilraker ou un autre professeur de l'Académie qui connaissait Tyen se trouvait sur place, aucun déguisement ne suffirait. La magie de Tyen lui permettrait-elle de forcer le passage en cas de nécessité ? Il avait déjà échappé à Kilraker une fois. Peut-être pourrait-il recommencer. Mais même s'il réussissait, cette fois, il n'y aurait pas d'aérochar à voler dans les parages : seulement des bateaux. Et un bateau avait besoin de tout un équipage pour naviguer.

La porte du couloir s'ouvrit. Tyen entendit approcher des pas légers mais rapides.

— Aren ! appela Sezee d'une voix basse et pressante.

Le jeune homme se leva et sortit de la cabine.

— Oui ?

Elle posa une main sur son bras.

— Nous venons d'entrer dans le port. Il y a des policiers darshiens partout, et des hommes qui sont probablement envoyés par l'Académie. Combien d'argent te reste-t-il ?

Tyen prit sa sacoche et l'ouvrit, en la tenant inclinée pour que Sezee ne voie pas Scarabée.

— Je n'en sais rien. Quelques centaines de lévies, je crois.

— Serais-tu prêt à en donner cent au capitaine pour qu'il te cache ?

Tyen hoqueta. C'était une grosse somme, et cela le forcerait à trouver plus rapidement un moyen de subsister, mais ce serait toujours mieux que de se faire prendre. Il acquiesça.

— Reste ici.

Sezee s'éloigna précipitamment. Comme la porte du couloir se refermait derrière elle, Tyen s'affaissa contre le mur, pris de nausée. *Et si ça ne marche pas ? Et si le capitaine accepte mon argent mais me livre quand même à la police ?*

La porte se rouvrit, livrant passage à un des marins. Celui-ci adressa un mince sourire à Tyen.

— Suis-moi.

Cela signifiait-il que le capitaine avait accepté ? Comme le marin le dépassait et s'enfonçait davantage dans le couloir, Tyen hésita. Puis il

haussa les épaules et lui emboîta le pas. Il n'avait pas d'autre solution que de lui faire confiance.

Au bout du couloir se dressait la porte des toilettes. Le marin l'ouvrit, empoigna le bord du siège et tira. La cuvette sauta comme un bouchon. Reculant, l'homme désigna du menton le trou qui s'ouvrait dans le plancher.

— Il y a des barreaux. Tâche de ne pas heurter le tuyau d'évacuation : quelqu'un pourrait le voir bouger de dehors.

Tyen avait lu dans ses livres d'histoire qu'autrefois, pour punir les mutins, on les enfermait dans la chute sous les latrines – avec le résultat déplaisant qu'on pouvait imaginer. Tentant de réprimer son dégoût, il s'approcha du trou et regarda en bas.

Un tuyau de cuivre émaillé s'incurvait vers la gauche, emportant les déjections. Il n'y avait pas beaucoup de place autour, mais la cavité était assez spacieuse pour qu'un homme accroupi puisse y tenir, et elle était propre. Des tasseaux étaient cloués sur les parois de bois brut pour permettre à quelqu'un de descendre effectuer des réparations en cas de besoin.

Tyen laissa tomber sa sacoche dans le trou, se glissa dans l'ouverture entre la paroi et le tuyau et descendit aussi vite que possible en s'aidant des « barreaux ». Dès que sa tête eut disparu dans la cavité, le marin remit la cuvette en place sans un mot. Accroupi dans l'espace sombre et exigu, Tyen écouta les pas de l'homme s'éloigner.

L'air se fit plus chaud et plus lourd. Au lieu de s'habituer à l'odeur du tuyau qui passait tout près de sa tête, Tyen trouva que celle-ci s'intensifiait. Il entendait des tas de gens piétiner au-dessus de lui, et parfois, un choc sourd. Les marins devaient être en train de décharger la marchandise. Puis le silence se fit pendant quelques minutes.

Quand des pas se dirigèrent vers les toilettes, Tyen perçut immédiatement une différence effrayante. Ce n'était plus le bruit feutré des chaussures souples des marins, conçues pour une bonne adhérence au pont, mais le claquement des bottes à la semelle de peau durcie que portaient les gens dont le métier les obligeait à arpenter des rues pavées.

La police de Wendland était à bord, sans doute accompagnée par des hommes de l'Académie. Et tout ce petit monde le cherchait.

Les pas se rapprochèrent. La porte des toilettes s'ouvrit. Tyen se força à respirer tout doucement. Le plancher craqua au-dessus de sa tête. Le jeune homme attendit que la porte se referme, mais en vain. Pourtant, un coup d'œil aurait dû suffire à une personne ignorant l'existence de la cachette pour se convaincre que le réduit était vide. Cela signifiait-il que l'investigateur avait des soupçons ? Qu'il cherchait une trappe ? Que, comme Tyen, il avait entendu parler du

châtiment jadis infligé aux mutins ?

Chapitre 16

Un léger bruit d'écoulement résonna dans le tuyau près de l'oreille de Tyen. Au-dessus de lui, le fugitif entendit parler quelqu'un, et mit un moment à se rappeler assez de wendien pour traduire.

— Qu'est-ce que tu fous ?

— Je vérifie que ça fonctionne.

— Tu sais bien que c'est interdit d'utiliser les toilettes pendant qu'un bateau est à quai.

— Tu comptes faire quoi, m'arrêter ?

— Dépêche-toi, au moins.

Tyen poussa un soupir de soulagement comme l'occupant du réduit, son affaire terminée, sortait enfin. Puis d'autres pas se firent entendre au-dessus de sa tête, suivis par un nouveau bruit d'écoulement. Le second homme avait lui aussi besoin de se vider la vessie.

Le temps que tous deux s'éloignent, les autres claquements de bottes s'étaient tus. Le silence revint à bord pendant un long moment. Puis le déchargement reprit, et Tyen s'autorisa à se détendre un peu.

Il ne pouvait rien faire d'autre qu'attendre qu'on le libère. Comme personne ne venait, il devina que l'équipage avait l'intention de le laisser là jusqu'à ce que la nouvelle cargaison ait été embarquée et que l'*Étoile de la nuit* quitte le port. Il espéra qu'ils ne passeraient pas la nuit à Darsh.

À un moment, Tyen crut entendre une voix féminine familière à travers la coque. Il se rendit compte que Sezee et Veroo avaient dû débarquer pour poursuivre leur voyage. Il n'aurait pas l'occasion de les remercier. Peut-être pourrait-il leur envoyer une lettre ? Il ne connaissait pas leur adresse, mais si la famille de Sezee était aussi connue que la jeune femme l'avait dit, le courrier leur parviendrait quand même.

L'idée de ne jamais revoir Sezee attristait Tyen. Jamais il n'avait eu l'occasion de remplir le troisième des engagements pris envers Veroo et elle : leur raconter pourquoi il avait fui la Lératie. Il aurait aimé savoir que quelqu'un connaissait la vérité – quelqu'un d'autre que Kilraker. Ou du moins, l'essentiel de la vérité. Comme le lui avait conseillé Vella, il ne leur aurait pas dit ce qu'il avait volé. Du coup, il résolut de faire parvenir une lettre à son père coûte que coûte.

Il aurait bien voulu savoir ce que Sezee avait convenu avec le

capitaine Taga. Quelle était sa prochaine destination ? Pas un port lératien, espérait Tyen. Taga avait-il accepté de le cacher pour cent lévies, ou avait-il réclamé davantage ? Sans Sezee pour confirmer, il pourrait raconter ce qu'il voudrait à Tyen, et celui-ci n'aurait aucun moyen de vérifier s'il mentait ou non. Tyen avait peut-être réussi à échapper à l'Académie encore une fois, mais il ne survivrait pas longtemps sans argent.

Entendre les policiers parler en wendien lui avait également rappelé que s'il lui restait de l'argent, il devrait l'échanger contre de la monnaie locale. Les lévies lérationnelles avaient cours dans tout l'empire, mais Tyen soupçonnait que ce serait beaucoup plus facile de se dissimuler aux autorités s'il se mêlait à la populace locale au lieu de jouer les touristes.

D'un autre côté, changer de l'argent laisserait une trace que l'Académie pourrait suivre, surtout s'il devait justifier de son identité. Grâce à Sezee et Veroo, il avait d'autres papiers que les siens, mais si la police découvrait qu'il se faisait passer pour Aren Coble, il ne pourrait plus les utiliser.

Tyen ne tarda pas à s'ennuyer. Il se contorsionna pour tenter de ramasser sa sacoche, puis renonça en constatant que ça faisait beaucoup de bruit. Se souvenant qu'il avait mis Vella dans sa poche, il la sortit, mit sa main en coupe au-dessus d'elle et aspira assez de magie pour créer une petite lumière. Puis il s'absorba dans ses descriptions d'autres mondes et ses histoires de puissants sorciers, jusqu'à ce que le navire s'ébranle et qu'une secousse le ramène à la réalité.

Ils repartaient. Tyen voulut remettre Vella dans la poche de sa veste, mais il se ravisa et la glissa à l'intérieur de sa chemise. Quoi qu'il advienne, elle pourrait au moins le voir et l'entendre.

Il n'eut pas à attendre longtemps. De nouveau, des pas résonnèrent dans le couloir. La porte des toilettes s'ouvrit, et quelqu'un souleva la cuvette, révélant le plafond du réduit. Puis un visage familier se pencha au-dessus du trou.

— Oh, ce n'est pas aussi terrible que je le craignais, déclara Sezee. Tyen sourit de surprise et de soulagement.

— Vous êtes restées à bord !

Elle haussa les épaules.

— Oui et non. On a fait un petit tour en ville comme les touristes qu'on est censées être, puis on est revenues.

— Merci. J'espère ne pas avoir compromis vos plans de voyage.

— Pas du tout. Et puis, tu ne nous as pas dit pourquoi tu avais fui l'Académie. Tu sors de là, ou tu t'y plais tellement que tu comptes y passer la nuit ?

À force de se tortiller, Tyen parvint à pousser la sacoche contre le

mur du bout de sa botte. Puis il se pencha en étendant le bras et parvint à en saisir la bandoulière. Il fit passer la sacoche à Sezee avant de s'extirper du trou. Le marin qui l'avait aidé à se cacher se tenait derrière la jeune femme, la cuvette dans les bras. Dès que Tyen fut sorti du réduit, il la remit en place.

— Restez en bas, conseilla-t-il à Tyen. Le capitaine veut vous parler quand on sera au large.

Puis il s'éloigna d'un pas vif, passant devant Veroo qui se tenait sur le seuil de sa cabine, et disparut par l'écotille au bout du couloir.

— Bien, dit Sezee en prenant Tyen par le bras. Il est temps que tu nous expliques pourquoi l'Académie te pourchasse.

Le jeune homme se laissa entraîner sans opposer de résistance. Veroo le regarda approcher sans sourire, les yeux plissés. Sezee, d'humeur toujours aussi joviale qu'avant d'avoir bouleversé ses plans pour Tyen, lui désigna la couchette du bas.

— Assieds-toi, ordonna-t-elle comme une enfant capricieuse – ou une princesse.

Tyen obtempéra.

— Parle.

Il gloussa.

— Vous voulez un récit très détaillé ?

— Pas au point qu'on ne sera toujours pas plus avancées quand le capitaine Taga se pointera.

— D'accord. Je suis... j'étais étudiant en histoire et en sorcellerie à l'Académie. Durant une récente expédition de recherche, j'ai découvert un artefact dont il était difficile d'estimer la valeur. Nous étions censés remettre tout ce que nous trouvions à nos professeurs, mais beaucoup d'élèves enfreignaient cette règle, et je devinais que l'Académie ne percevrait pas le potentiel de l'artefact en question. Alors, j'ai décidé de le garder jusqu'à ce que je trouve un moyen de convaincre mes professeurs. Malheureusement, ils ont eu vent de la chose, et ils se sont emparés de l'artefact. Celui-ci a ensuite été volé, mais pas par moi : par le professeur Kilraker, un homme que j'admiraïs et en qui j'avais confiance. Il s'est débrouillé pour me faire porter le chapeau.

Pendant qu'il parlait, Sezee l'avait dévisagé intensément, et elle continua lorsqu'il se tut. Puis elle secoua la tête.

— Mais si cet artefact n'est pas en ta possession, personne ne peut t'accuser de l'avoir volé.

— On peut penser que je l'ai caché, ou déjà vendu.

— Des soupçons ne peuvent pas tenir lieu de preuve. Pas selon la loi lératienne. Et si tu es certain que le coupable est ce professeur, pourquoi n'avoir rien dit aux autres ? (Elle haussa les sourcils.) Ah, je vois. Le voleur n'a plus l'artefact non plus, exact ?

Tyen acquiesça.

— C'est toi qui l'as récupéré ?

— Vous m'avez seulement demandé de vous dire pourquoi l'Académie me pourchassait.

— Nous nous sommes engagées à t'aider à condition que tu nous dises la vérité.

— Mais pas toute la vérité.

— C'est...

— Sezee, l'interrompt Veroo. Arrête.

La jeune femme se tourna vers sa tante, qui secoua la tête. Les sourcils froncés, Sezee dévisagea Tyen d'un air méfiant. Elle baissa les yeux vers la sacoche qu'elle tenait toujours dans les mains et hoqueta comme si une idée venait de lui traverser l'esprit.

— C'est cet insecte mécanique qui garde ton argent ?

Tyen la regarda bien en face.

— Tu n'as pas pu t'empêcher de fouiller dans mes affaires, pas vrai ?

Veroo sourit tandis que les joues de Sezee s'empourpraient.

— Possible. Mais nous ne sommes pas idiotes. Nous nous rendions bien compte que l'homme que nous avons accepté d'aider risquait de se retourner contre nous.

— Et que vous a appris le contenu de ma sacoche ?

La jeune femme se mordit la lèvre inférieure.

— Rien que nous n'avions déjà deviné. Tu as de l'argent. Tu viens de l'Académie.

— Qu'est-ce qui te l'a confirmé ?

— Ton nécessaire de rasage est frappé de leur « A ».

— Oh.

Tyen sourit et secoua la tête. Il n'avait jamais remarqué. Il tendit la main vers sa sacoche, que Sezee lui rendit à contrecœur.

— Alors, j'ai raison ? insista la jeune femme.

— Tu veux savoir si l'artefact, c'est Scarabée ? Non.

Entendant son nom, l'insectoïde s'agita. Sezee avait cru qu'il servait à garder son argent, se remémora Tyen. Ce n'était pas une mauvaise idée. S'il trouvait le temps, il lui ajouterait cette fonction. Le plus simple, ce serait une alarme supplémentaire – comme celle qui se déclenchait quand Miko approchait de leur chambre. Mais il pourrait aussi le doter d'épingles ou de lames fixées sur ses pattes antérieures, afin que Scarabée soit en mesure de repousser physiquement un voleur.

— J'ai dit au capitaine que tu lui donnerais la moitié maintenant et la moitié plus tard, lança Veroo.

Tyen se leva et hocha la tête.

— Merci. Merci à vous deux de m'aider. (Il marqua une pause.)

Qu'avez-vous convenu avec lui exactement ? Où allons-nous ?

— Dans le Sud, répondit Veroo. Le capitaine Taga fait du commerce tout le long de la côte. Il me semble aussi honnête que peut l'être un homme de sa profession.

— Et vous ? Vous aviez l'intention de rentrer dans les îles du Ponant.

— Eh bien..., commença Sezee sur le ton de quelqu'un qui va tenter de rallier son interlocuteur à une idée excitante. Tu vas dans le Grand Sud, et puisque...

Le cœur de Tyen manqua un battement.

— Attends. Qu'est-ce qui te fait croire que je vais dans le Grand Sud ?

Le sourire de Sezee s'élargit.

— C'est la vérité, non ?

— Peut-être.

— Après tout, c'est l'un des rares endroits au monde qui ne soit pas sous la domination de l'Empire lératien.

Tyen secoua la tête.

— Si c'est un choix aussi évident, je devrais peut-être l'éviter au contraire.

— Partout ailleurs, on te capturera pour te remettre à l'Académie dès que quelqu'un t'aura identifié.

— Si quelqu'un m'identifie.

— Plus tu t'éloigneras de la Lératie, plus tu seras différent des gens qui t'entourent, et plus tu te feras remarquer. Mais dans le Grand Sud, ça n'aura pas d'importance : ils n'ont pas signé de traité d'extradition avec l'empire.

— Ça ne signifie pas pour autant qu'ils empêcheront l'Académie de me pourchasser et de me ramener à Belton.

— Peut-être que si. Et rien ne dit que l'Académie te retrouvera là-bas. De mon point de vue, tes chances seront meilleures dans le Grand Sud que n'importe où ailleurs. Et n'as-tu pas dit que le seul moyen de l'atteindre, c'était en aérochar ?

— Si.

— Tu sais piloter.

— Ah bon ?

— Tous les étudiants de l'Académie apprennent ça, non ?

— Non.

Sezee fronça les sourcils.

— Mais toi, tu sais ?

Tyen sourit.

— Oui.

— Et tu serais capable de fabriquer un aérochar ?

Il acquiesça.

Un immense sourire illumina le visage de Sezee.

— Alors, tu nous emmènes avec toi ?

Tyen reporta son attention sur Veroo. Celle-ci souriait, mais son regard était vif, et elle ne cillait pas. *Bien sûr*, songea Tyen. *Elle veut se rendre à l'école de sorcellerie qu'a mentionnée Gowel*. L'idée que cette femme puisse apprendre tout ce que l'Académie avait refusé de lui enseigner le remplissait d'une étrange satisfaction.

— J'en serais ravi, répondit-il.

Sezee joignit les mains et dit un mot qu'il ne comprit pas. Elle se tourna vers Veroo, qui le répéta de mauvaise grâce. Tyen devina qu'il s'agissait d'une expression de victoire dans leur langue natale. Puis Veroo tourna brusquement la tête sur le côté.

— Le capitaine arrive.

De fait, un instant plus tard, l'écoutille s'ouvrit, et Tyen entendit des pas approcher. Il se leva en voyant apparaître Taga sur le seuil de la cabine.

— Alors comme ça, tu t'appelles Tyen Fondacier.

— Oui, capitaine.

— Viens dans ma cabine, ordonna le capitaine en lui faisant signe de le suivre jusqu'à une porte située un peu plus loin de l'autre côté du couloir.

Il l'ouvrit et poussa Tyen à l'intérieur.

— Les femmes t'ont expliqué notre arrangement ?

— Oui.

La cabine du capitaine contenait une table et deux chaises en plus du lit. Taga referma la porte derrière eux.

— Tu as tué quelqu'un ?

Tyen le dévisagea, d'abord surpris puis un peu offensé. Mais c'était normal que le capitaine pose la question, même s'il n'avait aucune garantie que Tyen lui répondrait la vérité.

— Non.

— Volé quelque chose, alors ?

Le jeune homme soupira.

— C'est compliqué. Pour l'artefact qu'ils disent que j'ai dérobé... quelqu'un cherche à me faire porter le chapeau. En revanche, j'ai bel et bien volé un aérochar pour m'enfuir, et il se trouve qu'il y avait une grosse somme d'argent à bord.

Le capitaine le dévisagea en silence pendant un moment, puis hocha la tête.

— Cinquante lévies.

Tyen cligna des yeux, surpris qu'il ne cherche pas à en savoir davantage. Il ouvrit sa sacoche et en sortit quelques liasses de billets, dont il tira la moitié de la somme convenue avec les femmes.

— Merci, dit-il en la remettant au capitaine.

Celui-ci prit l'argent.

— Je ne veux pas d'ennuis avec l'Académie, prévint-il. Tu resteras à bord et planqué à chaque escale.

— Bien sûr.

— Nous ne descendons pas plus loin dans le Sud que Carmel.

Tyen hocha la tête.

Des coups frappés à la porte interrompirent le capitaine.

— Entrez.

Un marin passa la tête à l'intérieur.

— Un aérochar, annonça-t-il. On dirait qu'il nous suit.

Le capitaine se rembrunit et reporta son attention sur Tyen.

— Reste ici.

Il sortit dans le couloir, passa devant Sezee et Veroo et remonta sur le pont.

Regardant autour de lui, Tyen aperçut un petit hublot face à la porte. Il s'en approcha prudemment, mais ne put rien voir d'autre que des nuages, des oiseaux et un petit bout du pont. Le navire modifia légèrement son cap et le roulis augmenta, forçant Tyen à s'accrocher. Au bout de quelques minutes, le jeune homme renonça et alla s'asseoir sur une des chaises.

À partir de maintenant, peut-être serait-il obligé de se cacher et d'attendre que quelqu'un lui raconte ce qui se passait. Ce ne serait pas trop difficile à supporter si ça l'aidait à rester hors des griffes de l'Académie. La seule chose qu'il pouvait faire, c'était se tenir tranquille et espérer que tout se passerait bien.

QUATRIÈME PARTIE

Rielle

Chapitre 11

À contrecœur, Rielle ôta de sa taille les mains tachées de peinture d'Izare et se glissa hors de l'étreinte du jeune homme.

— Assez, maintenant. Remets-toi au travail.

Izare avança la lèvre inférieure en une moue boudeuse.

— Mais...

— C'est toi qui m'as demandé de faire ça, lui rappela Rielle en reculant vers les chaises. Tu as dit que je te distrayais trop, et que je devais te repousser. Je ne veux pas qu'à cause de moi, tu sois en retard pour livrer ce spiritin – du moins, plus en retard que tu ne l'es déjà.

Izare sourit en avançant vers elle.

— Mais je l'ai terminé hier soir.

Rielle jeta un coup d'œil au chevalet. Le dos du tableau que peignait Izare était tourné vers l'escalier, si bien qu'elle n'avait pas encore pu voir où il en était. Restant hors de portée des mains du jeune homme, elle s'approcha de la toile.

C'était un récit basé sur la vie de Sa-Azurl, le Prêtre Qui Doutait. Plutôt que de croire que les Anges n'avaient pas sauvé son village des inondations, Sa-Azurl avait préféré penser qu'ils n'existaient pas. Mais il avait fini par comprendre son erreur, et à sa mort, les Anges l'avaient accueilli à bras ouverts. C'était Rielle qui avait suggéré ce thème, car le client était un veuf âgé et mélancolique, issu d'une des plus vieilles familles de Fyre et très porté sur l'autocritique. Elle pensait qu'il apprécierait cette histoire de pardon, et elle avait eu raison.

Comme tous les spiritins d'Izare, celui-ci avait un format et un décor traditionnels, mais les personnages en étaient si extraordinairement réels que Rielle s'attendait presque à les voir cligner des yeux. Debout derrière elle, Izare profita de sa distraction pour glisser les bras autour de sa taille et poser le menton sur son épaule.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Il est magnifique, comme tous tes spiritins.

— Parce qu'il ne se différencie guère des précédents, soupira Izare. J'aimerais tellement faire des choses nouvelles ! Pourquoi doit-il toujours y avoir une histoire ? Pourquoi doit-elle toujours se dérouler dehors ?

— Si tu étais totalement libre, comment peindrais-tu ton spiritin ?
— Mmmmh, fit Izare pensivement. (Et la vibration de sa voix pénétra les omoplates de Rielle.) Comme un portrait. Au lieu de regarder en face, le sujet – homme ou femme – serait absorbé dans ses pensées. En train de prier, peut-être. Et un Ange à peine visible l'observerait dans l'ombre.

Rielle frissonna.

— Tu devrais essayer.

Izare s'écarta d'elle.

— Et prendre le risque que les prêtres s'en offensent ? (Il haussa les épaules.) À ce compte-là, autant peindre des femmes nues. Au moins, je m'amuserais et je gagnerais de l'argent. (Il jeta un coup d'œil vers la fenêtre.) En parlant d'argent, je ferais mieux de commencer ma tournée des temples pour voir si je peux décrocher de nouvelles commandes.

L'estomac de Rielle se noua – pas d'anxiété, mais de quelque chose qui y ressemblait fort. Izare la prit par les épaules et la tourna vers lui.

— Ne t'en fais pas. Je te l'ai dit : les clients changent d'avis tout le temps. J'ai toujours trouvé du travail quand j'en cherchais. Simplement, ça fait un moment que je n'en ai pas cherché.

Rielle sourit.

— Je devrais peut-être m'y mettre aussi.

— Pas encore. (Izare se dirigea vers une boîte dans laquelle il gardait des échantillons de scènes de spiritins.) Je sais que tu aimerais vendre tes toiles, mais les femmes artistes ne sont pas très bien considérées. Les gens trouveraient sans doute inapproprié de t'engager. Il vaudrait mieux que tu m'aides avec mes spiritins sans qu'ils le sachent. Mais d'abord, tu dois t'améliorer en peinture à l'huile.

Réprimant un soupir, Rielle acquiesça et s'approcha de la table.

— Dans ce cas, je ferais bien de continuer à m'exercer.

Izare grimaça.

— Pas aujourd'hui, s'il te plaît. Je n'ai plus beaucoup de couleurs.

Alors, Rielle se détourna et alla s'asseoir sur l'une des chaises, près de la fenêtre. Elle regarda Izare rassembler ses affaires. En plus de sa boîte d'échantillons, le jeune homme prit du papier bon marché et du fusain. Il attacha sa bourse à sa ceinture, puis embrassa Rielle.

— Tu sauras te débrouiller seule ?

Il lui posait la même question chaque fois qu'il sortait.

— Bien sûr, répondit-elle.

Izare hocha la tête et se dirigea vers l'escalier. Pourtant, c'était un mensonge, et il le savait. Si les prêtres ou la famille de Rielle venaient la chercher pour la ramener chez elle de force, la jeune fille ne pourrait pas les en empêcher. D'un autre côté, Izare ne le pourrait pas

non plus.

Je suis presque vexée qu'ils n'aient pas essayé, songea Rielle. Je suppose que mes parents me considèrent comme une marchandise de second choix à présent. Aucun homme des grandes familles ne voudra plus m'épouser ; donc, je ne vauds rien à leurs yeux.

Elle était restée à la maison des voyageurs pendant deux quatraines, tandis qu'Izare se cachait chez Greya et Merem. Les prêtres l'y avaient débusqué, mais même s'ils l'avaient longuement interrogé, ils ne l'avaient pas forcé à parler. Comprenant que le jeune homme ne leur dirait rien de son plein gré, ils avaient fini par le laisser en paix.

Izare ne pouvait pas payer la chambre de Rielle très longtemps. Aussi la jeune fille avait-elle fini par s'installer chez lui au milieu de la nuit. Depuis, elle n'avait pas osé remettre le nez dehors. Izare avait pris ses dispositions pour que des voisins en lesquels il avait confiance la préviennent si des prêtres rôdaient dans le quartier. Rielle devrait alors s'en aller et ne revenir qu'après leur départ.

La porte de la maison se referma. Par la fenêtre, Rielle regarda Izare s'éloigner dans la rue en contrebas, l'air joyeux et insouciant. C'était facile de ne pas s'inquiéter quand il paraissait si détendu, et Rielle n'avait aucune envie de faire déjà éclater leur bulle de bonheur tout neuf.

Tout neuf, mais pas parfait. Narmah lui manquait affreusement, et elle s'en voulait de lui avoir caché tant de choses. Elle culpabilisait aussi d'avoir déçu ses parents, son frère et son cousin en provoquant un scandale qui ternirait le nom de tous les Lazuli. Et elle n'était pas idiote : elle se doutait que la vie avec Izare serait dure.

Consciente que son bien-aimé avait désormais deux personnes à nourrir et à vêtir, Rielle était bien décidée à l'y aider. Depuis qu'elle s'était installée chez lui, elle tenait mentalement le compte de ses dépenses et, pendant les leçons, que sur son insistance, il continuait à lui donner, elle l'interrogeait sans relâche sur le prix des différentes sortes de tableaux. Elle cherchait des moyens de se rendre utile en préparant la peinture et les toiles, même si Izare n'avait pas assez de travail pour que ça lui fasse gagner du temps.

Quand elle pourrait sortir de la maison, elle irait lui acheter ses fournitures, et elle ferait les courses pour leurs repas. Peut-être apprendrait-elle à cuisiner. Izare préférait acheter des plats tout prêts à la boulangerie ou à la taverne, ce qui revenait cher à la longue. Rielle comptait demander à une de ses amies de lui montrer comment faire, même si ça l'obligerait à nettoyer le coin crasseux censé servir de cuisine, au rez-de-chaussée. Elle espérait juste trouver des casseroles parmi les piles de vaisselle sale et en désordre.

Avec une grimace, Rielle se dit qu'il était plus important pour elle de s'améliorer en tant qu'artiste : les travaux ménagers ne rempliraient

pas leur escarcelle. À défaut de peindre, elle pouvait toujours dessiner. Elle se leva pour prendre le nécessaire, mais ne trouva que du fusain – pas de papier. Izare avait emporté ses dernières feuilles. Avec un soupir, Rielle se rassit près de la fenêtre.

De toute façon, il ne reste rien ici que je n'aie déjà dessiné des dizaines de fois.

La jeune fille éprouva un pincement de culpabilité. Sans s'en rendre compte, elle avait utilisé toutes les réserves de papier d'Izare. Il lui en avait apporté un peu à la maison des voyageurs pour qu'elle puisse s'occuper pendant qu'elle se cachait là-bas. Plus récemment, Rielle s'était exercée en dessinant son bien-aimé, les recoins de sa maison et la vue de sa fenêtre. Elle savait que le bon papier coûtait cher, mais Izare utilisait du papier de mauvaise qualité, et il n'avait jamais fait la moindre remarque sur la quantité qu'elle consommait. Mais en y repensant, la jeune fille se souvint qu'il utilisait souvent la même feuille plusieurs fois, en la retournant ou en époussetant la craie pour redessiner par-dessus.

Est-il possible de fabriquer du papier à la maison ? se demanda Rielle. *Cela reviendrait-il moins cher que de l'acheter ?* Elle résolut de se renseigner dès qu'elle serait libre de sortir.

Un mouvement à l'extérieur attira son attention. Un des fils de Jonare courait vers la maison d'Izare. Le cœur de Rielle manqua un battement. En se penchant davantage vers la fenêtre, la jeune fille vit que l'enfant était suivi par sa sœur, ses deux cousines et sa mère qui portait un bébé en écharpe sur la poitrine. En bas, la porte s'ouvrit et claqua violemment.

— Zar ! appela le petit garçon en montant l'escalier quatre à quatre.

Rielle sourit comme il arrivait en haut des marches et s'arrêtait pour regarder autour de lui.

— Izare est sorti chercher de nouveaux clients, lui dit-elle en regrettant de n'avoir pas retenu son nom.

Surpris de voir cette inconnue dans un endroit familial, le petit garçon la dévisagea sans réagir. En bas, la porte s'ouvrit et se referma plus doucement.

— Perri ! cria Jonare sur un ton sévère. Je t'avais dit de m'attendre !

L'enfant fit volte-face et dévala les marches. Rielle se leva et s'approcha de la rambarde.

— Bonjour, Jonare.

La jeune femme leva les yeux vers elle et lui sourit.

— On a pensé que tu aimerais avoir de la compagnie.

— C'est très gentil. Montez.

Deux des fillettes portaient un panier entre elles. Jonare le leur prit des mains, leur permettant de foncer dans l'escalier et à l'intérieur du

studio. Rielle frémit en les voyant courir partout, et bondit pour rattraper le spiritin fini comme l'une d'elles bousculait le chevalet au passage. Elle posa le tableau dans ce qu'elle espérait être un endroit sûr.

Jonare s'approcha des chaises et s'assit en soupirant. Ce devait être son tour de garder les jumelles de sa sœur, devina Rielle. La jeune fille se posa sur le bord d'un tabouret, prête à voler au secours de tout autre objet menacé et songeant que, même si elle appréciait d'avoir de la visite, la brusque irruption de cinq enfants était un peu perturbante après l'isolement des dernières quatraines.

— Donc, il est sorti chercher des clients, dit Jonare en hochant la tête. Ça faisait un moment qu'il n'y avait plus été obligé. D'habitude, les gens se battent pour l'engager.

— Vraiment ?

La situation n'était peut-être pas si grave que Rielle le craignait. Jonare se rembrunit.

— Oui. Mais les gens dépensent moins juste après le festival. Ils n'ont plus d'argent.

— Je vois. Ce n'était pas le moment pour m'installer ici, soupira Rielle. Une bouche supplémentaire à nourrir alors que le travail manque... Je n'arrête pas de chercher des moyens d'aider Izare.

Le bébé s'était réveillé et commençait à s'agiter. Jonare souleva sa tunique pour le mettre au sein. Détournant les yeux, Rielle regarda ce que faisaient les autres enfants, se leva d'un bond et arracha un tube de peinture de la bouche d'une des fillettes. Par chance, les tortillons des extrémités ne s'étaient pas encore défaits.

— Il ne faut pas manger la peinture, dit-elle à l'enfant. C'est toxique ; ça te rendrait très malade.

Jonare parut surprise.

— Toxique ? Izare ne nous l'a jamais dit.

Rielle haussa les épaules.

— Il se peut qu'il l'ignore. (Elle prit les mains de la fillette, qui tentait déjà de s'emparer d'autres objets colorés sur la table.) Il vaudrait peut-être mieux descendre.

Jonare acquiesça, se leva et appela les enfants.

Ils dévalèrent bruyamment l'escalier. La pièce du rez-de-chaussée était légèrement plus petite que le studio ; pour tout mobilier, elle contenait un lit, une chaise branlante et un plan de travail étroit situé près du poêle. Malgré quelques tentatives de rangement, Rielle n'avait réussi qu'à obtenir des piles d'affaires légèrement mieux organisées et moins poussiéreuses.

Tandis que les enfants commençaient à sauter sur le lit, elle chercha vainement un siège plus confortable à offrir à Jonare. Mais toutes les chaises se trouvaient à l'étage, où Izare avait l'habitude de recevoir ses

amis. Peut-être pourrait-elle lui suggérer d'en descendre quelques-unes.

— Je vais me mettre sur le lit, dit Rielle en déplaçant la chaise pour Jonare.

Celle-ci haussa les épaules avant de s'asseoir.

— La peinture est vraiment si dangereuse ? Une fois, Mele s'est mis plein de bleu sur la figure. On a trouvé ça drôle ; tout le monde l'appelait Ange !

Rielle grimaça.

— Tout dépend de la couleur. Les pires, ce sont les rouges et les verts. Ma famille a édicté des règles très strictes sur la manipulation des pigments et des teintures. Nous... ils ne veulent pas que les ouvriers tombent malades ou meurent.

— Izare a de la peinture sur les mains tout le temps.

— C'est difficile de peindre sans se salir au moins un peu. J'essaie de le pousser à se nettoyer quand il a fini, mais il faut du savon pour faire partir la peinture à l'huile, et il trouve ça plus économique de s'essuyer avec un chiffon.

Jonare acquiesça.

— Essayez les cendres. Elles absorbent l'huile, et ensuite, il n'y a plus qu'à rincer.

— Vraiment ? (Rielle jeta un coup d'œil au poêle.) Tu sais cuisiner ?

— Bien sûr. Rien de très sophistiqué, cela dit.

— Tu pourrais m'apprendre ?

Jonare eut un sourire amusé.

— Tu n'as jamais eu à le faire toi-même, pas vrai ?

Rielle secoua la tête.

— J'aidais à la préparation des festins, c'est tout. Mais il me semble que ça coûterait moins cher de cuisiner nous-mêmes que d'acheter des plats préparés par d'autres gens.

Jonare acquiesça.

— Certainement. En plus, il faudra bientôt que tu saches nourrir un petit, j'imagine.

Devant le sourire de son amie, Rielle détourna les yeux, les joues en feu et le cœur serré.

— Pas avant qu'on soit mariés, marmonna-t-elle.

— Tu crois ça ? (Jonare rit.) Ça m'étonnerait que tu aies le choix ! (Comme Rielle gardait le silence, elle se pencha en avant et lui tapota le genou.) Ne t'en fais pas. Je ne l'avais jamais vu si épris de quelqu'un, et c'est le genre d'homme qui traite les femmes correctement, mais officialiser une union coûte sacrément cher.

Rielle fronça les sourcils.

— On n'a pas besoin d'argent pour se marier.

— On a besoin d'un prêtre, répliqua Jonare. Et dans le coin, ils ne

font pas cadeau de leurs services.

— Quoi ? Vraiment ? (Rielle secoua la tête.) Je n'arrive pas à croire qu'ils soient aussi corrompus. Sa-Baro...

Son vieux professeur ne lui réclamerait sûrement pas d'argent. En revanche, il pourrait refuser d'officier et lui ordonner de rentrer plutôt chez elle.

Réagirait-il de la même façon si j'étais enceinte ? Il dit toujours que les parents sont responsables de leurs enfants, y compris ceux qui sont nés hors des liens du mariage. Si nous devenions une famille, il ne chercherait pas à nous séparer. Mais elle ne pouvait pas tomber enceinte, du moins, pas sans commencer par défaire ce que lui avait fait la corruptrice. Et pour cela, elle devrait utiliser de la magie.

Le bruit d'une porte s'ouvrant et se refermant l'arracha à ses pensées. Entendant des pas monter l'escalier, Rielle se leva et sortit dans le couloir. Izare était presque arrivé en haut des marches.

— On est en bas, appela-t-elle.

— Zar ! cria une petite voix.

Quatre enfants bousculèrent Rielle pour se ruer vers l'escalier. Un large sourire éclaira le visage d'Izare. Perri fut le premier à l'atteindre ; pour le récompenser, Izare le souleva à bout de bras.

— Tu deviens lourd, petit homme, lui dit-il avant de le reposer.

Puis il laissa le garçonnet lui prendre la main et l'entraîner de nouveau au rez-de-chaussée. Il embrassa fermement Rielle avant d'entrer dans la pièce sur le seuil de laquelle elle se tenait.

— Ça alors. Deux femmes dans ma chambre. Quelle bonne surprise ! Jonare ricana doucement.

— Tu te réjouirais moins si tu savais ce qu'on mijote. Je vais apprendre à cuisiner à Rielle.

Izare haussa les sourcils et se tourna vers la jeune fille, qu'il dévisagea pensivement.

— Attends un peu avant d'aller t'acheter une batterie de casseroles. Trouver du travail risque de prendre plus longtemps que prévu.

— Que s'est-il passé ? demanda Jonare, subitement sérieuse.

Entendant l'inquiétude dans sa voix, Rielle sentit son estomac se nouer.

— Oh, les prêtres m'ont juste fait savoir à quel point je les avais déçus, répondit Izare en jetant un coup d'œil à Rielle. Ils refusent de donner mon nom à des clients potentiels ; ils découragent les gens de me passer des commandes, et une certaine famille a insisté pour qu'on recouvre les fresques de son temple local le temps de les faire remplacer.

Rielle hoqueta de stupeur.

— Ils ne peuvent pas faire ça ! Ce serait un gaspillage d'argent, de talent et de travail ! Tes fresques sont si belles, si... sacrées ! Et tu as

dû y passer tellement de temps !

Izare lui sourit et s'approcha d'elle pour l'enlacer.

— Peu m'importe. J'ai déjà été payé, et j'ai quelque chose d'encore plus beau et plus sacré ici même.

Rielle ne put s'empêcher de lui rendre son sourire. De nouveau, sa bulle de bonheur l'enveloppa – jusqu'à ce qu'elle se souvienne de ce que Jonare avait dit au sujet des prêtres. Si ses parents pouvaient leur faire remplacer les fresques du temple local, la jeune fille doutait d'avoir assez d'argent pour persuader l'un d'eux de la marier avec Izare.

Ils ne pouvaient qu'espérer que la complaisance dont le clergé faisait preuve vis-à-vis des Lazuli s'atténuerait avec le temps. Et en attendant, ils devraient trouver un moyen de survivre – mais lequel, si les prêtres ne voulaient plus donner de travail à Izare ?

Le jeune homme, qui avait dû lire l'inquiétude sur le visage de Rielle, lui rappela :

— Je ne peins pas que des spiritins. On s'en sortira.

Rielle acquiesça et se détendit légèrement. Elle se souvint du portrait qu'il avait fait d'elle, et de sa difficulté à rendre le tissu. Par-devers elle, Rielle sourit. *S'il veut bien m'y autoriser, je sais comment l'aider. Je dois juste le convaincre que j'en suis capable.*

Chapitre 12

Balayant du regard les piles d'assiettes sales, les chiffons tachés de peinture, les fleurs mortes depuis belle lurette et les légumes flétris qui recouvraient le plan de travail de la cuisine, Rielle se demanda par où commencer. Trier toutes ces choses – d'un côté, celles qui valaient la peine d'être gardées, de l'autre, celles qu'il fallait jeter – serait un bon début. Rielle envisagea également de séparer celles qui devaient être lavées de celles qui n'en avaient pas besoin, mais apparemment, toutes entraient dans la première catégorie.

Malheureusement, la jeune fille ne pouvait pas s'aventurer dehors pour aller chercher de l'eau. Elle demanderait à Izare de le faire quand il rentrerait à la maison. Puis elle brûlerait une partie des ordures dans le poêle afin de chauffer l'eau et, comme Jonare le lui avait suggéré, elle utiliserait les cendres pour laver la vaisselle.

Pourtant, elle hésitait : si elle déplaçait un seul objet, tout le reste de la pile ne risquait-il pas de s'écrouler ? Et si oui, serait-ce forcément une mauvaise chose ? La plupart des assiettes semblaient déjà ébréchées. Le problème, c'est qu'ils pouvaient difficilement se permettre de les remplacer.

Dans ce cas, mieux vaut commencer par le haut, songea Rielle. S'avançant vers le plan de travail, elle attrapa entre deux doigts une vieille chemise drapée sur la moitié de la pile. Celle-ci était tellement raidie par la crasse et la peinture à l'huile que lorsque la jeune fille la souleva, elle conserva la forme de certaines des choses qu'elle recouvrait. Dessous, Rielle découvrit une assiette de tranches de melon d'été moisies. Elle adressa une petite prière aux Anges. Pas étonnant que ce coin de la pièce du bas sente si mauvais !

Quelqu'un frappa à la porte de la maison. Rielle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, puis regarda de nouveau le melon dont la croûte avait viré au bleu. Avec un soupir, elle reposa la chemise sur la pile et se dirigea précipitamment vers la porte, espérant que son visiteur quel qu'il fût pourrait aller lui chercher de l'eau.

La lourde porte de la maison pivota vers l'intérieur, révélant un visage familier habituellement doux, mais creusé ce jour-là par la sévérité et la détermination.

— Ais Lazuli, la salua Sa-Baro. Puis-je te parler ?

La jeune fille mit un moment à répondre, d'abord parce qu'elle

s'était figée d'inquiétude, puis parce qu'elle ravalait un juron (comment avait-elle pu se montrer assez stupide pour aller ouvrir ?), et enfin parce qu'elle ne savait pas comment réagir.

Sa-Baro aurait facilement pu forcer le passage avec de la magie, mais il ne le faisait pas : il lui demandait la permission d'entrer. S'en irait-il si elle refusait de s'entretenir avec lui ? Rielle fut tentée de le faire, juste pour voir ce qui se passerait. Puis elle pensa à Narmah, et ses velléités de rébellion s'estompèrent.

— Vous êtes venu me ramener chez moi ? demanda-t-elle.

Elle se faisait peut-être des idées, mais il lui sembla que l'expression du vieil homme s'adoucissait légèrement. Il secoua la tête.

— Pourquoi devrais-je vous croire ?

— Je te jure que c'est la vérité, dit-il solennellement. Je te le jure sur les Anges.

Alors, Rielle ouvrit la porte en grand et lui fit signe d'entrer dans la pièce du bas. Sa-Baro obtempéra en regardant autour de lui, depuis le lit jusqu'aux affaires entassées par terre. Il devait probablement comparer cette chambre en désordre au salon décoré avec goût dans lequel il avait été reçu à la teinturerie. Rielle déplaça une pile de vêtements sales de la chaise et lui désigna celle-ci, même si elle imaginait mal le prêtre s'asseoir sur ce siège branlant et poussiéreux avec ses robes d'un bleu parfait.

Sa-Baro secoua la tête.

— Je ne resterai pas longtemps. (Il fit face à Rielle.) Tu vas bien ?

— Oui. Et ma famille ?

Il hocha la tête.

— Tout le monde s'inquiète pour toi, bien entendu.

— Bien entendu, répéta Rielle en pensant à Narmah plutôt qu'à sa mère pour que sa voix ne trahisse aucun sarcasme.

Les sourcils froncés, Sa-Baro baissa les yeux vers le sol puis les releva vers Rielle.

— Je m'excuse d'être aussi direct, mais... as-tu... Izare est-il ton amant ?

Rielle soutint son regard avec une facilité dont elle fut la première surprise. Peut-être parce que sa réponse aurait été différente si le prêtre avait tenu la promesse qu'il lui avait faite.

— Oui.

Sa-Baro détourna les yeux en secouant la tête.

— Jeune sotte.

Rielle fut prise de colère.

— C'était peut-être une mauvaise idée, mais c'est vous qui m'y avez poussée en trahissant ma confiance.

Le vieil homme plissa les yeux.

— Tu oses me jurer alors que tu as menti pendant si longtemps ?

— Je n'ai menti à personne, se défendit Rielle.

— Non, mais tu as dissimulé la vérité – à ta famille et à moi.

Comment pouvais-je te conseiller de façon appropriée alors que j'ignorais ce qui te préoccupait réellement ?

Rielle referma la bouche. Il avait raison. Aurait-il parlé à ses parents de ses soupçons les concernant, Izare et elle, si elle lui avait avoué combien elle appréciait le jeune homme ? Peut-être aurait-il deviné qu'elle choisirait de quitter sa famille plutôt que de le perdre.

Sa-Baro avait dû penser que leur relation était encore superficielle. Il ne pouvait pas imaginer que la perspective d'épouser un des fils déficients d'une grande famille suffirait à faire fuguer Rielle, parce qu'il supposait qu'elle n'avait nulle part où aller. Ou peut-être croyait-il qu'elle ne renoncerait pas aux privilèges de sa classe sociale pour se mettre à la colle avec un artiste pauvre.

Sa-Baro soupira.

— Ta tante aimerait te voir. Accepterais-tu de la rencontrer ?

Le cœur de Rielle fit un bond dans sa poitrine.

— Volontiers.

— Elle espère rétablir une relation cordiale, révéla Sa-Baro. Faire la paix entre toi et tes parents. Serais-tu ouverte à cette idée ?

— Oui... à certaines conditions.

— Je suis sûre que ta tante en a également. (Le prêtre hocha la tête.) Très bien, je vais lui porter ta réponse.

Il se dirigea vers la porte de la chambre. Rielle s'effaça pour le laisser passer et le suivit dans le couloir. Avant de sortir de la maison, Sa-Baro s'arrêta sur le seuil, se retourna vers elle et la regarda tristement. Puis il s'en fut.

Quand la porte se fut refermée derrière lui, Rielle prit une grande inspiration et la relâcha en s'efforçant d'expulser sa colère et ses regrets en même temps que l'air de ses poumons. En elle, l'espoir le disputait à la peur. Ce serait merveilleux de voir Narmah... à condition qu'il ne s'agisse pas d'une tentative de ses parents pour la capturer et la forcer à rentrer à la maison.

Soudain, une pensée jaillie de nulle part traversa l'esprit de Rielle. *Je viens de parler à un prêtre sans penser une seule fois au fait que j'avais appris la magie.* Elle frissonna. Elle n'avait songé qu'au fait que Sa-Baro l'avait trahie. La prochaine fois, elle n'aurait peut-être pas autant de chance. Ce serait difficile de regarder un prêtre en face tout en pensant à ce qu'elle avait fait. Mais elle dissimulait sa capacité à voir la Crasse depuis des années. Avec un peu de chance, cela l'aiderait à garder son nouveau secret.

Pour l'heure, Rielle avait des problèmes plus pressants. Mettant cette pensée de côté, elle pivota vers la chambre et tenta de la regarder avec les yeux de Sa-Baro. Cela lui fit honte. Izare se moquait

du désordre et n'avait pas de serviteurs pour ranger. Rien ne changerait si Rielle ne retroussait pas ses manches.

Puisque les prêtres savaient où elle était, et puisque, visiblement, ils n'avaient pas l'intention de la ramener de force à la teinturerie, Rielle était désormais libre d'aller chercher de l'eau elle-même. Redressant les épaules, elle se saisit de la cuvette en métal qu'Izare et elle utilisaient pour faire leurs ablutions et laver leurs vêtements. Elle la posa sur le poêle, puis s'empara de la grosse cruche avec laquelle Izare rapportait de l'eau de la fontaine et se dirigea vers la porte de la maison.

Sa peau la picota comme elle s'avancait dans la cour. Elle n'était pas sortie depuis deux quatraines. Les voisins savaient qu'elle était là : elle les avait vus lever le nez vers les fenêtres de l'atelier d'Izare et entendus poser des questions à son sujet. Même si elle ne portait pas des vêtements aussi luxueux que du temps où elle vivait avec sa famille – Jonare lui avait donné des jupes et des tuniques dans lesquelles elle ne rentrait plus depuis sa première grossesse –, Rielle se sentait beaucoup trop voyante. Atteignant la fontaine, elle remplit la cruche et se hâta de rentrer.

Lors de son deuxième voyage, elle ne fut pas surprise de trouver Monya en train de remplir des bouteilles en verre.

— Bonjour, Rielle, la salua l'autre femme en levant les yeux vers elle et en lui souriant. Tu vas bien ? J'ai vu le prêtre s'en aller. Il a dû être drôlement furtif pour ne pas se faire intercepter par nos sentinelles.

Rielle sourit.

— Je vais bien, merci. Il ne m'a pas fait de mal ; il voulait juste me poser quelques questions. Et Dinni et toi, ça va ?

— On se débrouille, répondit Monya d'un air satisfait. Dinni s'est remise à sculpter grâce à la générosité d'une nouvelle cliente. Celle-ci a appris ce qui s'était passé, et elle a utilisé l'argent de sa donation habituelle au festival pour lui payer des matériaux de remplacement.

— C'est très gentil de sa part, commenta Rielle.

Monya opina du chef.

— En effet. Elle apprécie beaucoup l'art, et elle soutient la cause des femmes. Il faudrait que je te la présente.

— J'en serais très honorée.

Cette fameuse cliente accepterait peut-être un tableau peint par une femme ?

— Tu fais un peu de ménage ?

— Probablement plus qu'un peu ! La maison est dans un état..., grimaça Rielle.

— Tam, la vieille tisseuse qui habite là... (Monya désigna une maison voisine.) ... faisait la lessive d'Izare tous les quarts-jours contre

quelques copées.

— « Faisait » ? Elle ne la fait plus ?

— Elle a pensé que tu t'en chargerais désormais. Mais si tu veux qu'elle continue, je suis certaine qu'elle en sera ravie.

Rielle acquiesça, notant le changement de ton de Monya qui semblait sous-entendre quelque chose. La vieille femme devait avoir besoin de cet argent. Le problème, c'est que Rielle ignorait si Izare pouvait encore s'offrir ses services.

— Je vais en parler à Izare, dit-elle. Il est sorti chercher de nouveaux clients.

Monya prit un air pensif.

— Il n'avait pas dû faire ça depuis longtemps.

— C'est ce qu'il paraît, oui. (Rielle grimaça et baissa les yeux vers la cruche.) Je ferais bien de me mettre au travail.

Elle rebroussa chemin vers la maison, et dut faire encore deux voyages avant que la cuvette ne soit pleine.

Quelques heures plus tard, elle avait dégagé le plan de travail de la cuisine, fait une pile d'objets réutilisables et frotté les assiettes avec un vieux chiffon et de la cendre. Elle jeta toutes les ordures qu'elle ne pouvait pas brûler dans une fosse peu profonde, à l'entrée d'une ruelle où les voisins déposaient également les leurs. Quand la fosse était pleine, tout le monde se cotisait pour faire venir des éboueurs.

Rielle était en train de verser le reste de l'eau sale dans un seau pour la vider dehors quand la porte de la maison s'ouvrit. Izare entra, tenant un paquet rectangulaire enveloppé de tissu et une miche de pain. Il s'arrêta sur le seuil de la pièce pour observer Rielle, puis posa ses paquets et se hâta de rejoindre la jeune fille.

— Laisse-moi t'aider, dit-il en lui prenant le seau des mains pour le porter dehors.

— Tu as trouvé quelque chose ? lui demanda Rielle à son retour. Izare secoua la tête.

— Monya m'a dit que tu avais eu un visiteur.

— Sa-Baro.

Il écarquilla les yeux et, faisant un pas vers Rielle, lui prit les mains.

— Que t'a-t-il fait ?

— Rien. Il m'a juste demandé si je voulais bien voir ma tante.

Le jeune homme prit un air pensif.

— Et qu'as-tu répondu ?

— Que j'aimerais bien.

— Ça pourrait être un piège. Il a pu venir ici dans l'espoir de te surprendre, et dire que ta tante voulait te voir afin que tu ne bouges pas de là le temps qu'il informe tes parents de l'endroit où tu te trouves. Ils sont peut-être en route pour venir ici.

Rielle haussa les épaules.

— C'était il y a plusieurs heures. S'ils avaient dû venir, ils seraient déjà arrivés. Non, je suis une marchandise défectueuse désormais. Plus aucun homme des grandes familles ne voudra m'épouser. Mieux vaut pour eux que je me tienne à l'écart, plutôt que d'être un fardeau et une source constante de scandale.

— Non ! protesta Izare, portant les mains de Rielle à sa bouche et les embrassant tour à tour. Tu n'es pas défectueuse, et tu n'as jamais été une marchandise.

La jeune fille prit une grande inspiration et, rassemblant son courage, le regarda bien en face.

— Et toi, tu veux m'épouser ?

Izare sourit.

— Est-ce que j'en ai envie ? Oui, bien sûr. Est-ce que je peux me le permettre ? Pas pour le moment.

Rielle dégagea ses mains.

— Jonare m'a parlé du dessous-de-table à verser aux prêtres. Si je pouvais obtenir l'approbation de mes parents pour ce mariage, ils n'oseraient pas nous en réclamer un.

— Mais tes parents ne voudront jamais que tu m'épouses.

— Ils pourraient accepter, si ça noircissait un peu moins le nom des Lazuli.

Un des coins de la bouche d'Izare se releva.

— Tu veux dire, si ça le peignait en gris à la place ?

Rielle sourit de sa plaisanterie.

— Et puis, il serait moins mortifiant que leur fille unique ne vive pas dans la pauvreté.

Izare se rembrunit.

— Je n'ai pas besoin de leur charité.

— Tu ne veux pas de leur charité, corrigea Rielle. Et moi non plus. Cela dit, je ne veux pas non plus que tu meures de faim par ma faute. (Elle jeta un coup d'œil au paquet qu'il avait déposé sur le lit.) Qu'est-ce que tu as acheté ?

Izare grimaça. Déballant le paquet, il révéla plusieurs feuilles de papier bon marché, une bouteille d'huile et des flacons de pigments.

— Ça a dû coûter cher, observa Rielle.

— Oui, mais ne t'en fais pas. Il existe un type de peinture qui génère toujours un revenu fiable. Seulement, je ne peux rien faire sans matériel. (Il sourit.) Je commencerai demain. Pour l'instant... tu as assez travaillé aujourd'hui. Tes mains sont toutes rouges. Laisse-moi m'occuper de la lessive.

Ramassant le tas de linge sale qu'elle avait déposé sur le lit, il se dirigea vers la porte de la maison.

— Je reviens tout de suite.

Rielle ouvrit la bouche pour protester, mais la referma sans rien

dire. *La vieille Tam a aussi besoin d'argent, songea-t-elle. Et un jour, nous aurons peut-être besoin qu'elle nous rende service.*

Chapitre 13

En se réveillant le lendemain, Rielle se rendit compte qu'elle avait repoussé les draps et qu'elle était complètement découverte. Non que cela ait la moindre importance : Izare l'avait déjà vue nue des tas de fois, et il faisait bien assez chaud dans la pièce du bas. La jeune fille était trop ensommeillée pour prendre la peine de se couvrir, fourbue dans des endroits dont elle ignorait qu'ils pussent trop travailler jusqu'à la première nuit passée avec Izare.

Au souvenir de cette fois et de toutes les autres qui avaient suivi, Rielle ne put s'empêcher de sourire. Alors, elle eut envie de se lever.

Ouvrant un œil, elle regarda le plan de travail de la cuisine, désormais propre et surmonté d'une pile des assiettes les moins ébréchées. Même si le désordre ne dérangeait visiblement pas Izare, celui-ci semblait content que Rielle se soit mise au ménage. Et peut-être apprécierait-il de manger des plats préparés à la maison.

Ils avaient passé quelques heures à ranger la pièce du bas et à laver le sol. Après quoi, Izare avait accidentellement renversé une cruche d'eau propre sur Rielle, ce qui l'avait obligée à ôter ses vêtements mouillés, et avait entraîné des ébats qui les avaient occupés jusque fort tard dans la nuit.

Izare était-il réveillé ? Rielle guetta sa respiration près d'elle. Au lieu de ça, elle entendit un léger raclement familial. Elle se retourna. Elle avait bien deviné : Izare se tenait face à elle, derrière son chevalet. Il peignait.

— Non, protesta-t-il. Remets-toi comme tu...

— Qu'est-ce que tu fais ? s'écria Rielle en saisissant une couverture pour la draper autour d'elle.

— Je peins.

— Je le vois bien.

La jeune fille se leva et, sans lâcher sa couverture, se dirigea vers Izare. En contournant le chevalet, elle découvrit une petite toile, à peine plus grande que ses deux mains. Le lit était à peine esquissé, mais la femme allongée dessus avait déjà le réalisme magique de tous les sujets d'Izare.

— Narmah m'avait pourtant prévenue, marmonna Rielle.

— Que tu fuguerais pour venir vivre avec moi, et que je serais forcé de peindre des nus afin de payer le loyer ? répliqua Izare, haussant les

sourcils d'un air de défi.

Rielle plissa les yeux.

— Tu as l'intention de vendre des portraits de moi nue ?

Le jeune homme redevint sérieux.

— Bien sûr que non. On ne voit pas que c'est toi. Ton visage est caché, et... (Il grimaça.) Ce n'est pas comme si quelqu'un d'autre était en mesure de reconnaître le reste de ta personne.

Reportant son attention sur le tableau, Rielle remarqua qu'en effet, la femme – elle – avait la tête tournée dans la direction opposée. Et qu'on ne distinguait guère que la courbe d'un de ses seins. C'était une vue de derrière... ce qui signifiait que ses fesses étaient clairement exposées. Rielle fronça les sourcils. *Je n'aime pas ça du tout.* Mais ils avaient besoin d'argent.

— Des gens achèteront ce genre de tableau ?

— Oui. Très volontiers. Et ils l'achèteraient encore plus volontiers si on en voyait davantage.

— Tu veux dire, si tu me peignais de face.

— Oui. Je pourrais dissimuler ton visage. Ou le remplacer de mémoire par celui d'une autre femme.

Rielle s'imagina posant nue et se recroquevilla sur elle-même à cette idée. Rester découverte aussi longtemps...

— Tu ne peux pas tout faire de mémoire ?

Izare gloussa.

— Contrairement à ce que tu sembles croire, je n'ai pas passé tant de temps que ça à observer des corps de femmes nues durant ma courte existence. Et aucun d'eux n'était aussi sublime que le tien.

Rielle haussa les sourcils.

— Flatteur. Ne crois pas qu'il m'a échappé que tu avais passé un certain temps à observer d'autres corps de femmes nues.

— C'est un des risques de mon métier. Comment retranscrire une beauté que je n'ai pas admirée de mes propres yeux ? (Izare posa sa palette et son pinceau.) Et comment l'admirer quotidiennement sans éprouver une envie brûlante de la retranscrire ? (Il tendit un bras et, avant que Rielle puisse l'esquiver, attrapa le bord de la couverture. Il en écarta les pans d'un geste théâtral, dénudant de nouveau la jeune fille.) Ce serait pur égoïsme que de garder toute cette splendeur pour moi.

Rielle se couvrit la poitrine de ses mains.

— Mais... et si je n'ai pas envie que tu me partages avec d'autres gens comme une... une... ?

— Une prostituée ? (Izare secoua la tête.) Ça n'a rien à voir. Quand une chanteuse chante, est-ce que ça l'avilit ? Quand un conteur raconte une histoire, est-ce que ça le salit ? Je pourrais te peindre des milliers de fois sans que mon pinceau ne laisse la moindre trace sur

toi. Tu resterais toujours la même. (Tirant sur les bords de la couverture, il attira Rielle vers lui et les enveloppa tous les deux avec.) Ton corps physique, ta chair et ton sang... (Il se pencha pour l'embrasser dans le cou. Ses baisers très doux descendirent dans l'ombre projetée par la couverture, accélérant le pouls de Rielle.) Cela, c'est pour moi seul.

Rielle se mordit la lèvre inférieure, partagée entre l'envie de protester et celle de se taire. Elle faillit s'entailler avec ses propres dents lorsque quelqu'un tambourina brusquement à la porte de la maison. Izare se figea, puis jura et émergea de la couverture.

— Ce salopard est en avance. Au moins, il a frappé avant d'entrer.

Izare se leva, et Rielle se drapa précipitamment dans la couverture.

— Qui est-ce ?

— Errek. Il va me présenter à quelques clients pour lesquels il ne veut plus travailler. Un avec lequel il est fâché, et quelques autres auxquels il ne fait pas confiance.

Izare saisit le chevalet et alla le ranger derrière la porte de la pièce du bas, afin qu'il soit caché lorsque celle-ci s'ouvrira.

— Si Errek ne leur fait pas confiance, pourquoi le devrais-tu ?

Izare revint vers Rielle.

— J'insisterai pour qu'ils me versent une moitié d'avance. Comme ça, même s'ils ne règlent pas le solde, j'aurai quand même gagné quelque chose. (Il embrassa fermement la jeune fille, puis sourit et se détourna.) Si je croise Jonare, je lui dirai que tu es prête à prendre des cours de cuisine.

Rielle eut un rire bref.

— Il faudra qu'elle apporte ses casseroles. Et des ingrédients.

Izare la regarda par-dessus son épaule et lui sourit avant de refermer la porte de la pièce du bas derrière lui. Rielle entendit la porte de la maison s'ouvrir. Errek dit quelque chose d'une voix étouffée. Puis un claquement se réverbéra dans l'escalier, et le silence se fit.

Avec un soupir, Rielle se détourna et se vêtit pour aller chercher l'eau nécessaire à sa toilette. Une fois propre et habillée, elle se dirigea vers le chevalet et examina le tableau.

Izare n'avait pas dû travailler longtemps ; pourtant, il l'avait capturée à merveille. Son corps nu était si lumineux que l'œil remarquait à peine l'absence de détails du reste de la scène. *Il est parfait tel quel. Je voudrais pouvoir le garder.* Mais ils avaient besoin d'argent. Et le tableau ne pourrait être vendu qu'une fois fini.

C'est là que je peux intervenir. Izare ne m'en voudra sûrement pas de travailler dessus : après tout, il ne cherche pas à se faire une réputation de peintre d'œuvres indécentes !

Saisissant le chevalet, Rielle le ramena au milieu de la pièce et se

mit au travail. La toile était petite, et elle ne pouvait finir que le décor, de sorte qu'il restait assez de peinture pour qu'elle n'ait pas à s'interrompre afin d'en préparer d'autres. Ce travail l'emplissait d'un curieux mélange de contentement et d'agitation. Elle ne maîtrisait pas assez bien la peinture à l'huile pour se sentir en confiance, mais c'était merveilleux de s'atteler à ce défi, et chaque petite réussite lui apparaissait comme une grande victoire.

Rielle s'arrêta au bout de quelques heures, décidant que même si elle n'était pas tout à fait satisfaite, elle avait suffisamment progressé pour montrer son travail à Izare. Comme elle s'essuyait les mains, des coups légers mais pressants furent frappés à la porte de la maison. Rielle alla ouvrir. Un gamin crasseux se tenait sur le seuil.

— Les prêtres arrivent, chuchota-t-il.

Puis il s'en fut en courant.

Le cœur de Rielle manqua un battement. Sa-Baro lui avait dit qu'il reviendrait lui donner le lieu et l'heure de son rendez-vous avec Narmah. Par-dessus son épaule, elle jeta un coup d'œil à la pièce du bas désormais si bien rangée... mais au milieu de laquelle se dressait le chevalet.

Le tableau ! Elle mourrait de honte si Sa-Baro le voyait.

Se précipitant dans la chambre, Rielle empoigna le chevalet et la peinture et les emporta à l'étage. Elle posa le chevalet, prit le tableau et chercha du regard un endroit où le cacher. Les toiles appuyées contre les murs étaient beaucoup moins nombreuses qu'avant l'époque de son installation chez Izare ; son portrait d'elle, notamment, ne se trouvait plus là. Le jeune homme lui avait dit qu'il l'avait mis en lieu sûr avec le reste de ses œuvres. Mais Rielle se souvenait de la façon dont il dissimulait ses tableaux les plus petits à l'intérieur du cadre des grands.

Se dirigeant vers la pile la plus proche, la jeune fille passa les toiles en revue et en trouva une dont le dos était partiellement déchiré. Écartant les bords avec soin pour ne pas abîmer la peinture fraîche, elle glissa le nu à l'intérieur.

Au moment où elle se redressait, quelqu'un frappa à la porte d'entrée. Rielle prit une grande inspiration, puis se força à descendre. Comme elle le craignait, le souvenir de la corruptrice et de ce qu'elle lui avait enseigné s'imposa à son esprit. Ravalant sa honte et sa peur, Rielle ouvrit la porte.

L'homme qui entra portait une robe bleue, mais ce n'était pas Sa-Baro. Rielle mit un moment à le replacer. Puis elle identifia Sa-Elem, le prêtre qui avait capturé et puni son ravisseur impur.

Un autre homme s'engouffra dans le couloir à sa suite, son épaule frôlant la poitrine de Rielle au passage. La jeune fille recula et le foudroya du regard. Sa-Gest – le prêtre qui déplaçait tant à ses

camarades du temple – lui sourit, les yeux brillant d’une satisfaction étrange. Sa-Elem fronça les sourcils d’un air désapprobateur mais ne le réprimanda pas. Au lieu de ça, il se tourna vers Rielle.

— Ais Lazuli, Aos Saffre est-il ici ?

— Non, Sa-Elem.

Le prêtre hocha la tête.

— C’est ta première inspection ?

Il ne s’agissait donc pas d’un message de Sa-Baro.

— Non, le détrompa Rielle. La teinturerie a été fouillée plusieurs fois... mais pas depuis longtemps, me semble-t-il.

Sa-Elem se tourna vers la pièce du bas.

— J’imagine que tes parents t’ont tenue à l’écart lorsque ça se produisait.

— Oui. (Rielle suivit les deux hommes dans la chambre.) Je peux vous aider ?

Sa-Elem regarda autour de lui et fit un signe à Sa-Gest.

— Monte.

Rielle s’effaça pour laisser passer le jeune prêtre et éviter qu’il ne la touche de nouveau.

— As-tu vu quoi que ce soit de louche dans le quartier ? interrogea Sa-Elem.

Rielle retint son souffle en comprenant ce qu’il insinuait.

— Encore un impur ?

— Oui. (Sa-Elem parut presque sourire.) Tu serais plus en sécurité à la teinturerie, mais l’homme ou la femme que nous cherchons pourrait aussi bien se cacher dans cette partie de la ville que dans les quartiers les plus pauvres.

— C’est rassurant, dit Rielle avec un petit rire blasé. Non, je n’ai rien vu de louche, mais je ne suis pas sortie beaucoup sinon pour aller chercher de l’eau à la fontaine et jeter les ordures.

Sa-Elem hocha la tête.

— Si tu remarques quoi que ce soit, préviens-nous. (Il rebroussa chemin vers l’escalier.) Tu as fini ? lança-t-il en levant la tête.

Quelques secondes s’écoulèrent avant que Sa-Gest ne réponde :

— Oui.

Rielle entendit des pas se diriger vers les marches. Ils semblaient provenir de l’endroit où elle avait caché le nu. La jeune fille se força à respirer lentement et à conserver la même expression vaguement inquiète, mais pas trop. Sa-Gest apparut en haut de l’escalier et commença à descendre, les mains fourrées dans les manches de sa robe. Sa-Elem se détourna pour sortir. Alors, Sa-Gest regarda Rielle avec un large sourire libidineux.

L’estomac de la jeune fille se retourna. Elle s’autorisa un froncement de sourcils, puis recula pour que le prêtre n’ait pas la possibilité de la

toucher en passant devant elle. Sa-Elem tint la porte à son compagnon, puis le suivit dehors et referma derrière lui sans rien ajouter.

Rielle attendit, le cœur battant à tout rompre. Elle compta jusqu'à cent avant de se précipiter à l'étage et de jeter un coup d'œil à la ronde. Tout semblait à sa place. Elle s'approcha de la fenêtre et scruta la rue en contrebas. Les deux prêtres avaient disparu.

Rapidement, elle se dirigea vers les tableaux entassés contre le mur et trouva celui à l'intérieur duquel elle avait dissimulé le nu. Elle écarta les côtés de la déchirure à l'arrière de la toile... mais dedans, il n'y avait rien.

Le tableau avait disparu.

Rielle s'assit lourdement par terre, les mains pressées sur sa bouche. Comment Sa-Gest avait-il su où chercher ? Qu'allait-il faire du nu ?

La jeune fille était toujours prostrée quand Izare revint un peu plus tard. Comme elle ne répondait pas à ses appels, il monta en hâte à l'étage et se précipita vers elle. D'une voix hoquetante, Rielle lui apprit la mauvaise nouvelle.

— Ne t'en fais pas, dit Izare en la prenant dans ses bras. Personne ne peut te reconnaître.

— Mais Sa-Gest a forcément deviné que c'était moi !

— Et alors ? Il ne peut rien prouver. S'il montre le tableau à quelqu'un, les gens croiront qu'il l'a acheté pour son propre plaisir, ce qu'un bon prêtre ne devrait pas faire. Et comme c'est toi qui en as peint la plus grande partie, je pourrai nier qu'il s'agit d'une de mes toiles. Un bon artiste fera la différence entre ton style et le mien. (Izare massa les épaules de Rielle.) Au moins, il n'a rien cassé, ni rien emporté de précieux.

Rielle leva les yeux vers lui.

— Je préfère ne plus poser pour toi.

Izare sourit.

— Tu n'en auras pas besoin. J'ai du travail.

L'espoir gonfla le cœur de Rielle, le soulevant telle une bouffée d'air frais.

— De quoi s'agit-il ?

— D'un portrait. (Izare grimaça fièrement.) C'est la première fois qu'on m'aborde dans la rue et qu'on me passe une commande en se fiant uniquement à ma réputation.

— La personne a de quoi payer ?

— Oui.

— Qui est-ce ?

— Une jeune femme d'une grande famille. Elle doit avoir ton âge.

Toute légèreté envolée, Rielle sentit une pierre lui tomber dans l'estomac.

- Comment s'appelle-t-elle ?
- Famire. Elle viendra ici l'après-midi du prochain quart-jour pour sa première séance de pose.

Chapitre 14

Le foulard drapé sur la tête de Rielle sentait légèrement le parfum bon marché et la transpiration de quelqu'un d'autre. Izare l'avait emprunté à Greya, car Rielle n'avait que celui qu'elle portait le jour de sa fugue, et il n'était pas de la bonne couleur.

La bonne couleur, c'était un rouge sombre, la teinte la moins criarde que Famire possédait. Ainsi, si quelqu'un surveillait la maison d'Izare et voyait Rielle sortir, puis une femme vêtue de la même façon arriver un peu plus tard, il supposerait qu'il s'agissait de la même personne. Mieux valait qu'on ignore que Famire rendait visite à Izare, et que celui-ci peignait un nouveau portrait scandaleux.

Rielle se réjouissait presque que cela l'oblige à s'absenter durant les séances de pose. Famire lui avait toujours paru désagréable même quand elle était de bonne humeur, et elle ne lui avait jamais exprimé que de l'antipathie. Sans doute souhaitait-elle voir jusqu'où son ancienne camarade était tombée pour pouvoir se moquer d'elle.

Au grand soulagement de Rielle, Izare avait soupçonné que sa nouvelle cliente n'était peut-être pas complètement honnête avec lui, et il lui avait demandé la moitié de la somme d'avance. Si Famire voulait juste constater par elle-même l'infortune de sa camarade, elle trouverait quelque excuse pour s'en aller après avoir jeté un coup d'œil dans la maison au lieu de rester et de payer.

Au final, Rielle eut une bonne raison de s'absenter ce jour-là : Sa-Baro était passé la veille pour l'informer que si elle souhaitait toujours voir sa tante, celle-ci l'attendrait chez un vendeur de jus de fruits le lendemain après-midi. L'échoppe n'était pas très loin de chez Izare, dans la cour où le jeune homme achetait souvent son pain. Rielle s'en approcha prudemment, en restant hors de vue.

Comme d'habitude, des tables et des chaises étaient disposées le long des murs. Rielle aperçut sa tante assise sur un des bancs scellés dans la façade du vendeur de jus de fruits. La culpabilité lui tordit les entrailles... avant de s'évanouir d'un coup lorsque Rielle s'aperçut que Narmah n'était pas seule.

Mère. Sa-Baro ne m'avait pas dit qu'elle serait là.

Sa mère avait peut-être découvert le plan de Narmah pour voir Rielle en secret, et insisté pour venir. À moins qu'il ne s'agisse d'un piège. Ainsi qu'Izare le lui avait suggéré, Rielle rebroussa chemin et

approcha la place depuis une autre ruelle, cherchant des employés de la teinturerie dans les parages. Mais elle eut beau scruter les vitrines des boutiques, elle ne vit personne qu'elle connaissait.

Sa peau la picotait lorsqu'elle prit une grande inspiration, rassembla son courage et pénétra enfin dans la cour. L'air renfrogné de Narmah se dissipa à la vue de sa nièce. Elle se leva d'un bond et s'approcha de Rielle, les bras grands ouverts.

— Ma petite chérie, tu vas bien ? (Prenant les mains de la jeune fille, elle l'examina rapidement.) Tu as changé.

— C'est le foulard qui te donne cette impression. Ce n'est pas le mien, expliqua Rielle. Comment vas-tu, ma tante ?

Narmah grimaça.

— Je m'inquiète pour toi. (Elle se pencha vers sa nièce et baissa la voix.) Tout le monde s'inquiète pour toi – y compris ta mère, même si elle n'aime pas le montrer.

Rielle regarda par-dessus l'épaule de sa tante. Le dos très raide, sa mère les observait avec une mine désapprobatrice. Ce fut à peine si son regard accusateur suscita une vague culpabilité chez Rielle. *Quelle fille horrible je fais, songea-t-elle. Je devrais avoir honte de tous les problèmes que j'ai causés à ma famille, mais ce n'est pas le cas.* Les Lazuli étaient les meilleurs teinturiers de la ville. Ils gagneraient toujours de l'argent. En essayant de la marier au sein des grandes familles de Fyre, sa mère avait visé beaucoup trop haut.

— Viens t'asseoir, ordonna Narmah.

Tenant Rielle par la main, elle l'entraîna vers une chaise placée face au banc.

— Mère, dit la jeune fille pour se montrer polie.

Sa mère la dévisagea et détourna les yeux.

— Donc, tu ne te contentais pas de prendre des leçons avec lui.

Rielle fronça les sourcils, puis se souvint de ce qu'elle avait raconté à ses parents lorsque ceux-ci l'avaient interrogée au sujet de ses visites à Izare.

— Au début, si. Avec le recul, je me rends compte que j'étais déjà amoureuse, mais je n'avais aucune intention de... de fuir.

Sa mère la regarda bien en face.

— Alors pourquoi l'as-tu fait ?

— Parce que le seul autre choix qui s'offrait à moi était pire.

— Qui t'a raconté ça ? Les filles de ta classe, au temple ? (La mère de Rielle secoua la tête.) Je n'aurais jamais dû t'envoyer là-bas. Elles t'ont farci la tête d'idées ridicules, sûrement pour te dissuader de leur souffler un prétendant qu'elles voulaient garder pour elles.

— Elles n'étaient pas les seules. Chaque fois que je me rendais à une fête organisée par les grandes familles, on me faisait bien sentir que je n'étais pas à ma place. Et Sa-Baro voyait les choses de la même façon

que moi.

— Jamais Sa-Baro n'aurait...

— Peu importe, l'interrompt Narmah sur un ton plus déterminé et plus sévère que jamais. On ne peut pas changer le passé. L'important, c'est ce que nous allons faire à partir de maintenant.

La mère de Rielle referma la bouche et opina du chef à contrecœur. Narmah se tourna vers la jeune fille.

— Tu as fait un choix audacieux, mais qui ne t'oblige pas à rompre avec ta famille. Si tes parents promettaient de ne pas te forcer à épouser quelqu'un qui ne te plairait pas, accepterais-tu de rentrer à la maison ?

— Peut-être. Et si je voulais épouser Izare ?

La mère de Rielle secoua la tête, et Narmah se rembrunit.

— Tu dois bien te rendre compte que tu serais pauvre toute ta vie. Et tes enfants ? Avec quoi les nourrirais-tu ? Avec quel argent leur achèterais-tu de quoi se vêtir ?

— On se débrouillera. Izare n'est peut-être pas riche, mais il n'est pas aussi miséreux que vous le pensez. Il est intelligent, en bonne santé, et il travaille dur. Comme la plupart des gens de cette ville qui fabriquent et vendent des choses, fit valoir Rielle. Et puis, même si j'étais prête à le quitter, tu crois vraiment qu'un homme d'une grande famille voudrait encore de moi ?

— J'en doute, cracha sa mère.

— Dans ce cas, autant que j'épouse Izare.

Les épaules de Narmah s'affaissèrent. Pourtant, elle acquiesça.

— Si ta décision est prise... j'arriverai peut-être à convaincre tes parents. Tu voudrais bien rentrer à la maison jusqu'au mariage ? Si ce jeune homme t'aime autant que tu l'aimes, il acceptera de t'attendre un peu.

— À quoi bon ? marmonna la mère de Rielle. Ça ne sauvera pas sa réputation. (Elle dévisagea sa fille en plissant les yeux.) Tu es déjà enceinte ?

Rielle soutint le regard de sa mère avec un mélange d'embarras, de colère – et d'horreur, comme elle se souvenait de sa rencontre avec la corruptrice.

— Non.

— Il est trop tôt pour en avoir la certitude, fit remarquer Narmah à voix basse, en regardant autour d'elle pour voir si personne n'avait entendu. (Elle se pencha vers sa sœur.) Et si elle l'était ? Tu préférerais que l'enfant n'ait ni père ni nom de famille ?

L'expression de la mère de Rielle s'assombrit, mais elle secoua la tête. Narmah reporta son attention sur la jeune fille.

— Alors ? Tu accepterais de rentrer à la maison ?

Rielle baissa les yeux vers ses mains rougies et desséchées par les

corvées domestiques. Faire le ménage ne la dérangeait pas, mais ça ne leur rapportait rien. Il n'existait que peu de façons dont elle pouvait aider Izare, et trop de raisons pour lesquelles elle lui était un fardeau. Son vieux rêve de présenter le jeune homme à sa famille et de le voir charmer ses parents, qui lui offriraient un travail à la teinturerie, avait péri depuis belle lurette. Mais peut-être pouvait-elle encore le ressusciter.

— J'y réfléchirai.

Narmah accueillit la nouvelle avec un grand sourire – qui disparut comme sa sœur se levait brusquement.

— On ne peut pas dire qu'on ait beaucoup avancé, lâcha-t-elle.

Et avec un dernier regard désapprobateur à Rielle, elle commença à s'éloigner.

— Attends, protesta Narmah. Nous n'avons pas payé ! (Avec un soupir, elle secoua la tête.) Elle est en colère, mais ça lui passera. Contrairement à ton père, elle ne sait pas être à la fois fâchée et pragmatique.

Voyant la détermination sur le visage de sa tante, Rielle éprouva une bouffée d'affection pour elle.

— Merci, Narmah.

Sa tante lui sourit de nouveau.

— Il vaut mieux que j'y aille. Prends soin de toi.

Elle toucha la joue de Rielle, puis se hâta d'aller payer le vendeur de jus de fruits et de rattraper sa sœur.

La rencontre avait été bien plus brève que Rielle ne s'y attendait. La jeune fille se demanda ce qu'elle pourrait bien faire à présent. Izare ne voulait pas qu'elle rentre avant le départ de Famire : sans quoi, il deviendrait évident qu'une des deux femmes au foulard rouge n'était pas elle. Alors, Rielle décida de se rasseoir, de commander à boire et de réfléchir à la proposition de sa tante. Ses parents la laisseraient-ils revenir à la maison et épouser quand même Izare ? Et s'ils changeaient d'avis une fois qu'elle serait rentrée ?

Ce serait plus difficile pour eux si j'étais enceinte. Avoir un bébé hors mariage était considéré comme bien pire qu'avoir juste un amant. Ce qui était idiot, la première chose résultant souvent de la seconde. La loi n'obligeait pas les pères à pourvoir aux besoins de leurs enfants illégitimes, ce qui pouvait être très dur pour la mère. Rielle songea à Jonare et à sa sœur, qui se relayaient pour surveiller leurs progénitures respectives de façon que chacune d'entre elles puisse travailler. Comment s'en sortiraient-elles si elles ne pouvaient pas compter l'une sur l'autre ?

Rielle sirota son jus de fruits. Il était trop sucré et écœurant, mais elle se força à le boire quand même. *Si je me réinstalle à la teinturerie, mieux vaudrait que je sois déjà enceinte. Et si je reste avec Izare, il finira*

par se demander pourquoi je ne conçois pas. Dans un cas comme dans l'autre, elle devait inverser ce que la corruptrice lui avait fait – autrement dit, utiliser de la magie.

— Que les Anges me pardonnent, chuchota-t-elle.

La première et la seule fois où elle avait fait usage de la magie, elle était souffrante, si choquée et si effrayée par la corruptrice qu'elle avait obéi à ses instructions sans discuter. Si elle recommençait maintenant, ce serait de façon délibérée.

Pourtant, elle ne ferait que réparer les dégâts provoqués par cette femme. Rétablir l'ordre naturel des choses. Dissiper le mal. Les Anges le verraient-ils de cet œil ? Son seul autre choix, c'était de rester stérile toute sa vie. Et bien que la pensée de devenir mère si jeune l'angoissât un peu, Rielle préférait avoir un enfant tout de suite plutôt que jamais.

Les Anges ne le lui refuseraient certainement pas. Ils verraient bien qu'elle était juste motivée par l'envie d'aider les prêtres à trouver la corruptrice, et que son échec lui avait coûté terriblement cher – pas vrai ? *Mais dans ce cas, ils verront aussi que je n'ai pas parlé de ma découverte aux prêtres, que j'ai refusé de me sacrifier pour le bien de toute la ville.*

Soudain, Rielle se sentit trop nauséuse pour finir son verre. Elle se leva, paya et se mit à marcher au hasard dans les rues de Fyre. C'était rare qu'elle ait du temps à tuer. Même si elle appartenait à une famille riche, elle était toujours en train d'étudier, de peindre ou d'aider au magasin. Très vite, elle décida que l'oisiveté lui déplaisait. Elle ne parvenait qu'à ruminer ses angoisses, alors qu'elle aurait pu mettre ce temps à profit pour gagner de l'argent.

Comme elle franchissait un coin de rue, Rielle leva les yeux et se figea en voyant où elle était. Adossé au mur, un homme grattait les cordes de son baamn. Non loin de là, le vent agitait les foulards noués à la devanture d'une échoppe.

Rielle n'avait pas l'intention de revenir ici. Elle s'était approchée de la cour par une rue différente ; voilà pourquoi elle ne s'était pas rendu compte d'où elle allait. Mais puisque la marchande de foulards se trouvait là...

Le sang de la jeune fille se glaça dans ses veines. Lentement, elle pivota vers la droite.

La ruelle où la carriole couverte stationnait la fois précédente était vide.

Soulagée, mais le cœur battant la chamade, Rielle revint sur ses pas et tourna dans une autre rue dès que ce fut possible. Plus elle mettait de distance entre elle et le lieu de sa corruption, mieux elle respirait.

C'est normal qu'elle ne soit plus là. Elle doit se déplacer constamment, de crainte qu'un de ses clients n'aille parler aux prêtres. Ou que, comme moi,

ils ne viennent la voir que pour la dénoncer.

Rielle secoua la tête. Encore une preuve que sa tentative pour piéger la corruptrice était stupide et irréfléchie. La femme lui avait bien dit qu'un impur ne devait pas revenir à l'endroit où il avait créé de la Crasse, et qu'il valait mieux utiliser la magie dans un endroit déplaisant où personne n'avait envie de s'attarder. Un endroit obscur, de préférence, car la Crasse apparaissait noire à ceux qui la voyaient, même s'ils pouvaient la percevoir d'autres façons. Un endroit où leur présence ne semblerait pas incongrue.

Le seul endroit obscur et déplaisant où Rielle avait des raisons de se trouver, c'était la ruelle où les voisins d'Izare entreposaient leurs ordures : comme la fosse empestait, leurs allées et venues étaient toujours très brèves. Seuls les éboueurs s'attardaient un certain temps quand ils venaient chercher les ordures pour les charger à bord de leur carriole, qui les emporterait à l'extérieur de la ville. Donc, si Rielle utilisait de la magie dans cette ruelle juste après leur passage, la Crasse aurait le temps de se dissiper avant qu'ils reviennent.

Mais c'était tout près de chez elle, et la jeune fille devrait y retourner chaque fois qu'elle sortait sa poubelle. Si quelqu'un remarquait la Crasse, cela attirerait les soupçons sur les artisans qui vivaient à proximité et renforcerait les préjugés contre eux. Cela dit, Rielle faisait désormais partie de leur communauté. Si elle allait ailleurs et qu'on découvrait que quelqu'un avait fait usage de la magie, cela rejaillirait quand même sur tous les artisans de Fyre. Et trouver un endroit approprié loin de chez Izare l'obligerait à s'aventurer dans des quartiers où, en tant qu'étrangère, elle attirerait davantage l'attention. Mieux valait rester là où ses allées et venues n'étonneraient personne.

Ses pieds la ramenaient vers la maison d'Izare. Jetant un coup d'œil aux façades alentour, Rielle estima d'après l'angle de la lumière du soleil que, si elle marchait lentement, elle arriverait juste après le départ de Famire. En approchant d'une des rues qui donnaient sur la cour à la fontaine, elle aperçut un des enfants des voisins. Le petit garçon fut ravi de porter un message à Izare : « Maintenant ? » Il revint en courant et haleta : « Oui ! » Puis, avec un large sourire, il prit la pièce que lui tendait Rielle et détala.

Soulagée, la jeune fille se dirigea vers la maison d'Izare en se demandant pour la centième fois si un tel luxe de précautions était bien nécessaire. Elle s'attendait à découvrir qu'après avoir fouiné chez Izare pour pouvoir rapporter quelques détails croustillants de sa nouvelle vie aux autres filles du temple, Famire avait décidé qu'elle ne voulait pas de portrait d'elle en fin de compte.

Pourtant, lorsqu'elle poussa la porte d'entrée, Rielle fut assaillie par l'odeur familière de la peinture à l'huile, assez forte pour suggérer

qu'Izare était en train de travailler ou de préparer de nouvelles couleurs. Un coup d'œil dans la pièce du bas lui apprit que celle-ci était vide, aussi Rielle monta-t-elle à l'étage.

Elle entra dans le studio. Izare se tenait devant son chevalet. Il se tourna vers elle, mais Rielle ne vit pas la tête qu'il faisait : son attention était tout entière mobilisée par le tableau qu'il venait de commencer.

Famire lui rendait son regard depuis la toile. Un sourire narquois étirait ses lèvres. Elle ne portait pas de foulard, et même si Izare avait esquissé ses vêtements, la quantité de peau visible au niveau de son cou et de ses épaules indiquait qu'elle avait partiellement défait sa tunique.

Izare attendit en silence pendant que Rielle détaillait le tableau.

— C'est affreux, hein ? finit-il par lancer.

Arrachant son regard de la toile, Rielle reporta son attention sur lui. Izare affichait un sourire triste, mais pas parce qu'il doutait de la qualité de son travail. *On dirait qu'il a honte. Je devrais sûrement lui être reconnaissante de ne pas faire comme si de rien n'était.*

— Donc, elle est restée, fut tout ce que Rielle trouva à dire – même si c'était une évidence.

Izare acquiesça.

— Et elle a payé la moitié d'avance.

Rielle se tourna de nouveau vers le portrait, mais elle ne supportait plus de le regarder. Elle ne voulait même pas penser comment Famire s'était mise dans cet état, et pourquoi elle semblait si satisfaite d'elle-même.

Ça ne signifie pas qu'il s'est passé quelque chose. Ce n'est qu'un tableau. Et nous avons besoin de cet argent.

Cette pensée ne la rasséréna guère. Et si l'une des conditions imposées par Famire, c'était qu'Izare ne se contente pas seulement de la peindre ? Était-ce la véritable raison pour laquelle le jeune homme avait tenu à ce que Rielle s'absente tout l'après-midi ?

— Comment ça s'est passé, avec ta tante ? lui demanda-t-il.

Rielle haussa les épaules.

— Pas trop mal. Je... je vais me chercher quelque chose à boire.

Izare ne dit rien tandis qu'elle redescendait. Elle l'entendit se déplacer dans le studio comme elle entraît dans la pièce du bas. La cruche qu'elle avait remplie à la fontaine le matin était vide. Rielle s'en saisit et se tourna vers la porte, puis se figea en apercevant le seau à moitié rempli dans lequel ils mettaient leurs ordures.

Si j'étais enceinte, il n'oserait plus toucher une autre femme de crainte que je ne rentre chez mes parents et que je ne l'empêche de voir son enfant.

Cette pensée lui mit un goût amer dans la bouche. N'était-elle donc bonne qu'à cela : porter des enfants ? N'y avait-il rien d'autre de

précieux en elle ? Quand elle avait aidé les prêtres à capturer l'impur, on l'avait considérée comme une héroïne, toutefois, ce moment de gloire était vite passé. Au début de leur relation, elle avait été source de passion et d'inspiration pour Izare, mais à présent, elle n'était plus qu'une bouche supplémentaire à nourrir. Elle rêvait de peindre à ses côtés, mais personne ne lui commanderait jamais de toile. Personne ne savait qu'elle aussi était une artiste. Et même si les gens l'avaient su, ils s'en seraient moqués.

Cesse de t'apitoyer sur ton propre sort, se morigéna Rielle. Tu as choisi de venir vivre ici. Izare a dû se donner du mal pour devenir aussi bon et acquérir une telle réputation, et de toute évidence, il a parfois été forcé d'accepter des travaux qui ne lui plaisaient pas. Je devrais en faire autant, même si les travaux en question consistent à élever des enfants.

Et si tout se passait bien, elle jouirait du soutien de sa famille. À cette pensée, Rielle sourit presque. Narmah serait ravie de garder sa progéniture pendant qu'elle peindrait.

Mais ça n'arrivera jamais si je ne me résous pas à agir.

Se redressant, Rielle posa la cruche, saisit le seau et sortit.

Comme elle approchait de la ruelle aux ordures, la peur gagna la jeune fille, mais celle-ci s'accrocha à sa détermination. Elle fut soulagée de voir qu'il n'y avait personne dans la ruelle, et que les éboueurs avaient dû passer la veille ou l'avant-veille. La plupart des gens jetaient leurs poubelles depuis la rue perpendiculaire pour ne pas devoir s'avancer, créant un monticule d'ordures qui tendait à déborder sur le croisement. Grimaçant à cause de l'odeur, Rielle se faufila le long d'un mur et jeta le contenu du seau dans la fosse.

Elle promena un regard à la ronde. Il n'y avait rien sur quoi elle puisse s'asseoir. Il ne faisait pas aussi sombre qu'elle l'avait cru, et elle commençait à craindre que la Crasse ne soit pas si difficile à repérer dans cet endroit. Mais ses yeux avaient dû s'accoutumer à la maigre lumière, alors que les gens qui passaient dans la rue voisine seraient éblouis par le soleil.

— Que les Anges me pardonnent, souffla Rielle. J'essaie juste de redresser le tort qui m'a été causé.

Plantée au fond de la ruelle, la jeune fille ferma les yeux en espérant que personne ne surviendrait, et pensa à ce que la corruptrice lui avait dit. Combien de nuits était-elle restée éveillée dans le lit qu'elle partageait avec Izare, répétant dans sa tête les instructions qu'elle n'était pas censée connaître de crainte de les oublier ?

« Quand tu perçois de la Crasse, tu ne la vois pas avec tes yeux, mais avec ton esprit », avait dit la femme. « Et ce que tu perçois, ce n'est rien – une absence, l'endroit où de la magie a été prélevée. Ce qui signifie que... ? »

Ce qui signifiait que la magie était partout ailleurs : autour de Rielle

et à l'intérieur d'elle. La jeune fille avait dû ajuster ses perceptions pour capter ce qui se trouvait là plutôt que ce qui ne s'y trouvait pas. Le simple souvenir de cette révélation l'aida à prendre conscience de la magie qui l'enveloppait dans le présent.

C'était comme sentir le soleil, non pas grâce aux récepteurs de sa peau, mais avec ceux de son esprit. Il lui suffit de tendre ce dernier pour s'emparer de la quantité de magie souhaitée. Alors, l'énergie de densité égale jusque-là se concentra dans la main de Rielle. La jeune fille prit conscience qu'elle tremblait, mais pas à cause de la magie qu'elle tenait : parce qu'elle était au bord de la panique.

Dépêche-toi d'agir avant que quelqu'un n'arrive et ne se demande ce que tu es en train de faire, s'exhorta-t-elle.

« Ton corps saura de quoi il a besoin, lui avait dit la corruptrice. Nourris-le, et il se guérira tout seul. »

Tournant ses perceptions vers l'intérieur, Rielle dirigea la magie vers son ventre et la relâcha. Un picotement se répandit dans tout son abdomen, lui donnant envie de se gratter à des endroits inaccessibles. Il ne dura que quelques battements de cœur avant de s'estomper.

Et après ça... plus rien. Rielle ne se sentait pas différente. Si quelque chose avait changé en elle, c'était si subtil qu'elle ne pouvait pas s'en rendre compte.

— Rielle ?

Elle sursauta et rouvrit brusquement les yeux. Un jeune homme se tenait à l'entrée de la ruelle, l'observant d'un air intrigué.

— Tu es partie depuis un moment. Tu es fâchée ?

Izare. L'inquiétude que Rielle entendit dans sa voix lui réchauffa le cœur et la soulagea immensément. Il pensait sans doute qu'elle s'était réfugiée là pour fulminer ou pleurer à cause du portrait de Famire. *Ce qui n'est pas si loin de la vérité.*

— Non, répondit Rielle, sachant qu'Izare sentirait qu'elle mentait et en tirerait des conclusions erronées. (Elle contourna la fosse pour le rejoindre, et vit qu'il tenait la cruche à la main.) Je réfléchissais, c'est tout.

Izare lui passa un bras autour des épaules.

— Ne t'en fais pas pour Famire. Elle est laide et mesquine. Elle a passé toute la séance à médire d'autres gens. J'ai dû imaginer à quoi sa bouche ressemblait quand elle n'était pas toute tordue par la méchanceté.

— Et pendant ce temps, elle se tenait à moitié nue devant toi, grinça Rielle, résistant à la tentation de regarder par-dessus son épaule pour voir s'il y avait de la Crasse au fond de la ruelle.

Izare l'entraîna vers la fontaine.

— Pas à moitié nue, non. Elle avait juste ouvert sa tunique pour montrer un peu de peau – à sa propre initiative. Sans doute parce

qu'elle soupçonne que je t'ai peinte ainsi.

— Tu ne lui as pas montré mon portrait ?

— Non.

— Pourquoi ? s'étonna Rielle.

Izare sourit et plongea la cruche dans la fontaine.

— Parce que c'est plus mystérieux comme ça. Apparemment, tout le monde trouve très romantique que tu aies tout sacrifié pour être avec moi. Du coup, faire réaliser un portrait secret est devenu la nouvelle mode à Fyre.

— Secret ? (Rielle se rembrunit.) Tu m'as dit que Famire avait la permission de ses parents.

Izare gloussa.

— J'en doute.

Il prit la main de Rielle et l'entraîna vers la porte de sa maison.

— Mais... et s'ils l'apprennent, et qu'ils ne sont pas d'accord ? Tu as déjà perdu la source de revenus que les spiritins constituaient pour toi parce que tu t'es mis mes parents à dos, et ils ne sont pas moitié aussi puissants que ceux de Famire. Ils pourraient te faire chasser de la ville !

Izare poussa la porte, et ils pénétrèrent dans la fraîcheur du couloir du rez-de-chaussée.

— La vie d'artiste comporte des tas de risques. Peindre des spiritins peu conventionnels en était un – plus grand, sans doute, que de réaliser un portrait secret susceptible d'aider une jeune femme à attirer l'attention de l'homme qu'elle souhaite épouser. Et moins bien payé, aussi.

Il glissa la main sous sa tunique. Dénouant les cordons de sa bourse, il tira celle-ci de sa ceinture et la pressa dans la paume de Rielle. Elle était lourde et pleine à craquer. Rielle l'ouvrit, et son cœur fit un bond à la vue des pièces d'or et d'argent qui luisaient doucement. Si c'était là la moitié du prix du portrait, le jeu en valait peut-être la chandelle. *Encore un risque mesuré*, se dit Rielle, songeant à la guérison magique à laquelle elle venait de procéder.

— Dans ce cas, tu dois me laisser assister aux séances de pose de Famire et de tes autres clientes éventuelles. Comme ça, quand leurs parents découvriront ce qui se passe, ça les rassurera sur le fait qu'il n'est rien arrivé de scandaleux à leurs filles pendant qu'elles se trouvaient chez toi.

Izare sourit.

— Famire ne va pas aimer du tout, mais il faudra bien qu'elle s'en accommode. Et toi, tu supporteras sa présence ?

Rielle soupira.

— Ça vaudra toujours mieux que nous faire chasser de la ville à cause d'une riche écervelée.

Chapitre 15

Les sourcils froncés, Izare regardait fixement en l'air. Rielle attendait qu'il dise quelque chose, mais il restait là, allongé sur le lit avec les mains croisées derrière la tête, les yeux rivés au plafond poussiéreux.

Résistant à l'envie de laisser son propre regard dériver vers la poitrine mince et brune du jeune homme, Rielle se força à observer son visage. Elle était bien déterminée à ne pas se laisser distraire et à ne pas céder non plus. Izare avait eu plusieurs jours pour réfléchir à la proposition de Narmah. Et il avait eu l'air content que les Lazuli souhaitent rétablir de bonnes relations avec leur fille.

Rielle avait d'abord trouvé sage de sa part qu'il ne veuille pas prendre de décision précipitée. Mais si elle ne donnait pas sa réponse très bientôt, ses parents risquaient de croire qu'elle n'était pas intéressée. Plus le temps passait sans qu'Izare ne se prononce, plus Rielle avait l'impression que ses entrailles se recroquevillaient sous l'effet du doute et de la peur. Soudain, elles parurent atteindre leur limite, et une colère brûlante les dilata.

— Tu disais que tu voulais qu'on se marie, rappela Rielle à Izare.

Le jeune homme roula sur le flanc pour lui faire face.

— C'est le cas, répondit-il gentiment. Mais je ne veux pas que tu t'en ailles. J'aime vivre avec toi.

Le cœur de Rielle fit la culbute, et la jeune fille détourna très vite les yeux, ne voulant pas laisser croire à son bien-aimé qu'il pouvait l'influencer d'une simple phrase, si merveilleuse soit-elle.

— Moi aussi, j'aime vivre avec toi, mais j'aimerais aussi être en bons termes avec ma famille. Ce ne serait pas pour longtemps. Mes parents voudront sans doute qu'on se marie au plus vite, histoire de... peut-être pas de rétablir la respectabilité de notre famille, mais au moins de sauver les meubles. La dernière chose qu'ils voudront, c'est que leur fille ait un enfant hors mariage. (Elle dévisagea Izare.) Et pour être honnête, leur fille n'apprécierait pas trop non plus.

Izare sourit et posa une main sur son ventre.

— Les prêtres baissent parfois le montant du dessous-de-table quand la future épouse est enceinte.

Rielle roula de l'autre côté et se redressa en s'asseyant au bord du lit.

— Quoi qu'on fasse, on n'aura plus beaucoup de temps seuls tous les deux, se lamenta-t-elle. C'est bien dommage que l'argent de Famire ne puisse pas suffire à payer à la fois les prêtres et le loyer.

— Nous pouvons être mariés et à la rue, ou vivre dans le péché avec un endroit où travailler et dormir, répliqua Izare. C'est ça, la vie d'artiste.

Rielle secoua la tête.

— Je n'arrive toujours pas à croire que les prêtres soient aussi corrompus.

Avec un soupir, elle se leva et s'approcha des fenêtres fermées pour regarder entre les lattes des volets. D'après l'angle des ombres dans la rue, elle estima que c'était le milieu de la matinée.

— Il est plus tard que je ne le pensais. Je ferais mieux de me préparer et d'y aller. Jonare m'a dit de venir avant midi.

— Moi aussi. J'ai rendez-vous avec Errek chez Dorr.

Izare s'étira, les muscles roulant de façon beaucoup trop intéressante sous sa peau, puis il repoussa les draps et se leva d'un mouvement fluide. Rielle détourna les yeux : elle ne s'était toujours pas habituée à ce qu'il aime traîner nu le matin.

— Des projets particuliers ? demanda-t-elle.

Izare haussa les épaules et saisit pour l'enfiler sa tunique de la veille.

— On se contentera sans doute de bavarder. Vous pourriez nous apporter le résultat de votre cours de cuisine un peu plus tard.

Rielle leva les yeux au ciel et, comme il finissait de nouer son pantalon, elle lui tendit la cruche vide.

— On pourrait, oui. Si c'est mangeable.

Izare prit la cruche avec un sourire grimaçant.

— Je suis sûr que ce sera un festin digne des Anges.

Lorsqu'il revint avec de l'eau pour remplir leur cuvette de toilette, Rielle et lui se lavèrent, s'habillèrent et sortirent ensemble. Comme ils passaient devant la ruelle aux ordures, Rielle résista à la tentation d'en scruter la pénombre pour voir si la Crasse qu'elle avait dû y laisser était toujours visible. Elle était certaine de percevoir quelque chose qui clochait là-dedans, mais elle mit ça sur le compte d'une imagination stimulée par son anxiété.

Ce qui est fait est fait. Avec un peu de chance, ça a fonctionné, et je n'aurai plus jamais à me mêler de magie ni à me soucier de la Crasse que j'ai pu produire.

Quelques rues après la cour des artisans, les deux jeunes gens se séparèrent. Izare profita de l'absence d'autres passants pour donner à Rielle un baiser bref mais appuyé. Souriant en savourant la sensation des lèvres du jeune homme sur les siennes, Rielle prit le chemin de la maison de Jonare.

Elle repensa à la conversation qu'elle venait d'avoir avec Izare. Elle se réjouissait qu'il ne veuille pas être séparé d'elle, et à vrai dire, elle ne le souhaitait pas non plus, mais il devait bien comprendre qu'au bout du compte, mieux vaudrait qu'ils soient en bons termes avec sa famille. Cela pourrait avoir de nombreux avantages pour lui, et pas seulement sur le plan financier.

Rielle cherchait un moyen de l'en persuader lorsqu'elle fut interrompue dans sa réflexion par un homme en robe grise qui sortit de sous une porte cochère pour lui barrer le chemin. Son sang se glaça dans ses veines à la vue du visage familier du prêtre.

— Ais Lazuli, la salua ce dernier en fixant du regard un point situé entre le menton et la taille de la jeune fille.

— Sa-Gest, répondit Rielle. (Une vague appréhension naquit en elle au souvenir de ce qu'elle avait fait dans la ruelle aux ordures, mais elle repoussa ses pensées importunes dans un coin de son esprit.) Qu'est-ce qui vous amène dans cette partie de la ville ?

— Eh bien..., commença-t-il avant de marquer une pause. Je te cherchais.

— Moi ?

Le malaise de Rielle grandit. Était-il au courant ? Avait-il découvert la Crasse ? Mais il n'était pas repassé par la cour des artistes depuis... L'estomac de la jeune fille se tordit comme elle repensait à cette affreuse inspection. *L'inspection pendant laquelle il a volé un tableau – un nu de moi.*

— Tu... tu es très belle, Rielle, dit Sa-Gest en se rapprochant d'elle et en tendant une main vers son visage.

— Merci, répondit la jeune fille avec raideur.

Elle se pencha en arrière pour esquiver la main de Sa-Gest, mais le prêtre lui agrippa le bras.

— Ne t'en va pas. (Il l'attira vers lui.) Je pourrais t'aider, Rielle. Un mot par-ci, un mot par-là... Ta vie serait beaucoup plus simple si tu me rendais service.

Son regard remonta jusqu'à la bouche de la jeune fille. De nouveau, il avança les doigts vers son visage, et Rielle recula en frémissant.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-elle d'une voix forte, sur un ton à mi-chemin entre stupeur et indignation.

Sa-Gest s'interrompit et regarda autour de lui, mais sans la lâcher. L'étroite ruelle était toujours déserte. *Elle ne le restera pas longtemps,* raisonna Rielle. *Il suffit que je gagne du temps, ou que j'arrive à me dégager...* Sa-Gest était mince, mais il avait une poigne de fer. Il arriverait peut-être à la retenir si elle se contentait de se débattre, mais il la lâcherait probablement si elle le frappait. *Mais je ne peux pas frapper un prêtre !*

— Ce n'était qu'une suggestion, dit Sa-Gest en reportant son

attention sur la bouche de Rielle. (Il lui prit le menton de sa main libre.) Une proposition. Bien sûr, tu peux la refuser, mais à ta place, je ne ferais pas ça. Je peux te simplifier la vie si tu te montres gentille ; je pourrais aussi te la compliquer considérablement dans le cas contraire.

Il se pencha vers elle, et Rielle comprit qu'il avait l'intention de l'embrasser. Prise de dégoût, elle se dégagea brusquement. Déséquilibré, Sa-Gest fit un pas en avant. Rielle esquiva ses bras tendus, se détourna et s'enfuit.

Elle n'entendit pas de bruit de course derrière elle – juste un rire dénué d'humour.

— Je te laisse un peu de temps pour y réfléchir, lança Sa-Gest.

Quelques croisements plus loin, Rielle émergea sur une artère plus large. Le cœur battant la chamade sous le coup de l'effolement plus que de l'effort physique, elle s'arrêta et regarda en arrière. Sa-Gest ne la poursuivait pas. Elle n'en fut guère surprise : c'eût été une vision aussi incongrue qu'alarmante. Si les gens avaient vu un membre du clergé courir après une jeune fille, les ragots seraient allés bon train. Et Rielle n'imaginait pas Sa-Gest se donner autant de mal pour la rattraper. *Il s'attend sûrement à ce que ses menaces suffisent à me ramener vers lui.*

Ce fut comme si une pierre lui tombait dans l'estomac. Comment Sa-Gest réagirait-il en voyant que ce n'était pas le cas ? Quels ennuis pouvait-il leur causer, à Izare et à elle ? Rielle prit une grande inspiration et la relâcha lentement. Quoi qu'il ait l'intention de leur faire, ils devraient l'endurer. L'idée de laisser Sa-Gest l'embrasser, la toucher... ou pire... lui était insupportable.

Rielle frissonna et poursuivit son chemin. Son cœur battait toujours trop vite quand elle arriva chez Jonare. Des cris d'enfants se déversèrent dans la rue comme la porte de la maison s'ouvrait. Jonare avait les yeux cernés, mais elle sourit à sa visiteuse.

— Entre. J'ai passé la moitié de la nuit à veiller Perri. Comment vas-tu ?

— Bien, mentit Rielle.

Jonare fronça les sourcils.

— On ne dirait pas. (Elle fit signe à Rielle de la suivre à l'intérieur.) Que t'est-il arrivé ?

— On... Je... Sa-Gest m'a arrêtée en chemin pendant que je venais ici, et...

Rielle s'interrompit et secoua la tête, ne sachant pas si elle voulait raconter l'incident à qui que ce soit. Il ne s'était rien passé, et ce genre de chose se produisait peut-être fréquemment. Après tout, elle ignorait l'existence des inspections et des dessous-de-table quelques quatraines plus tôt.

— Ce n'est probablement rien. Perri est malade ?

Jonare l'entraîna vers son petit coin cuisine.

— Oh, il s'en remettra. La fièvre est tombée ce matin ; il sera bientôt sur pied. (Elle jeta un coup d'œil à Rielle et se rembrunit.) Mais je vois bien que ça n'est pas rien. (Elle désigna une chaise à sa visiteuse et s'assit sur un tabouret.) Raconte-moi.

Rielle s'installa face à elle en soupirant.

— J'ignore si c'est normal ou inquiétant. Sa-Gest a tenté de... de m'embrasser, et a menacé de nous compliquer la vie à moins que... que je ne me montre gentille envers lui.

Elle sentit ses joues s'empourprer et espéra qu'elle n'aurait pas à donner plus de précisions.

— Ah, lâcha Jonare, détournant les yeux comme une de ses nièces s'approchait pour lui demander quelque chose. (Elle lui répondit à voix basse, puis reporta son attention sur Rielle.) Si c'est le prêtre dont j'ai entendu parler, il a l'habitude de harceler les femmes.

Essentiellement des prostituées. Il pense que porter les robes lui donne le droit de se servir sans payer. (Un sourire dénué de joie tordit la bouche de Jonare.) Mais cette fois, il vise plus haut – beaucoup plus haut. Il doit penser que ta famille n'interviendra pas, ou que personne ne te croira, ou que tu seras prête à tout pour éviter d'autres ennuis.

— Que dois-je faire ? gémit Rielle.

Jonare haussa les épaules.

— Rentre chez toi, ou fais ce qu'il te demande.

Ce conseil brutal suscita colère et indignation chez Rielle, mais la jeune fille les réprima. Jonare se montrait franche envers elle, ce qui valait mieux que de la réconforter avec des paroles vides.

— Il doit bien y avoir une autre solution ! désespéra Rielle.

Jonare secoua la tête.

— Les prêtres détiennent tout le pouvoir dans cette ville. On pourrait croire que ce sont les grandes familles, mais elles ne seraient rien sans le soutien du clergé. (La jeune femme prit un air pensif.) Il se peut qu'il agisse dans l'intérêt de ta famille, pour te faire peur et t'inciter à quitter Izare. Tes parents ont peut-être deviné que tu ne romprais que dans son intérêt à lui.

Le cœur de Rielle manqua un battement.

— Donc, tu crois qu'il bluffe ?

— C'est possible. Peux-tu prendre le risque qu'il soit sérieux ?

— S'il bluffe, c'est une stratégie plutôt étrange. J'ai vu ma mère et ma tante il n'y a pas très longtemps. Elles m'ont dit que si je rentrais à la maison, mes parents m'autoriseraient peut-être à épouser Izare. Pourquoi auraient-elles fait ça pour, ensuite, tenter de m'effrayer afin que je le quitte ?

— Qu'en pense Izare ?

— Il ne veut pas que je m'en aille, fût-ce temporairement.
— Et toi ?
— Si nous pouvions être en bons termes avec ma famille, ça vaudrait mieux pour tout le monde. Surtout pour la suite. (Rielle pianota sur le bord de sa chaise.) Je devrais peut-être dire à mes parents que les prêtres essaient de me faire peur pour me pousser à rentrer à la maison, histoire de voir leur réaction.

Jonare réfléchit en faisant la moue.

— Ça aussi, c'est risqué. Si ce prêtre a agi de sa propre initiative dans un but purement égoïste, il mettra ses menaces à exécution, et si tes parents refusent de croire qu'un membre du clergé pourrait faire une chose pareille, tu baisseras dans leur estime pour avoir fabulé.

— Tu as raison, ils ne me croiront sans doute pas. Je pourrais en parler à Sa-Baro... (À peine ces mots avaient-ils quitté sa bouche que Rielle comprit leur futilité.) Non, lui non plus ne me croirait pas.

— Quoi que tu décides, il est une chose que tu ne dois surtout pas faire.

— Quoi donc ?

— En parler à Izare, dit Jonare sur un ton d'avertissement, en regardant Rielle bien en face. Il ferait quelque chose d'inconsidéré qui le mettrait dans le pétrin et qui rendrait la situation encore pire pour tout le monde, aussi bien pour lui que pour toi et ta famille.

Ne pas en parler à Izare ? Comment pourrait-elle lui cacher ça ? Qu'elle rentre chez elle ou qu'elle choisisse de défier Sa-Gest et d'en subir les conséquences, son bien-aimé aurait besoin d'en connaître la raison.

Rielle dévisagea Jonare, mais quand elle ouvrit la bouche pour protester, aucun mot n'en sortit. Elle venait de penser que si elle optait pour la troisième option – aussi inconcevable que ça lui paraisse –, Izare ne devrait jamais savoir.

Je ne serai pas forcée d'en arriver là, songea Rielle. Elle se leva et regarda le plan de travail sur lequel Jonare avait disposé des légumes, des céréales et autres ingrédients.

— Alors, que vas-tu m'apprendre à préparer ?

Chapitre 16

Une douleur familière tira Rielle de son sommeil. La jeune fille soupira. Parfois, il lui semblait que les Anges devaient avoir un sens de l'humour bien cruel pour infliger régulièrement un tel inconfort à toute la gent féminine. D'après sa tante, c'était le moyen qu'ils avaient choisi pour informer une femme qu'elle n'était pas enceinte.

Pas enceinte.

Cette pensée acheva de réveiller Rielle. La jeune fille ouvrit les yeux et regarda fixement le plafond. Dans quelques jours, elle irait voir Narmah et ses parents. Izare l'accompagnerait. Elle espérait convaincre sa famille qu'ils devaient se marier le plus tôt possible, et l'annonce d'une grossesse lui aurait garanti l'accord de ses parents.

Rielle grimaça. Peut-être accepteraient-ils malgré tout. Peut-être pourrait-elle partager la vie de l'homme qu'elle aimait, être en bons termes avec sa famille et sauver les vestiges de son intégrité en n'ayant pas d'enfant trop vite.

Mais pourrai-je en avoir tout court ? La question effrayait Rielle. Si seulement elle pouvait regarder en elle et voir si les canaux tranchés par la corruptrice avaient été réparés ! La femme lui avait promis que ça se produirait spontanément.

Et si... et si elle savait que je ne pourrais pas remédier à son intervention ? Et si elle voulait me forcer à retourner la voir et à la payer pour qu'elle me raccommode ?

Rielle frissonna. Retourner voir la corruptrice n'était pas une option. Elle avait déjà pris trop de risques la première fois. Faute d'un autre choix, peut-être devait-elle accepter sa stérilité comme la punition qu'elle méritait pour avoir utilisé de la magie.

Mais Izare...

Il voulait des enfants. Des tas d'enfants. Comment pouvait-elle les lui refuser ? Le cœur de Rielle se serra. Pourquoi devrait-il être puni pour sa faute à elle ?

Ne commence pas à paniquer, s'exhorta la jeune fille. C'est peut-être normal. Toutes les femmes ne conçoivent pas dès le premier cycle.

En y repensant, elle se souvenait que la corruptrice lui avait fait voir le changement qu'elle avait provoqué. Si elle retrouvait comment faire, du moins saurait-elle si sa guérison avait fonctionné. Et elle n'avait pas besoin de magie pour ça.

Fermant les yeux, Rielle posa les mains sur le bas de son ventre. Elle ralentit sa respiration et se concentra sur la zone qu'elle touchait. Un frisson d'espoir la parcourut comme elle percevait... quoi, au juste ? Des pulsations, du mouvement, des torsions qu'elle ne comprenait pas. Une confusion entre ce qui appartenait à son corps et ce qui lui était étranger.

Ses crampes la distraient, réclamant qu'elle leur prête attention. Se concentrer dessus diminuait la douleur. Alors, Rielle éprouva une sensation bien plus familière.

L'instant d'après, elle était debout et s'efforçait d'étancher le flux avec ses réserves de chiffons propres. Izare dormait toujours, pour son plus grand soulagement. Elle n'avait pas l'habitude de se trouver près d'un homme dans ces moments-là, et Izare lui-même préférait ne pas être là quand elle gérait la chose.

Jetant un coup d'œil au lit, Rielle ravala un juron en voyant une tache rouge sur les draps. Puis son sang se glaça dans ses veines.

Une perturbation flottait au-dessus de la tache.

De la Crasse. Rielle avait dû employer de la magie quand elle avait regardé en elle – pour ce que ça lui avait rapporté !

La frayeur la paralysait. « Utiliser la magie dans un endroit fréquenté, et pas seulement par toi, augmente les chances qu'on y détecte de la Crasse », avait dit la corruptrice. Mais ce n'était qu'une tache minuscule, qui ne tarderait pas à s'estomper. En attendant, que faire ? Elle était trop haute au-dessus du lit pour que les draps puissent la dissimuler.

Lorsque quelqu'un frappa avec force à la porte du rez-de-chaussée, le cœur de Rielle faillit bondir hors de sa poitrine. Izare se réveilla en sursaut. Il regarda autour de lui, cligna des yeux en apercevant Rielle, puis reporta son attention sur la porte de leur chambre et jura.

— Famire. Elle est en avance. Ou nous avons trop dormi.

— Sûrement un peu des deux, parvint à articuler Rielle sans savoir comment. Tu ferais bien de t'habiller et d'aller ouvrir.

Izare baissa les yeux vers le lit, et Rielle se figea comme son regard se posait sur la tache rouge. Mais il se contenta d'une grimace compatissante avant d'enfiler son pantalon de la veille.

— La vieille Tam s'en occupera. Je vais chercher de l'eau et dire à Famire de monter.

Il saisit la cruche et se glissa hors de la chambre torse nu. Rielle frémit en entendant la voix d'une jeune femme. Même si elle était soulagée que ça ne soit que Famire, elle savait que son ancienne camarade serait scandalisée par le spectacle de la poitrine nue d'Izare... ou qu'elle l'apprécierait un peu trop.

Reportant son attention sur la Crasse et la tache rouge en dessous, Rielle eut un éclair d'inspiration. Si c'était jour de lessive, elle

disposait d'un moyen de planquer les deux. Saisissant tout le linge sale, elle l'empila sur le lit. Elle percevait encore la Crasse si elle se concentrait, mais si elle n'avait pas su qu'il y en avait, elle ne l'aurait jamais remarquée. Avec un peu de chance, elle se serait estompée d'ici quelques heures, et Rielle n'aurait plus qu'à porter sa lessive à la vieille Tam.

Izare revint avec la cruche pleine, enfila une chemise et monta l'escalier. Rielle prit le temps de se laver et de s'habiller, puis prépara une simple collation de pain, de charcuterie et de tranches de melon. Ils avaient tous les deux besoin de manger, mais il serait impoli de le faire devant une invitée sans lui proposer de se joindre à eux.

Tout en s'affairant, Rielle grignota les quignons du pain et les croûtes du melon. Lorsqu'elle eut terminé, elle avait presque recouvré son calme. Sa nervosité ne revenait qu'à la vue de la pile de linge sale, aussi évitait-elle de la regarder.

Utilisant en guise de plateau un tableau inachevé que son commanditaire avait refusé longtemps auparavant, Rielle porta la collation à l'étage. Famire était déjà en position et artistiquement débraillée. Elle braqua son regard sur Rielle.

— Mais c'est notre héroïne en personne ! Ais Lazuli, tout le monde ne parle que de toi au temple.

— Ais Famire, la salua Rielle. Comment vas-tu ? Et comment vont les autres filles ?

Famire haussa les épaules, et sa tunique glissa encore un peu plus bas le long de ses bras. Comme Izare poussait un grognement contrarié, elle se hâta de la rajuster.

— Comme d'habitude. Tu es notre seul sujet de conversation vraiment excitant. Ooh, c'est pour moi ? s'exclama-t-elle en apercevant la nourriture. Je meurs de faim !

Izare soupira et posa son pinceau, mais jeta à Rielle un regard reconnaissant. Il désigna les chaises à Famire.

— Je crains que vous ne nous ayez surpris avant le petit-déjeuner. Mais vous pouvez vous joindre à nous si le cœur vous en dit.

Famire referma le col de sa tunique mais ne le rattacha pas. Elle s'affala sur une des chaises.

— C'est plus dur qu'il n'y paraît de poser, se plaignit-elle. (Sans attendre de réponse, elle se pencha en avant, saisit une tranche de pain et commença à empiler de la charcuterie dessus.) J'ai déjà mangé ce matin, mais j'ai encore faim.

Quand elle eut fini de se servir, il ne restait plus que la moitié de la nourriture sur le plateau. Izare désigna celui-ci à Rielle, mais la jeune fille secoua la tête.

— Je n'ai pas faim, mentit-elle en se disant qu'elle avait grignoté un peu en préparant la collation alors qu'Izare, lui, n'avait encore rien

avalé.

Le jeune homme commença à manger, mais dès qu'elle eut englouti sa première portion, Famire se jeta sur le reste, ne lui laissant que quelques miettes. Un repas qui aurait dû nourrir deux personnes venait de disparaître dans l'estomac d'une seule qui aurait dû avoir la politesse de partager, même si elle ne se rendait pas compte que ses hôtes devaient faire durer le peu d'argent dont ils disposaient.

À moins que... Famire ne se montrait ni chaleureuse ni amicale depuis l'arrivée de Rielle. Elle l'avait toujours traitée avec un mépris teinté d'agressivité, et Rielle ne percevait pas de différence dans ses manières à présent.

Je pensais l'avoir laissée loin derrière moi, et voilà qu'elle revient dans ma vie. À cette pensée, un éclair de colère traversa Rielle.

— C'est vrai que tu avais faim, commenta la jeune fille. Tu n'as pas dû avaler grand-chose au petit-déjeuner.

Famire haussa les épaules.

— J'ai du mal à manger juste après mon réveil.

— Tu as l'estomac fragile ?

— Non, mais je me nourris en fonction de mon appétit, sans jamais me forcer ni me restreindre quelle que soit l'heure de la journée. (Elle écarta les mains.) J'ai été élevée comme ça. Je ne peux pas imaginer ce que c'est de s'habituer à un autre mode de vie, comme tu l'as fait.

Rielle acquiesça avec une compassion feinte.

— Je comprends que ton imagination ne puisse pas aller aussi loin.

Izare se frappa les cuisses.

— Il est temps de nous remettre au travail.

— Bien sûr, acquiesça Famire. Je me concentrerai beaucoup mieux avec l'estomac plein.

Rielle sourit.

— Poser est un talent que tout le monde ne possède pas. Selon Izare, il existe de bons et de mauvais modèles. Naturellement, les portraits des bons modèles sont toujours meilleurs.

Famire dévisagea Izare en souriant.

— Izzy est si sévère ! Il déteste que je bouge. Mais... (Elle regarda le jeune homme par en dessous, à travers ses cils.) ... c'est difficile de rester immobile quand quelqu'un t'observe de cette façon.

— Tu trouves ça gênant ?

— Au contraire, j'aime beaucoup.

— Dans ce cas, nous devons faire en sorte que tu ne t'amuses pas trop – sinon, le tableau sera moins bien. (Rielle saisit une chaise, la rapprocha du chevalet et s'assit.) Je suis certaine que ton père ne voudrait pas payer pour un mauvais portrait.

Famire leva le menton.

— Oh, Père ne le verra pas. Il m'a donné de l'argent pour que je

m'offre un cadeau, mais il se fiche bien de la façon dont je le dépense du moment qu'il n'est pas obligé de m'emmener dans les boutiques ou de m'écouter en parler toute la journée.

Donc, j'avais raison. Rielle regarda Izare, qui secoua la tête.

— Je suis d'accord avec votre père, dit-il à Famire. Mais seulement parce que je n'arrive pas à me concentrer pendant que vous bavardez toutes les deux. Je vais devoir interrompre vos retrouvailles. (Il se tourna vers Rielle.) De toute façon, j'ai besoin que ma chère Rielle aille me chercher quelque chose.

La jeune fille ouvrit la bouche pour protester, mais la referma sans rien dire. *C'est ma faute. Il ne peut pas vraiment demander à Famire de s'en aller.*

— Quelque chose en bas ? s'enquit-elle.

— Non. (Izare posa son pinceau et s'approcha d'elle.) Il faudrait que tu achètes de l'iquo et à manger pour Errek et les autres, qui doivent venir dîner ce soir. (Il glissa deux doigts dans sa bourse pour en sortir de l'argent.) Et prends-toi aussi quelque chose à grignoter, chuchota-t-il. Je suis sûr que tu as faim.

Rielle acquiesça, même si son sang s'était glacé dans ses veines. Il voulait qu'elle sorte. Seule. Elle évitait de le faire depuis que Sa-Gest l'avait accostée. Une fois, elle avait aperçu le prêtre tapi dans l'ombre d'une ruelle, en train de les observer. Une autre fois, alors qu'Izare et elle mangeaient dehors avec leurs amis, Sa-Gest était passé devant eux, et son regard avait brièvement croisé celui de Rielle avant que la jeune fille ne détourne la tête.

Izare l'entraîna vers l'escalier, ramassant du papier et du fusain au passage et les lui fourrant dans les mains avec l'argent.

— Je ne t'ai pas vue dessiner depuis longtemps, murmura-t-il, la bouche tout près de l'oreille de Rielle. Ne t'arrête pas à cause de moi.

À cet instant, elle l'aima plus passionnément que jamais. Quand il pressa ses lèvres contre les siennes, elle lui rendit son baiser fermement avant de s'écarter, et elle se raccrocha à cette sensation en descendant l'escalier. Détournant les yeux de la pile de linge sale sur le lit, elle glissa les pièces dans sa bourse et noua les cordons de celle-ci sous sa tunique. Puis elle ferma la porte de la pièce du bas et sortit de la maison.

Le courage auquel elle se raccrochait jusque-là l'abandonna subitement. Debout dans l'ombre de la porte, Rielle promena un regard à la ronde, cherchant une silhouette mince en robe grise. Et même si elle n'en vit pas, sa peur persista tandis que la jeune fille forçait ses jambes à l'emporter loin de la sécurité de la maison.

Quand Sa-Baro était venu pour organiser la deuxième rencontre – avec ses parents, cette fois –, Rielle avait envisagé de lui parler du comportement de Sa-Gest, mais Izare était là, et elle s'était souvenue

de l'avertissement de Jonare qui craignait que le jeune homme ne fasse une bêtise. Elle n'était pas certaine que tout raconter à Sa-Baro, ou même à sa famille, soit une bonne idée. Dès l'instant où elle serait rentrée à la teinturerie, Sa-Gest n'oserait pas l'y poursuivre de ses assiduités.

Mais une fois mariée à Izare, elle redeviendrait vulnérable. Le prêtre pourrait encore leur compliquer la vie.

Que les Anges aient pitié de moi, songea Rielle – par pure habitude, car désormais, un regard leur suffirait pour voir la souillure de son âme et l'abandonner à un sort bien mérité.

Toutes ces inquiétudes sapaient son énergie et son moral. Mieux valait ne pas y penser. Rielle se concentra sur le chemin qu'elle suivait d'un pas rapide, vérifiant avant de s'engager dans les ruelles les moins fréquentées qu'un prêtre en robe grise ne s'y trouvait pas. Elle trouva plusieurs endroits où elle aurait pu attendre le départ de Famire, mais n'osa pas se mettre à dessiner de peur que Sa-Gest n'en profite pour l'approcher à son insu. Elle finit par acheter de la nourriture et de l'iquo pour le dîner, mais rien d'autre, car elle se sentait trop perturbée pour avaler quoi que ce soit. Puis elle prit le chemin du retour.

Lorsque Rielle atteignit la maison d'Izare, un vertige la força à fourrer ses achats sous son bras pour se retenir au chambranle. Il finit par se dissiper, mais en laissant derrière lui lassitude et nausée.

Si je n'étais pas certaine du contraire, je penserais que je suis enceinte, songea la jeune fille. Une grimace amère tordit sa bouche. Sa-Gest la trouverait-il encore séduisante si elle était déformée par une grossesse ?

Et Izare ? *Bien sûr que oui. Il m'aime.* Rielle sourit en se remémorant ses paroles : « *Ne t'arrête pas à cause de moi.* » Il ne voulait pas qu'elle renonce à cette partie d'elle-même, mais elle était prête à faire bien davantage pour lui.

Serais-je capable de céder à Sa-Gest ?

Et Izare ? Coucherait-il avec Famire pour garder la commande dont ils avaient si désespérément besoin ?

Ce genre de pensées n'arrangera rien, se dit Rielle. Et elle poussa la porte.

Trois hommes se tenaient au pied de l'escalier. Rielle se raidit en reconnaissant celui qu'elle avait craint de rencontrer toute la journée. Puis elle aperçut Izare, et sa peur reflua légèrement...

Avant que ses genoux ne mollissent comme elle reconnaissait le troisième individu.

Sa-Elem. Il n'y avait qu'une seule explication possible : une inspection. Les prêtres avaient fouillé la maison en son absence.

La Crasse s'était-elle estompée ? La porte de la chambre était

ouverte. Rielle dut mobiliser toute sa volonté pour ne pas regarder vers le lit. Reportant son attention sur les trois hommes, elle remarqua qu'Izare arborait la même expression de patience forcée que durant les inspections précédentes. Sa-Elem la dévisagea froidement. Sa-Gest eut un sourire mauvais.

— Ah..., commença Rielle. Pardonnez-moi de vous interrompre, Sa-Elem, Sa-Gest. Vous... vous venez juste d'arriver, ou vous alliez partir ?

Elle s'avança pour tendre une partie de ses emplettes à Izare, qui les prit en souriant.

C'est bon signe, songea-t-elle. Il ne sourirait pas si les prêtres avaient trouvé...

— Nous venons d'arriver, Ais Lazuli, répondit Sa-Elem. (Il se tourna vers la porte de la chambre, et le cœur de la jeune fille manqua de s'arrêter.) J'ai reçu un signalement d'activité suspecte dans ce quartier.

— Quelle activité ?

— L'usage de la magie. On a trouvé de la Crasse près de la fosse à ordures, donc, nous fouillons les maisons alentour.

Rielle tituba et se raccrocha au chambranle de la porte.

— Sommes-nous en danger ?

Pitié, Anges, faites que la Crasse ait disparu. Je ferai n'importe quoi. J'accepterai ma stérilité...

Sa-Elem entra dans la pièce du bas. Izare le suivit. Ne voulant pas se retrouver seule avec Sa-Gest dans le couloir, Rielle fit de même. Le plus jeune des deux prêtres resta dehors, attendant sans doute les ordres de son aîné pour aller fouiller l'étage.

Comme la fois précédente, Sa-Elem balaya rapidement la chambre du regard. Rielle se détendit. Ce n'était qu'un examen superficiel. Sa-Elem leva les yeux vers le plafond, puis les baissa vers le plancher. Et soudain, il se figea.

Lentement, il tourna la tête vers le lit. La bouche de Rielle s'assécha comme il s'en approchait à grandes enjambées et, d'un geste ample, balayait la pile de linge sale posée sur le dessus.

La Crasse était toujours là, tache minuscule en suspension au-dessus du sang désormais sec. Sa-Elem leva les yeux vers Rielle. Son regard n'était pas accusateur, mais déjà convaincu.

Un nouveau vertige se saisit de la jeune fille. Des mains lui agrippèrent les bras pour la retenir.

Comme c'est gênant, songea-t-elle. Je vais m'évanouir.

Mais elle n'en fit rien. Izare et Sa-Gest la guidèrent jusqu'à la vieille chaise branlante. Rielle faillit rire tant elle trouvait ironique que le prêtre s'associe à son bien-aimé pour lui porter secours. Puis Sa-Gest lui posa fermement une main sur l'épaule, et elle comprit qu'il était

intervenir uniquement pour l'empêcher de s'échapper. Izare le foudroya du regard avant de s'accroupir devant Rielle.

— Tu as mangé quelque chose ? lui demanda-t-il.

Incapable de soutenir son regard ou d'articuler le moindre mot, la jeune fille secoua la tête.

— On va y remédier tout de suite, dit Izare en se levant et en se dirigeant vers le lit, sur lequel il avait posé ses emplettes.

— Je crois que ça peut attendre, intervint Sa-Elem, mais sans dureté.

Au prix d'un gros effort, Rielle se força à lever les yeux vers lui.

— Tu la vois, n'est-ce pas ? demanda le prêtre.

Rielle fronça les sourcils comme si elle ne comprenait pas la question ou que celle-ci l'alarmait. Son esprit tournait à toute allure. Pouvait-elle nier ? Elle pouvait prétendre qu'elle se sentait mal parce qu'elle n'avait presque rien mangé de la journée, plutôt que parce qu'elle voyait la Crasse ou parce que son crime venait d'être découvert. Mais une fois que Sa-Elem lui dirait qu'il y avait de la Crasse, comment expliquerait-elle sa présence ? Izare et elle mis à part, qui aurait bien pu utiliser de la magie chez eux ? Elle aurait eu moins de mal à détourner les soupçons si la Crasse avait été à l'étage, dans le studio où ils recevaient les clients d'Izare.

À moins que... Famire était venue. Son portrait semblerait confirmer qu'il se passait quelque chose de scandaleux sous le toit d'Izare quand Rielle avait le dos tourné. Mais si la jeune fille suggérait une telle chose, Izare serait blessé par son manque de confiance. Et si Famire n'avait pas mis les pieds dans leur chambre pendant sa visite, il saurait qu'elle ne pouvait pas être à l'origine de la tache de Crasse.

— Que voyez-vous ? demanda Izare à Sa-Elem.

Le prêtre reporta son attention sur lui.

— De la Crasse. (Il se pencha vers le lit et en traça le contour avec ses doigts.) Ici.

Izare écarquilla des yeux horrifiés.

— Là ? Si près de... ? (Il se tourna vers Rielle, les sourcils froncés.) Tu la vois, dit-il en revenant s'accroupir devant la jeune fille. Je le lis sur ton visage, Rielle. Ce n'est pas un crime. (Il lui toucha la joue, caressant la ligne de sa mâchoire.) Je connais d'autres gens qui en sont capables. Je comprends. C'est difficile de se confier quand on a passé toute sa vie à se cacher. De quelque façon que cette tache soit arrivée ici...

— Elle n'était pas là tôt ce matin, quand j'ai procédé à la première inspection, l'interrompt Sa-Gest.

Izare frémit. Ses yeux virèrent au noir comme il comprenait. Alors, Rielle sut que personne n'était entré dans la chambre depuis son départ, et qu'elle seule pouvait avoir utilisé de la magie ici.

L'horreur succéda à la consternation sur le visage d'Izare. Jamais il ne pourrait accepter ce qu'elle avait fait. Rielle lui agrippa les bras comme pour empêcher la vérité de l'éloigner d'elle, mais le jeune homme ne cherchait pas à s'éloigner. Bien au contraire, il l'empoigna avec force.

— Que... qu'as-tu fait ? As-tu... ? As-tu... ?

— Se débarrasser d'un bébé est l'une des raisons les plus fréquentes pour lesquelles les femmes cherchent à apprendre la magie, déclara Sa-Gest avec une compassion feinte.

— Non ! protesta Rielle. (Elle ne supporterait pas qu'Izare croie une chose pareille.) Il n'y avait pas de bébé. Je veux un enfant. Je n'avais même pas l'intention d'utiliser de la magie.

— Tu as essayé de te rendre fertile ? suggéra Sa-Elem.

— Non. De voir si les dégâts que la corruptrice m'avait infligés étaient réparés. (Rielle leva les yeux vers les prêtres.) Elle a fait en sorte que je doive utiliser la magie pour me guérir. Elle m'a piégée.

Izare la lâcha, se leva et tituba en arrière, mais ce fut à peine si Rielle s'en aperçut. Un souvenir venait de surgir dans son esprit. « *J'ai été piégé* », avait dit son ravisseur. Pourtant, on lui avait quand même infligé la parade de la honte, et on l'avait quand même envoyé là où l'on envoyait tous les impurs.

Rielle vit l'expression de Sa-Elem s'adoucir sous l'effet de la tristesse et de la compassion. *Il sait que la corruptrice procède ainsi. Il le sait.*

— Pourquoi ne nous as-tu rien dit ? demanda-t-il.

Rielle détourna les yeux.

— Je voulais le faire, mais je ne voyais pas comment éviter de mentionner que... (Elle soupira.) Le résultat aurait été le même.

Sa-Elem ne répondit rien. Il s'écarta du lit pour venir se planter devant Rielle. Sa-Gest se tenait derrière la jeune fille, qui se sentait cernée, emprisonnée par leurs robes de prêtres. Bien que consacré par les Anges, leur pouvoir magique ne lui inspirait plus ni émerveillement ni réconfort.

— Ais Rielle Lazuli, entonna Sa-Gest. Tu vas nous accompagner au temple.

CINQUIÈME PARTIE

Tyen

Chapitre 17

Accoudé au bastingage du navire, Tyen scrutait la nuit. Des nuages sombres dissimulaient les étoiles, et les lumières du rivage avaient depuis longtemps disparu derrière l'horizon. Seule l'écume blanche d'une vague trouait parfois l'obscurité au-delà des lumières du bateau.

— Quelle belle soirée pour faire la fête, lança une voix douce.

Tyen se retourna en souriant vers Sezee qui le rejoignait à son poste d'observation.

— Même si ce n'est pas vraiment l'anniversaire de Veroo, ajouta-t-elle.

Surpris par ce mensonge, Tyen fronça les sourcils.

— Ne me regarde pas comme ça, se défendit la jeune femme en portant son verre à ses lèvres pour siroter une gorgée d'alcool. (Ses yeux pétillaient de malice.) Son anniversaire a eu lieu pendant notre séjour en Lératie, quand nous n'étions pas d'humeur festive. Le célébrer aujourd'hui nous donne quelque chose à faire pendant le voyage. Et puis, c'est bien plus amusant de partager ce genre d'occasion avec des amis.

— Le capitaine Taga a ouvert une bouteille de son meilleur vin, lui rappela Tyen.

Sezee haussa les épaules.

— Rien ne l'y obligeait. Nous avons acheté à boire lors de notre dernière escale. Et je doute fort que ce soit son meilleur vin.

Tyen détourna les yeux en soupirant. Il n'avait pas mis les pieds à terre depuis plusieurs semaines. Même si les deux femmes ne rechignaient jamais à faire des emplettes pour lui et avaient même envoyé la lettre qu'il avait écrite à son père, Tyen enviait leur liberté. Par ailleurs, il n'osait pas dépenser davantage d'argent qu'il n'y était obligé, sachant que s'il se montrait trop prodigue, il se retrouverait encore plus vite sans le sou.

Sezee et Veroo, qui avaient probablement deviné les raisons de sa pingrerie, ne cessaient de lui faire des cadeaux. Tyen avait cessé de lire de la fiction après avoir intégré l'Académie, car ses études occupaient tout son temps. Mais il s'ennuyait tellement qu'il avait fini par jeter un coup d'œil aux romans que les deux femmes avaient apportés. Du coup, elles lui avaient trouvé d'autres livres plus en rapport avec ses goûts. Ils critiquaient chacun d'eux en détail, et à

l'escalade suivante, Sezee et Veroo se rendaient dans une librairie pour revendre les romans déjà lus et en acheter de nouveaux.

— D'après Taga, nous ne sommes plus qu'à quelques jours de Carmel, rappela Sezee à Tyen. Que devons-nous faire une fois là-bas ? Chercher un autre bateau, ou nous arrêter pour construire un aérochar ?

Tyen avait beaucoup réfléchi à la question depuis le début de leur voyage en mer.

— Pour construire un aérochar, il me faudra des matériaux adéquats. Plus nous nous éloignerons des grandes villes, plus ils seront difficiles à trouver.

— De quoi auras-tu besoin que nous ne pourrions pas nous procurer dans un village ou une petite ville ?

— De propulseurs.

— Ils sont en bois, pas vrai ? On trouve des menuisiers dans les petites villes.

Le froncement de sourcils déterminé de Sezee arracha un sourire à Tyen.

— Je doute qu'on leur demande souvent de fabriquer des propulseurs d'aérochar.

— Tu saurais leur expliquer comment faire ?

— Oui, mais le problème n'est pas là.

La jeune femme fit la moue.

— Tu crains qu'une commande aussi inhabituelle n'attire l'attention des limiers de l'Académie, devina-t-elle.

— Oui.

— Pourrais-tu fabriquer les propulseurs toi-même, en utilisant de la magie ?

— Avec des matériaux de qualité, peut-être. Mais leur achat ne passerait pas inaperçu non plus.

— Alors, pourrait-on acheter un objet fabriqué dans le même bois et l'adapter à nos besoins ? (Tyen sourit, et Sezee plissa les yeux.) Tu as déjà pensé à tout ça, pas vrai ?

— Bien entendu. Je suis surpris que tu n'y aies pas réfléchi de ton côté.

Elle lui jeta un regard de biais.

— Qui te dit que je ne l'ai pas fait ?

Tyen gloussa.

— J'ai remarqué que garder tes réflexions pour toi n'était pas dans tes habitudes.

— Oh, je sais me taire, répliqua Sezee en levant le nez d'un air hautain. Je sais très bien me taire si c'est plus avantageux que de parler.

— Et dans le cas présent, quel était l'avantage de ton silence ?

— Si j'avais discuté de tout ceci avec toi, tu aurais encore plus piaffé d'impatience, et encore moins supporté d'être coincé à bord. Cela dit, tu t'es montré tellement irritable ces dernières semaines que j'aurais aussi bien pu parler, pour la différence que ça aurait faite.

Comme l'intensité d'une des lumières du bateau augmentait brusquement, la jeune femme leva une main afin de se protéger les yeux.

Vexé, Tyen croisa les bras sur sa poitrine.

— Je ne suis absolument pas...

— Tyen, l'interrompt Sezee en observant quelque chose derrière lui, les yeux plissés.

Le jeune homme se rendit compte, mais un peu tard, qu'aucune des lampes du bateau ne pouvait produire de lumière aussi vive que celle qui les baignait. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Il se retourna et frémit à la vue de la flamme blanche qui flottait au-dessus du pont, si éblouissante qu'elle dissimulait tout ce qui se tenait derrière elle. Tout ce qui *flottait en l'air* derrière elle, corrigea mentalement Tyen juste avant qu'une voix ne tonne :

— CAPITAINE TAGA. VOTRE PASSAGER TYEN FONDACIER EST UN FUGITIF RECHERCHÉ PAR L'ACADÉMIE. (La voix était déformée d'une façon suggérant que l'individu qui parlait utilisait un cône amplificateur.)
METTEZ IMMÉDIATEMENT LE CAP VERS LE RIVAGE.

Cette déclaration fut ponctuée par un bourdonnement de propulseurs qui s'insinua dans les entrailles de Tyen pour les liquéfier. Le jeune homme prit une grande inspiration et tenta de faire ralentir son poulx affolé. *Donc, quelqu'un m'a retrouvé. Mais il ne m'a pas encore attrapé.*

— Mais... d'où vient-il ? balbutia Sezee.

— Il a dû arrêter ses propulseurs à quelque distance sous le vent, et se laisser pousser jusqu'à nous.

Tyen étendit ses perceptions et détecta immédiatement la Suie qui entourait l'aérochar. C'était un nuage, pas une traînée. Et le conducteur n'avait pas prélevé de magie dans les environs, de crainte sans doute que Tyen ne le remarque.

Des bruits de pas s'approchèrent. Les deux jeunes gens pivotèrent vers Veroo.

— Il est drôlement malin pour avoir réussi à nous surprendre ainsi, commenta cette dernière.

Tyen acquiesça.

— Oui, mais à sa place, j'aurais vidé les alentours de toute leur magie avant de me manifester, de façon que ma cible ne puisse pas s'en servir pour m'attaquer. Je suppose qu'il a une allonge réduite à la taille du nuage de Suie qui entoure son aérochar.

Du coup, l'inconnu lui semblait beaucoup moins dangereux. À

moins que... Tyen mit une main en visière pour scruter l'intérieur du véhicule.

— En plus, il est seul.

Le jeune homme sourit en songeant que la situation n'était pas aussi grave qu'il l'avait d'abord cru.

Sezee se rapprocha légèrement de lui.

— À quoi penses-tu ?

— Que je pourrais facilement mettre son aérochar en panne et le forcer à regagner la terre ferme.

Un homme se racla la gorge derrière eux.

— Je crains que nous ne devions le suivre.

Ils firent face au capitaine Taga.

— Mais..., commença Sezee.

— Je ne veux pas d'ennuis avec l'Académie, l'interrompit sévèrement Taga. (Puis il regarda Tyen et se radoucit.) Je suis désolé. Ils confisqueraient mon bateau, et ils m'interdiraient de faire du commerce dans tout l'empire.

— Alors, vous allez céder aussi facilement ? s'emporta Sezee. Espèce de sale...

— Sezee, intervint Tyen en lui jetant un regard qui, à sa grande surprise, fit taire la jeune femme. Tu voudrais qu'il perde son gagne-pain ?

Sezee se rembrunit.

— Tu vas vraiment le laisser mettre le cap vers le rivage ?

— Oui. (Tyen adressa un signe de tête à Taga.) En l'absence de port dans les environs, pour ne pas prendre le risque d'échouer votre navire, vous devrez jeter l'ancre au large et laisser vos hommes nous emmener en canot jusqu'à un endroit où ils pourront accoster.

— En effet.

— Rien ne les oblige à choisir un endroit habité. Une baie isolée conviendrait parfaitement.

Une lueur de compréhension s'alluma dans les yeux de Taga.

— Il y en a des tas dans le coin. Le sud du continent n'est pas très peuplé.

Le capitaine se mit à aboyer des ordres à l'équipage. Les épaules voûtées, Tyen s'assit sur un tonneau.

— Tu veux bien aller me chercher ma sacoche ? demanda-t-il à Sezee. Si je descends dans la cabine, je crains que notre poursuivant ne s'inquiète et ne fasse quelque chose d'idiot.

Sezee le dévisagea, incrédule. Veroo lui posa une main sur le bras.

— Il sait ce qu'il fait, affirma-t-elle.

Gonflant les joues, Sezee se détourna et s'éloigna à grands pas, sa tante sur les talons.

Tyen attendit leur retour en observant l'équipage. L'aérochar tourna

plusieurs fois autour du bateau, puis suivit celui-ci à bonne distance tandis qu'il se dirigeait vers le rivage. Tyen ne le regardait pas : il ne voulait pas se laisser aveugler par ses lumières. Il aurait besoin de jouir de toutes ses facultés lorsqu'ils toucheraient terre.

Il se demanda qui était le pilote. C'était peut-être son imagination, mais il avait cru déceler une pointe d'accent dans sa voix – un accent wendish, peut-être ? Les pistait-il depuis la côte ? Était-ce lui qu'ils avaient croisé après leur départ de Darsh ?

Sezee et Veroo revinrent avec leurs bagages et la sacoche de Tyen. Elles les laissèrent tomber lourdement près du canot que les marins s'apprêtaient à mettre à l'eau en approchant de la terre ferme. Tyen sourit.

— Vous ne restez pas à bord ?

— Non, répondit Sezee. On t'accompagne.

Tyen haussa les sourcils.

— Jusqu'à l'Académie ? Je croyais que vous vouliez descendre dans le Grand Sud ?

— Nous n'y arriverons pas sans aérochar. Donc, autant rentrer chez nous.

Tyen regarda Veroo, qui eut un léger sourire et ne dit rien. Haussant les épaules, le jeune homme ramassa sa sacoche et dressa mentalement la liste de ses possessions. Les deux femmes lui avaient acheté deux tenues plus appropriées pour un porteur. Elles gardaient la seconde dans leurs bagages pour que Tyen puisse se changer pendant qu'on lavait la première. Le jeune homme ignorait ce qu'étaient devenus les vêtements qu'il avait volés à l'hôtel de Port-Sacal.

Il passa la bandoulière sur son épaule, puis fourra Vella et son portefeuille à l'intérieur de la sacoche, ordonnant à Scarabée de se positionner par-dessus. Il avait employé une partie de son temps à bord à modifier la petite mécanique pour la rendre capable de garder des objets. Désormais, si quelqu'un tentait de s'emparer des affaires de Tyen, Scarabée adoptait une posture menaçante, bourdonnait très fort et pinçait avec les minitenailles au bout de ses pattes avant.

Les voyageurs gardèrent le silence pendant le reste du trajet, observant le capitaine, l'équipage et, lorsqu'elles furent en vue, les lumières de la côte qui se rapprochaient. Un phare brillait au nord, rappelant à tous combien il était dangereux d'accoster de nuit. À son crédit, le pilote de l'aérochar passa devant le bateau pour éclairer son chemin, mais à voir la façon dont Taga fronça les sourcils et se protégea les yeux, Tyen soupçonna que la lumière éblouissante le gênait davantage qu'elle ne l'aidait.

Enfin, Taga ordonna que l'on jette l'ancre. Les marins orientèrent les voiles de façon qu'elles ne prennent plus le vent, puis mirent le canot

à l'eau. Les bagages des deux femmes étaient déjà solidement attachés à l'intérieur. Une échelle de corde fut jetée le long de la coque à l'endroit où il y avait une trouée dans le bastingage.

— Encore une fois, je suis désolé, dit Taga à Tyen. (Il se tourna vers Sezee et Veroo.) Vous êtes sûres de ne pas vouloir continuer avec nous, au moins jusqu'au prochain port où vous pourrez débarquer plus facilement ?

— Oui, je suis sûre, répondit Sezee, mais avec une pointe de doute dans la voix comme elle scrutait l'eau noire en contrebas.

— Nous sommes sûres, répéta Veroo fermement. Merci, capitaine Taga. J'espère que les gens de l'Académie vous croiront quand vous leur direz que vous n'aviez aucune idée de la véritable identité d'Aren Coble.

Trois marins descendirent l'échelle de corde sans effort. Sans doute rassurée par leur agilité, Sezee s'approcha du bastingage avec une brusque détermination. Tournant le dos à la mer, elle empoigna la rambarde, tendit une jambe en quête du premier barreau et dut donner un coup de pied pour écarter sa jupe qui la gênait. Tyen craignit que ses vêtements ne la fassent tomber, aussi absorba-t-il un peu de magie pour pouvoir la rattraper en cas de chute. Mais la jeune femme arriva en bas sans problème, et les marins l'aidèrent à prendre pied dans le canot qui tanguait.

Veroo insista pour descendre ensuite – en commençant par remonter ses jupes et par les nouer au niveau de ses genoux. Tyen ne savait pas trop ce que commandait l'étiquette en pareille situation : un homme devait-il passer en premier ou en dernier ? Dès que Veroo eut atteint le canot, il s'avança à son tour vers le bastingage.

Une main lui saisit le bras. Il leva les yeux vers le capitaine Taga, qui l'observait d'un air sombre.

— Bonne chance, mon garçon. (Du menton, il désigna l'aérochar.) Ne sois pas trop dur avec le pilote. Il pense qu'il agit pour le mieux. L'Académie offre une grosse récompense pour ta capture.

Les deux femmes n'avaient pas mentionné ça. Tyen sourit.

— Merci de ne pas m'avoir livré à eux.

Le capitaine le lâcha et recula.

— Ça ne valait pas la peine que je risque ma réputation.

Tyen tâtonna en quête du premier barreau et commença à descendre. Ce n'était pas aussi facile que ça en avait l'air, et il n'en éprouva que plus d'admiration pour Sezee et Veroo qui y étaient parvenues sans se plaindre ni faire de faux pas. Prendre pied dans le canot se révéla encore plus délicat, car la houle était plus forte qu'il n'y paraissait vu d'en haut.

Après ça, Tyen dut empoigner une rame, et ces efforts inattendus le mirent bientôt en sueur. Les yeux écarquillés, Sezee et Veroo

s'accrochaient à leur siège et au bord du canot qui tanguait, piquait du nez et remontait. De temps en temps, une vague heurtait le flanc de l'embarcation, éclaboussant tous ses occupants d'eau salée. Tyen remarqua que les bagages des deux femmes ne semblaient pas particulièrement étanches. L'aérochar bourdonnait au-dessus d'eux, éclairant leur chemin.

Après avoir été encore plus secoué en franchissant des brisants, le canot se mit à vibrer comme le fond de sa coque raclait une surface dure. Tyen se retourna pour regarder derrière lui. Ils avaient atteint une petite plage de galets. Les marins sautèrent du canot et le hissèrent au sec. Lorsqu'ils se furent immobilisés, Tyen se leva pour aider Sezee à débarquer et la retint quand elle glissa sur les pierres mouillées. La jeune femme cria comme une vague balayait la plage, les trempant jusqu'aux genoux. L'eau était glacée.

Veroo n'avait pas détaché ses jupes. Pendant que Tyen l'aidait à son tour, les marins déchargèrent les bagages des deux femmes et les portèrent hors d'atteinte du ressac. Veroo se dépêcha autant que possible sur les cailloux glissants et réussit à éviter de se faire mouiller elle aussi par une vague.

Alors, les marins voulurent remettre le canot à l'eau. Tyen aspira un peu de magie pour les aider d'une poussée. Les hommes coururent après leur embarcation et plongèrent dedans, puis commencèrent à batailler contre la houle. Tyen utilisa davantage de magie pour les propulser vers le large : il voulait que les marins soient loin quand il devrait affronter son poursuivant.

Mais l'aérochar ne faisait pas mine de se poser. Lorsque le canot eut franchi les brisants, Tyen mit une main en visière pour essayer de voir le pilote. Le bruit des propulseurs changea, et la lumière éblouissante s'éleva dans les airs.

Ou bien il n'a pas l'intention de nous capturer, ou bien il laisse à quelqu'un d'autre le soin de s'en charger, songea Tyen. Dans un cas comme dans l'autre, il aurait dû repartir plus tôt.

— Allez-y, ordonna le jeune homme à Sezee et à Veroo. Faites-vous un bouclier magique ou planquez-vous derrière des rochers.

— Que... ? commença Sezee.

Mais Veroo marmonna quelque chose et l'entraîna.

Étirant ses perceptions, Tyen déroba toute la magie qui entourait l'aérochar. Il en utilisa une partie pour immobiliser l'air autour de lui afin de former un bouclier, et l'autre pour agripper le châssis du véhicule aérien afin de l'obliger à descendre.

La lumière s'éteignit. Tyen se prépara à encaisser une attaque ; au lieu de quoi, il sentit augmenter la flottabilité naturelle de l'aérochar. Le pilote utilisait la magie pour tenter de remonter. *C'est idiot, songea Tyen. Si on tire chacun de son côté, l'aérochar va finir par se disloquer.*

Il était assez près du sol pour que le pilote puisse survivre à une chute, à condition de ne pas être écrasé par les débris de son appareil. *Dans ce cas, il vaudrait mieux qu'il tombe avant son aérochar.* Tyen projeta une boule d'air immobile vers l'homme. Il fut très surpris de voir ce dernier sauter du châssis et atterrir sur la plage, sans même se donner la peine de déployer un bouclier.

Les propulseurs ralentirent et s'arrêtèrent. Dans le silence qui suivit, les jurons du pilote résonnèrent avec beaucoup de netteté. Deux silhouettes de femmes émergèrent de l'obscurité et se précipitèrent vers lui. Tyen ouvrit la bouche pour leur crier un avertissement, mais la referma sans rien dire. Veroo devait toujours les protéger toutes les deux.

Il sentit la flottabilité de l'aérochar diminuer comme l'air contenu dans la capsule refroidissait. Il se concentra sur le véhicule pour le guider vers le sol et l'immobilisa en suspension dans les airs à quelques mètres du pilote, près des bagages.

Sezee rejoignit Tyen en courant, laissant Veroo auprès de l'homme.

— Il est vivant, annonça la jeune femme. Veroo pense qu'il a un bras cassé, et ses ecchymoses risquent d'être impressionnantes. Des lumières se déplacent sur la crête derrière nous ; les gens qui arrivent ne devraient pas tarder à le trouver. Alors... on embarque ?

Son impatience fit rire Tyen. Il avait craint que le pilote ne soit gravement blessé, et malgré son soulagement d'apprendre que ce n'était pas le cas, il culpabilisait pour ce qu'il venait de faire – et ce qu'il s'apprêtait à faire.

— Oui, et vite.

Sezee l'aida à charger les bagages dans le châssis et à les arrimer. Un sac était déjà fixé à l'avant de l'aérochar. Tyen le détacha et en inspecta le contenu : des rations de nourriture, les papiers du pilote, des vêtements de rechange. Il empocha les rations et posa le reste par terre.

— Veroo ! cria Sezee. Viens !

En se retournant, Tyen vit que sa tante aidait le pilote à remonter vers le haut de la plage. L'homme boitait, mais ne semblait pas trop mal en point. Il avait quelques années de plus que Tyen, et il était clairement wendish. Comme ils atteignaient un rocher, Veroo l'aida à s'y asseoir. Puis elle fit demi-tour et se hâta de rejoindre ses compagnons.

— Je pense qu'il ne nous causera plus de problème. Tu le terrifies, rapporta-t-elle à Tyen d'un air amusé. Prêts ?

Le jeune homme acquiesça.

— Montez à bord.

Ils passèrent sous le bastingage de corde. Lorsqu'ils furent tous trois dans le châssis, Tyen relâcha sa prise magique sur l'aérochar, le

laissant reprendre de l'altitude. Les deux femmes s'accrochèrent aux étais d'un air vaguement inquiet tandis qu'ils s'élevaient dans les airs.

— Asseyez-vous, ordonna Tyen en se dirigeant vers l'avant.

Il grimpa dans le siège du pilote, puis jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour vérifier qu'elles lui avaient obéi. Elles s'étaient installées de part et d'autre du support avant, chevauchant le châssis en forme de canoë.

— Et accrochez-vous bien.

Dirigeant un filet de magie vers la capsule, Tyen chauffa l'air qu'elle contenait et prit rapidement de l'altitude. En contrebas, le pilote les regardait s'éloigner, son visage blême levé vers eux. Tyen éprouva un pincement de compassion envers lui.

Perdre un aérochar, c'est déjà assez terrible, mais le perdre à cause d'une telle erreur de jugement, ça doit faire encore plus mal.

Le pilote aurait dû ordonner à Taga de les conduire au port le plus proche. Ou au moins, emmener un autre sorcier avec lui. Il avait dû agir de sa propre initiative, espérant toucher l'intégralité de la récompense, sans se demander ce qu'il ferait si Tyen se révélait meilleur sorcier que lui.

Qu'aurais-je fait s'il n'avait pas été aussi écervelé et aussi faible ? Aurais-je pu le tuer pour m'échapper ? Il n'en était pas certain. À sa connaissance, l'Académie proposait une récompense pour sa capture, pas pour son exécution. Si le pire qui pouvait lui arriver était de finir sa vie en prison, avait-il le droit de tuer quelqu'un pour s'épargner ça ? Une vie en prison était une vie gaspillée, mais elle ne valait pas une mort.

Tyen soupira. Il avait eu de la chance. Et la dernière fois qu'il en avait eu, ça avait été suivi par un gros revers. *Je ne suis pas encore sauvé*, se rappela-t-il. Faisant tourner les propulseurs, il mit le cap vers la mer.

— Tyen.

Se retournant, il vit que Veroo s'était traînée le long du châssis pour se rapprocher de lui et se faire entendre par-dessus le bourdonnement des propulseurs.

— Oui ?

— Tu ne comptes pas entreprendre la traversée maintenant, j'espère ?

— Non, je mets juste un peu de distance entre le pilote et nous. Avant de traverser, on va descendre encore vers le sud, jusqu'à l'endroit où les continents est et ouest sont les plus proches.

— Il nous faudra combien de temps pour y arriver ?

— Quelques jours.

— Et pour la traversée elle-même ?

— Trois de plus, si la météo est bonne et le vent en notre faveur.

Veroo fronça les sourcils.

— Dans ce cas, il va falloir qu'on s'arrête quelque part pour acheter de la nourriture et des vêtements chauds pour toi.

Le cœur de Tyen se serra.

— Oui. Il faudra être très prudents. Se poser la nuit pour dormir, et faire nos emplettes dans de petits villages.

— Et tu vas m'apprendre à piloter pour qu'on puisse se relayer.

Tyen secoua la tête.

— Les femmes ne pilotent pas.

— Elles n'apprennent pas non plus la sorcellerie, répliqua Veroo. Tu crains vraiment que je sois trop faible et trop émotive ?

Tyen rit.

— Non, pas du tout. Mais si les gens voient une femme piloter un aérochar... on ne parlera plus que de ça d'ici jusqu'à Belton.

— Dans ce cas, tu m'apprendras quand on aura entamé la traversée. Tu ne peux pas piloter seul trois jours d'affilée.

Elle avait raison. Tyen pouvait rester éveillé pendant trois jours, mais le temps d'arriver de l'autre côté, il serait épuisé – ce qui n'aurait rien d'idéal si l'atterrissage se révélait difficile. Mais donner des cours de pilotage en mer serait tout aussi dangereux. Si Veroo commettait une trop grosse erreur, ils pourraient être forcés de se poser sur l'eau, loin de tout secours.

Ce qui n'était rien comparé à la perspective d'être pris dans une tempête. Tyen devait juste montrer à Veroo comment piloter en ligne droite. Les décollages, les atterrissages et les manœuvres étaient plus délicats, car il fallait agir au bon moment et savoir éviter les obstacles, mais pour traverser un océan, ce ne serait pas nécessaire.

— Installez-vous confortablement, mais pas trop, recommanda Tyen. Il ne s'agirait pas que vous vous endormiez et que vous tombiez. (Les deux femmes le dévisagèrent d'un air apeuré.) Je vais voler bas pour que vous n'ayez pas trop froid. Pour le reste... la nuit va être longue, je le crains.

Chapitre 18

— Veroo est tellement douée ! confia Tyen à Vella. Elle a appris à piloter très vite. L'Académie a vraiment eu tort de ne pas vouloir d'elle.

— Accumuler du savoir magique et refuser de le partager est une forme de défense assez répandue.

— Mais les îles du Ponant appartiennent à l'empire. Le pays de Veroo n'est pas notre ennemi.

— C'est une colonie. Une rébellion est toujours possible.

— Et d'autant plus probable qu'on leur refusera les bénéfices d'appartenir à l'empire ! Même si tous les gens des îles du Ponant qui en ont la capacité apprenaient la magie, ils ne seraient pas assez nombreux pour renverser notre gouvernement.

— Et si toutes les colonies de l'empire s'y mettaient, y en aurait-il assez ? Tyen fronça les sourcils.

— Peut-être. Mais... Veroo ne constitue pas une menace. Ce n'est qu'une femme seule...

— Qui peut transmettre son savoir à d'autres, d'autant que son sexe n'est pas un obstacle dans son pays.

— Je vois ce que tu veux dire. Mais je trouve que c'est du gaspillage de ne pas enseigner la magie à tous ceux qui sont capables de s'en servir.

— En effet. C'est compréhensible du point de vue de la défense militaire, mais limitatif pour l'Académie. Restreindre la propagation du savoir ralentit son développement. Moins les sorciers sont nombreux, moins ils ont de temps pour faire des expériences.

— Pourtant, le dernier siècle a vu de grandes avancées.

— Pour l'empire. Parce que chaque fois qu'il conquérirait de nouvelles terres, il absorbait le savoir de la population locale. Et même des découvertes minuscules, comme un moyen plus efficace d'archiver des informations, peuvent entraîner de grands changements.

— Les presses des imprimeurs de Belton, par exemple. Elles se basent sur un système primitif utilisé par les tribus équatoriales. Leur inventeur a toujours dit qu'il ne pouvait pas s'attribuer tout le mérite de leur création. (Tyen sourit.) Tu l'aurais sans doute inspiré de la même façon s'il avait eu vent de ce système dans tes pages plutôt que par l'intermédiaire des tribus.

— Tout à fait. Telle était l'intention de Roporien. Il avait acquis la majeure partie de son savoir durant les premiers siècles de son existence. Plus il vieillissait, plus il mettait de temps à trouver de nouvelles

informations. Au bout d'un moment, c'est devenu plus profitable pour lui d'attendre que des génies naissent, grandissent et fassent les découvertes à sa place, plutôt que de voyager en quête de choses qu'il ignorait encore.

— Pourquoi continuait-il à chercher de nouvelles informations ?

— Il s'enorgueillissait d'être plus savant que n'importe qui d'autre. Il se disait qu'ainsi, personne ne parviendrait à le vaincre pour la seule raison qu'il était mieux informé que lui.

— Pourtant, ça n'a pas suffi à le protéger. Il est quand même mort. Comment, d'ailleurs ?

— Je l'ignore. Aucun de mes autres propriétaires ne le savait. Mais une rumeur court selon laquelle il aurait été tué par un sorcier plus puissant, un homme surnommé le Successeur.

— Le Successeur ? Le fils de Roporien ?

— Non, son remplaçant. Dans beaucoup de mondes, on pense qu'un sorcier aussi puissant que Roporien ne naît qu'une fois tous les mille cycles – un cycle étant une unité de temps un peu plus longue que les années de ton monde. Et quand ce Successeur entre en pleine possession de ses pouvoirs, il tue son prédécesseur. C'est ce qu'on appelle la Loi du Millénaire.

— Tu crois que c'est vrai ?

— Je ne crois rien du tout. Je me contente de stocker des informations, et je n'en sais pas assez pour affirmer que la Loi est correcte.

— Avant Roporien, existait-il un autre sorcier très puissant qu'il a tué quand il était jeune ?

— Oui. Un sorcier qui a tenté de l'éliminer le premier, et qui était bien plus redoutable que tous ses autres adversaires. Mais même si Roporien avait moins d'expérience des duels magiques, il a réussi à le vaincre.

— Donc, le Successeur de Roporien se trouve toujours quelque part dans l'univers ?

— Si mes calculs sont exacts, un peu plus de mille cycles se sont écoulés depuis la mort de Roporien. Si on se fie à la Loi, son Successeur doit déjà avoir été vaincu par son propre Successeur.

— Arrive-t-il parfois qu'un Successeur échoue ?

— Pas à ma connaissance. Mais il est possible que l'un d'eux soit tué avant de découvrir le secret qui lui permettrait d'arrêter de vieillir, ou bien par inexpérience ou simple malchance.

Tyen leva les yeux du livre. C'était à peine s'il avait conscience de la mer qui s'étendait en contrebas et autour de l'aérochar. Il aspirait tant à visiter ces autres mondes ! Il voulait tant savoir si le Successeur de Roporien vivait toujours ! Encore que... s'il était puissant à ce point, mieux vaudrait ne pas le rencontrer. Roporien était un homme cruel ; qui pouvait dire à quoi ressemblait son remplaçant ? Ou le sorcier qui l'avait peut-être déjà vaincu ? Dans tous les cas, un Successeur devait avoir tué au moins une personne.

Une voix arracha le jeune homme à ses réflexions.

— Tyen.

Sezee se dirigeait vers lui. Contrairement à Veroo, elle ne s'était jamais habituée à chevaucher l'étroit châssis. Se mettre debout lui faisait tourner la tête, aussi se traînait-elle à quatre pattes dans le fond.

Avant qu'ils n'entament leur traversée de l'océan, elle avait enfilé un corsage et une veste qui se boutonnaient jusque sous le menton pour avoir plus chaud. Du coup, sa position n'était pas assez indécente pour distraire Tyen quand elle s'approchait de lui. Par contre, quand elle s'éloignait de lui... C'était une tout autre histoire – car à la place de ses jupes amples, elle portait désormais un pantalon.

Elle avait également insisté pour qu'ils attachent un filet solide entre le bastingage de corde et le fond du châssis, afin de réduire les risques qu'elle glisse et tombe dans le vide. Le délai avait fait piaffer Tyen d'impatience, mais le jeune homme en était venu à apprécier cette mesure de sécurité plus confortable que les sangles qui, d'habitude, maintenaient les passagers en place pendant qu'ils dormaient.

Tyen referma Vella et la glissa dans la poche de son manteau.

— C'est à mon tour de piloter ?

— Oui, mais ce n'est pas ce que je voulais te montrer. (Sezee s'arrêta, se cala sur une hanche et sourit.) Tu as remarqué les lumiles ?

Tyen regarda autour de lui. En effet, des tas de créatures ailées planaient au-dessus de l'aérochar ou rasaient l'eau en dessous. Certaines appartenaient à des espèces migratoires ou passaient le plus gros de leur vie à survoler l'océan. D'autres vivaient près des côtes, ne s'aventurant en mer que pour se nourrir, ce qui signifiait...

— La côte, dit Tyen en mettant une main en visière pour scruter l'horizon vers l'ouest. Nous devons approcher.

— Oui, acquiesça Sezee avec un large sourire. Nous y sommes presque.

Tyen se leva en s'accrochant à l'étai de support de la capsule pour ne pas perdre l'équilibre.

— Oh, il nous reste encore pas mal de chemin à faire – et notamment une chaîne de montagnes à traverser !

Il contourna prudemment Sezee et se dirigea vers l'avant de l'aérochar, où Veroo était assise avec ses jupes relevées et ses jambes gainées de bas pendant par-dessus le bord du siège du pilote.

— Tyen, le salua-t-elle. Les manœuvres de guerre font partie de la formation de pilote, non ? As-tu la moindre expérience des batailles aériennes ?

Le jeune homme rit.

— Oui, et non. Pourquoi me demandes-tu ça ?

Veroo lâcha le volant d'une main et tendit un doigt vers le nord.

— C'est bien ce que je pense ?

Inquiet, Tyen pivota dans la direction qu'elle indiquait. Il lui fallut quelques instants pour repérer la forme minuscule, et s'ils n'avaient pas volé si bas, il aurait eu du mal à la distinguer sur la toile de fond de l'océan, car elle aussi ne se déplaçait guère qu'à quelques centaines de pas au-dessus de l'eau.

Sa capsule était pointue à l'avant et semblait plus grosse que celle de l'aérochar moyen, mais pas autant que celle d'un aéronef. Même s'il la voyait presque de face, quelque chose dans la forme des bras des propulseurs parut familier à Tyen. Une pierre lui tomba dans l'estomac comme il comprenait de quoi il s'agissait.

— C'est une Fléchette, un des chars de combat de l'empire. Conçue pour la vitesse. Il doit y avoir deux sorciers à bord : un pour piloter et maintenir un bouclier autour de l'appareil, l'autre pour se battre.

— Tu crois qu'ils nous ont vus ?

— J'en suis certain.

— Et qu'ils sont à notre poursuite ?

— Il me semble logique de le supposer.

— Atteindrons-nous le rivage avant qu'ils ne nous rejoignent ?

— Je l'ignore. Mais il faut essayer. Nous n'avons pas le choix.

Augmente la vitesse des propulseurs.

Veroo regarda Tyen par-dessus son épaule.

— Tu veux que je continue à piloter ? s'étonna-t-elle.

— Tu as de l'entraînement ou de l'expérience en matière de combat aérien ? répliqua le jeune homme.

Avec un sourire lugubre, Veroo se retourna pour agripper le volant à deux mains. Tyen revint vers Sezee.

— Tu as entendu ça ? lui demanda-t-il.

La jeune femme acquiesça, les yeux écarquillés.

— En grande partie, oui. Faut-il que je me sangle ?

Tyen secoua la tête.

— Si l'aérochar tombe, essaie de sauter le plus loin possible avant qu'il ne touche la surface de l'océan – sans quoi, tu risques d'être entraînée sous l'eau. Tu sais nager ?

— Évidemment, répondit Sezee sur un ton hautain. Tous les habitants des îles apprennent quand ils sont tout petits. Et toi, tu sais ?

Tyen grimaça.

— Non. Mais si on coupe les attaches de la capsule avant qu'elle ne coule, le châssis devrait flotter. Il est essentiellement en bois.

— Mais la capsule est pleine d'air.

— Si nous sommes forcés de nous poser sur l'eau, elle ne le sera probablement plus.

Le bourdonnement des propulseurs ne cessait d'augmenter ; le

châssis commençait à vibrer et les étais de la capsule à craquer.

— Ça suffit, Veroo, lança Tyen. Sans ça, l'aérochar va se disloquer.

Regardant vers le nord, il remarqua que l'autre appareil s'était beaucoup rapproché. À présent, les détails en étaient suffisamment visibles pour confirmer ses soupçons. Il s'agissait bien d'une Fléchette, et elle volait à son allure maximale, en filant droit sur eux.

Par-dessus l'épaule de Veroo, Tyen aperçut une forme bleue déchiquetée à l'horizon, et son cœur fit un bond dans sa poitrine. Les montagnes ! Ils avaient toujours le vent dans le dos, et celui-ci les poussait vers la terre.

Tyen regarda tour à tour les montagnes et la Fléchette, tentant d'évaluer la vitesse à laquelle elles se rapprochaient respectivement. Les minutes se traînèrent tandis que, d'une part, les pics grandissaient lentement et se joignaient à leur base pour former une côte, et que d'autre part, la Fléchette doublait puis triplait de volume.

Tyen secoua la tête. Ça allait être juste. Même s'ils atteignaient le rivage à temps, ils devraient toujours se colleter avec deux sorciers expérimentés en matière de batailles aériennes. Tout ce qu'ils auraient gagné, ce serait la possibilité de se poser sur la terre ferme si leur appareil était endommagé.

Par chance, ils disposaient d'un peu de temps pour se préparer. Tyen se dirigea vers l'arrière du châssis, détacha sa sacoche, y fourra Vella et passa la bandoulière par-dessus son épaule. Ça ne protégerait ni Vella ni Scarabée en cas de plongeon, mais il risquerait moins de les perdre que s'il les gardait dans ses poches. Et s'ils survivaient à cette bataille, décida Tyen, il modifierait Scarabée pour lui permettre de nager.

Tyen transféra le plus gros de ce qui restait de l'argent de Kilraker dans un des sacs de Sezee : l'eau détruirait les billets, et les pièces ne feraient que l'alourdir. De toute façon, la monnaie de l'empire ne vaudrait sans doute rien dans le Grand Sud, qui devait avoir la sienne.

Un instant, Tyen en eut le souffle coupé, et il se demanda comment il survivrait sans argent en pays inconnu. *J'aurais dû acheter de l'or et des pierres précieuses à échanger*, songea-t-il. Mais il n'en avait eu ni le temps ni la possibilité. Du moins pourrait-il utiliser ce qui restait du pactole de Kilraker pour tenter de soudoyer les sorciers afin qu'ils le laissent partir.

Sezee avait ôté ses bottes et noué les lacets ensemble autour de sa ceinture. Comme elle savait nager, Tyen décida de l'imiter. Veroo ne se préparait pas spécialement : toute son attention était concentrée sur le pilotage de l'aérochar.

Tyen jeta un coup d'œil vers le nord, et son cœur manqua un battement. La Fléchette se rapprochait plus vite qu'il ne l'avait supposé. Il l'observa en tentant de ne pas prêter attention aux

papillonnements de son estomac.

Que vont-ils faire ? L'Académie voulait protéger ses secrets. Pour cela, elle devait détruire Vella et réduire Tyen au silence. Les sorciers à bord de la Fléchette avaient sans doute entendu parler du pilote qui avait tenté de capturer Tyen, mais s'était fait casser un bras et voler son aérochar. Ils devaient savoir que leur proie résisterait. L'Académie avait peut-être décidé que, faute de pouvoir capturer le fugitif, elle n'avait pas d'autre choix que d'ordonner à ses agents de le tuer.

Mais... et Sezee et Veroo ? L'Académie ne risquerait tout de même pas la vie de deux innocentes, même si elle ignorait que ces dernières appartenaient à la lignée royale des îles du Ponant. À moins qu'elle les considère comme les complices de Tyen, et donc comme des criminelles, voire des rebelles. Tyen avait pu leur raconter les secrets de ses professeurs. Et si elles mouraient en mer, sans laisser de témoins de la scène ou de preuves de ce qui s'était passé, personne n'aurait jamais vent de leur disparition.

Tyen frissonna. Mieux valait se préparer au pire, décida-t-il. À cette pensée, ses responsabilités se mirent à peser sur ses épaules tel un lourd manteau. Sezee et Veroo étaient là à cause de lui. Si elles ne l'avaient pas aidé, elles ne se trouveraient pas à bord d'un aérochar volé se dirigeant vers le Grand Sud. Elles auraient peut-être entendu parler de ce royaume lointain par quelqu'un d'autre et décidé de s'y rendre quand même, mais elles l'auraient fait dans des conditions moins dangereuses.

Je dois m'assurer qu'à tout le moins, elles gagnent le rivage saines et sauvées, songea Tyen. *Même si je dois me laisser capturer pour ça. Même si je dois me laisser tuer.* Mais... et Vella ? Le jeune homme fronça les sourcils, puis hocha la tête comme la réponse lui apparaissait très clairement. Il devait trouver un moyen de la glisser dans les bagages de Veroo.

Sa décision prise, il tourna ses pensées vers la bataille à venir et passa en revue ce qu'il savait sur les affrontements magiques. Le principe de base consistait à maximiser le rapport entre quantité de magie dépensée et effet produit. Déplacer ou immobiliser étaient les deux actions les moins gourmandes en énergie. Chauffer ou refroidir – les deux mêmes actions que précédemment, mais intensifiées – réclamait une énergie variable en fonction de la différence de température. Attaquer en chauffant l'air et en projetant la boule de « feu » ainsi créée consommait beaucoup plus de magie que le fait de lancer un missile ordinaire.

Ainsi, les carreaux étaient l'arme la plus utilisée par les chars de combat aérien. Petits et pointus, ils ne constituaient pas une charge trop importante, contrairement aux canons et à leurs projectiles. Un sorcier bien entraîné pouvait en décocher des centaines à la fois. Au

cas où il tomberait à cours de magie, il pourrait toujours utiliser l'une des arbalètes dont son appareil était équipé. Mais bien entendu, cela ralentirait considérablement sa cadence de tir.

Tyen n'avait hélas pas de flèches sous la main, ni aucun autre projectile susceptible d'infliger des dégâts significatifs. Il pourrait toujours lancer ses chaussures et celles des deux femmes pour infliger quelques bleus à ses adversaires, mais son stock serait vite épuisé.

De toute façon, il valait probablement mieux qu'il emploie sa magie à se défendre. La première chose que ferait un attaquant serait de tenter de s'emparer de l'aérochar ennemi, comme Tyen l'avait fait pour voler l'appareil à bord duquel il se trouvait. Bien sûr, il pourrait s'en emparer lui-même pour empêcher ses adversaires de le faire, mais cela consommerait beaucoup plus d'énergie que créer un simple bouclier d'air immobile qui bloquerait la magie de ses adversaires – et aurait en outre l'avantage d'arrêter leurs carreaux.

Étendant ses perceptions des deux côtés, Tyen absorba une bonne quantité de magie. Il en utilisa une partie pour immobiliser une fine couche d'air devant et au-dessus de leur aérochar, à une vingtaine de pas du côté qui faisait face à la Fléchette. Histoire d'économiser la magie dont il disposait, il rendit son bouclier juste assez fort pour ralentir un carreau au lieu de l'arrêter, et l'orienta de façon qu'il bouge en même temps que l'aérochar.

À présent, l'autre appareil était assez proche pour que Tyen distingue les silhouettes de ses deux occupants et la traînée de Suie qu'ils laissaient derrière eux. Sous ses yeux, le vide sombre se propagea des deux côtés de la Fléchette comme les sorciers se préparaient à attaquer.

Tyen jeta un coup d'œil vers la côte. Désormais, il voyait une ligne verte au pied des montagnes de plus en plus sombres et de mieux en mieux découpées, derrière lesquelles se dressaient des sommets plus pâles.

On ne va pas y arriver.

Un choc ébranla Tyen comme quelque chose franchissait son bouclier. Un carreau dégringola et tomba dans l'eau. Le jeune homme jura entre ses dents.

— Où est le problème ? demanda Sezee. Tu l'as arrêté.

— Certes, mais j'aurais plutôt dû le rattraper, répondit Tyen. Nous n'avons rien à leur lancer.

— Et ça ?

Détachant son regard de la Fléchette à grand-peine, Tyen baissa les yeux. Sezee lui présentait un petit couteau à la lame incurvée et encochée – une arme d'aspect étonnamment vicieux.

— Tu l'avais depuis tout ce temps ?

— Il est parfois très utile, surtout quand Veroo et moi sommes

séparées.

— Tu sais t'en servir ?

— Tu veux dire, pour me battre ? Oui.

Tyen secoua la tête.

— Alors, garde-le. À défaut d'autre chose, il pourra toujours te servir à trancher des cordes ou...

Un nouveau choc lui fit de nouveau lever les yeux. Un deuxième carreau venait de percuter son bouclier. Cette fois, le jeune homme utilisa la magie pour l'attraper et le faire venir jusqu'à sa main. Mais avant qu'il puisse le renvoyer vers la Fléchette, l'espace qui séparait les deux aérochars s'emplit de fins traits sombres. Essayer d'en attraper plusieurs à la fois, c'était comme tenter de saisir une poignée de brindilles. Tyen se contenta de les attraper un par un, mais il n'en avait récupéré que trois quand Veroo lança :

— On perd de l'altitude.

C'était encore assez subtil, mais maintenant qu'elle l'avait mentionné, Tyen le sentait. Le cœur serré, il leva les yeux vers la capsule. L'avant semblait intact, même s'il ne voyait que la moitié inférieure. Comme il pivotait pour examiner l'arrière, Sezee émit un petit cri de surprise. Les yeux levés, elle s'éloigna de Tyen en rampant à reculons.

Le jeune homme suivit la direction de son regard et se figea. Une longue lame était suspendue à une largeur de main de son nez seulement. Fixée à l'extrémité d'une lance, elle dépassait du ventre de la capsule.

Tyen jura en comprenant son erreur. On lui avait appris qu'il valait mieux économiser ses forces en ne protégeant que le flanc de son aérochar qui faisait face à l'ennemi. Déplacer un objet en ligne droite ne nécessitait qu'une poussée simple à la base, tandis que lui faire prendre une trajectoire indirecte obligeait le sorcier à le contrôler d'un bout à l'autre, ce qui demandait plus de magie et de concentration.

Mais cet effort en valait la peine si une seule frappe suffisait à abattre l'ennemi. Le sorcier attaquant avait amené la lance derrière l'aérochar de Tyen avant de la planter dans la capsule à la verticale, et la masse de cette dernière avait empêché le jeune homme de la voir venir.

Il jura de nouveau, puis s'excusa auprès de Sezee.

— Oh, ce n'est pas le moment de faire des manières. Tu comptes retirer ce truc ?

Tyen secoua la tête.

— S'il n'est pas complètement ressorti, c'est peut-être parce qu'il a des barbelures.

Aspirant davantage de magie, il étendit son bouclier pour lui faire former une bulle allongée autour de leur aérochar. L'appareil, qui ne

recevait plus de poussée du vent, ralentit aussitôt.

— Tu veux dire qu'il doit y avoir un trou encore plus gros en haut de la capsule ?

— Probablement.

Tyen en était malade de dépit. Quelle erreur monumentale de ne pas avoir protégé tout l'aérochar ! *Une erreur de débutant. Mais c'est ce que je suis, après tout. Et on m'avait appris à économiser mes forces.* Cela ne le consola pas pour autant.

— Tyen, appela Veroo sur un ton d'avertissement.

Faisant volte-face, le jeune homme vit que la Fléchette mettait le cap vers la terre, dans l'intention visible de les prendre de vitesse. Puis il s'aperçut que la côte était plus proche qu'il n'osait l'espérer, et couverte d'arbres. Une forêt plus vaste qu'il n'en avait jamais contemplé s'étendait en direction des montagnes et s'avancait jusqu'au bord de l'eau, où une petite falaise marquait la limite entre terre et mer.

— Il n'y a pas d'endroit où se poser, fit remarquer Veroo.

— On va trouver une clairière. Ouvre toutes les valves inférieures de la capsule et aspire de l'air à l'intérieur en le chauffant au passage, lui ordonna Tyen.

— C'est déjà ce que je fais, répliqua Veroo.

Voilà pourquoi ils ne chutaient pas plus vite. Tyen reporta son attention sur la Fléchette, qui prenait de l'avance tout en se rapprochant de leur trajectoire. De la Suie fleurissait dans le ciel comme les sorciers ennemis aspiraient la magie dont Veroo et Tyen auraient besoin pour piloter et défendre leur appareil.

Alors, Tyen comprit leur plan. Ils avaient l'intention de précéder leur aérochar en vidant l'air de sa magie sur leur passage – ce qui obligerait Veroo à changer de cap pour éviter la Suie. La Fléchette imiterait la manœuvre, et décrirait lentement un cercle autour d'eux jusqu'à les avoir emprisonnés dans un anneau de Suie. Elle n'aurait plus qu'à resserrer le cercle en attendant que Veroo et Tyen tombent à court de magie.

Bien sûr, pour échapper à ce piège, ils pouvaient tenter de bluffer en faisant mine de tourner d'un côté, puis en filant de l'autre – quitte à traverser très vite la traînée de Suie. Mais la Fléchette était plus rapide que leur aérochar ; elle n'aurait qu'à recommencer la manœuvre dans la direction opposée. Et s'ils zigzaguaient ainsi trop longtemps avec leur capsule déchirée, ils ne tarderaient pas à tomber dans l'eau. Non, ils devaient voler droit vers le rivage.

Autrement dit, en plein dans la traînée de Suie de la Fléchette.

Veroo et Tyen pouvaient tenir un moment à condition d'absorber au préalable assez de magie pour piloter leur aérochar et maintenir leur bouclier. Le jeune homme examina la traînée sombre plus

attentivement. S'il se fiait à sa largeur, il devait avoir une allonge légèrement supérieure à celle de ses adversaires.

De nouveau, il dépassa Sezee pour aller se placer près de Veroo tandis que la Fléchette s'interposait entre eux et la côte. Le sorcier d'attaque était posté à l'arrière du châssis ; sous un bras, il tenait un gros cylindre d'où il tirait des carreaux. Il en envoyait plusieurs à la fois, un ou deux des projectiles décrivant toujours une trajectoire courbe pour frapper le bouclier de Tyen par l'arrière ou sur le côté.

— Que veux-tu que je fasse ? s'enquit Veroo.

— Continue à voler en ligne droite.

— Dans la Suie ?

— Oui. Absorbe autant de magie que tu peux de toutes les directions avant qu'on l'atteigne.

— Mais ça veut dire qu'il ne te restera plus rien pour...

— Ne t'en fais pas pour moi.

Comme Veroo obtempérait, la Suie entoura leur aérochar quelques instants avant qu'ils ne pénètrent dans le vide généré par la Fléchette.

Tyen avait toujours l'impression que l'air était plus froid et que les bruits étaient étouffés à l'intérieur de la Suie. Il lui restait assez d'énergie pour maintenir son bouclier tout en continuant à puiser dans toutes les directions au-delà des confins de la traînée. Il percevait la magie à sa portée ; il la sentait s'écouler naturellement vers lui pour remplir le vide créé par les sorciers ennemis, et il n'avait plus qu'à s'en emparer.

Veroo hoqueta et leva les yeux vers lui, mais Tyen resta concentré sur la Fléchette. En y regardant de plus près, il vit qu'il avait même réussi à absorber de la magie autour et au-delà de l'autre appareil. Surpris, il redressa le dos.

— Ça alors. Je n'en espérais pas tant.

— Tous les sorciers de l'Académie sont comme toi ? demanda Veroo.

Tyen secoua la tête.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Il reste si peu de magie à Belton que nous ne sommes autorisés à l'utiliser que dans l'enceinte de l'Académie, et jamais plus que strictement nécessaire. (Il haussa les épaules.) Je commence à croire que je suis un peu plus fort que la moyenne.

— C'est du gaspillage que tu ne puisses pas poursuivre tes études, déclara Veroo.

Tyen cligna des yeux, se souvenant qu'il avait pensé la même chose à propos du fait que l'Académie avait rejeté sa candidature. Mais avant qu'il puisse le lui dire, Veroo reporta son attention sur l'avant et partit d'un rire ravi.

— Leurs propulseurs se sont arrêtés ! rapporta-t-elle. Ils descendent.

Le cœur de Tyen fit un bond dans sa poitrine. Elle avait raison. Mais la Fléchette arrivait au même niveau qu'eux, ce qui signifiait... Tyen baissa les yeux. La mer était beaucoup plus proche qu'avant que la lance ne perfore leur capsule. Beaucoup trop proche à son goût.

— Nous aussi, marmonna-t-il.

— On va réussir à atteindre le rivage, lui assura Veroo avec optimisme.

Tyen regarda en direction de la côte et secoua la tête. Il lui semblait plus probable qu'ils s'écrasent contre la falaise ou parmi les arbres. Il aurait pu tenter de leur faire reprendre de l'altitude, mais il lui aurait fallu une surface solide sur laquelle prendre appui afin de les pousser vers le haut. Sans compter que les étais de la capsule n'avaient pas été conçus pour endurer une telle pression. S'ils voulaient utiliser leur aérochar pour franchir les montagnes, moins ils lui infligeraient de dégâts, mieux ça vaudrait.

Les occupants de la Fléchette avaient cessé d'attaquer. Le pilote avait quitté son siège et rejoint son compagnon. Tous deux s'affairaient fébrilement.

— On gagne du terrain sur eux, lança une voix derrière l'épaule de Tyen.

Le jeune homme tourna la tête. Debout près du bastingage, Sezee agrippait la corde si fort que ses jointures avaient blanchi.

— Tu crois qu'ils vont nous tirer dessus au passage ?

Tyen acquiesça.

— Sans doute. Il te reste combien de magie, Veroo ?

— Suffisamment pour les dépasser, je crois.

Le jeune homme fut soulagé de l'entendre. Même s'il était capable de piloter et de maintenir un bouclier en même temps, il préférerait ne pas être obligé de le faire pour pouvoir garder les sorciers ennemis à l'œil.

Veroo infléchit leur cap, probablement pour mettre une bonne distance entre la Fléchette et eux quand ils la contourneraient.

— Non, passe aussi près d'eux que possible, lui ordonna Tyen. Plus vite nous atteindrons la terre, mieux ça vaudra.

L'avant de leur aérochar arriva au niveau de l'arrière de la Fléchette. Vingt pas seulement les séparaient des sorciers ennemis. Ceux-ci se retournèrent. Chacun d'eux tenait une arbalète chargée, et se servait des étais de la capsule pour la stabiliser. Deux traits jumeaux filèrent vers Tyen. Ils traversèrent l'air immobile de son bouclier, mais s'en trouvèrent tellement ralentis qu'ils commencèrent à tomber vers l'eau. Tyen les rattrapa avec sa magie.

Les sorciers ennemis chargèrent deux nouveaux carreaux. Tyen ne pouvait pas dire s'ils alimentaient un bouclier, mais il était probable qu'ils consacraient leurs dernières réserves de magie à cela. Le jeune

homme fit pivoter les deux carreaux vers la Fléchette et hésita. Ces sorciers ne représentaient plus de danger pour lui, et il ne voulait pas tuer sans nécessité.

Mais que se passera-t-il lorsque nous aurons atteint la côte – à supposer que nous y parvenions ? Je regretterai peut-être de ne pas avoir saisi cette occasion...

Les sorciers avaient dû le sentir absorber toute cette magie. Ils savaient que Tyen était plus fort qu'eux. À leur place, le jeune homme aurait battu en retraite pour revenir avec des renforts.

Du moins pouvait-il faire en sorte de les retarder.

Propulsant les carreaux à travers son propre bouclier, il leur donna une poussée supplémentaire à l'approche de la Fléchette. Les deux projectiles rencontrèrent une faible résistance, mais passèrent au travers et crevèrent la capsule ennemie. Les sorciers tirèrent d'autres carreaux, que Tyen leur renvoya de même. Cette fois, leur bouclier tint bon, mais ils ne renouvelèrent pas leur attaque.

Comme son aérochar dépassait la Fléchette, Tyen projeta les carreaux qu'il avait récupérés un peu plus tôt. Les sorciers ne devaient plus alimenter leur bouclier, car les projectiles ne rencontrèrent aucune résistance. Ils ressortirent de l'autre côté de la capsule pointue et tombèrent à l'eau en faisant des éclaboussures.

— Ils n'ont plus de magie, annonça Tyen en souriant.

Sezee et Veroo poussèrent des vivats. La Fléchette allait perdre de l'altitude assez lentement pour atteindre la côte, mais ses occupants seraient forcés de s'arrêter et de réparer leur capsule avant de pouvoir rameuter des renforts. Tyen vit l'un d'eux poser son arbalète et regagner hâtivement le siège du pilote. Le vent continuait à les pousser vers la terre. Pour les neutraliser un peu plus longtemps, Tyen aspira la magie sur leur trajectoire : ainsi, ils auraient du mal à les suivre et à les attaquer par-derrière.

— Je suis à sec, annonça Veroo.

Tyen entendit les propulseurs ralentir et s'arrêter.

— Reste là et garde le cap, ordonna-t-il à Veroo comme elle faisait mine de lui céder le siège du pilote.

Puis il se concentra pour réchauffer l'air de la capsule et faire redémarrer les propulseurs.

— On a réussi ! s'exclama Sezee.

Baissant les yeux, Tyen vit qu'ils avaient enfin atteint la côte. Avec un soupir de soulagement, il jeta un coup d'œil en arrière. La Fléchette semblait toujours les suivre en jouant de son gouvernail.

— Euh, Tyen ? appela Veroo.

Le jeune homme reporta son attention sur l'avant. Un mur de feuillage leur barrait le chemin.

— Je ne vois pas de clairière, dit Veroo.

— Vise la trouée la plus large entre les arbres.

Tyen aspira davantage de magie et, prenant appui sur le sol en contrebas, imprima une douce poussée sous le châssis. Les étais craquèrent en transmettant la pression à la capsule, dont l'enveloppe ondula et se déforma.

L'aérochar reprit un peu d'altitude, mais trop lentement. Tels des doigts griffus, une haute branche racla le bouclier de Tyen au niveau des propulseurs, et l'aérochar fit une embardée. Veroo donna un coup de volant pour le ramener vers une trouée trop étroite entre les arbres devant eux. Tyen projeta une rafale de magie afin de briser les branches qui les gênaient. Sur leur passage, le feuillage cingla l'air dans un sens puis dans l'autre avant qu'ils émergent dans un espace dégagé...

... et face à une autre crête boisée qui filait vers les montagnes.

— Longe la vallée, ordonna Tyen.

— Nous ne pourrons plus aller bien loin, fit remarquer Veroo. Nous devons trouver un endroit où nous poser.

— Je sais, je sais.

Tyen scruta le sol en contrebas, mais ne vit aucune zone dégagée. Un mince ruban d'eau scintillait au soleil. Une rivière – mais bordée d'arbres de part et d'autre.

L'aérochar tangua en infléchissant son cap. La capsule prêtant désormais le flanc au vent, leur progression devint plus lente et plus agitée. Tyen sentit son estomac se soulever comme ils perdaient rapidement de l'altitude. La déchirure de la capsule était peut-être en train de s'élargir...

— Tyen, appela Veroo.

— Continue à voler le plus longtemps possible.

Sezee agrippa le bras du jeune homme.

— Ils nous suivent toujours.

Tyen regarda en arrière. La Fléchette venait de franchir la crête.
Pourquoi ne s'éloignent-ils pas ? Veulent-ils d'abord voir où nous allons nous poser ?

— Tyen ! hurla Veroo.

Il se retourna. Un mur de branches et de feuilles se dressait devant eux.

— Accrochez-vous ! cria-t-il à ses compagnes.

Puis il renforça le bouclier autour de l'aérochar.

Ils plongèrent à travers les frondaisons, des branches frottant la barrière de Tyen, jaillirent de l'autre côté...

... et tombèrent, le nez de l'appareil en premier, au cœur d'un arbre qui les attendait là.

Chapitre 19

L'impact arracha le bastingage des mains de Tyen. Le jeune homme entendit Veroo hoqueter, mais rien du côté de Sezee. Il bascula en avant et glissa par-dessus le bord du châssis. Tendant les bras, il parvint à attraper un étau et à passer une jambe autour d'un des supports du bastingage. Les chaussures qu'il avait attachées à sa ceinture se balancèrent et vinrent le frapper en pleine poitrine. La bandoulière de sa sacoche lui érafla le nez en glissant par-dessus sa tête. Tyen essaya de la rattraper, mais sa main se referma sur du vide.

— Scarabée ! appela-t-il. Vole !

Le rabat de la sacoche qui dégringolait s'ouvrit, livrant passage à l'insectoïde aux ailes vibrantes.

— Garde sacoche, ordonna Tyen.

Scarabée piqua immédiatement. Tyen n'attendit pas de voir où il se posait. L'aérochar s'était immobilisé, le nez – ou plutôt, l'avant du bouclier de Tyen – planté dans l'arbre. Mais rien ne soutenait l'arrière, qui commença à s'affaisser. Tyen renforça le bouclier en dessous, mais alors que l'arrière arrivait au niveau de l'avant, il buta sur quelque chose et, après avoir rebondi deux ou trois fois, parut se stabiliser.

Tyen se rétablit tant bien que mal, ses mouvements faisant tanguer l'aérochar. Il regarda autour de lui. Sezee était nichée dans le filet. Elle lui adressa un sourire lugubre, et Tyen en déduisit qu'elle n'était pas blessée. Veroo s'extirpait du siège du pilote en marmonnant des imprécations. Tyen poussa un soupir de soulagement. Elle se trouvait à la place qui aurait dû encaisser le plus gros du choc et subir le plus de dégâts, mais par chance, son bouclier l'avait protégée.

L'arrière de la capsule s'était posé sur la branche d'un arbre voisin. Mais seule la protection magique de Tyen le maintenait en place.

— Ne bougez pas trop, conseilla le jeune homme à ses compagnes. L'aérochar pourrait encore tomber.

Sezee jeta un coup d'œil par-dessus bord.

— Comment va-t-on faire pour descendre ?

Tyen suivit la direction de son regard. Le sol était trop loin pour qu'ils prennent le risque de sauter, et à cause de la végétation qui le recouvrait, impossible de dire s'il était inégal ou rocailleux. Tous les aérochars étaient équipés d'une échelle de corde fixée à un étau, mais Tyen doutait qu'elle atteigne le sol. Il examina l'arbre dans lequel leur

appareil s'était fiché. Ses branches étaient trop espacées pour qu'ils puissent les utiliser pour descendre. En revanche, s'ils combinaient les deux méthodes...

— On va procéder par étapes, décida Tyen.

— Attends. Vous entendez ça ? lança Veroo.

Ils se turent. Une pulsation lointaine était vaguement audible par-dessus le souffle du vent dans les feuilles.

— La Fléchette ? suggéra Sezee.

— Probablement. Et si c'est elle, on sera plus en sécurité à terre, déclara Tyen.

Il utilisa de la magie pour amener l'échelle à lui, afin de ne pas prendre le risque de déséquilibrer le châssis. Puis il créa une ouverture dans son bouclier et prit pied sur la fourche où s'était fiché le nez de leur appareil. Baissant les yeux pour examiner le tronc, il choisit un autre groupe de branches à portée de l'échelle, attacha celle-ci et commença à descendre.

— Je croyais que les hommes galants laissaient les femmes passer les premières, fit remarquer Sezee en l'observant à travers les mailles du filet.

— Tu veux vraiment être celle qui testera la fiabilité de mes nœuds ? répliqua Tyen.

La jeune femme secoua la tête.

— Non.

— Et si vous tombez, je vous rattraperai beaucoup plus facilement depuis une surface stable. (Après avoir pris pied sur la fourche suivante, Tyen leva les yeux vers Veroo.) À toi.

— Sezee d'abord.

— Dans ce cas, mets-toi sur une branche. Je ne veux pas avoir à vous retenir toutes les deux si l'aérochar dégringole.

Il immobilisa l'appareil pendant que Sezee rampait le long du châssis jusqu'au tronc de l'arbre. Quand la jeune femme empoigna l'échelle de corde, Tyen posa le pied sur le dernier barreau pour l'empêcher de se balancer. Lorsque Veroo les eut rejoints, il dénoua magiquement l'échelle au-dessus d'eux et l'attacha à leur niveau pour qu'ils puissent poursuivre leur descente.

Jamais il n'avait été si content de retrouver la terre ferme. Tandis que les deux femmes achevaient leur descente, il leva les yeux vers leur aérochar. Faute d'arrivée d'air chaud, la capsule s'était affaissée sur elle-même.

— Tu pourras le décrocher de là sans l'abîmer davantage ? interrogea Veroo en le rejoignant.

— Je l'espère.

Tyen remarqua que Sezee avait déjà remis ses chaussures. Il s'assit sur une grosse racine pour faire de même.

— Et tu seras capable de le réparer ? s'inquiéta Sezee.

— Je te répondrai après avoir évalué les dégâts.

Prenant une grande inspiration, Tyen préleva davantage de magie dans l'air alentour. Puis il utilisa son bouclier comme une main en coupe pour soulever l'aérochar et le guider prudemment vers le sol. L'appareil glissa de la branche sur laquelle il reposait, et Tyen le laissa s'incliner dans le vide pour dégager son nez. À partir de là, il dut soutenir tout son poids, ce qui le força à consommer davantage de magie. Les états craquèrent lorsqu'il posa l'aérochar sur le sol, et la capsule s'affaissa mollement dans un grand souffle d'air.

Tyen et les deux femmes se rapprochèrent. Sezee s'arrêta pour écarter les larges feuilles d'une plante.

— Voici ta sacoche. (Elle se pencha comme pour ramasser quelque chose et eut un mouvement de recul.) Et Scarabée.

Tyen fit un pas vers elle.

— Scarabée, appela-t-il.

Un bourdonnement familial s'éleva en même temps que l'insectoïde. Celui-ci vint se poser sur l'épaule de Tyen, qui sentit la pression de ses petites pattes métalliques à travers sa veste fourrée. Sezee observait Scarabée d'un air fasciné.

— Je ne t'ai jamais demandé si c'était un mâle ou une femelle.

Surpris, Tyen cligna des yeux.

— C'est juste... Scarabée. Il n'a pas vraiment de genre.

Sezee tendit une main pour lui caresser la tête.

— D'après ses ailes, je dirais que c'est une femelle. Tu ne les aurais pas faites aussi décoratives et aussi colorées si tu le considérais comme un mâle.

— Certains hommes aiment porter des accessoires et des couleurs vives, intervint Veroo.

— Pas en Lératie, et Tyen est lératien, répliqua Sezee.

Tyen secoua la tête.

— Pourquoi faut-il absolument que Scarabée ait un genre ?

Sezee haussa les épaules.

— Je n'entends plus de propulseurs, fit remarquer Veroo.

Ils se turent et tendirent l'oreille. Mais les seuls bruits qui leur parvenaient étaient ceux de la forêt. Tyen poussa un soupir.

— Ils ont repéré où nous avons atterri. Maintenant, ils doivent chercher un endroit plus sûr où se poser et réparer leur capsule.

Le jeune homme regarda sous la plante, trouva sa sacoche et la ramassa. En ouvrant le rabat pour vérifier que Vella était indemne, il vit qu'elle avait disparu. Son sang se glaça. Il se mit à fouiller autour de la plante.

— Tu as perdu quelque chose ? demanda Sezee.

Tyen poussa un grognement affirmatif. La jeune femme se mit à

chercher aussi.

— De quoi s'agit-il ?

— D'un livre.

— Celui que tu lisais pendant... ? Ah, le voilà.

Elle s'accroupit et plongea ses mains dans le feuillage d'une autre plante. Quand elle se redressa, elle tenait Vella. Elle examina sa couverture usée, la tournant et la retournant entre ses mains. Tyen se força à conserver une expression détachée tout en se dirigeant vers elle, une main tendue en avant. À son grand soulagement, Sezee ne feuilleta pas Vella avant de la lui rendre.

— Merci, dit Tyen en la fourrant de nouveau dans sa sacoche. Maintenant, tâchons d'évaluer les dégâts. Avec un peu de chance, le propriétaire précédent gardait une trousse de réparation à bord.

— S'il y en a une, où sera-t-elle ? interrogea Veroo.

— À l'intérieur du châssis.

Les deux femmes suivirent Tyen jusqu'à l'aérochar. Une partie de la capsule était drapée sur les étais de support, et le jeune homme dut repousser l'épais tissu dans son berceau, faisant apparaître des morceaux de bois brisé. Son cœur se serra.

— C'est pire que je ne l'imaginais.

Le trou au sommet de l'enveloppe de la capsule apparut. La déchirure n'était pas aussi large que Tyen l'avait craint, mais les étais endommagés préoccupaient le jeune homme. Il devrait en tailler de nouveaux et trouver un moyen de les fixer. Écartant les bords du trou dans le tissu, il regarda à l'intérieur et trouva la lance qui avait transpercé la capsule. Comme il l'avait deviné, sa hampe était barbelée. Il la dégagea et la jeta sur le sol.

— C'est une arme vicieuse, commenta Sezee en l'observant d'un air critique. Dire qu'elle a failli te faire un trou dans la tête !

Tyen frissonna.

— Je préfère ne pas y penser.

— C'est la trousse de réparation ? demanda Veroo en brandissant une petite sacoche familière : la trousse standard vendue à tous les pilotes par les principaux équipementiers d'aérochars, *Lawson & Fils*.

— Oui. (Tyen secoua la tête et soupira.) Nos réparations prendront plus longtemps que celles de la Fléchette. Les sorciers reviendront avant qu'on ait fini.

— Tyen, lança Veroo sur le même ton d'avertissement qu'elle avait employé quand ils fonçaient vers les arbres.

Le jeune homme se retourna et vit qu'elle regardait dans la direction du ruisseau voisin.

— Nous avons de la compagnie, annonça-t-elle.

Les sorciers ennemis ne pouvaient pas être déjà là, tout de même ? Tyen mit un moment à distinguer les deux silhouettes qui se tenaient

dans le camaïeu d'ombres des arbres, et fut soulagé de constater qu'elles n'appartenaient pas à ses poursuivants. Un homme d'une dizaine d'années plus âgé que lui observait les intrus en fronçant les sourcils, les bras croisés sur la poitrine. Près de lui, un adolescent aux yeux écarquillés regardait tour à tour l'aérochar et son compagnon d'un air anxieux.

— Qui sont ces gens ? chuchota Sezee.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Tyen.

Les nouveaux venus portaient des vêtements rudimentaires et usés. L'homme tenait une hache. C'était sans doute des autochtones – peut-être des forestiers. Seraient-ils disposés à aider les voyageurs ? Même si faire confiance à des inconnus était toujours risqué, que Tyen répare l'aérochar ou décide de l'abandonner, ses compagnes et lui auraient besoin d'un abri et de vivres. Prenant une grande inspiration, il fit quelques pas vers les nouveaux venus.

— Bonjour, dit-il. Pourriez-vous nous dire où nous sommes ?

L'adulte se rembrunit davantage.

— Dans la Verdoyante, répondit-il. À la frontière sud de Rymuah. (Il plissa les yeux.) Vous êtes lératien.

Tyen acquiesça.

— Mais pas les femmes.

— Elles viennent des îles du Ponant. (Tyen se tourna vers elles pour les présenter à l'homme.) Je m'appelle Tyen. Nous sommes... (Des furtifs ? Des évadés ? Il ne pouvait pas dire ça.) ... des aventuriers.

L'homme fit un bref signe de tête en direction de la côte.

— J'ai déjà rencontré des gens comme vous. Mais je n'avais encore jamais vu l'empire essayer de les abattre dans le ciel.

Il s'approcha d'un pas lourd et tendit sa main en avant. Tyen l'imita. L'homme lui prit la main, la serra fermement et la lâcha.

— Bienvenue à Rymuah. Je suis Orn Lorgen, et voici mon fils Ozel.

Les femmes s'avancèrent et furent gratifiées de courbettes rapides. Les deux autochtones louchaient sur le pantalon de Sezee d'un air gêné, ce qui tira un sourire compatissant à Tyen.

— Donc... les hommes de l'empire vous pourchassent, résuma Orn. Et ils ont fait des dégâts à votre appareil.

Du menton, il désigna l'aérochar.

Il était inutile de nier. Tyen opina du chef.

— Le leur a été endommagé aussi. À votre avis, de combien de temps disposons-nous avant qu'ils le réparent et reviennent ici ? interrogea Veroo.

— Pas assez, répondit Orn. Il y a un village pas loin au nord-ouest d'ici. Les hommes de l'empire se poseront là-bas. Vous avez peut-être deux heures, pas davantage.

— Y a-t-il d'autres sorciers là-bas ? s'enquit Tyen.

Orn acquiesça.

— Savoir à qui appartiennent ces terres et qui a le droit d'y abattre des arbres a toujours fait l'objet de désaccords. Les sorciers de l'empire se chargent de les régler pour nous – systématiquement en leur propre faveur, bien sûr.

Sezee se tourna vers Tyen.

— Tu pourrais les repousser avec ta magie ?

Le jeune homme grimaça.

— Aucune idée. Tout dépend de combien ils seront. (Et ensuite ? Il ne voulait pas être obligé de tuer qui que ce soit.) Mieux vaut partir. On pourra toujours fabriquer un autre aérochar.

— Ça prendra du temps, protesta Sezee. Ils diront à l'Académie où tu te trouves, et bientôt, la région grouillera de sorciers et de Fléchettes qui te chercheront. Le temps qu'on soit de nouveau prêts à décoller, les voyages aériens ne seront plus sûrs du tout.

— À votre place, je continuerais à pied et je mettrais un maximum de distance entre moi et cet endroit, suggéra Orn. Je vous indiquerai le meilleur chemin.

— Merci. (Tyen soupira.) Le problème, c'est que nous ne pourrions pas atteindre notre destination à pied.

L'homme haussa les sourcils.

— Vous voulez franchir les montagnes, hein ? (Il se dirigea vers l'aérochar, suivi de près par son fils.) Quelle est l'étendue des dégâts ?

— Il faut remplacer certains étais et raccommoder la capsule.

— Vous pouvez nous aider ? demanda Sezee. Nous vous paierons.

Orn avança les lèvres et gonfla les joues. Puis il souffla doucement et hocha la tête.

— Je crois que oui. Si je rameute certains de mes amis qui vivent dans le coin, ils pourront démonter votre appareil pour le déplacer. Les hommes de l'empire penseront qu'ils pillent les restes. Vous n'aurez qu'à revenir après leur départ et à remonter votre appareil.

Tyen le dévisagea avec stupéfaction. Il n'arrivait pas à croire que cet inconnu était prêt à se donner autant de mal pour les aider. Plongeant son regard dans celui d'Orn, il demanda :

— Vous êtes sûr de vouloir prendre le risque de vous mettre l'empire à dos ?

L'homme acquiesça.

— J'ignore ce que vous avez fait pour qu'ils vous pourchassent, mais c'est une raison suffisante pour que je veuille les empêcher de vous mettre la main dessus. Tout ennemi de l'empire est un ami des Rymuans.

Tyen sourit.

— Je commence à croire que je devrais adopter la même politique.

— Où irons-nous entre-temps ? s'enquit Veroo.

Orn réfléchit.

— Vous pouvez toujours rester chez moi. C'est à plusieurs heures de marche, mais c'est bien caché.

Comme il s'approchait de l'aérochar pour l'inspecter, Sezee toucha le bras de Tyen.

— Tu es sûr de ce que tu fais ? murmura-t-elle.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Non. Mais même si, d'une façon ou d'une autre, il réussissait à réparer l'aérochar à temps, les sorciers nous repéreraient dès qu'on survolerait les arbres, et la poursuite reprendrait. Ils nous rattraperaient avant qu'on puisse franchir les montagnes.

— Non, je parlais de faire confiance à cet homme.

— Ah. Je ne pense pas que nous ayons le choix.

Sezee se tourna vers sa tante, qui acquiesça.

— Il a raison. Allons chercher nos bagages.

Avec un soupir vaincu, Sezee se dirigea vers le châssis et commença à en sortir leurs sacs.

— J'espère que tu n'as pas l'intention de te coltiner tout ça, lança Tyen.

La jeune femme lui jeta un regard noir.

— Non, c'est toi qui vas le faire. Après tout, on t'a engagé comme porteur.

— Apparemment, il est temps que je démissionne.

Sezee baissa les yeux vers les bagages.

— Mais... tu ne peux pas les déplacer avec de la magie ?

Veroo gloussa.

— Pour laisser une traînée de Suie qui remontera jusqu'à nous ?

— Dans ce cas, ne prenons que le strict nécessaire dans un petit sac, décida Sezee.

— D'accord, mais vite.

Quelques minutes plus tard, les deux femmes avaient refait leurs bagages. Elles tendirent le plus petit de leurs sacs à Tyen et remirent les autres à l'intérieur du châssis. Tout bas, Orn dit quelque chose à son fils, qui acquiesça et s'en fut en courant.

— Suivez-moi, ordonna ensuite l'autochtone.

Tyen regarda Sezee et Veroo. Celles-ci froncèrent les sourcils mais n'élevèrent pas d'objections. Redressant les épaules, Tyen hissa leur sac un peu plus haut et emboîta le pas au Rymuan.

Orn marchait à une allure régulière, sans se presser mais sans faire beaucoup de pauses. Il avait choisi une piste si étroite qu'à certains endroits, elle était à peine plus large que ses chaussures. D'autres sentiers la coupaient si souvent que Tyen se demanda bientôt si la forêt n'était pas un gigantesque labyrinthe. À plusieurs reprises, il aperçut des empreintes d'animal.

De temps en temps, un arbre abattu leur barrait le chemin. Au début, Tyen s'arrêta pour aider les femmes à franchir l'obstacle, mais sans ses jupes, Sezee n'avait aucun mal à se débrouiller seule, et elle restait près de sa tante pour lui prêter main-forte si nécessaire. Alors, Tyen se contenta de marcher derrière elles, en queue de colonne, en décidant de n'intervenir que si on le lui demandait.

Plus ils s'enfonçaient dans la forêt, plus le sol montait et plus la pente devenait abrupte. Ils traversèrent des ponts de bois rudimentaires qui enjambèrent d'abord des ruisseaux, puis des ravins de plus en plus profonds et remplis de végétation. Chaque fois qu'ils franchissaient une crête, Orn ralentissait pour scruter le ciel.

Aucun d'eux ne dit rien pendant très longtemps, jusqu'à ce que Sezee demande à leur guide s'ils pourraient s'arrêter bientôt pour se désaltérer. Orn acquiesça, et fit halte au pied d'une falaise rocheuse le long de laquelle coulait un filet d'eau pure et glacée. Il offrit des lanières de viande salée aux voyageurs ; en échange, Veroo sortit de leur sac des gâteaux compacts faits de noix, de céréales et de fruits séchés qu'elle avait achetés avant leur traversée de l'océan. Orn les apprécia beaucoup plus que les deux femmes ne goûtèrent la viande coriace.

La forêt s'assombrit lentement comme les derniers rayons du soleil couchant battaient en retraite au-dessus des frondaisons. Quand il commença à faire froid, les voyageurs boutonnèrent leur manteau et sortirent des gants de leurs poches. Les arbres masquant la lumière des étoiles, ils ne tardèrent pas à trébucher sur des racines et des cailloux dans l'obscurité. Orn fit de nouveau halte.

— Je connais bien le chemin. Mais vous, vous ne pouvez pas continuer dans le noir. (Il regarda Tyen.) Nous sommes passés entre deux bras de la montagne ; il faudrait que vos poursuivants soient directement à notre aplomb pour repérer une lumière, et s'ils étaient aussi près, nous entendrions leurs propulseurs.

Tyen acquiesça. Il créa une petite flamme juste au-dessus du sol. Une deuxième flamme apparut juste à côté. Tyen leva les yeux vers Veroo, mais celle-ci secoua la tête et jeta un coup d'œil entendu à Orn.

Donc, il sait utiliser la magie, songea Tyen. Le Rymuan jugeait Veroo de la même façon que Tyen était en train de le jauger, probablement parce que le jeune homme avait d'abord supposé que c'était elle qui avait créé la deuxième flamme. Veroo haussa les épaules, et une troisième flamme se joignit aux précédentes. Orn sourit et se remit en marche.

Même s'il leur restait sans doute moins de la moitié du chemin à parcourir, Tyen eut l'impression que le temps se traînait. L'obscurité froide les enveloppait ; le bruissement des feuilles et le souffle du vent dans les branches leur rappelaient constamment la présence des arbres

qui les surplombaient, même s'ils ne pouvaient plus les voir. La forêt semblait plus bruyante depuis le coucher du soleil : elle résonnait de grondements gutturaux, de cris perçants et de pépiements flûtés.

Le chemin devenait de plus en plus abrupt et sinueux. Tyen entendit la respiration laborieuse des deux femmes par-dessus ses propres halètements jusqu'à ce qu'un bruit d'eau courante recouvre tous les autres sons. Devant eux, la flamme d'Orn s'éleva dans les airs comme le Rymuan gravissait une volée de marches de pierre grossières. Sezee et Veroo s'arrêtèrent pour reprendre leur souffle. Quand Tyen les rejoignit, elles lui sourirent et lui firent signe de passer devant.

Le temps d'arriver en haut de l'escalier, Tyen avait la gorge à vif et les jambes tremblantes. Orn l'attendait ; seul un petit nuage de vapeur devant sa bouche indiquait qu'il respirait plus vite que d'habitude.

Puis Tyen vit que le Rymuan se tenait sous le porche d'une maison bâtie dans une fissure de la paroi rocheuse. À ses pieds coulait un ruisseau qui disparaissait dans une lézarde du sol – la source du bruit d'eau courante.

Une femme et deux adolescents plus âgés qu'Ozel étaient sortis pour accueillir Orn. Tyen les entendit parler mais ne capta que la moitié de ce qu'ils disaient. Derrière lui, des pas étouffés par le chant de la cascade lui apprirent que Sezee et Veroo arrivaient. Ses jambes s'étant raffermies, il se tourna vers elles et leur offrit un bras à chacune pour qu'elles puissent s'y appuyer le temps de se remettre de leur ascension. Leurs deux souffles se combinèrent pour ne former qu'un seul nuage tandis qu'elles récupéraient en silence.

Sezee fut la première à s'écarter de Tyen et à s'avancer d'un pas quelque peu titubant. Veroo l'imita, et Tyen suivit les deux femmes vers la maison. Orn et sa famille descendirent du porche pour venir à leur rencontre.

— Bienvenue chez moi, lança le Rymuan. Voici ma femme Ael, et mes fils aînés Onel et Onid.

Il présenta les voyageurs à sa famille.

Ael sourit.

— Entrez. Vous êtes en sécurité ici. Nous vous offrons le gîte et le couvert.

Après cette si longue marche, tout parut s'enchaîner très rapidement. Ael et un des garçons préparèrent à manger. Une petite fille fit une brève apparition et observa timidement Sezee jusqu'à ce que ses parents la renvoient se coucher. Quand Orn et sa femme leur demandèrent pourquoi des sorciers de l'empire les pourchassaient, Tyen répondit qu'un des professeurs de l'Académie lui avait fait porter le chapeau pour un vol qu'il avait lui-même commis. Sezee ajouta qu'il aurait été capturé si Veroo et elle ne l'avaient pas aidé à s'enfuir.

— Pourquoi êtes-vous venus dans le Sud ? interrogea Orn.

— C'est évident : ils veulent franchir les montagnes, répondit Onid. Pour se réfugier dans le seul endroit que l'empire n'a pas encore conquis.

— Et c'est pour ça que vous avez besoin de réparer votre aérochar, acheva Orn en souriant.

Tyen acquiesça.

— À défaut, on pourra toujours en fabriquer un autre.

— Si tout se passe bien, ce ne sera pas nécessaire, lui assura Orn. J'ai envoyé Ozel chercher Kel, expliqua-t-il au reste de sa famille. Les garçons et lui devraient pouvoir déplacer l'aérochar pour le mettre hors de vue et en sécurité.

Sezee sourit.

— Merci infiniment pour votre aide.

Tyen opina du chef.

— J'ai une double dette envers vous, dit-il, touché par la générosité de ces gens. Comme Sezee l'a mentionné tout à l'heure, nous pouvons vous payer. Il me reste de l'argent, mais je doute que ce soit une monnaie qui ait cours dans le Sud.

— Vous ne nous devez... (Orn regarda sa femme, qui venait de lui donner un petit coup de coude dans les côtes. Avec un soupir, il reporta son attention sur Tyen.) Si vous le voulez bien, l'argent dont vous n'avez pas besoin servira à aider les gens du coin que l'empire a privés de leur travail ou de leurs terres.

Tyen sourit.

— Je ne vois pas de meilleur usage à en faire.

— Bon, eh bien, vous me semblez tous avoir besoin d'une bonne nuit de sommeil, décréta Ael.

Elle se leva et ordonna à ses enfants d'apporter oreillers et couvertures dans la pièce principale de la maison.

Bientôt, toute la famille disparut dans les chambres situées au fond de son étrange maison, laissant ses invités allongés sur des matelas posés à même le sol. Ce qui restait nettement plus confortable que de dormir dans le châssis de l'aérochar, songea Tyen.

Mais malgré sa fatigue, le jeune homme eut du mal à s'endormir. Il entendit ralentir et s'intensifier d'abord le souffle de Sezee, puis celui de Veroo. Rencontrer Orn avait été un vrai coup de chance, mais serait-il suivi d'un nouveau revers comme les deux fois précédentes ?

Tandis que le sommeil le gagnait, Tyen songea que ce qu'il appelait des coups de chance, c'était le fait de tomber sur des gens qui détestaient suffisamment l'empire pour l'aider. Le hasard n'avait peut-être rien à voir là-dedans. Mais si tel était le cas, comment ferait-il lorsqu'il aurait atteint le Grand Sud, dont les habitants n'avaient pour la plupart jamais entendu parler de l'empire, et donc, aucun grief contre ses envoyés ?

SIXIÈME PARTIE

Rielle

Chapitre 17

Dans l'heure qui suivit l'aveu de son crime, Rielle se sentit plus légère et, étrangement, plus libre.

Elle cachait quelque chose depuis aussi loin que remontaient ses souvenirs, et à présent, elle n'avait plus de secrets. À partir du jour où Narmah avait découvert que sa nièce voyait la Crasse – et elle avait très peu de souvenirs plus anciens –, Rielle avait dû faire attention à ne pas se trahir. Maintenant qu'elle n'avait plus besoin de se cacher, il lui semblait que ses membres bougeaient plus facilement, que l'air lui opposait moins de résistance, ou qu'elle avait accès à une énergie nouvelle, jusque-là gaspillée à protéger ses secrets.

Elle savait que cela ne durerait pas. Pourtant, cette impression persista quand elle pénétra dans le temple, puis quand Sa-Elem rapporta son crime aux autres prêtres. Elle perdura également quand il la conduisit dans les souterrains gardés par un novice, et ne finit par s'évanouir que lorsque la grille de sa cellule se referma sur elle.

Assise sur l'unique meuble de la petite pièce – un simple banc en bois –, Rielle sentit la peur et la culpabilité l'envahir, et elle les accepta comme aussi méritées qu'inévitables.

Tout ce qu'elle pouvait deviner de son avenir proche se basait sur ce qu'elle avait vu les autres impurs subir. Pourtant, contrairement à son ravisseur, elle n'avait pas été torturée, sans doute parce qu'elle n'avait opposé aucune résistance ni tenté d'utiliser la magie pour s'échapper. Si elle continuait à coopérer, lui épargnerait-on la parade de la honte à travers la ville avant de l'emmener les Anges seuls savaient où ?

Elle était la fille de riches marchands. Les prêtres lui ménageraient sûrement une sortie moins publique, plus digne. Les grandes familles de Fyre ne souhaiteraient pas attirer l'attention sur le fait que mêmes leurs membres pouvaient être corrompus.

D'un autre côté, elles en profiteraient peut-être pour se distancier des Lazuli, en faisant remarquer que les teinturiers étaient des artisans et donc, plus susceptibles d'être attirés par la magie. La teinture n'était-elle pas une forme de souillure, comme la Crasse ?

Ses parents seraient ruinés.

Mais peut-être pas. Toute leur vie, ils avaient combattu les préjugés attachés à leur profession. Son père exigeait un comportement irréprochable de la part de tous leurs employés. Sa mère pouvait se

montrer impitoyable lorsqu'il s'agissait de promouvoir leur entreprise – Rielle était bien placée pour le savoir. Ils feraient tout leur possible pour préserver leur réputation, et s'il leur fallait pour cela renier leur fille, ils n'hésiteraient pas un seul instant.

Même si ça lui faisait mal, Rielle espérait que les choses se passeraient ainsi. Elle ne voulait pas qu'eux ou leurs employés aient à souffrir des erreurs qu'elle avait commises. Et s'ils la tenaient pour responsable, ils ne s'en prendraient pas à Izare.

Ou peut-être que si.

Le bruit d'une porte qui s'ouvrait arracha Rielle à ses ruminations. Le novice de garde referma son livre et se leva comme Sa-Gest apparaissait, portant une lampe. Une pierre tomba dans l'estomac de Rielle.

— Je suis venu te relever, dit Sa-Gest au novice.

Celui-ci acquiesça et, ramassant sa propre lampe, s'en fut sans un regard pour Rielle. Sa-Gest conserva une expression neutre jusqu'à ce que la porte se referme derrière lui. Puis un sourire paresseux flotta sur ses lèvres.

Malgré son cœur qui battait la chamade, Rielle se força à demeurer impassible tandis qu'il se dirigeait vers elle. Elle espéra que sa peur ne se voyait pas, et remercia les Anges que sa cellule soit assez grande pour que le prêtre ne puisse pas la toucher en passant un bras entre les barreaux.

— Tiens, tiens, murmura Sa-Gest. C'est la première fois qu'une femme se résout à de telles extrémités pour m'éviter. Je suis plutôt flatté.

Rielle lui rendit son regard sans rien dire. Gloussant de sa propre plaisanterie, Sa-Gest empoigna les barreaux. Rielle se souvint de combien ses doigts trompeusement minces pouvaient se révéler forts, et elle frissonna. Avec un sourire grimaçant, Sa-Gest secoua la grille. Le fracas fit sursauter Rielle. Il savait utiliser la magie. Il pouvait l'atteindre s'il le désirait. Peut-être même possédait-il la clé de sa cellule.

Non, il ne ferait pas ça. Les autres prêtres ne l'autoriseraient pas à s'en prendre à une prisonnière, fût-elle impure.

Sa-Gest ricana.

— Je vérifiais juste que tu étais bien enfermée. Je ne voudrais pas que tu t'échappes pendant mon tour de garde. (Il se pencha en avant.) Néanmoins, si une occasion se présente, il se pourrait que je t'aide, murmura-t-il. En échange, bien sûr, de quelques faveurs.

Rielle ne cilla pas. Il ne suggérerait pas un tel échange s'il était libre de prendre ce qu'il voulait par la force.

— D'un autre côté, poursuivit Sa-Gest, si tu racontes que je t'ai abordée et réclamé... certains services, je m'assurerai que ta famille,

ton amant et toi subissiez les pires humiliations que...

Un bruit métallique et une voix appelant son nom couvrirent la fin de sa phrase. Sa-Gest lâcha les barreaux de la cellule et recula, l'air alarmé. Très vite, il se ressaisit et se tourna vers la personne qui venait de l'interrompre. C'était le novice qui revenait. Un pli d'agacement barra le front de Sa-Gest.

— Sa-Elem veut vous parler immédiatement, annonça le novice.

Sa-Gest acquiesça.

— Merci.

Il s'en fut sans se presser. Lorsque Rielle entendit la porte se refermer derrière lui, elle prit une grande inspiration et la relâcha lentement.

Le garde l'examina, les yeux plissés comme s'il la soupçonnait de mijoter quelque chose ou qu'il réfléchissait. Puis il ressortit son livre de ses robes et recommença à lire sans plus se soucier d'elle.

Rielle repensa à la proposition et aux menaces de Sa-Gest. *Ça confirme mes soupçons. Il travaillait pour son propre compte – il n'essayait pas de me faire peur pour me pousser à regagner le giron familial.* Elle se demanda si c'était mieux ou pire, et opta pour la seconde solution. Personne ne la croirait si elle rapportait les propos de Sa-Gest. Au moins, son incarcération la protégeait partiellement de lui, et une fois qu'elle aurait quitté Fyre, il n'aurait plus de raison de persécuter Izare.

Izare. Le simple fait de penser à lui poignardait Rielle en plein cœur, l'emplissant d'une douleur horrible. Que pensait-il d'elle à présent ? L'avait-il crue, ou restait-il convaincu qu'elle avait tenté de se débarrasser d'un enfant à naître ? Elle brûlait de tout lui raconter, de lui faire comprendre pourquoi elle avait agi de la sorte et de lui dire qu'elle était désolée.

Oh, Anges, le reverrai-je jamais ? Son tourment était trop grand. Rielle ferma les yeux et tenta d'étouffer ses pensées comme ses sentiments. Elle s'aperçut que si elle s'imaginait en train de peindre, elle parvenait à empêcher son esprit de tourner en rond et à atteindre une sorte de calme intérieur.

Le bruit d'une porte qui s'ouvrait l'arracha à cette fragile sérénité. Rielle jura en silence, se demandant qui était venu la harceler cette fois. Quand Sa-Elem apparut, son sang se glaça dans ses veines. Le prêtre planta son regard dans celui de la jeune fille et pinça les lèvres d'un air désapprobateur. Il était accompagné par un de ses collègues plus âgé.

— Attends dehors, ordonna-t-il au novice sans quitter Rielle des yeux.

Le jeune homme referma son livre et sortit.

Sa-Elem prit sa chaise, la déplaça jusqu'à la grille de la cellule et la désigna à son compagnon. Celui-ci avait apporté un carnet, une plume

et un petit encrier muni d'une pointe plate sur le côté. Il s'assit, ouvrit son carnet et glissa la pointe de l'encrier dans le dos de la reliure. Malgré les circonstances, Rielle s'émerveilla. *Comme c'est ingénieux ! Je pourrais faire la même chose pour peindre en extérieur avec...*

— Ais Rielle Lazuli, lança Sa-Elem.

Il y eut un grattement de plume sur du papier comme l'autre prêtre commençait à noter leur conversation. Ainsi, songea Rielle, ils étaient venus procéder à son interrogatoire.

— Oui, Sa-Elem.

— Tout à l'heure, tu as admis avoir utilisé de la magie.

À ces mots, une onde de peur glaciale traversa Rielle. La bouche soudain très sèche, la jeune fille déglutit. Il n'aurait servi à rien de nier : Sa-Gest et Izare avaient été témoins de son crime. L'un risquait de mentir pour la sauver, l'autre pour la condamner.

— Oui, croassa-t-elle.

— Comment as-tu appris à t'en servir ? Parle lentement.

C'était bon de pouvoir enfin raconter son histoire. Tout le monde devait savoir que, même mal inspirée, Rielle était animée par de bonnes intentions. Aussi décrivit-elle la vieille femme qui l'avait abordée quand elle était tombée sur la tache de Crasse. Puis elle expliqua que les inspections l'avaient incitée à retourner au même endroit dans l'espoir que si elle les aidait à trouver la corruptrice, les prêtres laisseraient les artisans tranquilles.

Sa-Elem l'écouta sans rien dire tandis qu'elle décrivait sa deuxième rencontre avec la vieille femme, les instructions qu'elle avait reçues, la vendeuse de foulards qui semblait être une complice involontaire, et la façon dont elle avait failli renoncer.

— Et puis elle est apparue juste derrière moi. Je n'avais rien d'utile à vous rapporter, et je n'osais pas m'enfuir de crainte qu'elle ne devine que j'avais essayé de la trouver et qu'elle n'utilise la magie sur moi. Alors, j'ai joué le jeu et je l'ai accompagnée jusqu'à sa carriole.

— Une carriole ? reprit Sa-Elem. À quoi ressemblait-elle ?

Rielle en fit une description aussi détaillée que possible pendant que le scribe grattait frénétiquement son carnet.

— Je pourrais la dessiner, si vous voulez. La corruptrice aussi.

Sa-Elem regarda l'autre prêtre, puis baissa les yeux vers le carnet. Le scribe haussa les sourcils et secoua légèrement la tête.

— On t'apportera du papier plus tard, décida Sa-Elem. Raconte-nous ce qui s'est passé dans la carriole.

— J'ai prétendu que je cherchais un moyen de ne pas tomber enceinte. Je pensais qu'elle me donnerait quelque chose à faire avant ou après... le moment où j'en aurais besoin. Elle m'a demandé si j'attendais déjà un bébé ; puis elle m'a posé les mains sur le ventre, et... tout est allé si vite ! J'ai eu très mal, et elle m'a dit qu'elle venait

de couper quelque chose à l'intérieur de moi. (Rielle frémit à ce souvenir.) Et aussi, que je devrais apprendre à utiliser la magie pour le réparer. Alors...

Sa gorge se noua, refusant de laisser passer son aveu.

— ... Tu l'as fait, acheva Sa-Elem à sa place. Parce que tu voulais pouvoir défaire ce qu'elle avait fait.

— Oui. (Rielle fronça les sourcils.) En fait, non. Sur le coup, j'avais surtout trop peur d'elle pour la contrarier.

— Pourtant, tu as bel et bien tenté de réparer les dégâts plus tard. La jeune fille baissa les yeux.

— Oui.

— Pourquoi ?

Elle soupira.

— Pour des tas de raisons. Ça aurait rapproché Izare et ma famille, et ça les aurait forcés à coopérer.

— Et tu voulais un enfant.

Surprise, elle leva les yeux vers le prêtre.

— Non.

— Donc, tu cherchais vraiment à éviter de tomber enceinte ?

Elle hésita.

— Eh bien... s'il y avait eu un moyen de ne pas concevoir sans utiliser de magie ou me rendre malade, je l'aurais essayé. Je préférerais attendre qu'Izare et moi ayons plus d'argent, et que nous soyons en bons termes avec ma famille avant d'avoir des enfants.

Le scribe leva les yeux de son carnet.

— As-tu réussi à défaire ce que cette femme t'avait fait ?

Surprise par son brusque intérêt, Rielle se tourna vers le vieil homme.

— Je l'ignore. J'essayais justement de m'en assurer ce matin. Elle m'a dit que regarder à l'intérieur de moi ne consommait pas de magie.

— Donc, c'était un accident ? reformula le scribe après avoir noté sa réponse.

— Oui.

— Ce matin, c'était la troisième fois que tu utilisais de la magie, fit remarquer Sa-Elem.

Rielle reporta son attention sur lui et hocha la tête.

— La deuxième fois, c'était près de la fosse aux ordures, quand tu as tenté de te guérir, devina-t-il.

Elle acquiesça de nouveau.

Sa-Elem prit une grande inspiration et la relâcha, puis échangea un regard avec le scribe en pinçant les lèvres. La nuque de Rielle la picota. Apparemment, c'était important, et ça ne présageait rien de bon pour elle.

— Autre chose ? demanda Sa-Elem au scribe.

Celui-ci opina du chef et leva les yeux vers Rielle.

— Depuis combien de temps es-tu capable de voir la Crasse ?

Un frisson parcourut l'échine de la jeune fille. La réponse causerait-elle du tort à sa famille ? Voir la Crasse n'était pas un crime en soi, mais les parents dont un enfant possédait cette capacité étaient censés le signaler. Toutefois, beaucoup de gens ne tenaient aucun compte de cette loi.

— Depuis que je suis petite, répondit Rielle.

— Tu peux être plus précise ?

Elle inclina la tête.

— Je m'en suis rendu compte juste après la procession funéraire de Sa-Imnu.

Le scribe prit une inspiration sifflante, et les deux prêtres échangèrent un nouveau regard. Cette fois, ils semblaient plus surpris que sévères. Puis le scribe baissa les yeux et recommença à écrire très vite tandis que Sa-Elem reportait son attention sur Rielle.

— As-tu utilisé de la magie en d'autres occasions que les trois fois dont nous venons de parler ?

— Non.

— As-tu revu la corruptrice par la suite ?

— Non.

— Quelqu'un d'autre qu'elle et toi savait-il que tu avais appris à utiliser la magie ?

— Non.

— La corruptrice mise à part, connais-tu quelqu'un d'autre que toi qui soit capable de le faire ?

— Non.

— Quelqu'un d'autre que toi savait-il que tu percevais la Crasse ?
Rielle frémit.

— Ma tante.

Désolée, Narmah, mais il faut bien que quelqu'un m'ait appris à dissimuler mon secret. Anges, faites qu'elle ne soit pas punie trop sévèrement.

— Mais pas tes parents ? demanda Sa-Elem.

— Non.

Incrédule, il haussa les sourcils.

— Narmah pensait que moins de gens seraient au courant, mieux ça vaudrait, expliqua Rielle.

— As-tu autre chose à nous dire ? s'enquit Sa-Elem.

Rielle réfléchit. La seule chose dont elle n'avait pas encore parlé, c'était le chantage que lui faisait Sa-Gest.

— Que va-t-il m'arriver ? interrogea-t-elle.

— Nous n'avons pas encore décidé.

— Mais il est très probable que je sois envoyée loin de Fyre.

— En effet.

— Où ?

— Nous ne pouvons pas te le dire.

Rielle acquiesça et inclina la tête.

— Mais ça n'arrivera pas avant plusieurs jours, précisa Sa-Elem. Si tu as besoin de... produits de première nécessité pour une femme, demande-les à ton garde.

Rielle sentit le feu lui monter aux joues. Demander ça à un homme – un prêtre, de surcroît ! – serait affreusement humiliant. Mais elle en avait besoin, et elle préférerait encore le demander au novice ou à n'importe qui d'autre plutôt qu'à Sa-Gest.

Sur un signe de Sa-Elem, le scribe rangea son matériel, referma son carnet et se leva. Sa-Elem remit la chaise à sa place initiale. Rielle regarda les deux prêtres sortir en se disant qu'ils ne la croiraient pas si elle leur rapportait les menaces de Sa-Gest. Encore que... S'il n'y avait aucune chance qu'ils le fassent, pourquoi Sa-Gest avait-il éprouvé le besoin de la menacer ?

Que se passerait-il si elle parlait et qu'ils la croyaient ? Rielle doutait fort que les prêtres reçoivent des punitions très sévères. Et Sa-Gest trouverait probablement un moyen de se venger sur Izare et sur sa famille.

Rielle baissa la tête. Si elle n'était plus là, en revanche, il n'aurait aucune raison de leur causer des ennuis. Désormais, la meilleure chose qu'elle pouvait faire pour son bien-aimé, c'était de s'en aller aussi loin que possible.

Chapitre 18

Rielle ne reçut pas tous les objets de première nécessité qu'elle avait réclamés. Elle crut d'abord que la liste était trop longue et que le novice en avait oublié la moitié, mais quand elle eut vainement redemandé des draps, du savon et des vêtements de rechange à plusieurs reprises, elle comprit que les prêtres et elle n'avaient pas la même définition d'un objet de première nécessité.

Ils lui avaient tout de même fourni des chiffons, de l'eau et un seau qui sentait vaguement les déjections de son utilisateur précédent. Rielle trouva un moyen de se laver et de se soulager sans se déshabiller, le dos tourné à son jeune garde et au prêtre plus âgé qui la surveillait dans la journée. Au moins, Sa-Gest n'était-il pas revenu.

Le banc étroit lui servait de lit. Pour toute nourriture, Rielle recevait un bol de brouet clair, du pain ou des céréales cuites – sans doute la même chose que ce que les prêtres mangeaient pendant leurs périodes d'isolement et de prière. Elle comptait les jours en fonction des repas, car elle soupçonnait que le cycle de veille inquiète et de sommeil épuisé qu'elle avait adopté ne correspondait pas aux levers et aux couchers du soleil.

Sa-Elem revint une fois avec son scribe, pour lui donner du papier et de la craie avec lesquels dessiner la corruptrice. Il en profita pour lui poser quelques questions.

— Quand as-tu rencontré la corruptrice ?

— Le jour où Sa-Baro a dit à ma famille que je rendais visite à Izare, répondit Rielle.

— Le jour où tu as fugué, fit remarquer le prêtre. C'était avant ou après ?

— Avant.

Sa-Elem s'était détourné pour sortir, ses croquis à la main. Un millier de questions se bousculaient sur la langue de Rielle. Il lui semblait que le prêtre ne pourrait ou ne voudrait répondre à aucune d'entre elles, mais elle devait essayer quand même.

— Vous ne pouvez rien me dire ? bredouilla-t-elle.

Sa-Elem lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Encore quelques jours.

Deux quatraines s'écoulèrent avant qu'il ne revienne, accompagné d'un nouveau prêtre cette fois. Leurs gestes brusques et précis

suggéraient que quelque chose était sur le point de se produire, et le cœur de Rielle accéléra douloureusement comme angoisse et nausée s'emparaient d'elle.

— Le moment de ton audience est venu, annonça Sa-Elem, confirmant ce que l'instinct de la jeune fille lui soufflait. Conformément à la procédure, nous interrogerons tes proches, mais en raison du statut de ta famille et de sa volonté de coopérer, nous avons accepté de le faire en privé.

L'idée que ses actions soient disséquées devant une foule d'inconnus noua l'estomac de Rielle. Mais sa gratitude et son soulagement ne parvinrent pas à dissiper sa nausée. Elle voulait qu'on connaisse son histoire et ses motivations, et elle voulait également revoir Izare et sa famille, mais le prix à payer pour cela était de les affronter, d'éprouver leur déception et leur colère. *Tant pis. Je paierais dix fois plus cher juste pour revoir Izare*, décida-t-elle.

Sa-Elem déverrouilla la porte et lui fit signe de le suivre. Le garde de Rielle et l'autre prêtre fermèrent la marche tandis qu'ils s'engageaient dans les passages sous le temple. La jeune fille n'était que trop consciente de n'avoir pas pu se peigner ni changer de vêtements depuis plusieurs jours – ce qui devait se sentir.

Peu de temps après, Sa-Elem s'arrêta devant une porte, l'ouvrit et fit signe à Rielle d'entrer.

La jeune fille eut d'abord l'impression de pénétrer dans une autre cellule. Une simple grille de métal qui montait du sol jusqu'au plafond l'emprisonnait dans un coin d'une pièce plus large, dont la forme et l'ameublement étaient ceux du hall public d'un petit temple. Des rangées de sièges en bois séparées par une travée centrale emplissaient la majeure partie de l'espace. En guise de fenêtres, il y avait des alignements de lampes à huile, et une longue table flanquée de cinq chaises se dressait à l'endroit où les prêtres se tenaient d'ordinaire pour s'adresser à la congrégation.

Trois hommes étaient assis là : Sa-Koml, le supérieur du temple de Fyre, Sa-Baro et un prêtre que Rielle ne connaissait pas. Le reste de la salle était vide – pour le moment.

Rielle n'avait jamais imaginé qu'on pouvait se sentir prisonnière et découverte en même temps.

— Tiens-toi à l'écart des barreaux, et ne parle que si on s'adresse à toi, lui ordonna Sa-Elem avant de refermer la porte.

Rielle reporta son attention sur les prêtres qui siégeaient à la table. Sa-Baro, qui était en train de l'observer, détourna très vite les yeux. Sa-Koml ne regardait que les papiers posés devant lui. L'inconnu, qui observait également Rielle, tourna la tête vers Sa-Baro comme celui-ci murmurait quelque chose. Alors, la jeune fille vit que le côté gauche de son visage était barré par une cicatrice, et elle frissonna en se

souvenant qu'elle l'avait déjà vu : il accompagnait Sa-Elem et Sa-Gest le jour où son ravisseur avait subi la parade de la honte avant de quitter la ville.

C'est lui qui m'emmènera, devina Rielle. Bien que beaucoup plus âgé que Sa-Gest, il était le plus jeune des trois prêtres assis à la table. Rielle tenta de déchiffrer son expression et sa gestuelle. Se montrerait-il dur, gentil ou indifférent vis-à-vis d'elle ? Sa posture était moins raide que celle des deux autres, mais ce n'était pas une citoyenne de sa ville et une ancienne élève de son temple qu'il s'apprêtait à juger. Si son travail consistait à s'occuper des impurs, il devait avoir l'habitude d'assister à ce genre d'audience. Rielle fut quelque peu réconfortée par le fait que son attitude n'était ni trop stricte ni menaçante. D'un autre côté, s'il lui témoignait de la compassion, elle s'en sentirait indigne. Le mieux, ce serait de l'indifférence, songea-t-elle.

Un bruit de porte qui s'ouvrait fit sursauter Rielle, mais ce n'était pas la porte principale de la salle d'audience : Sa-Elem et le scribe venaient d'entrer par une petite porte située dans l'autre coin de la pièce. Ils s'installèrent sur les deux chaises vacantes, et après avoir conféré à voix basse avec les autres prêtres, Sa-Elem saisit une cloche qu'il agita. Les cinq hommes tournèrent la tête vers l'autre bout de la pièce.

Un des battants de la grande double porte s'ouvrit, laissant entrer trois personnes. Le cœur de Rielle se serra comme Narmah et ses parents découvraient les cinq prêtres et la cage. Elle ne voyait pas bien leur visage à cette distance, et le temps qu'ils s'approchent assez, ils avaient eu la possibilité de se ressaisir. Seule Narmah glissa un regard en coin vers sa nièce tout en restant bien droite face à la table.

— Ens Lazuli, Ers Lazuli, Ers Gabela, commença Sa-Elem. Vous avez été convoqués ici pour assister à notre examen des circonstances entourant la corruption d'Ais Rielle Lazuli. Nous ne sommes pas ici pour la juger. Elle a déjà avoué son crime : avoir appris et utilisé la magie. Avez-vous tous lu la retranscription de son interrogatoire ?

— Oui, répondirent la tante et les parents de Rielle en chœur.

La plume du scribe gratta brièvement une page de son carnet.

— Pensez-vous que certaines parties de cette retranscription soient inexactes ?

Le père de Rielle jeta un coup d'œil à la mère et à la tante de celle-ci, qui secouèrent la tête.

— Non.

— Donc, Ers Gabela, vous admettez : vous saviez que Rielle pouvait voir la Crasse depuis qu'elle était toute petite, et vous avez dissimulé ce fait ?

Narmah inclina la tête.

— C'est exact.

— Pourquoi avez-vous agi ainsi ?

— Je... je savais que sa mère voulait qu'elle fasse un beau mariage, ce qui aurait été impossible si les gens avaient eu connaissance de son don.

— Pas impossible, corrigea Sa-Elem. Ça n'aurait affecté ses espérances que si l'existence de son don avait été rendue publique. Voilà pourquoi nous dissimulons l'identité de ceux qui le possèdent.

Narmah releva la tête, les yeux écarquillés par la surprise et l'horreur.

— Je l'ignorais.

— Il est bien fâcheux que vous ne nous ayez pas fait confiance, dit Sa-Elem, mais sans dureté. Votre crainte des préjugés est compréhensible, et dans la mesure où votre famille n'a pas sacrifié de fils au temple, vous n'avez pas bénéficié de ses conseils. Nous avons débattu de votre cas et décidé que vos intentions n'étaient pas malveillantes. La perte d'une nièce à laquelle vous étiez très attachée constituera une punition suffisante.

Rielle frémit. « Sacrifier un fils au temple » était une manière fleurie de dire qu'un des jeunes hommes d'une famille avait choisi de devenir prêtre, et comme la plupart des prêtres étaient apparentés aux grandes familles de la ville, Sa-Elem venait juste de souligner le statut inférieur des Lazuli.

— Elle quitte Fyre pour aller vivre avec son fils.

Retenant son souffle, Rielle se rapprocha légèrement des barreaux. Sa mère avait parlé d'une voix dure et froide. Les lèvres pincées, Narmah baissa les yeux. Rielle fut prise de colère. En punissant sa tante, ses parents suggéraient qu'ils la tenaient pour responsable de ses propres erreurs. *Au moins, elle va retrouver cousin Ari.* Le cœur de Rielle se serra. *Moi, je ne le reverrai jamais. Et mon frère non plus. Que penseront-ils de moi quand ils apprendront... ?*

— Avez-vous des informations supplémentaires à nous communiquer ? interrogea Sa-Elem.

Les parents de Rielle échangèrent un regard et secouèrent la tête, mais la poitrine de Narmah se souleva comme elle prenait une grande inspiration.

— Nous devons nous voir, dit-elle. Rielle voulait rentrer à la maison. Nous avons accepté d'envisager qu'elle épouse l'homme de son choix.

— Je suis au courant, acquiesça Sa-Elem. C'est Sa-Baro qui vous a servi d'intermédiaire, lui rappela-t-il.

Narmah secoua la tête.

— Quelque chose a dû lui forcer la main. Pourquoi aurait-elle tout risqué alors que la situation était sur le point de s'arranger ?

Il y eut un court silence durant lequel Sa-Elem dévisagea Narmah

sans rien dire, peut-être dans le seul but de lui donner l'impression qu'elle avait été entendue. Puis il se tourna vers les autres prêtres, qui secouèrent la tête.

— Ce sera tout, décréta-t-il en reportant son attention sur Narmah.

Comme ses parents et sa tante se détournèrent pour sortir, Rielle sentit son estomac se nouer. Narmah s'arrêta le temps de jeter un coup d'œil anxieux à sa nièce. Puis la mère de Rielle lui saisit brutalement le bras pour l'entraîner vers la porte. La jeune fille regarda sa famille franchir le seuil de la salle d'audience et disparaître dans le couloir.

La cloche sonna de nouveau. Rielle attendit en retenant son souffle, mais les trois témoins suivants étaient des employés de la teinturerie, des gens qu'elle avait connus toute sa vie, des gens avec les enfants desquels elle avait joué quand elle était petite. Contrairement à sa famille, ils n'hésitèrent pas à la regarder en face avec un mélange de curiosité, de dégoût et même de peur. Sa-Elem leur demanda s'ils s'étaient doutés de quelque chose. Ils répondirent par la négative.

Le cœur battant la chamade, Rielle les suivit des yeux tandis qu'ils sortaient à leur tour. La cloche appela les trois témoins suivants, et la jeune fille fut choquée lorsqu'elle les identifia.

Tareme, Bayla et Famire s'avancèrent vers les prêtres en regardant ouvertement la prisonnière, mais pas avec l'expression à laquelle cette dernière s'attendait. Bouche bée, Tareme semblait profondément choquée, tout comme Bayla qui écarquillait les yeux. Famire arborait un sourire hautain, mais qui semblait forcé et peu convaincant.

Les présentations et les questions de Sa-Elem furent les mêmes qu'avec les témoins précédents. Les jumelles répondirent franchement. Famire non plus n'avait pas soupçonné que Rielle possédait la capacité de voir la Crasse, jusqu'au jour où... Sa-Elem la pressa de continuer. Elle jeta un regard entendu aux autres filles, que le prêtre congédia aussitôt.

Une fois seule, Famire soupira.

— J'ai entendu dire qu'on avait découvert de la Crasse dans une ruelle près de chez Aos Saffre. J'étais curieuse. Je n'en avais pas vu depuis des années, et je me demandais si j'en étais toujours capable. Évidemment, il aurait été impoli de ne pas en profiter pour rendre visite à ma vieille amie Rielle. Comme vous le savez, c'est pendant que j'étais chez eux que j'ai perçu de la Crasse dans leur maison.

Une dague de glace transperça le cœur de Rielle. *Elle peut voir la Crasse !* Mais très vite, le choc céda la place à la colère. Pas parce que Famire venait en substance d'avouer que c'était elle qui l'avait dénoncée, mais parce qu'elle avait menti en affirmant qu'elle lui rendait visite par amitié et pour satisfaire à une obligation sociale. *Alors qu'elle venait poser pour son portrait.*

Rielle ouvrit la bouche. Le besoin de révéler la vérité enflait en elle

telle une vague irrésistible.

Mais si je le dis aux prêtres, que deviendra Izare ? Il perdrait la commande. Rielle referma la bouche. De toute façon, je doute que Famire retourne chez lui pour qu'il finisse. Elle ne peut pas se permettre d'être vue avec le compagnon d'une impure, surtout si elle perçoit la Crasse.

La jeune fille prit une inspiration pour parler et se ravisa de nouveau. *Mais tant que personne n'est au courant pour le portrait, elle n'osera pas demander à Izare de lui rembourser la première moitié de l'argent.*

Rielle soupira. Au moins, le mensonge de Famire protégerait-il Izare. *Et la vérité ne me servira en rien.*

Ce fut à peine si Rielle entendit la suite des questions de Sa-Elem ou les réponses de Famire. D'abord les menaces de Sa-Gest, puis la véritable raison pour laquelle Famire était venue chez Izare : combien devrait-elle encore dissimuler de choses qu'elle aurait voulu raconter ? Elle qui se croyait enfin libérée du fardeau de ses secrets...

La cloche sonna, et Rielle sursauta. Entre les barreaux de sa cage, elle vit que Famire était sortie et que trois autres personnes pénétraient dans la salle d'audience. Son regard se fixa aussitôt sur l'homme du milieu. Même de loin et dans cette maigre lumière, elle le reconnaissait : sa démarche, bien que moins détendue que d'habitude, lui était si familière...

Il tourna la tête vers elle sans chercher à se cacher, et Rielle vit bouger ses lèvres. La femme qui se tenait sur sa gauche lui prit le bras, et l'homme qui se tenait sur sa droite lui posa une main sur l'épaule. Rielle enregistra vaguement le fait que la première était Jonare et le second Errek, mais elle ne pouvait détacher ses yeux d'Izare.

Une envie folle s'empara d'elle. *Je dois avoir perdu la tête. Je suis sur le point d'aller en prison, et tout ce à quoi je peux penser, c'est combien j'aimerais le toucher encore une fois.* Sentir la chaleur de sa peau contre la sienne. Entendre sa voix. Contempler son sourire.

Izare la regarda fixement jusqu'à ce qu'il s'arrête devant les prêtres. Alors, il reporta son attention sur eux. Rielle, elle, continua à l'observer. Elle attendit que Sa-Elem nomme les témoins comme il l'avait fait les fois précédentes, mais ce furent d'autres mots qui résonnèrent dans la salle d'audience.

— Écarte-toi des barreaux, Ais Lazuli.

La jeune fille cligna des yeux et prit conscience de la sensation du métal froid contre ses paumes. Elle agrippait les barreaux et pressait son visage entre deux d'entre eux, se rendit-elle compte. Au prix d'un gros effort, elle les lâcha et recula.

Il vaudrait peut-être mieux que je ne regarde pas Izare, songea-t-elle. Alors, elle alla s'adosser au mur du fond, les yeux baissés.

Sa-Elem revint à sa routine. Entendre Izare répondre qu'il avait lu la retranscription de son interrogatoire emplît Rielle d'un flot de gratitude. *Il sait pourquoi j'ai fait ça. Il sait que je n'ai pas essayé de tuer son enfant.* Et l'entendre affirmer qu'il ne croyait pas qu'elle ait menti fut comme recevoir de la nourriture après un long jeûne, ou sentir une brise sur sa peau par une étouffante journée estivale. Rielle sourit et ne prêta qu'une oreille distraite aux questions suivantes de Sa-Elem... jusqu'à ce que le prêtre en pose une nouvelle.

— Aos Saffre, as-tu persuadé Rielle d'utiliser de la magie pour réparer les dégâts que la corruptrice lui avait infligés, afin qu'elle puisse porter ton enfant ?

Le souffle de Rielle s'étrangla dans sa gorge. Elle leva la tête vers Izare, dont les yeux lançaient des éclairs. Jonare et Errek semblaient tout aussi choqués.

Izare n'a-t-il pas déjà confirmé que je n'avais dit que la vérité ?

Rielle s'attendait à ce que son bien-aimé nie avec colère, mais l'expression d'Izare s'adoucit, et ce fut à voix basse qu'il répondit :

— Non, et si j'avais su, je lui aurais dit de ne pas le faire. Si seulement elle m'avait d...

Un frisson parcourut Rielle. La voix d'Izare résonna dans sa tête comme elle achevait la phrase à sa place.

« Si seulement elle m'avait dit. »

Pourquoi s'était-elle tue ? Elle l'aimait. Pourquoi ne lui avait-elle pas fait confiance ?

C'était trop affreux. Ce que j'avais fait. Ce que ça signifiait pour notre avenir. Il m'aurait rejetée. Et elle l'aurait mérité. Jamais elle n'avait eu envie de partager le poids de sa faute avec lui. Pourtant, s'il y avait une personne à qui elle aurait dû s'en ouvrir, c'était bien Izare. Mais elle ne l'avait même pas envisagé. Pourquoi donc ?

Parce que je ne l'aime pas suffisamment pour tout risquer pour lui.

Rielle entendit Sa-Elem prononcer un nom qui l'arracha à ses pensées. Levant les yeux, elle vit une grimace méprisante tordre la bouche d'Izare.

— Famire a menti, affirma le jeune homme. Elle venait chez moi pour que je fasse son portrait. Je peux vous le montrer, si vous voulez une preuve.

Rielle fut prise de nausée. Pensait-il que punir Famire justifiait la perte de cette commande ? *Je n'en vaud pas la peine !* eut-elle envie de lui crier. *Ne te sacrifie pas pour moi.*

— Oui, je veux bien, acquiesça Sa-Elem. (Il regarda Sa-Baro, qui fronçait les sourcils.) Apporte-le au temple dès que possible.

Quelque chose se mit en place avec un cliquetis dans l'esprit de Rielle. Bien entendu, les prêtres voulaient savoir si Famire leur avait menti. La duplicité était un trait de caractère inquiétant chez une

personne capable de voir la Crasse.

Sa-Elem poussa un gros soupir.

— Avez-vous des informations supplémentaires à nous communiquer ?

Errek secoua la tête. Izare jeta un coup d'œil à Rielle, qui crut que son cœur allait s'arrêter. *Si je ne l'aime pas vraiment, pourquoi me fait-il cet effet ?*

— Non, répondit-il.

— Je..., commença Jonare.

Izare tourna la tête vers elle en fronçant les sourcils.

— Oui ? l'encouragea Sa-Elem.

La jeune femme grimaça.

— Rielle m'a raconté quelque chose peu avant son arrestation. Quelqu'un la faisait chanter.

Rielle retint son souffle. Elle n'avait pas pensé que Jonare pourrait leur parler des menaces de Sa-Gest : ne lui avait-elle pas déconseillé de s'en ouvrir à Izare de crainte qu'il ne fasse une bêtise ? Elle n'allait quand même pas risquer d'attirer des ennuis à son ami pour le bénéfice d'une impure ?

— Elle t'a dit qui c'était ? interrogea Sa-Elem.

Jonare se rembrunit. Elle regarda Rielle, puis de nouveau les prêtres. La jeune fille n'arrivait plus à respirer. Si Sa-Gest était dénoncé et puni, il penserait que c'était sa faute.

— Non, mentit Jonare. Elle ne m'a pas dit qui c'était.

— La corruptrice ?

— Non, je sais qu'il s'agissait d'un homme. Quelqu'un de puissant.

— Un membre de sa famille, peut-être ? suggéra Sa-Elem.

Jonare haussa les épaules.

— Nous pensions que c'était peut-être une manœuvre de ses parents, qui essayaient de lui faire peur pour qu'elle quitte Izare et rentre à la teinturerie. (Elle grimaça.) Je lui ai conseillé de n'en parler à personne. Aujourd'hui, je le regrette.

Izare observait Jonare d'un air orageux. La jeune femme lui jeta un coup d'œil penaud.

— Je suis désolée. Sur le coup, il semblait préférable que tu ne sois pas au courant.

Sa-Elem pianota sur la table avant d'acquiescer.

— Si aucun de vous n'a rien à ajouter, vous pouvez vous retirer.

Rielle aurait dû être soulagée, mais elle n'éprouva qu'un grand vide en regardant le trio se diriger vers la porte. Chaque pas que faisait Izare le rapprochait un peu plus de la dernière vision qu'elle aurait de lui. Quelque chose dans sa poitrine se serra douloureusement, et Rielle sut qu'elle ne pouvait pas laisser cette occasion lui filer entre les doigts. Les prêtres allaient la rappeler à l'ordre, aussi devrait-elle faire

vite.

— Izare ! appela-t-elle. (Le jeune homme se figea.) Izare, je suis désolée ! Je...

— SILENCE ! tonna Sa-Koml par-dessus la fin de sa phrase.

Mais Izare avait entendu. Il se retourna vers elle. Hélas, il faisait trop sombre à l'autre bout de la salle d'audience pour que Rielle puisse distinguer l'expression de son visage. À la lisière de son champ de vision, la jeune fille perçut un mouvement du côté de la table. Puis Errek prit Izare par le bras. Celui-ci se détourna brusquement, allongea le pas et disparut dans le couloir.

Quand la porte se referma derrière le trio, un silence pesant s'installa dans la pièce. Rielle vit que Sa-Elem l'observait. Sa-Koml semblait furieux ; en revanche, le prêtre à la cicatrice avait presque l'air de s'ennuyer. Sa-Elem jeta un coup d'œil au scribe, puis reporta son attention sur les autres prêtres.

— Je souhaite qu'il soit noté qu'à mon avis, la stupéfaction affichée par Aos Saffre en apprenant que Rielle avait utilisé de la magie n'était pas feinte. Je considère l'histoire d'Ais Lazuli comme vraie, même si je soupçonne quelques omissions dans son récit.

— Dans beaucoup de cas de corruption, il semble qu'une partie de la vérité nous échappe. Parfois, on tente délibérément de nous induire en erreur ou de détourner notre attention de quelque chose, fit remarquer le prêtre à la cicatrice.

Sa-Koml haussa les épaules.

— Peu importe. Ais Lazuli a admis avoir volé les Anges à trois reprises. La première fois bien malgré elle, et la dernière sans le vouloir, mais la deuxième fois... délibérément.

— Dans les trois cas, la peine correspondante est l'incarcération au Temple de la Montagne, mais le plus grave nécessite en outre une expulsion publique à titre d'exemple, rappela Sa-Elem.

Sa-Koml acquiesça, l'air sombre.

— Nous avons accordé une audience privée à la famille, mais nous ne pouvons pas contourner la loi sur ce point.

Une onde de choc parcourut Rielle, la laissant faible et tremblante. La jeune fille agrippa les barreaux pour se retenir tandis qu'un souvenir de l'impur en haillons oblitérait le décor de la salle d'audience. Elle entendit les injures de la foule, vit voler les projectiles...

Des mains lui agrippèrent le haut des bras. Ses genoux cédèrent sous elle, et quelqu'un grogna dans son dos comme elle s'affaissait sur lui. Elle parvint à prendre une inspiration et à se remettre debout tant bien que mal, puis laissa la personne qui la tenait l'entraîner hors de la cage.

Dans le couloir, ses genoux mollirent de nouveau. La voix de Sa-

Elem tonna quelque chose qu'elle ne parvint pas à comprendre. Quelqu'un la soutenait de l'autre côté et la guidait dans les souterrains froids et obscurs. Des portes s'ouvraient et se fermaient. Des gonds grinçaient. Rielle sentit qu'on l'asseyait sur une surface dure. Une serrure cliqueta. Des pas s'éloignèrent.

Elle finit par recouvrir suffisamment ses esprits pour qu'un mot s'impose à elle. *Quand ?* Combien de temps avant sa parade de la honte ? Combien de temps avant qu'on ne l'arrache à tout ce et tous ceux qu'elle avait jamais connus ?

La question tourna en boucle dans sa tête jusqu'à ce qu'elle entende la porte se rouvrir. Levant les yeux, elle vit le garde qui se trouvait là depuis le début, et Sa-Baro qui venait d'arriver. Le garde sortit, et le vieux prêtre se tourna vers Rielle. Il s'approcha d'elle en se tordant les mains, le front barré par un pli de chagrin.

— Rielle, lui dit-il. Ais Lazuli. Je suis tellement désolé. Je vois à présent que j'ai agi au plus mauvais moment possible. Si j'avais parlé à tes parents un peu plus tôt ou un peu plus tard, peut-être m'aurais-tu fait suffisamment confiance pour me raconter ce qui t'était arrivé. Peut-être n'aurais-tu jamais fugué.

Saisie par une colère mordante, Rielle se leva et s'approcha de la grille – mais pas trop, pour ne pas qu'il croie qu'elle tentait de s'échapper.

— Donc, vous avez le droit de demander pardon, mais pas moi.

Le vieux prêtre grimaça.

— Mieux vaut ne pas exposer les proches à...

— Dites-moi une chose, l'interrompit Rielle. Quand partirai-je ? Sa-Baro frémit.

— Ah. Je ne sais pas exactement.

C'était un mensonge. Rielle le vit à la façon dont il évitait son regard. Peut-être lui avait-on ordonné de ne rien lui dire. Peut-être craignait-on qu'elle ne tente de s'enfuir en utilisant sa magie. Après tout, que lui restait-il à perdre ? Son âme ? Elle était déjà condamnée.

— Sa-Baro ? appela une autre voix masculine.

Le vieux prêtre se retourna, et Rielle vit que son collègue à la cicatrice venait d'entrer. Sa-Baro hocha la tête et s'écarta de la grille. Il se dirigea vers la sortie, mais en passant devant l'autre prêtre, il s'arrêta.

— Sa-Mica, lui dit-il à voix basse. Surveillez bien Sa-Gest.

Le prêtre à la cicatrice acquiesça.

— Je n'y manquerai pas.

— Vous savez... ?

— Oui. Soyez tranquille, le Temple de la Montagne est le seul endroit approprié pour les hommes de ce genre, loin des innocentes auxquelles il risquerait de nuire ici.

Rielle tituba en arrière comme si quelqu'un venait de la frapper. *Sa-Gest vient avec nous. Sa-Gest va travailler à la prison.* Incapable de respirer, elle s'écroula sur le banc.

Puis elle comprit ce que ça signifiait. Sa-Gest quittait Fyre. Et il ne pourrait sûrement pas nuire à Izare ou à ses parents de si loin. Un fol espoir emplit Rielle. Après leur départ, elle serait donc libre de parler des menaces du prêtre.

Sauf que... Sa-Gest pouvait toujours revenir à Fyre plus tard, ou prendre ses dispositions pour qu'une personne restée sur place exécute sa vengeance. Tant qu'il vivrait, il constituerait un danger. Au moins, Rielle pouvait-elle faire en sorte qu'il ne constitue un danger que pour elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

La jeune fille leva la tête. Sa-Mica se tenait devant la grille de sa cellule, plissant ses yeux sombres d'un air soupçonneux. Elle prit une grande inspiration pour se ressaisir et laissa échapper un petit rire amer.

— À peu près tout.

— C'est quelque chose que Sa-Baro a dit, n'est-ce pas ? Il est parti maintenant. Tu peux parler.

Rielle détourna les yeux pour ne pas que Sa-Mica perçoive sa colère. *Alors comme ça, je peux parler ? Trop tard. Vous ne tirerez rien de moi. Toute ma vie, on m'a ordonné de me taire, de me montrer docile, de ne pas me plaindre ni critiquer. En matière de silence, j'ai de l'entraînement.* C'était une forme de résistance assez pathétique, mais la seule dont elle disposait.

Voyant qu'elle ne répondait pas, Sa-Mica soupira.

— Je vois bien que tu nous caches quelque chose. Ne va pas t'imaginer que je ne découvrirai pas de quoi il s'agit.

Mais Rielle demeura obstinément muette et immobile jusqu'à ce qu'il s'en aille.

Chapitre 19

Cette nuit-là, Rielle ne dormit que très peu, d'un sommeil superficiel et agité. Chaque fois qu'elle levait la tête pour regarder, le novice était là avec son livre. Faute d'autre moyen, elle mesurait le passage du temps à la progression de sa lecture. Mais elle ne savait pas à quelle vitesse il lisait, ni s'il ne lui arrivait pas de sauter des passages quand elle ne l'observait pas.

Il avait à peine commencé quand elle s'était allongée pour dormir. Quand elle vit qu'il arrivait à la fin, elle pensa que le soleil ne tarderait pas à se lever. Puis elle s'en voulut d'avoir eu l'idée de surveiller sa progression, car elle passa une éternité parfaitement réveillée à attendre que la porte s'ouvre.

Et quand la porte s'ouvrit enfin, elle le regretta aussitôt.

Le novice referma très vite son livre et se leva pour faire face au nouveau venu. Le cœur de Rielle accéléra à la vue de Sa-Elem, et elle s'assit au bord de son banc.

Le prêtre à la cicatrice entra derrière Sa-Elem. Il s'approcha de la prisonnière avec une expression lugubre et poussa un ballot de tissu entre deux barreaux de la grille.

— Déshabille-toi, enlève tes chaussures et enfile ça.

Rielle prit le baluchon. Comme celui-ci se déroulait entre ses mains, la nausée l'assailit. C'était un long tube de toile grossière, guère plus qu'un sac avec des trous découpés en haut et sur les côtés. Les bords n'étaient même pas ourlés. Rielle se souvint de son ravisseur vêtu de haillons, de son pantalon souillé par la boue et les fruits pourris que la foule lui jetait dessus. Son estomac se noua.

L'attente était finie. On l'emmenait loin de Fyre aujourd'hui.

Au moins, je serai couverte à partir des épaules, songea Rielle. Elle dévisagea les prêtres nerveusement. Ils n'allaient quand même pas la regarder se déshabiller ? Ils échangèrent un regard avant de lui tourner le dos, et elle poussa un soupir de soulagement.

Elle se changea très vite, espérant qu'ils ne remarqueraient pas qu'elle avait conservé ses sous-vêtements. La toile rugueuse lui arrivait à peine aux genoux et dénudait ses bras. Jamais Rielle ne s'était sentie aussi découverte tout en étant habillée. Frissonnant, elle remit son foulard et murmura :

— J'ai fini.

Les prêtres se retournèrent. Sa-Elem déverrouilla la grille de sa cellule et lui tendit une paire de sandales : de simples semelles de peau durcie munies de lanières de corde. Rielle les enfila et les attacha.

Sa-Elem lui fit signe d'approcher, et comme elle sortait de sa cellule, il lui ôta son foulard. Rielle ouvrit la bouche pour protester, mais Sa-Elem leva un couteau, et le choc la réduisit au silence. Avant qu'elle puisse se dérober, le prêtre se glissa derrière elle, empoigna sa chevelure d'une main et tira fermement. Rielle sentit la pression et entendit le chuchotement de la lame qui lui tranchait les cheveux. Puis elle put de nouveau bouger la tête.

Un poids familier s'était envolé. Il reposait désormais dans la main de Sa-Elem – noir, raide et lustré. Le prêtre le laissa tomber dans une cuvette en bois que lui tendait le garde. Rielle sentit sa gorge se serrer : encore une chose qui lui était enlevée... Puis elle entendit un cliquetis métallique, et un frisson parcourut son échine.

Sa-Mica s'avança, de lourdes chaînes à la main. Rielle déglutit péniblement.

— Je coopère, se força-t-elle à articuler. Je n'essaierai pas de m'enfuir. Est-ce vraiment nécessaire ?

— Oui, afin de convaincre la foule que tu ne représentes pas un danger pour elle, répondit Sa-Mica.

En proie à un haut-le-cœur, Rielle regarda fixement les chaînes. Les prêtres attendirent quelques secondes. Puis Sa-Elem prit un des bras de la jeune fille et le leva. Sa-Mica passa son poignet dans une boucle, qu'il referma au moyen d'un cadenas. Il fit la même chose avec son poignet droit avant de se pencher pour lui entraver les chevilles. Les deux chaînes étaient reliées entre elles par une troisième. Quand une boucle métallique froide et lourde lui encercla le cou et commença à peser sur sa nuque, Rielle frissonna violemment.

— Débrouille-toi pour que la chaîne du bas ne traîne pas par terre : ça t'évitera de trébucher, recommanda le prêtre à la cicatrice sur un ton neutre, comme s'il ne lui apprenait rien de plus dramatique que danser sans se prendre les pieds dans sa jupe.

Baissant les yeux, Rielle constata à quel point elle avait l'air pathétique. Comme son ravisseur, à un détail près : lui, on lui avait attaché les mains dans le dos. Les prêtres avaient-ils fait une erreur avec elle, ou s'agissait-il d'une étrange faveur qu'ils lui accordaient ?

Au fond, quelle importance ? L'humiliation serait la même.

Les deux prêtres échangèrent un regard. Sa-Mica hocha la tête, puis se dirigea vers la porte. Sa-Elem posa une main sur l'épaule de Rielle et la poussa gentiment en direction de la sortie. Levant les mains pour que la chaîne reliée à ses chevilles ne traîne pas par terre, la jeune fille fit quelques pas hésitants.

Marcher était plus facile qu'elle ne s'y attendait. Son ravisseur traînait les pieds et ne faisait que de très courtes enjambées. Certes, Rielle n'aurait pas pu allonger le pas et encore moins courir, mais elle parvenait à marcher sans problème.

Sa-Mica la guida à travers les souterrains. Trop vite à son goût, ils atteignirent l'escalier qui conduisait à la surface. Monter les marches nécessita davantage de coordination de la part de Rielle, mais les prêtres lui laissèrent tout le temps dont elle eut besoin.

Arrivée en haut, la jeune fille pénétra dans la splendeur du temple. Une odeur fraîche et familière lui chatouilla les narines. Après avoir longé un petit couloir, elle franchit une des portes sculptées qui donnaient sur le grand hall. Celui-ci était miséricordieusement vide, à l'exception de quelques prêtres qui s'affairaient avec des seaux et des serpillières.

Un bruit d'eau s'agitant dans un récipient indiqua à Rielle qu'ils lavaient le sol derrière elle. Ils chantaient en travaillant – et dans leurs paroles, il était question de nettoyer la souillure du temple. *Comme c'est approprié*, songea Rielle.

D'une allure majestueuse, Sa-Mica se dirigea vers les portes principales. Rielle s'attendait à ce que les voix s'éloignent, mais ce ne fut pas le cas. Les prêtres les suivaient-ils ? Elle résista à l'envie de se retourner pour voir, jusqu'à ce que Sa-Mica ralentisse à l'approche d'autres prêtres qui attendaient près des portes. Alors, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Ce fut comme si elle avait reçu un coup de poing dans le ventre. Les prêtres la suivaient bel et bien, lavant le sol à l'endroit où elle avait marché. Comme si son seul passage avait suffi à le salir.

Impulsivement, Rielle leva les yeux vers l'immense tableau qui recouvrait le mur du fond. À la vue de l'Ange qui punissait les impurs, quelque chose en elle se recroquevilla de terreur. Pourtant, elle ne put détourner le regard. Que ressentirait-elle quand son âme serait taillée en pièces ?

Le bruit des portes qui s'ouvraient l'arracha à sa contemplation. Rielle se prépara à affronter ce qui l'attendait dehors : de toute façon, ça ne pouvait pas être pire que ce qui l'attendait dans l'au-delà. La lumière du soleil qui entrait à flots dans le hall l'éblouit momentanément – comme chaque fois qu'elle quittait le temple avec ses camarades après la fin de leurs leçons, comme le jour où elle avait été enlevée par l'impur.

Quelque part non loin d'elle, la voix tonitruante de Sa-Koml annonça son crime, exhortant les Anges et les citoyens de Fyre à la rejeter. Sa vision commençant à s'ajuster, Rielle distingua la foule massée au-dehors. Elle ne fut pas surprise par sa présence – juste par le nombre de gens, bien inférieur à ce qu'elle redoutait après avoir

assisté à la parade de la honte de son ravisseur. Quand les prêtres avaient-ils annoncé son expulsion ? Peu de temps auparavant, sans doute. Mais la nouvelle se répandrait rapidement, et attirerait très vite d'autres spectateurs.

Les gens qui observaient Rielle semblaient plus curieux qu'en colère. Mais comme ils détaillaient la jeune fille, des grimaces hideuses déformèrent leur bouche, et une sorte de joie mauvaise s'empara d'eux. Rielle se vit à travers leurs yeux : enchaînée, tondue, vêtue de haillons, humiliée. Ainsi pouvaient-ils se croire en sécurité. Et ainsi les prêtres leur rappelaient-ils le sort qui leur échoirait si jamais ils étaient tentés de voler les Anges.

Une petite carriole attendait sur un côté. Quand elle vit l'homme qui se tenait derrière, Rielle frissonna. Sa-Gest avait une expression neutre, mais ses yeux brillaient d'excitation. Rielle détourna la tête, songeant que tant qu'il resterait loin de Fyre, Izare et sa famille n'auraient rien à craindre de lui.

Sa-Elem sortit une cloche et la fit tinter. Le son se répercuta dans le hall derrière Rielle et se répandit dans la cour du temple.

— Vas-y, ordonna Sa-Elem.

Il semblait attendre quelque chose. Alors, Rielle se souvint que son ravisseur marchait devant les prêtres, et elle devina qu'elle devait en faire autant.

Ce qui signifie que c'est moi qui choisis notre allure. Très bien, finissons-en.

Levant ses chaînes, elle descendit les marches du temple. Comme elle l'espérait, la foule recula précipitamment. Elle s'avança sans hésitation tandis que les gens se bousculaient pour s'écarter d'elle et que leur joie mauvaise se muait en peur.

Quelque chose vola au-dessus de sa tête. Rielle frémit et eut un mouvement de recul – trop tard pour éviter le projectile si celui-ci avait été lancé avec plus de précision. Elle en aperçut un autre du coin de l'œil et, par réflexe, voulut lever les mains pour le bloquer. Mais ses chaînes arrêtaient son geste, et quelque chose de mou et d'humide s'écrasa sur son front. L'odeur de pourriture lui retourna l'estomac tandis que du jus lui coulait le long du visage. Elle essuya les gouttes avant que celles-ci ne lui tombent dans les yeux.

Des vivats s'élevèrent de la foule, suivis par d'autres projectiles. Rielle s'arrêta, les genoux pliés et les bras levés, tandis que différents objets – certains plus durs que d'autres – lui martelaient le dos et les épaules.

Quand la virulence de l'attaque diminua, la jeune fille se redressa et se força à avancer. Une cible mouvante était plus difficile à toucher. Elle ne pourrait pas éviter tous les projectiles, mais si elle guettait ceux qui lui étaient lancés de face, elle pourrait se protéger le visage à

temps.

La foule semblait l'encercler, et Rielle prit conscience qu'elle ne savait plus où elle allait. En regardant par-dessus son épaule, elle vit que les prêtres la suivaient : Sa-Elem tenait l'extrémité de ses chaînes, et Sa-Gest poussait la carriole. Un rapide coup d'œil aux bâtiments devant elle lui indiqua où commençait la route du Temple. Elle prit cette direction.

Alors, elle se rendit compte qu'elle ne pouvait pas réellement choisir son allure : plus elle avançait vite, plus on lui jetait de projectiles. Au mieux, elle pouvait espérer une marche normale.

La foule grandissait et devenait de plus en plus vicieuse. Peu de temps après que Rielle se fut engagée sur la route du Temple, quelque chose de dur la toucha à l'épaule, lui arrachant un cri.

— PAS DE PIERRES ! tonna la voix de Sa-Elem dans son dos.

Rielle fit encore quelques pas avant que le bombardement ne reprenne. Cette fois, les projectiles explosèrent à une largeur de main de son corps, comme s'ils avaient heurté un mur invisible.

De la magie !

Frissonnant, Rielle résista à l'envie de regarder derrière elle. La Crasse irradierait du prêtre qui la protégeait tel le halo d'un Ange. Elle n'avait vraiment pas besoin qu'on lui rappelle son crime et ses conséquences à venir.

Au bout d'une minute, les projectiles recommencèrent à l'atteindre, et la foule se réjouit bruyamment. Il s'était produit la même chose pendant l'expulsion de son ravisseur. Un souvenir remonta à la surface de sa mémoire.

« *Pourquoi ne le protègent-ils pas en permanence ?* », avait-elle demandé à Izare.

« *Ils doivent faire plaisir à la foule* », avait répondu le jeune homme.

Rielle leva les yeux vers les bâtiments alentour, mais si elle se trouvait près de la place depuis laquelle ils avaient observé la parade de la honte de son ravisseur, elle ne pouvait pas le dire. La foule s'alignait sur les côtés de l'avenue. Les gens montaient sur les pas de porte pour mieux voir. D'autres se penchaient aux fenêtres. Izare se trouvait-il parmi eux ?

Rielle scruta les visages qui l'entouraient et prit conscience qu'elle le cherchait depuis qu'elle était sortie du temple. Viendrait-il assister à son supplice et à son humiliation ? Ou préférerait-il rester caché, de crainte que les gens se retournent contre lui parce qu'il avait été son amant ?

Quelque chose s'écrasa dans les cheveux de la jeune fille et lui coula dans les yeux. Elle l'essuya tant bien que mal. Elle avait d'abord espéré qu'Izare viendrait la voir une dernière fois, mais à présent, elle espérait qu'il s'abstiendrait. Elle ne voulait pas qu'il la voie avec ses

cheveux coupés, le sac qui lui tenait lieu de robe et les chaînes qui alourdisaient ses membres.

Lui rendrait-il visite en prison ? Et ses parents ? Était-ce seulement autorisé ? Rielle n'avait aucune idée de la distance qui séparait Fyre du Temple de la Montagne. Elle n'avait jamais entendu parler de cet endroit avant son audience. Personne ne savait où les impurs étaient emmenés – personne, à part les prêtres.

Quatre fois encore, Rielle fut touchée par des objets durs. Elle apprit à profiter du bref répit qui suivait pour allonger le pas et couvrir davantage de distance, même si les lanières de corde de ses sandales lui irritaient les pieds et si le poids de ses chaînes lui courbait le dos.

Durant l'un de ces rares sursis, Rielle atteignit une partie de la route du Temple où la foule était clairsemée sur la gauche. Elle fit encore quelques pas. Personne ne se tenait devant l'entrée de la rue perpendiculaire, et la jeune fille comprit immédiatement pourquoi.

Les murs de la teinturerie se dressaient dans le fond. Quelqu'un y avait peint une inscription. Rielle se figea, horrifiée.

« SALES IMPURS »

Quelque chose de dur la frappa au front. Sa vision s'assombrit. Elle porta une main à sa tête et tituba, mais parvint à rester debout. Elle aurait une bosse plus tard – et elle en avait une autre dans la gorge, même si elle ne se souvenait pas qu'une pierre l'ait frappée à cet endroit. Des larmes de douleur lui emplirent les yeux.

— Ce n'est pas leur faute, dit-elle tout haut, même si personne ne pouvait l'entendre.

Non, c'est la mienne. Après toutes ces années passées à établir leur teinturerie comme la meilleure de Fyre, ses parents voyaient leur dur labeur gâché par l'erreur stupide de leur fille.

Le bombardement avait cessé. Rielle se força à ouvrir les yeux et regarda autour d'elle. Personne n'était sorti de la teinturerie. La porte d'entrée, habituellement ouverte aux clients, restait fermée aujourd'hui. Rielle prit une grande inspiration et souffla à fond, puis se força à se remettre en marche.

Ils rebâtiront leur réputation, songea-t-elle. Ses parents attendraient un petit moment avant de peindre par-dessus l'inscription. Ils recommenceraient autant de fois que nécessaire : après tout, la peinture, ils la fabriquaient. Ils en avaient à revendre. Ils déshériteraient publiquement leur fille – sans doute l'avaient-ils déjà fait. Ils n'avaient pas le choix, s'ils voulaient survivre à ce scandale.

Jamais ils ne lui rendraient visite en prison.

Rielle avait mal à la tête, aux pieds et à tout ce qui se trouvait entre les deux. Du moins son supplice serait-il bientôt terminé : ils

approchaient des teintureries à la lisière de la ville. La jeune fille allongea le pas sans prendre garde aux projectiles. De toute façon, elle était déjà couverte d'immondices.

La route du Temple tourna brusquement vers la gauche et se mit à monter. Plus loin, Rielle aperçut le pont du Nord, et au-delà, le sable bleuâtre et rosâtre du désert. Cette vision parut inviter la foule à redoubler d'ardeur, comme si les gens voulaient absolument venir à bout de leur stock de fruits et de légumes pourris, ainsi que d'excréments d'animaux. Mais lorsque les pieds de Rielle se posèrent enfin sur les planches du pont, le bombardement cessa soudain.

La jeune fille s'arrêta et se retourna pour regarder derrière elle. Les prêtres lui jetèrent un regard sévère dont elle ne tint aucun compte. Fyre, sa ville natale, s'étendait sous ses yeux. Rielle avait toujours voulu la quitter – mais seulement pour accompagner son frère ou son cousin pendant un de leurs voyages d'affaires, jamais pour toujours. Aujourd'hui, c'était la dernière fois qu'elle la voyait.

La foule l'observait en lui lançant des quolibets et en faisant des gestes obscènes. Rielle se détourna et s'avança sur le pont.

Il n'y avait personne d'autre. Prévenus de son approche, des gens attendaient sur la rive d'en face. Rielle entendait les bruits de pas des prêtres, le cahotement de la carriole dans son dos.

Nul ne lui ordonna de s'arrêter lorsqu'elle descendit du pont, aussi continua-t-elle sur la route du désert. Celle-ci s'étendait vers l'horizon, mais disparaissait dans la poussière et les ondulations de chaleur bien avant de l'atteindre. Là non plus, il n'y avait personne. La majorité des individus qui empruntaient le pont provenaient des maisons qui bordaient l'autre côté de la rivière, ou des villes situées plus loin en amont et en aval.

Deux rangées de pierres délimitaient la route de chaque côté. Sa surface était pavée, mais très vite, le sable commençait à la recouvrir par endroits. Ce serait probablement plus facile de marcher dessus, même si les cordes des sandales de Rielle risquaient de lui meurtrir les pieds davantage.

Les bruits de la ville s'estompèrent, et le calme se fit autour de la jeune fille. La chaleur du soleil remontait depuis le sable, faisant sécher les liquides peu ragoûtants dont elle était couverte. Rielle se sentait poisseuse, endolorie et déjà assoiffée ; pourtant, elle continua à marcher. Elle se surprit à guetter le souffle des prêtres et les grincements de la carriole dans son dos, juste pour s'assurer qu'ils la suivaient toujours.

Enfin, au bout de plusieurs longues minutes, une voix lança :

— Arrête-toi, Rielle.

La jeune fille obtempéra et se retourna. C'était Sa-Mica qui venait de parler. La ville n'était plus qu'une ombre allongée derrière les

prêtres. Ceux-ci rejoignirent Rielle. Sa-Gest, qui poussait la carriole, avait le visage luisant de sueur, remarqua la jeune fille. Les prêtres n'abusaient pas du droit à utiliser la magie que leur conféraient les Anges, et elle en éprouva une légère satisfaction.

Sa-Elem s'avança et lui ôta ses chaînes, à l'exception de la boucle qu'elle portait autour du cou. Il ne dit rien. Sa-Mica sortit une cuvette en métal de la carriole et la posa par terre, puis se saisit d'un gros récipient ventru qu'il déboucha afin de la remplir d'eau. Rielle huma la même odeur légère qui flottait dans l'air quand les prêtres nettoyaient le temple. Sa-Mica posa un baluchon près de la cuvette.

— Lave-toi et change-toi, ordonna-t-il.

Sa-Elem et lui tournèrent le dos à Rielle. Sa-Gest les imita, mais avec un temps de retard. La jeune fille regarda autour d'elle pour vérifier qu'il n'y avait personne d'autre sur la route ou le sable qui s'étendait des deux côtés. Aussi vite qu'elle le put, elle se débarrassa de ses haillons, s'agenouilla et se lava.

Le baluchon se composait d'une tunique toute simple, d'une jupe et d'un foulard de tissu naturel. Rielle les enfila, faisant passer la chaîne dans l'encolure de la tunique. Puis elle se pencha en avant pour verser le reste de l'eau sur ses cheveux. Il n'y en avait pas assez pour nettoyer tous les immondices, mais il faudrait bien que cela suffise. Plus tard, peut-être, elle pourrait se frotter avec du sable pour achever de se nettoyer. Au moins le foulard dissimulerait-il ses cheveux sales et mal coupés.

Sa-Mica parut deviner quand elle se releva. Il se retourna et lui tendit un paquetage identique à celui dont Sa-Gest était en train d'enfiler les bretelles. La charge qui se cala sur les épaules de Rielle ne lui parut pas écrasante, même si son dos était encore meurtri à cause du poids des chaînes. De l'eau clapotait à l'intérieur d'un récipient.

Sa-Mica rangea la cuvette dans la carriole mais ne ramassa pas la tunique de toile souillée. Il adressa un signe de tête à Sa-Elem.

— C'est fait.

Sa-Elem opina du chef.

— Bon voyage, Sa-Mica. (Il se tourna vers le troisième prêtre.) J'espère que la Montagne te conviendra, Sa-Gest.

Puis, sans un coup d'œil pour Rielle, il se détourna et rebroussa chemin vers Fyre.

Le prêtre à la cicatrice vint se placer devant la jeune fille.

— Nous avons de l'eau pour une journée chacun. Si tu tentes de t'enfuir, tu parviendras peut-être à nous échapper, car il est assez facile de perdre quelqu'un dans les dunes. Mais si tu rentres à Fyre, on te reconnaîtra à ta chaîne, et si tu pars dans n'importe quelle autre direction, tu ne tarderas pas à mourir de soif. Sans eau, aucune quantité de magie ne pourra te sauver dans le désert. (Il désigna la

route.) Marche.

Le frère de Rielle lui avait raconté suffisamment d'histoires de survie dans le désert pour qu'elle sache que Sa-Mica disait vrai.

Pivotant vers les dunes, elle fixa son regard sur l'horizon obscurci par la poussière et se mit en marche.

SEPTIÈME PARTIE

Tyen

Chapitre 20

Tyen agrippait le volant de l'aérochar. Ni Veroo ni Sezee n'avaient pipé mot depuis très longtemps : leurs bavardages s'étaient tus après qu'ils avaient manqué pour la première fois de percuter un des pics couronnés de neige. Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis lors, et Tyen avait perdu le compte du nombre de fois où ils avaient failli faire intimement connaissance avec un des reliefs de la cordillère.

Quelqu'un qui n'avait jamais tenté de piloter un aérochar aurait peut-être pensé que le jeune homme se débrouillait très mal. Mais même par temps calme, il n'était pas facile de garder le cap, et encore moins de manœuvrer. Les propulseurs et le gouvernail permettaient un contrôle limité, mais leur efficacité dépendait du vent. Voler avec un vent arrière était assez simple. Voler contre le vent était une question de puissance comparée. Voler avec le vent de côté obligeait le pilote à compenser en permanence et à s'en remettre à des calculs approximatifs pour atteindre sa destination.

Mais quand le vent changeait constamment de direction, piloter, c'était comme guider un ivrogne à travers une forêt dense. Tyen pouvait braquer vers la droite pour compenser une rafale venant de ce côté et, tout de suite après, encaisser une autre rafale venant de la gauche. Il devait souvent recourir à la magie pour éviter les obstacles. Et malheureusement, Veroo manquait encore d'expérience pour deviner où et quand son assistance aurait été la bienvenue. Seul Tyen parvenait à sentir les effets d'un changement de direction du vent, et à savoir si ses talents de pilote suffiraient.

La tentation de gonfler davantage la capsule pour qu'ils puissent prendre de l'altitude était grande, mais Tyen n'osait pas y céder. Plus on montait, plus l'air se raréfiait, ce qui signifiait que celui contenu dans la capsule risquait de refroidir et de faire descendre l'aérochar avant que Tyen ne puisse l'empêcher de s'écraser sur une paroi rocheuse.

Pour l'instant, une crête dentelée comme la lame d'un couteau qu'on aurait tournée vers le haut leur barrait le chemin. Tyen mit le cap vers son point le plus bas et, alors qu'une rafale déviait le nez de leur appareil vers la gauche, tourna le volant vers la droite pour le redresser.

— Plus de chaleur, réclama-t-il.

Voilà au moins une tâche qu'il avait pu confier à Veroo. Son estomac plongeait tandis que l'aérochar commençait à monter. Il regarda la crête grandir en s'efforçant de jauger s'il n'approchait pas trop vite pour prendre assez d'altitude avant de la percuter. Il lui était déjà arrivé d'utiliser sa magie pour déblayer de la neige et gagner quelques mètres, mais le sommet de la crête était trop étroit et trop abrupt pour en porter beaucoup. Et il était plus facile de pousser l'aérochar vers la gauche ou la droite que de le soulever.

Il sembla à Tyen que la paroi rocheuse leur fonçait dessus. Elle arrivait à peu près au niveau du nez de leur appareil, mais à une centaine de pas de là, elle atteignait seulement la base du châssis.

Le vent changea de direction et se mit à souffler par-derrière, accélérant leur approche. Plus moyen de dévier l'aérochar maintenant. Tyen créa un bouclier sous le châssis, moulant ce dernier autant que possible pour ne pas leur faire prendre d'épaisseur. Cela protégerait l'appareil, mais rebondir sur les rochers pourrait quand même causer des dégâts – à l'aérochar et à ses occupants.

Une brusque rafale les poussa vers la droite. Tyen jura. Une vibration parcourut l'appareil comme celui-ci survolait les rochers, son bouclier raclant dessus et le ralentissant. Tyen retint son souffle.

Puis ils franchirent la crête. Tyen poussa un soupir de soulagement et entendit les deux femmes faire de même derrière lui. Il se retourna pour leur adresser un sourire triomphant, qu'elles lui rendirent.

En reportant son attention sur le paysage, le jeune homme vit que, pour la première fois depuis leur départ aux petites heures du jour, aucun pic vertigineux ne se dressait plus devant eux.

— On a réussi ! s'exclama-t-il. On a franchi la cordillère !

Les bras d'une vallée s'élargissaient en contrebas, devenant de moins en moins pentus et accidentés jusqu'à former une plaine. Des filets de lumière reflétée convergeaient pour dessiner le tracé sinueux d'une rivière dans le fond.

Suivre cette vallée était tentant, mais d'après ce que Vella avait retenu de la carte de Gowel, l'Aiguille occupait un promontoire rocheux quelque part à l'ouest du point où l'aventurier avait franchi les montagnes. Si Tyen était passé plus ou moins au même endroit, il lui suffisait de longer la cordillère pour atteindre l'Aiguille. C'était là que Veroo aurait le plus de chances de recevoir une formation à la magie.

— Tu pilotes depuis des heures. Tu veux que je te relaie ?

Pivotant, Tyen vit Veroo debout derrière lui. Il acquiesça. À partir de là, voler serait plus facile, et il souhaitait consulter Vella avant de rencontrer les autochtones du Grand Sud. Il n'avait pas eu l'occasion de lui parler depuis des jours. Les plus jeunes enfants d'Orn s'étaient montrés d'une curiosité insatiable. Tyen avait commis l'erreur de

sortir Scarabée pour le leur montrer, et après ça, il les avait surpris plusieurs fois en train de fouiller dans sa sacoche. Même s'ils avaient fini par renoncer quand l'un d'eux s'était fait pincer par l'insectoïde, Tyen avait préféré ne pas exhiber Vella.

Il s'extirpa du siège du pilote et aida Veroo à s'y installer, libérant ses jupes lorsqu'elles s'accrochèrent à un boulon qui dépassait. Veroo baissa les yeux, nullement perturbée par le vide qui béait sous ses bottes.

— Quelle direction ? demanda-t-elle.

— Longe les montagnes.

— En maintenant cette altitude ?

— Tu peux descendre un poil si tu veux, mais reste hors de portée de flèches, lui recommanda Tyen. J'ignore si les autochtones sont amicaux.

Raison de plus pour se rendre directement à l'Aiguille, le seul endroit à sa connaissance où des gens du Nord seraient bien accueillis grâce à la visite précédente de Gowel.

Tyen alla s'asseoir à sa place préférée pour lire, le dos calé contre les étais arrière. Sezee avait pris place dans la partie du châssis protégée par le filet ; elle sourit quand le jeune homme l'enjamba, mais ne lui dit rien.

Enfourchant le châssis, Tyen sortit Vella de sa sacoche et l'ouvrit.

— *Bonjour, Tyen. Il s'est passé beaucoup de choses depuis notre dernière conversation.*

— *En effet.* (Le jeune homme repensa à la dernière fois où ils avaient parlé.) *Nous avons été poursuivis et attaqués par des sorciers de l'Académie, mais nous avons réussi à atteindre le rivage.*

— *Où tu as planté l'aérochar dans un arbre. Sezee m'a ramassée, tu te souviens ?*

— *Ah, c'est vrai.* (Tyen éprouva un pincement de curiosité.) *Tu as lu dans son esprit ?*

— *Oui.*

— *Je ne voudrais pas être indiscret, mais... y a-t-il quelque chose d'important que je devrais savoir au sujet d'elle et de Veroo ? Un secret qui pourrait m'empêcher de m'installer dans le Grand Sud ? Par exemple, si Veroo était une espionne de l'Académie, ou si Sezee avait l'intention de me détrousser, je préférerais le savoir.*

— *Veroo n'est pas une espionne, du moins, à la connaissance de sa nièce. Ces deux femmes ne te menacent en rien. Par contre, Sezee est amoureuse de toi.*

Choqué, Tyen relut les derniers mots plusieurs fois. Il leva machinalement les yeux vers Sezee. Celle-ci sentit son regard et tourna la tête vers lui. Gêné, il piqua du nez dans son livre.

— *Depuis quand ?*

— *Difficile de te donner un moment précis. Elle s'en est aperçue quand tu as abattu l'aérochar pour le voler, mais tu lui plaisais depuis votre première rencontre.*

La surprise initiale de Tyen céda la place à un curieux mélange d'incrédulité et de satisfaction. Cette jolie femme pleine d'assurance le trouvait à son goût ? Plus encore, elle était amoureuse de lui ? Non, impossible.

Pourtant, si Vella le dit, ça doit être vrai.

De nouveau pris par l'envie de lever les yeux vers Sezee, Tyen résista néanmoins. Il se composa une expression neutre au cas où elle l'observerait ; puis il referma Vella, la glissa dans sa poche et regarda en direction des montagnes, espérant qu'il semblait absorbé dans des pensées terre à terre.

Alors, Sezee est amoureuse de moi... La surprise n'était pas désagréable. C'était une femme audacieuse et admirable. Très séduisante, aussi. Autrefois, seule une Lératienne lui serait apparue comme une partenaire convenable, mais à présent, cette idée lui semblait ridicule – comme beaucoup d'autres préjugés culturels qu'il en était venu à mettre en cause ces derniers temps.

Comparée à toutes les autres femmes qu'il avait rencontrées durant sa courte vie, Sezee était spontanée et chaleureuse, intelligente et cultivée. D'un autre côté, jamais il n'avait appris à connaître une Lératienne aussi bien qu'il en était venu à connaître cette étrangère. S'il en avait eu l'occasion, peut-être en aurait-il trouvé une tout aussi intéressante que Sezee. Mais à présent, l'occasion ne se présenterait jamais, et Tyen s'en moquait. Il serait fier d'avoir Sezee pour épouse.

Pourtant, alors même que cette pensée lui traversait l'esprit, le jeune homme comprit que quelque chose manquait. « Chaleureuse », « intelligente », « cultivée »... On était loin des termes qu'il avait entendu ses amis employer pour décrire les femmes dont ils s'étaient épris – des termes tels que « fascinante », « adorable » ou « envoûtante ». Même s'il appréciait Sezee et l'admirait beaucoup, ses sentiments pour elle n'étaient pas assez forts pour qu'il puisse les décrire comme un amour passionnel.

Tyen songea à Vella dont il sentait le poids dans sa poche. Il l'avait mise là en partie pour être seul avec ses pensées, et en partie pour la protéger – comme s'il craignait qu'elle ne soit jalouse, même s'il savait qu'elle ne pouvait plus éprouver ce genre d'émotion.

J'ai promis de chercher un moyen de la libérer, se remémora-t-il. Comment pourrais-je me concentrer sur cette mission tout en accordant à une épouse l'attention qu'elle mérite ? Il savait qu'il se sentirait déloyal – vis-à-vis d'elles deux.

Soudain, les paroles de Miko résonnèrent dans sa tête : « *Tu te conduis comme si c'était ta petite amie. Comme si tu étais amoureux d'elle.*

Amoureux d'un livre. Tu es cinglé. »

Était-il amoureux de Vella ? Tyen chercha en lui les émotions qu'il n'y trouvait pas lorsqu'il pensait à Sezee. Quelque chose s'agita. Pas de la passion, plutôt... de la loyauté. Et une envie de la protéger. Il se souciait d'elle. Il voulait l'aider.

Et, aussi étrange que ça puisse paraître, j'ai vraiment envie de la rencontrer. Je ne suis pas amoureux d'elle, mais... j'aimerais avoir la possibilité de le devenir.

Tyen prit une grande inspiration, la relâcha et sentit une certaine sérénité s'installer en lui. Il n'était pas amoureux de Sezee. Et de Vella non plus – du moins, pas au sens habituel du terme –, mais il se sentait tenu de la protéger et de trouver un moyen de la délivrer. Sachant qu'elle le verrait dans son esprit dès l'instant où il la toucherait, il la sortit de sa poche et la rouvrit.

— Tu es sûr de toi, Tyen ? Tes sentiments pour Sezee pourraient se développer et se muer en amour. Tu es peut-être en train de rejeter une chance de bonheur au bénéfice d'une antiquité occupée par une personne incomplète.

— Oui, je suis sûr de moi.

— Si tu changes d'avis, je n'en serai pas blessée. Ce que tu te proposes de faire se révélera peut-être impossible.

— Je sais. Je devrai me satisfaire d'avoir fait tout mon possible. Tu dois bien voir que tu ne parviendras pas à m'en dissuader. Peut-être trouverons-nous des réponses ici, dans le Grand Sud. Et même si tu ne disposes pas de beaucoup d'informations sur cet endroit, tu pourras m'aider d'autres façons. Par exemple, dis-moi : quels sont les meilleurs moyens d'établir une communication amicale avec un peuple qui ne parle pas ton langage ?

Pendant les heures qui suivirent, Tyen consulta Vella, ne s'interrompant que pour scruter le paysage qu'ils survolaient. Sezee leur apporta à manger et à boire, à lui et à Veroo, avant de regagner la sécurité du filet.

— L'altitude l'effraie plus qu'elle ne veut l'admettre, dit Vella.

Sezee sourit comme Tyen levait la tête vers elle, mais quand il lui jeta un coup d'œil en douce un peu plus tard, il la vit regarder vers le bas, frissonner et fermer les yeux.

— Regardez ! appela Veroo, un doigt tendu vers les montagnes.

Tyen passa la tête sous le bastingage de corde pour scruter la direction qu'elle indiquait. Le soleil couchant baignait une falaise rocheuse de sa douce lumière. La paroi abrupte ondulait tel un ruban dressé sur sa tranche, et qui s'élargissait en filant vers l'ouest. Comme leur appareil s'en approchait pour la longer, Tyen et les deux femmes purent distinguer davantage de détails. À certains endroits, l'érosion avait oublié des fragments isolés de ce mur, laissant derrière elle un étroit piton rocheux ou une flèche solitaire.

— Je la vois ! s'écria soudain Sezee. (Elle adressa un large sourire à Tyen.) L'Aiguille !

Les sourcils froncés, le jeune homme chercha la forteresse. Ce devait être l'une des flèches de plus petite taille, décida-t-il. Mais au lieu d'examiner ces dernières, son regard fut attiré par des lignes trop droites pour être naturelles, en contrebas : des routes et des bordures de champs, là où la forêt cédait la place à des signes d'occupation et d'exploitation humaines.

Les routes les plus larges filaient toutes vers un amas de bâtiments situé au pied d'un éperon rocheux qui avait jadis fait partie de la falaise, mais qui se dressait désormais seul. De gros oiseaux lui tournaient autour. Parfois, certains d'entre eux s'engouffraient dans l'une des nombreuses ouvertures découpées dans les replis de la pierre. Un mouvement à l'intérieur d'une de ces ouvertures attira l'attention de Tyen. En y regardant mieux, le jeune homme vit enfin ce que Sezee et Veroo avaient remarqué. Les ouvertures étaient des fenêtres ou des portes donnant sur des balcons. Des tas de gens se tenaient là, observant l'aérochar en approche.

Cet éperon rocheux, c'était l'Aiguille.

Bien que Gowel ait décrit la forteresse comme taillée à même la roche, Tyen s'était imaginé qu'elle ressemblerait à un bâtiment classique. Au fur et à mesure que la distance entre eux diminuait, il commença à distinguer des grappes de cordes tendues entre l'Aiguille et le reste de la falaise. Il se leva en glissant Vella à l'intérieur de sa chemise pour qu'elle puisse assister à leur arrivée. Puis, dépassant Sezee, il se dirigea vers l'avant de l'appareil.

— Attention à ne pas te prendre dans les cordes, recommanda-t-il à Veroo.

Celle-ci acquiesça, mais son attention était ailleurs.

— Ces gens, dit-elle. Ils volent !

Tyen plissa les yeux et prit une inspiration sifflante en voyant qu'elle avait raison. Ce qu'il avait d'abord pris pour de gros oiseaux était en réalité des humains qui planaient d'une ouverture sombre à l'autre. Sous ses yeux, l'un d'eux sauta d'un balcon, mais au lieu de dégringoler vers le sol, il fila sur le côté pour décrire un cercle autour de l'Aiguille. Il laissait derrière lui une traînée de Suie incroyablement réduite pour la quantité de magie qu'il devait consommer.

— Ce sont des enfants, constata Sezee derrière Tyen. (Elle semblait choquée.) Pourquoi des enfants ?

— Parce qu'ils sont plus petits et plus légers, et qu'ils utilisent donc moins de magie ?

— Ça me paraît bien dangereux, comme passe-temps.

— Tu sens, Tyen ? lança Veroo en levant les yeux vers lui. La magie...

Ces mots avaient à peine franchi ses lèvres que Tyen la sentit lui aussi. La magie qui enveloppait l'Aiguille était subtilement différente. Plus concentrée que partout ailleurs, elle irradiait vers l'extérieur, et notamment vers la falaise.

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'enquit Sezee.

Tyen détailla les gens rassemblés sur les balcons. Impossible de juger s'ils étaient hostiles ou non. Si les enfants volants pouvaient s'éloigner de la tour rocheuse avec des armes, ils n'auraient pas de mal à endommager l'aérochar. Pourtant, Gowel les avait décrits comme amicaux.

— Contourne l'Aiguille en grimpant plus haut pour éviter les cordes côté falaise, ordonna Tyen à Veroo.

— Tu veux parler des ponts ?

Le jeune homme regarda mieux. Une fois de plus, l'échelle de la forteresse avait brouillé sa perception des choses. Les enchevêtrements de cordes étaient plus gros et mieux organisés qu'il ne lui avait semblé au premier abord. Beaucoup d'entre eux formaient des ponts, tandis que d'autres appartenaient à un système de poulies sans doute conçu pour déplacer des objets lourds. Sur le flanc de la falaise, Tyen distingua des chemins taillés dans la roche, et l'entrée d'une caverne qui béait à l'extrémité de trois des ponts. Il reporta son attention sur Veroo.

— Nous nous poserons s'ils nous y invitent, bien que je doute qu'ils disposent d'un terrain d'atterrissage assez grand pour notre aérochar. Je suppose que nous pourrions l'amarrer, mais en cas de mauvais temps, il risquerait de se fracasser contre l'Aiguille.

— Tu veux reprendre les commandes ? proposa Veroo.

Tyen secoua la tête.

— Non. Mieux vaut que tu nous rapproches au maximum et que tu me laisses poser l'aérochar avec de la magie. Je m'occupe de chauffer l'air de la capsule.

À présent, presque toutes les ouvertures de la moitié supérieure de l'Aiguille, de la plus grande à la plus petite, étaient occupées par des gens. Aucun d'eux ne brandissait d'arme, remarqua Tyen avec soulagement. Il chauffa l'air de la capsule pour prendre de l'altitude. Comme l'aérochar survolait le sommet du piton rocheux, une vaste zone plane, protégée et dissimulée par des murs sur trois côtés, apparut à la vue de Tyen.

Les hommes qui se tenaient là portaient une armure, et à leur ceinture pendaient des fourreaux de couteaux longs – ou peut-être d'épées courtes. Mais ils n'avaient pas dégainé. Ils formaient deux lignes parallèles, au milieu desquelles se tenaient deux autres hommes. Le premier était petit mais athlétique, sans doute âgé d'une trentaine d'années. Il portait un somptueux manteau vert foncé, au col

et aux poignets agrémentés de fourrure. L'autre avait des cheveux gris et un ventre légèrement bedonnant ; son manteau anthracite était tout simple, dénué d'ornements. Tous deux avaient la tête levée et observaient l'aérochar. Le plus jeune leva un bras et l'agita.

— Oooh, ça doit être le roi, s'exclama Sezee.

— Comment le sais-tu ? demanda Tyen.

— Tu nous as dit qu'ils avaient un roi. Qui d'autre serait venu nous accueillir au sommet de l'Aiguille, surtout dans cette tenue ?

— On dirait qu'il nous invite à nous poser, fit remarquer Veroo.

L'homme que Sezee supposait être le roi venait de faire un ample geste pour désigner l'espace entre les gardes.

— On fait confiance à Gowel ? On part du principe qu'ils sont réellement bien disposés envers les étrangers ? lança Tyen à ses compagnes.

— Et qu'ils n'ont pas cessé de l'être par sa faute ? ajouta Veroo. Ce Gowel n'a pas l'air particulièrement honnête.

— Non, mais je ne vois pas pourquoi il se serait délibérément mis les autochtones à dos, sachant qu'il était là pour tenter d'établir des échanges commerciaux, fit remarquer Tyen.

Sezee acquiesça.

— Je pense que le risque en vaut la peine. S'ils n'aiment pas les gens du nord, peu importe où on se posera, non ? Mieux vaut faire ami-ami avec le sommet de la hiérarchie et espérer que les échelons inférieurs suivront le mouvement.

L'homme au manteau vert réitéra son geste.

— Amène-nous en position, Veroo, ordonna Tyen.

Puis il regagna hâtivement l'arrière de l'appareil pour dérouler les cordes d'amarrage.

Veroo se tira très bien de la manœuvre, et elle aurait pénétré l'alcôve très exactement par le milieu si une rafale n'avait pas déporté l'aérochar sur la gauche au dernier moment. Mais Tyen compensa avec de la magie.

Les gardes s'élancèrent pour attraper les cordes d'amarrage. De toute évidence, ce n'était pas la première fois qu'ils faisaient ça. Tyen libéra une partie de l'air contenu dans la capsule, mais pas la totalité au cas où ils se seraient mépris sur les intentions des autochtones et devraient procéder à une retraite rapide. D'un autre côté, si les gardes se retournaient contre eux, il leur suffirait d'entailler la capsule avec leurs armes pour clouer les visiteurs au sol.

L'homme qui était peut-être le roi et son compagnon aux cheveux gris sourirent largement lorsque le châssis toucha le sol. Tyen fut le premier à descendre et, suivant le conseil de Vella, à s'incliner comme il l'aurait fait devant l'empereur de Lératie. Puis il se retourna pour aider Veroo et Sezee à descendre elles aussi. Les deux femmes

suivirent son exemple et se fendirent d'une profonde courbette.

Le vieil homme fit un pas en avant.

— Bienffenu à Tyeszal, ffisiteurs du Nord, lança-t-il. (Il désigna son compagnon.) Je vous présente Mzelssa Cryll, dirigeant de Sseltee.

Gowel et son équipage ont dû lui apprendre un peu de lératien, ou au moins quelques formules de politesse, songea Tyen. Il s'inclina de nouveau.

— Merci pour cet accueil chaleureux, répondit-il en détachant bien les syllabes. C'est un honneur de faire votre connaissance, Mzelssa Cryll, dirigeant de Sseltee. Je suis Aren Coble de Lératie. (Les voyageurs avaient décidé qu'il continuerait à utiliser sa fausse identité, au cas où l'Académie devinerait qu'il avait franchi les montagnes.) Et voici Veroo Anoil et Sezee Anoil, des îles du Ponant.

Le vieil homme traduisit pour son roi. Lorsqu'il eut terminé, ce dernier s'avança et tendit ses mains à Tyen, paumes vers l'extérieur. Comme le lui avait conseillé Vella, Tyen imita son geste d'un air hésitant, pour indiquer qu'il était disposé à se soumettre aux coutumes locales tout en s'excusant de son ignorance en la matière. Le roi sourit et pressa doucement ses paumes contre celles de Tyen, puis se tourna vers Veroo et Sezee.

Les salutations terminées, le roi recula, dit quelque chose et jeta un coup d'œil au vieil homme.

— Cryll souhaite savoir ce que ffous êtes ffenus chercher à Sseltee, traduisit ce dernier.

— De la connaissance, répondit Tyen. Veroo veut se former à la magie, et Sezee l'accompagne.

Ne sachant pas trop comment formuler sa propre requête, il s'interrompt.

— Et ffous ? le pressa le vieil homme.

Tyen hésita.

— Je cherche la même chose, et davantage. J'aimerais découvrir le Grand S... Sseltee.

— Comme les derniers Lératiens qui sont ffenus, acquiesça le vieil homme.

— En quelque sorte, grimaça Tyen. Ils voulaient faire du commerce avec vous. Moi, je veux juste... apprendre.

Le visage de son interlocuteur s'éclaira.

— Ah, un fféritable erafhei, se réjouit-il. Les gens qui cherchent pour chercher.

Il se toucha le front et fit un large geste pour désigner tout ce qui les entourait.

— Ceux qui apprennent pour apprendre, précisa Tyen. Les érudits.

Le vieil homme se tourna vers son roi, et ils échangèrent quelques phrases. Au grand soulagement de Tyen, le monarque parut se réjouir

de ce qu'on lui disait.

— Cryll demande si ffous ffoulez bien rester ici au moins trois jours pour que lui apprenne plus sur ffous et ffos pays ?

Tyen acquiesça.

— Nous en serions très honorés.

Le vieil homme rapporta son assentiment au roi, qui sourit à chacun des trois voyageurs et s'éloigna. Tyen regarda le traducteur. Celui-ci étendit les mains paumes vers le bas pour leur faire signe de rester là où ils se trouvaient.

— Cryll ffous parlera plus tard. Je ffous montre un endroit pour manger et dormir, et je ffous explique lois de la cité. (Il posa une main sur sa poitrine.) Je suis Ysser. Sorcier de Cryll. (Il jeta un coup d'œil à l'aérochar.) Il faut...

Il mima une capsule que l'on vidait de son air et que l'on amarrait.

— Oui.

— Nous ffous aiderons.

Visiblement, il avait déjà participé à une telle procédure – ou du moins, il l'avait observée. Quand Tyen détacha les bagages des femmes, deux gardes s'avancèrent pour les prendre. Bientôt, la capsule fut dégonflée et l'ensemble de l'aérochar déplacé vers un des murs, où l'on put l'attacher à des anneaux de métal fixés dans la roche. Ainsi, le vent ne risquerait pas de l'emporter.

Rassuré, Tyen adressa un signe de tête à Ysser pour lui indiquer qu'il était satisfait et qu'ils pouvaient rentrer. Le vieil homme sourit et les précéda à l'intérieur de Tyeszal.

Chapitre 21

Le problème quand on vivait dans une tour, c'étaient les escaliers. Ysser semblait bien décidé à tout montrer à Tyen, ce qui signifiait que le jeune homme était beaucoup monté et descendu depuis la veille.

— Il existe plusieurs manières d'entrer et de sortir de Tyeszal, expliqua son guide en l'entraînant sans relâche. Les...

Il désigna les marches sous leurs pieds et jeta un regard interrogateur à Tyen.

— ... escaliers ?

— Les escaliers, oui. (Malgré son âge, le sorcier assimilait le vocabulaire lératien aussi vite que n'importe quel jeune étudiant en langues étrangères – voire davantage.) C'est le moyen le plus...

Avec un doigt, il décrivit une spirale languissante vers le bas.

— Le plus lent, acheva Tyen.

Ysser acquiesça et pressa le pas. Arrivé au bas des marches, il longea un couloir au bout duquel un balcon surplombait une sorte de hall, dont l'éclairage très doux devait être fourni par des lampes. Tyen vint s'appuyer à la balustrade près de lui, et son cœur fit un bond dans sa poitrine comme lui apparaissaient les véritables dimensions du hall.

En réalité, il s'agissait d'un immense puits. Un plafond en forme de voûte s'élevait quelques niveaux au-dessus d'Ysser et de Tyen, mais le plancher se trouvait des dizaines, voire des centaines de mètres plus bas. L'Aiguille était creuse.

Des balcons et des escaliers festonnaient ses parois intérieures. Des poutres massives s'entrecroisaient quelques niveaux plus bas. Elles soutenaient d'énormes poulies traversées par des cordes aussi épaisses que les bras de Tyen, et dont l'une était en train de hisser lentement une plate-forme de bois. Lorsque celle-ci arriva au niveau d'un des balcons, deux hommes s'avancèrent pour y prendre place. Tyen ne voyait pas si le mécanisme était actionné magiquement. Il n'y avait pas de Crasse à l'intérieur de l'Aiguille, car la loi obligeait tous les utilisateurs de magie à prélever celle-ci à l'extérieur de la tour.

— Ça, c'est le moyen le plus rapide, commenta Ysser.

Tyen tenta de compter les niveaux, mais le puits était si profond qu'il ne distinguait pas les détails en contrebas.

— Combien de gens vivent à Tyeszal ?

Le sorcier tendit les deux mains, puis pointa de l'index un doigt de

son autre main et tendit de nouveau les deux mains.

— Dix fois dix... cent ? hasarda-t-il.

Et il tendit encore une seule main.

— Dix fois dix fois cinq, devina Tyen. Cinq cents ?

— Beaucoup plus tout autour, en bas.

— Dans la ville.

— Ffile ?

— L'endroit où habitent tous ces gens.

— Ffile, répéta Ysser pour mémoriser le mot.

Les deux hommes qui avaient emprunté la plate-forme en descendirent au niveau où se trouvaient Tyen et Ysser. Tout en se dirigeant vers eux, ils détaillèrent le Lératien, mais sans hostilité. Ils étaient tous deux plus petits que lui – comme la plupart des Sseltes – mais avaient des visages de formes très différentes. Tyen avait croisé d'autres gens qui ressemblaient à l'un ou l'autre de ces deux hommes, et des tas qui ne ressemblaient ni à l'un ni à l'autre. Il en avait déduit qu'il existait des différences régionales marquées parmi les peuples du Grand Sud.

Comme c'était déjà arrivé plusieurs fois, les deux hommes tendirent une paume à Ysser et à Tyen au passage – juste une, et sans faire d'effort pour les toucher. Peut-être s'agissait-il d'une salutation plus informelle. Ysser leur rendit leur geste, et Tyen fit de même. Un des deux hommes portait plusieurs rouleaux de tissu de bonne qualité sous un bras.

— Que font les gens qui vivent ici ? interrogea Tyen.

— Quelques-uns aident Cryll à goufferner. Beaucoup d'autres fabriquent des choses.

— Ces hommes... ce sont des tailleurs. Ils fabriquent des vêtements, dit Tyen en tapotant le pantalon souple et la longue chemise brodée que les Sseltes lui avaient offerts le matin même.

Ysser acquiesça.

— Que des choses de qualité très bonne.

— Donc, le château est plein d'artisans, mais seulement les meilleurs, conclut Tyen.

— Et aussi, de gens qui fabriquent de la magie. Tyeszal est l'endroit le plus magique de Sseltee, ajouta le vieil homme avec une fierté évidente.

Tyen sentit un frisson lui parcourir l'échine. *Et revoilà cette vieille croyance selon laquelle la créativité génère de la magie.* L'idée ne le rebutait plus autant qu'avant – même si, selon toute probabilité, Gowel avait raison : la magie devait être liée à la présence de gens plutôt qu'à une activité spécifique.

— Y a-t-il moins de magie dans la ville au pied de Tyeszal ? s'enquit Tyen.

Ysser haussa les épaules.

— Forcément moins pour tant de gens. Beaucoup de fois dix fois cent.

Moins de magie pour une population bien supérieure ? Tyen frissonna d'excitation. C'était tout à fait le genre de situation susceptible de prouver ou d'infirmier une théorie. S'il n'existait pas de relation entre la magie et la créativité, un groupe d'artisans isolé du reste de la population devrait vivre dans une atmosphère bien plus pauvre en magie que les habitants de la ville en contrebas. Or, c'était l'inverse. *Se pourrait-il que Vella ait raison et que l'Académie se trompe ?*

— Je ffous montre.

Le vieux sorcier ramena Tyen vers l'escalier.

— Plus haut, c'est là qu'habite Cryll.

— Le palais, dit Tyen.

— Palais, répéta Ysser.

Je loge dans un palais, songea Tyen. Miko ne voudrait pas me croire, et Neel serait jaloux. Quant à son père, il serait stupéfait et sûrement très fier de lui. Tyen éprouva un pincement de tristesse et de culpabilité. J'espère qu'il a reçu ma lettre. Un jour, je retournerai le voir. Quand l'Académie aura cessé de me chercher. Mais j'aimerais tellement pouvoir lui montrer cet endroit...

La chambre qu'on lui avait attribuée était richement décorée, et d'après la description de Sezee et Veroo pendant le dîner de la veille, la leur était tout aussi somptueuse. Ils avaient mangé avec le roi, sa famille et plusieurs personnages importants, à en juger les mines qu'ils se donnaient et la façon dont ils s'exprimaient. Tous s'étaient montrés extrêmement curieux, mais comme ils ne parlaient pas le lératien et que les visiteurs ne parlaient pas le sselte, Ysser avait été très occupé à traduire. En fin de soirée, il semblait épuisé.

Le lendemain matin, quand le sorcier était venu toquer à la porte de la chambre de Tyen, il avait recouvré toute son énergie, et semblait bien décidé à lui faire visiter tout le château. Veroo et Sezee ne l'accompagnaient pas : elles avaient dû refuser son offre ou en recevoir une meilleure, à moins que quelqu'un d'autre ne se soit proposé pour leur servir de guide. Tyen était certain qu'elles lui raconteraient tout pendant le dîner.

Ysser ralentit dans les escaliers mais allongea de nouveau le pas quand ils atteignirent le niveau juste au-dessus de celui où se trouvait la chambre de Tyen. Il entraîna le jeune homme dans un couloir, jusqu'à une large porte qu'il poussa. Tyen le suivit à l'intérieur d'une grande pièce dont les murs disparaissaient derrière des bibliothèques remplies d'objets à la fois étranges et familiers. L'un d'eux contenait une collection de squelettes et d'os humains ou animaux ; un autre, des créatures empaillées. Des instruments et des récipients de formes

diverses rappelèrent à Tyen les laboratoires de l'Académie. Des livres et des parchemins occupaient la moitié des étagères et s'entassaient sur le sol.

Au centre de la pièce se dressait une table sur laquelle on avait déroulé un plan dont les coins étaient retenus par un encrier, une pierre, un gobelet et une chaussure. Tyen se serait arrêté pour l'examiner si un objet beaucoup plus gros et beaucoup plus bizarre n'avait attiré son attention. Comme l'aérochar, il possédait un châssis en bois couvert de tissu et une sorte de gouvernail à une extrémité, mais en guise de capsule, il était surmonté par une armature également couverte de tissu et fixée à angle droit.

Plus large que haut, l'appareil avait un nez incurvé et un arrière-train pointu. Si Tyen ne s'était pas trouvé au sommet d'un château taillé dans une aiguille rocheuse et situé très loin de la mer, il aurait pensé qu'il s'agissait d'un étrange bateau, et supposé que le bord plat pivotait pour s'orienter en fonction du vent. Des roues étaient fixées au châssis, et l'ensemble reposait sur une plate-forme en bois inclinée face à une large double porte.

— Mig, appela Ysser avant d'enchaîner avec quelques mots de sselte.

Une tête apparut derrière le châssis de l'appareil. Tyen eut le temps de voir les yeux écarquillés d'un adolescent, puis la tête disparut de nouveau. Au bout d'un moment, son propriétaire sortit timidement de sa cachette.

— Je ffous présente Mig, lança Ysser. (Il se tourna vers l'adolescent, qui semblait aux portes de l'âge adulte, et Tyen l'entendit prononcer son faux nom : « Aren Coble ». Puis le sorcier reporta son attention sur lui.) Mig est... (Il hésita, puis pointa un index sur son front.) ... fort là-dedans.

— Intelligent, acquiesça Tyen. C'est votre apprenti ?

Ysser fronça les sourcils.

— Vous lui apprenez la magie ? reformula Tyen.

Le vieil homme redressa les épaules et secoua la tête.

— Non. Il n'a pas de magie. Donc, il est... intelligent. (Il tendit une main pour toucher l'appareil.) C'est lui qui a fabriqué ça.

— Qu'est-ce que ça fait ?

— Ça ffole. Sans magie. Ça... (Il dit un mot en sselte, mimant quelque chose qui planait avec sa main tendue.) Il en fabrique beaucoup pour les gens de Tyeszal qui ffeulent aller plus ffite.

Souriant, il s'approcha des portes. Mig se hâta de le rejoindre pour l'aider à les ouvrir. Ils déverrouillèrent les battants et les tirèrent vers l'intérieur, laissant entrer des flots de soleil. Puis ils les attachèrent aux murs pour les empêcher de se balancer au vent qui venait de s'engouffrer dans l'atelier, faisant bruisser les parchemins sur leurs

étagères.

Ysser fit signe à Tyen et sortit. Le jeune homme s'avança à l'extérieur et se raidit brusquement. Il se trouvait sur un balcon dépourvu de balustrade pour s'interposer entre lui et le vide. Et même s'il n'était pas sujet au vertige, le manque de protection et le vent qui l'assailait éveillaient en lui une peur instinctive.

Comme pour le désorienter davantage, une fillette volante passa tout près de lui, les bras étendus. La Suie qu'elle laissait derrière elle disparaissait à vue d'œil. Jamais Tyen n'en avait vu s'estomper aussi rapidement. D'ici la fin de la journée, il n'en resterait rien, estima-t-il.

Regagnant l'intérieur de l'atelier, il examina l'appareil. Une grande précision devait être nécessaire pour le faire rentrer par les portes, et sans capsule pour le soulever...

— Comment faites-vous pour qu'il remonte ? s'enquit Tyen en répétant le geste d'Ysser, mais vers le haut.

— On dé-fabrique et...

Le sorcier fit mine de transporter quelque chose de lourd sous son bras. Tyen acquiesça lentement pour notifier qu'il comprenait. C'était un vol à sens unique, un vol que le pilote n'entreprendrait pas sur un coup de tête alors que tant d'efforts étaient nécessaires à son retour. D'un autre côté, Tyen supposait que si l'on parvenait à le démanteler en pièces d'assez petite taille, l'appareil pouvait être remonté dans la tour à l'aide des plates-formes.

En se rapprochant, il vit que le pilote s'asseyait bien à l'intérieur du châssis sur un siège tout simple, devant un jeu de leviers. Il se demanda s'il fallait beaucoup de pratique pour contrôler cet appareil. Impossible de le maintenir en vol stationnaire : de ce point de vue, il semblait beaucoup plus limité qu'un aérochar.

Mig regardait Tyen examiner sa création avec un mélange de timidité et de fierté. Quand l'étranger tenta de lui poser une question, l'adolescent se dandina, gêné. Cherchant un moyen de le mettre à l'aise, Tyen se souvint de Scarabée. Il avait pris sa sacoche en sortant de sa chambre, autant par habitude que pour ne pas laisser ses biens les plus précieux sans surveillance. Ouvrant le rabat, il leva les yeux vers Mig et sourit.

— Scarabée, appela-t-il. Vole.

Aussitôt, l'insectoïde s'anima, et ses ailes bourdonnèrent comme il s'élançait dans les airs. Mig écarquilla les yeux et fit un bond en arrière. Bouche bée de stupéfaction, il regarda Scarabée décrire des cercles autour de la tête de Tyen.

— Atterris, ordonna le jeune homme.

Et l'insectoïde se posa sur son épaule. Tyen s'en saisit et le présenta dans sa paume tendue. Ysser et Mig s'approchèrent pour l'examiner avec le même air curieux et excité.

Tyen venait à peine de commencer à expliquer le fonctionnement de Scarabée lorsqu'un son aigu leur fit tourner la tête vers le balcon. Une fille de l'âge de Mig se tenait entre les battants ouverts, une sorte de sifflet entre les dents. Elle portait des vêtements moulants qui ressemblaient à un uniforme, et dont la couleur verte devait indiquer qu'elle était une messagère au service du roi, devina Tyen. Elle le dévisagea ouvertement, d'une façon à laquelle il lui faudrait sans doute s'habituer tant qu'il resterait dans le Grand Sud, puis cracha son sifflet, tendit une paume à Ysser et dit quelque chose. Tyen reconnut le mot « Cryll ».

Le vieil homme se tourna vers Tyen et lui adressa un sourire d'excuse.

— Je dois y aller. Ffous savez retourner tout seul à ffofre chambre ? Tyen acquiesça.

— Oui, je trouverai mon chemin, ne vous en faites pas.

Mig eut l'air déçu lorsqu'il rangea Scarabée dans sa sacoche.

— Scarabée, dors, ordonna Tyen.

Aussitôt, l'insectoïde replia ses pattes sous lui et s'immobilisa.

Tyen suivit Ysser dans le couloir et regagna sa chambre sans se perdre. Là, il trouva un repas copieux disposé sur une petite table. Son estomac gargouilla à la vue de la nourriture, même s'il avait pris un bon petit-déjeuner en se levant. La visite avait sans doute duré plus longtemps qu'il ne s'en était rendu compte.

Une fois rassasié, il se leva et s'approcha de l'une des petites fenêtres. Ce devait être le milieu de l'après-midi, estima-t-il. Un moment, il contempla le monde en contrebas, puis retourna s'asseoir.

Que pouvait-il bien faire à présent ? Même si personne ne lui avait ordonné de rester dans sa chambre, savoir qu'il logeait au palais ne l'incitait guère à déambuler au hasard sans guide ni certitude qu'il ne s'aventurerait pas dans un endroit où sa présence serait malvenue. Il aurait pu se mettre en quête de Sezee et de Veroo, mais celles-ci étaient sans doute en pleine visite guidée. Il les verrait plus tard.

N'ayant rien d'autre à faire, Tyen sortit Vella de sa sacoche et lui raconta ce qu'il venait de voir et d'entendre.

— *Le roi nous a invités à rester quelques jours. Que ferons-nous ensuite ?*

— *Je ne sais pas, mais abuser de l'hospitalité de Cryll serait sans doute une mauvaise idée. Et puis, mieux vaut que tu ne traînes pas ici au cas où les envoyés de l'Académie traverseraient les montagnes pour venir te chercher,* lui conseilla Vella.

Cela n'arriverait pas avant plusieurs jours. Les Fléchettes étaient trop grosses et trop encombrantes pour franchir la cordillère ; d'éventuels poursuivants devraient se trouver un ou deux appareils plus petits, ainsi que des provisions.

— Ysser ou le roi pourront peut-être te suggérer des endroits où tu serais bien reçu à Sseltee, fit remarquer Vella. Et une solution à ton problème d'argent. Tu as toujours l'aérochar, donc pas de problème pour te déplacer, mais tu auras quand même besoin d'acheter à manger et, parfois, de te payer un lit pour la nuit.

— Oui, je leur demanderai s'ils veulent bien m'échanger mon argent – du moins, ce qu'il en reste – contre de la monnaie locale.

Tyen avait donné aux forestiers qui l'avaient aidé à réparer son appareil toutes ses pièces trop lourdes à transporter et la plupart des billets du pactole de Kilraker.

— Quelqu'un te l'achèterait peut-être à titre de curiosité.

— Je me demande comment Veroo et Sezee comptent faire de leur côté. Si l'école de magie accepte la candidature de Veroo, comment paieront-elles leur instruction, leur logis et leur couvert ?

— D'après ce que j'ai lu dans son esprit, Sezee a des bijoux à vendre, et elle pense pouvoir gagner sa vie en tant que chanteuse.

— Chanteuse ? Elle chante ?

— Oui.

Tyen fronça les sourcils. Depuis le temps qu'ils voyageaient ensemble, il n'avait jamais entendu Sezee chanter, et il fut pris d'une subite curiosité. Peut-être lui en parlerait-il plus tard. Pour l'instant, il avait des préoccupations plus importantes.

— Je demanderai à Ysser des cartes et des noms d'endroits à explorer. Je devrais peut-être te montrer à lui avant notre départ. Il t'apprendrait sûrement beaucoup de choses. Mais puis-je être certain qu'il te rendra à moi ensuite ? Je viens à peine de le rencontrer. Il semble bienveillant, mais Kilraker aussi m'était sympathique jusqu'à ce qu'il me tende un piège. Et si Ysser tentait de te voler, ou parlait de toi au roi, qui décidait qu'il te voulait pour lui ?

— Tu dois soupeser les risques et les gains potentiels.

Tyen secoua la tête. Ce serait idiot de faire si facilement confiance au vieil homme. Il devrait se débrouiller seul. Il pourrait accompagner Veroo à l'école de magie. Gowel ne pensait pas que les sorciers du Grand Sud soient aussi avancés que ceux de l'Académie, mais si Tyen voulait restaurer Vella, il ferait mieux de saisir toutes les occasions d'éducation en matière de magie.

— Serait-ce vraiment le meilleur moyen d'augmenter mes connaissances ? se demanda-t-il.

— Le meilleur moyen, ce serait de quitter ce monde si limité pour t'adresser aux meilleurs professeurs de l'univers.

Tyen gloussa.

— Ce n'est pas très utile, comme conseil.

— Tu crois ? Je peux t'apprendre à voyager entre les mondes. Il faut juste que tu trouves la quantité de magie nécessaire.

— Mais il n'y en a pas suffisamment dans ce monde, n'est-ce pas ?

— Il pourrait y en avoir suffisamment. J'en perçois davantage à Tyeszal que dans n'importe quel autre endroit où je suis passée depuis mon réveil.

La peau de Tyen le picota. Voyager entre les mondes ? Était-ce vraiment possible ?

— Toutefois, les autochtones pourraient ne pas apprécier que tu les délestes d'une si grande quantité de l'énergie qu'ils ont eux-mêmes produite. Tu trouveras peut-être d'autres endroits dans le Grand Sud où les gens génèrent de la magie mais ne l'utilisent pas.

— Donc, d'après toi, je ne devrais pas suivre les cours de cette école, mais chercher un des endroits en question afin de pouvoir quitter ce monde ?

— Ce serait le meilleur moyen d'augmenter tes compétences et...

Des coups frappés à la porte détournèrent l'attention de Tyen. Le jeune homme prit une grande inspiration, glissa Vella à l'intérieur de sa chemise et alla ouvrir.

Le pêne n'avait pas plus tôt cliqueté que quelqu'un poussa la battant vers l'intérieur. Sezee fit irruption dans la chambre et promena un regard critique à la ronde. Depuis son arrivée, elle avait troqué ses vêtements habituels contre une tenue locale, mais portait toujours sa veste chaude, son écharpe et ses gants par-dessus.

— Pas mal, commenta-t-elle. Notre chambre est plus grande, mais il y a deux lits. Où étais-tu passé toute la journée ?

Tyen la suivit vers le centre de la pièce.

— Ysser m'a fait visiter le château. On n'avait pas tout à fait fini quand il a été convoqué par le r...

Sezee fit volte-face.

— Une visite du château ? s'écria-t-elle, les poings sur les hanches. Et tu n'es pas venu nous chercher ?

Tyen la regarda fixement.

— Euh. Non. Je pensais que vous vous joindriez à nous, et en ne vous voyant pas arriver, je me suis dit qu'ils avaient dû vous envoyer un autre guide.

La jeune femme avança les lèvres en une moue boudeuse, puis sourit et haussa les épaules.

— Oui, c'est ce qu'ils ont fait. Mais ça aurait été plus amusant de rester tous ensemble, non ? Quand on a demandé si tu pouvais nous accompagner, quelqu'un est allé te chercher, mais tu étais déjà parti. Et toi, tu n'as pas demandé si on pouvait t'accompagner ?

— Je, euh...

Avec un « tss, tss » désapprobateur, elle s'approcha de la fenêtre.

— Peu importe. Je suis venue te dire au revoir.

Surpris, Tyen la dévisagea.

— Comment ça, « au revoir » ?

Sezee lui fit face.

— Oui. Veroo et moi, on s'en va. Un groupe de jeunes Sseltes a pris le chemin de l'école il y a deux jours – apparemment, ça arrive deux fois par an –, mais ils se déplacent lentement, et on devrait les rattraper d'ici minuit.

— Vous partez tout de suite ? s'étrangla Tyen.

— Dès que j'aurai fini de te parler. (Sezee s'approcha de lui, le regard fuyant.) Il faut quelques mois pour atteindre l'école, ce qui nous laissera le temps d'apprendre la langue locale.

— Mais...

Elle leva les yeux vers lui.

— Mais ?

— Si vite ? On vient juste d'arriver, et je...

Elle sourit – ou plutôt, ses lèvres s'étirèrent sans qu'aucune bonne humeur ne fasse briller ses yeux.

— Tu... ?

— Je n'ai pas encore décidé de ce que j'allais faire ensuite.

Son demi-sourire s'effaça, et un pli apparut entre ses sourcils. Elle fit un pas en avant et tendit la main vers son visage. Tyen sentit la peau douce de ses gants lui caresser la joue.

— Mon cher Tyen, murmura-t-elle. Ceci confirme tous mes soupçons. Si mes sentiments pour toi étaient réciproques, la décision s'imposerait d'elle-même

Le jeune homme baissa les yeux, le cœur serré de culpabilité et de tristesse.

— Je suis désolé, fut tout ce qu'il trouva à dire.

Sezee soupira.

— Tu n'as pas à t'excuser. Je ne t'en veux pas. Comment le pourrais-je ? Mais franchement, c'est trop dur de côtoyer en permanence quelqu'un pour qui tu éprouves un amour à sens unique. (Sa voix se brisa. Levant la tête, Tyen la vit cligner des yeux très vite et reculer.) Nous allons à l'école. Tu ne peux pas nous accompagner. Si les envoyés de l'Académie te suivent ici, c'est le premier endroit où ils te chercheront. Donc, nous étions voués à nous séparer. Ça a été une fabuleuse aventure, Tyen. Pour cela, Veroo et moi te remercions. Tu nous as fait traverser des montagnes infranchissables. Tu as appris le pilotage à Veroo.

Tyen se rapprocha d'elle et prit une de ses mains.

— J'ai une dette encore plus grande envers vous. Vous m'avez permis de quitter la Lératie et d'échapper aux griffes de l'Académie. S'il te plaît, transmets toute ma gratitude à Veroo pour m'avoir aidé à piloter l'aérochar. Elle s'est très bien débrouillée. Je crois qu'elle a un don pour ça.

Sezee sourit, pressa la main de Tyen et dégagea la sienne.

— Je lui dirai. Elle sera ravie de l'entendre. Et désolée qu'elle ne soit pas venue te dire au revoir elle-même.

Tyen fronça les sourcils.

— Où est-elle ?

— En train de faire nos bagages. Nous devons vraiment partir au plus vite pour rattraper les autres recrues. (Sezee se tourna vers la porte, puis se ravisa et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.) Au fait, le roi nous a accordé un taux de change très généreux. Il veut avoir de l'argent sous la main quand les prochains voyageurs du Nord débarqueront chez lui. À mon avis, tu ferais mieux de ne pas traîner dans le coin. Et ne dis à personne où tu vas ensuite.

Tyen acquiesça.

— Promis.

Sezee le dévisagea encore un moment d'un air triste. Puis elle lui accorda un sourire et, sans rien ajouter, se dirigea vers la porte. Quelques instants plus tard, elle avait disparu.

Tyen regarda fixement le battant qui venait de se refermer derrière elle. *Et si j'étais fou de la laisser partir ?* Il faillit la rattraper pour lui demander d'attendre qu'il fasse ses bagages et qu'il les rejoigne. Mais son avertissement le retint. « Ne dis à personne où tu vas ensuite. »

Ce soir, il découvrirait tout ce qu'il pourrait sur le Grand Sud en interrogeant Ysser, et il informerait le sorcier qu'il avait hâte de commencer son exploration le plus tôt possible – dès le surlendemain, voire le lendemain. Il devrait soit rester évasif, soit mentir sur sa destination réelle.

Mais pour le moment, il ne pouvait rien faire. Ysser était la seule personne à Tyeszal qui connaissait assez de l'ération pour lui dire ce qu'il avait besoin de savoir, et il était occupé avec son roi. Frustré, Tyen tua le temps en jetant des objets vers le lit et en ordonnant à Scarabée d'aller les chercher. Il se surprit à imaginer Sezee et Veroo descendant d'interminables escaliers jusqu'à la ville en contrebas, même si elles avaient probablement emprunté les plates-formes en bois au centre du puits. Encore que... Sezee n'aurait pas aimé ça du tout. *Mmmh. Je me demande si son vertige est l'une des raisons pour lesquelles elle semblait si pressée de partir.*

Enfin, on frappa à sa porte. Tyen se saisit de Vella et ordonna à Scarabée de rentrer dans sa sacoche, puis alla ouvrir. Un messenger le salua d'une paume ouverte. C'était un garçon, comme tous les messagers qui travaillaient à l'intérieur de la tour – tandis que tous les messagers volants étaient des filles. Il tendit un morceau de papier à Tyen.

— Cryll vous demande de dîner avec lui, dit-il lentement, en articulant bien les syllabes. Apportez Scarabée. Suivez-moi.

Tyen hocha la tête, enfila la bandoulière de sa sacoche et fit un pas

en avant. Aussitôt, le jeune garçon se détourna et s'engagea dans le couloir.

Tout en suivant son guide, Tyen se demanda comment il allait s'y prendre pour interroger Ysser. S'il voulait que personne ne se doute d'où il était allé, il ne devait pas manifester trop d'intérêt pour un endroit en particulier. Le mieux serait peut-être de multiplier les questions sur les endroits où il n'avait aucune intention de se rendre, afin de brouiller les pistes. Mais si les envoyés de l'Académie arrivaient jusqu'ici, Ysser apprendrait très vite qu'Aren Coble s'appelait en réalité Tyen Fondacier, et il devinerait sans doute sa manœuvre.

Le messenger grimpa le dernier escalier avec une rapidité très enviable – et l'insouciance de la jeunesse. Tyen le suivit, mais dut s'arrêter sur le palier pour reprendre son souffle. La plupart des gardes se tenaient le long du couloir menant aux pièces dans lesquelles le roi recevait ses visiteurs. Comme ils le détaillaient avec méfiance, Tyen se força à avancer.

Le messenger ne le conduisit pas jusqu'à la salle à manger, mais vers une large double porte. Un garde ouvrit l'un des battants sculptés pour Tyen, et le messenger désigna l'ouverture sans mot dire avant de filer vers sa mission suivante. Encore un peu essoufflé, Tyen entra.

La pièce n'était pas immense, mais elle compensait sa taille relativement modeste par une décoration luxueuse. De hautes fenêtres laissaient entrer la lumière rouge sombre du couchant. Se reflétant sur le doré des tableaux et des moulures, celle-ci donnait l'impression que la pièce était en feu. Elle plongeait également ses occupants dans des ombres écarlates, de sorte que Tyen dut plisser les yeux pour distinguer leur visage.

Son sang se glaça dans ses veines.

— Tyen Fondacier, lança le professeur Kilraker. Nous t'avons cherché partout.

HUITIÈME PARTIE

Rielle

Chapitre 20

Le campement des marchands entourait le puits. La lumière du feu projetait dans le sable les ombres allongées et difformes des humains, celles de leurs kapos aux longues pattes dont le dos étroit n'avait pas été débarrassé de leur chargement, et jusqu'à celle de la fumée s'élevant de la marmite que le cuisinier apportait à ses compagnons.

Sa-Mica se détourna pour regagner la route. La dune qu'ils venaient d'escalader n'était plus qu'un croissant pâle dans le lointain. Personne ne pouvait empêcher le vent de déplacer de grandes quantités de sable, mais la route filait en ligne droite, si bien que lorsqu'elle était recouverte, il suffisait de continuer à marcher dans la même direction pour la retrouver de l'autre côté.

— On ne se joint pas à eux ? se plaignit Sa-Gest.

— Ils ne dormiraient pas bien en présence d'une impure, répondit Sa-Mica.

— On pourrait au moins remplir nos gourdes.

— Ça attendra demain matin.

— La mienne est vide.

— Bois plus lentement.

— C'est ce que j'aurais fait si j'avais su, mais...

Sans prêter attention à l'autre prêtre, Sa-Mica s'écarta de la route pour escalader une nouvelle dune. Rielle le suivit. Sa-Gest hésita avant de les rattraper en courant.

Le prêtre à la cicatrice atteignit le sommet et s'arrêta pour regarder autour de lui. Les étoiles baignaient le désert d'une lumière bleue et froide qui adoucissait les reliefs et donnait aux dunes granuleuses l'apparence de sculptures lisses. Sa-Mica attendit que Sa-Gest les ait rejoints, le souffle court, puis entama la descente de l'autre côté. Comme ils atteignaient le bas de la pente, Rielle sentit le sable céder la place à une surface dure.

— Nous dormirons ici ce soir, décida Sa-Mica.

Il roula des épaules pour ôter son paquetage. Comme Rielle tentait d'en faire autant, une vive douleur traversa les siennes. Elle s'immobilisa jusqu'à ce que ça passe, se demandant de quelle autre manière elle pourrait procéder. Elle finit par s'asseoir par terre, et sentit la pression des lanières se relâcher comme le fond de son sac touchait le sol. Elle n'eut plus qu'à se tortiller un peu pour libérer ses

bras. Après s'être étirée et massée, elle sortit son tapis de couchage et l'étendit sur le sol près de celui de Sa-Mica.

Ils marchaient depuis trois jours à présent. Chaque nuit, ils campaient à proximité d'un puits, dormant sur des tapis de couchage sans rien d'autre que leurs vêtements pour les protéger de la fraîcheur nocturne. Au lever du soleil, ils prenaient une collation rapide et se remettaient en route. Sa-Mica ne faisait halte que pour manger, et ne s'arrêtait pas au coucher du soleil : pour ça, il attendait d'avoir atteint le puits de son choix, ce qui pouvait être juste après la tombée de la nuit ou aux environs de minuit.

Les cordes de ses sandales avaient irrité les pieds de Rielle jusqu'au sang ; désormais, la jeune fille marchait pieds nus dans le sable chaud. La lourde chaîne pendue à son cou lui irritait aussi la nuque, et son poids lui donnait mal à la tête, mais elle ne pouvait rien y faire. Son foulard lui protégeait le visage, mais sa peau avait brûlé partout où elle était exposée – sur les mains, les pieds et la gorge.

Sa-Mica s'approcha et ouvrit le paquetage de Rielle. Même si chacun portait sa gourde et son tapis de couchage, le reste des vivres était partagé entre eux. Rielle avait remarqué que Sa-Mica prenait plus souvent de la nourriture dans son sac ou dans celui de Sa-Gest. Le sien contenait peut-être autre chose. À moins qu'il ne veuille épuiser d'abord les provisions de Rielle pour que la jeune fille soit moins tentée de s'enfuir.

Elle toucha la chaîne sur sa gorge. Grâce aux récits et aux conseils de son frère, elle n'était pas assez folle pour s'aventurer dans le désert avec de l'eau pour moins d'une journée. De toute façon, comment aurait-elle échappé aux prêtres ? Ils se relayaient pour la surveiller pendant la nuit. Même si Sa-Gest s'endormait pendant son tour de garde, Rielle doutait fort d'être réveillée pour s'en apercevoir. Dès qu'elle s'allongeait, elle sombrait dans un sommeil épuisé dont seul la tirait le lever du soleil.

Peut-être craignaient-ils qu'elle n'utilise de la magie pour s'enfuir, mais inexpérimentée et ignorante comme elle l'était, quelle chance aurait-elle de s'en sortir contre deux prêtres ? Aucune.

Pourtant, même s'il lui était impossible de s'échapper, réfléchir au moyen dont elle pourrait s'y prendre empêchait Rielle de se noyer dans la tristesse et le désespoir qu'elle éprouvait depuis son arrestation. Elle savait qu'elle ne pourrait pas survivre longtemps dans le désert, mais celui-ci ne s'étendait pas indéfiniment. Selon les cartes de sa famille, une longue cordillère se dressait à l'autre bout des dunes. On l'emmenait dans un endroit appelé le Temple de la Montagne, pas le Temple du Désert. Avec un peu de chance, Sa-Gest s'assoupirait pendant son tour de garde, et elle réussirait à s'enfuir avant que les prêtres ne le remarquent.

Utiliserais-je de la magie si j'y étais forcée ?

Son âme était déjà corrompue. Un peu plus ou un peu moins, quelle importance ? De toute façon, les Anges la tailleraient en pièces après sa mort.

Je n'ai plus rien à perdre sinon les années restantes de ma vie. Cette pensée lui avait traversé l'esprit quelques jours plus tôt pour la première fois, et ne cessait de la hanter depuis lors. Rielle avait perdu sa famille, son bien-aimé, son avenir et l'estime des Anges. Même si elle réussissait à s'enfuir, elle charrierait toujours le fardeau terrible de la culpabilité. Une partie d'elle souhaitait être punie pour réparer sa faute. *Et puis, j'aime toujours les Anges, et je ne veux pas les voler.*

Sa-Mica l'arracha à ses ruminations en lui tendant un morceau de pain dur, un bâtonnet de viande séchée et une poignée de haricots salés.

— Demain soir, il y aura de la nourriture plus fraîche, promit-il en remettant la même ration à Sa-Gest, plus quelques fruits confits.

Le cœur de Rielle fit un bond dans sa poitrine. Cela signifiait-il qu'ils approchaient du bout du désert ? Elle n'osait pas poser la question.

Le repas était si sec qu'elle se réjouit d'avoir économisé la moitié de sa ration d'eau. Quand elle eut fini de manger, il lui en restait encore un quart. Elle voulut ranger sa gourde dans la poche extérieure de son paquetage, mais Sa-Mica tendit une main impérieuse.

— Donne-la-moi.

Rielle obéit. Sa-Mica passa la gourde à Sa-Gest, qui engloutit immédiatement le reste de l'eau. Lorsqu'elle récupéra sa gourde, Rielle en essuya soigneusement le goulot sur sa robe. Sa-Gest plissa les yeux mais ne dit rien.

La première nuit, elle n'avait eu que trop conscience qu'il l'observait. Chaque fois qu'elle jetait un coup d'œil dans sa direction, il lui adressait une grimace lubrique. Du coup, elle avait évité de le regarder par la suite. Le lendemain matin, elle avait été réveillée par un bruit de voix et, comprenant que les deux prêtres conversaient, avait tendu l'oreille quand l'un d'eux avait prononcé son nom.

— ... faire de mal de quelque façon que ce soit. Tu t'apercevras vite que ton nouveau supérieur n'est pas aussi indulgent que les anciens.

— Je n'ai jamais violenté personne, avait objecté Sa-Gest.

— Non, tu préfères obliger les femmes à coucher avec toi en les faisant chanter. Je sais pourquoi ils étaient si impatients de se séparer de toi, au temple de Fyre.

Il y avait eu un silence.

— Ils m'ont dit que la vie là-bas me conviendrait mieux.

— C'est possible, mais tu devras quand même respecter le règlement.

— Je comprends.

— Et le bon sens devrait te dire qu'il est plus facile de gérer un impur qui coopère. Cette fille a visiblement peur de toi. Donc, garde tes distances jusqu'à nouvel ordre.

Ça n'avait pas empêché Sa-Gest de continuer à l'observer avec une grimace lubrique dès que Sa-Mica avait le dos tourné, mais après ça, il s'était tenu à l'écart de Rielle.

La conversation entre les deux prêtres avait rempli Rielle de questions et de doutes. Ainsi, Sa-Gest ne s'était pas contenté de la menacer, elle. Certains prêtres de Fyre connaissaient ses agissements et les toléraient. Mais apparemment, ce ne serait plus le cas à la prison. Dans cette hypothèse, pourquoi Sa-Gest n'était-il pas contrarié par cette nouvelle affectation ? Voilà ce que Rielle se demandait quand elle n'avait rien d'autre pour distraire son esprit.

Si elle pensait autant à s'évader, c'était peut-être parce qu'elle savait que Sa-Gest travaillerait à la prison.

Lorsque Rielle vit Sa-Mica sortir son livre et une petite lampe, elle éprouva un mélange d'excitation et d'anxiété. Chaque soir, il leur lisait une histoire extraite de *Rencontre avec les Anges*. Rielle n'avait jamais entendu parler de ce recueil auparavant, et elle ne connaissait pas non plus les fables qu'il contenait. Même si tout ce qui l'empêchait de ruminer était bienvenu, la jeune fille soupçonnait que ces séances de lecture avaient pour seul but de lui rappeler son sort ultime, car la plupart des histoires parlaient d'impurs. Néanmoins, Sa-Mica avait une belle voix qu'elle aurait pu écouter pendant des heures, et certaines des histoires se terminaient bien.

La lampe s'alluma. Derrière elle, Rielle entendit Sa-Gest soupirer.

— Le Scribe, commença Sa-Mica. Il y a bien longtemps vivait un homme appelé Lem. Il gagnait sa vie en rédigeant des documents et en tenant des livres de compte, un savoir qu'il tenait de son père qui lui-même le tenait de son père et ainsi de suite. Mais Lem avait la main plus sûre et plus adroite que n'importe lequel de ses ancêtres. Flatté par les louanges de ses clients, il devint ambitieux. Il se jura d'apprendre tout ce qu'il y avait à connaître sur son art et de devenir le meilleur calligraphe du monde.

» Quittant son père et sa jeune épouse, il voyagea de par le monde durant de nombreuses années. Il visita quantité de pays et rencontra des gens très différents de lui. Partout où il allait, il recherchait ceux qui avaient élevé l'écriture au rang d'art, et tous partageaient leur savoir avec lui.

» Il apprit à tailler des instruments dans le roseau et le bois, dans l'os et dans la plume. Il trouva même un joaillier qui lui montra comment en façonner dans de l'or et de l'argent, avec du verre ou des pierres précieuses. Chacun de ces instruments produisait une écriture

d'une qualité différente, sa forme et son matériau altérant les lettres d'une façon aussi subtile qu'unique, et Lem finit par tous les maîtriser.

» Il apprit à fabriquer du papier à partir d'herbes et de feuilles, de cuir et de poil, de boue et de tissu. Il apprit même à écrire sur de la peau vivante – celle des bras et des jambes d'individus en quête de telles décorations. Chaque type de support était plus ou moins réceptif à l'application d'encre : certains la buvaient, d'autres répugnaient à l'absorber, et Lem finit par tous les connaître.

» Il apprit à extraire l'encre de l'écorce et de la sève, des fruits et des fleurs, des insectes et des créatures marines, des glandes d'animaux et de la terre. Il apprit même à écrire des mots qui disparaissaient et que l'on pouvait faire réapparaître dans certaines conditions. Chacune de ces encres devait être confectionnée selon un processus minutieux : il fallait mesurer soigneusement les ingrédients, épaissir ou diluer le résultat en fonction de la plume et du papier utilisés, et Lem finit par toutes les fabriquer.

Sa-Mica fit une pause. Le désert semblait silencieux, même s'il ne l'était jamais vraiment. Le souffle du vent ne se taisait jamais, pas plus que le bourdonnement des insectes. La liste des ingrédients utilisés pour la fabrication de l'encre avait éveillé l'intérêt de Rielle, mais ramenée au présent, la jeune fille sentit son cœur se serrer. Aurait-elle seulement le droit de dessiner en prison ? Il était facile de se procurer de la craie ou du fusain ; en revanche, le papier coûtait cher. Et de quels sujets disposerait-elle ? Pourrait-elle contempler autre chose que l'intérieur de sa cellule ?

Après avoir bu un peu d'eau à sa gourde, Sa-Mica se racla la gorge et reprit son histoire.

— Vingt ans passèrent, et Lem eut envie de rentrer chez lui, auprès de sa famille. Mais il savait qu'il n'avait pas encore appris tout ce qu'il y avait à savoir sur son art, comme il se l'était juré. Il avait entendu parler d'une forme d'écriture pratiquée autrefois, avant le début de la Restauration, et qui était désormais interdite, car elle consommait de la magie.

» S'il rentrait chez lui, il devrait mentir ou avouer qu'il n'avait pas tenu sa promesse. Or, c'était un homme pieux, mais aussi très fier – trop intègre pour recourir à ce genre de tromperie. Il n'arrivait pas à déterminer ce qui était le pire, de l'échec ou de la malhonnêteté. Ce fut alors que, de son propre chef ou sur la suggestion de quelqu'un d'autre, il eut l'idée d'apprendre cette forme interdite d'écriture, mais sans la mettre en pratique.

Sa-Mica leva les yeux vers Rielle, puis les détourna et reprit sa gourde. La jeune fille le regarda boire une autre gorgée d'eau avant de reboucher soigneusement la gourde et de la mettre de côté.

— Lem retourna dans les endroits où il avait entendu parler de cette

forme d'écriture pour y chercher de plus amples informations. Il se disait que s'il ne trouvait rien, il pourrait rentrer chez lui avec la satisfaction d'avoir acquis tout le savoir disponible sur son art. Mais le secret interdit n'était pas perdu, et en comparaison, tout ce que Lem avait appris au cours des vingt années précédentes lui semblait insignifiant. Car avec cette forme d'écriture, nulle encre ne s'estompait jamais, nul papier ne brûlait ni ne pourrissait, nulle information n'était jamais effacée et nulle histoire jamais oubliée.

Sa-Mica gloussa.

— D'après une source fiable, il s'agit d'une grossière exagération. Il est fort probable que Lem a embelli son récit pour que son choix semble plus noble.

» Stupéfait par une telle invention, il en assimila avidement la théorie. Puis, content d'avoir atteint son objectif et tenu sa promesse, il rentra chez lui. Son père était devenu un vieil homme las, prêt à se retirer des affaires ; ses enfants avaient grandi et s'étaient mariés. Lem se mit au travail et amassa une petite fortune en mettant en pratique tout ce qu'il avait appris – sans oublier de transmettre ses connaissances à ses fils pour assurer la prospérité des générations futures.

» Mais au fil du temps, il se sentit de plus en plus frustré par les encres qui pâlissaient et les papiers qui jaunissaient. L'idée que son travail pourrait être préservé à jamais était pareille à une teigne dont il n'arrivait pas à se débarrasser. Par-dessus tout, il déplorait la détérioration de sa plus grande œuvre, une copie enluminée du *Livre des Anges*. Comment ceux-ci pourraient-ils s'opposer à ce qu'on utilise la magie dans l'intention de préserver leurs exploits et leur sagesse pour l'édification d'âmes innombrables ?

» Ainsi Lem conçut-il un ouvrage d'une beauté et d'une grandeur propres à émouvoir le cœur des Anges afin qu'ils lui accordent leur pardon, voire leur gratitude. Et il se décida à utiliser le savoir interdit pour créer un *Livre des Anges* qui serait éternel.

» Il transpira sur chaque page, négligeant sa famille, son commerce et même son hygiène personnelle. Il chercha des endroits où nul ne remarquerait la Crasse générée par son travail. Lorsqu'il n'en trouva plus et qu'il risqua d'être découvert, il partit en quête d'un lieu plus sûr. Il découvrit une maison isolée sur une montagne où peu de voyageurs s'aventuraient. Là, il travailla sans relâche pendant plusieurs années, subsistant grâce aux herbes locales et à la magie. Il oublia comment parler à ses semblables, et fit fuir les rares visiteurs qui parvinrent jusqu'à lui. Plus son ouvrage devenait magnifique, plus lui-même sombrait dans la laideur et la maladie.

» Un jour, un grand prêtre longea le sentier dangereux et envahi par les ronces. Des rêves l'avaient poussé à quitter son temple et guidé

jusque-là. À son arrivée, il comprit pourquoi. La maison existait au sein d'un grand vide, Lem ayant volé toute la magie alentour pour créer son ouvrage. Le prêtre crut trouver un redoutable sorcier à l'intérieur ; il se prépara à une terrible bataille. Aussi fut-il surpris de ne découvrir qu'un vieil homme malade et le plus beau *Livre des Anges* qu'il ait jamais contemplé.

» Il remit Lem sur pied. Mais lorsqu'il apprit ce qu'il lui en avait coûté pour produire cette merveille, il fut horrifié. De son côté, en apprenant que des rêves avaient guidé son visiteur jusqu'à lui, Lem se réjouit que les Anges lui aient envoyé quelqu'un pour prendre livraison de son travail. Mais le prêtre refusait de toucher le livre, à plus forte raison de l'emporter avec lui. Perturbé par sa découverte et ne sachant comment réagir, il s'en alla consulter ses pairs.

» Lem attacha le livre sur son dos et le suivit, forçant son corps âgé et souffreteux à se dépêcher. Lorsqu'il le rattrapa, le prêtre eut l'air épouvanté. Regardant par-dessus son épaule, Lem vit qu'il laissait une traînée de Crasse derrière lui. Alors, il s'effondra, certain que les Anges ne tarderaient plus à tailler son âme en pièces.

» Le prêtre comprit qu'il avait affaire à un homme bon et pieux dans le fond de son cœur. Attristé, il le ramena chez lui dans la montagne et l'aïda à changer sa maison en monastère. Lem passa la fin de sa vie à enseigner la calligraphie à des prêtres, afin que ceux-ci puissent propager la sagesse des Anges sous des formes plus humbles. Et on raconte que lorsqu'il mourut, les Anges lui pardonnèrent, car son travail et celui de ses élèves avaient créé plus de magie qu'il n'en avait volé, et son art avait inspiré des milliers d'âmes. Mais seuls ceux qui habitent désormais le domaine des Anges savent si cela est vrai.

Sa-Mica baissa son livre, ferma les yeux et resta immobile un long moment. Puis il souffla la flamme de la lampe, referma l'ouvrage et le mit de côté.

— Tu as des questions ? demanda-t-il à voix basse.

Rielle cligna des yeux. C'était elle que le prêtre regardait, pas Sa-Gest. Elle repensa à l'histoire de Lem et voulut secouer la tête, mais se ravisa. Une question la taraudait depuis leur départ de Fyre ; peut-être pouvait-elle en profiter pour la poser à Sa-Mica.

— Combien de jours de marche nous reste-t-il ?

Le coin de la bouche de Sa-Mica qui n'était pas touché par sa cicatrice se releva légèrement.

— Plusieurs quatraines. Mais pas toujours dans le désert. (Il s'allongea sur son tapis de couchage.) Je ne t'ai pas entendue prier, Rielle. Un jour, tu rencontreras un Ange. Faire comme s'ils n'existaient pas jusque-là n'y changera rien.

Rielle déglutit. Elle avait la bouche sèche, et Sa-Gest avait bu tout le reste de son eau. Elle s'allongea en réfléchissant à ce que Sa-Mica

venait de lui dire. Elle avait bien essayé de prier dans sa cellule du temple, mais les mots s'étaient étranglés dans sa gorge. Après ce qu'elle avait fait, il lui semblait présomptueux de demander quoi que ce soit aux Anges. Son crime était impardonnable ; à quoi bon implorer leur clémence ?

Mais peut-être restait-il quelque espoir pour elle. Après tout, elle leur avait volé bien moins de magie que Lem, et ils avaient pardonné à ce dernier.

Le Scribe avait créé davantage de magie à travers son art. Même si on lui avait enseigné que la magie était générée par les actes de création, Rielle avait toujours supposé que seules les œuvres les plus spectaculaires en produisaient une quantité significative. Se pouvait-il qu'elle en ait créé elle aussi en peignant ? Si on la laissait dessiner en prison, pourrait-elle remplacer ce qu'elle avait volé ?

Prier était peut-être inutile, mais ça ne pouvait pas lui faire de mal. Pourtant, lorsque Rielle ouvrit la bouche, elle se souvint que Sa-Gest l'écoutait, et ses mots moururent sur sa langue. Alors, elle se contenta de réciter une simple prière que l'on apprenait aux enfants, louant les Anges et leur demandant de veiller sur ses proches.

Il faudrait bien que cela suffise pour le moment.

Chapitre 21

Huit – ou peut-être neuf ? – jours plus tard, ils laissèrent enfin le désert derrière eux. Une ligne de montagnes était apparue à l'horizon quelques jours auparavant, grandissant au fur et à mesure qu'ils s'en rapprochaient. Devant eux, la route serpentait entre les contreforts pareils à des griffes, puis escaladait des courbes plus généreuses avant de disparaître dans un pli des pentes supérieures abruptes.

Par chance, l'escalade proprement dite ne commencerait que le lendemain. Le soleil déclinait dans le ciel et un groupe de bâtiments découpait sa masse noire à la lisière des dunes, les lignes irradiantes qui ornaient l'aiguille du temple surplombant les plus hautes maisons. C'était l'heure où les gens rentraient chez eux. Comme Rielle et ses gardiens pénétraient dans le village, ils s'arrêtèrent pour les regarder, puis, avisant la chaîne autour du cou de la jeune fille, s'éloignèrent en hâte.

La même scène s'était déjà produite dans les quelques autres hameaux qu'ils avaient traversés. Rielle ignorait à quelle fréquence les prêtres empruntaient cette route pour conduire des impurs à la prison, mais ce devait être assez souvent pour que les gens du coin connaissent son crime.

Une fois, trois gamins les avaient suivis en huant la prisonnière. Une autre fois, les villageois étaient sortis de leurs maisons pour siffler des imprécations. Sa-Mica avait ordonné à Rielle de marcher entre lui et Sa-Gest ; au début, elle avait cru que c'était pour l'empêcher de s'enfuir et, peut-être, de prendre quelqu'un en otage, mais elle avait vite compris que c'était plutôt pour la protéger.

Ici, apparemment, les gens allaient se contenter de lui lancer des regards noirs depuis leurs fenêtres ou le pas de leur porte. Bordée de maisons des deux côtés, la route du désert était la seule qui traversait leur village. Le lieu de culte local se dressait tout au bout. Même si son aiguille surplombait les autres bâtiments, le temple proprement dit était tout petit, de sorte qu'il semblait disproportionné – trop haut pour l'espace qu'il occupait au sol, et presque déséquilibré.

Sa-Mica le contourna pour se diriger vers deux constructions en brique de plain-pied : la première, munie de deux ailes qui s'étendaient sur les côtés, la seconde, nichée dans une petite cour et à peine plus grande que la cellule de Rielle à Fyre.

Dès qu'elle vit la grille qui la fermait, Rielle comprit qu'il ne s'agissait pas d'une simple ressemblance. Tous les temples dans lesquels ils avaient fait halte jusque-là contenaient une cellule, mais c'était la première fois qu'elle en voyait une détachée du reste.

Un prêtre sortit par la porte centrale du bâtiment du fond et vint à leur rencontre. Il adressa à Sa-Gest un sourire chaleureux qui s'estompa aussitôt que son regard se posa sur Sa-Gest et Rielle.

— C'est bon de vous revoir, Sa-Mica, dit-il. Si je comprends bien, je vais me coucher tard ce soir.

— Pas beaucoup plus que d'habitude, Sa-Jeim. Voici Sa-Gest, qui travaillera désormais au Temple de la Montagne et qui partagera les tours de garde avec moi.

Sa-Jeim salua le jeune prêtre du menton. Il s'agissait peut-être d'une illusion due à la lumière déclinante du crépuscule, mais sa façon calculatrice de considérer Sa-Gest fit frissonner Rielle. Était-ce de l'antipathie ou de la jalousie qu'elle lisait dans ses yeux ? Voire les deux ?

— Dans ce cas, je vais vous installer, dit le prêtre en sortant un trousseau de clés de sa robe et en désignant la cellule.

Rielle roula des épaules pour ôter son paquetage, qu'elle tendit à Sa-Mica. Sa-Jeim ouvrit la grille, et la jeune fille entra docilement. Laissant Sa-Gest la surveiller, les deux autres prêtres se dirigèrent vers le bâtiment du fond.

Il faisait sombre à l'intérieur de la cellule, mais les murs irradiaient la chaleur emmagasinée durant la journée. L'unique meuble était un banc scellé dans le mur du fond et construit à partir des mêmes briques. Le sol de pierre était recouvert de sable que le vent avait soufflé à travers la grille. Une odeur d'urine rance flottait dans l'air ; n'y voyant pas assez pour s'assurer que le banc était propre, Rielle jeta quelques poignées de sable dessus en espérant que cela suffirait à absorber un résidu éventuel.

Sa-Gest se planta près de la grille, son paquetage à ses pieds. Peu de temps après, Sa-Mica ressortit des quartiers d'habitation des prêtres pour leur apporter à boire et à manger. Le repas de Rielle se composait de céréales bouillies et d'une tasse d'eau. La jeune fille tenta de ne pas loucher sur celui de Sa-Gest, qui sentait la viande et l'agil – la liqueur aux herbes et aux épices que les prêtres produisaient pour leur propre consommation, et dont on disait qu'elle possédait des vertus curatives. Les céréales n'avaient pas de goût ; du moins n'étaient-elles ni dures ni sèches, contrairement aux rations de voyage qu'ils mangeaient depuis plusieurs quatraines.

Bientôt, Sa-Mica revint avec un seau, un tapis de couchage et une chaise. Il ouvrit brièvement la grille pour remettre les deux premiers objets à Rielle ; après quoi, il envoya Sa-Gest dormir à l'intérieur avec

les autres prêtres. Il se détourna pendant que Rielle se soulageait, puis s'assit sur la chaise et sortit son livre. Comme il faisait tout à fait nuit maintenant, il alluma sa lampe de lecture et la tint au-dessus des pages.

Rielle déroula le tapis de couchage sur le banc et s'assit pour écouter la voix grave de Sa-Mica.

— Il y a plus d'un siècle vivait une riche veuve nommée Deraia, qui avait cinq enfants. Même si elle pouvait se permettre d'engager des domestiques pour se charger des corvées ménagères, elle adorait cuisiner, et elle était très connue pour ses talents en la matière.

» Un jour, une terrible épidémie frappa sa contrée. Quand le premier de ses enfants tomba malade, Deraia se tourna vers les connaissances médicales qui se transmettaient de mère en fille dans sa famille. Mais celles-ci se révélèrent inefficaces, et l'enfant mourut.

» Quand son deuxième enfant tomba malade, Deraia se tourna vers les docteurs de la ville, si célèbres pour le savoir acquis au fil de siècles d'études, mais ils n'avaient jamais été confrontés à cette épidémie, et l'enfant mourut.

» Quand son troisième enfant tomba malade, Deraia se tourna vers les prêtres, mais à ce stade, le temple était déjà bondé de victimes. Trop peu nombreux pour s'occuper de toutes, et ne souhaitant favoriser ni les riches ni les pauvres, les prêtres tiraient leurs patients au sort. L'enfant de Deraia ne fut pas désigné, et il mourut.

» Quand son quatrième enfant tomba malade, Deraia pria les Anges pendant trois jours et trois nuits, fit des offrandes et effectua tous les rituels appropriés. Mais malgré sa piété, l'enfant mourut.

» Quand son cinquième et dernier enfant tomba malade, Deraia se tourna vers les plus vieux des livres dont elle avait hérité. Là, elle découvrit une magie longtemps tenue secrète ; elle apprit à s'en servir, et l'enfant guérit.

» Après coup, Deraia fut saisie par une atroce culpabilité. Sa fille vivait alors que tant d'autres enfants étaient morts ! Puisque son âme était déjà condamnée, elle songea qu'elle n'avait plus rien à perdre. Aussi soigna-t-elle également les enfants de ses proches, en dissimulant la manière dont elle s'y prenait et en leur demandant de ne pas évoquer son intervention.

» Mais plus Deraia sauvait d'enfants, plus sa culpabilité grandissait. Pourquoi les pauvres devaient-ils souffrir pendant qu'elle réservait ses bons soins à ses riches amis ? Alors, elle s'aventura seule dans les quartiers les plus pauvres de la ville – et bientôt, tout le monde ne parla plus que de la dame qui soignait les gens d'une simple apposition des mains, même si nul ne pouvait dire comment.

» Quand la nouvelle arriva à leurs oreilles, les prêtres devinèrent de quoi il retournait et tendirent un piège à Deraia. Une fois arrêtée,

celle-ci avoua son crime et se soumit de son plein gré à leur jugement. Mais elle avait fait tant de bien qu'au lieu de se rassembler pour la chasser de la ville, les habitants vinrent protester contre son expulsion et la retenir.

» Craignant que la population ne se rebelle contre la sagesse des Anges, le clergé consulta les dix prêtres les plus respectés du monde. Ces derniers se réunirent pour comparer le bien qu'avait fait la veuve et la magie qu'elle avait volée. Ils savaient qu'il fallait la surveiller de près, de crainte qu'elle ne recommence. Ils savaient aussi qu'elle devait être punie pour ne pas que d'autres soient tentés de reproduire ses agissements. Ils savaient enfin que son châtiment devait être acceptable aux yeux du peuple.

» Ils décidèrent que la veuve, et sa fille après elle, devrait remplacer la magie qu'elle avait volée. Lorsqu'elle apprit cela, et lorsqu'on lui demanda de quelle manière elle souhaitait procéder, Deraia réfléchit longuement. La médecine et la cuisine étaient ses deux seuls talents. Si elle ne pouvait pas aider les gens avec le premier, elle devrait se rabattre sur le second.

» Ainsi, pendant le reste de sa vie, Deraia prépara des repas pour les pauvres et récolta des donations pour le temple en compagnie de sa fille survivante. On disait que ses plats étaient stupéfiants, car combiner des ingrédients selon une recette n'aurait pas suffi à générer de la magie. Les gens venaient de loin pour goûter à sa cuisine.

» Et ceux qui la surveillaient étaient convaincus que Deraia et sa fille avaient plus que remboursé leur dette envers les Anges avant de mourir, et qu'ils les reverraient dans l'au-delà.

Son histoire terminée, Sa-Mica ferma les yeux un moment comme il le faisait chaque fois. Rielle garda le silence, mais des questions bouillonnaient dans son esprit.

Que mijote-t-il ? La plupart des fables qu'il lui lisait – pas toutes, mais beaucoup – parlaient de gens qui avaient utilisé de la magie et reçu le pardon des Anges. Essayait-il de lui dire qu'elle pouvait se racheter ? Si c'était le cas, et si Rielle y parvenait, que se passerait-il alors ? La libérerait-on dès l'instant où elle aurait payé sa dette ?

Pourtant, chaque fois qu'elle l'interrogeait sur la prison, Sa-Mica refusait de lui donner le moindre détail. Quelques nuits auparavant, Rielle s'était dit que, peut-être, il préférerait ne pas le faire devant Sa-Gest, même si elle ignorait pourquoi.

— Tu as des questions ? lui demanda le prêtre.

— Aucune que vous n'ayez déjà esquivée, répondit Rielle sans parvenir à dissimuler l'espoir dans sa voix.

— Dans ce cas, puissent les Anges veiller sur toi cette nuit, dit Sa-Mica en se levant.

Rielle soupira et secoua la tête. Pourquoi l'interrogeait-il s'il n'avait

pas l'intention de lui répondre ? *Peut-être parce que je ne pose pas les bonnes questions*, songea la jeune fille.

Sa-Mica gloussa. C'était un son réconfortant, et étrangement chaleureux si l'on considérait la situation et leurs rôles respectifs.

— Plus que quelques jours, Rielle. (Il souffla sa lampe.) Dors.

Malgré la dureté du banc de brique, Rielle s'endormit aussitôt que sa tête toucha le tapis de couchage.

Elle fut réveillée par du bruit et de la lumière. Tout son corps était courbatu. *Déjà le matin, alors que je suis encore si fatiguée ? Comment est-ce possible ?*

Ouvrant les yeux, la jeune fille fronça les sourcils en constatant qu'il faisait toujours noir à l'intérieur de sa cellule. Pourtant, elle distinguait son ombre sur le mur d'en face, découpée par une faible lueur qui brillait au-dehors – une lumière qui se déplaçait.

Puis elle entendit une respiration rapide, légèrement rauque, provenant de l'autre côté de la grille. Elle tourna la tête et le regretta aussitôt.

Pressé contre les barreaux, Sa-Gest la fixait d'un regard intense. Quand il vit qu'elle était réveillée, il eut un sourire grimaçant, et la lumière qui flottait entre eux fit étinceler ses dents. Une de ses mains tenait quelque chose de petit et de carré. Son autre main allait et venait devant son bas-ventre en courts mouvements saccadés. Rielle baissa les yeux et se figea, choquée, en voyant ce qu'il secouait ainsi. Sa-Gest rit tout bas.

— Viens m'aider, susurra-t-il. Et une fois à la prison, je ferai en sorte que tu sois... disons, mieux traitée... (Il prit une inspiration sifflante.) Oh... trop tard.

Rielle, qui s'apprêtait à se lever, parvint à esquiver de justesse. Sa-Gest visait sa figure – sans quoi, elle n'aurait peut-être pas réussi à s'écarter à temps. Sa semence s'écrasa sur le tapis de couchage. Rielle poussa un hoquet de dégoût et s'en voulut immédiatement. Sa-Gest n'espérait que cela : lui soutirer une réaction. Ravalant sa bile, la jeune fille poussa le tapis de couchage par terre et espéra que le sable absorberait la tache humide.

Vous êtes vil et répugnant, songea-t-elle.

— Tant pis, soupira Sa-Gest.

Rielle évita de le regarder pendant qu'il rajustait ses robes.

— Je suis certain qu'il y aura d'autres occasions, poursuivit-il. Ce serait bien que tu te dégoûdisses un peu avant notre arrivée. Au Temple de la Montagne, ils s'attendent à ce que tu saches faire ça, et bien plus encore.

Rielle releva brusquement la tête, et avant qu'elle puisse se ressaisir, son regard croisa celui de Sa-Gest. Le prêtre sourit et hocha la tête.

— Tu m'as bien entendu. J'essaie de te rendre service. Tu ne

voudrais pas te retrouver là-bas sans expérience et sans amis. (Il ricana.) Et ne va pas croire que Sa-Mica t'aidera. Il repartira aussitôt chercher d'autres impurs.

Ne fais pas attention à lui, s'exhorta Rielle. Il essaie de te faire peur. Tout de même, et si... ? Non. Ça ne peut pas être vrai.

Elle remarqua que le prêtre tenait toujours l'objet carré. Voyant qu'elle le regardait, il le tourna vers elle en grimaçant. Sa lumière magique éclaira une surface couverte d'une sorte de pâte brillante. Puis Rielle distingua les couleurs et les formes peintes dessus et elle se figea, horrifiée.

C'était le nu d'elle qu'Izare avait commencé. Celui qu'elle avait fini. Celui qui avait disparu après l'une des inspections menées par Sa-Gest et Sa-Elem. La peinture avait bavé sur les bords aux endroits où le prêtre avait dû appuyer ses doigts quand elle n'était pas encore tout à fait sèche.

Prise de colère, Rielle tenta de lui arracher le tableau, mais Sa-Gest recula vivement et éclata de rire.

— Non, tu ne peux pas le reprendre. J'en ai encore besoin. Il m'a tenu compagnie bien des nuits. Évidemment, il n'est pas aussi beau que ton portrait, mais celui-là ne rentrait pas dans mon paquetage.

Le souffle de Rielle s'étrangla dans sa gorge. *Le portrait !* Elle ne l'avait pas revu depuis le jour de sa fugue. Sa-Gest l'avait-il volé quand les prêtres étaient venus la chercher chez Izare ? *Probablement, parce que je ne l'ai jamais revu par la suite. Pourquoi Izare ne m'a-t-il rien dit ?* Rielle serra les poings. *Si je devais tuer ce misérable pour m'enfuir, je n'aurais aucun remords,* se dit-elle.

Un frisson la parcourut. Soudain, s'échapper n'était plus un fantasme entretenu dans le seul but de se distraire, mais un véritable objectif. Jusqu'ici, tout ce qu'on lui avait fait subir, tout ce qu'on lui avait pris était un châtement justifié, mais passer le reste de sa vie à la merci de cet homme... Non, elle ne méritait pas cela. Personne ne le méritait.

Dans ce cas... pourquoi ne pas agir maintenant ? Pourquoi ne pas utiliser la magie pour tenter de s'évader ? Sa-Mica était dans les quartiers d'habitation du temple. Affronter un seul prêtre serait plus facile qu'en affronter deux.

— Que se passe-t-il ici ? tonna une voix masculine.

Sa-Gest fit un bond en arrière, et soudain, la cellule se trouva plongée dans le noir. Découpée par la lumière qui s'échappait des quartiers d'habitation, une silhouette s'approcha à grands pas. Même si son visage restait dans l'ombre, Rielle reconnut Sa-Mica à sa démarche. Sa-Gest se retourna et haussa les épaules.

— Rien.

— Donne-moi ça, exigea Sa-Mica. Non, j'ai vu ce que tu tenais, et ce

n'était pas ça. Donne-le-moi.

Les deux prêtres se firent face, très raides. Puis une nouvelle lumière apparut, et Rielle eut juste le temps d'apercevoir le nu dans les mains de Sa-Gest avant qu'elle ne s'éteigne de nouveau. Des flammes jaillirent de la toile, qui s'écrasa aux pieds de Sa-Gest. Rielle la fixa du regard sans réagir. Le seul tableau auquel Izare et elle avaient collaboré n'était plus, et elle n'en éprouvait que du soulagement.

— Imbécile, siffla Sa-Mica. Donne-moi une seule bonne raison de ne pas te renvoyer à Fyre.

— Je ne l'ai pas touchée, protesta Sa-Gest. Je n'ai fait que... lui parler.

— Pour la faire chanter ou pour la provoquer ?

— Ni l'un ni l'autre ! Je...

— Va te coucher. Réveille Sa-Jeim et dis-lui qu'il doit prendre son tour de garde plus tôt que prévu. Demain, tu porteras le paquetage de Rielle en plus du tien.

La tête rentrée dans les épaules, Sa-Gest s'éloigna. Peu de temps après, le prêtre local sortit des quartiers d'habitation du temple en étouffant un bâillement. Sa-Mica s'écarta de la cellule pour échanger quelques phrases avec lui à voix basse. Rielle tendit l'oreille pour essayer de surprendre leur conversation.

— Désolé... ça, dit Sa-Mica.

— Elle est... ?

— Non. Je crois qu'il le sait. J'ignore comment il l'a découvert.

Le prêtre à la cicatrice se tut. Sa-Jeim secoua la tête et murmura quelque chose. Rielle se rapprocha de la grille, fermant les yeux pour mieux se concentrer.

— ... faites-vous ça ? demanda Sa-Jeim.

— Parce qu'il le faut, répondit Sa-Mica avec force.

Il se tut et jeta un coup d'œil en direction de Rielle.

— Vous êtes né et vous avez grandi dans cet endroit terrible ; pourtant, vous êtes devenu un homme meilleur que la plupart d'entre nous. Ça me donne de l'espoir, affirma Sa-Jeim.

Puis il posa une question que Rielle ne comprit pas. Sa-Mica secoua la tête. Sa-Jeim soupira et se dirigea vers la cellule.

— Je finirai par vous soutirer la vérité, Sa-Mica, jeta-t-il par-dessus son épaule, une affection perceptible adoucissant sa mise en garde.

Comme le vieux prêtre approchait de la grille, Rielle parvint à distinguer son visage dans la lueur des étoiles, et ce qu'elle lut sur ses traits la fit frissonner.

De la pitié.

NEUVIÈME PARTIE

Tyen

Chapitre 22

Tyen se frotta le visage, bâilla et s'adossa aux étais de l'aérochar. La nuit avait été venteuse ; des rafales avaient ballotté la capsule en tous sens, si bien que malgré les longues cordes qui reliaient le châssis à la plate-forme en contrebas, le jeune homme avait fort mal dormi.

Baissant les yeux, il vit des enfants voler autour de l'Aiguille et se souvint de ce qu'Ysser lui avait dit à leur sujet. La première d'entre eux était arrivée à Tyeszal quelques siècles auparavant. Fille d'acrobates qui voyageaient à travers le pays en se produisant pour de l'argent, elle avait tant impressionné le roi de l'époque que celui-ci avait attribué une chambre à ses parents, et des gages généreux pour qu'ils restent à Tyeszal afin de former d'autres enfants. Bientôt, ces derniers s'étaient rendus tellement utiles comme messagers que des lois et des traditions avaient été créées pour choisir les apprentis, leurs méthodes d'instruction et la durée de leur service.

Tout aussi fascinante à observer était la traînée de Suie qui se formait dans le sillage des fillettes. Chaque fois que l'une d'elles passait près de lui, Tyen s'émerveillait de la rapidité avec laquelle la magie s'écoulait pour remplir le vide ainsi créé.

Ce doit être pareil dans les autres mondes, songea-t-il pour la centième fois. Et pour la centième fois, il regretta de ne pas pouvoir vérifier auprès de Vella ; et pour la centième fois, il se demanda si elle était perdue pour lui à jamais. *Au moins n'est-elle pas tombée entre les pattes de Kilraker et de Gowel*, se dit-il pour se consoler.

Jetant un coup d'œil aux deux aérochars soigneusement amarrés de part et d'autre de la plate-forme, il repensa à la confrontation dans la salle d'audience du roi des Sseltes. Aurait-il pu agir différemment ? Avait-il la moindre chance de s'en tirer mieux que ça ?

Dès son entrée dans la pièce, Kilraker, Gowel et deux autres Lératiens s'étaient avancés pour l'encercler. Mais Ysser s'était interposé et avait entraîné Tyen vers son roi. Celui-ci était assis sur un canapé large et profond qui aurait facilement pu accueillir quatre ou cinq personnes – le genre de trône qu'un monarque pouvait partager avec ses invités de marque. Tyen lui avait tendu ses paumes, mais Cryll ne lui avait pas rendu son salut.

— Ffous connaissez ces hommes ? avait demandé Ysser.

Tyen avait acquiescé.

— Ffous ffous appelez bien Tyen Fondacier ? Pas Aren Coble ?

— Oui.

— Ils disent que ffous avez ffolé quelque chose. C'est ffrai ?

— Non. Oui.

Voyant l'air perplexe du sorcier, Tyen avait expliqué :

— Kilraker a volé quelque chose à l'Académie. (Il s'était retourné pour désigner son ancien professeur.) Et il s'est débrouillé pour me faire accuser. J'ai réussi à lui reprendre l'objet en question, mais je ne pouvais pas le rendre à l'Académie. C'était un artefact précieux, et ils comptaient le détruire.

Il voulait ajouter qu'il avait volé un aérochar – et même deux – pour s'enfuir, mais Ysser l'avait interrompu.

— Artefact ?

— Un trésor.

Le sorcier avait acquiescé. Il s'était retourné pour traduire au roi. Les sourcils froncés, celui-ci avait regardé alternativement Tyen et les nouveaux venus avant de prendre la parole.

— Quel est ce trésor ? avait traduit Ysser.

Kilraker s'était rembruni.

— Tyen...

— Ils ne vous l'ont pas dit ? s'était étonné le jeune homme.

— Non.

Kilraker espérait sans doute éviter de révéler ce dont Vella était capable, au cas où les Sseltes décideraient de l'examiner et découvriraient les secrets qu'elle contenait.

Terriblement conscient de la sacoche qui lui battait la hanche, Tyen avait soupesé ses chances de conserver Vella. Il se doutait que les autres Lératiens étaient des sorciers. Kilraker et Gowel ne se seraient pas donné la peine d'emmener des poids morts. S'il devait se battre contre eux, Tyen doutait fort de gagner. Mais pour l'instant, ils ne l'attaquaient pas. Sans doute parce qu'ils n'avaient pas l'autorisation du roi, et qu'ils ne voulaient pas compromettre les futurs échanges commerciaux entre l'empire et le Grand Sud.

— Le roi ffeut ffous traiter bien, avait dit Ysser à Tyen. Mais il ne défie pas les lois d'un autre pays sans une bonne raison. Ces hommes doivent prouver qu'ils disent la fférité. Jusque-là, nous gardons en sécurité la chose que ffous affez ffolée.

Aussi Tyen lui avait-il remis Vella, en le prévenant qu'il s'agissait d'un livre qui collectait et stockait toutes les informations détenues par les personnes qui le touchaient.

Inutile de dire que cela n'avait pas beaucoup plu à Kilraker et à Gowel.

Ysser avait enveloppé Vella d'un chiffon avant de la prendre et de l'apporter au roi. D'une poche de son manteau, celui-ci avait sorti un

sac fait d'un matériau transparent. Il l'avait tenu ouvert pour qu'Ysser puisse glisser Vella dedans ; cela fait, il avait noué ses cordons serrés et l'avait suspendu au dos de son trône.

— Le liffre reste ici jusqu'à ce qu'on décide quoi en faire, avait traduit Ysser.

Puis il avait expliqué de quelle façon se déroulerait l'audience visant à déterminer si Tyen et Vella devaient être remis aux envoyés de l'Académie. Kilraker avait prévenu le roi que Tyen était puissant et qu'il serait difficile de l'empêcher de s'échapper. Il avait offert de le neutraliser, mais le roi avait refusé. Au terme de la discussion qui avait suivi, Ysser avait déclaré que Tyen resterait dans son aérochar, attaché à l'Aiguille et dont on aurait préalablement gonflé la capsule, mais retiré les propulseurs comme le gouvernail.

C'était une forme de captivité étrange mais très efficace. Tyen aurait pu trancher ses amarres et laisser le vent l'emporter, mais Kilraker aurait eu tôt fait de le poursuivre et de le rattraper. Des gardes surveillaient le moindre geste du jeune homme pour s'assurer qu'il ne tente pas de reprendre Vella. Ysser avait sans doute deviné que Tyen ne partirait pas sans elle tant qu'il lui resterait la moindre chance de la récupérer. Tout en guidant le prisonnier vers la plate-forme, le sorcier lui avait jeté un coup d'œil en biais.

— Pourquoi ffous dites « elle » quand ffous en parlez ?

— Autrefois, c'était une femme qu'on a transformée contre sa volonté. Une partie d'elle subsiste dans ce livre. Je lui ai promis de chercher un moyen de lui rendre sa forme humaine.

— C'est une... je crois que ffous appelez ça une noble tâche.

Tyen avait acquiescé.

— Vous avez une idée de la façon dont je pourrais m'y prendre ?

— Je crains que non.

On lui avait donné des vêtements chauds et des couvertures supplémentaires. Chaque jour, Ysser ou un autre sorcier sselte lui montait magiquement des paniers de nourriture. Tyen devait chauffer l'air à l'intérieur de la capsule, ce qui ne présentait pas d'autre difficulté que de se réveiller périodiquement pendant la nuit pour ne pas le laisser refroidir.

Par deux fois, on l'avait fait descendre dans l'Aiguille pour l'interroger. Tyen avait été rassuré de voir le sac suspendu au dos de l'étrange trône du roi, et Vella visible à l'intérieur. La deuxième fois, en le ramenant sur la plate-forme, Ysser lui avait assuré qu'ils prendraient bientôt leur décision. Aussi, lorsque la porte du palais s'ouvrit et que le sorcier sortit encadré de deux gardes, Tyen sentit son cœur se gonfler d'espoir. Il relâcha un peu de l'air de la capsule, qui se mit à descendre. Les deux gardes tirèrent sur les amarres pour l'amener plus vite au sol.

Comme Tyen descendait de son appareil, Ysser lui sourit.

— Ffous allez bien ?

— Oui, même s'il a fait un peu froid la nuit dernière.

Le sorcier opina du chef.

— Je m'inquiète pour ffous. Ffenez.

Il se retourna vers la porte, et Tyen le suivit.

Il faisait plus chaud à l'intérieur ; Tyen en profita pour ôter le manteau doublé de fourrure qu'on lui avait fourni, ainsi que sa toque et son écharpe.

Au lieu de s'arrêter devant la salle d'audience, Ysser poursuivit son chemin jusqu'à une pièce plus petite que les autres, mais tout aussi luxueusement décorée. Deux grands canapés similaires au trône du roi se faisaient face de part et d'autre d'une longue table basse.

Gowel était assis sur l'un d'eux.

L'aventurier sourit à Tyen, qui se rembrunit et se tourna vers Ysser.

— Que se passe-t-il ?

— Gowel ffeut ffous parler, répondit le sorcier. Je reste dans le coin, assez loin pour ne pas entendre. Appelez si ffous avez besoin de moi, ajouta-t-il en jetant un regard appuyé à Tyen.

Puis il sortit en refermant la porte derrière lui.

Tyen reporta son attention sur Gowel, qui lui désigna l'autre canapé.

— Assieds-toi, Tyen.

— Pourquoi devrais-je vous écouter ?

L'aventurier sourit.

— Parce que je vais te donner une chance d'acheter ta liberté.

— Je ne vous remettrai pas Vella.

— Je ne te le demande pas.

Tyen plissa les yeux, hésita un moment, puis alla s'asseoir face à Gowel.

— Pourquoi devrais-je vous faire confiance ?

Gowel gloussa.

— Pourquoi, en effet ? Peut-être parce que le marché que je vais te proposer justifie ce risque.

Tyen ricana.

— Un marché risqué, c'est un pari.

— Je suppose, concéda Gowel en grimaçant. Tu as beaucoup mûri depuis notre dernière rencontre, jeune Fondacier. Tu n'es plus aussi naïf. (Il se frotta les mains et se pencha en avant, plantant son regard dans celui de Tyen.) Crois-le ou non, mais nous ne sommes pas venus dans le Sud pour te retrouver. Nous avons un autre objectif. Te chercher était la couverture idéale pour notre véritable dessein.

Tyen garda le silence malgré son esprit en ébullition. Si Gowel ne mentait pas, qu'est-ce qui avait bien pu l'amener ici ? Lors de son

expédition précédente, avait-il découvert quelque chose qu'il avait gardé pour lui jusqu'à ce qu'il puisse revenir avec Kilraker et ses associés ? Avant même de connaître l'existence de Vella, Kilraker était déjà prêt à sacrifier ses contacts et la sécurité de son emploi à l'Académie pour se joindre à Gowel. Et une fois au courant de l'existence de Vella, il avait été prêt à faire accuser Tyen de vol par-dessus le marché.

— Le livre t'a appris que l'univers contient d'autres mondes, des mondes beaucoup plus riches en magie que le nôtre, poursuit Gowel. Tu sais qu'il est possible de voyager de l'un à l'autre, et que déplacer plusieurs personnes ne consomme pas davantage de magie qu'en déplacer une seule.

Un frisson d'excitation parcourut Tyen. Non, il n'était pas au courant de ce dernier détail.

— Nous pensons que ça fonctionne comme un tunnel : une fois que tu as dépensé l'énergie nécessaire pour le creuser, peu importe le nombre de personnes qui l'empruntent. Il y a plusieurs jours, supposant que ça réclamerait moins de magie, nous avons tenté d'ouvrir un petit passage, juste assez grand pour y envoyer des objets ou de petits animaux. Tu veux savoir ce qui s'est passé ?

Malgré lui, Tyen se pencha en avant.

— Quoi ?

Gowel gloussa.

— Ça n'a pas marché. Un sorcier ne peut pas se contenter d'envoyer quelque chose à travers la barrière entre les mondes, il doit se déplacer avec. Du moins, c'est ce que Kilraker en a déduit. Il a ensuite réussi à s'éloigner quelque peu de ce monde, et nous l'avons vu disparaître sous nos yeux, puis revenir quelques minutes après. Mais ce bref déplacement a consommé toute la magie qu'il avait pu collecter. Nous avons donc besoin d'une source plus abondante.

— Voilà pourquoi vous êtes venus ici, devina Tyen.

— Exact. (Gowel jeta un regard à la ronde.) Nos ancêtres avaient peut-être raison de penser que la créativité génère de la magie. À moins que ce ne soit l'absence de machines gourmandes en énergie qui explique sa densité dans l'atmosphère alentour. Mais ça n'a pas d'importance, ou du moins, ça n'en aura bientôt plus, parce que nous avons l'intention de puiser la magie d'un autre monde. Nous pensons que si un sorcier s'arrête à mi-chemin entre deux mondes, il peut faire transiter de la magie de l'un à l'autre. À défaut, tu n'auras qu'à traverser complètement, prélever de la magie dans le monde suivant et la rapporter ici. Les autres mondes sont tellement riches en magie que tu ne devrais pas avoir de difficulté à en amasser plus que nécessaire pour ton retour, et libérer le reste à ton arrivée.

Un nouveau frisson parcourut l'échine de Tyen.

— Quand vous dites « tu », ce n'est pas juste une façon de parler, n'est-ce pas ?

Gowel sourit et secoua la tête.

— Kilraker parviendrait peut-être à réunir assez de magie dans ce monde pour tenter la traversée, mais votre affrontement à l'Académie nous a appris que ton allonge était supérieure à la sienne. Donc, tu as davantage de chances de réussir. Et nous n'aurons probablement pas droit à deux tentatives : la première épuiserait le plus gros de la magie présente autour de l'Aiguille.

Le picotement dans le ventre de Tyen s'évanouit d'un coup.

— Vous voulez faire ça ici ? Vous avez demandé au roi s'il est d'accord pour que vous utilisiez toute la magie autour de son palais ?

— Bien entendu, répondit Gowel. Il est prêt à courir le risque. Si tu réussis, l'Aiguille deviendra un lieu de pouvoir incroyable. La magie que tu rapporteras s'écoulera à partir d'ici pour réapprovisionner le reste du monde, si bien qu'il n'y en aura nulle part davantage. (Il gifla ses genoux et se pencha vers Tyen.) Réfléchis ! Nous serons des héros, les hommes qui auront sauvé ce monde d'une pénurie de magie. Pense à toutes les machines qui nous permettent de nourrir et d'habiller les gens. Pense aux sorciers guérisseurs. Pense à la vulnérabilité grandissante des villes léратиennes. Combien de temps avant que des nations étrangères moins civilisées mais plus riches en magie ne cherchent à profiter de cette faiblesse ? Toutes les conquêtes de l'empire seraient perdues – l'empire lui-même s'effondrerait peut-être !

Le cœur de Tyen battait très fort, mais le jeune homme s'efforçait de contenir son excitation. Peut-être vaudrait-il mieux que les colonies de l'empire soient délivrées de son joug. Tyen pensa au peuple de Veroo et de Sezee, forcé de renoncer à ses coutumes ancestrales pour se plier à celles de l'empire. Il pensa à Orn et à tous les Rymuans dont les terres étaient saisies et les forêts abattues. Il pensa aux Mailandais dont les archéologues piétinaient les traditions et pillaient les tombes.

Mais une telle révolution ne se produirait pas sans combats sanglants. Les machines œuvraient pour le bien commun, et il serait regrettable que les découvertes accomplies au fil des siècles soient perdues. Si une transition plus progressive était possible – si elle laissait aux gens le temps de s'adapter – ne serait-elle pas plus pacifique ?

Peut-être que oui, si Tyen pouvait rapporter de la magie dans leur monde à un rythme contrôlé. Mais le succès de l'entreprise n'était nullement garanti. Ils pouvaient très bien utiliser toute la magie autour de l'Aiguille et s'apercevoir qu'ils étaient incapables de la remplacer. Le roi mesurait-il le risque ?

Avant d'accepter, je vais devoir vérifier.

Après ça, Tyen devrait s'assurer que c'était bien tout ce que Gowel

attendait de lui. Et qu'il avait réellement l'intention de lui laisser Vella.

— Qu'est-ce que j'y gagne ? demanda-t-il tout de go.

Un pli barra le front de Gowel, qui se radossa au canapé.

— Nous te rendrons ton livre, et nous te laisserons partir. Tu devras promettre de ne jamais revenir dans le Nord. Nous ne dirons pas à l'Académie que tu te trouves dans le Grand Sud.

Tyen ne deviendrait donc pas un héros. Gowel et Kilraker n'avaient nullement l'intention de partager la gloire de leur entreprise avec lui. Tyen pouvait s'en accommoder, du moment qu'il restait libre de chercher une solution pour Vella.

— D'accord. Mais avant d'essayer quoi que ce soit, je veux récupérer Vella, exigea-t-il.

— Je doute que Kilraker accepte.

— Vous avez l'avantage du nombre, et contrairement à moi, l'Académie ne vous tient pas coupables d'un crime que vous n'avez pas commis. Je n'ai pas oublié ce qui s'est passé la dernière fois que vous avez offert de m'aider.

Gowel fit la moue puis acquiesça.

— Touché. Je vais tenter de le convaincre.

Il se leva et se dirigea vers la porte, puis s'arrêta et se tourna vers Tyen, l'air grave.

— J'ai toujours voulu que nous soyons alliés, pas ennemis. Et même si je regrette ce que nous t'avons fait, tu en sortiras peut-être gagnant au final. Quelqu'un d'aussi puissant que toi, coincé à l'Académie, restreint par toutes ces lois et par le manque de magie... C'eût été du gaspillage.

— Au lieu de quoi, je vais être restreint par le manque de formation, répliqua sèchement Tyen.

Gowel haussa les épaules et se tourna de nouveau vers la porte.

— Tu pourras très bien apprendre sur le terrain, lâcha-t-il avant de sortir.

Tyen soupira. *Et si c'était complètement idiot de ma part d'accepter ?* Dès qu'il aurait récupéré Vella, il la consulterait. Ensemble, ils chercheraient des pièges potentiels, des failles dans le plan de Gowel et de Kilraker.

Un long moment s'écoula. Puis Ysser revint.

— Ils ffous pardonnent, dit-il en souriant.

Tyen secoua la tête.

— Pas vraiment. Si Kilraker est d'accord, ils vont me rendre Vella et ma liberté en échange de mon aide. Ils vous ont expliqué ce qu'ils veulent que je fasse ?

Le sorcier acquiesça avec enthousiasme.

— Ffous allez prendre de la magie autour de l'Aiguille, ffous rendre

dans un autre monde et reffenir affec beaucoup plus de magie.

— Oui. Mais ça va consommer une grande quantité de votre magie – la totalité, peut-être. Et nous n'avons encore jamais fait une chose pareille. Si ça ne fonctionne pas, Tyeszal se retrouvera très appauvrie. C'est un gros risque à courir, fit remarquer Tyen.

Ysser opina gravement du chef.

— Sans risque, pas de découffertes. Tyeszal pourra toujours fabriquer plus de magie pour remplacer celle que ffous aurez utilisée. (Il tapota l'épaule de Tyen.) Ffous êtes bien bon de ffous soucier de nous. Je suis content que ffous êtes libre. Maintenant, je ffous emmène dans ffotre chambre pour manger et ffous changer. Et demain, je ffous rapporte le livre.

Chapitre 23

Des coups frappés à la porte réveillèrent Tyen. Le jeune homme bondit hors de son lit et se précipita maladroitement pour ouvrir. Les brumes du sommeil se dissipèrent très vite comme le plan de Kilraker pour cette journée lui revenait en mémoire.

Je vais tenter de me rendre dans un autre monde. Ou du moins, de faire la moitié du chemin.

Tyen entrouvrit la porte et découvrit Mig, le jeune protégé d'Ysser, planté dans le couloir. L'adolescent lui sourit et s'en fut d'un pas vif sans rien lui dire.

Il était juste venu me réveiller ? s'étonna Tyen.

La lumière qui entrait à flots par les fenêtres lui faisait mal à la tête. Il était resté debout très tard, à bavarder avec Ysser qui lui avait fait boire une liqueur sucrée produite dans le village côtier dont il était originaire. Lorsqu'il avait enfin rampé sous ses couvertures, Tyen voulait adopter le vieil homme comme grand-père, devenir son apprenti, ou les deux.

Sans prêter attention aux beaux habits que les Sseltes lui avaient offerts, il chercha du regard la chemise et le pantalon de porteur que Veroo et Sezee lui avaient achetés une éternité auparavant – du moins était-ce ce qu'il lui semblait. Il les trouva posés sur un coffre, lavés et pliés avec soin. Ce serait une tenue beaucoup plus pratique pour voyager entre les mondes.

Quelqu'un d'autre frappa à la porte. Cette fois, c'était un serviteur qui lui apportait son petit-déjeuner. Tyen mangea de bon appétit, jusqu'à ce qu'il repense à la mission qu'il avait accepté de tenter et que l'appréhension lui noue l'estomac. Après ça, ce fut tout juste s'il parvint encore à grignoter.

Son troisième visiteur du matin fut Ysser.

Le vieil homme se glissa dans la chambre avec un large sourire réjouï.

— C'est un grand jour pour ffous ! Kilraker nous dit de ffous donner ça quand ffous le rejoignez. (De son manteau, il sortit un sac transparent familier.) Je préfère ffous le donner tout de suite. Demandez-lui si c'est dangereux de ffoyager dans d'autres mondes. Et si c'est trop risqué... je ffous aide à quitter Tyeszal sans ffous faire voir.

Abasourdi, Tyen dévisagea Ysser.

— Vous feriez ça ?

Le sorcier acquiesça gravement et lui tendit le sac.

— Ffotre histoire est ffraie.

— Vous lui avez parlé ?

— Pas moi. Mig. Il dit que Kilraker est méchant affec ffous.

Tyen prit Vella, les sourcils froncés.

— Vous voulez toujours les laisser faire leur expérience ici, et utiliser une si grande quantité de votre magie ?

— Oui. Ffous prenez la magie de dehors, donc, il nous reste la magie de dedans. Quand ffous reffenez aaffec l'autre magie, remplacez celle de dehors. (De l'index, Ysser tapota le livre à l'intérieur du sac.) Elle dit qu'elle ffous apprend comment faire affant que ffous essayez avec Kilraker. (Le vieil homme fit un pas vers la porte.) Maintenant, je ffais me préparer dans mon atelier.

— Merci, dit Tyen chaleureusement.

Il ouvrit le sac et fit glisser Vella dans sa main. Son poids familier, la douceur de sa couverture suscitèrent en lui un profond soulagement. Elle était indemne, et de nouveau sienne.

Il ouvrit la couverture.

— *Tu vas bien, Vella ?*

Des mots se formèrent sur la page.

— *Oui. Donc, tu as conclu un marché avec Kilraker et Gowel.*

— *Exact. Tu crois que j'arriverai à voyager jusqu'à un autre monde ?*

— *C'est possible. Tu es puissant, et il y a beaucoup de magie ici.*

— *Tu crois que je pourrai m'arrêter à mi-chemin pour aspirer la magie d'un autre monde et la transférer à celui-ci ?*

— *J'en doute. En tout cas, ce n'est jamais arrivé à ma connaissance.*

— *Et me rendre jusqu'à un autre monde, y prendre de la magie et la rapporter ici ?*

— *C'est faisable, si l'autre monde est riche en magie et que tu possèdes une allonge suffisante.*

— *Et dans le cas contraire ?*

— *Tu devras utiliser une partie de la magie que tu auras prélevée dans l'autre monde pour revenir ici. Si ce qui reste est inférieur à ce que tu auras prélevé pour ton voyage, ton effort aura été vain.*

— *Et ce monde se retrouvera plus pauvre qu'avant.*

— *Sans compter le fait que si l'autre monde est lui aussi pauvre en magie, tu ne parviendras peut-être pas à revenir.*

Tyen frissonna. Il se retrouverait coincé là-bas.

— *Tu connais les mondes les plus proches de celui-ci ?*

— *Oui, mais mes informations datent de plus d'un millénaire.*

Beaucoup de choses pouvaient avoir changé dans ce laps de temps, comme ça avait été le cas dans le monde de Tyen.

— *J'imagine que je découvrirai de quoi il retourne une fois sur place. C'est un risque que je dois prendre.*

— *Ce n'est pas la seule possibilité qui s'offre à toi. Si tu le lui demandes, Ysser t'aidera à échapper à Kilraker et à l'Académie.*

— *Non. S'il existe une chance de contrer la pénurie de magie en ce monde, je dois la tenter. Dans l'intérêt de tous les gens qui vivent ici – et le tien, aussi. Si la magie finit par se tarir complètement, tu périras. (Tyen alla s'asseoir sur une chaise.) Explique-moi comment voyager entre les mondes, Vella.*

— *D'abord, tu dois prendre conscience du monde dans lequel tu te trouves, absorber un maximum de magie et repousser ce monde. Quand ça se produira, tu le sentiras.*

Tyen se concentra sur la magie qui l'entourait et, prudemment, en aspira un peu de l'autre côté du mur extérieur.

— *Je pousse vers où ? Vers le haut ? Vers le bas ? En avant ?*

— *Rien de tout ça. Tu réfléchis en termes de directions physiques à l'intérieur de ce monde. Ce que tu dois faire, c'est t'éloigner du monde lui-même. Mais d'abord, tu dois apprendre à le percevoir. Ferme les yeux ; ça évitera que la réalité physique ne te déconcentre.*

Tyen obéit. Aussitôt, sa conscience de la pression du sol sous ses pieds, ainsi que des bruits légers qui résonnaient dans la pièce et à l'extérieur, s'intensifia. Mais tout cela relevait de ses perceptions physiques. La seule autre chose qu'il détectait, c'était de la magie. Devait-elle être également considérée comme une force physique ? Ayant pensé sa question, Tyen rouvrit les yeux pour lire la réponse de Vella.

— *Non, pour la bonne raison qu'elle n'est pas affectée par les forces physiques.*

— *Pourtant, si j'en libère une certaine quantité, elle s'écoulera de moi. C'est une forme de poussée, non ?*

— *Pas la forme que tu vises.*

— *C'est bien ce que je craignais.*

— *Percevoir le monde, c'est un peu la même chose que percevoir la magie. Dans les deux cas, il s'agit d'une présence qui t'accompagne depuis toujours, au point que tu as cessé d'y faire attention – un peu comme un bruit de fond. Tu dois réapprendre à la détecter.*

Tyen rit et secoua la tête.

— *Mais c'est tellement vague ! se plaignit-il. Tu ne peux rien me dire de plus spécifique ?*

— *Telles sont les limitations imposées par ma forme. Je ne peux t'expliquer les choses qu'en utilisant des mots que tu connais. Et tu ne peux que les lire. Dans certains autres mondes, il est très courant que les sorciers expérimentés enseignent les voyages interdimensionnels à leurs apprentis en laissant ceux-ci observer leurs pensées durant un déplacement.*

Tyen eut un éclair d'inspiration.

— *Mais quand ils couchent leur expérience par écrit, comment la décrivent-ils ?*

— *Ils parlent de « s'écarter du monde en reculant d'un pas ». Ou de « battre en retraite derrière un rideau ».*

Ce qui n'était guère plus clair. Néanmoins, Tyen devait essayer. Il alla se placer au centre de la pièce. Puis il ferma de nouveau les yeux et s'imagina faire un pas en arrière, joignant le geste à la pensée pour faire jouer une éventuelle synergie. Mais rien ne se produisit. Il tenta d'utiliser la magie pour immobiliser l'air devant lui et pousser en s'appuyant sur cette surface, mais ne réussit qu'à tituber en arrière. Avec un soupir, il reporta son attention sur la page ouverte.

— *Tu n'arriveras à rien tant que tu ne percevras pas le monde*, déclara Vella. *Cesse de t'agiter. Sois patient. Fais abstraction de la réalité physique, qui n'entre pas en jeu dans le processus.*

Tyen obtempéra. Il sentait le sol sous ses pieds, l'air qui allait et venait dans ses poumons. Ses autres sens lui rapportaient une odeur de nourriture qui s'attardait dans la pièce, et des saveurs résiduelles sur sa langue. Ses oreilles captaient des bruits légers : le vent de l'autre côté de sa fenêtre, des pas dans le couloir... Il resta planté au milieu de la pièce, les yeux clos, jusqu'à ce qu'il soit certain qu'il n'existait rien de plus à percevoir. Alors, il capitula et consulta de nouveau Vella.

— *De quelles autres façons des sorciers ont-ils décrit ce fameux processus ?*

— *Selon certains, c'est comme prendre appui sur un rocher pour rectifier ta trajectoire pendant que tu nages.*

Tyen ricana. Vu qu'il ne savait pas nager, cette analogie ne lui était d'aucun secours. À moins qu'il ne s' imagine mettant la tête sous l'eau dans son bain et donnant une poussée sur les parois du baquet... Soudain, il eut une illumination.

— *Quand je pilote un aérochar, je fais la même chose pour éviter les obstacles. Sauf qu'ici, on ne parle pas d'un arbre ou même d'une montagne, mais d'un monde entier.*

Gardant les yeux ouverts, il se concentra sur les limites de son corps – un exercice déjà plus familier, car il faisait partie des bases de l'entraînement au combat magique. Un sorcier devait être capable d'immobiliser l'air autour de lui pour contrer une attaque physique sans réfléchir ni hésiter, si bien que tous les étudiants en magie apprenaient à développer la perception de leur corps dans l'espace.

Mais cette fois, Tyen ne cherchait pas à repousser une arme. Cette fois, c'était le monde qui restait immobile, et lui qui devait prendre appui dessus pour s'en éloigner. À cette fin, il devait percevoir le monde de la même façon qu'il percevait son propre corps.

Tyen déploya son esprit. La magie n'était pas stationnaire ; elle flottait autour de lui tel un brouillard translucide. En Lératie, elle descendait du ciel pour combler le vide créé par les machines. Mais ici, dans le Grand Sud, elle se déplaçait latéralement. Ysser l'avait mentionné la veille. « *La magie ffa ffers le nord* », se remémora Tyen. *Sur le coup, j'ai cru que c'était une allusion au fait que l'empire est plus avancé que Sseltee. En fait, il parlait au sens littéral.*

La magie s'écoulait vers le nord parce que, comme l'eau qui tend toujours à rétablir un niveau égal, elle se déplaçait naturellement pour combler les vides ; or, elle était présente en quantité inférieure dans le Nord. Très inférieure. Pas étonnant que le roi soit prêt à courir le risque d'épuiser la magie de Tyeszal : de toute façon, elle filait systématiquement vers le nord. Autrement dit, si Tyen réussissait, il aiderait à la fois l'empire et le Grand Sud.

Une détermination toute neuve emplit le jeune homme, qui prit une grande inspiration. Il considéra la magie qui s'écoulait autour de lui. Puisqu'il était capable de l'attirer vers lui, pouvait-il en faire d'autres choses ? L'immobiliser, par exemple ? Conjurant celle qu'il avait déjà absorbée, il banda sa volonté.

Une secousse le parcourut. La magie n'avait pas cessé de circuler, mais son flux tentait de l'entraîner, et il devait en dépenser une partie pour rester en place. Un large sourire fendit son visage. Autrement dit, il pouvait bel et bien l'utiliser pour s'orienter, même si elle n'était ni stable ni immobile.

La lumière s'intensifia autour de lui. Tyen baissa les yeux. Ses pieds glissaient lentement au-dessus du plancher ; pourtant, il n'éprouvait aucune sensation de mouvement.

C'est censé se passer comme ça ? se demanda-t-il.

— *Tout à fait,* répondit une voix de femme.

Surpris, Tyen relâcha sa concentration, et la pièce cessa aussitôt de briller. Le jeune homme eut conscience du moment précis où il revint dans le monde physique : ce fut comme si sa tête venait de crever la surface d'un bassin et de réapparaître à l'air libre.

Il baissa les yeux vers Vella. Des mots se formèrent sur la page.

— *Félicitations. Tu viens de quitter ce monde pour la première fois.*

— *J'ai réussi !* se réjouit Tyen. *Mais qui m'a parlé pendant ce temps ?*

— *Moi. Dans l'entre-mondes, j'ai une connexion différente avec l'esprit de la personne qui me tient.*

— *Tu aurais pu me prévenir.*

— *Tu n'avais pas besoin de le savoir tout de suite.*

— *Et je n'ai rien demandé.*

— *Tu ne pouvais pas deviner qu'il y avait une question à poser.*

— *Ça se passera toujours comme ça dans l'entre-mondes ?*

— *Oui.*

— C'est comme quand tu lis dans mon esprit ?

— Non. Le seul avantage, c'est que tu entends ma voix – et ce sera plutôt un inconvénient si ça doit te déconcentrer. Dès que tu cesses de lui résister, le monde physique rétablit son emprise sur toi. Mais plus tu t'éloignes de lui, plus cette emprise faiblit. Bien que tu n'en aies pas conscience, tu ne respires pas pendant ce déplacement, et s'il se prolonge trop, tu finiras par suffoquer.

— Suffoquer ? Tu aurais pu m'en parler plus tôt !

— Tu aurais été trop inquiet pour réussir à te concentrer. Quand tu viens à peine de t'écarter du monde physique, la moindre défaillance suffit à t'y ramener immédiatement. Donc, il n'y avait pas de danger.

— Si je comprends bien, mieux vaut que je prenne une grande inspiration avant de partir pour un autre monde ?

— Oui.

— Que deviennent les sorciers qui suffoquent dans l'entre-mondes ?

— Leur corps finit par s'échouer sur le monde le plus proche.

Des cadavres qui se matérialisaient subitement, comme sortis de nulle part ? Tyen frissonna en se remémorant des histoires effrayantes qu'il avait entendues, enfant. Peut-être contenaient-elles une graine de vérité. Plus il apprenait de choses sur les voyages entre les mondes, plus cela lui semblait dangereux.

Quelqu'un frappa à la porte, interrompant le cours de ses pensées.

— C'est sans doute Ysser qui revient me chercher pour me conduire à Kilraker. Tu as autre chose à me dire ?

— Rien d'urgent.

Tyen referma Vella et la glissa à l'intérieur de sa chemise, puis enfila sa veste par-dessus et la boutonna. Alors qu'il se tournait vers la porte, son regard se posa sur sa sacoche. Devait-il l'emporter ? Et Scarabée ? Peut-être valait-il mieux le laisser là, au cas où il lui arriverait quelque chose. Il était certain que Mig adorerait en hériter. Mais l'insectoïde avait été programmé pour n'obéir qu'à lui, et il n'avait pas le temps d'y remédier. Et puis, Kilraker risquait de le rapporter à l'Académie comme preuve qu'il avait retrouvé et éliminé Tyen, afin de toucher la récompense promise.

D'un autre côté, si Tyen emportait avec lui toutes ses maigres possessions, Gowel et Kilraker risquaient de penser qu'il n'avait aucune intention de revenir de l'autre monde. Aussi le jeune homme ouvrit-il sa sacoche et transféra-t-il l'insectoïde dans une poche intérieure de sa veste avant d'aller ouvrir.

Mig l'attendait dans le couloir. Il lui fit signe de le suivre et s'éloigna d'un pas vif. Tyen referma la porte de sa chambre derrière lui et se hâta de le rattraper.

Il se demanda si le roi assisterait à sa tentative et décida que c'était peu probable. Personne ne savait encore si ça fonctionnerait, et toutes

les expériences magiques étaient potentiellement dangereuses. Du coup, il ne fut pas surpris de ne trouver qu'Ysser, Kilraker, Gowel et leurs deux associés dans l'atelier du vieux sorcier. Celui-ci s'avança pour le saluer.

— Prêt ?

Tyen acquiesça.

— Je crois savoir comment m'y prendre.

— Tant mieux. (Ysser lui tapota le dos.) Faites bien attention à ffous. Ne prenez et ne libérez de la magie qu'à l'extérieur des murs de Tyeszal.

Tyen se tourna vers Kilraker, qui le dévisagea en plissant les yeux. Il tenait une longueur de corde.

— Fondacier.

— Professeur. Ou est-ce inexact désormais ?

— Je n'ai pas encore démissionné officiellement.

Tyen se força à sourire.

— Dans ce cas, je ferais mieux de vous appeler juste Kilraker dès maintenant, pour que vous ayez le temps de vous y habituer. (Les jointures de son interlocuteur blanchirent sur la corde.) J'espère que vous ne comptez pas m'attacher avec ça, ajouta Tyen.

— Aussi tentant que ce soit, telle n'est pas notre intention. Nous étions seulement curieux de voir si tu pourrais en emporter une extrémité.

Tyen haussa les épaules.

— Ça ne peut pas faire de mal d'essayer.

Il s'approcha de Kilraker et le dévisagea d'un regard pénétrant. Son ancien professeur se sentait-il coupable d'avoir gâché ses études à l'Académie ? Éprouvait-il une once de remords pour tout le tort qu'il lui avait causé ? Mais Kilraker lui rendit son regard froidement. Du moins Tyen ne lisait-il pas de duplicité sur ses traits : il semblait juste pressé et méfiant, comme si c'était Tyen qui avait pour habitude de trahir son entourage.

Kilraker lui tendit une extrémité de la corde. Tyen s'en saisit et recula de quelques pas.

— Récapitulons. Vous voulez que je me rende dans un autre monde, ou du moins, que je m'en approche autant que nécessaire pour y prendre de la magie et la rapporter ici. Autre chose ?

— Non, répondit Kilraker. Reste concentré sur ta mission.

Tyen regarda Gowel et les autres, qui secouèrent la tête. Il se tourna vers Ysser.

— Les messagers volants sont à l'intérieur ?

Le vieil homme sourit et acquiesça. Un pas en retrait derrière lui, Mig irradiait l'excitation.

Pas de raison d'atermoyer. Voyons si je peux me déplacer jusqu'à un

autre monde.

Tyen prit une grande inspiration et projeta ses perceptions à l'extérieur de l'Aiguille, le plus loin qu'il le put. Puis il aspira toute la magie qu'il avait englobée en partant de la lisière extérieure pour former une colonne à l'intérieur des murs de Tyeszal. Jamais encore il n'en avait pris une telle quantité ; pourtant, il ne faisait aucun effort pour la contenir.

Il se concentra sur la colonne qu'il venait de créer. Désormais entourée par un vide magique, elle s'éparpillait doucement dans toutes les directions. Mais elle restait assez dense pour fournir à Tyen un appui stable à l'aide duquel s'orienter.

Il poussa.

Une fois de plus, la lumière s'intensifia autour de lui. La pièce pâlit lentement, comme si un brouillard sorti de nulle part l'emplissait peu à peu, ou comme si ses yeux perdaient leur capacité à distinguer les couleurs. Les sons étaient assourdis eux aussi. En regardant ses mains, Tyen vit qu'elles s'estompaient également, tout comme la corde qu'il tenait.

De son côté, Kilraker gesticulait désespérément pour retenir l'autre extrémité de la corde, mais ses mains passaient au travers. Tyen se souvint des paroles de Gowel : « *Un sorcier ne peut pas se contenter d'envoyer quelque chose à travers la barrière entre les mondes, il doit se déplacer avec.* » Visiblement, tout ce que portait le sorcier partait avec lui – ce qui était une chance pour Tyen, sans quoi, il serait arrivé dans l'autre monde nu comme un ver et sans Vella.

Toutefois, il devait exister des limitations. Seule la corde partait avec Tyen : Kilraker, qui en tenait l'autre extrémité, n'était pas entraîné avec elle. Il semblait d'ailleurs fort mécontent. Il dit quelque chose, mais d'une voix trop étouffée pour que Tyen puisse comprendre. Les autres haussèrent les épaules. L'expression de Kilraker se durcit. Ysser écarquilla les yeux et fit un pas en avant. Il posa une main sur le bras de Kilraker et dit quelque chose d'un air sévère.

Que mijote encore Kilraker ? se demanda Tyen, cessant de pousser pour observer la scène.

Kilraker donna une bourrade à Ysser. Le vieil homme tituba, et Mig le prit par les épaules pour le retenir. La stupéfaction initiale du vieil homme se mua en colère. Il s'avança de nouveau, et cette fois, il parla assez fort pour que sa voix parvienne jusqu'à Tyen.

— Non ! Pas à l'intérieur ! C'est contraire à notre loi !

— C'est tout ou rien, aboya Kilraker.

Un léger son de cloche résonna aux oreilles de Tyen. Ysser sursauta et leva les yeux vers le plafond. Puis il reporta son attention sur Kilraker. Cette fois, son expression était suppliante. Tyen n'entendit

pas ce qu'il dit. Ysser voulut saisir l'épaule de Kilraker, mais sa main lui passa au travers.

Tyen, qui avait cessé de pousser, se sentit tiré en arrière. Kilraker avait quitté leur monde. Pourquoi ? Pour le suivre ? Et pourquoi Ysser était-il aussi furieux et effrayé ?

— *Dois-je revenir en arrière ? Vella ?*

— *Si tu fais ça, il risque de s'écouler un long moment avant que la magie que tu as utilisée ne se renouvelle*, répondit une voix de femme si nette et si humaine qu'elle fit chanter le cœur de Tyen.

Il devait continuer. Comme il se propulsait de nouveau à l'écart de son monde, il vit Kilraker trébucher, tendre un bras et agripper Gowel. Sa main ne passa pas au travers de l'autre aventurier ; donc, il avait dû regagner leur monde. Était-il tombé à court de magie ?

Dans la pièce de plus en plus brumeuse, la lumière s'intensifia encore, et un carré blanc apparut sur un côté. Les portes de l'esplanade venaient de s'ouvrir. Mig rebroussa chemin vers son étrange appareil, dans lequel il se hâta de grimper. Il en gifla le flanc et poussa un cri étouffé. Ysser fit quelques pas vers lui et hésita. Il se retourna vers Kilraker, tendant un index accusateur vers lui et articulant des mots que Tyen ne put entendre. Puis il s'élança vers l'appareil. À peine était-il monté à bord que ce dernier glissa en avant et disparut dans le carré de lumière.

Tyen s'interrompit de nouveau, certain qu'Ysser ne se serait pas enfui sans une bonne raison. Kilraker et les autres titubaient avec une expression terrifiée. Autour d'eux, les meubles oscillaient et les objets se renversaient. Toute la scène tremblait.

— *Que se passe-t-il ?*

— *L'Aiguille est peut-être attaquée ?* suggéra Vella. *Sseltee n'a pas d'ennemis puissants, mais quelqu'un est peut-être en train d'exploiter la brusque pénurie de magie à Tyeszal...*

— *Comment pourrait-il l'avoir anticipée ?* (Peut-être avait-il été prévenu par un traître.) *Nous devons faire demi-tour et rendre leur magie aux occupants de l'Aiguille pour qu'ils puissent se défendre.*

Tyen cessa de résister à l'attraction que son monde exerçait sur lui et se sentit repartir en arrière.

— *Je peux accélérer le mouvement ?*

— *Oui, il te suffit de...*

Un bruit sourd, mais assez fort pour pénétrer l'entre-mondes, enveloppa Tyen. Quelque chose traversa son champ de vision en faisant tout virer au gris. Le jeune homme sentit qu'il se rapprochait de son monde...

Puis le gris se dissipa, et le paysage familier d'un pays lointain s'offrit à sa vue.

Mais cette fois, il n'était plus encadré par une fenêtre ou une porte.

Un grand silence retomba. Tyen baissa les yeux. Un énorme nuage noir bouillonnait sous lui. Instinctivement, le jeune homme verrouilla sa position.

Tyeszal avait disparu. De la tour au sommet de laquelle il se tenait quelques minutes plus tôt, il ne restait rien qu'un énorme nuage de poussière en contrebas. Le jeune homme le regardait fixement, trop choqué pour réagir. Une vague d'horreur le submergea.

— *Ils sont morts. Tous ces gens... Pourquoi ? Que s'est-il passé ?*

— *Je l'ignore.*

Tyen repensa au son de cloche qui avait tant inquiété Ysser. S'agissait-il d'une alarme ? Si oui, les occupants de Tyeszal avaient peut-être été prévenus qu'une catastrophe était sur le point de se produire. Mais laquelle ?

Kilraker avait fait quelque chose. Tyen se souvint des paroles d'Ysser : « *Non ! Pas à l'intérieur ! C'est contraire à notre loi !* » Kilraker avait dû prendre de la magie à l'intérieur de l'Aiguille pour tenter de le suivre.

Mais Kilraker était mort maintenant – comme Gowel et tous ceux qui n'auraient pas réussi à évacuer l'Aiguille. Tyen n'imaginait pas que quiconque ait eu le temps de s'enfuir, Mig et Ysser exceptés. Sauf si quelqu'un d'autre possédait un appareil identique.

Regardant autour de lui, Tyen se réjouit de voir le vieux sorcier et son protégé descendre en spirale autour du nuage. Mais deux survivants, c'était bien peu comparé aux cinq cents résidents de la tour...

La poussière commençait à se dissiper, révélant un moignon qui atteignait à peine la moitié de la hauteur de l'Aiguille. Un moignon creux, au centre duquel on apercevait encore des fragments d'escaliers. Des cordes pendaient mollement sur le côté.

Les ponts !

Tyen leva les yeux vers la falaise voisine. De légers mouvements attirèrent son attention vers les longues files de gens qui s'étaient formées le long des chemins taillés à même la paroi rocheuse. Pelotonnés les uns contre les autres, les rescapés regardaient les décombres en contrebas d'un air choqué ou se couvraient le visage comme si cette vision leur était insoutenable.

Le cœur de Tyen se serra. Si seulement il n'était jamais venu ici... Mais comment aurait-il pu deviner ce que ferait Kilraker ? Il était trop tard pour revenir en arrière – du moins, dans le temps. En revanche, s'il regagnait son monde...

— *Tu tomberas.*

— *Je pourrais utiliser de la magie pour arrêter ma chute.*

Mais toutes ses leçons de pilotage d'aérochar lui disaient le contraire. Il devrait s'orienter par rapport au sol, et celui-ci était trop

loin.

— *Qu'est-ce que je peux faire ?*

— *Traverse aussi vite que possible avant de suffoquer, répondit Vella. Tu es en train d'épuiser la magie dont tu disposes. Plus longtemps tu resteras suspendu dans l'entre-mondes, moins tu auras de chances de conserver assez d'énergie pour passer dans le monde suivant.*

— *Mais tous ces gens... Je devrais les aider !*

— *Tu ne peux pas rester ici, et tu ne peux pas revenir en arrière. Tu es obligé d'avancer.*

Elle avait raison. Tyen devait avancer, en espérant qu'il parviendrait à atteindre le monde suivant et que le monde en question contiendrait assez de magie pour lui permettre de rentrer dans le sien.

Fermant les yeux, il se propulsa loin de la scène de dévastation et droit vers l'inconnu.

DIXIÈME PARTIE

Rielle

Chapitre 22

Rielle avait trouvé fatigantes leurs longues journées de marche dans le désert, mais ce n'était rien comparé à l'ascension punitive qui les attendait dans les montagnes. Sa-Mica ralentit son allure et allongea ses enjambées, et Rielle s'aperçut que faire de même, en se concentrant sur l'endroit où elle posait les pieds, lui facilitait quelque peu les choses. Sa-Gest multipliait les pauses pour reprendre son souffle, puis se dépêchait de les rattraper, ou se laissait tellement distraire par le paysage qu'il trébuchait sur des pierres tombées de la paroi rocheuse en surplomb.

À chaque halte, Rielle observait le désert en contrebas avec une stupeur mêlée d'admiration. Jamais encore elle n'avait ainsi vu le monde d'en haut. La route filait vers le village tel un ruban pâle avant de disparaître dans le sable. Les dunes n'étaient pas éparpillées au hasard : elles formaient des croissants tous orientés dans la même direction. Rielle brûlait de les peindre. Dans sa tête, elle voyait les couleurs qu'elle mélangerait pour obtenir les teintes justes.

Ils dépassèrent le sommet des collines à la fin de la première journée. Désormais, le vide béait sur leur droite tandis qu'une paroi abrupte se dressait sur leur gauche. Ils marchaient toujours quand le crépuscule tomba, et Rielle se demanda s'ils camperaient sur la route ou continueraient à avancer pendant toute la nuit.

Au moment où les derniers rayons du couchant disparaissaient à l'horizon, ils franchirent une courbe et découvrirent une petite maison bâtie contre la falaise. Elle ne semblait pas plus large qu'un couloir, mais lorsque Sa-Mica alluma sa lampe et la précéda à l'intérieur, Rielle vit qu'un espace supplémentaire avait été creusé dans la roche, et qu'il y avait assez de place pour deux lits jumeaux séparés par un passage étroit. Au fond, un filet d'eau ruisselait le long du mur et à l'intérieur d'une cuvette avant de s'écouler par un trou dans le sol.

Les prêtres dormirent dans les lits. Sa-Mica donna les trois tapis de couchage à Rielle, si bien que celle-ci trouva le sol moins dur que le banc de brique de la nuit précédente. Néanmoins, elle se leva tout endolorie le lendemain – autant que le premier matin après son départ de Fyre. Ses jambes n'avaient pas l'habitude des terrains en pente.

Ils s'étaient mis en route de bonne heure mais marchaient lentement. Une fois chauds, les muscles de Rielle finirent par se

détendre, et la jeune fille progressa plus aisément. Pourtant, son humeur était sombre. Même s'ils avaient quitté le désert, il ne serait pas plus facile de survivre dans la montagne que dans les dunes au cas où elle parviendrait à s'échapper.

C'était devenu une obsession, un bourdonnement constant à l'arrière-plan de son esprit. Même si elle devait être punie, elle ne méritait pas de subir les manipulations dépravées de Sa-Gest jusqu'à la fin de ses jours. Personne ne méritait une chose pareille. Elle était de plus en plus convaincue que jamais les Anges n'avaient souhaité ça – et si elle se trompait, elle ne voulait plus les rencontrer dans l'au-delà. Elle préférerait cesser d'exister après sa mort.

Durant la matinée, la route longea le versant gauche d'une vallée abrupte située entre les contreforts de deux pics. Rielle aperçut des bâtiments dans le fond. Cette vision la fit frissonner, et une panique grandissante s'empara d'elle. Leur voyage touchait-il à sa fin ? N'aurait-elle aucune chance de tenter de s'échapper ? Faute de quoi, que pourrait-elle faire : espérer que Sa-Gest bluffait pour l'intimider ? *Mais s'il ment, pourquoi Sa-Mica refuse-t-il de répondre à mes questions ?*

Ce ne fut qu'en approchant que Rielle se rendit compte de son erreur. Les bâtiments étaient des maisons aux portes et aux fenêtres ouvertes, et desquelles des gens entraient et sortaient librement. Aucun d'eux ne portait une robe de prêtre. Il ne s'agissait que d'un nouveau village.

Rielle se raidit comme les premiers habitants les apercevaient, mais au lieu de la dévisager et de la maudire, ils continuèrent à vaquer à leurs occupations comme si de rien n'était. Au passage, quelques-uns d'entre eux saluèrent Sa-Mica d'un signe de tête. Leur indifférence aurait dû soulager Rielle, mais elle signifiait sans doute qu'ils approchaient de la prison. Pour quelle autre raison la présence d'une impure leur serait-elle devenue familière au point de ne plus les troubler ?

En vérité, il s'agissait d'un hameau plus que d'un village, constata Rielle. Neuf maisons s'alignaient du côté supérieur de la route. La plus grande se dressait au milieu. Sur le devant, un muret de pierre délimitait une enceinte occupée par des bancs et des tables en bois, protégés des intempéries par un auvent que soutenaient d'épais poteaux. Les tables étaient toutes inoccupées. À la grande surprise de Rielle, Sa-Mica pénétra dans la cour et alla s'asseoir à l'une d'elles.

Un homme trapu sortit aussitôt du bâtiment. Avec ses vêtements chauds recouverts d'un tablier de cuir, il avait l'allure d'un forgeron. Il jeta un coup d'œil à Rielle, dévisagea Sa-Gest plus longuement et sourit enfin à Sa-Mica.

— C'est toujours un plaisir de vous revoir, Sa-Mica. Vous retournez dans la montagne ?

— Oui, Breca, répondit le prêtre à la cicatrice. La même chose que d'habitude.

L'homme gloussa.

— Comme s'il y avait le choix.

Il disparut à l'intérieur. La vue sur la vallée, parfaitement dégagée par l'absence de bâtiments de l'autre côté de la route, fascinait Rielle, qui tenta de graver le paysage dans sa mémoire. Si on lui donnait la possibilité de se racheter en travaillant, elle pourrait toujours tenter de peindre ça plutôt que la prison. Et dans le cas contraire, si les choses devenaient intolérables, elle n'aurait qu'à le dessiner dans sa tête.

Il faisait plus froid à cette altitude, et maintenant qu'ils ne bougeaient plus, Rielle commença à frissonner. Breca ressortit avec trois assiettes de nourriture fumante. Chacune d'elles contenait une portion généreuse de pain, de viande braisée et de tubercules. Sa-Gest fronça les sourcils en voyant que Rielle recevait la même chose que lui et Sa-Mica, mais ce dernier ne dit rien et attaqua son repas sans même s'interrompre lorsque Breca leur apporta trois chopes d'iquo.

Ils mangèrent en silence. La viande était délicieuse, peut-être parce que Rielle n'en avait pas goûté depuis des lustres. Narmah... Comme elle pensait à sa tante, la culpabilité et la tristesse serrèrent le cœur de Rielle. Lorsqu'elle avait saigné pour la première fois, Narmah lui avait dit que consommer de la viande remédierait partiellement à la faiblesse qui accompagnait les menstruations.

Rielle éprouva un pincement d'inquiétude qui se mua très vite en anxiété comme elle comptait les jours écoulés depuis son départ de Fyre. Ils marchaient depuis si longtemps qu'elle avait dépassé la date où elle aurait dû saigner. Le manque de nourriture consistante et la fatigue physique pouvaient être responsables de ce délai. Rielle but son iquo très vite, en s'efforçant de ne pas penser à l'autre explication.

Bien trop vite à son goût, Sa-Mica donna le signal du départ. L'autre conséquence de cette longue marche épuisante était que l'iquo avait affecté Rielle davantage que d'habitude. Peut-être le prêtre comptait-il là-dessus. Peut-être voulait-il qu'elle se sente détendue ou qu'elle ait du mal à coordonner ses mouvements, pour ne pas qu'elle risque de s'échapper dans la dernière portion du voyage. Mais comme les effets de l'alcool s'estompaient lentement, Rielle comprit que tel n'était pas le cas. Même épuisée comme elle l'était, elle serait redevenue sobre avant leur arrivée.

La route décrivait des lacets en s'extirpant de la vallée, puis plongeait par une fissure dans le versant gauche pour déboucher dans une autre vallée plus encaissée. Au loin, elle creusait la falaise abrupte mais dentelée qui se dressait sur la droite, disparaissant dans les plis de la pierre avant d'émerger de nouveau. Plus loin encore, la paroi devenait tout à fait verticale. La forme qui se découpait à son

extrémité semblait trop régulière pour être naturelle.

Le Temple de la Montagne, songea Rielle en frissonnant. Son appréhension grandit tel un nuage noir, jusqu'à l'envelopper complètement et lui donner la nausée. *L'endroit où je passerai le reste de ma vie.*

Quelque chose en elle se rebiffa à cette pensée, et elle dut résister à une folle envie de faire demi-tour pour s'enfuir en courant. *Ça ne servirait à rien. Je ne ferais pas deux pas avant que Sa-Mica me rattrape.*

La chaîne pesait lourdement à son cou. Rielle se força à baisser les yeux et à compter ses pas pour faire le vide dans son esprit. Voyant qu'elle n'y arrivait pas, elle tenta de se remémorer toutes les histoires que Sa-Mica lui avait lues. Elle s'imagina peignant la vallée du hameau, choisissant ses couleurs, réduisant ses pigments en poudre, les mélangeant à la formule d'Izare, préparant sa toile, donnant des coups de pinceau...

Un cri brisa sa concentration. Sa-Mica s'arrêta et regarda en arrière. En se retournant, Rielle vit un jeune homme qui se dépêchait pour les rattraper, et un espoir irrationnel naquit dans son cœur. Allait-il la sauver ? *Ne sois pas idiot.* Elle ne le connaissait pas, mais il portait le même genre de vêtements que l'homme qui leur avait servi à manger. En silence, ses compagnons et elle attendirent qu'il les rejoigne.

— Sa-Mica, haleta le jeune homme. Un dénommé Dorth est arrivé juste après votre départ et vous a demandé. Il dit qu'il a un message pour vous. Il vous attend chez Brea.

Sa-Mica se rembrunit. Il dévisagea d'abord Rielle, puis Sa-Gest et le messenger. Enfin, il soupira et hocha la tête.

— Je vais y retourner. (Il agita la main en direction du hameau.) Va lui dire que j'arrive, mais que je ne pourrai pas rester.

Le jeune homme s'éloigna hâtivement.

Sa-Mica fit face à Sa-Gest.

— Attendez-moi ici. Je reviens aussi vite que possible.

Il ajouta quelque chose dans un murmure.

— Compris, acquiesça Sa-Gest en soutenant le regard de son aîné avec une expression parfaitement docile et respectueuse.

Satisfait, Sa-Mica s'éloigna sur les traces du messenger, d'un pas plus vif dans la pente descendante. Rielle le regarda franchir un virage et disparaître. Du coin de l'œil, elle voyait que Sa-Gest l'observait, mais elle fit comme s'il n'était pas là. Son cœur battait très vite. Était-ce l'occasion qu'elle espérait ?

Devant elle, la prison. Sur sa gauche, le vide. Sur sa droite, une falaise abrupte. Et derrière elle, le hameau sur le chemin duquel elle était certaine de croiser Sa-Mica.

— Nous ne sommes pas obligés de rester debout en plein soleil, fit remarquer Sa-Gest.

Ôtant son paquetage, il s'approcha de la falaise et s'assit sur une saillie étroite mais ombragée par une corniche en surplomb. Il y avait juste assez de place pour deux personnes. Le prêtre tapota la pierre à côté de lui. Mais après s'être également débarrassée de son paquetage, Rielle préféra s'adosser à la paroi quelques pas plus loin. Elle laissa son regard errer sur la vallée. Pour ne pas se faire un torticolis en gardant la tête tournée vers elle, Sa-Gest finit par s'absorber lui aussi dans la contemplation du paysage.

L'autre versant de la vallée était tout aussi abrupt, mais dépourvu de route fendant la falaise. Rielle se surprit à regretter que Sa-Mica ne leur ait pas demandé d'attendre dans un endroit avec une plus jolie vue. Des oiseaux jaillissaient de la gorge ou piquaient vers ses profondeurs. Rielle était bien incapable de les identifier. L'un d'eux, particulièrement gros, plongea vers une nuée d'oiseaux plus petits et en saisit un dans son bec. Puis il s'éloigna en planant et se réduisit à un point minuscule avant de se poser sur la falaise d'en face. En y regardant mieux, Rielle vit qu'il y avait bâti son nid.

— Nous ne sommes plus très loin, dit Sa-Gest en pianotant impatiemment sur ses genoux.

L'estomac de Rielle se noua. Il s'ennuyait. S'il trouvait un moyen de se distraire, ce serait sans doute à ses dépens – quand bien même il n'oserait pas la toucher à cause de l'avertissement de Sa-Mica.

— Tu ne tarderas pas à découvrir la vérité, poursuivit-il. Alors, tu regretteras de n'avoir pas suivi mes conseils.

Rielle fit comme si elle n'avait rien entendu. Ça ne le dissuaderait probablement pas de continuer à la tourmenter, mais s'il espérait lui arracher une réaction, elle lui compliquerait la tâche autant que possible.

— Tu ne me crois pas, c'est ça ? gloussa Sa-Gest. Tu vas être drôlement surprise...

Pendant quelques minutes, il se contenta de regarder la vallée. Rielle commençait à croire qu'il avait renoncé quand il se leva et se tourna vers elle.

— Il n'est pas trop tard, tu sais. Sa-Mica mettra un bon moment à revenir du village. Si tu suis mes instructions, on pourra en avoir fini avant son retour.

Rielle détourna les yeux. Sa-Gest passa devant elle et fit demi-tour, le regard fixé sur la prison.

— Nous sommes si près, murmura-t-il comme s'il parlait tout seul. (De nouveau, il fit demi-tour et repassa devant Rielle.) Tu n'as plus nulle part où aller, désormais. La route s'achève au Temple de la Montagne. Je doute que tu sois capable d'escalader cette falaise, et ta seule autre option, ce serait de te jeter dans le vide. Bien entendu, je ne te laisserai pas faire – mais j'adorerais avoir une excuse pour

t'immobiliser.

Cessant de faire les cent pas, il croisa les bras sur sa poitrine.

— Du coup, je ne vois aucune raison de te dissimuler la vérité plus longtemps. Après tout, il faut bien te laisser une chance de te préparer à ta nouvelle vie.

Il s'approcha de Rielle. La jeune fille garda obstinément la tête tournée et se prépara à encaisser le mensonge qu'il avait inventé pour la tourmenter.

— Tu veux savoir ce que deviennent les impurs ? Tout dépend de leur sexe. Les hommes peuvent choisir de dédier leur vie aux Anges en intégrant le clergé. Bien entendu, ils doivent se soumettre à un rituel de purification très long et très déplaisant, et les autres prêtres les surveillent constamment. Mais nous *voulons* que les impurs nous rejoignent : ça permet de renforcer l'aptitude à la magie dans nos lignées.

Sa-Gest fit encore un pas vers Rielle.

— Évidemment, les femmes ne peuvent pas devenir prêtres.

Et un pas de plus.

— Mais elles peuvent contribuer au renforcement de nos lignées d'une autre façon.

Malgré sa détermination à ne pas se laisser atteindre, Rielle sentit son sang se glacer dans ses veines. Elle serra les dents pour garder une expression neutre.

Sa-Gest se rapprocha encore d'elle et baissa la voix.

— Vois-tu, la raison pour laquelle nous n'exécutons pas les impurs, la raison pour laquelle nous les emmenons dans un endroit aussi lointain dont nous ne dévoilons jamais l'emplacement, c'est que le Temple de la Montagne est une énorme maison close destinée à produire de futurs prêtres.

Rielle fut prise d'un haut-le-cœur. Non, ça ne pouvait pas être vrai. Sa-Gest cherchait juste à l'effrayer pour qu'elle fasse ce qu'il voulait.

— Tu ne sembles pas inquiète, constata-t-il. Sa-Mica a fait du beau boulot, avec ses histoires de miséricorde et sa bonté apparente. Je suis forcé de l'admirer.

Pour le plus grand soulagement de Rielle, il lui tourna le dos et s'éloigna. La jeune fille se détendit légèrement. S'il tentait de la toucher, elle se débattrait.

Sa-Gest s'agenouilla près de son paquetage, l'ouvrit et en sortit un morceau de papier ou de parchemin jauni par l'âge. Il se redressa et fit face à Rielle.

— Je peux te prouver que je dis la vérité. Ceci est une lettre du supérieur du Temple de la Montagne. Elle a été déposée au temple de Fyre en même temps que moi lorsque j'étais enfant. Elle explique que mon père a choisi ma mère pour ses fortes capacités magiques. Mon

père était l'un des prêtres les plus haut placés dans la hiérarchie, et ma mère une des prisonnières. Selon lui, leur enfant devait devenir un prêtre puissant.

Sa-Gest déplia la lettre et la tendit à Rielle. La peur au ventre, celle-ci la lut une première fois, puis une seconde, avant de l'examiner soigneusement. S'agissait-il d'une contrefaçon ? Le papier était de bonne qualité. L'encre s'était effacée autant qu'on pouvait s'y attendre au fil des ans, mais les mots qu'elle formait emplissaient Rielle d'horreur.

« [...] La nommée Derina, l'impure que vous nous avez envoyée il y a cinq ans [...] l'ai appelé Gest [...] l'ai autorisée à lui donner le sein jusqu'ici, mais ce n'est pas un endroit pour élever un enfant [...] »

— Pourquoi crois-tu que j'étais aussi impatient de retourner au Temple de la Montagne ? ricana Sa-Gest. Je suis né là-bas, et j'y ai grandi.

Rielle secoua la tête. Elle ne voulait pas y croire. C'était trop inconcevable, trop horrible.

— Pourquoi penses-tu que Sa-Mica ne t'a rien dit ? Tu n'aurais pas coopéré. Ces histoires sont destinées à susciter ta confiance, à te faire croire qu'il se soucie de ton sort. Une prisonnière docile est plus facile à gérer.

C'était exactement ce que Sa-Mica avait dit à Sa-Gest le deuxième jour de leur voyage.

Le prêtre éclata de rire.

— Réfléchis. Pourquoi voudrais-je retourner dans une prison isolée au milieu des montagnes s'il n'y avait pas une sacrée contrepartie ?

Rielle se souvint de ce que Sa-Mica avait répondu à Sa-Baro quand celui-ci l'avait mis en garde au sujet de Sa-Gest : « *Soyez tranquille, le Temple de la Montagne est le seul endroit approprié pour les hommes de ce genre, loin des innocentes auxquelles il risquerait de nuire ici.* »

Sa-Gest replia la lettre pour la ranger.

— On m'a donné ça pour que je sache laquelle des prisonnières est ma mère. Je ne suis pas dépravé à ce point.

Ce fut à peine si Rielle entendit ses paroles par-dessus le grondement du sang qui lui battait les tempes. En rencontrant Izare, elle avait déjà été choquée de découvrir la corruption qui régnait dans les rangs du clergé. Mais jamais elle n'aurait imaginé des pratiques aussi cruelles et immorales. Elle ne pouvait pas concevoir que quelqu'un comme Sa-Baro approuve ce qui se passait à la prison... à moins qu'il ne soit pas au courant.

Mais la lettre prouvait bien que les prêtres de Fyre savaient. Et Sa-Mica ne pouvait pas l'ignorer. Que lui avait dit le prêtre du village au

pied des montagnes ? « Vous êtes né et vous avez grandi dans cet endroit terrible ; pourtant, vous êtes devenu un homme meilleur que la plupart d'entre nous. Ça me donne de l'espoir. » Puis il avait parlé de soutirer la vérité à Sa-Mica.

La vérité, c'était que dans cette prison, les prêtres forçaient les femmes à porter leurs enfants, un sort que Rielle...

— Mais je ne peux pas tomber enceinte, commença la jeune fille, oubliant sa détermination à garder le silence.

Sa-Gest sursauta, surpris.

— Vraiment ? Tu as gâché ta vie et celle de tous les gens que tu aimais en utilisant de la magie, et tu n'as même pas réussi à te guérir ? (Secouant la tête, il se rapprocha d'elle.) Les prêtres tenteront de réparer les dégâts. S'ils n'y parviennent pas... (Il haussa les épaules.) Je suppose que tu remplaceras les autres quand elles seront toutes laides et déformées par leur grossesse. En général, c'est ce qui arrive aux femmes stériles.

Rielle secoua la tête, hébétée.

— Ça ne peut pas être vrai.

Ça ne peut pas être vrai !

Sa-Gest grimaça.

— Bien sûr que si. J'ai hâte de voir ta tête à notre arrivée, quand tu constateras que je n'ai pas menti. (Il se frotta l'entrejambe.) Et Sa-Mica ne va plus tarder à revenir. Je crains que tu aies laissé passer ta chance de t'attirer mes faveurs.

Rielle crut que son cœur allait s'arrêter. Elle regarda vers le bas de la route. Si elle rapportait les paroles de Sa-Gest à Sa-Mica, celui-ci aurait-il une autre explication à lui fournir pour la lettre qu'elle venait de voir ? Et dans le cas contraire ? Si Sa-Mica lui mentait et qu'arrivée à la prison, Rielle se rendait compte que Sa-Gest avait dit vrai ?

Je n'ai plus d'avenir. Aucun. Je préfère mourir et disparaître pour de bon plutôt que de vivre avec des Anges qui autorisent une chose pareille.

Fermant les yeux, la jeune fille étendit ses perceptions comme la corruptrice lui avait appris à le faire. Cette fois, elle ne se contenta pas de prélever un peu de magie à proximité : elle engloba toute celle qui imprégnait l'air et la pierre alentour. Il lui en faudrait une grande quantité pour échapper à Sa-Gest, et elle n'avait pas besoin de dissimuler la Crasse.

Rielle sentit sa conscience du monde qui l'entourait enfler au point que la tête lui tourna. Alors, elle rouvrit les yeux et aspira toute la magie à l'intérieur d'elle.

Le monde vira au noir.

Ses perceptions se modifièrent, s'ajustant plus rapidement que sa vision ne pouvait s'adapter à une brusque obscurité. Sa-Gest se tenait face à elle. Sa jubilation avait cédé la place à une surprise vaguement

inquiète. Il tendit les deux mains vers Rielle. Ignorant de quelle façon elle pouvait bien modeler l'énergie qu'elle avait absorbée, la jeune fille imagina un vent puissant comme celui qui soufflait parfois à travers Fyre depuis le désert, et elle le lâcha sur le prêtre.

L'air se déchira et hurla si fort que cela lui blessa les tympans. La tête de Sa-Gest bascula brusquement sur sa poitrine tandis que ses bras et ses jambes partaient en avant.

Rielle cligna des yeux.

Le prêtre avait disparu.

Un grand silence s'abattit sur le flanc de la montagne, un silence si complet que Rielle craignit un instant d'être devenue sourde. Non que cela ait la moindre importance, puisqu'elle comptait se tuer.

S'écartant de la falaise, elle fit un pas titubant vers le précipice, puis un autre. Elle chercha Sa-Gest du regard, mais il ne se trouvait pas sur la route.

La Crasse était partout. Elle s'étendait si loin que Rielle n'en voyait pas le bout.

Je l'ai poussé. Est-ce qu'il est tombé dans le vide ?

Arrivée au bord de la route, Rielle baissa les yeux. C'était si haut ! Elle scruta la vallée au pied de la falaise, mais le corps du prêtre aurait pu être n'importe lequel des points sombres qu'elle apercevait en contrebas.

Si oui, je l'ai tué. J'ai tué quelqu'un. Pire : j'ai tué un prêtre. Avec de la magie. Un crime pour lequel elle serait exécutée. Non que cela ait la moindre importance, se répéta-t-elle. Elle se rapprocha du bord du précipice, cherchant le courage de faire un pas en avant et de se jeter dans le vide.

— Rielle.

La jeune fille sursauta si violemment qu'elle perdit l'équilibre. La terreur la submergea comme elle glissait sur la pierre, mais quelque chose la repoussa en arrière, sur la surface solide de la route. Vacillant, elle reprit son équilibre et fit volte-face.

Quelques pas plus loin, penché en avant et les mains posées sur les genoux, Sa-Mica tentait de reprendre son souffle. Il avait couru, songea vaguement Rielle.

— Où... est... Sa-Gest ? haleta-t-il.

Rielle ouvrit la bouche pour répondre et la ferma de nouveau. Un petit pas de côté, et elle serait libre. Mais avant, elle voulait que Sa-Mica réponde enfin à une de ses questions.

— C'est vrai que les prêtres du Temple de la Montagne forcent les femmes à porter leurs enfants ?

Sa-Mica frémit. Une grimace de douleur et de culpabilité tordit son visage, et les entrailles de Rielle se liquéfièrent. Ainsi, Sa-Gest n'avait pas menti.

— Ça l'était autrefois, répondit Sa-Mica. (Il se redressa.) Mais plus maintenant.

Quoi ? Il essaie de m'embobiner, c'est ça ?

— Sa-Gest a dit...

— Sa-Gest n'est pas au courant. Je lui ai laissé croire ce qu'il voulait pour qu'il m'accompagne de son plein gré. Je ne peux pas gérer deux prisonniers en même temps.

— Deux prisonniers ? Vous comptiez l'incarcérer ? s'étrangla Rielle. Sa-Mica acquiesça.

— Pour avoir fait pression sur des femmes afin qu'elles aient des rapports sexuels avec lui. (Il marqua une pause.) Il essayait de te faire chanter, pas vrai ?

— Oui, avoua Rielle. Il a dit qu'il causerait des ennuis à Izare et à ma famille si je ne... si je ne coopérais pas.

Sa-Mica regarda autour de lui.

— Où est-il ?

Rielle déglutit. En silence, elle désigna le précipice du menton. Sa-Mica écarquilla les yeux et s'approcha du bord. Après avoir scruté le pied de la falaise un moment, il secoua la tête. Puis il se raidit, le regard fixé de l'autre côté de la vallée.

— Par les Anges ! C'est toi qui as utilisé toute cette magie, lâcha-t-il en pivotant vers Rielle pour la dévisager.

— Oui. Une fois de plus, admit la jeune fille d'une voix tremblante. (Et en plus grande quantité qu'elle ne pourrait jamais la remplacer.) Je ne voulais pas qu'il m'empêche de...

Elle frissonna. Même si Sa-Mica mentait, elle était condamnée. *J'ai tué quelqu'un avec de la magie.* Pourtant, une lueur d'espoir traîtresse jaillit en elle. Et s'il ne mentait pas ?

— Tu as complètement siphonné ce versant de la montagne, fit remarquer Sa-Mica. Il ne reste plus rien. Et quand j'ai vu le bord du nuage de Crasse, j'ai aussitôt absorbé toute la magie à ma portée.

Rielle acquiesça. Elle comprenait le message. Il pouvait l'empêcher de sauter dans le vide. Il pouvait la forcer à le suivre jusqu'au Temple de la Montagne. De nouveau, l'angoisse lui noua les entrailles. Comme Sa-Mica s'approchait d'elle, la jeune fille baissa la tête, vaincue.

— Pourquoi as-tu cru Sa-Gest ? Tu savais qu'il dirait n'importe quoi pour te faire céder.

— Il avait une lettre qui expliquait les circonstances de sa naissance, répondit Rielle en désignant le paquetage abandonné sur le bord de la route.

Sa-Mica grimaça.

— Ah, ça. Il était censé la laisser à Fyre. (Il soupira.) Comment puis-je te convaincre que le Temple de la Montagne n'est plus l'endroit qu'il t'a décrit ? Un mal pareil ne saurait perdurer. Les Anges ne le

permettraient pas.

— Dans ce cas, pourquoi ne m’avez-vous rien dit ?

— Pourquoi l’aurais-je fait ? Il était beaucoup plus important pour moi que Sa-Gest continue à coopérer.

— S’il n’avait pas été là, vous m’en auriez parlé ? insista Rielle.

— Pas à moins que tu aies entendu des histoires sur la prison. (Un sourire amer fit frémir les lèvres de Sa-Mica.) Parce que nous sommes toujours tenus d’y conduire les impurs, et qu’il est inutile de les terrifier en leur racontant ce qui est arrivé à leurs prédécesseurs. (Son regard se fixa sur quelque chose par-dessus l’épaule de la jeune fille.) Tu dois me faire confiance, Rielle. Ou du moins, ne pas perdre espoir.

Entendant un bruit, Rielle tourna la tête. Quatre prêtres descendaient la route depuis le Temple de la Montagne, le front barré par un pli d’inquiétude.

— Quel espoir me reste-t-il maintenant ? demanda Rielle en reportant son attention sur Sa-Mica et en désignant le précipice d’un large geste. Je suis plus impure que jamais, et je... je viens de tuer un prêtre. Avec de la magie. Je serai exécutée.

Un demi-sourire releva le coin droit de la bouche de Sa-Mica.

— Tu n’as fait que te défendre contre un criminel que nous avions déjà décidé de chasser de nos rangs. Quant à la magie... on peut toujours y remédier, même si ça prendra beaucoup plus de temps que prévu. Mais il appartiendra au supérieur du temple d’en décider. (Il fit un pas vers la jeune fille.) C’est lui qui a mis fin au mal qui régnait en ce lieu. Tu seras jugée, Rielle, mais je te promets que tu seras jugée de façon équitable et miséricordieuse.

Rielle scruta son visage en quête de signes de duplicité et n’en trouva aucun. *De toute façon, je n’ai pas le choix – pour changer un peu.* Elle avait utilisé toute la magie qu’elle avait volée, et il n’en restait pas d’autre à sa portée. Elle ne pouvait pas se battre contre cinq prêtres.

Sa-Mica lui désigna la route. Malade d’angoisse et de désespoir, Rielle se mit en marche.

Chapitre 23

Le nuage de Crasse – le vide de magie – s’étendait presque jusqu’à la prison. Ils n’en franchirent la lisière que dans la dernière centaine de pas. Après ça, tout s’éclaira autour d’eux, et Rielle culpabilisa d’avoir créé tant de noirceur et de laideur.

Puis elle se rendit compte qu’elle pouvait de nouveau absorber de la magie si nécessaire, et une folle détermination s’empara d’elle. Elle n’hésiterait pas. Si Sa-Mica lui avait menti, elle n’aurait rien à perdre.

Vu de près, le Temple de la Montagne était tout aussi lugubre qu’il lui avait semblé de loin. Ses murs prolongeaient la falaise abrupte ; des fenêtres minuscules s’y ouvraient çà et là sans logique apparente. On y entrait par une large ouverture carrée, munie de gonds brisés qui avaient dû soutenir des battants autrefois. La route ne venait pas jusque-là : un pont de bois enjambait une crevasse profonde entre les deux.

Rielle leva les yeux. Des visages se pressaient derrière certaines des fenêtres – des visages d’hommes, essentiellement, plus quelques femmes qui arboraient la même expression qu’eux : de la curiosité. Elle ne vit pas d’enfants.

La porte franchie, Rielle et son escorte pénétrèrent dans une cour intérieure où d’autres hommes et femmes vaquaient à des tâches domestiques ordinaires telles que puiser l’eau d’une fontaine et la faire bouillir pour laver des vêtements. Un prêtre était en train de fabriquer un meuble ; une femme filait de la laine. Tous s’interrompirent pour jager la nouvelle venue d’un regard interrogateur. Quelques-uns lui sourirent ; d’autres échangèrent un coup d’œil entendu.

Ça ne ressemblait pas à une prison. Néanmoins, un endroit aussi isolé devait forcément employer des serviteurs pour que les prêtres puissent se concentrer sur les prisonniers. Rielle frissonna en se souvenant de la façon dont ils s’occupaient d’eux, selon Sa-Gest.

Un mur se dressait face à l’entrée. Ils s’approchèrent d’une double porte sculptée qui semblait relativement neuve. Un prêtre se tenait à l’extérieur. Il sourit à Rielle, puis se tourna vers son escorte.

— Bienvenue, Sa-Mica. Je crains qu’il ne veuille vous voir tous les deux, tout de suite.

Sa-Mica acquiesça.

— Je m’y attendais.

L'autre prêtre fit un pas de côté et ouvrit la porte.

— Tout va... ?

— Reposez-moi la question quand je ressortirai.

— Très bien.

Ils pénétrèrent dans un couloir spacieux. Sur la droite se dressaient plusieurs portes closes, et sur la gauche, une double porte massive aux battants ornementés. Sa-Mica s'arrêta devant cette dernière. Rielle l'imita et, regardant derrière elle, constata qu'ils étaient seuls. Le prêtre posa une main sur la porte, attendit un moment, prit une grande inspiration et la relâcha lentement. Rielle frissonna d'inquiétude en comprenant qu'il rassemblait son courage.

— Il s'appelle Valhan, lui dit Sa-Mica. N'aie pas peur. Souviens-toi des histoires que je t'ai lues.

Il poussa la porte. Rielle le suivit à l'intérieur du hall d'un temple modeste, plus petit que le temple de quartier de sa famille. Des rangées de cinq sièges se succédaient de part et d'autre d'une allée centrale. De chaque côté, quatre fenêtres étroites laissaient entrer la lumière froide des montagnes. Un spiritin aux couleurs passées trônait dans le fond.

Une chaise avait été placée à l'endroit depuis lequel le prêtre s'adressait à la foule d'ordinaire. Lorsque Rielle aperçut l'homme assis là, elle se figea. Elle eut vaguement conscience que Sa-Mica s'était arrêté près d'elle, et elle l'entendit refermer doucement la porte derrière eux, mais toute son attention était mobilisée par ce qu'elle voyait – et ce qu'elle sentait.

De fines lignes irradiantes de Crasse pulsaient autour de lui. Par contraste, les espaces qui les séparaient semblaient presque blancs. L'homme avait des cheveux noirs dont la lumière tirait des reflets d'un bleu intense, tel que Rielle n'en avait jamais contemplé. Sa mâchoire, ses pommettes et ses arcades sourcilières étaient finement ciselées, bien qu'indubitablement masculines. Il avait le teint encore plus pâle que Greya, et une peau dépourvue de rides ou de toute autre marque. Pourtant, il ne donnait pas l'impression d'être jeune. Ses yeux noirs et antiques plongèrent dans ceux de Rielle – voyant tout, et ne révélant rien.

La jeune fille s'entendit hoqueter. Son incrédulité batta brièvement contre tout ce qu'on lui avait enseigné – et elle perdit. Après tout, Rielle avait peint cet homme et ses semblables tant de fois ! Comment aurait-elle pu ne pas le reconnaître et l'accepter pour ce qu'il était ?

La peur la saisit ensuite, mais comme son incrédulité, elle s'estompa rapidement, ne laissant derrière elle que sérénité et fascination. Rielle ne pouvait pas se dérober à cette rencontre – qu'elle était prête à précipiter une heure auparavant.

L'homme leva une main et lui fit signe d'approcher. Rielle s'avança d'un pas hésitant. Devait-elle se dépêcher ou marcher lentement ? S'incliner ou s'agenouiller ? Se prosterner, peut-être ? Personne ne lui avait jamais appris comment se comporter en présence d'un Ange.

— Incline-toi, chuchota Sa-Mica à ses côtés, mais sans baisser les yeux. Il n'aime pas que l'on dissimule son visage.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent devant l'Ange, Rielle s'inclina donc, et Sa-Mica en fit autant. L'Ange reporta son attention sur le prêtre.

— Seigneur Valhan, dit Sa-Mica. Voici Rielle Lazuli, originaire de Fyre.

De nouveau, l'Ange tourna son regard énigmatique vers Rielle.

— Celle qui a vidé la montagne de sa magie.

Sa voix était mélodieuse, moins grave que celle de Sa-Mica, et teintée par un accent étrange. Il s'était exprimé avec une lenteur délibérée, sans la moindre note interrogative. C'était un Ange. Il devait tout savoir.

— Oui, acquiesça Sa-Mica. J'escortais quelqu'un d'autre – un prêtre qui avait été déchu de son rang, mais que j'avais maintenu dans l'ignorance de ce fait pour qu'il m'accompagne de son plein gré. Il était né ici, et il pensait que rien n'avait changé depuis lors. Quand on m'a rappelé au village-étape, je l'ai bêtement laissé avec Rielle. Il lui a dit ce qu'il prenait pour la vérité, et elle... je crois qu'elle n'a fait que se défendre.

Rielle baissa les yeux. Pourquoi Sa-Mica racontait-il tout cela ? L'Ange devait certainement le savoir.

— Qu'est devenu ce prêtre ?

— Il est mort. Rielle l'a poussé dans le vide.

— Délibérément ? interrogea l'Ange en tournant son regard vers la jeune fille.

Le cœur de Rielle fit un bond dans sa poitrine.

— Non. Je... suppose qu'il ne s'attendait pas à ce que je... fasse quoi que ce soit.

— À moins que tu n'aies pas conscience de ta propre force.

L'Ange sourit. Le souffle coupé, Rielle dut détourner les yeux malgré l'avertissement de Sa-Mica. *Oh, si seulement je pouvais peindre ce sourire...*

— Mais tu avais déjà utilisé de la magie auparavant, ajouta l'Ange. Explique-moi pourquoi. Raconte-moi tout, Rielle Lazuli. Depuis le début.

La jeune fille obtempéra, commençant par le jour où sa tante lui avait recommandé de dissimuler sa capacité à voir la Crasse, puis passant directement au jour où l'impur l'avait enlevée. Elle parla de son affection pour Izare et des ambitions que ses parents nourrissaient pour elle. De temps à autre, l'Ange évoquait une chose à laquelle elle

pensait, mais qu'elle avait l'intention de passer sous silence. Il lisait dans son esprit, comprit Rielle. Et chaque fois qu'il le faisait, les délicates lignes de Crasse qui irradiaient de son corps fondaient suffisamment pour qu'elle puisse les voir avant de s'estomper de nouveau.

Elle arriva enfin au bout de son histoire.

— Je suis désolée, dit-elle en baissant la tête de honte. Je n'aurais jamais dû essayer de trouver la corruptrice, ni de réparer le mal qu'elle m'avait fait.

— Il t'a fallu du courage pour oser l'approcher, répliqua l'Ange. Et tes intentions étaient purement désintéressées. Ton erreur a été de ne pas en parler aux prêtres. Néanmoins, ta réticence était compréhensible. Des lois trop inflexibles risquent de provoquer exactement ce qu'elles cherchent à empêcher. Celles de ce pays te condamneraient à mort pour avoir tué Sa-Gest avec de la magie, mais ce serait injuste – et une grande perte.

Il se pencha légèrement en avant, et Rielle dut se forcer à soutenir son regard sombre. C'était à peine si elle distinguait la démarcation entre pupilles et iris.

— Tu es pardonnée, Rielle Lazuli. Et je te fais la proposition suivante : si tu jures de ne plus jamais utiliser la magie, hormis pour te défendre, je t'accorde une seconde chance. Tu ne pourras pas rentrer chez toi. Tu n'auras pas le droit de contacter tes proches. Tu devras te rendre dans un pays lointain où tu seras une étrangère, et travailler pour remplacer la magie que tu as volée. Et tu ne devras jamais parler de moi à personne. Peux-tu faire tout cela ?

Submergée par l'émotion et la gratitude, Rielle ne put qu'acquiescer en silence. C'était plus qu'elle n'en méritait, plus qu'elle n'aurait pu imaginer.

— Aujourd'hui, tu t'es découvert un don puissant, dit l'Ange sur le ton d'une mise en garde. Il te sera difficile de résister à la tentation de l'utiliser de nouveau.

Rielle frissonna.

— Il ne m'a apporté que des ennuis. Je n'ai aucune envie de m'en resservir.

— Cependant, je te donne la permission de le faire si ta vie est menacée et que tu n'as pas d'autre choix. (L'Ange se redressa et regarda Sa-Mica.) Schpetza conviendra à ses talents. Tu la conduiras là-bas.

Le prêtre à la cicatrice acquiesça. Rielle pensa à ce qu'il lui avait dit lorsqu'ils étaient entrés dans le hall : « *Souviens-toi des histoires que je t'ai lues.* » Une détermination nouvelle naquit en son cœur. Elle peindrait chaque jour jusqu'à la fin de sa vie, décida-t-elle. D'abord pour remplacer la magie qu'elle avait utilisée, puis pour manifester sa

gratitude à l'Ange. Elle inclina la tête.

— Merci, seigneur Valhan.

— Tu peux y aller à présent, dit l'Ange. Repose-toi. Mange. Un long voyage t'attend.

Sa-Mica s'inclina. Rielle l'imita, puis le suivit vers la sortie tout en résistant à la tentation de regarder l'Ange par-dessus son épaule. Mais pendant que le prêtre ouvrait la porte, elle risqua un coup d'œil en arrière. L'Ange – Valhan – les observait, les coudes posés sur ses genoux. Ses yeux étaient dans l'ombre, mais Rielle distingua un léger sourire sur ses lèvres.

Elle se força à détourner le regard, clôturant l'événement le plus incroyable qui lui soit jamais arrivé et le rangeant parmi ses souvenirs. Puis elle suivit Sa-Mica dans le couloir. Le prêtre referma la porte et dévisagea Rielle.

— Comment te sens-tu ?

— Abasourdie. (La jeune fille prit une grande inspiration et la relâcha.) Et immensément reconnaissante.

Sa-Mica hocha la tête.

— Ce ne sera pas facile de commencer une nouvelle vie dans un endroit inconnu.

Rielle pensa à Greya qui devait constamment endurer la curiosité, voire l'hostilité des gens pour la seule raison que son apparence était différente de la leur. Elle opina du chef.

— Je sais. Mais ce sera beaucoup mieux que croupir en prison ou être exécutée. Et j'aurai une chance de réparer mes erreurs comme il se doit. Je n'ai pas rêvé : il a bien dit que je pouvais utiliser la magie si ma vie était menacée ?

— Oui. Mais seulement en dernier recours.

— Ça va à l'encontre de tout ce qu'on nous apprend.

— De tout ce qu'on t'a appris, rectifia Sa-Mica. À Fyre, les prêtres sont particulièrement stricts. Dans d'autres pays, ils le sont moins.

— Et à... Schpetza ?

— Il vaudrait quand même mieux que tu gardes tes dons secrets.

Rielle acquiesça.

— De toute façon, je les dissimule depuis si longtemps que je ne saurais plus faire autrement.

Sa-Mica sourit.

— Allons te trouver une chambre, des vêtements de rechange et un baquet pour te laver. Nous ne tarderons pas à laisser de nouveau ce genre de confort derrière nous.

ONZIÈME PARTIE

Épilogue

Tyen

La première vision que Tyen eut du monde suivant fut celle d'une tache blanche suspendue au-dessus d'une tache grise, et reliée à elle par des lignes verticales noires tendues au hasard. Comme l'image se précisait, les lignes se changèrent en troncs et en branches d'arbres, et la tache grise se révéla être un ciel. Un paysage non dénué de charme, mais à l'envers.

Malheureusement, outre le fait qu'il avait la tête en bas, Tyen était arrivé en hauteur. Et il ne pouvait pas freiner : il ne lui restait pas assez de magie pour résister à l'attraction de ce nouveau monde. Levant les yeux, il tenta d'estimer quelle distance le séparait du sol. Peut-être pourrait-il... ?

Il sentit de l'air glacé sur sa peau, filant à toute allure. Instinctivement, il se recroquevilla sur lui-même, le menton collé à la poitrine et les bras levés pour protéger sa tête.

Puis il percuta le sol les épaules les premières, et l'impact lui coupa le souffle.

Il perdit la notion du temps jusqu'à être saisi d'un besoin urgent de prendre de grandes inspirations. Une douleur lancinante pulsait dans sa tête.

Que m'arrive-t-il ?

Vella ne répondit pas. Maintenant qu'ils étaient sortis de l'entre-mondes, Tyen ne pouvait plus entendre sa voix. Lentement, la douleur recéda pour se changer en palpitation sourde, et le jeune homme put de nouveau réfléchir.

On ne peut pas respirer dans l'entre-mondes, se remémora-t-il, et j'y suis resté un bon moment.

Une douleur différente était en train de remplacer celle de sa tête, se propageant le long de sa colonne vertébrale. Le froid.

La tête et le torse enfoncés dans la neige, Tyen se releva avec quelque difficulté. Il épousseta les flocons de ses épaules et son dos en regardant autour de lui.

Il se tenait au sommet d'une colline, à l'intérieur d'une large vallée cernée par les montagnes. Des arbres se dressaient dans toutes les directions, leurs branches nues à l'exception d'un fin glaçage blanc.

Tyen se mit à frissonner. Malgré le froid, il déboutonna sa veste et sa chemise pour en sortir Vella.

— Tu reconnais quelque chose ?

Il regarda les mots se former sur la page.

— *Pas pour le moment. Le paysage n'a rien de remarquable. Cette espèce d'arbre pousse dans de nombreux mondes. Pour identifier un monde en particulier, je me fie généralement aux structures bâties par les humains – même s'il peut ne pas en rester beaucoup après un millénaire.*

Tyen haussa les épaules.

— *Au fond, peu importe où nous sommes. Il faut juste que je collecte de la magie et que je la ramène chez moi.*

Des fragments de souvenirs défilaient dans son esprit. Ils avaient une qualité presque onirique, comme s'il les avait observés à travers une brume blanche. Ce qui était plus ou moins le cas.

Secouant la tête, Tyen se frotta les bras pour se réchauffer.

— *Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi Ysser ne nous a pas prévenus de ce qui se passerait si nous prélevions de la magie à l'intérieur de Tyeszal. Pourquoi n'a-t-il rien dit ?*

— *Parce que c'était une faiblesse de la tour qui aurait facilement pu être exploitée par un ennemi.*

— *Donc, il devait la tenir secrète. Mais dans ce cas, pourquoi le roi nous a-t-il autorisés à faire notre expérience depuis l'Aiguille ?*

— *Ysser t'a bien dit que c'était la zone où la magie était la plus dense à Sseltee. Il t'a également dit que le risque en valait la peine.*

Tyen soupira. La magie de l'Aiguille s'écoulait vers le nord, aspirée par la consommation intensive de l'empire. L'idée que les Lératiens responsables du problème puissent en fournir la solution avait dû paraître séduisante. D'autant qu'ils ne se seraient pas contentés de résoudre le problème : ils auraient fait de Tyeszal la source de toute la magie du monde. Contrôler une ressource aussi précieuse aurait rendu les Sseltes riches et puissants.

— *Ce n'était quand même pas qu'une question d'argent et de pouvoir, si ? Ysser et le roi n'avaient pas l'air du genre cupide. Je crois qu'ils ont pris le risque dans l'intérêt de leur peuple.*

Pourtant, Vella leur avait appris que Kilraker avait trahi Tyen.

— *Pourquoi ont-ils cru qu'il obéirait à leur interdiction d'utiliser la magie à l'intérieur de Tyeszal ?*

— *Parce que toi, tu l'as cru.*

Ces mots frappèrent Tyen comme un coup en pleine poitrine.

— *Donc, c'est bel et bien ma faute.*

— *Non. Tu ignorais ce que mijotait Kilraker. Ce n'est pas toi qui as volé la magie à l'intérieur de la tour. Si quelqu'un est à blâmer, c'est Kilraker, pour avoir enfreint les conditions des Sseltes.*

Tyen songea à la corde que son ancien professeur avait voulu lui faire emporter et secoua la tête.

— *Qu'essayait-il de faire en me la donnant ?*

— Il espérait peut-être que ça lui permettrait de te contrôler. Ou d'être entraîné dans ton sillage.

— Pourquoi cela n'a-t-il pas été le cas ?

— Les objets inanimés voyagent avec toi, mais les créatures vivantes doivent faire un effort conscient pour se déplacer. Kilraker n'a réussi qu'à parcourir une petite distance hors de votre monde, et pas parce que tu l'avais entraîné, mais grâce à la magie qu'il avait prise à l'intérieur de la tour.

— Quel idiot...

Le souvenir du nuage de poussière et du moignon de l'Aiguille s'imposa à l'esprit de Tyen. Son estomac se noua : tant de victimes...

— Au moins, Ysser et Mig ont réussi à s'échapper, ainsi que les autres propriétaires de planeurs et ceux qui ont pu emprunter les ponts de corde. Pourquoi autant de Sseltes vivaient-ils là si Tyeszal était vulnérable à ce point ?

— Quand une menace est constante mais pas flagrante, les gens finissent par s'y habituer et par ne plus y penser. C'est comme ça qu'ils peuvent vivre près d'un volcan ou dans une zone sujette à d'autres catastrophes naturelles sans les redouter en permanence.

Ceux qui avaient bâti Tyeszal ne s'étaient peut-être pas rendu compte de leur erreur avant qu'il ne soit trop tard. Et si le roi avait abandonné un siège de pouvoir aussi symbolique, cela l'aurait discrédité aux yeux de son peuple.

— L'Aiguille se dressait là depuis des siècles et des siècles, et il a fallu que ce soit ma visite qui provoque son effondrement. Je devrais y retourner. Les rescapés auront besoin d'aide. Je pourrais soigner les blessés, leur donner un coup de main pour reconstruire...

Mais il n'était pas guérisseur. Il n'avait même pas appris les bases de la médecine. Y aurait-il seulement des blessés à soigner ? Ceux que la tour avait entraînés dans sa chute seraient sûrement morts sur le coup. Et les autres seraient furieux : ils blâmeraient l'empire et les visiteurs lératiens. Bien entendu, Ysser leur dirait que ça n'était pas la faute de Tyen, mais... et s'ils ne le croyaient pas ? Et s'ils retournaient leur colère contre Ysser ? Ils seraient d'autant plus susceptibles de le faire que Tyen reviendrait et que le sorcier serait forcé de le défendre. Sans compter que le jeune homme risquait d'arriver à l'ancien emplacement de l'atelier d'Ysser, très haut au-dessus des décombres de Tyeszal.

— Est-il possible de contrôler l'endroit où tu arrives dans un monde ?

— Oui, mais il te faudra du temps pour apprendre à le faire – et davantage de magie. Mieux vaut effectuer tes expériences dans des mondes où elle est très abondante.

Était-ce le cas de celui-là ? Tyen déploya ses perceptions. Il y avait de la magie, mais complètement immobile. Le jeune homme en préleva un peu à quelque distance de lui et l'utilisa pour créer une

flamme.

Un éclair de lumière et de chaleur lui brûla les yeux. Il recula brusquement en se couvrant le visage, puis réduisit le flot de magie à un simple filet. Néanmoins, la flamme demeura aveuglante. Tyen l'éteignit et dut attendre que ses yeux récupèrent pour pouvoir lire la page de Vella.

— *J'en déduis que ce monde est riche en magie.*

— *Oui. Comme l'était le tien autrefois.*

— *Pourrait-il le redevenir si je ramenaïs de la magie prélevée ici ?*

— *Cela ne suffirait pas.*

— *Par quel autre moyen... ? Ah. Comme d'habitude. La créativité des gens.*

Qu'ils seraient bien obligés de recommencer à exercer, une fois que toute la magie aurait disparu et que leurs machines ne pourraient plus fonctionner. Autrement dit, son monde n'était pas condamné à une pénurie de magie éternelle, songea Tyen.

— *C'est ça. Tu me crois, maintenant ?*

Le jeune homme sourit.

— *Oui. Je n'ai plus trop le choix, pas vrai ? Je...*

Un mouvement attira son regard. Scrutant la forêt, il vit des formes sombres se déplacer entre les troncs d'arbres. Elles se dirigeaient vers lui. Tyen les identifia aussitôt comme des silhouettes humaines, et un picotement d'appréhension le parcourut.

— *Que dois-je faire ? Me réfugier dans l'entre-mondes ?*

— *C'est une possibilité. Ou bien, tu pourrais voir ce qu'ils veulent. Si inexpérimenté que tu sois, tu ne devrais pas avoir de mal à te défendre contre la plupart des gens – y compris des sorciers.*

Tyen préleva un peu de magie autour de lui. Quelque chose l'incitait à attendre avant de quitter ce monde. Il regarda les gens s'approcher, s'arrêtant pour le détailler avec une certaine appréhension, et il se rendit compte qu'il éprouvait de la curiosité vis-à-vis d'eux.

Quand il avait demandé à Vella comment il pourrait augmenter ses connaissances, elle lui avait répondu : « Le meilleur moyen, ce serait de quitter ce monde si limité pour t'adresser aux meilleurs professeurs de l'univers. » S'il existait des sorciers dans ce monde si riche en magie, ils devaient être très calés. Peut-être accepteraient-ils de lui enseigner des choses. Peut-être sauraient-ils comment rendre sa forme humaine à Vella.

Tyen dressa la liste de ses raisons pour regagner son propre monde. Il pourrait aider les Sseltes. *Qui doivent me tenir pour responsable de l'effondrement de Tyeszal.* Restaurer la magie. *Que l'empire boulottera aussi vite qu'elle apparaîtra.* Revoir sa famille et ses amis. *Je ne peux pas rendre visite à mon père. Je n'ai jamais été proche de Neel, et Miko m'a trahi. Sezee préfère se tenir loin de moi. Ysser a suffisamment de problèmes*

sans que je vienne en rajouter.

Tyen prit une grande inspiration et la relâcha. Son souffle forma un petit nuage de vapeur devant sa bouche.

J'y retournerai, décida-t-il. Mais pas tout de suite. Il y a tant de choses à faire dans l'univers ! Qui sait ? Je découvrirai peut-être des choses que je pourrai rapporter dans mon monde, un jour.

Les autochtones ne se trouvaient plus qu'à une centaine de pas. Ils portaient des vêtements noirs avec une bordure plus claire, et comme ils approchaient, Tyen vit que c'était de la peau animale dont ils avaient tourné la fourrure vers l'intérieur. En outre, pour qu'elle épouse mieux leur silhouette, ils l'avaient découpée et cousue avec des fils de couleur qui formaient des motifs complexes.

Le groupe ne se composait pas seulement d'hommes, mais aussi de femmes, et chacun de ses membres était armé. Rien de plus évolué que des lances, des arcs et des épées courtes, mais cela les rendait déjà assez dangereux. Tyen utilisa une petite quantité de magie pour immobiliser l'air autour de lui et former un bouclier. Puis il glissa Vella à l'intérieur de sa chemise.

Les nouveaux venus se déployèrent en ligne à une vingtaine de pas de Tyen. L'un d'eux dit quelque chose – des mots incompréhensibles mêlés de cliquetis. Ignorant si ce geste aurait la moindre signification pour eux, Tyen s'inclina néanmoins.

— Bonjour, lança-t-il. Pourriez-vous me dire où je suis ?

Les autochtones le regardèrent d'un air ahuri, mais leur chef demeura impassible. Tyen sentit quelque chose vibrer à la lisière de ses perceptions. Il se concentra dessus...

... et quand le chef reprit la parole, Tyen comprit qu'il avait peur, mais qu'il était bien décidé à protéger son peuple contre cet étranger qui avait réussi à pénétrer sur leur territoire sans que personne ne le remarque. Il voulait savoir comment il s'appelait et ce qu'il venait faire là.

Choqué, Tyen le dévisagea avec stupeur.

D'une façon qu'il ne s'expliquait pas, il lisait dans l'esprit de cet homme.

Rielle

La cité portuaire de Llura était aussi humide que Fyre était sèche. Sa-Mica affirmait qu'il n'y faisait pas plus chaud, mais Rielle avait du mal à le croire. Ici, elle transpirait constamment, et il n'y avait presque pas de vent pour la sécher et la rafraîchir. De la moisissure se développait partout : sur les façades des maisons, sur les vêtements et même sur la peau des gens. Les bassins d'eau croupie grouillaient d'insectes nocturnes qui piquaient, les obligeant à dormir sous d'étouffantes tentes de tissu lâche et bon marché.

Jamais Rielle n'aurait pu imaginer combien le monde était différent de l'autre côté des montagnes. Au début, elle avait été fascinée par la luxuriance de la jungle, toutes ces plantes aux couleurs éblouissantes et à l'incroyable vigueur. Mais très vite, la chaleur et le bruit constant lui étaient devenus insupportables.

Après deux quatraines de marche, ils avaient atteint un minuscule village de gens à la peau si sombre que Sa-Mica et elle se remarquaient parmi eux comme Greya se remarquait parmi les habitants de Fyre. Heureusement, ils étaient beaucoup plus amicaux que ces derniers.

Sa-Mica et Rielle avaient poursuivi leur périple assis à la proue d'une pirogue, mais faute d'arbres pour leur faire de l'ombre, le soleil impitoyable leur avait vite brûlé la peau. Quatre quatraines plus tard – soit une demi-saison entière –, ils étaient arrivés à Llura. Rielle avait hâte d'atteindre la côte : elle était certaine qu'il y ferait moins chaud et que ce serait plus calme. Elle avait été cruellement déçue.

Sa-Mica s'était aussitôt mis en quête d'un navire, mais il lui avait fallu une autre quatriaine pour en trouver un qui allait dans la direction voulue. À présent, cinq quatraines après avoir rencontré l'Ange, Rielle était sur le point de s'embarquer pour son premier voyage en mer.

Sa-Mica et elle attendaient la permission de monter à bord sous le large auvent d'une échoppe qui vendait une spécialité locale, appelée « fruits de mer ». Les créatures sphériques étaient cuites à la vapeur dans leur coquille et avaient une saveur étonnamment délicate malgré un léger arrière-goût de boue. Les autochtones les saupoudraient d'épices que Rielle trouvait trop fortes, mais Sa-Mica appréciait les mets piquants, même s'ils le faisaient transpirer davantage.

La mer avait été une révélation et une déception à la fois – impressionnante, mais aussi effrayante dans son immensité. À présent que Rielle était sur le point de prendre un bateau, toutes les histoires de naufrage qu'elle avait entendues se bousculaient à la lisière de son esprit, ajoutant à son anxiété de commencer une nouvelle vie dans un endroit où elle ne connaîtrait personne et dont elle ne parlerait même pas la langue. D'un autre côté, elle ne tenait plus en place : elle voulait bien aller n'importe où pourvu que ce soit loin de cet endroit.

Avec un gros soupir, elle s'essuya le front.

— Plus vite nous partirons, mieux ça vaudra. Je ne supporte plus du tout cette chaleur.

Sa-Mica grogna son assentiment.

— Elle risque de te manquer là où nous allons. Tu as déjà vu de la neige ?

— Non.

— Au début, les gens trouvent ça charmant. Mais le froid est désagréable, et la neige peut être dangereuse à l'occasion. Tu devras bien écouter les conseils des autochtones.

Rielle pensa aux voyageurs étrangers que son frère avait trouvés une fois, morts de soif à quelques centaines de pas d'un puits. Ils n'avaient pas remarqué les insectes qui convergeaient pour boire l'eau. « Chaque endroit possède ses propres dangers », lui avait dit Inot. La sagesse commandait de s'en remettre à l'avis des autochtones, même lorsque leurs recommandations semblaient bizarres ou superflues.

Rielle se tourna vers Sa-Mica pour lui raconter cette histoire. Il la traitait avec davantage de considération depuis leur départ du Temple de la Montagne, mais ne se montrait guère plus bavard qu'auparavant. Il avait l'habitude de voyager seul, ou sans autre compagnie que celle des impurs qu'il conduisait à la prison.

Quand elle s'ennuyait trop, Rielle le questionnait sur leur destination et sur la façon dont ils l'atteindraient. Mais parfois, elle ne parvenait pas à l'arracher à ses pensées – et elle connaissait bien l'air préoccupé qu'il arborait en ce moment.

Réfléchissant, elle se souvint d'une conversation qu'ils avaient eue un jour où Sa-Mica était d'humeur plus réceptive.

— Tous les artistes possèdent-ils une aptitude à la magie pour contrebalancer leur talent ? lui avait-elle demandé.

— Non.

— Alors, pourquoi moi ?

— Je n'en sais rien. Une fois, Valhan m'a dit que la pénurie actuelle ne durera pas éternellement. Un jour, dans de très nombreuses générations, les gens de ce monde seront de nouveau libres d'utiliser la magie.

Mais ça n'arriverait que très longtemps après la mort de Rielle – et

de ses descendants, si elle en avait. La jeune fille avait commencé à saigner pendant leur voyage en pirogue. Ainsi, c'était bien l'épuisement et le manque de nourriture qui avaient perturbé son cycle. Mais bien que soulagée de ne pas avoir à se soucier d'un enfant pendant qu'elle s'installerait dans un nouveau pays (cela aurait été une énorme complication !), une partie de Rielle portait le deuil de cet avenir perdu. Et aussi d'Izare et de Narmah, qui ne sauraient jamais qu'elle avait rencontré un Ange et que toutes ses erreurs lui avaient été pardonnées.

Un jour, si je rembourse ma dette, je les retrouverai dans le royaume des Anges, et je leur raconterai des histoires qu'ils auront du mal à croire, se promet-elle.

— Rielle, dit Sa-Mica en se levant. Reste ici.

Il fit un pas vers les échoppes puis s'arrêta et, sans quitter du regard ce qui avait attiré son attention, ajouta :

— Si je ne reviens pas, prends mon paquetage et monte à bord. Ne t'en fais pas si le bateau s'en va. Je me ravitaillerai au temple local.

Si vous ne revenez pas ? Le cœur battant la chamade, Rielle le regarda s'éloigner à grands pas. Arrivé près de l'entrée d'une ruelle, il ralentit, jeta un coup d'œil à l'angle et disparut de l'autre côté.

Rielle resta assise très droite, incapable de se détendre. La présence rassurante de Sa-Mica l'accompagnait depuis si longtemps ! C'était effrayant de se retrouver seule tout à coup, surtout dans une contrée étrangère.

— Vous avez fini ? lança une voix près de son épaule.

Rielle sursauta et leva les yeux. La femme maussade qui les avait servis se tenait derrière elle, lorgnant les coquilles vides dans son assiette.

— Euh, oui.

— Il y a des gens qui attendent.

Regardant autour d'elle, Rielle vit que toutes les autres tables étaient occupées, et qu'un petit groupe d'hommes debout l'observait d'un air mécontent. Elle jeta un coup d'œil vers l'entrée de la ruelle. Sa-Mica n'était pas reparu.

La femme poussa un grognement impatient.

Avec un soupir, Rielle saisit son paquetage et celui de Sa-Mica avant de s'éloigner. N'étant plus protégée par l'ombre de l'auvent, elle longea les autres échoppes en direction de la ruelle. La chose qui avait attiré l'attention de Sa-Mica était-elle dangereuse ? L'attitude du prêtre le laissait supposer. Mais il devait être loin à présent. Comme le soleil lui brûlait la peau, Rielle se réfugia sous l'auvent de l'échoppe la plus proche du croisement et posa les deux paquetages à ses pieds.

— ... moi, dit une voix de femme non loin d'elle.

— C'est toi qui m'as envoyé le message chez Breca ? s'exclama Sa-

Mica.

Rielle se figea. Le prêtre n'avait pas continué le long de la ruelle. Il était juste derrière le coin.

— Oui. Tu as reçu une confirmation ?

Consciente qu'elle espionnait une conversation qui ne la regardait pas, la jeune fille se pencha pour ramasser les paquetages...

— Que Yerge est la corruptrice de Fyre ?

... et se figea de nouveau.

— Oui, acquiesça la femme.

— Je le savais déjà. Une de ses victimes l'a dessinée. Tous les impurs ne font pas bon usage de leur seconde chance, Mia. Yerge n'est pas la seule à être devenue une corruptrice. Et tu...

— C'est Valhan qui l'a envoyée là-bas, Dav. C'est lui qui lui a confié cette mission.

— Comment peux-tu le savoir ? protesta Sa-Mica, incrédule.

— Parce que Yerge me l'a dit.

Silence. Rielle se redressa lentement. Si elle s'éloignait avec les deux paquetages, l'entendraient-ils ?

— Tu ne me crois pas, constata la femme.

— Non. Pourquoi ferait-il une chose pareille ?

— Tu sais ce que je soupçonne.

— Qu'il tente de lever une armée de sorciers pour prendre le contrôle du monde ? lança Sa-Mica d'une voix dégoulinante de sarcasme, comme si ce n'était pas la première fois qu'il entendait cette suggestion.

— C'est une possibilité. Je suis sûre que tu peux en trouver d'autres par toi-même.

— À mon avis, il s'efforce juste de donner une seconde chance aux impurs.

— Ou d'augmenter le nombre et la puissance des prêtres, puisque c'est ce qu'ils deviennent.

— Les hommes, oui, mais pas les femmes. Or, les corrupteurs choisissent des cibles des deux sexes.

— Valhan n'ose peut-être pas se limiter à des hommes de crainte que ça n'attire l'attention. D'après Yerge, il cherche une personne avec des capacités exceptionnelles.

— Il faudrait savoir. Il cherche une seule personne, ou il lève une armée ? railla Sa-Mica.

— Moque-toi de moi autant que tu veux, Dav. Même si tu refuses de croire qu'il manigance quelque chose, tu dois admettre qu'il n'est pas infailible, puisqu'il a libéré des impurs qui ont aussitôt entrepris de corrompre d'autres gens.

Sa-Mica soupira.

— Une seconde chance n'est rien de plus que ça : une chance.

Valhan voit ce que les gens ont dans la tête au moment où il les rencontre, mais il ne peut contrôler ni leurs choix, ni leur avenir.

— Donc, même les Anges possèdent des limitations ?

— Peut-être. Ou peut-être est-ce seulement le cas de Valhan, parce qu'il est fait d'os, de chair et de sang. Je crois qu'il a pris forme humaine afin d'éradiquer le mal qui sévissait au Temple de la Montagne.

— Et du coup, ça a restreint ses pouvoirs ? Mmmh. Ça expliquerait pourquoi il se cache. Quand il est arrivé, j'espérais que son intervention ne se limiterait pas au Temple de la Montagne, dit la femme sur un ton amer.

— Que voulais-tu de plus, Mia ? Il t'a libérée de cet horrible endroit.

— J'en veux *toujours* plus. Ça ne me suffit pas d'être en sécurité quand d'autres sont en danger, que ce soit à cause de tes actions, des siennes ou de celles de quelqu'un d'autre. Tu aurais dû le comprendre quand je t'ai infligé cette cicatrice.

Sa-Mica garda le silence.

— Alors, où vas-tu maintenant ? Dans le Sud, à ce qu'on dirait. Pourquoi t'envoie-t-il là-bas ?

— Il... ne m'y envoie pas. Je retourne au Temple de la Montagne.

— Et la fille ? Une Fyrienne, apparemment. C'est loin, le Sud, pour démarrer une nouvelle vie.

— Elle veut s'éloigner d'ici autant que possible. Je suis sûr que tu peux le comprendre.

— Tout à fait. Tu me la présen... ?

— Non, Mia.

— Je veux juste lui parler.

— Et corrompre son esprit avec tes idées de réforme et de rébellion ? Je ne pensais pas que tu serais aussi cruelle. Laisse-la partir et trouver la paix à laquelle elle aspire.

— Très bien. C'était bon de te revoir, Dav. On devrait se croiser plus souvent.

Rielle entendit des pas s'éloigner. Avec un soupir de soulagement, elle ramassa les deux paquetages. Sa-Mica ressortit précipitamment de la ruelle et sursauta en la voyant.

— Tu es là depuis combien de temps ? demanda-t-il.

Rielle haussa les épaules.

— Depuis que la serveuse a insisté pour que je libère la table, répondit-elle avec un signe du menton en direction de l'échoppe aux fruits de mer. Donc, si je comprends bien... la femme qui m'a appris à utiliser la magie avait été libérée par Valhan.

Sa-Mica se rembrunit et lui reprit son paquetage.

— Oui. Elle n'est pas la seule à l'avoir trahi. (Il détourna les yeux.) Je me réjouis qu'il t'envoie dans le Sud.

— Jamais je n'enseignerais l'usage de la magie à personne.

Il reporta son attention sur elle.

— Je te crois. Mais ce n'est pas ce qui m'inquiète.

Il jeta un coup d'œil vers la ruelle.

— C'est cette femme qui vous inquiète ? s'enquit Rielle.

— C'est sa cause. Elle et d'autres voudraient que Valhan leur rende les enfants qu'elles ont mis au monde. Je compatis, mais je comprends aussi qu'il refuse d'accéder à leur requête. Ça équivaudrait à révéler ce qui s'est passé au Temple de la Montagne, ce qui engendrerait le chaos et mettrait peut-être d'autres vies en danger.

— Donc, elle doute des motivations de Valhan. De là à croire qu'il recrute des corrupteurs pour lever une armée, il n'y a qu'un pas.

Sa-Mica acquiesça.

— Bien entendu, c'est faux, ajouta Rielle.

— Bien entendu.

Entendant un doute dans la voix du prêtre, elle fronça les sourcils.

— Mais ça n'aurait pas de sens. Pourquoi aurait-il besoin de se battre ? Les Anges n'ont pas d'ennemis. Et même s'ils en avaient, ils sont tellement puissants ! Et puis... se battre consommerait beaucoup de magie, non ?

Sa-Mica sourit.

— Excellentes questions, Ais Lazuli – pleines de bon sens. Je ne pense pas non plus que Valhan recherche une personne aux capacités exceptionnelles. Je n'avais jamais vu d'impur capable d'aspirer de la magie aussi loin que toi ; pourtant, il t'envoie dans le Sud.

— Il se pourrait juste que je ne sois pas assez exceptionnelle, fit remarquer Rielle.

Sa-Mica se rembrunit, et elle vit qu'il réfléchissait à ses paroles. Elle lui posa une main sur le bras.

— Ce n'était pas une objection sérieuse. Qu'est-ce qui est le plus plausible : qu'un Ange corrompu recrute des impurs pour une grande bataille contre un ennemi inconnu, ou que les gens soient prêts à tirer les conclusions les plus farfelues quand quelque chose leur échappe ?

Sa-Mica soupira et acquiesça.

— Tu as raison. Je ne comprends pas tout moi non plus, mais j'en sais davantage qu'eux, et je ne vois rien d'autre qu'un Ange qui s'efforce de gérer les conséquences du mal. Et...

Les sourcils froncés, il n'acheva pas sa phrase.

— Vous voyez ? (Rielle lui pressa le bras et le lâcha.) Ce dont nous devons nous inquiéter, ce n'est pas d'un Ange corrompu, mais des affabulations de cette femme. Si des gens commencent à la croire... (Elle s'interrompit en voyant un marin se diriger vers eux.) Il fait partie de l'équipage de notre bateau, non ?

Sa-Mica ne se retourna pas. Il avait le regard perdu dans le lointain,

et ses yeux écarquillés ne voyaient rien. Tout à coup, il jura et fit face au marin.

— On embarque, annonça celui-ci avant de tourner les talons et de s'éloigner.

Sa-Mica mit un genou à terre et ouvrit son paquetage. Avec des gestes rapides, il fouilla parmi ses affaires et en sortit une enveloppe de cuir.

— Prends ça, dit-il en la fourrant dans les mains de Rielle. Elle contient de l'argent, ainsi que le nom et l'adresse de gens qui t'aideront.

— Hein ? Pourquoi me donnez-vous ça ? protesta la jeune fille.

Sa-Mica lui prit le bras et l'entraîna vers le bateau.

— Je ne t'accompagne pas.

— Mais je croyais... je croyais que vous aviez menti à cette femme.

— Sur le coup, oui. Mais à présent, je me rends compte que je dois rejoindre Valhan le plus vite possible.

— Je ne peux pas voyager seule !

Ils atteignirent la passerelle d'embarquement. Sa-Mica se tourna vers Rielle et la prit par les épaules, se penchant pour la regarder dans les yeux.

— Je suis navré, Rielle. J'aimerais pouvoir t'escorter, mais c'est impossible. Tu as de l'argent et de la jugeote. Utilise-les. Et souviens-toi : il t'a dit que tu pouvais utiliser la magie pour te défendre.

— Mais... pourquoi ?

— Parce que c'est à lui que va ma loyauté en premier lieu. Tu es plus que capable de te débrouiller seule. Vas-y. Trouve-toi un coin tranquille, et mène une vie agréable. (Sa-Mica lui pressa les épaules et lui sourit.) Je te souhaite le meilleur, Rielle Lazuli. Adieu.

Sur ces mots, il la lâcha, chargea son paquetage sur son dos et s'éloigna à grands pas. Rielle le regarda zigzaguer entre les obstacles sur le quai. Pas une fois il ne regarda en arrière, et très vite, il disparut à sa vue. *Il retourne auprès de l'Ange.*

— Adieu, Sa-Mica, chuchota Rielle.

Puis, frissonnant de peur et d'excitation, elle obéit aux dernières instructions du prêtre et grimpa à bord du navire, en partance vers sa nouvelle vie.

REMERCIEMENTS

Mille mercis à l'équipe d'Orbit et à tous mes éditeurs en langues étrangères, qui ne manquent jamais de transformer mes histoires en livres merveilleux – c'est un tel plaisir de travailler avec eux !

Toute mon admiration et ma gratitude à une personne qui m'inspire autant qu'elle me soutient : mon agent, Fran. Merci également à ses charmantes assistantes et à tous mes autres agents à travers le monde, particulièrement Kate, Arabella et Lora.

Je suis très reconnaissante à mes bêta-lecteurs Paul, Fran, Liz, Kerri, Donna et Ellen. Au passage, je salue également les amis qui ont lu et commenté la version originelle d'*Ange des tempêtes*, que j'ai écrite il y a trèèèè longtemps, dans les années 1990, et qui a servi de base à cette série. J'ignore s'ils reconnaîtront encore l'histoire, mais je me souviendrai toujours de leur enthousiasme à l'époque.

Enfin et toujours, merci aux lecteurs et aux fans, anciens ou nouveaux. J'espère que vous apprécierez le nouvel univers que j'ai créé afin que vous l'exploriez... en sécurité de l'autre côté de la page.

Trudi Canavan est australienne. D'aussi loin qu'elle se souviene, cette illustratrice et designer a toujours écrit, principalement à propos de choses qui n'existent pas. À défaut d'être magicienne, Trudi est certainement alchimiste, car elle transforme en or tout ce qu'elle touche : sa *Trilogie du magicien noir* est un best-seller phénoménal, avec près d'un million d'exemplaires vendus dans le monde ! *La Loi du Millénaire* est sa nouvelle trilogie.

Du même auteur, aux éditions Bragelonne :

L'Apprentie du magicien – préquelle à *La Trilogie du magicien noir*

La Trilogie du magicien noir :

1. *La Guilde des magiciens*
2. *La Novice*
3. *Le Haut Seigneur*

L'Âge des Cinq :

1. *La Prêtresse blanche*
2. *La Sorcière indomptée*
3. *La Voix des Dieux*

Les Chroniques du magicien noir :

1. *La Mission de l'ambassadeur*
2. *La Renégate*
3. *La Reine traîtresse*

La Loi du Millénaire :

1. *Magie volée*

www.bragelonne.fr

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Thief's Magic – Book one of Millenium's Rule*
Copyright © 2014 by Trudi Canavan

© Bragelonne 2015, pour la présente traduction

Couverture : © Little, Brown Book Group Limited
Création de couverture : Duncan Spilling – LBBG
Images : Lee Gibbons/Tin Moon
Photographies : © Paul Ewin – © Shutterstock

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-2073-9

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr

**BRAGELONNE – MILADY,
C'EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

www.bragelonne.fr
www.milady.fr
graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !

- Couverture
- Titre
- Partie 1 – Tyen
 - Chapitre premier
 - Chapitre 2
 - Chapitre 3
 - Chapitre 4
 - Chapitre 5
 - Chapitre 6
 - Chapitre 7
 - Chapitre 8
 - Chapitre 9
 - Chapitre 10
- Partie 2 – Rielle
 - Chapitre premier
 - Chapitre 2
 - Chapitre 3
 - Chapitre 4
 - Chapitre 5
 - Chapitre 6
 - Chapitre 7
 - Chapitre 8
 - Chapitre 9
 - Chapitre 10
- Partie 3 – Tyen
 - Chapitre 11
 - Chapitre 12
 - Chapitre 13
 - Chapitre 14
 - Chapitre 15
 - Chapitre 16
- Partie 4 – Rielle
 - Chapitre 11

- Chapitre 12
 - Chapitre 13
 - Chapitre 14
 - Chapitre 15
 - Chapitre 16
- Partie 5 – Tyen
 - Chapitre 17
 - Chapitre 18
 - Chapitre 19
- Partie 6 – Rielle
 - Chapitre 17
 - Chapitre 18
 - Chapitre 19
- Partie 7 – Tyen
 - Chapitre 20
 - Chapitre 21
- Partie 8 – Rielle
 - Chapitre 20
 - Chapitre 21
- Partie 9 – Tyen
 - Chapitre 22
 - Chapitre 23
- Partie 10 – Rielle
 - Chapitre 22
 - Chapitre 23
- Partie 11 – Épilogue
 - Tyen
 - Rielle
- Remerciements
- Biographie
- Du même auteur
- Mentions légales
- Le Club